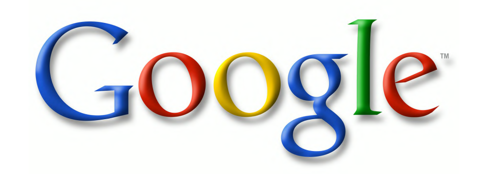
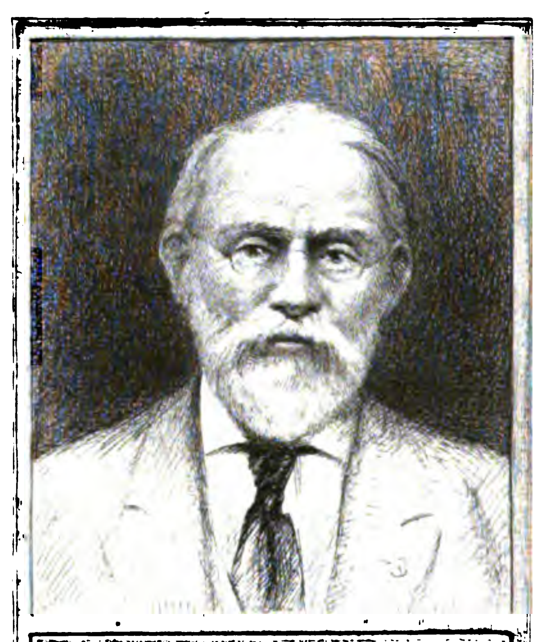

Google



ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI
POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

Vingt-huitième Numéro.—1er Février 1874

SOMMAIRE

PAGES

COMPTES RENDUS.—Recettes et Dépenses 3
AUX ASSOCIÉS de l'Œuvre 9
DERNIERES NOUVELLES.—Mgr. Taché en sa ville Archiépiscopale...—Mort accidentelle du R. P. Eynard.—Les deux Vénérables Archevêque et Evêque Blanchet.—Visite Pastorale de 200 lieues.—Mort prématurée du R. M. Decrane; et de deux Religieuses des SS. Noms de Jésus-Marie.—Deux nouvelles Missions des Sœurs de la Providence. 10
Et une Collecte leur est permise par Mgr. de Montréal 10
QUITO, (Amériq. Mérid.) Papport des Sœurs du Bon Pasteur 12
TRACADIE, (N. B.) Journal de voyage des Sœurs de l'Hôtel-Dieu 17
LA COLOMBIE.—Eglises et Couvents, etc. Lettre 21
VANCOUVER.—Chronique des Sœurs de la Providence 32
RIVIERE ROUGE.—Lettre du R. P. Lestanc 35
RIVIERE McKENZIE.—Itinéraire des Sœurs Grises à McKenzie 40
LOURDES, (France.) Résumé des Pèlerinages de l'été 1873 46
PEROU.—Rapport des Sœurs du Bon Pasteur 55
MŒURS CHINOISES.—Seconde partie, suite 63
INDULGENCES .... 6[illegible]

MONTRÉAL
DES PRESSES A VAPEUR DU *NOUVEAU-MONDE*
30, RUE ST. GABRIEL
1874

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

1er FEVRIER 1874

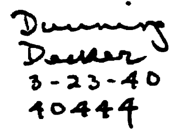
VINGT-HUITIÈME NUMÉRO

MONTRÉAL

DES PRESSES A VAPEUR DU *NOUVEAU-MONDE*

30, RUE ST. GABRIEL

1874



COMPTE-RENDU DE 1873.

DÉTAILS DES AUMONES TRANSMISES PAR LES EGLISES DE LA VILLE DE MONTREAL.

Eglise St. Pierre	$472 08
Notre-Dame	466 00
Cathédrale (1)	198 57
St. Jacques	190 00
St. Joseph	45 23
Notre-Dame de Grâces	45 00
Hotel-Dieu	39 00
Jésu	38 00
St. Patrice	20 00
	$1513 88

DE LA VILLE DE MONTREAL QUI N'ONT PAS ENCORE TRANSMIS LEUR MONTANT.

La Congrégation
Collége de Montréal
Hôpital Général
Ste. Brigide
La Providence
La Miséricorde
Les Frères de la Charité
Les Frères des Ecoles Chrétiennes
St. Vincent
La Nativité d'Hochelaga
Ste. Anne
St. Henri
St. Gabriel
St. Paul
Côteau St. Louis
Le Grand Séminaire

(1) Y compris $24 00 de la souscription de M. Kay et $8 00 de la souscription Beaudry.

Ste. Anne des Plaines	$37 00
St. Etienne	35 00
Berthier	35 28
St. Sulpice	38 00
Ste. Geneviève	33 00
St. Henri de Mascouche	30 00
St. Timothé	30 50
St. Constant	30 00
St. Martin	29 35
St. Michel-Archange	28 60
St. Bruno	25 60
St. Sauveur	25 00
Ste. Sophie	22 30
St. Esprit	20 00
Chateauguay	21 00
St. Valentin	20 00
St. Jacques le Mineur	19 44
St. Joseph de Soulanges	19 01
Ste. Martine	19 00
Ste. Mélanie	18 00
Contrecœur	17 25
Côteau du Lac	17 00
Ste. Scholastique	15 60
St. François de Sales	15 00
Longue-Pointe	14 32
St. Thomas	14 00
St. Hermas	13 50
Ste. Clet	12 50
St. Bernard de Lacolle	12 45
St. Ambroise	12 24
St. Paul l'Ermite	12 00
St. Laurent	12 00
Vandreuil	11 00
St. Paul Joliette	11 42
St. Basile	10 00
St. Urbain	8 64
Ste. Marthe	8 00
St. Janvier	8 00
Sherington	7 75

Couvent de Berthier	$7 00
Couvent Ste. Thérèse	6 25
St. Edouard	6 00
St. Eustache	6 00
Ste. Dorothée	4 40
St. Placide	4 72
St. Jérôme	4 15
Repentigny	4 21
St. Norbert	3 48
St. Jean de Matha	3 00
Ste. Monique	1 80
Patronage de St. Joseph	1 71
Constitut de Dame Vincent	2 00
Total pour la campagne	$3660 39
Total pour la ville	1468 88
En caisse des années précédentes	396 00
Grand Total	$5531 27

AUMONES RÉPARTIES ENTRE DIVERSES MISSIONS DU DIOCÈSE DURANT L'ANNÉE 1873.

Payé aux Missionnaires du Diocèse (Père Oblats)	$800 00
" à la Mission du Sault St. Louis	200 00
" " de Ste. Mélachie	100 00
" " de Ste. Agnès	120 00
" " de St. Patrice d'Hinchinbrook	160 00
" " de Ste. Marguerite	120 00
" pour Bâtisses de la même mission	100 00
" à la Mission de St. Hyppolite	190 00
" " de St. Colomban	100 00
" " de Ste. Sophie	100 00
" " de St. Alphonse	100 00
" " de Ste. Béatrix	100 00
" " de St. Calixte	100 00
" " de Ste. Anastasie	100 00
" " de St. Côme	120 00
" " de Ste. Emélie	120 00

Payé à la Mission	de St. Michel des Saints	$120	00
" "	de St. Zénon	50	00
" "	de Piopolis	200	00
" "	de St. Damien	160	00
" "	de St. Patrice de Rawdon	100	00
" "	de Ste. Julienne de Rawdon	100	00
"	pour voyage des Sœurs Grises de la Rivière R.	100	00
"	pour l'œuvre des tabernacles	56	00
"	pour impressions d'annales, etc	155	00
"	pour missels, objets de piété, contrats et documents pour les missions	70	00
	Total	$3741	00

RECAPITULATION.

Recettes	$5531	27
Dépenses	3741	00
Balance en caisse	$1790	27

AUTRES PAROISSES, COLLÉGES ET COUVENTS DU DIOCESE QUI N'ONT PAS ENCORE TRANSMIS LEUR MONTANT.

Ste. Adèle
Ste. Agathe
St. Antoine Abbé
St. Patrice d'Hinchinbroek
Ste. Malachie d'Ormstown
Ste. Agnès
Ste. Marguerite
St. Hyppolite
St. Côme
St. Damien
S. Colomban
Ste. Julienne
St. Patrice de Rawdon
St. Calixte
Sacré Cœur de Jésus du Sault au Récollet
Les Sœurs de Ste. Croix
Le Collége de Ste. Thérèse

Ste. Béatrix
Ste. Emélie
St. Michel des Saints
St. André
Collége de St. Laurent
Collége de Joliette
Collége de Rigaud
St. Jean Chrysostôme
St. Romain d'Himmingford
Sault St. Louis
St. Stanislas
L'Acadie
St. Gabriel
Bienheureux Alphonse
St. Anicet
Le Lac des Deux Montagnes
St. Benoit
Ste. Cécile
Ste. Anne du Bout de l'Isle
St. Liguori
St. Augustin
St. Félix de Valois
St. Régis
Ste. Jeanne de l'Isle Perrot
Chambly
Ste. Julie
St. Luc
Ste. Justine
Ste. Marguerite du Lac Masson
St. Joseph du Lac
St. Raphael de l'Isle Bizard
St. Théodore
St. Zotique
Les Sœurs de Ste. Anne

AUX ASSOCIÉS DE L'ŒUVRE

Vu l'abondance des matières que nous n'avons pu même qu'entamer, les ANNALES cette fois et à l'avenir auront un peu plus d'étendue. Nous croyons que les associés en sauront gré aux Directeurs de l'Œuvre et augmenteront de même leur charité et leur zèle à soutenir, par la prière et l'aumône, la sainte Œuvre des Missions en ce pays, ainsi qu'à l'étranger.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Mgr. Taché, Archevêque de St. Boniface, parti de Montréal le 2 Décmbre, était reçu le 13 du même mois, en sa ville archiépiscopale de la Rivière-Rouge, au milieu d'un grand concours de peuple, et avec la joie et la pompe accoutumée, chaque fois que ce digne et bien-aimé Pasteur est retourné de voyages éloignés, et toujours entrepris pour l'avantage et le bonheur de son troupeau chéri.

Rivière McKenzie, Vicariat de Mgr. Faraud. Une bien triste nouvelle. Le R. P. Eynard, digne et vaillant missionnaire, travaillait, depuis plus de douze ans, avec tant de succès auprès des pauvres sauvages de McKenzie et d'Arthabaska, s'est noyé le six Août dernier dans le lac Arthabaska. C'est une bien grande perte pour ces missions de l'extrême Nord qui ont tant besoin de missionnaires.



Les deux vénérables et dignes Archevêque et Evêque Blanchet ont eu, chacun, à souffrir, dans leur santé, à la fin de l'été, de graves indispositions. Mgr. l'Evêque de Nesqualy se rétablit moins rapidement ; tandisque Mgr. l'Archevêque d'Orégon City était déjà assez bien au mois d'Octobre pour entreprendre une visite pastorale de 200 lieues de parcours, moitié en steamboat, et moitié en diligence de poste, à travers les déserts et les montagnes de l'Est de son immense diocèse, voyageant tout le jour et les nuits presque en entier.

Regrettables mortalités.—Rév. P. Decrane, tout jeune, mais déjà si utile et si zélé missionnaire, arrivé de Belgique depuis quatre ans seulement, mourait de consomption en Août dernier, à Salem, capitale de l'Orégon, où il était Pasteur et en même temps Chapelain des Religieuses de cette place : Puis en cette même saison la mort si rapide de deux braves Sœurs des SS. Noms de Jésus-Marie, Sœur M. de la Visitation, et Sœur M. Praxcède, sont des pertes bien grandes et bien vivement senties dans l'Archidiocèse de l'Orégon.

Deux nouvelles missions des Sœurs de la Providence viennent de s'établir pendant la visite de leur Très-Honorée Mère Caron : la première, l'hôpital St. Patrice avec un asile d'aliénés pour les blancs, à Misoula, petite ville à trente milles de leur belle mission sauvage de St. Ignace, au fin centre des Montagnes Rocheuses, vicariat apostolique d'Idaho. Le gouvernement ou le comté supporte cette institution. Le Père Van Goff, jésuite, en est le chapelain.

La seconde mission est un pensionnat de jeunes enfants chez les sauvages des Chaudières (Colville) au pied des Montagnes Rocheuses à l'Ouest. Les élèves étaient au nombre de trente sept pour commencer. Le Père Josette, jésuite, a donné aux Sœurs sa chapelle et sa maison, et s'est pour le moment, lui-même retiré dans une cabane sauvage. Le gouvernement américain alloue $2,000.00 par an pour le support de cette école sauvage.

***

M. l'Editeur des Annales,

Il y a, sur les bords lointains du Pacifique, un établissement qui ne nous est pas étranger, un asile de foi et de charité catholiques qui a déjà rendu d'immenses services à tous les genres d'infortunes. Je veux parler de la maison religieuses des Révérendes Sœurs de la Providence à Vancouver, (Orégon).

Vous avez déjà annoncé le retour à Montréal de la très-honorée Mère Caron, de sa longue visite chez ses Sœurs Missionnaires en Orégon et dans les Montagnes Rocheuses.

Ayant pu constater le nombre des conversions à la vraie Foi et la somme de bien qu'opère cet heureux établissement, elle s'est enfin arrêtée à la résolution de bâtir à Vancouver une maison qui soit en rapport avec les besoins actuels. Il faudrait pouvoir y loger convenablement les Sœurs, tous les malades d'un hopital, de nombreux orphelins, des infirmes et des aliénés, enfin toutes les catégories de malheureux dont la charité se fait la mère, sans distinction de croyance ou de nation.

Mais tout ceci exige, on le comprend, des ressources bien au-dessus des moyens dont nos admirables Sœurs de charité

disposent soit à l'étranger, soit ici. En véritables filles de St. Vincent de Paul, elles se confient néanmoins aux soins de la divine Providence et vont de suite se mettre à l'œuvre. Elles parcourront d'abord leur pays de mission, tendant la main à tous, protestants comme catholiques. Elles visitèront ensuite les Etats-Unis, où plusieurs des Evêques, ayant pris connaissance de leur excellente œuvre et l'appréciant à son mérite, ont déjà accordé à nos bonnes Sœurs la permission de faire une collecte par toute l'étendue de leurs diocèses respectifs.

De son côté, Mgr. l'Evêque de Montréal, qui n'ignore pas combien de pauvres voyageurs canadiens sont, eux-mêmes ou leurs orphelins, chaque année recueillis dans cet asile de charité, où on leur prodigue tous les soins, s'est également empressé d'approuver le projet de ces courageuses filles, et de leur donner toute permission de faire dans son diocèse une collecte particulière pour l'établissement de Vancouver.

J'ai cru, M. l'Editeur, que vous me permettriez l'usage de vos colonnes pour attirer l'attention des âmes charitables sur l'occasion qui va s'offrir de faire une nouvelle œuvre digne d'elles.

Je suis, M , avec toute considération, etc.,

UN ANCIEN MISSIONNAIRE.

RAPPORT DES SŒURS DU BON PASTEUR A QUITO.

On se rappelle qu'il y a deux ans, six religieuses du Bon Pasteur de Montréal partaient, avec la bénédiction de Monseigneur notre Evêque, pour aller fonder une maison de leur ordre à Quito, capitale de l'Equateur. Nos bonnes sœurs étaient appelées dans ce lointain pays, par le religieux et distingué président de la République, qui faisait lui-même les frais de la fondation.

On ne connait guère parmi nous la catholique patrie de la B. Marie-Anne de Jésus, surnommée le Lis de Quito. Le peuple espagnol de l'Equateur mérite pourtant d'être cité comme un modèle. Son gouvernement est probablement le plus catholique du monde : c'est le seul qui ait officiellement protesté contre les violentes usurpations du roi Victor Emmanuel : le seul qui reconnaisse la véritable religion comme la seule religion de l'Etat ; le seul peut-être qui met aujourd'hui son influence et ses deniers au service de la religion pour aider les missionnaires à répandre l'Evangile, et les communautés religieuses à cultiver la vertu dans les cœurs. Une des importantes améliorations introduites dans le système correctionnel de l'Equateur a été la substitution des réformes aux prisons ordinaires.

Ce nouveau système de punition a fait diminuer les crimes dans l'étonnante proportion de 75 par 100 : heureux résultat qui témoigne hautement en faveur de la politique chrétienne de l'Equateur.

A l'exemple d'autres gouvernements, du nôtre en particulier, le gouvernement de l'Equateur a fait appel au dévouement des Religieuses du Bon Pasteur d'Angers pour coopérer à cette œuvre de réforme chrétienne ; et la maison de Montréal a pris sur elle la tâche honorable de seconder les vues de la République Espagnole.

En arrivant dans leur pays d'adoption, nos religieuses missionnaires ont été accueillies avec tous les égards et la bienveillance possible par l'Exeme Sor. Gabriel Gurcia Moreno, Président, Mgr. Checa, archevêque de Quito et son digne clergé.

Les amis du Bon Pasteur, en Canada, ne sauraient être indifférents aux procédés dont on use envers les religieuses de cet ordre ; ils apprendront toujours avec bonheur que la catholique ville de Quito sait apprécier leur dévouement, leur accorder l'estime qu'elles méritent, et dont elles jouissent parmi nous. Nulle part, où il y a des âmes à sauver, ces saintes religieuses ne peuvent être regardées comme étrangères.

Elles partent du lieu de leur naissance, traversent les mers et si on leur demande :

—Qui êtes-vous ?

—D'où venez-vous?

—Que venez-vous faire ?

Elles savent répondre, comme elles l'ont appris de leur vénérable Mère fondatrice :

—Nous sommes épouses du Bon Pasteur, Filles de Notre-Dame de Charité, le Ciel est notre patrie, nous venons gagner des âmes à Dieu.

Après cela, si elles ont à souffrir, elles n'en sont pas surprises, on leur a dit :

Préparez-vous à avoir des croix partout où vous irez.

—Ne vous étonnez pas si vous êtes crucifiées ; le démon est enragé contre les religieuses du Bon Pasteur, parce qu'elles arrachent des âmes à l'enfer.

A peine arrivées à Quito, nos jeunes missionnaires avaient à faire à Dieu le sacrifice de deux d'entre elles que les fatigues du voyage, et les fièvres emportèrent en peu de temps. C'était une épreuve bien rude dans les circonstances; mais leur courage ne se laissa pas abattre. Bientôt quatre nouvelles Sœurs de Montréal arrivèrent pour remplir les vides que la mort avait faits.

A ces traits, nos frères catholiques de Quito ont pu connaître les saintes et dévouées religieuses que nous entourons ici de notre respect et de notre vénération.

Et il y a déjà plus de deux siècles que ce saint Institut donne au monde l'exemple de son dévouement, et aux âmes les plus abandonnées les sollicitudes de sa charité.

L'établissement de la Communauté de Notre-Dame de Charité remonte en effet à 1641. Ce fut en Normandie, dans la ville de Caen, que la première maison fut fondée par le célèbre Père Eudes. " Le pieux missionnaire, dit M de LaRoche-Héron, faisait des prédications qui portaient un ébranlement salutaire dans toutes les consciences, et il opéra ainsi une révolution dans la conduite de nombreuses personnes vivant dans le désordre, et pour les maintenir dans la ligne du devoir, il les réunit sous la surveillance de quelques saintes filles. Une femme de la classe ouvrière, Madeleine L'Amy, donna l'exemple du courage chrétien nécessaire pour rechercher la société de celles que nul

turellement on voudrait fuir ; et une jeune personne de noble naissance, Mlle. de Taillefer, fut la première à prennre l'habit de l'ordre nouveau au mois de Février 1645.

La communauté, autorisée par lettres patentes de Louis XIII en 1642, fut approuvée en 1666 par le pape Alexandre VII, et en 1741 par Benoit XIV." Elle a pris un grand développement.

Chose digne de remarque, ce sont les provinces où la pureté des mœurs est le plus exemplaire, qui ont parmi elles le plus de sujets pour surveiller avec compassion les victimes repenties de la fragilité humaine.

Cela est tout naturel : qui donc s'apitoiera sur ces pauvres âmes flétries, qui les guérira et les relèvera de leur abaissement, si ce ne sont les cœurs purs et les âmes chastes? Ne soyons pas effrayés du rapprochement : la blanche nymphé élève sa carolle sans tache au-dessus des eaux bourbeuses, elle les odore de ses parfums, mais elle n'en est pas souillée.

La maison d'Angers fut érigée en Généralat par le pape Grégoire XVI, et forma une nouvelle branche qui a ajouté au nom de Notre-Dame de Charité, celui du Bon Pasteur.

En l'année 1828, la comtesse de Neuville légua en mourant, une somme de 30,000 frs. pour fonder une maison du Bon Pasteur à Angers. La maison de Tours fournit cinq religieuses pour cette fondation et la Supérieure elle-même, Mme. Marie Euphrasie Pelletier, se rendit à Angers pour se mettre à la tête de l'œuvre. De 1833 à 1846 elle avait érigé quarante maisons de son Institut, celle de Montréal en était une.

C'est le 11 Juin 1844 que les quatre religieuses fondatrices arrivèrent en cette ville.

A Montréal, comme partout, le Bon Pasteur a fait le bien, et il a poursuivi son œuvre avec les résultats les plus consolants pour la religion. Dans ces dernières années surtout, il s'est développé d'une manière remarquable. Outre la fondation de Quito et de Lima qui a suivi de près la première, le Bon Pasteur compte à Montréal et à St. Hubert trois maisons contenant 82 professes et 22 novices ou postulantes.

On y recueille dans les deux maisons de Montréal 173 pé-

[illegible] préservées. Car il ne faut pas oublier que la vo-
[illegible] spéciale de cette communauté est de convertir les
[illegible] de préserver
[illegible] exposées à se perdre.
[illegible] plusieurs catégories ou
[illegible] différentes dans cette communauté. Chacune d'elle
[illegible] placée sous la sur-
[illegible] direction d'une ou deux Religieuses.
[illegible] la communauté de Montréal, il y a les classes sépa-
[illegible] les enfants de la Préservation,
[illegible]
[illegible] les plus régulières de
[illegible] à part sous la règle de
[illegible] leurs cloître
[illegible] séparée.
[illegible] des communautés religieuses du Canada
[illegible] de donner à l'œuvre du Bon-Pasteur un
[illegible] particulier d'estime.
[illegible] déjà touché le dévouement de ces
[illegible] de Jésus-Christ, qui se consacrent à appren-
[illegible] à connaître leur père qui est dans les cieux ;
[illegible] les saintes joies de la
[illegible] les mères et les servantes
[illegible] innocence.
[illegible] les campagnes insépa-
[illegible] malades, soignant par pré-
[illegible] blessés, pansant les bles-
[illegible] surveillant la
[illegible] des Religieuses qui
[illegible] les plus dégradées
[illegible] brebis égarées ;
[illegible] le déver-
[illegible] instinct naturel
[illegible] du corps
[illegible] à soigner que la
[illegible] nous serions tenté
[illegible] dans l'autre
[illegible] réservée au plus
[illegible] chaque Institut reli-

gieux a un but spécial, également saint, également louable et que la grâce divine envoie les vocations selon les besoins de l'Eglise et de l'humanité."

ALOYSIUS.

JOURNAL DE VOYAGE DES SŒURS DE L'HOTEL-DIEU, TRACADIE (N. B.)

1871

12 Septembre.—Nous quittons la Congrégation N. D. à six heures, accompagnées des Révérends Messieurs Nercam, Singer, Gauvreau, et de quelques Sœurs de la Congrégation, pour nous rendre à bord du *Montréal;* nous rencontrons au port quelques bons amis, nommément les Révérends Messieurs Plamondon, Hicks et Bourget, les docteurs Munro, Beaubien et Brosseau, M. Plamondon, M. Cherrier, sa dame et leurs demoiselles, venus pour nous dire le dernier adieu. A sept heures le steamboat quitte le quai, et nous, le cœur gros, nous regardons avec amour cette terre chérie que nous quittons pour un temps illimité, et que Dieu seul connait. La nuit se passe sans qu'aucune de nous puisse clore l'œil ; le branlement du vaisseau auquel nous ne sommes pas accoutumées, le bruit continuel, et surtout les émotions de la veille, tout cela n'est pas de nature à nous faire dormir. Deux fois le steamboat est arrêté ; premièrement à cause de l'obscurité, et en second lieu à cause d'une goëlette qui se trouve sur notre passage.

13 Septembre.—Nous nous levons de grand matin. Le temps est mauvais. Nous sommes une heure et demie au port de Batiscan, de sorte que nous n'arrivons à Québec qu'à neuf heures. Nous nous rendons immédiatement à l'Hôpital-Général, M. Gauvreau nous dit la sainte Messe et nous donne la sainte Communion. Après l'action de grâces, les bonnes Mères nous ouvrent leur cloître en chantant le

Sub tuum præsidium, il est dix heures un quart, nous déjeûnons et nous reposons le reste du jour. A cinq heures les Sœurs de la Congrégation viennent nous faire visite et nous invitent pour mardi.

14 Septembre.—La journée se passe à visiter le vaste monastère de nos bonnes hôtesses. M. le Grand Vicaire Cazeau nous fait l'honneur de venir nous voir à la grille du parloir.

15 Septembre.—Vers les huit heures nous montons en voiture pour aller à l'Hôtel-Dieu où nous sommes attendues. La séparation d'avec nos bonnes Sœurs de l'Hôpital Général est pénible, car nous avons trouvé tant de sympathies en elles et tant de ressemblance entre leur monastère et notre ancienne maison de Montréal, que toutes les plaies de nos cœurs se rouvrent avec force et nous fait éprouver de nouveaux tourments. En moins d'un quart d'heure nous sommes rendues à l'Hôtel-Dieu. Nous visitons ce monastère dont toute la magnificence consiste en son ancienneté ; cette bâtisse existe depuis 170 ans, sans avoir éprouvé d'autres changements que ceux opérés par le temps. Nous avons le bonheur d'y vénérer le crâne du Vénérable Père de Brabœuf, et celui de la Mère Catherine de Ste. Augustin. Après le diner nous quittons l'Hôtel-Dieu pour aller rendre nos devoirs à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque qui nous reçoit avec une bonté toute paternelle et nous donne à chacune une image comme souvenir de notre passage à Québec. De l'Archevéché nous allons à St. Roch, où nous trouvons là la Révérende Mère St. Bernard beaucoup mieux quoique très faible. Nous parcourons les différentes classes des élèves et après la collation nous montons à la chapelle où toutes les élèves nous attendent. Elles font résonner l'harmonium et chantent un cantique à la Très-Sainte Vierge, pour nous mettre sous la protection de cette bonne Mère, mais nous ne pouvons y tenir jusqu'au bout, l'émotion est trop forte, il nous faut sortir de la chapelle ; nous faisons nos adieux à ces bien aimées Sœurs, et nous remontons en voiture pour nous rendre au steamer accompagnées des Révdes. Sœurs St. George et St. Romuald ; là nous rencontrons M. le Grand

Vicaire Cazeau qui nous fit l'honneur de nous aider à descendre de voiture et nous conduisit lui même sur le vaisseau. Cependant une sensation involontaire se saisit de nous, car nous sentons que nous nous éloignons encore davantage de notre cher Hôtel-Dieu de Montréal. Nos cœurs sont serrés, mais chacune cache son émotion afin de ne pas chagriner les autres; pourtant, il faut le dire, tout en éprouvant une sensation pénible nous sommes heureuses et contentes de faire la sainte volonté de Dieu, de laquelle nous ne pouvons pas douter puisque nous marchons dans la voie de la sainte obéissance. Arrivées au steamer, nous nous rencontrons avec les Révds. Messieurs Gauvreau, Pelletier et Berry qui descendent aussi à Chatham. A quatre heures le steamer quitte le port! La nuit est assez calme.

16 Septembre.—Le temps est mauvais, il pleut beaucoup, nous ne pouvons pas aller sur le pont, c'est une grande privation pour nous, nous sommes toutes malades, l'après-midi surtout. Le Dr. Robitaille qui descend à Paspébiac se fait notre infirmier, lui-même nous sert dans nos lits, car nous en sommes incapables; ce bon Monsieur nous fait prendre quelque nourriture et nous porte la bouchée à la bouche ; il se donne pour nous une peine incroyable, c'est un homme tout à fait gentil et un peu original, aussi parvint-il à nous faire rire malgré l'état d'insouciance auquel nous réduit le vilain mal de mer. Vers onze heures du soir le vent s'élève, la mer s'agite et devient tout en feu, le vaisseau balance avec force, l'eau entre par toutes les fenêtres, nos lits sont tous trempés, la tempête augmente, nous ne pouvons qu'à peine nous tenir dans nos lits, ma Sœur Lumina tombe du sien et demeure couchée par terre ne pouvant plus se relever, tant elle est malade ; tout le monde s'agite, les portes des chambres frappent, les lampes se brisent et l'odeur de l'huile de charbon nous étouffe, les barils roulent vers le pont et frappent avec violence sur les vitrines qui se trouvent au-dessus de nos têtes, les vitres se brisent et tombent sur nos lits. Nous sommes toutes si malades que la mort qui nous menace ne nous fait aucune peur. Ma Sr. Quesnel seule invoque tous les saints du

Paradis pour tous fort heureusement pour nous qui n'en avons pas le courage. Vers trois heures du matin le calme revient peu à peu. Le capitaine du vaisseau dit qu'il y a bien dix ans qu'il n'a pas vu d'aussi fortes tempêtes.

17 Septembre.—Le temps est beau mais très froid, obligées de demeurer sur le pont à cause de l'incommodité du salon des dames, nous grelottons comme en janvier. Plusieurs Messieurs s'empressent de nous offrir leurs chapes et capots, nous sommes heureuses de les accepter ; deux Messieurs protestants surtout sont envers nous d'une étonnante politesse, l'un d'eux, ministre, nous prête sa montre pour le reste du voyage, parce qu'il apprend que la nôtre est arrêtée. A sept heures nous sommes à Gaspé, puis à neuf heures nous cotoyons les inaccessibles rochers du Percé. C'est bien ici que nous admirons la puissance infinie du Créateur qui soutient comme des colonnes inébranlables ces immenses rochers au milieu de la mer. Durant tout ce jour on a la bonté de nous servir nos repas sur le pont afin de ne pas nous exposer à être plus malades en descendant au salon. A deux heures et demie nous sommes devant Paspébiac, une chaloupe vient prendre les passagers, car il n'y a pas de port. A huit heures nous sommes à Dalhousie. La nuit est calme.

18 Septembre.—Le temps est beau, nous sommes toutes assez bien, l'espoir de toucher terre bientôt nous redonne la vie. Enfin à 2 heures et demie nous arrivons à Chatham. Sa Grandeur Monseigneur Rogers est au port pour nous recevoir, et sans attendre que nous soyons débarquées, il vient lui-même nous chercher sur le steamer, nous bénit et nous conduit l'une après l'autre aux voitures destinées pour nous transporter au Palais Episcopal, en attendant que nous prenions possession de notre nouvel établissement.

APERÇU SUR LES MISSIONS DE L'OREGON, PAR UN ANCIEN MISSIONNAIRE.

(*Suite.*)

EGLISES ET COUVENTS.

A Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Montréal.

MONSEIGNEUR,

Il y a dans la Province Ecclésiastique de l'Orégon un Archevêque, quatre Evêques suffragants, soixante Prêtres, séculiers et réguliers, cent Religieuses, réparties en quinze couvents ou maisons d'éducation, dont dix chez les blancs, et cinq chez les sauvages. Ces Religieuses appartiennent aux trois communautés de la Providence, de Ste. Anne, et des SS. Noms de Jésus Marie, du diocèse de Montréal. Il y a aussi une cinquantaine d'Eglises et Chapelles ; et plus de cent stations éloignées, lesquelles sont visitées souvent plusieurs fois l'an par les Missionnaires des localités les plus voisines.

Quinze de ces Eglises ont donc l'immense avantage de posséder, chacune, un couvent de Religieuses pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, souvent même des deux sexes. Les trois jolies petites villes de Portland, de Vancouver, de Victoria, répondent déjà aux besoins des orphelinats, des hôpitaux, et possèdent également, chacune, un collége commercial pour les garçons. Ce serait bien ici le lieu de donner plusieurs intéressants détails sur les commencements, ou la fondation de chacune de ces belles missions.

I. CHEZ LES BLANCS.

Mais raconter les longs travaux, les dures privations et les sacrifices de tous genres que les premiers missionnaires ont dû s'imposer dans l'établissement de la jeune, mais déjà si intéressante Eglise d'Orégon, ferait le sujet très édifiant de tout un volume. Car rien de plus admirable, ni de plus touchant que la générosité et le dévouement de ces pion

niers de l'évangile en ces nouvelles contrées, si éloignées alors du reste du monde.(1) Les annales particulières de chaque mission, ou encore de chaque institution pourraient en fournir un long et intéressant chapitre.

Mais jusqu'à aujourd'hui le loisir et le temps de décrire leurs nombreux combats et victoires a toujours manqué à ces braves soldats du Christ. Leur première ambition, d'ailleurs, étant d'établir le royaume du divin Maître, et d'en étendre les limites, ils remettent volontiers à d'autre temps le soin moins pressant de le dire.

Dans les diocèses du Bas comme du Haut-Canada, l'on sait louer et admirer avec justice le zèle et le courage de tout missionnaire ou curé qui, avec le concours de sa nouvelle paroisse ou mission réussit à élever au culte divin un nouvel édifice, ou chapelle plus ou moins splendide ; ou encore qui sait doter sa ville ou son village de maisons d'éducation chrétienne pour les enfants de son peuple. Mais voici que déjà ce peuple est chrétien, sa majorité est catholique ; et en conséquence plus ou moins disposé à seconder ces grandes et belles entreprises. Avec de la persévérance et du courage l'œuvre de Dieu se commence, se soutient et s'accomplit.

Mais hélas ! qu'il y a loin de cet état de choses à celui d'un pays nouveau, où jamais encore la parole évangélique n'a été annoncée. Le petit tableau suivant pourra donner quelque idée du commencement de la plupart des missions de l'Orégon, il y a dix ou vingt ans. Représentez vous d'abord un pauvre missionnaire arrivant sans ressources aucunes, là-bas sur les côtes du Pacifique qui est le bout du monde en cette direction. Bientôt il est envoyé au milieu de populations plus des trois quarts protestantes ou infidèles. Dès le début il n'y a que quelques familles catholiques, et encore sont-elles assez souvent alliées à des protestants par les mariages : ce qui rend parfois ces pauvres catholiques plus qu'indifférents. Et c'est avec une population ainsi

(1) Autrefois le trajet, par terre, de Montréal à la Mer d'Ouest (Océan Pacifique) était de sept mois pour les premiers Missionnaires ; aujourd'hui, par la voie ferrée, il est de sept jours.

composée que le pauvre missionnaire aura à faire ses premières armes. Il devra tout d'abord se limiter à un tout petit appartement qui sera en même temps son logis et sa chapelle, et que quelques bons catholiques se font toujours un plaisir de lui procurer. C'est là qu'il dresse à peu de frais son petit autel, où No're Seigneur voudra bien encore reproduire un nouveau Bethléhem. La Ste. Messe y est célébrée rarement, ou tous les Dimanches environ. Dans le principe ce ne sera que pour une, deux ou trois familles réunies; Mais bientôt la petite congrégation se double et s'augmente; et l'on pense déjà à se procurer un local plus spacieux. Les indifférents eux-mêmes commencent à y venir, et bientôt charmés du zèle et de la foi du missionnaire, ils n'y manquent plus; ils y invitent même leurs amis protestants ou infidèles. Ceux-ci n'eussent peut être jamais eu le souci, ou le courage d'entrer dans une église catholique, mais pour une pauvre salle ou maison particulière, ils n'y voient aucune difficulté; cela pique même leur curiosité. Et voilà qu'au milieu même de cette grande simplicité, ils sont étonnés d'y entendre le langage de tant de bon sens, et même de la charité. Déjà leur cœur est gagné, et ce n'est plus qu'une affaire de temps pour se rendre décidément à la vérité.

Mais cet état de choses est encore précaire, et toujours pénible et douloureuse au cœur du Prêtre zélé qui ne peut oublier la gloire et les splendeurs du culte divin dans les pays catholiques. Ce n'est pas que déjà il ait aucune prétention à un pareil bonheur pour son petit troupeau. Mais, d'un autre côté, il est aussi convaincu que pour former un noyau de chrétiens, quelque peu nombreux qu'ils soient, il faut encore un lieu convenable de ralliement; il faut une chapelle. Plusieurs fois il l'a déclaré à sa petite congrégation. Tous le comprennent et le désirent; mais le moyen d'arriver à une fin aussi belle et aussi désirable!

Les catholiques sont peu nombreux, et leurs ressources ne sont pas considérables. Eux-mêmes nouvellement venus dans le pays, sont souvent encore à construire leurs propres demeures, ou à bâtir leur fermes. Considérant, néanmoins, que, dans une pareille entreprise, il y va de leurs plus chers

intérêts, comme aussi de ceux de leurs enfants, tous s'inscrivent généreusement sur la liste de souscription en faveur de la nouvelle chapelle. Ils vont même jusqu'à exiger ou requérir que l'édifice ne soit ni moins convenable, ni moins beau que ceux déjà bâtis dans la place par les Protestants. Il faut, au moins, disent-ils, que notre chapelle soit en état d'inspirer aux ennemis de notre foi un sentiment d'honneur et de respect. Et chose digne de remarque, ce sont parfois les moins dévots qui ont le plus d'amour propre pour le style, les ornements et la dignité des églises ou autres institutions catholiques ; et en conséquence se mettent au rang des plus généreux souscripteurs. C'est alors que le branle étant donné jusque chez les moins fervents, le missionnaire, au comble de sa joie, sait se multiplier entre mille soins, et mille démarches pour assurer le succès de sa noble entreprise ; il ne recule devant aucun sacrifice. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il entend son nom appelé et inscrit à l'entête de contrats pour plusieurs milliers de piastres. Sa conscience s'alarme et s'effraie ; il déclare franchement n'avoir pas un dollar pardevant soi pour répondre de tels paiements. Il décline encore le peu de ressources et le petit nombre de la congrégation. Mais rien ne peut déconcerter la confiance des contracteurs, lesquels sont souvent infidèles ou protestants ; la parole du Prêtre leur suffit ; ils ne veulent pas d'autres garanties. Il en est de même des marchands, des manufacturiers, et autres, qui, avec leur souscription libérale en faveur de la nouvelle bâtisse, offrent d'en fournir, à bonne composition et avec délai, tous les matériaux nécessaires, et toujours sans autre caution que la parole du Prêtre. Aussi le pauvre Prêtre se croit-il alors sous l'obligation de payer de sa personne en se présentant lui-même partout pour l'obtention des divers articles ; tantôt chez le marchand, tantôt chez le manufacturier, ou dans les boutiques ; tantôt il est en ville, tantôt dans la forêt, etc. Et c'est ainsi que pendant des années entières il doit se faire le serviteur de ses serviteurs. Puis entre temps il lui faudra bien encore parcourir les campagnes et les bourgades, à cette fin de solliciter des souscriptions volontaires, et tendre la main aux protestants.

comme aux catholiques. Et tous, en général, reçoivent le Prêtre avec égard, et souvent même avec grande satisfaction : ce qu'ils ne se contente pas d'exprimer en paroles, mais encore par leur libérales contributions au succès de la sainte œuvre. En sorte que, avant peu d'années, l'on voit avec bonheur une église catholique figurer avec honneur parmi les édifices d'une nouvelle ville ou village, où naguère il n'y avait ni prêtre, ni congrégation. C'est ici le lieu d ajouter à l'éloge du bon peuple Américain, que grand nombre de missionnaires reconnaissent avec la plus vive gratitude leur généreuse libéralité, dans l'établissement et le soutient d'un grand nombre de nos belles Institutions catholiques; et en particulier de nos Couvents, Colléges, Orphelinats et Hopitaux. Animés avant tout des intérêts matériels de leurs villes ou villages, lès Américains reconnaissent depuis longtemps déjà, et ne craignent pas de le dire, que les Institutions catholiques sont les plus solides, et celles qui assurent le plus immanquablement le progrès d'une localité. Et c'est là le premier motif pour lequel ils les favorisent.

En définitive, dans ces nouveaux pays, le missionnaire est souvent lui même rempli d'étonnement pour le succès général qu'il ne manque jamais d'obtenir dans toutes ses œuvres de mission ; et cela au milieu même de nombreuses difficultés. C'est pourquoi il est convaincu qu'il faut toujours en rapporter à Dieu tout le crédit et la gloire. Il rend de continuelles actions de grâces à notre Seigneur qui veut bien ainsi bénir les missions et les missionnaires avec leurs nombreux travaux.

II. CHEZ LES SAUVAGES.

Nonobstant, Monseigneur, tout ce que nous venons de voir de digne et de généreux de la part des dévoués missionnaires chez les blancs, rien n'empêche qu'il faille encore accorder la palme du dévouement et des sacrifices à cette Robe Noire Apostolique qui sait porter la bonne nouvelle de la paix à ces habitants des déserts et des forêts, à nos pauvres sauvages du Nord-Ouest de l'Amérique. C'est

là que des hommes admirables de zèle et de charité, vont se faire tout à tous jusque dans l'extrême force du terme. Il leur faut nécessairement partager, et pendant de longues années, toutes les rudes privations de leurs pauvres ouailles qui ont cet avantage sur leurs missionnaires d'en avoir l'habitude. Ainsi, coucher sur la dure, et à la belle étoile, ou sous une forêt, ou dans les montagnes, et toujours au milieu des hurlements des bêtes sauvages, se nourrir de racines, de fruitages, de poisson sec et sans pain ; voilà souvent le pain quotidien du pauvre missionnaire des Indiens du Nord-Ouest, des montagnes, et même de la Côte Pacifique. Car les pauvres sauvages, à peu d'exception près, sont les mêmes partout.

Mais voilà qu'après mille courses apostoliques, et mille périgrinations à travers les déserts, les montagnes, les rochers, et les rivières à la nage de cheval, le missionnaire des Indiens veut aussi avoir bientôt ses stations et sa chapelle. Ce ne sera cependant pas une affaire aussi compliquée que chez les blancs. Ici point de contrat, ni de contracteurs, pas même de boutiques ni de marchands. Tout est très simple : la Robe Noire, après avoir exhorté ses dociles indiens au zèle de la maison du Seigneur, n'a qu'à marcher à leur tête vers la forêt, le petit sac de provisions sous le bras et la hache sur l'épaule. Arrivé là il fait lui-même le choix des arbres, aide à les abattre et à les mettre en pièces ; il fabrique lui-même le traineau qui doit servir à les charrier ; il confectionne encore des harnais d'écorce, ou quelquefois de peau crue, et avec cela tout marche à merveillle, sauf cependant quelques petits accidents par ici par là occasionnés par la fougue des chevaux indomptés des sauvages. Mais s'agit-il ensuite de commencer l'érection de la bâtisse, c'est alors que se déploient d'autres ressources jusque-là inconnues de la Robe Noire ; il sait encore manier avec une égale habileté la terrière, la scie, le marteau, la truelle, etc. etc. ; et accablé de fatigue il lui faut encore lui-même préparer et cuir son diner, son souper, etc. Puis le soir encore après les rudes travaux de la journée, il rassemble à sa cabane, autour d'un grand feu, tout le camp sauvage, leur enseigne le catéchisme, les pri-

ères, et un cantique à la Vierge, et c'est toujours ainsi que l'on termine la journée. A part la saison des grandes courses à la chasse et à la pêche, c'est à peu près toujours la répétition des mêmes occupations et des mêmes labeurs. Car les missions les plus anciennes et les mieux établies sont encore loin d'avoir le confortable ; elles manquent même de beaucoup de choses que dans les pays ordinaires, l'on regarderait comme de première nécessité. Le lustre ou le poli des choses est absolument inconnu dans ces régions incultes. Aussi l'on se croit bien favorisé lorsque l'on a dans sa chapelle, ou dans sa cabane un plancher ou un plat-foud en planches fendues à la hache. Car tout cela est du luxe chez les sauvages qui, dans leurs constructions, ne se servent ni de plancher ni de voute. Un sauvage pour les premières fois dans la maison d'un blanc, se croit enfermé comme dans une boîte ; ça lui déplait, et l'ennuie souverainement. Ainsi le missionnaire en construisant sa chapelle ne craint-il pas de laisser de tous côtés des crevasses et des ouvertures sans nombre, afin de laisser à son peuple la liberté de respirer à toute aise.

Mais il faut se hâter de le dire, une fois ces importantes missions sauvages fondées, elles donnent beaucoup de consolations aux missionnaires qui les ont avec tant de peines établies. C'est alors, vraiment Dieu qui règne au milieu de ces peuples devenus chrétiens. Il n'y a point d'autre loi que celle du catéchisme, ou de l'évangile. Tout se fait et se juge d'après ces divins et immortels principes : aimer Dieu et son prochain ; traiter ses frères comme l'on aime à être traité soi-même ; pardonner à ses ennemis ; faire le bien contre le mal : voilà la divine doctrine que les sauvages ont bientôt apprise, et s'efforcent ensuite de mettre en pratique.

Bénis soient donc le courage et les efforts de ces hommes héroïques qui, par tant de souffrances et de sacrifices, savent porter et établir jusque chez les plus farouches sauvages de notre Amérique le règne ou l'évangile de la paix.

III. LES RELIGIEUSES DANS LE NORD-OUEST.

Que l'on se sente ému, et rempli d'admiration en consi-

dérant les rudes travaux apostoliques d'hommes courageux et pleins de zèle pour le salut des âmes de leurs frères infidèles ou barbares, cela paraît encore naturel et juste. Mais que l'on puisse être témoin de la coopération admirable dans le même dévouement, les mêmes privations, les mêmes sacrifices, du sexe tendre et délicat de la femme, c'est là, après la palme du martyre, la plus grande manifestation et le comble de l'héroïsme chrétien ! Oh non ! rien ne reporte plus aux temps apostoliques où les saintes femmes, Evodie, Phébée, Thècle et Sintiche, et tant d'autres mentionnées dans les Saintes Ecritures, prenaient une si noble et généreuse part dans les nombreux soins d'établir le royaume de Dieu, et de propager son St. Evangile.

Et quand, d'un autre côté, l'on considère qu'il est des pays, dont les gouvernements soi-disant chrétiens, ou même civilisés, qui osent mépriser et rejeter même de pareils dévouements, et de semblables services rendus à la pauvre humanité souffrante, cela dépasse toute conception de l'âme, et devient un mystère d'iniquité incroyable !

Ah ! quand à notre honte nous osons déclarer de pareilles abominations à nos sauvages chrétiens des déserts et des montagnes, aussi se refusent-ils à n'y rien comprendre ; à peine osent-ils lever les épaules de pitié et d'étonnement.

Oh non ! à Dieu grand merci ! il n'en est pas ainsi de nos braves indiens de l'Ouest. Et bien moins encore de nos intelligentes populations blanches des côtes du Pacifique, auxquelles l'expérience des voyages a appris à mieux apprécier à leur mérite les grandes œuvres de nos héroïques sœurs missionnaires dans ces lointaines colonies de la Colombie Anglaise, de l'Orégon et de la Californie. Tous les habitants, on peut dire, de ces jeunes, mais déjà si florissantes contrées, au nombre de plus d'un million, protestants comme catholiques, juifs ou infidèles, demandent avec anxiété d'avoir, chacun, dans sa ville ou son village une maison ou établissement de religieuses pour l'éducation de leurs chères enfants. Car c'est là, disent ils, qu'ils veulent déposer, comme en toute sécurité, des trésors qui leur sont bien chers ; la candeur et l'innocence de leurs chères filles. Aucune institution du pays, à leur sens, ne saurait offrir la

garantie d'une éducation aussi sûre, solide et morale que celle donnée par les bonnes sœurs de la charité. Et il faut le dire, en passant: sœurs de la charité; c'est là le noble titre par lequel tout le monde veut désigner les religieuses de quelque communauté qu'elles soient en ces nouveaux pays.

La générosité, le dévouement et la science de ces saintes filles de la charité font tomber chaque jour un grand nombre de préjugés que nos frères séparés conservaient encore contre notre sainte religion, et ses dignes ministres. En sorte que l'on peut dire avec une grande consolation que toutes nos institutions catholiques sont devenues comme autant de forteresses ou boulevards de la sainte Eglise de Dieu en ces lointaines régions. Car c'est à la douce et salutaire influence de ces saintes maisons qu'est dû parmi les hérétiques et les infidèles tant et de si consolontes conversions à la vraie foi.

En général, chez les protestants, l'absence de la prière et de la grâce, un mélange d'amour propre et d'orgueil, leur fait longtemps combattre les inspirations saintes et salutaires de la vérité. Un travail continuel s'opère insensiblement néanmoins dans ces pauvres âmes, et chaque jour apporte à nos annales de mission le fait heureux de quelques nouvelles conversions; tantôt c'est un père ou une mère qui, remplis de satisfaction et de reconnaissance envers les vaillantes religieuses pour les nobles sentiments et l'excellente éducation dont elles ont su orner le cœur de leur enfant, permettent volontiers à cette fille chérie de suivre son désir en se faisant catholique. Alors à son tour cette enfant bénie priera Dieu dans le secret de son âme, pour la conversion de parents ou de famille si chère, ce qu'elle obtient infailliblement toujours en tout ou en partie. Tantôt c'est un vieux militaire ou quelque malheureux voyageur qui, après mille aventures et bien des revers de fortune, et après avoir perdu la santé, ou quelqu'un de leurs membres, arrivent, ressources épuisées, à l'hôpital des Sœurs de la Charité. Là, dans ce séjour de calme et de paix, le pauvre infortuné ne peut s'empêcher de repasser comme dans l'amertume de son âme, les nombreuses misè-

res ainsi que la vanité des choses de cette vie. Puis chaque jour il se voit être l'objet et le témoin de mille soins et sollicitudes bienveillantes, jointes à de consolantes paroles et à de charitables avis : chaque jour encore il est le témoin des ferventes et nombreuses prières offertes pour la guérison du corps et de l'âme des infirmes et affligés. Mais c'en est fait, cette âme autrefois si endurcie et si égarée, est enfin touchée et ne peut tenir plus longtemps devant la noble et constante charité de ces anges tutélaires des infortunés. Ils demandent alors l'instruction et le baptême, et souvent avec abondance de larmes le pardon des fautes passées. D'autres fois ce sera l'orphélinat des infatigables Sœurs de charité qui est soudain augmenté de familles entières, de pauvres enfants laissés en bas âge sans support aucun, par la mort quelquefois accidentelle de parents en voyages, ou dans les mines, mais trop souvent aussi par les effroyables suites des fréquents divorces des uns, ou de la mauvaise conduite des autres. Cette monstruosité est bien au-dessous des instincts de la bête sauvage même qui n'abandonne jamais ainsi ceux de son espèce.

Mais l'asile de la charité recueille toutes ces innocentes victimes du malheur, sans distinction de croyance ou de nation; et là toutes sont enseignées à prier et à aimer le père celeste qui, par son admirable providence, leur a fait trouver une seconde et si douce demeure paternelle, laquelle leur devient plus chère et plus tendre que la premiére. Ah ! qu'ils sont nombreux, et qu'ils sont consolants ! les heureux résultats obtenus par la charité chrétienne de ces saints établissements. Il faudrait entendre la Sœur de charité, elle-même racontant, de sa voix inspirée et émue, les traits touchants, les miracles de la grâce, et toutes les merveilles de la miséricorde divine, dont elle a été elle-même le témoin fidèle, ou le faible instrument.

Mais il faudra ajouter encore à tout ce que nous venons dire si nous suivons ces héroïnes de l'amour du prochain jusque dans leurs missions chez les sauvages dans leurs retraites et leurs montagnes. Oui ! c'est là, à la vérité, ce comble d'abnégation, ou d'héroïsme chrétien qui, selon le monde, approche le plus de la mort ou du martyre. Et

voici l'élogieuse appréciation qu'en fesait un jour un gentil homme du monde, un avocat Américain distingué, et membre du Congrès de Washington pour l'Etat d'Orégon; d'ailleurs plein de sympathie et d'admiration pour les bonnes Religieuses, bien que non catholique: "Que des Dames," estimait il, "si bien élevées, si intelligentes, et d'une si noble délicatesse de sentiments, aillent s'enterrer, non pour des jours ou des semaines, mais pour de longues années, et toute leur vie peut-être, au milieu de tribus stupides, lâches et dégoûtantes, le rebut du reste des hommes; c'est là ce qui me passe, et reste un profond mystère pour moi, et que je ne me sens pas même la force d'envisager."

Et en effet ce mystère de dévouement et de charité reste caché, et une folie aux yeux du monde. C'est la folie de la croix, dont parle St. Paul. Et ceux-là seuls qui savent apprécier la valeur d'une âme rachetée au prix du sang de N.-S. J.-C., ne croient jamais trop faire en sacrifiant les vains honneurs, les courts et faux plaisirs de la terre, pour acquérir à leurs frères et à soi-même une gloire et des jouissances ineffables et immortelles.

Honneur donc et reconnaissance à ces héroïnes chrétiennes, dont le zèle et la charité sont une des plus belles gloires de la sainte Eglise, l'étonnement du monde, et le salut d'un si grand nombre d'âmes.

Actions de grâces et bénédictions soient aussi rendues, par son Immaculée Mère, au divin Enfant Jésus, dont nous célébrons maintenant les touchantes fêtes, pour avoir inspiré à tant de saintes filles, devenues ses Epouses chéries, tant de dévouement pour sa gloire, et de charité pour le salut de son peuple.

(*A continuer.*)

EXTRAIT DES CHRONIQUES DES SŒURS DE LA PROVIDENCE DE LA MISSION DES SS. ANGES DE VANCOUVER.

Le 1er Mai 1867, deux de nos Sœurs partaient pour une 2ème collecte aux mines du Territoire de Montana, dans le pays des Pieds-Noirs. Rendues à notre maison de Walla-Walla, elles y demeurèrent jusqu'au 24, et se mirent en route montées sur des chevaux. Leur caravane se composait de Monsieur St. Onge, Ptre., Missionnaire, et d'un Indien qui devait aider aux campements ; trois chevaux les suivaient chargés de provisions, tentes, etc. Elles devaient pendant trois semaines ne rencontrer que de loin en loin quelques habitations. Les Sœurs de Walla-Walla les virent s'éloigner en faisant la reflexion qui nous est ordinaiae : "Si nos Sœurs de la Communauté les voyaient."

Enfin le 28 Septembre, arrivaient de leur collecte à Walla-Walla nos chères Sœurs, qui après trois jours de repos, reprenaient la route de Vancouver, où elles arrivèrent le 5 Octobre, demi-mortes de fatigues, mais heureuses d'avoir contribué au soulagement des pauvres, puisque le but de cette collecte était pour payer les dettes de cette maison et pour bâtir plus graadement. Le produit de cette quête se monte à $3,000.

Le récit du voyage de ces différentes collectes, pourrait paraître fabuleux, si nous n'étions pas accoutumés aux prodiges de protection que la Divine Providence opère si souvent en notre faveur. Nos Sœurs traversèrent les montagnes dans la fonte des neiges, ce qui rendait les chemins impraticables. Elles eurent à passer des rivières à la nage, sur leurs chevaux, qu'elles saisissaient par la crinière ; d'autres fois, elles les traversaient sur des troncs d'arbres qui leur servaient de radeaux.

Souvent elles parcouraient plusieurs milles de distance sur une terre vaseuse, où les chevaux avaient peine à trouver un fond assez solide pour les porter avec leur fardeau. Un jour traversant un de ces marais, une Sœur manqua

l'étrier et disparut presque entièrement dans la boue. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on l'en retira, et qu'elle put trouver à quelque distance, un courant d'eau vaseuse, dans lequel elle lava ses habits et sa figure que la boue rendait méconnaissables. Elle fit en même temps un fameux repas de terre, ses dents et son palais, peu accoutumés à savourer un tel mets, en retinrent, pendant plusieurs heures, une large provision dans leurs cavités.

Un jour, elles firent la rencontre assez désagréable d'un considérable troupeau de loups blancs. . Ces animaux individuellement ou peu nombreux, n'attaquent pas l'homme, mais quand ils sont réunis en troupeau d'un ou deux cents, ils sont féroces, et quand même l'arme à feu les décime, ils poursuivent le chasseur et en font leur proie. En face d'une mort certaine, un seul moyen d'y échapper, était à leur disposition, c'était d'allumer un feu entre eux et les loups, car ils ne franchissent pas cette barrière.. On comprend la diligence avec laquelle on prit cet expédient. Mais une autre épreuve les attendait. L'endroit où elles se trouvaient campées était entouré d'un grand nombre d'arbres secs auxquels le feu se communiqua rapidement. Dans le même temps, le vent s'éleva et la forêt devint un brasier ardent, dans le centre duquel se trouvaient nos voyageurs. Il est plus facile de s'imaginer leurs émotions que de les décrire. En effet, leur position n'était pas rassurante ; entourés par une bande innombrable de loups affamés, qui par leurs hurlements affreux faisaient un vacarme effrayant. Ajoutez à cela la chaleur suffoquante causée par l'incendie, le craquement des arbres qui tombaient à tout instant avec grand fracas, menaçant de les écraser par leur chute, les étincelles et les tisons poussés par le vent, tombant comme une grêle sur eux, trouant leurs vêtements, mettant le feu à la tente et aux bagages, et les forçant ainsi de se tenir sur pied toute la nuit, pour s'empêcher de brûler vifs. Ajoutez à cela l'idée de se trouver dans une forêt sans fin, éloignés de plusieurs jours de marche, de toute habitation, et vous aurez quelqu'idée de la position où se trouvaient nos voyageurs et du danger qu'ils coururent. Aussi, avec quelle joie, virent-ils arriver le jour, car la lumière fit cesser les

hurlements des loups, qui se dispersèrent ; le vent s'apaisa et ils purent reprendre leur route, laissant de grand cœur un endroit qui avait failli être leur tombeau, et remerciant la providence de les avoir délivrés des dents des loups et du danger non moins à craindre d'être brûlés.

Le lendemain de l'aventure que nous venons de raconter, nos Sœurs coururent encore un grand danger : cette fois de la part d'un ours gris. En arrivant au campement suivant, M. St. Onge s'aperçut qu'il y avait des pistes d'ours dans la route, mais pour ne pas les effrayer, il ne leur en parla point. Car les Sœurs n'ayant pas dormi la nuit précédente, il était nécessaire qu'elles prissent un peu de repos pour continuer leur route. Aidé de son sauvage, leur serviteur, il ramassa une grande quantité de bois pour entretenir du fèu toute la nuit, se proposant de veiller à la sûreté des Sœurs. Il n'est pas nécessaire d'entourer le camp de feux, comme c'est le cas pour se défendre des loups. Un seul feu suffit pour éloigner les ours. La nuit se passa sans encombre. Le jour étant près de poindre, le sauvage fut envoyé aux chevaux qui étaient placés à quelques arpents de là, dans un enclos formé par des arbres renversés. Les pauvres animaux n'avaient rien à manger, que des feuilles sèches et de la mousse, dans cette forêt sans fin. Le sauvage trouva un ours au milieu des chevaux. Il s'efforçait d'en renverser un pour le dévorer ensuite. En voyant arriver le jeune homme, l'ours croyant s'en saisir plus facilement, sauta par dessus l'enclos, et se mit à la poursuite du sauvage qui, comme il est facile de se l'imaginer, ne se fit pas prier pour décamper. Le pauvre malheureux qui ne goûtait pas du tout l'idée de servir de déjeuner à l'ours, se dirigea du côté du camp, en hurlant de toute la force de ses poumons sauvages. L'ours le suivit au galop. Un sauvage âgé, ayant l'expérience du chasseur, n'aurait pas suivi cette tactique. Il aurait tout simplement grimper dans un petit arbre où l'ours n'aurait pas pu le suivre, évitant ainsi d'amener cette bête féroce au camp où les Sœurs se trouvaient sans défense. Mais la Providence voulait leur donner une nouvelle preuve de sa protection. Pendant que le sauvage par sa fuite mal dirigée, exposait

les Sœurs à se faire dévorer, un train de muletiers conduisant une cinquantaine de mulets arrivait au camp du côté opposé. Les cris des muletiers, le braiement des mulets, le son des clochettes effrayèrent l'ours qui, ne s'attendant pas à voir tant de monde, changea de direction et s'enfonça dans la forêt au grand contentement des Sœurs, qui, comme vous le croirez, n'eurent pas même l'idée de faire la moindre instance pour le retenir à déjeûner.

(*A continuer.*)

Erratum du No. 27 des Annales, à la page 17, ligne 6ème, lisez 300 à 400 ....,et non trois à quatre entrées de.........

LETTRE DU R. P. LESTANC, RIVIERE ROUGE.

Montréal, 12 Décembre 1873.

M. le Rédacteur,

Il y a quelques jours, une lettre adressée à S. G. Mgr. l'Archevêque de St. Boniface par un de ses missionnaires, donne quelques détails sur la chasse d'une caravane de Métis de Manitoba, pendant l'automne dernier. Le R. P. Lestanc écrit sa lettre des *Buttes du foin de senteur*, le 27 Septembre dernier.

Après avoir traversé l'immense désert entre Manitoba, la Saskatchewan et le Missouri, 45 milles avant d'arriver à Benton, vous rencontrez ces trois buttes, bien connues des voyageurs et surtout des sauvages, puisque c'est un lieu de ralliement pour se procurer de l'eau potable et quelques branches pour faire du feu.

Cette place est ordinairement désignée sur les cartes de géographie en anglais, par les mots: *sweet-grass-hills*— souvent les *Piéganes*, les *Gens du Sang* et les *Pieds-Noirs*, viennent y planter leurs loges, pour se rencontrer avec

les troupeaux de buffalos, qui, après avoir parcouru pendant l'été la vallée de la branche-sud de la Saskatchewan, au commencement de l'automne, se dirigent dans la direction de ces fameuses buttes pour ensuite passer l'hiver le long des Montagnes Rocheuses, et se trouver, au printemps dans les gras paturages, entre les différents tributaire de la Saskatchewan. Comme tous les animaux sauvages, qui vivent en grandes bandes, c'est vraiment curieux d'étudier les pérégrinations assez régulières de nos bisons, dans l'espace de pays, que la civilisation leur laisse encore jusqu'à présent.

Mais revenons à notre lettre et laissons parler le Père, accompagnant ses chères ouailles dans cette chasse aventureuse.

27 sept. 1873

Aux Buttes du *foin de senteur.*

Monseigneur et bien-aimé Père.

Je suis heureux de vous écrire quelques mots, quoique je ne sache pas où les adresser. Je suis parti de la mission de St Florent du lac *Qu'appelle*, plus tôt que je ne pensais.

Les chasseurs avaient envoyé une lettre au-devant de moi et me suppliaient de ne pas les abandonner; trois grandes personnes étaient mortes en mon absence ; une quantité d'enfants attendaient le baptême ; et une vingtaine de familles, qui étaient venues au lac *Qu'appelle*, employaient de leur mieux tous les arguments pour me décider à les accompagner dans les prairies.

Il m'en coutait de laisser mon confrère, mais il me répugnait encore plus de laisser une population sans prêtre, et cela pour tout l'hiver.

Dans cette anxiété, j'ai communiqué au Père Décorby toutes mes pensées et je trouvai ses idées conformes aux miennes. Il m'offrit de prendre ma place, en accompagnant lui-même les chasseurs, mais j'ai cru devoir refuser son offre et j'ai voulu continuer l'œuvre, que le bon Dieu m'a donné de commencer. Le peu de temps que je suis resté à la mission a passé comme un rêve.

Nos chrétiens, les uns arrivant, et les autres partant pour le camp des chasseurs, remplisaient notre Église et notre

maison. Ils venaient dire adieu à la *Maison de la Prière* avant d'aller commencer de nouveau cette vie *d'hivernement*, que Dieu leur rend bien dure de plus en plus.

Ce n'est que le 24 septembre, après une marche de plusieurs jours de jeûne et de privations, que nous avons trouvé les premières bandes de Buffalos.

C'était la première fois que nous rencontrions une assez grande quantité pour que les chasseurs pussent en tuer assez, pour fournir à la nourriture de tout le monde. Notre camp est considérable, puisqu'il est formé par 150 familles, et chaque famille a au moins cinq charrettes, qu'elle désire remplir de *pemikan*.

C'est ici, aux pieds des *Buttes du foin de Senteur*, que nous avons rencontré les Buffalos, et c'est là que les chasseurs ont eu le cœur joyeux, pour la première fois, depuis plus de deux mois. Depuis mon départ de St. Boniface, le plaisir de voir le bison ne m'a été accordé que trois fois. Hélas ! la joie n'a pas été de longue durée parmi mes gens ; et le deuil a vite succédé à l'allégresse. Le 24 dernier, vers trois heures, P. M., le camp est venu planter ses tentes et ses loges au pied de la montagne, qui sentait déjà plus le froid que le parfum du *foin odoriférant*. Malgré le beau soleil, qui brilla presque toute la journée, la neige tenait ferme sur les Buttes. Mais personne n'y fit attention, il y avait tant de bisons, qui paissaient tranquillement, partout où la vue pouvait porter !

Les chasseurs s'élancent sur leurs coursiers et en un instant plusieurs centaines de buffalos sont abattus, dans toutes les directions. Aussitôt que les femmes eurent débarrassé les charrettes, on ne prit pas même le temps de fixer les loges, et on s'empressa d'aller chercher les morceaux de viande, avant la nuit. Mais on ne put en amener la moitié. Le lendemain, le 25, une nouvelle procession de charrettes se mettaient en marche, pour aller chercher ce qui était resté de la chasse. Il y en avait un certain nombre, qui étaient obligées d'aller assez loin, plus de 15 à 20 milles du camp. Pendant une demi-heure de ce jour de grandes souffrances, le soleil a voulu se montrer, mais bientôt il a caché sa face, pour nous laisser aux prises avec

une épouvantable tempête de neige fondante, qui a failli faire périr une bonne partie de notre camp. Sur plus de 100 personnes, qui s'étaient éloignées des loges, pour aller *à la viande*, les uns se sont rendus, le soir même presque sans connaissance et à moitié gelés, d'autres ont été trouvés, le 26, après avoir enduré tout le mauvais temps, dans une immense prairie, n'ayant rien pour se mettre à l'abri. Ils avaient passé la nuit à sauter et courir pour empêcher leurs membres de s'engourdir. La tempête était si épaisse qu'ils ne savaient quelle direction prendre, pour retourner à leur camp. D'autres s'étaient enveloppés avec les peaux toutes crues des Buffalos (*le poil en dedans*), et ne pouvaient plus sortir de leurs couvertures gelées sur eux.

Quelques-uns n'ont été trouvés qu'aujourd'hui, quand la neige et la *poudrerie* ont fini *d'aveugler* tous ceux qui voulaient sortir des loges. Sur le grand nombre, il a fallu pourtant quelques victimes. Trois personnes ont été trouvées mortes gelées et viennent d'être apportées au camp. Tout le monde a souffert corporellement et moralement après avoir passé par une si grande épreuve.

Ce terrible malheur serait-il assez puissant pour décider quelques familles à renoncer à ce genre de vie ? Je ne pourrais l'assurer. Et puis ces pauvres familles pourraient-elles désirer retourner vers Manitoba, quand ils entendent dire que leurs compatriotes de la Rivière-Rouge sont si maltraités par un gouvernement qui s'était d'abord présenté à eux comme ami.

8 octobre 1873.

Nous sommes toujours à la même place. Le buffalo vient régulièrement nous visiter tous les matins, et les chasseurs en tuent tant qu'ils veulent.

Si le beau temps continue et que les troupeaux de buffalos ne changent pas de direction, il ne faudra plus que quelques jours pour achever nos charges. Je pense qu'il y a déjà plus que cinq mille *animaux* dépécés et séchés dans nos charrettes. Grâces au bon Dieu, il n'est pas arrivé d'accident depuis les trois jours de tempête.

Les quartiers d'hiver seront les mêmes que l'an dernier, c'est-à-dire, *La Montagne de Bois*, et la *Rivière Blanche*.

Je ferai mon possible pour procurer à ces deux camps les secours de la Religion.

....

Mes gens partent aujourd'hui pour Benton, et je leur confie ma lettre. Puisse-t-elle vous rejoindre et vous trouver en bonne santé. C'est le vœu,

de votre tout dévoué fils,

J. M. Lestanc, ptre.

Une autre lettre arrivée de St. Albert, dans le Saskatchiwan, datée du 6 octobre dernier, dit que tout est tranquille, et qu'il n'y a pas de guerre entre les Cris et les Pieds-noirs, comme les journaux l'avaient annoncé dernièrement, excepté qu'on ait reçu des nouvelles plus récentes.

Dans cette lettre, on y disait : " La chasse du Buffalo a presque failli complètement, cet été dernier. Nos gens ont passé de longs mois dans la prairie, et sont revenus, les uns à moitié chargé, les autres avec un ou deux sacs de *pemikan* dans leurs charrettes. Bon nombre de nos Métis sont déjà partis, pour aller *hiverner* dans la *Prairie*. Probablement que, cet hiver, Métis et sauvages vont encore souffrir les horreurs de la faim..

Nous sommes encore infestés par les liqueurs enivrantes cette année ; chose extraordinaire, nos *traiteurs* américains sont allés à Benton, pour se procurer du wiskey, et le gouvernement n'en a pas voulu laisser passer une goutte Cette fois les boissons enivrantes nous arriveront de la célèbre province de Manitoba, qui souffrira que les tribus sauvages de la Saskatchewan soient démoralisées de plus en plus par les *infâmes vendeurs* de wiskey. Mon Dieu! qu'al ons-nous devenir? que vont devenir nos populations avec le contact d'une semblable civilisation!......Nous avons ici une huitaine de canadiens qui nous donnent bien peu de consolations, et qui scandalisent beaucoup nos bons Métis. C'est vraiment pénible de voir que les premiers émigrants, dans la Saskatchiwan, soient des hommes de cette trempe, n'ayant guère de chrétien que le baptême.

....

Une lettre partie de la Mission de la Nativité du lac

Arthabaska, dans le Vicariat de Mgr. Faraud, apporte une bien triste nouvelle, c'est la regrettable mort d'un vaillant missionnaire, de ces missions lointaines.

Le R. P. Aynard, depuis plusieurs années, travaillant, auprès des pauvres sauvages de MacKenzie et Arthabaska, s'est noyé, le 6 août dernier, dans le lac Arthabaska. C'est une bien grande perte pour nos missions de l'extrême-nord, qui ont tant besoin de missionnaires.

Nous demandons le secours des prières des amis de la Propagation de la Foi en Canada, pour l'âme du cher défunt, qui a si bien mérité de la Religion, dans ces froides régions, où son dévouement l'avait conduit.

....

J'ai cru, M. le Rédacteur, faire plaisir à nos amis du Canada, en leur communiquant ces quelques nouvelles, sur nos missions.

Votre tout dévoué, etc., etc.,

A. Lacombe, Missionnaire.

ITINERAIRE DES SŒURS GRISES A McKENZIE.

Moorhead, 11 Mai 1872.

Ma Bien Chère Mère,

Nous sommes encore en chemin. Depuis Mardi soir que nous sommes ici à attendre le Steamboat qui n'est arrivé qu'à deux heures ce matin. Nous avons payé depuis Mardi soir jusqu'à ce matin après déjeuner $22.50 pour être très-mal dans un méchant hôtel (le monde n'est pas méchant), mais ce sont des commençants, avec leur bon vouloir ils ne peuvent donner encore le confortable; il faut cependant payer comme dans les grandes villes. Le capitaine du Steamboat par exception nous a permis de prendre de suite ce matin nos places, M. Royal et sa famille ont eu le même privilége que nous. Le capitaine est catholique, sa petite fille est pen-

sionnaire chez nos Sœurs à la Rivière Rouge, et son petit garçon au collége ; il est métis *créol*, moitié Canadien, il parle bien le français, aussi il est très bon pour nous. S'il ne nous arrive pas d'accident nous serons rendus pour la belle fête de la Pentecôte ; je vous avoue, ma chère mère, que nous avons passé le jour de la belle fête de l'Ascension bien tristement, aussi nous avons trouvé la journée longue, et pour ma part je suis allé bien souvent voir nos chères Sœurs retraitantes, pour me réchauffer. Si j'avais été seule je ne serais pas revenue sans pleurer, mais il fallait être raisonnable à cause des deux petites Sœurs qui, elles aussi, s'ennuyaient. Vous aimerez, ma chère mère, à savoir le retard du Steamboat ; rendu à moitié chemin pour venir à Moorhead, le gouvernement a donné ordre au capitaine de charger le Steamboat de soldats pour les conduire à Manitoba ; sans ce retard nous aurions trouvé le Steamer Mardi et même Lundi, et nous serions probablement rendues à notre chère Rivière Rouge ; quand vous recevrez ce billet, j'espère avec la grâce du Bon Dieu, que nous serons rendues. Encore un petit retard il faut faire 40 milles de *reculons*, la rivière est trop étroite pour que le Steamboat puisse se tourner, l'endroit où le Steamer pouvait tourner est bouché par un pont que la compagnie du chemin de fer a fait faire et cela sans avertir ; demain nous partirons en *reculons* au lieu de trois jours nous en mettrons quatre, cinq et peut-être six.

En voilà, ma chère mère, un discours de Steamboat. La pluie tombe à verse, tant mieux, ça nous aidera à naviguer plus facilement. Nous sommes bien dans le Steamboat, mais par jour il nous faut donner pour nous trois $4 50 pour les repas seulement. Ma chère mère, veuillez, s'il vous plaît, prier et faire prier les âmes du purgatoire pour que notre bagage arrive à temps ; si une fois il peut se rendre ici à Moorhead, le capitaine nous le rendra de suite : une autre inquiétude, le chemin de fer est défoncé près du Lac Supérieur, il faut une huitaine de jours pour arranger le dit chemin et c'est par ce même chemin que notre cher bagage doit passer. Je sens, ma chère mère, que j'ai un grand besoin de méditer sur la sou-

mission à la sainte volonté de Dieu, je ne suis qu'au commencement, et la fin des épreuves du voyage est loin ; *fiat* en attendant le jour où j'aurai le grand bonheur de revoir en vie, je l'espère, nos chères petites compagnes de McKenzie ; comme je compterai pour peu de choses les misères et fatigues du voyage. Je viens d'apprendre que les barges de la compagnie ne partiront de la Rivière Rouge que vers le milieu de Juin, je ne puis le croire.

Adieu, ma chère mère, mes deux compagnes sont bien et bien courageuses, je crois que nous ferons bon ménage ensemble. Nos respec's à nos chers Pères et une bénédiction à Monseigneur pour votre toujours affectionnée enfant,

SŒUR LAPOINTE.

Rapide Latruite, 20 Juillet 1872.

Ma Très-Chère Mère,

Il y a aujourd'hui un mois nous laissions la Rivière aux Brochets pour prendre tout de bon le chemin de l'exil. Nous ne sommes à l'heure qu'il est qu'à moitié chemin pour nous rendre à notre chère Providence, heureusement que les plus mauvais pas sont à peu près passés.

Ce matin, belle fête de notre très-honorée mère Youville, pendant que toute notre chère communauté se réjouissait, vous aviez trois de vos pauvres enfants qui souffraient de bien des manières. Premièrement la peur causée par l'extrême danger où nous sommes d'aller au fond des rapides ; jamais il ne s'est rien vu, je crois, de plus effrayant en fait de rapides, l'eau est très haute ; ce qui donne ou augmente le courant. Je trouve que c'est beaucoup plus dangereux de monter que de descendre ; car nous allons si vite en descendant que nous n'avons pas le temps de nous apercevoir du danger, mais en montant c'est bien autre chose, ma chère mère. Secondement les chemins des portages sont très-mauvais, remplis d'eau, il a tant plu ce printemps ; des roches mal placées et encore plus mal taillées ; des arbres qui nous barrent le chemin et toute espèce d'embarras ; de la rosée

plus qu'il nous en faut. Les portages sont pour la plupart assez longs, avec cela nous souffrons de la faim, ne pouvant venir à bout de faire notre cuisine. Car depuis huit grands jours il pleut tous les jours avec un gros vent du nord; ce qui nous fait souffrir du froid surtout le matin.

Maintenant, ma chère mère, je reviens à notre départ de la Rivière aux Brochets; nous sommes donc parties de ce poste le 20 Juin, vers les six heures du soir; le temps était assez beau malgré qu'il avait plu une partie de la journée. A huit heures moins quelques minutes nous étions campées dans notre chère petite maison de toile pour y passer cette nuit devant en passer bien d'autres de la même manière.

Le 21 Juin, lever dix minutes avant trois heures; le temps est très beau quoique nous ayions vent contraire. A cinq heures le déjeuner; nous avons parlé en l'honneur de notre St. Père, et puis fait des politesses à notre chère Sœur Gauthier à cause de sa fête. Vers les sept heures le vent tourna du bon côté et nous marchons à pleine voile; à 10 heures nous prenions notre dîner dans la barge; à une heure après-midi nous étions encore une fois en face du lac Winnipeg; mais comme nous avions vent contraire pour prendre la grande traverse qui est très-dangereuse et très longue puisqu'il faut une longue journée pour la passer, nous avons maté notre tente pour attendre le temps favorable.

22 Juin.—Encore vent contraire, temps chaud; nous avons passé la journée à arranger nos provisions et à coudre; nous avons toujours de quoi nous occuper, le temps passe plus vite.

23 Juin.—Lever à 4¾ heures, beau temps; le vent quoique faible est bon. A 5 heures, nous prenions donc la grande traverse si redoutée et si redoutable, les hommes ont râmé un bon tiers de la journée; mais vers 9 heures le vent s'éleva tout de bon, et nous voilà à pleine voile; à 10 heures du soir le vent soufflait trop fort pour continuer. Heureusement que nous étions près d'une petite Ile presqu'au bout de la traverse; les barges se trouvant à l'abri, nous avons couché dans la barge, à la belle étoile, et à nous faire manger par des milliers de maringoins, n'ayant pu matter notre tente, parce que nous étions sur une Ile de roche.

24 Juin.—Lever à 3 heures ; bon vent mais temps froid et humide. A 7 heures, nous étions avec la grâce du bon Dieu débarrassés du lac Winnipeg, et rendus au Grand Rapide, où se trouve un fort de ce nom. Le commis, M. Todd, est protestant, mais sa dame est une bonne métisse catholique. Elle a sept enfants, tous des garçons ; les deux plus âgés ont passé 5 à 6 ans au collége de St. Boniface. Cette bonne dame nous a très bien reçus. Revenons maintenant à notre Grand Rapide qui, je vous assure, porte bien son nom. Ce rapide a par eau près d'un mille, et par terre près de trois ; le chemin est très mauvais, rempli d'embarras de toute espèce. Nous avons mis une heure et demie à le monter par terre et nous allions, ce nous semble, bien vite. Les hommes montent le bagage en barge aux deux tiers du rapide avec demi-charge ; ils descendent ensuite chercher l'autre moitié restée en bas du rapide, et finissent le portage par trainer lés barges dans le bois. Ici portage complet du bagage, deux tiers de milles dans le bois. C'est à ce fameux rapide que 5 pauvres métis ou sauvages ont perdu la vie, il y a 5 à 6 ans. Ces pauvres malheureux avaient chacun un collier sur le cou, comme toujours, et le courant, qui est un torrent, ayant fait tourner la barge, tous les cinq furent noyés.

25 Juin.—Lever après six heures. C'est ici que M. Bélanger nous a passé sans que nous ayons pu le voir ; en descendant on saute ce rapide et nous étions dans le bois, il n'a su qu'après être passé que nous étions là ; le chemin est trop difficile pour revenir sur ses pas. Vers 11 heures une forte pluie qui a fait du dommage au chemin; à deux heures nous nous mettons en route pour achever le portage ; il était trop tard pour partir le même soir, nous sommes restées campées. Nous avons mis à faire ce portage plus d'une journée et demie.

26 Juin.—Lever à 3½ heures ; depuis 4 heures du matin jusqu'à midi, nous avons toujours été dans les rapides ; les hommes les ont tous montés à la perche. Nous étions dans la barge ; ma chère Mère, vous dire combien nos pauvres hommes des barges font pitié, c'est chose impossible ; il faut les voir pour avoir une juste idée de leurs fatigues. A midi,

diner pris à la hâte, et à une heure nous traversons à la rame le petit lac Lacrosse; à 3 heures le rapide de la Roche Rouge, et portage complet du bagage ; le chemin par terre très mauvais, un tiers de mille de longueur. Les hommes ont pu, quoique avec beaucoup de peine, monter les barges par eau. A six heure du soir nous disions adieu à la chère rivière qu'on appelle rapide et qui porte bien son nom, puisque du commencement à la fin on ne rencontre rien que des mauvais pas. En la quittant nous entrons dans le lac des Cèdres ; à la rame il faut une journée pour le traverser, mais comme nous avons bon vent, nous l'avons passé en huit heures. Le soir nous avons couché à la belle étoile ; nous étions si fatiguées que nous avons préféré nous coucher que de manger, car il était 10 heures du soir.

27 Juin.—Lever à 4 heures ; à huit heures nous étions à l'entrée de la rivière Kisiskatchiwan. Trois petits orages d'une vingtaine de minutes chacun sont venus nous rafraichir. Malgré le vent le temps est chaud et pesant. A huit heures et quelques minutes nous étions campées.

28 Juin.—Réveil à 3½ heures : temps chaud et pesant, pas de vent; ça fait pitié de voir ramer nos pauvres hommes en plein soleil, aussi ils ne vont pas vite ; à huit heures moins quelques minutes nous étions campées dans notre petite maison en toile.

29 Juin.—Lever à 3 heures : bon vent, temps sombre toute la journée, pas de fête pour nous.

30 Juin.—Lever à 5 heures : même temps qu'hier. A 11 heures nous arrivons à un poste où se trouve un assez joli petit fort. Il y a une belle petite église, mais elle est protestante ; un ministre reste habituellement à ce fort. Si dans les commencements de la Rivière Rouge il y avait eu assez de prêtres ce serait aujourd'hui une mission catholique.

(A continuer.)

RÉSUMÉ DES PELERINAGES DE L'ÉTE 1873.
LOURDES, (FRANCE.)

Les *Annales* de 1873 ont montré jusqu'ici les processions arrivant et disparaissant une à une. Dans nos bulletins, les lecteurs voyaient passer jour par jour la gloire de Marie, et elle se perdait chaque soir. Devant Dieu, elle ne s'écoulait pas ; tout est resté présent et sous son regard les solennités de la Grotte vivent toutes à la fois dans toute leur magnificence.

L'œil de l'homme fait pour cette contemplation simultanée dans l'éternité, a besoin de voir un peu ainsi, même avant le ciel. Nous n'aurions pas fait apprécier la grandeur du mouvement des foules catholiques, si après le défilé rapide de chaque mois, nous les montrions dans leur ensemble. Nous allons d'abord analyser les éléments du pèlerinage de l'année, en renouveler ensuite les spectacles multiples en un seul, et enfin, d'un large regard, faire le tour de l'horizon où il a porté son influence. Les jours n'ont pas péri ; ils se joignaient l'un à l'autre comme des fils lumineux ; maintenant ils forment une trame unique, brillante de l'éclat de chacun d'eux : c'est l'an de gloire 1873 à Notre Dame de Lourdes. Ajoutons aux bannières ce pavois resplendissant.

I

Les régistres de l'administration des chemins de fer du midi nous ont fourni le chiffre officiel des pèlerins venus à Lourdes par des trains spéciaux et une approximation facile permet de fixer le nombre de ceux des processions arrivées à pied des paroisses voisines. Le mouvement prélu-da en avril et finit à la mi-octobre. Durant ces sept mois commencés, les pèlerinages organisés ont amené en *cent quatre vingt-trois* processions, CENT QUARANTE MILLE personnes. Si on les partage également entre les six mois, il y aurait eu plus de vingt-trois mille pèlerins par mois, près de huit cents par jour.

Cette répartition régulière peut servir à concevoir une juste idée de l'activité religieuse provoquée et entretenue par la Grotte des Apparitions. Qu'on se figure la gare de Lourdes vomissant à la fois, chaque matin pendant six mois, HUIT CENTS étrangers; qu'on les suive eux-mêmes, traversant la ville ensemble, ensemble affluant à la chapelle et à la Grotte!

Mais la réalité n'a pas eu, il s'en faut, cette uniformité mathématique. Les circonstances générales et la spontanéité des populations ont produit dans la succession des pèlerinages une diversité, qui, en déprimant certaines époques, a donné aux autres un caractère grandiose. Certes, c'est mieux ainsi. Les âmes y ont trouvé des étonnements féconds en joie et en piété, que n'aurait point provoqués la merveille de cette coupe réglée qu'aurait pu fournir la masse des pieux voyageurs. Nous avons eu les saisons mortes et les saisons vivantes du pèlerinage.



Avril commença par quelques jours séparés de belles réunions.

Mai eut ses semaines alternées de silence et de bruyantes fêtes: la seconde et la quatrième amenèrent de vastes foules et de vraies splendeurs au *Mois-de Marie*.

Les processions arrivèrent comme les flots d'une rivière paisible pendant les longues journées de *Juin* tout entier; c'est, de tous les mois, le plus régulièrement rempli.

Cette abondance continua la première moitié de *Juillet*.

Ainsi que les ruisseaux à la canicule, le courant baissa depuis et parut tari au commencement d'*Août*.

Mais deux semaines après, comme lorsque de grands orages ont longtemps inondé les montagnes, le lit sec devint un torrent, et deux mois durant, jusqu'à la mi-octobre, l'affluence des populations a été prodigieuse. Il y a donc eu comme deux saisons de grandes crues du pèlerinage:—de la fin de mai à la mi-juillet,—de la mi-août à la mi-octobre: quatre mois séparés en deux couples par la canicule.

Le vendredi ne se prête pas aux longs voyages; le samedi

et le dimanche, quelquefois choisis, le sont toutefois rarement. Il n'y a donc chaque semaine que quatre jours où les peuples puissent venir en multitudes. Aussi est-il souvent arrivé que la Grotte vit se réunir en un même matin plus de deux mille personnes. Il devait se faire que quelques journées seraient signalées par une accumulation exceptionnelle de pèlerins. Il y a en effet à distinguer parmi les autres, les suivantes :

14 Avril	3,000	pèlerins	19 Août,	4,400	pèlerins
13 et 14 Mai	4,000	—	8 Septembre.	15,000	—
27 et 28 Mai	5,000	—	25 Septembre,	3,500	—
9 Juin	4,000	—	1 Octobre,	4,000	—
16 Juillet	4,500	—			

***

L'appoint des visiteurs libres qui passaient seuls ou en groupes de famille, doit être considérable. Ce courant tranquille n'avait point d'arrêt. Chaque jour, avec des variations fort grandes sans doute, ces flots mouvants se poussaient les uns les autres, et faisaient entendre le bruit de nouvelles prières, les prières de tout à-l'heure à peine finies. Jamais la Vierge ne s'est trouvée à la Grotte sans une cour d'étrangers mêlés. Beaucoup n'étaient venus au pays que pour Elle. Un plus grand nombre ajoutaient le pèlerinage à un voyage entrepris pour d'autres causes. Le concours des baigneurs dans nos stations thermales a été immense cette année. Or, bien peu ont quitté les Pyrénées à qui ils étaient venus demander santé, délassement ou plaisir, sans s'agenouiller devant la célèbre Madone de nos montagnes, pour solliciter encore de son cœur ce bien-être de la vie avec des dons meilleurs ; sans visiter, ne fût-ce que curieusement, sa petite Grotte mille fois plus connue que nos cascades et nos pics les plus fameux. Les hôtels ne suffisaient pas à ceux qui s'arrêtaient une nuit pour faire, avant le départ, leurs dévotions dans la chapelle. Ils se succédaient toute la matinée aux messes qui ne cessaient pas, et assiégeaient la Sainte-Table dans une communion presque ininterrompue. Certainement il y a eu des jours où plusieurs centaines d'étrangers ont passé, à leurs heures, devant Notre-Dame de Lourdes.

C'est un phénomène social bien signalé, que cette affluence de peuple. Des centaines de mille! Pour qui se rend compte de ces nombres dans des foules humaines, c'est un sujet de profond étonnement. Mais afin de faire une supputation vraiment juste et d'apprecier parfaitement l'honneur qui en revient à la Vierge Immaculée, il faudrait les multiplier par les distances. C'est la France qui les envoie, ces pèlerins pressés. D'où viennent-ils?

Prenez la carte de notre pays. Voyez bien où est Lourdes: à peine en France, au bord de la muraille extrême des Pyrénées. Maintenant, cherchez de quels points se sont élancés nos convois intrépides. Négligeons les alentours. Tenons pour ordinaires ceux qui partirent de Bayonne, de Bordeaux, d'Agen, de Toulouse, de Perpignan, de Montpellier même. Ils sont accourus de tous les fonds de la France: de Marseille, de Fréjus, de Nice, de Valence, de Grenoble, de Lyon, de Besançon, de St-Dié, de Luçon, de Nantes, de Bourges, de Paris. Cherchez par tous les bords et tous les bouts de la patrie. Ils sont venus du plus loin qu'il se pouvait, des rivages derrière lesquels ce n'est plus la France, de St-Brieuc, d'Abbeville et d'Amiens; ils se sont précipités d'Arras et de Lille, et de Boulogne-sur-mer et de Dunkerque. Certes, ces voyageurs de longs jours et de longues nuits comptent pour plus que leur nombre. Le total des lieues parcourues, la longueur des fatigues, la résignation à tous les hasards, le mystère affronté du lointain et de l'inconnu, tous ces éléments ajoutent à leur mérite et accroissent aussi l'honneur fait à la Sainte Vierge, de tout ce qu'ils offrent de courageux et de grand.

Notre-Dame de Lourdes n'a pas reçu, comme le sanctuaire si saint de Paray-le-Monial, de pèlerinage d'Outre-mer. Quelques-uns de ces Anglais se détachèrent pourtant de leurs frères et arrivèrent jusqu'à Lourdes.

Mais le pèlerinage individuel peut revendiquer hautement cette gloire pour la Vierge de la Grotte. Dans ses rangs, toutes les latitudes presque ont eu des représentants et une multitude de langues ont été parlées. On est venu de Russie, du Canada, de la Californie, de diverses contrées

d'Amérique, habituellement de Belgique et une fois, avec Lille et Arras, en un groupe nombreux, souvent d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, de Suisse.

Nous pouvons dire que le monde entier s'est mis en marche pour honorer Notre-Dame de Lourdes et a marqué son pèlerinage d'un caractère d'universalité. Quant à notre patrie, elle a fait de Lourdes une ville nationale et le sanctuaire de la Grotte est devenu pour elle, comme la métropole française de la grande prière. Diocèses et archidiocèses, ils sont venus dans l'intervalle de cinq mois au nombre de *quarante-sept*. En voici la liste, ordonnée selon le nombre des pèlerins :

		Report	118,463
Diocèses de Tarbes	21414	Diocèses de Séez	1251
— de Toulouse	19894	— de Tulle	1200
— d'Auch	9683	— d'Arras et Cambrai	1200
— de Montpellier	7287	— d'Avignon	1170
— d'Agen	6588	— de Poitiers	1139
— d'Albi	6067	— de Perpignan	1123
— de Bordeaux	5369	— de Tours	1089
— de Bayonne	5283	— du Puy	1084
— de Carcassonne	4455	— de La Rochelle	971
— de Luçon	4330	— de Clermont-Ferraud	968
— de Nimes	3805	— d'Aix et Arles	904
— de Nantes	3713	— de Paris	712
— d'Angers	3690	— de Mende	635
— de Rodez	2860	— de Lyon	631
— de St-Flour	2725	— de Bourges	605
— de Marseille	2275	— d'Angoulême	593
— de Fréjus & Toulon	2090	— d'Amiens	466
— de Pamiers	1830	— de Blois	431
— du Mans	1781	— de Besançon	300
— d'Aire	1692	— de Nevers	172
— de Montauban	1682	— de Cahors	140
— de Viviers et Valence	1670	— de Périgueux	90
— de Rennes	1395		
A reporter	118,463	Total	138,409

C'est la moitié de la France ecclésiastique. Parmi ces démonstrations si variées, il y a *seize pèlerinages diocésains*.

Nous devons les signaler à part: ils ont fait un bien plus vaste ; par chacun d'eux tout un pays a connu l'Immaculée Conception de la Grotte, tout un pays s'est senti agité au mouvement de la prière publique et ils ont porté ici un témoignage particulièrement précieux par la multitude et la variété des âmes qui se concertaient pour le rendre..

***

Plusieurs fois le pèlerinage diocésain a eu la plus solennelle et la plus brillante consécration. L'Evêque était à la tête du peuple qui pour un ou plusieurs jours émigrait vers les saintes Roches de Massabieille. Le cortége en recevait un grand éclat, et pour la Vierge, l'hommage d'un prince de l'Eglise, d'un des gardiens de la foi avait un prix singulier.

Beaucoup d'autres prélats sont arrivés seuls, la plupart évidemment de France—c'est à l'Eglise de France par elle élue qu'appartient d'abord l'*Immaculée Conception* — les autres d'Espagne, de Belgique, de Suisse, d'Amérique. Et cette année, il n'y a cependant pas eu une seule convocation officielle d'Evêques; ils n'ont obéi qu'à leur dévotion personnelle ; quelques uns même ont passé plus d'une fois.

Nous avons reçu en 1873 Trente-et-un Evêques.

Les catholiques comprennent de quelle gravité sont leurs visites ou solennelles ou privées, combien ces voyageurs augustes auraient droit aux remerciments des Anges de la Grotte et de la Reine aussi du délicieux sanctuaire, s'il était possible qu'un homme fût le créancier du ciel, si les plus grands d'ici-bas n'avaient tant à demander, ne recevaient si abondamment, qu'ils n'osent eux-mêmes compter pour quelque chose ce qu'ils font.

Mais devant les peuples, ils ont, plusque toutes les multitudes, glorifié Notre-Dame de Lourdes, ils ont enhardi les cœurs à les vénérer. Et nous avons à les bénir au nom du pays et des pèlerins d'avoir ajouté leur autorité, par surcroit rassurante, à celle qui donna, il y a longtemps, l'essor à l'amour des peuples.

Nous sentons un renouvellement de bonheur à rappeler le sacre de Mgr. de Ladoue, évêque de Nevers, dans la cha-

pelle de la Grotte. C'est un diamant parmi les perles dont les pèlerinages des Princes de l'Eglise ont couronné le front loyal de l'*Immaculée Conception.*

***

Si nous disions que le Clergé de France est venu cette année, on ne pourrait guère nous accuser de dépasser ce que permettent les coutumes du langage. Les prêtres pèlerins de Lourdes se comptent par nombreux milliers. Ils étaient habituellement en troupe imposante avec leurs processions; on a pu assez souvent en nombrer des centaines. Et les jours n'ont pas été rares où les vingt un autels des deux chapelles furent occupés constamment, la plus grande partie de la matinée, bien des fois de minuit à midi, par des ecclésiastiques attendant de longues heures pour arriver à célébrer les saints mystères. En quelques circonstances, plusieurs se sont vus obligés de partager la communion des simples fidèles

Les pèlerinages de cathédrales et de diocèses ont amené des représentants du chapitre et même tout le corps des vénérables chanoines. Il est venu des Grands Séminaires, des Petits Séminaires entiers.

***

Il n'a guère été de jour où les grands ordres religieux d'hommes et de femmes, les congrégations plus récentes n'aient apparu dans l'innombrable variété de leurs costumes. C'est un des détails les plus touchants du pèlerinage. Nul n'encourage plus les âmes à prier et n'aide mieux la divine Vierge à populariser ses enseignements, que ces moines et religieuses faisant passer par nos chemins, avec les nuances des vocations diverses, la même haine du monde, le même dédain de la vie, la même austérité, le même amour de Dieu, le même dévouement au prochain.

***

Parmi les foules de fidèles, ceux qui dominent par le rang la richesse et l'éducation, ont paru souvent bien nombreux et la classe aisée a donné grande gloire à la Vierge de la

pauvre Bernadette. Quelquefois la proportion des pèlerins de cet ordre étonnait l'observateur. Mais le peuple a communément composé le fonds des processions. Sans doute il n'en peut être autrement : le peuple, c'est presque tout le monde. Toutefois, on ne pouvait s'empêcher de constater à l'honneur des petits de la terre que, s'ils étaient les plus nombreux sans comparaison possible, c'est qu'ils le voulaient bien, c'est que la foi est chez eux plus vivante ; c'est qu'ils sentent mieux le besoin du secours de la Reine des humbles et qu'ils cultivent plus fidèlement la vie surnaturelle dont Marie est la Mère inépuisable. Les pèlerinages ont été le suffrage spontané et immense du peuple chrétien de France, venant reconnaître la maternelle royauté de la Vierge.

Ces multitudes se composaient de ce qu'il y a de plus pieux en chaque pays. C'étaient donc de nobles visites que celles de ce petit peuple de paysans et d'ouvriers. Certes, voilà une gloire qui n'est pas la moindre dans ce faisceau d'honneurs offerts à Notre-Dame.

Notons encore avec fierté que souvent les hommes formaient de fort beaux groupes dans ces vastes manifestations. Toutes proportions gardées, nous constatons que généralement ceux que l'on appelle "les Messieurs" ont soutenu par le nombre, et quand ils y étaient, surtout par la sincérité de leur religion, l'honneur de leur rang. Rappelons d'un mot les quatre cents hommes qui vinrent seuls de Bayonne et revoyons dans un renouvellement de sympathie ce viril et sublime peuple de onze cents hommes du pays de Nîmes.

***

Quelles qu'elles soient, ces populations venaient de terre catholique et, tout éclatantes des noblesses du baptême et de l'Eucharistie, elles portaient l'hommage de leur filiation et de leur royauté divines. Elles étaient toutes belles et leur présence à la Grotte honorait si magnifiquement la Vierge Immaculée, qu'on hésite à établir des distinctions et à chercher qui lui a donné plus de gloire. Mais notre cœur de catholique et de français demande à signaler deux peu-

ples, l'histoire le commande aussi. Tous deux restés antiques, tous deux simples, purs et forts, leur vie semble plus fidèle, et il doit y avoir dans leurs os et leur cœur l'énergie plus fraiche du tempérament chrétien : Bretons et Vendéens ! Il nous semble que la Vierge a été plus fière de ceux-là. L'auréole de leur fidélité apparaissait empourprée d'un double reflet de martyre. Ces Vendéens surtout, nous les voyions tout teints du sang de leurs pères morts pour Dieu et la Patrie, à peine ensevelis d'hier. Parmi les admirations gardées pour tous ces pèlerins, sans exception admirables, les Bretons et les Vendéens restent les plus chers dans le souvenir de ceux qui virent une à une ces races bien chrétiennes et bien françaises.



Pour beaucoup de pèlerinages, leur présence en 1873 a été une louange deux, trois..., six et sept fois éclatante et précieuse. Ils revenaient après être revenus déjà d'autres années. Ceux là, fort nombreux, disaient l'histoire de joies anciennes et témoignaient combien la Vierge de Lourdes a été douce toujours, combien on est sûr de trouver son cœur inépuisable. Singulière et touchante gloire, que cet attrait de Notre Dame Immaculée à la Grotte ! Elle est aimée par ouï dire ; les seuls récits et les peintures font désirer de la venir voir. Quand on l'a goûtée ici des yeux et du cœur, retourner est devenu un besoin et une espérance. Or, en cette année, le nombre a été grand de ceux qui revoyaient et c'est à l'unanimité des cœurs qu'il a été dit encore : Nous reviendrons !

(*A Continuer.*)

DE NOTRE MONASTERE DE LIMA (PÉROU), CE 31 DÉCEMBRE 1872.

> " Ne vous étonnez pas si vous êtes crucifiées ; le démon est enragé contre les religieuses du Bon Pasteur, parce qu'elles arrachent des âmes à l'enfer."
>
> (*Paroles de notre digne Mère Marie de Sainte Euphrasie.*)

Très honorée Mère Générale, bien-aimées Sœurs,

La douce époque du nouvel an réjouit tous les cœurs, resserre les liens de charité qui unissent les membres de notre grande famille religieuse et nous permet d'offrir les vœux et les souhaits inspirés par la reconnaissance. A vous, Très-Honorée Mère Générale, appartient l'hommage de nos respects, de notre filial amour, de notre inviolable attachement ; pour vous, les suppliques continuellement adressées au Cœur adorable de Jésus en vue de votre bonheur dès ici-bas et de la conservation de vos précieuses années, afin que nous ayons la consolation de vous voir pendant longtemps la lumière et le guide de tous les bercails du Bon Pasteur. Oui, tel est le vœu de nos cœurs reconnaissants ; veillez l'agréer, bonne et vénérable Mère. Pour vous, dignes Sœurs Assistantes du Généralat et Mères Prieures, les humbles prières que nous faisons monter au ciel pour qu'il soit favorable à vos pieux désirs ; à toutes nos bien-aimées Sœurs Professes et Novices, et à chacune en particulier, nos souhaits de bonheur avec notre plus religieuse affection.

Maintenant, nos très honorées Sœurs, nous allons vous retracer à grands traits ce qui s'est passé au milieu de nous depuis le 11 Août 1871, jour de notre départ de Montréal (Canada), pour la capitale du Pérou.

Notre traversée fut des plus heureuses. Nous rencontrâmes des gens de *toutes couleurs*, qui nous eussent portées à rire si l'humanité ne s'était pas tant montrée au naturel ; cependant nous ne pûmes garder entièrement notre sérieux au sujet d'un nègre vendant des œufs, qui se promenait en longue chemise, chapeau sur la tête et parapluie à la main. Durant tout le voyage, nous fûmes continuellement exposées à voir de semblables choses. Quand, nous recueillant

en Dieu, nous pensions que sous cette enveloppe corporelle il y avait des âmes, nous nous sentions animées d'un nouveau courage pour aller travailler à notre chère mission. Le 1er Septembre, nous étions dans l'ancien empire des Incas. Monseigneur Roca, qui nous reçut à Lima, désormais notre patrie, nous exprima la joie qu'il avait de l'arrivée des religieuses du Bon Pasteur. Comme notre local n'était pas prêt, les révérendes Sœurs de la Charité eurent la bonté de nous ouvrir leur maison ; elles nous prodiguèrent pendant un mois les soins les plus bienveillants, aussi leur avons-nous une grande reconnaissance.

Il y avait un jour que nous étions dans la ville de sainte Rose, lorsque nous allâmes voir notre future demeure ; elle était divisée en cellules, parce qu'autrefois elle servait de lieu de retraite pour les séculiers. Le bon Dieu permit que pour la fête de saint Michel nous fussions envoyées dans le couvent le plus austère de Lima ; le 29 Septembre, à 4 heures et demie de l'après-midi, nous étions donc aux soins des RR. SS. Trinitaires. Nous fûmes là deux mois et demi, balbutiant le *si* et le *no*, et tâchant de boire avec le plus de générosité possible le calice du Seigneur qui nous était présenté dans cette inaction forcée, tandis que nous aurions tant voulu travailler à la conversion des âmes et organiser notre monastère. Heureusement pour nous, arriva l'époque de la retraite. M. l'abbé Dumesnil, notre Ange conducteur sur cette plage étrangère, nous donna les saints exercices. Ses paroles imprégnées de l'amour de Dieu relevèrent notre courage que nous sentions commencer à défaillir. Non content de cet acte de zèle et de charité, il s'intéressa beaucoup avec le R. P. Portes, Lazariste, à la prompte restauration de notre local ; eux-mêmes parlèrent aux ouvriers, les pressant de se hâter. Ce ne fut que le 14 Décembre, après avoir été vénérer les reliques de la Patronne du Pérou et avoir mis notre œuvre naissante sous sa protection, que nous entrâmes dans notre pauvre monastère, habité depuis nombre d'années par des insectes de toute espèce et en prodigieuse quantité, si bien que la première nuit il nous fallut nous armer de courage pour nous décider à nous coucher en si grande compagnie. Notre

maison diffère beaucoup de celles de l'Europe et du Canada.; elle n'a que le rez-de-chaussée et forme trois carrés: la porte d'entrée ouvre sur l'un ; l'autre est occupée par les cellules, et le troisième par la classe des orphelines. Les cloîtres nous garantissent contre les ardeurs du soleil et contre la pluie quand elle n'est pas trop abondante et trop continuelle, car alors ils nous seraient un faible préservatif, attendu qu'ils n'ont plus la solidité de leurs premières années, dont la date remonte à un peu haut. Les tremblements de terre ont interdi l'usage des fenêtres; on les remplace par une ouverture au toit des appartements, qu'on ouvre et qu'on ferme à volonté, au moyen d'une corde ; quelquefois il faut tirer longtemps avant de réussir.—La chapelle est à droite du premier carré ; nous avons le bonheur d'y posséder le Saint Sacrement. Bien que nous pourrions désirer avoir une demeure plus digne à offrir au Seigneur, elle est cependant très convenable pour le commencement d'une mission. Au centre, se voit l'image du Bon-Pasteur chargé de sa brebis ; en haut, c'est la Reine du Ciel ; et puis saint Joseph, puissant protecteur des hommes près de Jésus. De plus, nous avons trouvé un grand nombre de statues richement habillées ; la Ste-Vierge couchée dans son berceau se distinguait par une robe de soie bleue et blanche, ornée de pierreries et de paillettes d'or et d'argent. Il y avait des objets de prix en quantité et qui eussent magnifiquement rehaussé la décoration de la chapelle, si les insectes n'en avaient pas fait leur propre bien. Nous avons aussi trouvé un orgue, malheureusement il est peu harmonieux. Après avoir fait la visite de notre nouvelle habitation, il fallut songer à la nettoyer ; l'entreprise était difficile, mais la pensée que nous travaillions pour abriter les brebis bien-aimées de Notre-Seigneur relevait nos forces qui commençaient à s'alanguir par l'effet de ce climat débilitant.

Le 27 Février nous amena notre bonne Mère Marie de Ste-Eugénie avec notre chère Sœur Marie de St-Valère. Vos charités peuvent penser combien grande fut notre joie ! L'installation de notre nouvelle Supérieure eut lieu le 19 Mars, fête de saint Joseph. Durant quelques semaines,

Dieu sembla nous combler de ses divines consolations: c'était pour nous encourager à gravir de nouveau le Calvaire, car voilà que les difficultés croissent avec les jours; mais nous mettons notre confiance dans la croix du Sauveur, sachant qu'elle est la pierre fondamentale des maisons du Bon-Pasteur.

A la fin de Mars, Monsieur notre digne aumônier M. Dumesnil, qui s'était toujours dévoué avec tant de zèle au bien de ce monastère et à l'instruction de nos enfants, repartit pour le Canada. Nous en fûmes bien affligées. Tous les membres de notre petite communauté lui conserveront à jamais un souvenir de vive gratitude. Nous sentîmes son absence particulièrement le Jeudi, le Vendredi et le Samedi-Saint, que nous passâmes sans avoir aucun office. Nous nous efforçâmes de réciter alors avec plus de ferveur celui de notre bréviaire. Mais quel sacrifice! ..... Dieu le voulait ainsi. *Fiat.* Le jour de Pâques, arriva le R. P. Gomey pour nous servir de chapelain. Cet ecclésiastique péruvien a une grande bonne volonté pour nous donner les secours spirituels; il confesse nos pénitentes et nos enfants. Le père Peypus est notre confesseur ordinaire; Sa Révérence est aussi bien dévouée au Bon-Pasteur. Nous n'avons pas de Supérieur fixe, nous espérons en avoir un après le sacre de Monseigneur. Pour le moment, nous nous adressons à Monseigneur le Nonce, qui daigne nous appeler ses filles; Son Excellence nous répond toujours de la manière la plus obligeante et la plus gracieuse. Le vif intérêt que cet éminent Prélat porte à notre monastère mérite une autre récompense que celle de nos sincères remerciements. Ses hautes qualités nous le font comparer à l'auguste Pie IX, dont il a l'honneur d'être le neveu.

Mesdames Roca, Matute et Garcia, nos principales bienfaitrices, aiment beaucoup le Bon-Pasteur; elles méritent toute notre reconnaissance. Nous avons essayé de la leur témoigner le jour de la bénédiction de la maison, 15 Octobre; jusque-là, notre pauvreté ne nous avait pas permis de faire faire des grilles comme le demandent nos saintes règles, enfin peu à peu nous y parvinmes. Voici comment

se passa la cérémonie. D'abord, la fête de sainte Thérèse avait été choisie parce que c'était celle de Madame Roca. Toutes nos dames bienfaitrices étaient invitées et nous parurent charmantes, s'intéressant de plus en plus aux pauvres jeunes filles que nous recevons, ce qu'elles nous prouvèrent en glissant différentes sommes dans la main de notre Mère. On attendait Madame Roca pour la sainte messe, mais elle nous écrivit qu'elle ne pouvait venir, une circonstance impérieuse l'en empêchait. A neuf heures commença le saint sacrifice, pendant lequel nous chantâmes des cantiques en français et en espagnol. Nous communiâmes, ainsi que nos enfants; plusieurs de ces dames s'approchèrent aussi du banquet Eucharistique. Vingt-trois d'entre elles furent conduites ensuite au réfectoire pour le déjeûner, qu'elles trouvèrent fort à leur goût. A midi commencèrent à arriver les personnes qui étaient invitées pour la bénédiction. En attendant la cérémonie, elles visitèrent la maison et ne cessaient de répéter: "Que c'est propre! que c'est propre! Quel ordre règne partout! Que vous avez travaillé pour mettre cette maison telle que nous la voyons aujourd'hui!" Nos enfants attirèrent particulièrement leur attention, les plus jeunes surtout. Nous leur avions appris quelques couplets pour les dames bienfaitrices: ces chères petites ne terminaient leur chant que pour le recommencer; elles chantèrent tellement toute la journée, que le soir elles étaient épuisées. A trois heures la procession s'organisa. Une bannière de la Ste. Vierge, dont deux de nos petites filles tenaient les rubans, marchait en tête; puis venaient les orphelines, les pénitentes, les Sœurs tourières, les religieuses et le clergé. Les séculiers suivaient, portant un cierge. Nous fîmes le tour de nos trois cloîtres et passâmes par la classe des Pénitentes en revenant au chœur. Le secrétaire de Mgr. Orueta aspergeait; il était suivi de Mgr. Garcia, du Supérieur des RR. PP. Lazaristes, notre Supérieur trimestriel; des RR. Athanase (Peypus), Gomey et Toledo. Ils récitaient avec nous les psaumes de la Pénitence pendant la procession qui se termina par le salut solennel du Saint-Sacrement. Toute la journée nos enfants des deux classes nous firent honneur par leur conduite.

Disons un mot de nos orphelines, dont le plus grand nombre ont seize à dix-huit ans. Vu les besoins du pays, causés en partie par l'émigration des peuples au Pérou où les familles se multiplient comme les *Etoiles d'Abraham*, Mgr. Roca voulut que nous commençassions par cette classe. La plupart ne sont pas véritablement orphelines, ce sont plutôt des êtres abandonnés ou que la misère des parents ne permet de garder. Elles nous viennent à moitié vêtues et fort malpropres ; il est très-difficile de leur faire comprendre que la décence des habits est la plus belle parure d'une jeune fille. A l'église, leur tenue n'est pas des plus respectueuses : elles commencent par étendre leur petit tapis, puis elles se jettent dessus de tout leur cœur. De temps en temps, on les entend crier : "*ó Jésus ! ó Senor !*" Elles se frappent la poitrine tellement fort, qu'on craint qu'il ne leur arrive quelque accident. Leur caractère est assez docile, mais jaloux et enclin à la paresse. Remarquons que le climat y contribue beaucoup. Pour raccommoder leur linge, elles ont un expédient dont on n'a pas d'idée en Europe et dans notre pays. Grâces aux soins de leur dévouée maîtresse, aujourd'hui nous en avons qui cousent très-bien, d'autres s'emploient avec bonheur à différents travaux. Les bains sont pour elles le suprême plaisir, surtout dans le temps des chaleurs où elles se plongent dans l'eau comme de vrais poissons.—Nous comptons soixante-dix de ces jeunes filles orphelines, l'exiguité du local ne permet pas d'en recevoir davantage. Nous avons dédié leur classe à sainte Rose, à laquelle elles ont une grande dévotion.

Nos chères Pénitentes, au nombre de quatorze, nous donnent assez de satisfaction. Leurs coutumes et leurs manières ne diffèrent guère de celles des Préservées. Leur ignorance en fait de religion est très-grande ; mais le bon Dieu, nous en avons la confiance, leur ouvrira l'intelligence et elles connaîtront nos saintes vérités d'une manière plus exacte.—Cette dernière classe ne date que du 21 Septembre 1872.

Le 9 Juillet, nous allâmes, après y avoir été autorisées, au tombeau de la Vierge du Pérou, de celle à qui Notre-

Seigneur adressa cette ravissante parole : "*Rose de mon cœur, je te prends pour mon épouse.*" Lorsque nous passâmes devant le palais de Monseigneur le Nonce, Son Excellence sortit, nous salua de loin et nous bénit. Arrivées au but de notre pèlerinage, agenouillées devant les reliques de sainte Rose de Lima, oh ! que nous priâmes pour notre sainte Congrégation, pour notre Vénérée Mère Générale, pour nos bien-aimées Sœurs Assistantes de la Maison-Mère, pour les dignes Provinciales et Prieures de l'Institut, pour toutes nos chères Sœurs de la Maison-Mère et des fondations ! Nous n'oubliâmes pas nos Œuvres : oh ! si sainte Rose nous donnait le terrain qu'elle a sanctifié par sa pénitence,et puis encore le soin de son tombeau ! Mais ce ne sont là, nous le savons, que de pieux désirs.

Le 17, à midi, arrivèrent dans notre petit monastère quatre de nos Sœurs du Canada qui se rendaient à Quito. Quelle surprise ! quelle joie ! ! !......Les heures, les minutes furent bien employées ! Mais comme sur cette terre les consolations ne sont pas éternelles, après avoir passé trois jours dans les délices de la charité, nous fûmes obligées de nous séparer......Adieu, adieu, chères Missionnaires de l'Equateur ; allez sauver les âmes, au Ciel nous nous retrouverons.—Après leur depart, nous nous rendîmes au chœur pour recommander à Marie la fin de leur voyage. Ces bien-aimées Sœurs étaient accompagnées des bons Frères de la Doctrine Chrétienne que nous reçumes dans des appartements extérieurs. Nous nous estimions heureuses de loger les pèlerins de Notre Seigneur.

Généralement parlant, on dit que la peine succède à la joie : c'est ce que nous expérimentâmes dans ce mois de Juillet.—Le 22, nous recevons la nouvelle que le colonel J. Balta, Président de la République du Pérou et un de nos bienfaiteurs, vient d'être assassiné par l'ambition d'un de ses beaux-frères, Tomas Gutierrez, ministre de la guerre, qui s'était organisé un régiment. Au signe donné, tous s'étaient avancés vers le palais du gouvernement ; la moitié du bataillon entra, s'empara du Président qui fut conduit à la caserne de Santa Catarina, où on le retint prisonnier. La victime était douce, calme ; on eût dit qu'elle

pressentait ce qui devait lui arriver. Un des frères Gutierrez entre, lui donne le coup de la mort et le jette au public. Ce crime de lèse-nation fut le signal d'une révolution sanguinaire. Le peuple est indigné! les deux partis en viennent aux mains; de terribles combats s'engagent, on entend gronder le canon de toutes parts. Deux régiments passent devant notre maison, l'épée nue à la maison. Nous étions saisies. Bientôt les trois frères Gutierrez succombent à la fureur populaire, et le parti du Président triomphe!—Le corps du colonel Balta fut recueilli par les Frères de la Bonne-Mort, enseveli, et exposé dans une des principales églises de Lima. Monseigneur le Nonce présida les obsèques et Mgr. Roca prononça l'oraison funèbre qui fit pleurer tous les assistants. Il n'y avait personne qui pût dire: "J'ai demandé et j'ai été refusé." L'ancienne garde du défunt formait son cortége-d'honneur, et le corps fut conduit du temple de la Merced au cimetière. Des coups de canon furent tirés au moment où on le descendait dans la tombe, pour annoncer à la ville de Lima que son bienfaiteur était pour toujours dérobé à sa vue. Notre peine fut très-grande, car notre mission doit beaucoup au cœur bon et compatissant du colonel Balta. Ce fut lui qui, ayant vu dans une de ses visites que nous n'avions pas de cuisine, nous envoya le lendemain 2,000 fr. pour en construire une. Nous en étions bien reconnaissantes; depuis sept mois notre nourriture s'apprêtait plus à la fumée qu'au feu et plus d'une fois notre dîner avait été retardé.

(A Continuer.)

MŒURS CHINOISES AU KIANG-SOU.

SECONDE PARTIE

LE DEPART DE CE MONDE

(*Suite.*)

VII.—TALISMANS.

On rencontre partout une infinité de talismans contre les malheurs qui affligent la pauvre humanité. Ce sont, entre autres, des devises ou même de simples lettres que l'on applique sur les portes, sur les fenêtres, etc. Le caractère *Fo* est le plus répandu. Il signifie bonheur ; on semble s'imaginer qu'en affichant partout le nom, on finira par obtenir la réalité ; mais, c'est à peu près comme le mot *fragile* inscrit sur les caisses d'emballage ; il n'en garantit guère le contenu. Les parents ont grand soin d'orner la coiffure de leurs petits enfants de statuettes, de lettres superstitieuses, de dragons, de lions, etc. Ce sont autant de talismans.

Depuis longtemps, j'avais remarqué, auprès de certaines maisons, une longue perche surmontée d'un crible traversé de flèches. Je prenais d'abord cela pour une enseigne ; en allant aux informations, j'ai fini par apprendre que c'était un moyen dont les païens se servent pour garantir leurs demeures des malins esprits qui viendraient à passer par là

Voyant aussi, au-dessus de la porte des maisons, une petite corbeille garnie de papier rouge à l'intérieur, j'en ai demandé l'explication. On m'a dit que c'était un talisman contre la petite vérole. Il ne doit pas être bien efficace, car cette terrible maladie emporte ici bien des enfants. Certains médecins font profession de traiter spécialement cette maladie ; mais le préservatif qu'ils emploient est presque aussi dangereux que la maladie, ou plutôt c'est la

maladie elle-même inoculée à l'intérieur par aspiration. Le mandarin de Shang-hai a fait établir des pharmaciens où l'on vaccine à la manière européenne.

Quand, après avoir épuisé les moyens naturels et superstitieux, le païen se sent encore oppressé sous le poids du malheur, il ne lui reste plus qu'à se résigner à son sort en gémissant ; il n'a pas la consolation de savoir accepter la souffrance en expiation de ses fautes, ou pour mériter une éternelle récompense dans une vie meilleure. Il en est qui, dans un accès de désespoir ou de rage, prennent une poignée de riz et la jettent dans la fosse d'aisance ; c'est à leurs yeux le plus grand acte d'impiété que l'homme puisse commettre. Dieu est ici trop peu connu pour être blasphémé, mais, en revanche, les hommes se maudissent entre eux de la manière la plus horrible. Leurs malédictions sont d'une dégoutante obscénité. Il n'est par rare de rencontrer des femmes qui se plantent devant leurs maisons et maudissent ainsi leurs voisines, pendant des heures et des jours, de toute la force de leurs poumons ; on dirait des énergumènes.

(*A continuer.*)

Comme nous mettons sous presse, la triste nouvelle de la mort de Mgr. Guigues, Evêque d'Ottawa, nous arrive. Nous ne pouvons cette fois que l'annoncer, promettant aux Associés de l'Œuvre une notice biographique au prochain numéro.

Egalement nous apprenons, trop tard pour ce numéro, la mort si regrettable de la Revde. Sœur d'Avignon, de l'Hôtel-Dieu, décédée au Nouveau-Brunswick, où elle était fondatrice de plusieurs missions florissantes, et dont nous parlerons aux prochaines Annales.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Etablie dans le Diocèse de Montréal, par Monseigneur LARTIQUE, est la plus ancienne de toutes les œuvres du Diocèse.

Le 9 Octobre 1837. le premier Titulaire de l'Eglise de Montréal avait demandé au Souverain Pontife : Le *pouvoir* d'ériger une Association sous le titre : Œuvre de la Propagation de la Foi ; avec tous les *privilèges* et *Indulgences* accordés à l'Association de Lyon pour le même but. Le 7 Janvier 1838, Grégoire XVI répondit par la S. C. de la Propagande : *Pro gratiâ juxta petita ; accordé tel que demandé.*

Enfin le Mandement d'érection fut publié le 18 Avril 1838.

Cette Association prit, en naissant, un accroissement qui fit voir tout d'abord et l'appel chaleureux de l'Evêque Titulaire, et la coopération ardente et fidèle des Diocésains. Pendant plusieurs années, elle subsista vivant de sa propre vie dans le Diocèse et faisant les œuvres qu'avaient en vue ses fondateurs. Elle venait en aide aux missions et paroisses pauvres, elle contribuait à l'érection ou à l'achèvement des Eglises ou Chapelles et fournissait une subvention convenable aux prêtres pour accomplir dignement les fonctions dont ils étaient revêtus. Plusieurs années après sa fondation, les Directeurs du conseil central de Lyon, apprenant les résultats de cette association modélée sur la leur, et jouissant des indulgences accordées alors par le Souverain Pontife, telles que mentionnées dans le Mandement de l'érection par Mgr. Lartigue *supplièrent* à plusieurs reprises Mgr. Bourget de s'unir à la direction du conseil central de Lyon. Sans vouloir prétendre que cette union donnerait à l'Association de Montréal de nouvelles faveurs ou indulgences, ils représentaient que les Associations particulières, réunies toutes en une seule, auraient davantage le cachet de catholicité qu'ont les œuvres générales de l'Eglise. Ils représentaient de plus que la publication des Annales de l'œuvre toute entière serait plus facile et d'un intérêt plus grand. Mgr. Bourget consentit à mettre son association sous la direction générale des conseils centraux de Lyon et de Paris.

Les aumônes recueillies dans ce Diocèse depuis longtemps et qui jusqu'alors avaient été reparties suivant les intentions de l'Ordinaire seul, furent pour la première fois transmises à Lyon, qui accordait une part de la caisse générale, devant être distribuée encore à la volonté du même Ordinaire. Quelquefois la destination des aumônes du Diocèse était faite avant même la perception du revenu de l'œuvre, par le conseil central. Ainsi une année, l'argent collecté dans le Diocèse de Montréal fut envoyé à l'Evêque de Buffalo suivant l'ordre reçu de Lyon. On comprend facilement que dans l'organisation générale, il peut se rencontrer des intérêts froissés, mais qui sont oubliés, quand au lieu d'être en règle générale, ils ne sont qu'à de rares exceptions. C'est à chaque Evêque à voir ce qui serait le plus avantageux dans la perception et la distribution des aumônes, en soumettant cependant leurs vues aux conseils centraux de Paris et de Lyon. Généralement ces conseils s'empressent d'écouter les représentations des Evêques. C'est ainsi que la représentation de l'Archevêque de Québec fut favorablement accueillie, il demandait que l'argent ne fût pas envoyé à Lyon, mais restât pour les œuvres diocésaines, en union cependant pour les Annales et la direction générale de Lyon. Le tout fut accordé, moyennant une allocation par le bureau de Québec, pour quelques missions au nord dans notre Puissance. Comme cette faveur paraissait nécessaire pour le Diocèse de Montréal, elle fut instamment demandée. Ne recevant aucune réponse favorable, l'Evêque de Montréal, tout en regrettant cette séparation, remit l'œuvre de la Propagation de la Foi, sur son ancien pied d'existence dans son Diocèse, contribuant aux soins de ses propres missions. L'œuvre, comme autrefois, jouit des mêmes privilèges signalés par Mgr. Lartigue, aujourd'hui encore remplit également son but, en priant pour les missions en général, et en venant en aide à l'intention du culte et des pasteurs, qui sont dans ce Diocèse.

Cependant quoiqu'elle n'ait pas contribué comme avant son union avec Lyon au soutien des missions de Témiscamingue et d'Abitibi, elle n'a pas cessé de regarder comme siennes les missions de l'Orégon et l'établissement des Sœurs de Charité au Chili. Les nombreux enfants qu'elle a dans ces contrées savent tous ce qu'ils doivent à la généreuse sympathie de leurs frères de Montréal, ainsi que ceux du Nord-Ouest et ceux qui sont disséminés sur la frontière américaine.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

VINGT-NEUVIÈME NUMÉRO, 1er. JUIN 1874

SOMMAIRE

Pages

DERNIÈRES NOUVELLES.—Consécration de Mgr [illegible], second Évêque de Hamilton; l'Église Mère de l'Amérique du Nord.—Notice biographique de feu Mgr d'Ottawa.—Départ de Missionnaires pour les Montagnes Rocheuses.—Fondation d'une Mission sauvage par les Sœurs des SS. Noms de Jésus-Marie [illegible] du Grand Rond, Orégon.—[illegible] Monastère des Sœurs de la Providence.—Notice biographique de [illegible] ... 67

TRACADIE, N. B.—Fondation d'un hôpital pour les Lépreux.—[illegible] Mission.—Extraits de quelques lettres de [illegible] pharmacie et l'hôpital de [illegible] ... 84

[illegible] CHATHAM, N. B.—Lettres des Sœurs de l'Hôtel-Dieu de Chatham à la Maison Mère de Montréal ... [illegible]

[illegible].—Lettre d'un jeune Missionnaire à un confrère ... 100

VANCOUVER, OREG.—Voyage aux Montagnes Rocheuses [illegible] (suite et fin) ... 103

RIVIÈRE-ROUGE.—Histoire des Sœurs Grises à McKenzie (suite) ... [illegible]

[illegible]—Couvent des Sœurs du Bon Pasteur, suite et fin ... 121

LOURDES.—[illegible] des Pèlerinages de [illegible] ... [illegible]

[illegible] ... [illegible]

MONTRÉAL

DES PRESSES A VAPEUR DE M. MAGNUS & Cie.

222, RUE NOTRE DAME

1874

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

1er JUIN 1874

VINGT-NEUVIÈME NUMÉRO

MONTRÉAL

DES PRESSES A VAPEUR DE M. MAGNUS & Cie.
222, RUE NOTRE DAME

1874

DERNIERES NOUVELLES.

Le 19 Avril, Fête de la SS. Famille J. M. J. était consacré, en sa paroisse natale de Stratford, par Mgr. l'Archevêque de Toronto le Révérendissime P. J. Crinnon, 2ème Evêque de Hamilton.

Mgr. Crinnon, comme son illustre Prédécesseur, a fait ses études théologiques à Montréal. Le très regretté Mgr. Farrell, 1er Evêque de Hamilton, comme aussi les 1ers Evêques de Toronto, de Kingston, d'Ottawa, de London, de St. Boniface, Rivière Rouge, de Victoria, C. A., de Nesqualy, d'Orégon City, E. U., étaient tous Prêtres du diocèse de Montréal. C'est cette heureuse coincidence, qui, jointe au fait admirable d'un si grand nombre de missionnaires canadiens, tant Prêtres que Religieuses, actuellement répandus sur ce continent, a inspiré, en cette occasion solennelle, à Mgr. Wadham, évêque d'Ogdensburg, E. U., la vraie et belle pensée suivante: " L'Eglise Canadienne de la Province de Québec est non seulement la plus ancienne, mais elle est encore l'Eglise Mère de l'Amérique du Nord."

***

FEU MGR. L'ÉVÊQUE D'OTTAWA.

Nous reproduisons ce qui suit du *Courrier d'Outaouais.*

Le coup qui menaçait depuis quelques semaines la ville et le diocèse d'Ottawa est enfin frappé; Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque Guigues a succombé, le 8 courant, à la maladie lente mais sûre qui le minait depuis longtemps.

Le matin, la ville portait les signes de deuil. Sur les édifices publics les pavillons étaient hissés à mi-mât et l'attitude des fidèles était celle d'une douleur profondément sentie. C'est que, en effet, le coup que la mort vient de porter est très sensible, et à l'Eglise qui déplore la perte de l'un de ses enfants les plus dignes, et à l'Etat qui se voit enlever un de ses sujets les plus remarquables.

Sans doute, la réalité qui nous frappe en ce moment était imminente, inévitable. Mais le cœur de l'homme est ainsi fait que, tant que la mort n'a pas posé sa froide main sur la personne qui nous est chère, il se berce toujours de la trompeuse illusion de la conserver encore longtemps jusqu'au dernier moment, malgré les bulletins les plus alarmants, ces âmes confiantes avaient espéré contre toute espérance. Aujourd'hui l'espoir n'est plus permis. Le glas funèbre qui s'exhale plaintivement du clocher de toutes les églises de la ville nous avertit que la vallée catholique de l'Ottawa est veuve de son premier Pasteur!

Il nous faudrait un volume pour raconter la vie si laborieusement remplie de ce distingué Prélat, pour rendre justice aux œuvres qu'il a créées et qui ont tant contribué aux progrès moraux et matériels de cette capitale fédérale à laquelle l'Histoire devra attacher son nom. Pressé de toutes parts par des occupations multiples, par les agitations politiques qui nous emportent dans leur courant impitoyable, nous ne pouvons que nous efforcer d'esquisser à grands traits une œuvre qui mériterait assurément mieux.

Toutefois, dans l'espoir qu'une plume plus habile pourra compléter notre entreprise en la reprenant, nous allons nous efforcer de faire notre part.

Joseph-Eugène-Bruno Guigues est né le 28 août 1805 dans la petite ville de Gap, un des lieux les plus pittoresques de cette partie des Alpes françaises qui a joué un si grand rôle dans les troubles religieux du XVII siècle. Il était l'aîné de trois enfants. Son père Bruno Guigues, était capitaine de cavalerie dans la grande armée de Napoléon 1er, et l'on verra plus tard qu'il a transmis avec le sang, dans l'âme du fils qui devait devenir un prince de l'Eglise, les mêmes vertus qui l'animaient.

Le jeune Guigues reçut l'instruction primaire dans sa ville natale qui étant diocésaine, possédait et possède encore plusieurs excellents établissements d'éducation. Les premières impressions que l'éducation donna au jeune enfant furent des impressions d'honneur et de dévouement, et nous savons que ce furent les traits distinctifs de la vie de Monseigneur Guigues.

Après ses premières études à Forcaltier, qui furent développées

par des parents dont les idées n'étaient pas au renversement de l'ordre social, mais au contraire étaient très religieuses, développées aussi par la sagesse de ses premiers maîtres dont les leçons donnaient des connaissances vraies et solides à son inexpérience, le jeune homme que Dieu avait destiné à travailler avec succès dans l'Eglise se prit de tristesse et d'amour pour ses compatriotes, qu'il voulait instinctivement faire revenir aux idées de la Religion, faire retourner à leurs mœurs autrefois si pures, aujourd'hui si désordonnées.

Ce fut alors qu'il fit connaissance avec des missionnaires animés des mêmes sentiments. Il entra dans leurs vues, dans leurs espérances de restauration et dans cette idée fondamentale de la congrégation à laquelle il voulait appartenir, que l'homme se doit à son pays d'abord. Il y voulut entrer pour y passer sa vie, pour procurer, selon la mesure de ses forces et de la grâce, la rénovation de la foi dans son pays natal ; enfin il y entra non point pour faire le bien selon sa propre volonté ; mais pour travailler avec d'autres hommes du même dévouement que lui, dans toutes les positions que les circonstances étaient de nature à faire surgir.

La Providence voulut que sa vie de travail apostolique fut divisée en deux parties presque égales. Sa chère Provence eut la première partie, mais nous avons eu en Canada la seconde partie. Dans quelques années nous allions pouvoir le féliciter d'avoir atteint sa 50ème année de prêtrise, tandis que l'année dernière nous avons eu la glorieuse mission d'annoncer qu'il avait ses 25 ans d'épiscopat accomplis.

Nous ne connaissons pas beaucoup de détails sur la première partie de la carrière apostolique dont nous nous entretenons. Nous espérons avoir beaucoup de témoignages augustes de la facilité avec laquelle il traitait de la Parole de Dieu et sur les succès éclatants de sa prédication, nous dirons seulement aujourd'hui que ses saintes dispositions l'avaient conduit à être un des premiers sujets dans la Congrégation de " Prêtres de Provence," devenue par la bénédiction apostolique du Souverain Pontife la " Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée." Le jeune Missionnaire était devenu la cheville ouvrière de son Ordre dans la province française du Dauphiné, lorsque par le choix du Supérieur Général il fut en-

voyé en Canada à la demande des évêques de l'ancienne colonie française.

Le 4 octobre 1824 le jeune Guigues faisait profession d'Oblat de Marie Immaculée, entre les mans de Mgr. Charles Eugène de Mazenod, à Aix, en Provence. Il fit son noviciat avec Mgr. Guibert, Archevêque actuel de Paris et maintenant cardinal, et dont il a toujours été l'ami intime. Le 26 mai 1828, il était ordonné Prêtre par Mgr. Fortuné de Mazenod, Evêque de Marseille. De ce moment jusqu'à l'année 1844, il donna des missions dans les diocèses d'Aix, de Marseille de Fréjus, de Gap, de Grenoble et de Valence,—et nous savons que ces missions furent très fructueuses.

Avec la largeur de vue qui le distingue, le vénérable Evêque de Montréal Mgr. Bourget, jugeant les besoins de son vaste et important diocèse, avait appelé à son secours des religieux étrangers, les Jésuites et les Oblats. Ces derniers, qui avaient été fondés en Congrégation le 25 janvier 1816 par Mgr. de Mazenod, Evêque de Marseille, se rendirent aux désirs apostoliques du pieux prélat de Montréal; et le 2 décembre 1841, les RR. PP. Honorat, Supérieur, Telmont, Baudrand et Lagier arrivaient en Canada.

Le 7 décembre de cette même année ils s'établissaient à St. Hilaire de Rouville, où ils ouvraient un noviciat le 24 du même mois. Le 1er août 1842 ils étaient transférés à Longueuil, dans une maison qui leur fut donnée par M. Olivier Bertheler, l'un des plus grands bienfaiteurs religieux que notre pays ait produits. Le 8 septembre 1848, Mgr. Bourget bénissait dans le faubourg Québec à Montréal, une chapelle qu'il avait fait construire pour les nouveaux missionnaires, et où ceux-ci s'établirent. Peu à peu, ce petit foyer apostolique se développa et en 1853, le 26 juin, Mgr. Joseph Larocque, coadjuteur de l'évêque de Montréal, consacrait la magnifique église St. Pierre, qui fait tant de bien à Montréal. De ce foyer partirent plusieurs étincelles qui allèrent porter dans d'autres parties du Canada, aux Etats-Unis et jusqu'au fond de l'Amérique, les lumières de la Foi et de l'Evangile.

Le 18 août 1844, le R. P. Guigues venait à Longueil rejoindre ses frères du Canada avec les titres de Visiteur Perpétuel et de Supérieur. Le 9 juillet 1847, Pie IX l'élevait à la dignité

épiscopale, et le 30 juillet 1848 Mgr. Gaulin, de Kingston, le consacrait 1er Evêque de Bytown dans la cathédrale de cette même ville.

Maintenant quelles ont été les œuvres de l'épiscopat de Mgr. Guigues ?—C'est une étude qui demande plus qu'un article de journal, car à ces œuvres l'histoire du grand diocèse d'Ottawa qu'il a fondé, l'histoire même de cette ville sont intimement liées. Cette étude, nous la commencerons demain. Ce sera l'humble mais fervent hommage que nous déposerons sur cette tombe si chère qui vient de s'ouvrir.

Mgr. Guigues était âgé de 68 ans et demi. De sa famille il ne laisse pour lui survivre qu'une sœur, mariée à M. Chamseur, orfèvre, à Gap. C'est ce beau-frère qui a fourni à l'Evêque, lors de sa consécration épiscopale, la croix et la chaîne, le calice et l'anneau. Nous apprenons que ces différents objets lui seront envoyés comme reliques et souvenirs.

Mgr. Guigues avait été fait comte romain au Concile du Vatican, ainsi que les évêques qui ont assisté à cette auguste assemblée.

Depuis plus d'un an, le vénérable prélat était en proie à la cruelle maladie qui vient de l'emporter, l'hémorrhagie suivie d'une débilité générale. La dernière fois qu'il a paru en public a été le jour de Noël, à la messe de minuit. Deux jours après il était forcé de garder sa chambre qu'il n'a pas quittée depuis.

La maladie prenant tous les jours un caractêre de plus en plus grave, on vit bientôt qu'il n'y avait plus d'espoir de prolonger une vie aussi chère. Depuis deux semaines déjà ses médecins l'avaient condamné, et la prolongation de son existence dans les conditions d'une faiblesse si excessive semblait quelque chose de miraculeux. Enfin, le 8 vers 10.20 heures, sans secousses et sans agitation, en pleine connaissance, il rendit à Dieu sa belle et grande âme, au milieu de plusieurs membres de son clergé qui ont pu admirer de près les charmes et le sublime de la mort d'un saint.

***

DÉPART DE SŒURS MISSIONNAIRES.

L'œuvre admirable des Missions lointaines de nos courageuses Sœurs de la Providence prend chaque année plus d'extension.

Hier encore, jour de l'Ascension, sont parties de cette ville pour les Missions de Mentana, dans les Montagnes Rocheuses, les révérendes Sœurs Marie de Bonsecours, Joseph de la Providence et Monaldi, accompagnées d'une généreuse fille du Tiers-ordre, de trois institutrices séculières et d'une jeune muette.

On se rappelle encore de la fondation d'un petit hôpital dans la jolie petite ville de Misoula, faite l'an dernier par l'honorée Mère Caron, à 40 milles de leur belle Mission Sauvage de St. Ignace au vrai centre des Montagnes Rocheuses, territoire de Mentana, vicariat apostolique d'Idaho. Le zèle infatigable de ces braves Sœurs leur a fait cette année joindre une école au premier établissement.

La Sœur Marie de Bonsecours devra revenir assez prochainement; mais les autres nous quittent peut-être pour toujours. Ce n'est pas sans une certaine inquiétude que nous voyons ces filles courageuses partir pour un poste aussi difficile et où les préjugés des sauvages ont déjà tant été exploités contre l'action divine de la Religion.

Que l'ange de Dieu cependant les garde.—Extrait du *N.-M.*



Un autre exemple de dévouement et de charité vient d'avoir lieu à la fin d'avril dernier; c'est l'établissement d'une nouvelle mission sauvage par les Sœurs des SS. Noms de Jésus-Marie de Portland, Orégon, chez les neuf tribus réunies du Grand-Rond, près les côtes de la mer Pacifique. Depuis près de 15 ans ces bons sauvages jouissaient déjà de l'immense bonheur de posséder un digne et zélé missionnaire au milieu d'eux, le Rév. P. Croquet, que l'on nomme souvent le Patriarche des Indiens. C'est, après Dieu, à cet apôtre dévoué, que ces heureux Indiens, doivent l'inestimable avantage de posséder aujourd'hui des Religieuses pour le soin et l'éducation chrétienne de leurs chers enfants. Depuis de longues années déjà c'était toute leur demande et prière auprès du gouvernement américain; lequel semblait vouloir toujours rester sourd à leur voix, lorsqu'un

jour tous les chefs de ces tribus réunies en firent la demande par écrit au Président Grant, à Washington. Et il est très-probable que cet acte de grande simplicité et confiance a beaucoup contribué à amener l'heureux résultat d'une agence catholique, avantage insigne dont ils jouissent aujourd'hui.

Nous espérons pouvoir bientôt donner quelques intéressants détails sur l'établissement des Religieuses en cette importante mission. (Voir, pour la condition passée de cette Réserve Sauvage, le No. 20 page 21.

***

Les amis de l'Œuvre apprendront avec plaisir que l'importante bâtisse des Sœurs de la Providence, en leur mission principale de Vancouver, Orégon; vient de commencer d'être occupée. Il n'y a que sept à huit mois la très honorée Mère Caron, après avoir visité ses chères Sœurs missionnaires de Vancouver, et avoir constaté le besoin pressant pour cette mission importante d'être munie d'appartements meilleurs et plus spacieux, enjoignit à ses chères Filles de jeter au plus tôt les fondations du nouvel établissement, dont on sentait la nécessité depuis si longtemps. Elle en donna elle-même l'idée du plan et les dimensions. Cela était admirable sous tous rapports ; mais hélas ! d'où attendre les ressources nécessaires pour l'accomplissement d'une pareille entreprise ? Ah ! ne perdons pas espoir : les Filles de St. Vincent de Paul connaissent avant tout la soumission et le dévouement ; elles obéissent donc avec amour et confiance aux ordonnances de leur digne et vénérée Mère, et voilà, comme par enchantement, que se commence et s'élève la nouvelle bâtisse. Quelques mois se sont à peine écoulés, et déjà les pauvres orphelins ont commencé de jouir, les premiers, de la protection salutaire du nouveau toit. Cependant l'édifice est encore loin d'être terminé ; il n'est que fermé. Mais la divine Providence qui a su inspirer un si noble courage à ces dévouées Religieuses Missionnaires, et tant de libéralité aux âmes charitables, ne laissera pas ainsi son ouvrage inachevé. Encore donc quelques prières, de la confiance et du courage, et la sainte œuvre sera accomplie.

***

rieures. Sa déférence et son respect pour l'autorité supérieure étaient tel qu'un avis, un désir de son Evêque était pour elle un ordre qu'elle n'oubliait plus et auquel elle se soumettait avec un doux bonheur.

Dans cette esprit, elle accepta généreusement le sacrifice si pénible d'aller en qualité de Supérieure jeter les fondements d'une nouvelle maison à Chatham. Là encore, elle déploya une énergie et un zèle infatigables et mit toutes choses sur le meilleur pied possible. Prière, souffrance, travail, résignation et dévouement, tels étaient la ressource ordinaire, et les moyens de succès de notre chère et regrettée Mère Davignon. Au milieu de tant d'entreprises et de travaux incessants, elle ne laissait pas d'éprouver depuis longtemps déjà de nombreuses souffrances et infirmités. L'année dernière même elle fut si gravement malade, qu'il n'y avait plus espoir de guérison. Aussi son rétablissement inattendue fut-il regardé de tous comme une faveur miraculeuse. Il fut cependant jugé à propos de procurer à cette Mère bien-aimée un repos complet; c'est ce qui détermina son rappel à la Maison-Mère de Montréal. Revenue au milieu de ses Sœurs et déchargée du poids de la Supériorité elle ne pouvait se lasser d'exprimer son bonheur et sa joie; aussi était-elle plus gaie que jamais. Toutefois, ce moment de douces jouissances n'était que pour la préparer à un dernier sacrifice qui devait couronner cette carrière déjà si pleine d'œuvres et de mérites. Elle accepta donc encore la charge importante d'aller fonder la nouvelle maison de Madawaska, mais avec la secrète prévision que ce sacrifice si cruel pour son cœur serait enfin le dernier que le Divin Epoux exigeait d'elle; et qu'il lui serait donné alors de chanter son *Nunc dimittis*.

Car sa foi ardente lui avait souvent fait désirer vivement de quitter cette terre d'exil: et après une vie de continuels sacrifices, son cœur parfaitement dégagé ne soupirait que pour le ciel; et rien ne pouvait la détourner de son application aux choses de Dieu. On était toujours étonné et surpris de la voir occupée de tant d'affaires, conduire, prévoir toutes choses et néanmoins prier longuement, sans jamais se lasser. Ses délices étaient de demeurer aux pieds de N. S. au Très St. Sacrement. Tous les jours, elle trouvait le temps de réciter le Rosaire et

le plus souvent, elle s'associait avec quelqu'une pour le dire en commun. Sa dévotion à Notre grand Patron St. Joseph était extraordinaire; elle l'honorait tout particulièrement et elle en recevait des faveurs nombreuses. Elle lui fit batir une magnifique petite chapelle dans le jardin, et voulant que ce monument fut plus cher à la communauté de Montréal, elle le fit construire avec la pierre de notre ancien hôpital et fit poser à l'intérieur des ornements en peinture qui en font un vrai petit chef-d'œuvre. C'est un lieu de pélérinage qui satisfait la dévotion, surtout pendant la retraite annuelle où le St. Sacrement y demeure tout ce temps.

Maintenant, Ma Très honorée Mère et mes intimes Sœurs, que vous dirai-je des quatre derniers mois de sa vie: de ces jours qu'elle appelait *sa consolation à la mort !*

La croix est le sceau des Elus! Elle reçut ce gage de prédestination dès le début de sa carrière religieuse, et dans toute la suite de sa vie, on reconnaît ce cachet divin. Depuis le jour où elle nous fut donnée pour Mère, l'autel du sacrifice a été son séjour habituel, car elle n'a pas cessé de s'immoler. Prière et souffrance, voilà son action quotidienne. Il semble que le bon maître avait pour agréable les holocaustes de cette victime d'amour, car il ne la laissa jamais sans douleurs. Ce qui était admirable en cette tendre Mère, c'est sa confiance absolue en la bonté de Dieu, on la trouvait toujours la même. Un trait entre plusieurs vous la fera connaître! Un soir, des personnes de considération, celles sur lesquelles précisement, nous comptions le plus pour nos bonnes œuvres, nous parlèrent très désavantageusement de l'entreprise que nous avions faite, en venant nous établir au milieu d'eux. Les deux sœurs qui avait reçu cette communication, jugèrent prudent quoiqu'à leur grand regret, d'aller en faire part à cette chère Mère; mais elle leur répondit avec le plus grand calme: j'ai déjà éprouvé bien des choses de cette nature: allez vous coucher, mes chères Sœurs, et dormez en paix; nous prierons St. Joseph avec ferveur et vous verrez que les choses changeront. En effet, le mercredi suivant, nous commençames à éprouver les effets de la protection de ce bon Père, de qui elle obtenait tout ce qu'elle désirait.

Son aimable gaieté nous rendait doux tous les sacrifices.

Dénuée de tout dans les premiers temps, elle nous disait joyeusement: courage, mes Sœurs, je n'ai jamais fait de fondation si pauvre, et voilà pourquoi Madawaska sera la plus belle de toutes.

Connaissant la faiblesse de son estomac, nous lui exprimions quelquefois notre regret de lui voir manger du pain de sarrazin. Sa couche n'était pas des plus moëlleuses. Pendant longtemps elle n'eut rien autre chose qu'une pauvre paillasse, et avec son état d'infirmité elle a dû en souffrir beaucoup. Par les conséquences qu'elle savait tirer de nos petites misères, elle nous apprenait et nous fesait apprécier la mortification.

En si peu de temps que le bon Dieu l'a laissée avec nous, elle avait déjà pu nous procurer quelque confortable, et il est étonnant de voir les améliorations opérées dans notre petit établissement.

La Providence du Bon Diéu a toujours couronné ses œuvres. S'oubliant elle-même jusqu'à son dernier jour elle ne songeait qu'à nous procurer tout ce qui pourrait nous mettre en état d'opérer le bien. Son plus grand sacrifice à la mort était de nous laisser si tôt. Pauvres Sœurs, disait-elle, vous êtes si jeunes, si peu habituées à toutes les contrariétés, à toutes les peines attachées au commencement d'une mission. J'aurais été si heureuse de vous soustraire à bien des misères, à bien des peines; mais le Bon Dieu veut que je vous laisse! Sa longue maladie du 10 décembre au 2 février a été des plus douloureuses; l'infirmité qui la faisait souffrir depuis longtemps était devenue tellement grave qu'elle devait rester clouée sur son lit de douleur.

Les cruelles souffrances qu'elle endura, ne l'empêchèrent pas de demeurer toujours unie au céleste Epoux qu'elle aimait à suivre d'heure en heure durant sa Passion. Elle éprouva quelquefois de l'appétit pour quelques mets que nous n'avions pas toujours la consolation de pouvoir lui procurer; alors elle disait en riant: *Notre Seigneur veut encore* que je fasse cette pénitence; que son saint nom soit béni!

Son amour pour le Très St. Sacrement qui faisait toutes ses délices, sa tendre dévotion envers la Très Ste. Vierge, sa confiance toute filiale envers notre bon Père St. Joseph brillèrent d'un nouvel éclat. Avec quelle ferveur elle demandait et re-

cevait le céleste Viatique!... Elle nous fesait chanter souvent durant le jour et durant la nuit ce cantique: *Jesus jusques à quand durera ton absence:* Elle disait et répétait encore: *Oh! viens Jesus, ma joie, à moi, Jesus, Jesus c'est toi!*

Il vint en effet, au beau jour de la Purification, l'inviter aux noces de l'Agneau. La Sainte Famille qu'elle avait tant aimée sur la terre a dû lui faire sans doute un doux accueil au Temple de la Gloire éternelle. Sa mort si douce nous laisse cette délicieuse espérance.

La nuit qui la précéda, elle avait demandé qu'après lui avoir chanté son cantique; *Jesus jusques à quand,* etc., on la laissa seule parcequ'elle avait besoin de recueillement. Le matin à 4 heures son état de souffrance nous fit croire à sa fin prochaine. A trois heures P. M. nous fîmes avertir notre Révérend Père confesseur qui se rendit immédiatement accompagné du Révd. M. F. X. Trudel, Ptre., tout dévoué pour nous. Il récita les prières des agonisants, durant lesquelles elle prononçait ces paroles: *In te Domine speravi.* Ayant interrompu un moment: *Priez donc la Ste. Vierge,* demanda-t-elle. Une sœur lui présenta son crucifix, elle le baisa et dit: *C'est mon tout.* Puis ouvrant les yeux elle aperçut une sœur qui pleurait!... *Au Ciel...* lui dit-elle, ce fut son dernier mot. A 4½ heures elle expirait dans la plus grande paix.

N'avons-nous pas sujet, ma très honorée Mère et mes bien chères Sœurs, de pleurer plutôt sur nous que sur elle, en songeant à la perte immense que nous venons de faire? Quel vide a fait cette mort! Quelle affliction pour vos Sœurs de Madawaska encore au berceau, de perdre une Mère si digne de toute leur affection, de toute leur confiance. C'était la femme forte dont il est parlé dans l'Evangile; et où puisait-elle sa force si ce n'est dans sa foi si vive? elle a achevée sa course et est allée recueillir la couronne de justice qui lui était réservée. Si son âme était retenue dans le lieu expiatoire elle n'y sera pas au moins délaissée et sans suffrages; car nos maisons de Kingston et du Nouveau Brunswick qui se reconnaissent si redevables envers cette Mère chérie, lui ont offert au ciel pour le repos de son âme de nombreuses prières, et fait offrir nombre de fois le St. Sacrifice de la messe.

Mgr. Rogers, qui estimait notre Mère, autant qu'elle avait

pour Sa Grandeur de respect, d'amour et de soumission, lui a chanté un Service Solennel dans son Eglise Cathédrale. Enfin notre chère Maison-Mère de Montréal qui ne met pas de borne à sa générosité lui a accordé les mêmes faveurs, service, tricénaire, etc., communions, tout ce que la plus religieuse reconnaissance peut faire pour une Sœurs si sincèrement regrettée.

La perspective d'avoir en elle une protectrice au ciel, nous adoucit les angoises dans cette séparation ; sa tombe et le souvenir précieux de ses vertus la feront vivre à jamais dans cette maison qni lui doit aussi son existence.

Quoique cette vie de mérite, suivie de tant de secours spirituels, nous laisse espérer que Notre chère Mère jouit de la béatitude céleste, veuillez, cependant lui accorder au plutôt les suffrages de nos Stes. Règles, afin de hâter son bonheur, si quelque chose pouvait encore le retarder.

Veuillez aussi prier, Ma Très honorée Mère et mes bien chères Sœurs, pour nous obtenir les grâces nécessaires pour continuer sa sainte œuvre, qui laisse espérer tant de bien pour l'avenir de ce pauvre peuple, laquelle s'effectuant il en reviendra beaucoup de gloire à Dieu, à notre sainte religion, et de bénédiction à notre Institut.

C'est dans ces sentiments que nous vous prions de croire à la respectueuse et sincère affection que vous portent vos filles affligées de Madawaska, dans les cœurs souffrants de Jésus, Marie, Joseph.

Ma Très Honorée Mère et mes bien chères Sœurs et en particulier, votre très humble sœur et servante.

La Secretaire du Chapitre des R. H. de St. Joseph.

MISSION DE TRACADIE.

Montréal, 10 Février 1868.

Le 10 Janvier 1868, le Révérend J. M. Paquet, Vic.-Général, (décédé depuis dans notre Hopital,) en l'absence de Monseigneur Jacques Rogers, Evêque de Chatham, au Nouveau Brunswick, s'adressa à notre communauté pour demander, selon la volonté de Sa Grandeur, des hospitalières pour l'administration d'un hopital de lépreux, à Tracadie, campagne très pauvre de son Diocèse.

Le 9 Mai 1868, nos très honorées Sœurs Pagé et Davignon sont allées visiter le Lazaret de Tracadie alors desservi aux frais du gouvernement de la Province; les membres du Bureau de santé en ont l'administration. Un homme est employé pour préparer la nourriture des pauvres malades et une femme est chargée de les blanchir. C'est là tout le personnel qui était au service de l'hopital.

Nos Sœurs trouvèrent ces pauvres infortunés dans l'état le plus misérable, couverts de haillons, sales et dégoutants. Il y avait deux salles dont l'une était occupée par les hommes et l'autre par les femmes; les plus malades étaient couchés sur des grabats. Au début de cette terrible maladie, ils sont couverts de pustules rouges et enflammées qui peu à peu forment des plaies et la chair tombe par morceaux. Ils sont horriblement enflés et semblent, pour la plupart, insensibles à la douleur. Leur langage est grotesque ainsi que leur manière de vivre. En général les habitants de Tracadie ne cultivent pas la terre, ils s'occupent de chasse et de pêche qui suffisent pour les faire vivre au jour le jour. Ils sont profondément ignorants, mais leurs mœurs sont simples et douces, et leur foi sinon éclairée du moins très vive.

Le Lazaret de Tracadie est situé en pleine campagne et dénué des choses indispensables à la salubrité et au bien être d'un hopital.

Le 24 Mai, nos très honorées Sœurs envoyées pour examiner toutes les choses sur les lieux afin de voir s'il y avait possibilité

d'accepter une fondation à Tracadie, étaient de retour au milieu de nous, mais leurs grands et nobles cœurs pleins de commisération pour les pauvres lépreux étaient demeurés à Tracadie. Après bien des délibérations, après avoir pris de sages mesures et obtenu de Mgr. Rogers, alors de retour d'Europe, un Décret d'érection, la fondation fut acceptée et le 12 Septembre 1868, nos très honorées Sœurs Pagé, Quesnel, Viger, Brault, religieuses de chœur, ma Sœur Clémence, converse, et ma Sœur Luména, tourière, franchirent le seuil de notre béni monastère pour prendre le chemin de l'exil, où Dieu les appelait. Les Révds. Messires Nercam et Gauveau les accompagnaient. Elles arrivèrent à Chatham le 18 Septembre après un voyage très périlleux. Sa Grandeur Mgr. Rogers les attendait au port d'où Elle les fit conduire au Palais Episcopal. Le 29 Septembre elles quittèrent définitivement Chatham pour Tracadie, le jour de St. Michel Archange leur semblait un beau jour pour commencer un voyage et une entreprise. Nos chères Sœurs arrivèrent à leur nouveau monastère vers 5 heures. Elles furent reçues avec une extrême joie par le Rév. Monsieur Gauvreau alors curé de l'endroit et par les habitants. L'air retentissait du son des cloches, les pavillons étaient hissés, plus de 150 personnes étaient réunis pour les recevoir. Le 4 Octobre 1868, fête du St. Rosaire, la Sainte Messe fut célébrée pour la première fois dans le petit monastère de Tracadie précédée du chant du Veni Creator. Le soir il y eut Salut solonnel du T.-S. Sacrement suivi d'un sermon par le Révd. M. Gauvreau. Environ 200 personnes assistaient à la cérémonie. La joie des pauvres lépreux était au comble, tout le monde entourait nos Sœurs et voulait leur donner des marques de vénération.

Le Monastère n'avait que 40 pieds de longueur et l'Hôpital 50 pieds, mais on y ajouta bientôt d'autres batisses que l'on faisait transporter. Les braves Acadiens se dévouèrent tellement au service de la Révérende Mère Pagé, élue supérieure de cette nouvelle maison, qu'en six jours on eut un batiment de 179 pieds. Depuis ils sont toujours demeurés attachés à nos Sœurs qui sont toutes dévouées et affectionnées à l'œuvre que Dieu leur a confiée. Souvent elles nous expriment dans leurs lettres leur satisfaction d'être employées au service de ces chers lépreux qu'elles trouvent bien bons. Voici comment une d'elles

s'exprime: "Je me glorifie et suis heureuse on ne peut plus ici-bas de pouvoir être constamment avec nos chers lépreux qui sont si bons. Nous sommes toujours surprises de voir comme il est facile de les traiter, vraiment ils nous font honte par leur obéissance et leur bonne volonté pour nous plaire en tout ce qu'ils peuvent. Quelqu'un pour les faire endèver leur dit dernièrement que les Sœurs allaient s'en aller à Chatham. Eh bien, dirent-ils, si les Sœurs s'en vont à Chatham *on irons tout* à Chatham *et si les Sœurs* s'en vont *au Morillal* on *irons tout* au *Morillal* (Montréal). Je pense ma chère Mère que vous ne nous refuseriez pas le couvert, non plus qu'à nos chers lépreux, mais pourtant ne vous pressez pas trop, vous pourriez nous attendre trop longtemps: Il est probable que Tracadie conservera toujours ses Hospitalières de St. Joseph, ça bonne apparence.

Extrait d'une lettre, 6 Février 1870.

Je ne pense pas que les Anachorètes de la Thébaide furent plus solitaires que les Sœurs de Tracadie. Nous ne voyons, pour ainsi dire, que les pauvres qui viennent chercher des remèdes, et comme de coutume, cela n'est pas distrayant, au contraire, ils nous portent plutôt à Dieu qu'il ne nous en éloignent. Depuis le 17 d'Août j'en ai vu 1695, comme vous voyez, ma chère Mère, j'ai un peu d'occupation: Oh! que je serais contente si vous veniez voir ma petite Pharmacie, elle n'est plus reconnaissable; toutes les tablettes sont remplies, je les ai peinturées avec du rouge de Venise, j'ai tout peinturé l'armoire, le grand bureau, la porte, la table, à doubles couleurs, et je suis parvenu à imiter la terre d'ambre, c'est si simple et en même temps cela paraît si propre que c'est tout-à-fait joli.

Le petit Monastère de Tracadie semble fondé sur le roc. C'est un petit grain de sénevé qui croît au milieu des épines, mais qui promet de devenir un grand arbre. Nous avons les plus belles espérances à ce sujet.

La première lettre que nous reçumes de nos Sœurs de Chatham fut à l'occasion de la fête de Sainte Marguerite, patronne de la Mère Mance alors Supérieure.

19 Juillet 1869.

Ma Très honorée et chère Mère,

A peine sommes-nous arrivées sur cette terre étrangère qui sera désormais notre patrie adoptive que déjà nos cœurs veulent reprendre leur essor et franchir de nouveau la distance qui nous sépare.

Nous le leur accordons très volontiers, car voici la fête de Sainte Marguerite, votre chère patronne, et c'est à eux seuls que nous voulons confier nos vœux et notre bouquet de fête.

Ils seront, soyez en sure, de fidèles interprètes de nos sentiments de respect, de gratitude et d'amour filial. Seulement ces invisibles messagers souffrent étrangement de ne pouvoir vous donner avis de leur arrivée qu'après la fête, car ils n'ont pour signal que le bruit de la plume et encore leur faut-il se concentrer dans ce fragile véhicule de papier si lent à se rendre auprès de vous.

Bien-aimée Mère, que de choses nous aurions à vous dire et cependant tout se réduit à vous répéter ce même refrain de près ou de loin, nous n'oublierons jamais ce que nous devons à votre maternelle affection, et jamais les eaux froides et salées du golfe St. Laurent qui est entre nous ne pourront ralentir l'ardeur de l'amour filial que nous avons vouée à notre chère communauté de Montréal, cette première Mère qui nous a élevée, avec tant de tendresse et de dévouement. C'est pour la payer de retour que nous allons nous dévouer toute entière à l'œuvre qu'elle nous a confiée.

Puissions-nous nous montrer dignes de sa confiance et ne jamais ternir la gloire de ce cher Institut dont nous avons le bonheur d'être membres. Nous osons pour cet effet compter sur les ferventes prières de nos mères et de nos Sœurs qui nous ont témoigné tant d'affection.

Sa Grandeur Monseigneur Rodgers était absente à notre arrivée; Elle est attendue demain.

Je termine en vous réitérant de nouveau notre sincère reconnaissance.

Veuillez la faire agréer à toutes nos bien aimées Sœurs, spé-

cialement à nos vénérables anciennes dont la séparation se fait vivement sentir.

Depuis notre arrivée plusieurs malades et orphelins se sont présentés à l'heure même que je vous trace ces lignes, trois viennent de loin et sont bien malades, un quatrième nous arrive.

Le Rév. M. Barry nous fait attendre Sa Grandeur pour les admettre.

J'ai l'honneur d'être,

Ma très honorée Mère,

Dans les divins cœurs de la Ste. Famille,

Jésus, Marie, Joseph,

Votre très humble fille en Notre Seigneur,

SR. DAVIGNON; R. H. de St. Joseph.

La fondation de Chatham était l'œuvre bénie de la Providence et peu à peu elle prenait de la consistance comme le prouve la lettre des Officières. 1er Août 1869.

Ma très honorée Mère et mes bien chères Sœurs.

A la vue des merveilles que le Seigneur ne cesse d'opérer en faveur de notre St. Institut dans ce pays du Nouveau Brunswick qui est vraiment pour lui une nouvelle Terre promise, nous avons sujet de nous écrier avec le grand Apôtre : "Qui peut sonder les pensées de Dieu et qui peut lui donner conseil." En effet, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les événements qui ont eu lieu depuis la fondation de notre chère Maison de Tracadie pour se convaincre que Notre Seigneur veut se servir ici, des filles de St. Joseph pour des desseins connus de Lui seul, mais également dignes de notre admiration et de notre reconnaissance.

Le 25 Juillet est pour nous, ainsi que pour nos bien-aimées Sœurs de Tracadie, le grand jour que le Seigneur a fait. C'est ce jour là même que Sa Grandeur Monseigneur Rogers a procédé à la cérémonie de prise de possession de notre petit Hôtel-Dieu de St. Joseph de Chatham, et à la confirmation de notre très honorée et chère Mère Davignon dans la charge de Supérieure.

Le lendemain ont eu lieu nos élections, conformément à la Règle, et notre digne Mère vient d'assigner à chacune de nous la tâche que nous aurons à remplir sous la bannière de la Ste. Obéissance.

Voici l'ordre de nos offices, vu et approuvé par sa Grandeur Monseigneur Rogers.

La Révérende Mère Davignon, Supérieure, Ma Sœur McGurthy, Assistante, Ma Sœur St. Louis, Institutrice des Novices, Ma Sœur Vitaline, Cuisinière.

Notre petite communauté à peine naissante et incapable de remplir seule la mission qui lui est confiée sent le besoin irrésistible de l'attacher étroitement à vous, ma très honorée Mère et mes Intimes Sœurs pour se soutenir dans les épreuves de l'exil.

Fortifiées par cette sainte union et par le concours de vos ferventes prières, nous allons désormais nous jeter avec un aveugle abandon, entre les bras de la Divine Providence, coopérer selon notre faible pouvoir à l'œuvre de Dieu, et nous efforcer d'en assurer le succès en renvoyant à Lui seul toute la gloire.

Animées des mêmes sentiments, nous vous réitérons l'assurance du religieux et inviolable attachement que nous vous avons voués dans les Saints Cœurs de Jésus, Marie, Joseph, particulièrement celle qui a l'honneur d'être avec un profond et cordial respect,

Ma Très honorée Mère et mes bien-aimées Sœurs,

Votre très humble Sœur et servante,

La Secretaire du chapitre des Relgs. Hospres. de St. Joseph.

Extrait d'une lettre, 3 Août 1869.

Ma Très honorée et bien chère Sœur Pagé,

Je ne veux pas laisser passer cette heureuse occasion sans vous offrir mes respectueux et tout cordials saluts et sans vous donner quelques nouvelles de votre cher N. Brunswick, où vous avez laissé de bonnes vieilles connaissances qui ne vous oublient pas. J'ôse vous l'assurer, et surtout, Révd. Father Heegan, Father Gauvreau, plusieurs personnes de Chatham et à la tête

de toutes Sa Grandeur Mgr. Rogers, qui ne cesse de répéter ce mot "Mother Pagé, Mother Pagé."

Le Rév. Père Gauvreau est encore ici ; il ne parle et ne vit que pour sa chère communauté de St. Joseph de Tracadie, tout le reste lui est indifférent.

Notre château sera, je crois, prêt avant le printemps si on y travaille toujours avec autant d'ardeur.

Les ouvriers travaillent activement à recouvrir en bardeaux. Si je m'y connaissais, en fait de charpente, je pourrais vous donner plus de détails.

Notre très honorée et chère Mère s'acclimate assez bien, elle n'a pas un grand appétit comme ma Sœur l'Assistante et moi, mais je crois qu'elle ne se portait pas mieux chez nous. Une quantité de malades viennent ici chercher des remèdes, il y a beaucoup de phthisiques et d'asthmatiques.

Août 1869.

Ma très honorée et chère Mère,

Avec quel bonheur nous avons reçu vos chères lettres ! Il faut avoir éprouvé les ennuis de l'exil pour savoir combien est douce au cœur la sympathie d'une Mère qu'il nous a fallu quitter. Merci donc, chère mère, du souvenir maternel que vous gardez de vos pauvres enfants, merci surtout de la charité avec laquelle vous vous informez de leurs besoins.

Nous ne voulons pourtant pas en abuser et nous espérons vivre et mourir dans notre pauvreté plutôt que de mettre encore plus à la gênè notre chère communauté qui a tant fait pour nous.

Ici, chère Mère, tout le monde est pauvre aussi (j'entends surtout les catholiques), mais que les cœurs sont larges! Si nous voulions en croire Sa Grandeur nous l'endetterions à n'en plus finir pour nous mettre à l'aise, mais nous nous gardons de le faire autant que possible et nous tâchons de lui cacher nos privations, parce que lui-même n'a de ressources que la charité ou l'emprunt pour subvenir aux frais énormes de notre futur établissement, auquel on travaille sans relâche. Le croiriez vous chère Mère, l'Evêché nourrit plus de 20 personnes et

cependant, il n'y a sur la ferme que 2 vaches et quelques poules; pas un fruit, pas un oignon, pas un chou dans le jardin, si cela peut s'appeler un jardin.

Nous regrettons la perte du quart d'oignons ainsi que des pois, des fèvres et du canard de fonte que vous nous aviez promis, ainsi qu'on nous l'a dit.

Nous nous sommes informées si quelque chose était resté sur le Steamer, mais nous n'avons retrouvé que le baril de sel à médecine.

Ne soyez pas trop inquiètes de nous, ma très honorée et bonne mère, nous n'avons pas encore manqué du nécessaire et nous nous reposons de notre avenir sur la Providence qui assurément ne nous fera pas défaut.

On nous apporte déjà quelques petits présents, de la salade, quelques œufs, un petit morceau de beurre, ce qui nous fait ménager le nôtre pour le temps de la disette.

Heureusement nous avons bon appétit, en général; ce qui assaisonne les mets.

Au milieu de ces petites privations dont nous ne sommes, au reste, nullement surprises, nous n'aurions pas de plus douce satisfaction que d'entretenir la plus active correspondance avec nos bien-aimées Sœurs de Montréal et de Tracadie, mais il en faudra souvent faire le sacrifice, vu notre petit nombre et le peu de loisir que nous pouvons dérober à nos occupations.

Les malades nous viennent voir en grand nombre, et la pauvre Sœur *docteur*, après avoir étalé toute sa science médicale auprès d'eux, aurait honte de passer le reste du temps assise à son écritoire en laissant tout le travail à nos chères Sœurs.

Elle espérait au moins se dilater le cœur en écrivant quelquefois la nuit, et notre digne mère y avait consenti, mais Sa Grandeur n'est pas du tout d'avis de *gaspiller nos santés* et ne veut permettre de veilles que pour le besoin des malades, afin dit-il de ne pas perdre la réputation que possède le climat du N. Brunswick.

De la sorte chère Mère, nous vivrons peut-être assez vieilles pour aller finir nos jours à notre cher monastère de Montréal; mais nous laissons cela à la Providence et nous vivons au jour le jour. La grande faveur que nous serons toujours jalouses d'obtenir de votre charité, ma très honorée mère, c'est la con-

tinuation des ferventes prières que notre chère communauté adresse au ciel en notre faveur.

Ce sont ces prières qui nous soutiennent, daignez nous les accorder et croire aux sentiments de l'inviolable attachement avec lequel nous demeurons toujours dans les Sts. Cœurs de Jésus, Marie, Joseph et particulièrement

Celle qui a l'honneur d'être

Ma très honorée Mère

Votre très humble fille

La secretaire des Relgs. Hosplre. de St. Joseph.

Le noviciat du petit monastère de Chatham fut ouvert le jour de la fête du St. Nom de Marie par le chant du Veni Creator de la 1ère Postulante.

Sa Grandeur voulut que la cérémonie fut aussi solennelle que possible ; on avait fait des préparatifs en conséquence avant la messe paroissiale.

Mgr. revêtu des ornements pontificaux ayant pris place sur son trône et les chantres ayant entonné le *Lætatus sum* les Sœurs entrèrent dans le sanctuaire accompagnant la Postulante qui marchait la première un cierge à la main.

Après les saluts à l'Evêque et au chœur elle prit place au pied de l'autel sur le prie-Dieu qu'on avait préparé pour elle après le chant du Veni Creator.

L'Instructrice conduisit l'aspirante aux pieds de Sa Grandeur qui la bénit.

Elles retournèrent ensuite à leurs places entendre la messe, après laquelle Mgr. fit un sermon magnifique sur l'excellence de la Virginité et conclut en nous accablant de louanges et de bénédictions à l'adresse des humbles religieuses ; ce qui les remplit de confusion.

Mais tout cela fit grande impression sur les spectateurs qui furent très émus, et Sa Grandeur était on ne peut plus satisfaite.

Plusieurs jeunes demoiselles semblent avoir beaucoup d'attrait pour la vie religieuse mais nous ne sommes pas logées pour en admettre à présent.

Les travaux de notre bâtisse ont été repris avec une nouvelle

ardeur, les excavations du rez de chaussée sont terminées grâce au zèle de Sa Grandeur qui trouve un si fidèle écho dans les cœurs de ses prêtres et de ses diocésains.

Les Révs. M. Barry et Varelay ont voyagé la nuit et le jour à la pluie pour demander des ouvriers et charretiers.

Il est étonnant de voir qu'un ouvrage si considérable, qui vaut au moins £100, se soit fait gratuitement dans l'espace de 10 à 15 jours, et à l'époque même des récoltes.

Nous avons vu jusqu'à 30 personnes presque tous les jours travailler à l'excavation de la terre, de la pierre et du sable, avec une ardeur infatigable. C'est vraiment admirable. Il y avait là jusqu'à des vieillards, des invalides, des enfants de 8 ans jouant du pique et de la bèche la plus grande partie du jour, chacun fournissant de bon cœur sa personne, son temps, ses voitures, ses chevaux et même sa nourriture. Mgr. nourrissait les charretiers et leurs chevaux; quelquefois ce bon Père s'est trouvé à avoir jusqu'à 40 personnes à la fois dans la cuisine de son collège; et lui-même passait les journées entières, comme il le fait encore aujourd'hui, assis sur une pièce de bois, mais le plus souvent debout avec les pauvres journaliers.

Nous allions les voir de temps en temps pour les encourager Il y avait parmi eux des malades guéris par nos soins.

Nous aurons un beau rez-de-chaussée de 11 pieds de hauteur. Presque tout l'extérieur de la maison est fini, à l'exception du dôme et de deux ailes destinées aux *water closets*.

Les chassis sont tout posés. L'on commence aujourd'hui les cheminées, les lattages et colombages.

Il faut être sur les lieux pour croire à la générosité proverbiale du peuple de Chatham; presque toute la population catholique forme la classe ouvrière et pauvre par conséquent.

Et cependant la collecte annoncée pour le 15 août au profit de la bâtisse s'est élevée à £100.

Mgr. quelquefois nous amène deux ou trois malades par jour les tenant par la main et il ne nous quitte pas qu'il ne nous ait raconté leur intéressante histoire.

C'est ainsi que Sa Grandeur se fait chérir de ses diocésains, et aussi presque tous sont-ils prêts à s'arracher le pain de la bouche pour contribuer aux œuvres qu'il entreprend.

14 Novembre 1869.

Ma Très honorée Mère et mes bien chères Sœurs,

La présente va sans doute vous causer une bien vive surprise en vous annonçant que vos petites sœurs de Chatham sont orphelines pour la semaine...Notre très honorée mère est allée à Tracadie avec notre chère Sœur Pagé. La chose est-elle croyable ! Oui assurément ; elles sont parties hier matin, 13 novembre accompagnées du Rév. M. Varelay et de M. Finn, l'un de nos amis les plus dévoués.

Pour décider notre digne mère à entreprendre ce voyage il ne fallait rien moins qu'une assurance expresse de la volonté de Dieu, et c'est le Rév. P. Barry, je crois, qui la lui a manifestée et qui a conclu cette affaire avec notre saint Evêque.

Il faut remarquer ici que Sa Grandeur a toujours laissé notre mère libre sur ce sujet, par pure délicatesse et pour ne gêner en rien nos consciences, mais quand enfin elle s'est décidée d'aller à Tracadie, Mgr. y a applaudi de tout cœur, et tout en lui témoignant sa satisfaction, il l'a chargée d'être son représentant auprès de nos chères sœurs, puisque lui-même n'avait pas le loisir d'aller les saluer avant son départ pour Rome.

Il y a plus encore, cet incomparable Père a voulu absolument fournir ses chevaux et sa voiture pour le trajet, tandis que lui-même devra s'en aller par la poste jusqu'à Halifax, avec beaucoup d'inconvénients.

Les quelques jours de retard que Mgr. apporte à son voyage de Rome lui sont tout-à-fait précieux ; on ne saurait croire que dans l'espace de 5 ou 6 jours, il a commencé 3 bâtisses nouvelles qui seront prêtes à être continuées de bon printemps savoir, une grange (afin de nous donner la sienne) 2 ailes à la bâtisse neuve, une allonge à notre petit monastère et de plus un grand appentis pour le bois.

Tous les citoyens de Chatham sont émerveillés, plusieurs disent qu'il ne vit plus que pour les sœurs.

Mais lui n'a qu'une seule pensée, un seul but ; travailler pour la gloire et le service du Commun Maître ; oubliant tout le reste ou plutôt rapportant tout à cette unique fin, il n'est pas étonnant de le voir opérer tant de prodiges sans aucune resource humaine, en apparence.

Je ne tarirais pas si j'avais le loisir de parler plus longuement de notre vénérable et bien-aimé Père Mgr. Rogers.

Nous le perdons pour quelques mois, mais nous avons la ferme confiance que la Divine Providence, sa vigilante Mère et la nôtre, nous le ramènera sain et sauf de la ville Eternelle. Nous sommes heureuses de penser, ma très honorée mère et mes biens chères sœurs, que dans cette intention, vous unirez vos ferventes prières aux nôtres.

Je reviens à nos chères voyageuses, je pense qu'elles vont effrayer nos sœurs de Tracadie.

Notre mère a endossé le capot de buffle du Rev. Père Egan et ma sœur Paré celui de Mgr.; elles ont sur la tête je ne sais quelle espèce de coiffure de poil noir qu'on leur a procurées; elles ne sont vraiment pas reconnaissables, heureusement la voiture est fermée.

Je puis vous assurer, ma très honorée mère et mes bien chères sœurs que nos petites incommodités présentes ne sont rien auprès du bonheur que nous avons de posséder nos chères sœurs Paré et Odile, elles sont un trésor pour nous et avec elles poursuivrons-nous notre œuvre avec un nouveau courage.

Agréez donc de nouveau, ma très honorée mère et mes bien chères sœurs, l'hommage de notre vive reconnaissance pour le sacrifice que vous avez bien voulu faire de ces chères sœurs en faveur de votre petite maison de Chatham.

Nous sommes toutes en bonne santé. Quoique pauvres, nous n'avons guère ressenti jusqu'à ce jour les privations de Madame pauvreté. C'est avec un excellent appétit que nous mangeons du poisson 2 ou 3 repas chaque semaine, outre les jours maigres, c'est la mode du pays et le poisson ici est excellent pour celles qui l'aiment.

La viande fraiche est fort cher, cependant nous en avons un peu chaque semaine, ainsi que du lard et du bœuf salé que nous avons apporté de Montréal. Avec cela, on peut vivre, puis l'eau de notre puit est si bonne qu'elle nous sert de vin blanc; personne ne pense à mettre de sucre dans son thé; enfin l'appétit tient lieu de salade. Comme on s'accoutume à tout! Pour ma part, je vous assure que je n'ai rien à souffrir de ce côté là; il est vrai que je suis Roger Bon Temps; mais pour nos sœurs je ne sais ce qui en est, sinon que pas une ne se plaint ni ne

fait la grimace là-dessus. Nous avons été bien amusées l'autre jour par une petite scène qui se renouvelle assez souvent.

Un brave Acadien de Richibouctou entra par la cuisine pour voir le médecin, ma sœur Odile peu habituée à de pareilles visites, lui demande s'il est malade. Non " répond le bon vieux d'un ton de voix à faire trembler la maison, j'étions pas malade mé j'avions la courte haleine." La pauvre sœur moitié effrayée, moitié surprise, tourne le talon et se sauve dans la dépense. J'avais entendu crier l'homme de notre chambre, et pensant bien que c'était quelque malade, je descends et je trouve mon Acadien qui continue de me conter son histoire d'une voix de stentor. Notre mère et nos sœurs, enfermées dans le Réfectoire et moitié mortes de rire purent à peine faire leur lecture, tant était drôle la mine de ma sœur Odile avec son malade.

Nous voyons tous les jours un bon nombre de malades, comme à l'ordinaire; l'un d'eux, venu de l'Ile du Prince Edouard a passé 3 semaines à l'hôpital et nous a donné une vache; nous avons eu aussi quelques poules, un peu de beurre, des œufs et plusieurs semblables petits présents qui nous permettent de vivre sans être trop à la charge de notre Evêché. Et nous devons cet avantage à Sa Grandeur, aux Rev. Mess. Barry et Varelay qui ne cessent de nous vanter partout, et ainsi disposent tout le monde en notre faveur.

Je vous laisse, ma très honorée Mère et mes bien chères Sœurs pour aller recevoir la dernière bénédiction de notre saint Evêque qui va nous laisser dans quelques instants et se mettre en route pour son grand voyage. Déjà, la voiture qui va nous le ravir est toute prête et de notre fenêtre je vois tout le monde en mouvement à l'Evêché.

Puisse le Ciel nous ramener bientôt notre Pasteur et notre Père quand sa noble mission sera terminée. En vous priant d'agréer les sentiments dictés par l'étroite union que vous a vouée notre petite communauté je demeure tout particulièrement avec un cordial respect.

Ma très honorée Mère et mes intimes Sœurs,

Votre très humble sœur et servante,

Sr. St. Louis, Rel. Hosp. de St. Joseph.

---

28 Janvier 1870.

Ma très honorée et chère Mère,

Je ne puis laisser partir nos lettres sans y joindre ces quelques lignes pour vous informer de l'heureuse issue des arrangements conclus avec le bon Dr. *Stafford Benson* dont je vous ai parlé assez longuement dans une lettre. Il fait preuve envers nous d'une bienveillance qui nous montre visiblement l'attention de la Providence sur nous. Ces jours derniers, il nous a fait prier avec beaucoup de courtoisie de vouloir bien admettre une malade à l'hôpital. Il y en a 3 maintenant, il vient les voir chaque jour à la même heure. Je serais trop longue à vous raconter toutes la délicatesse de ses procédés.

Mais voici le principal. Le voyant si assidu, si affable, j'étais vraiment inquiète de savoir s'il chargerait nos malades du moins ceux qui seraient les plus aisés, et je ne savais comment aborder une question si délicate, cependant elle devenait nécessaire pour éviter toute difficulté à l'avenir. Nous avons justement une malade à la salle pour laquelle j'étais fort en peine à ce sujet ; car elle était venue pour se faire traiter par les sœurs seulement et le médecin avait donné sa prescription pour elle ; mais je lui proposai de bien s'entendre avec lui avant de la suivre. Elle le fit et le bon Dr. me dit ensuite en m'abordant "Ma sœur, cette femme craint le paiement, assurez donc vos malades que je ne leur veux rien charger pour le temps qu'ils passeront à l'hôpital, c'est à l'hôpital qu'ils doivent donner ce qu'ils ont à payer ; ni eux, ni vous autres n'avez rien à payer au médecin." Une autre fois, comme j'esseyais de lui témoigner notre reconnaissance "Quel est l'homme, s'écria-t-il, qui refusera de passer un quart d'heure, une demie heure chaque jour, dans un hôpital pour le soulagement de ses semblables." Je vous laisse à juger de notre contentement et surtout de la noblesse des sentiments du Dr. Benson, c'est un bon Père qui sous des dehors durs cache un grand cœur, une esquise politesse et beaucoup de simplicité et de franchise. Vous n'ignorez pas, chère mère, tout ce qu'il a fait pour nos sœurs de Tracadie, auxquelles il porte toujours le plus vif intérêt. Béni soit Celui qui tourne les cœurs comme il lui plaît en faveur de ses petites servantes.

Daignez nous aider à le remercier, ma très honorée mère, et

aussi à prier pour la conversion des protestants qui nous entourent et qui d'ailleurs paraissent si bien disposés.

Agréez le filial respect avec lequel je demeure, etc., etc.,

Notre petite maison de Chatham est tout-à-fait prospère. Nos sœurs ont la direction d'un pensionnat depuis 1871. Près de 200 enfants fréquentent leurs classes; elles ont sur ce nombre une vingtaine de pensionnaires.

Extrait d'une lettre, 3 Novembre 1872.

Si j'ôsais, je vous prierais, ma chère mère, de vouloir bien offrir mes respectueux hommages à Sa Grandeur Mgr. de Montréal, si vous avez l'occasion de La voir et La prier de vouloir bien me bénir ainsi que toutes mes petites enfants, au nombre de 130 dont 8 sont pensionnaires; et en particulier, l'une de ces dernières qui est protestante. Cette jeune fille appartient à une des plus respectables et des plus riches familles de X.... (Rouchiniegouak); je vous prie en même temps de vouloir bien faire prier nos sœurs pour cette chère petite *brebis égarée.* Deux autres grandes Dlles. protestantes doivent encore nous arriver ces jours-ci. Oh! je ne sais, ma mère, ce que je ferai alors, si mon bon Dieu ne m'assiste puissamment; car croyez-moi ce n'est pas peu que d'avoir à surveiller tout ce petit monde là.....

Je suis à veiller en ce moment une pauvre femme mourante; il y a une quinzaine de jours, j'ai eu le bonheur de recueillir le dernier soupir d'un petit saint, jeune homme de 18 ans, bossu, infirme et malade depuis l'enfance. Ce pauvre enfant avait vécu sans foi et sans religion aucune, au fond des bois de Pictou, jusqu'à ce que l'an dernier notre Père Varcly étant en visite dans ces endroits, l'invita à venir le voir à l'Evêché. L'enfant par un beau jour sortit de l'ornière, vint se présenter au Père qui le confessa, le baptisa et nous l'amena pour le préparer à communier. Depuis il est resté comme malade dans nos salles et enfant gâté de nos sœurs, car outre sa grande mesure de foi et d'amour tendre pour N. S., il était tout industrie et intelligence. Voyez donc, chère Mère, comme il est bon le Dieu que nous servons, à Pictou comme à Montréal. Nous avons eu Dimanche, la faveur d'assister à la première messe d'un ministre

protestant converti; ce Monsieur est d'Halifax. Il a fait un sermon ravissant sur la Sainte Mère de Notre Seigneur; si bien que deux protestants ont pris le parti de se retirer; aussi était-il loin de faire leur apologie.—Ces faits consolants ne sont pas isolés, mais nous arrivent assez fréquemment. Que le saint nom de Dieu en soit béni!

Tracadie, 10 Novembre 1872.

Ma très honorée Mère et mes chères Sœurs,

Je veille nos pauvres malades et je profite d'une si bonne occasion pour venir me reposer au milieu de vous, après tous les ouvrages d'automne que nous avons finis hier.

Notre Rév. Père Babineau, nous a passé les No. du " Nouveau-Monde sur lesquels sont tous les détails des splendides démonstrations qui ont eu lieu à l'occasion des Noces d'Or de Sa Grandeur Mgr. Bourget.

A Tracadie l'on ne connaît pas ces belles choses là: mais il y a aussi des beaux jours, des jours purs et sereins, des jours de grâces et de salut.

Permettez ma très honorée Mère et mes chères Sœurs que je vous parle un peu de la belle et sainte mission qui a eu lieu dans cette Paroisse, il y a trois semaines.

C'est le Rév. P. Hupier, religieux de Ste. Croix, qui l'a prêchée, et qui a fait des merveilles; mais je me trompe, si c'est l'homme qui plante et arrose, c'est Dieu qui donne l'accroissement et qui fait porter des fruits. Oh! oui, les fruits de cette retraite ont été divins! Pendant huit jours qu'elle a duré, l'Eglise a été continuellement encombrée; et malgré la pluie torrentielle qu'il a fait presque tout le temps, quatre prêtres ont été occupés tout le temps au confessionnal depuis 5½ h. du matin jusqu'à 10 h. et 11 h. du soir. Plusieurs personnes qui ne s'étaient pas confessées depuis bien des années se sont rendues à leurs devoirs; entr'autres deux hommes l'un de 40 ans et l'autre de 45 qui n'avaient pas encore fait leur première communion, sont venus à l'Eglise et ont communié à la fin de la retraite.

Je ne puis m'empêcher de vous parler surtout d'un vieillard

âgé de 80 ans qui par suite d'une querelle avec un voisin avait fini par abandonner la religion; depuis plus de 30 ans, il ne s'occupait plus de son âme. Plusieurs fois il avait maltraité sa femme pour l'empêcher d'aller à l'Eglise. En un mot, il était connu sous le nom de *Loup-garou:* cela vous dit tout. Eh bien! ma très honorée Mère et mes chères Sœurs, la retraite allait finir et le pauvre homme insensible aux prières de sa femme et de ses enfants, ne voulait pas entendre parler d'aller à l'Eglise. Un de ses neveux, homme plein de foi vint trouver notre mère et lui dit tout ce que je viens de vous raconter. Notre mère alors se hâta de lui donner aussitôt la médaille du Sacré Cœur qu'elle portait à son chapelet en lui recommandant de la lui porter immédiatement; et dès le soir même la chose fut exécutée, sans pourtant que le pauvre pécheur ne sut d'où elle venait.

J'ai oublié de vous dire que la veille notre Rév. Père Babineau était aller le trouver chez lui, pour le prier de penser à son âme et de venir au moins entendre un sermon; mais il n'en avait reçu que des injures et des blasphèmes.

Le lendemain donc que ce pauvre homme eût reçu la médaille, son neveu retourna le voir et le trouva dans un état indescriptible; il était comme fou, il ne savait quasi plus ce qu'il faisait; il lui avoua qu'il avait passé la nuit dans des frayeurs étranges et qu'il était décidé à aller au sermon; mais il ajouta d'uu ton un peu ironique, qu'il n'était pas encore aux pieds du prêtre; deux heures après, le pauvre pécheur était au confessionnal du Rév. Père Hupier qui entendit sa confession de trente ans; et, oh miséricorde divine! à huit heures du soir cette âme était régénerée dans le bain sacré de la pénitence.

Le lendemain, à peine la messe de communauté était-elle finie que nous vîmes arriver le bon vieux converti, que nous réconnûmes, sans l'avoir jamais vu; car il n'avait jamais aimé les sœurs plus que les prêtres.

Notre Mère le fit entrer au parloir; il était comme un petit enfant, il ne savait comment exprimer sa joie; il dit à notre mère qu'il venait la remercier pour la médaille qu'elle lui avait envoyée; on ne saurait se faire une idée de l'air de paix, de bonheur et de contentement qui brillait sur sa figure. Ce jour là même il eut le bonheur de communier. Notre mère lui

donna un chapelet, un scapulaire, des médailles, un petit crucifix, etc.; il partit chargé de dévotion, et promit à notre mère de revenir la voir de temps en temps; et il a tenu promesse, il est revenu la semaine dernière toujours dans ces admirables dispositions.

Pendant la retraite nous avons fait des scapulaires à tire d'ailes; les gens venaient en foule en demander. Nous avons même été obligées de veiller des parties de nuit pour en faire.

Depuis que nous sommes ici tous les ans les enfants de la 1ère communion avaient été enrôlés, mais les grandes personnes ne l'étaient pas pour la plupart.

Si cette belle retraite, ma très honorée mère et mes chères sœurs, a apporté une brise de grâces sur la Paroisse, il faut bien dire qu'elle nous a coûté à nous, quelques sacrifices; car vous comprenez que notre Rév. Père Babineau s'est trouvé dans l'obligation de remettre le temps et service aux bons Messieurs qui lui avaient ainsi prêté secours; d'abord il a dû aller à Pockmouche; il partit le dimanche après les offices, et est revenu le mercredi après-midi; il entendit nos confessions, et nous dit la Ste. Messe le jeudi, puis il repartit, et n'est revenu que le samedi soir. La semaine dernière il lui a fallu aller à Caraquet; il partit mercredi, et n'est revenu qu'hier soir.

Nous avons donc dû nous passer de messe et de communion pendant tout ce temps. Je vous avoue que c'est un genre de privation auquel nous n'aimons guère à nous accoutumer. Toutefois, il faut bien ajouter que cela n'arrive pas bien souvent; et puis maintenant que les missions sont terminées sur les côtes, notre Père ne s'absentera pas de longtemps.

D'ailleurs ma très honorée Mère, vous connaissez la bonté de notre Père Babineau, vous savez qu'il souffre autant et plus que nous de nos privations qu'il s'efforce toujours d'alléger. Un mot de nos malades: le petit William est mourant, il souffre un vrai martyr; il est extrêmement oppressé. Nous en avons aussi deux autres bien malades, nous veillons toutes les nuits depuis quelque temps.

Le nombre des malades du dehors semble diminuer un peu, mais il en vient encore assez.

Nous avons continuellement de la couture pour les Eglises des différentes missions voisines, surtout de Caraquet et de

Pockmouche, le Rév. M. Pelletier doit encore nous apporter un lot de vieux ornements pour les défaire, et refaire; ce qui pourra servir après avoir été teint. Depuis un an ma Sœur Assistante a cousu continuellement pour l'Eglise Paroissiale de Tracadie, nous fournissons du pain d'autel à onze missions; ce qui donne aussi du trouble; nos sœurs ont tant de peine à le faire, dans une grande cheminée tout embrasée. Ma Sœur Clémence se propose d'essayer le fer que nos chères sœurs de Laflèche nous ont donné, mais sur le poële de la cuisine; car ce fer est trop pesant pour s'en servir à la cheminée, et ce serait risquer de le briser.

Ma très honorée mère, vous qui connaissez la place ainsi que ma sœur Assistante, imaginez-vous que le petit pont qui va au Presbytère, est tout brisé. Notre Père est obligé de venir en pirogue. Il y a eu une tempête inouie le jour de la Toussaint, l'eau est montée extraordinairement, le pont a été brisé; un homme pouvait encore y passer avec précaution; et malheureusement le vent qu'il a fait vendredi l'a emporté; il est probable que l'on en fera un neuf avant le printemps. Le même vent a renversé la cheminée de l'Apothicairerie et les couvertures des ventilateurs, mais quelques-uns de nos malades convalescents les ont réparés.

Si les convenances ne me forçaient de terminer j'aurais encore bien des petits riens à dire, il est si doux de parler à une tendre mère et des sœurs bien-aimées!

Veuillez excuser la longueur de cette pauvre lettre et me faire l'honneur d'agréer l'expression des sentiments respectueux et affectueux de chacune de nous, mais bien particulièrement, ma très honorée Mère et mes chères Sœurs, de votre très humble sœur et servante.

Sr. St. Jean, Rel. Hosp. de St. Joseph.

LETTRE DU RÉV. M. LS. PIETTE, MIS., AU RÉV. J. F. MALO, MIS.

Portland, Orégon, janv. 1871.

Bien Cher Confrère,

C'est donc enfin que vos bonnes lettres nous sont arrivées à Portland, cinq mois après leur date. D'abord perdues en chemin, puis retrouvées à San Francisco, de là envoyées à Yakama dans la valise retrouvée du Père St. Onge, elles ne nous parviennent qu'au mois de Novembre. Toutefois je dois vous dire qu'elles ont été d'autant plus précieuses qu'elles se sont plus longtemps fait attendre. Merci bien pour celle que vous avez eu la bonté de m'adresser en particulier, comme pour celle aussi que vous m'avez écrite de Rome. J'ai répondu dans le temps, mais je crois que cette réponse ne sera parvenue à Rome qu'après votre départ.

Toutes vos lettres envoyées à l'Orégon sont une preuve évidente de votre attachement à nos chères missions. Je vous assure que cela nous fait du bien et nous encourage, lorsque nous voyons que nous avons des amis en Canada.

Maintenant vous attendez de moi, non des compliments, mais bien de nos nouvelles qui ne sont pas mauvaises, à Dieu merci. Et comme il est du devoir de chacun de répondre pour soi, je vais d'abord vous raconter les aventures de mes dernières vacances. Ayant eu l'avantage de trouver quelqu'un d'assez bon pour me remplacer au couvent, j'ai pu prendre un congé de six semaines, que j'ai passées sur les bords de la mer: ce qui a de beaucoup refait ma santé. Je suis allé visiter Victoria, et ses braves missionnaires, tant Prêtres que Religieuses, de là, je me suis rendu à la belle Mission Sauvage de la Baie des Cawitchines, où j'ai trouvé notre vieil ami, le R. P. Rondeau qui est maintenant un vrai Patriarche des Indiens, au milieu desquels il vit depuis déjà nombre d'années.

Ce bon vieux Père vient de bâtir cet été une église en pierre, de 30 pieds de front sur 64 de profondeur. Il a fait l'ouvrage lui-même, aidé d'un seul maçon, et de ses sauvages. J'ai eu l'honneur de mettre la main à l'œuvre, pendant les trois semaines que j'ai passé avec lui. En sus des travaux du Père et de ceux qui veulent bien lui aider gratis, cette église lui coûtera

encore la somme de $1,200, en espèce ; un bon Irlandais lui a fait cadeau, pour cette belle œuvre, de la jolie somme de $500. Pour le paiement du reste de la somme, le digne Père a bien voulu s'imposer le sacrifiee de la vente de toutes les bêtes à corne et chevaux qu'il possédait : c'était là le fruit de nombreuses années de soins et de travaux. Comment Dieu pourrait-il manquer de bénir tant de dévouement et de si généreux sacrifices, afin d'élever un temple à sa gloire, et pour le salut de beaucoup d'âmes.

C'est encore avec des moyens pareils que ce cher Père réussit, il y a quelques années, à bâtir un couvent pour les enfants de ses chers sauvages ; et les dévouées Sœurs de Ste. Anne, de Victoria, se hâtèrent par un sacrifice généreux de venir prendre soin de l'éducation religieuse de cette partie si intéressante du troupeau, confié aux soins d'un si digne Pasteur.

Ayant enfin pris congé de ce cher et vénérable confrère, je suis allé faire visite à une autre mission sauvage non moins importante, et remarquable par la bonne disposition de ses nombreuses tribus, la belle agence des Snohomiches, sur la Grande Baie de Puget, diocèse de Nesqualy. L'avancement et le succès de cette belle mission sauvage sont l'œuvre distinguée des R. R. P. P. Oblats. Il y a là un joli pensionnat pour les garçons tenu par eux ; et un autre pour les filles tenu par les Révdes. Sœurs de la Providence de Vancouver, Orégon, le nombre des élèves est au-delà de cinquante. J'ai été vraiment étonné du progrès que ces petits Sauvages font, non seulement dans la science de la religion, mais encore dans l'art de lire, d'écrire, et du calcul, etc., leurs examens de la fin de l'année ont été souvent très loués par les journaux protestants mêmes du pays. Continuant ensuite ma route vers mes foyers, je suis passé par la jolie petite ville de Siatel (Seattle), afin de visiter le digne Pasteur de la place, le Révd. M. Préfontaine. Sa chapelle est bien finie et très propre ; la majeure partie de sa congrégation se compose de bonnes familles Irlandaises. On parle beaucoup de cette jolie place sur la Grande Baie, comme devant être le terminus du grand chemin de fer Pacifique américain du nord. Les voies ferrées sont en grande vogue et progrès dans notre pays encore jeune de l'Orégon : celle vers le nord qui doit relier le fleuve Colombie à la Grande Baie de Puget est déjà

avancée ; celle vers le sud destinée à relier l'Orégon à la Californie, est maintenant parcourue par les chars rapides sur une distance de près de 200 milles. Ainsi les jolies villes de Portland, Orégon City, Salem, Albany, Corwallis, Eugène City, Roseburg, ne sont plus qu'à quelques heures de distance. Et il nous est facile maintenant de visiter nos missionnaires et Sœurs qui ont des missions dans plusieurs de ces villes. On doit encore commencer des nouveaux chemins de fer dans deux ou trois autres places différentes ; les compagnies sont organisées, et les contrats donnés. Comme vous le voyez voilà beaucoup de progrès matériels pour notre pays. Mais ce qu'il y a de plus consolant, c'est que la religion ne reste pas en arrière. Le Rév. P. Wininger S. J. vient de prêcher cette année une retraite des plus fructueuse, dans toutes les missions de l'Orégon, et du Territoire de Washington, ou diocèse de Nesqualy. Il a opéré partout des conversions nombreuses et très consolantes pour la religion. Je n'entrerai dans aucun détail sous ce rapport car je sais que notre excellent journal de Portland, la *Sentinelle Catholique*, que vous recevez toujours vous a appris déjà toutes ces bonnes et heureuses nouvelles. Que Dieu bénisse donc cet excellent missionnaire qui sait si bien rendre gloire à Dieu, et ramener au bercail tant de brebis égarées.

Notre vénérable et digne archevêque d'Orégon, Mgr. F. N. Blanchet, vient heureusement de nous arriver plein de vie et de santé, de son magnifique, mais long et laborieux voyage du Grand Concile du Vatican. Son retour nous a beaucoup réjouis, et nous l'avons fêté du mieux qu'il nous a été possible. Sa Grâce nous a entretenus pendant longtemps des saintes et magnifiques choses, dont elle a été le digne coopérateur et le témoin, pendant son heureux séjour dans la Ville Eternelle.

De son côté, Monseigneur paraît heureux et satisfait de l'état prospère, dans lequel il retrouve ses chères et bien aimées missions, après une absence de plus de deux années.

Adieu, saluts et respects à tous les amis du Canada.

Tout à vous,

Ls. V. Piette, Ptre. Mre.

EXTRAIT DES CHRONIQUES DES SŒURS DE LA PROVIDENCE DE LA MISSION DES S. S. ANGES VANCOUVER, ORÉGON.

(*Suite et fin.*)

Il est assez difficile de se faire une image des fatigues que nos pauvres Sœurs ont à supporter, quand elles sont une fois arrivées aux mines. Elles sont obligées de visiter les *Claims*, les uns après les autres, de traverser des fossés profonds, de parcourir des terrains tous bouleversés par les mineurs, de descendre dans les excavations, et tout cela se fait à pied. Comme les *Claims* sont souvent bien éloignés les uns des autres, les courses à faire, sont très longues ; quelque fois ces pauvres Sœurs parcourent jusqu'à 20 milles dans une seule journée. Le succès qui couronne généralement leur œuvre, ne contribue pas peu à les encourager. Le mineur est généreux. Exposé tous les jours à devenir victime de quelqu'accident, il donne libéralement aux malheureux, surtout quand ceux qu'il est appelé à secourir, sont des enfants, dont les parents, peut-être, sont morts en travaillant au métier qu'eux-mêmes exercent. Les Irlandais si renommés pour leur attachement à la religion, leur grand respect pour les personnes attachées au service du Bon-maître, contribuent largement. Ils reçoivent toujours les Sœurs avec la plus grande cordialité. Le spectacle inattendu d'une religieuse au milieu de pareils déserts, les touchait profondément et leur faisait faire tous les efforts possibles pour augmenter la collecte. Nous en avons vu plusieurs vider leur bourse en disant : " Dieu m'a donné de bons bras, j'en trouverai encore." D'autres voulant épargner autant de trouble que possible aux bonnes Sœurs, en se chargeant de collecter pour elles, parmi leurs compagnons. Voici un trait qui nous donnera une plus juste idée de leurs dispositions. Plus de 60 Irlandais travaillaient dans le même *Claim* pour un Catholique. A l'arrivée de nos Sœurs rien de plus pressé que de collecter entr'eux. Un protestant mal disposé, refuse de souscrire, et aussitôt les mineurs déclarent au propriétaire, qu'ils ne veulent plus travailler avec cet homme. Force fut donc au propriétaire de le renvoyer pour ne pas s'exposer à perdre tous ses employés.

Les Sœurs furent bien peinées de cette détermination de la part des mineurs, mais il n'y eut pas à les faire revenir de leur décision.

Il y eut jusqu'aux Chinois qui malgré leur parcimonie proverbiale contribuèrent à l'œuvre des orphelins. Nos Sœurs généralement ne s'adressèrent pas à eux, mais elles le firent une fois ou deux, pour voir quel serait le résultat de leur tentative.

Un Monsieur qui accompagnait nos Sœurs, expliqua le but de la quête à l'un d'entr'eux qui savait un peu d'anglais. Il leur dit qu'elles avaient un grand nombre d'enfants, dont les parents étaient morts, qu'elles leurs donnaient à manger, à boire et de quoi se vêtir. Nos Chinois se consultent, puis ils décident de donner quelques piastres pour prouver leur sympathie pour une telle œuvre.

Quoique les populations minières soient en partie composées de toutes espèces de gens ; qu'il se commette des meurtres très souvent et qu'il n'y ait d'autres lois connues que celle du *couteau* et du *revolver*, cependant il est étonnant de voir le respect dont nos Sœurs ont toujours été entourées, les attentions, les bontés, délicatesses même, dont elles ont toujours été l'objet.

Qu'il nous soit permis, ici, de payer un tribut de reconnaissance aux Messieurs qui pour nous aider à payer quelques dettes et à soutenir nos établissements, ont bien voulu partager les fatigues et les dangers de ces pénibles quêtes. Leur dévouement pour le développement de nos œuvres dans ces circonstances, mérite notre gratitude et celle des orphelins de Vancouver.

Notre état de Sœurs de Charité qui si souvent nous donne de si douces consolations, en nous procurant l'occasion de ramener à Dieu des âmes qui s'en sont éloignées par les attraits trompeurs du malin esprit, rencontre cependant des occasions d'angoisses ; en voici un exemple entre plusieurs autres.

En 1869 mourut à notre hôpital St. Joseph, un homme, qui né de parents catholiques avait reçu le St. Baptême, mais n'avait depuis pratiqué aucun acte de religion. Aussi son ignorance des vérités de la Foi était complète. Cloué depuis plus de 6 mois sur un lit de douleurs, les Sœurs hospitalières n'épargnèrent ni peines, ni fatigues, pour prodiguer à leur cher malade les secours spirituels et corporels, que son état réclamait.

Mais il s'obstinait à refuser les secours que le céleste médecin des âmes lui offrait si abondamment. Il ne pouvait supporter la vue des prêtres, tellement que quand il les voyait visiter les salles des malades il tournait le dos, ou feignait de sommeiller pour éviter leur rencontre. Les hospitalières en proie aux anxiétés qu'inspire la pensée d'une âme prête à devenir la proie de l'enfer, redoublaient leurs instances au ciel, à mesure que le malade paraissait s'endurcir davantage. Un jour, il dit à l'une d'elles. "Vous pouvez prier et vous désoler tant que vous voudrez, je ne me convertirai pas, si je reviens en santé, je verrai ce que j'aurai à faire, mais maintenant je mourrai dans l'état que je suis." Une autre fois, il dit à l'hospitalière qui lui demandait de réciter avec elle une petite prière : "Vous resteriez là toute la journée que je ne prierais pas.!'

Le jour de la fête de St. Thomas, la Sœur qui avait passé la nuit avec les malades, était agenouillée auprès du moribond ; elle croyait à chaque instant qu'il allait rendre le dernier soupir ; c'était pendant la messe qui se disait à l'hôpital pour fléchir le ciel en faveur de cet infortuné. Au moment de l'Elévation, le malade parut plus agité, la Sœur s'approcha de lui, et lui demanda de dire avec elle : *Mon Dieu ayez pitié de moi ! sauvez-moi !* Le malade répéta aussitôt l'invocation avec l'accent d'une ferveur qui semblait lui faire comprendre l'éminent danger où il se trouvait. Enfin il parut désirer le Prêtre. Comme la messe n'était pas finie, la Sœur lui fit faire plusieurs fois, des invocations conformes à son état. Aussitôt que le Célébrant eut ôté la chasuble. il alla trouver le moribond quelques minutes après que le Prêtre fut avec lui, il perdit connaissance et tomba en agonie. Cependant la connaissance parut lui revenir à de petits intervalles, pendant lesquels il baisait amoureusement le crucifix,

Il reçut l'absolution générale et l'Extrême Onction, à 11 heures il expira. Puisse le Dieu de toute miséricorde avoir eu pitié de son âme et lui accorder une place en paradis, comme au larron pénitent.

ITINERAIRE DES SŒURS GRISES A LA RIVIERE McKENZIE. (*Suite.*)

1er. Juillet, lever à quelques minutes avant 3 heures—temps magnifique. Nous avons dû coucher dans un marais; pas moyen de trouver une meilleure place. Nous avons dormi quand même, l'humidité avait traversé notre prelas qui est pourtant très bon.

2 Juillet,—réveil à 3½ heures. A huit heures nous laissions la Rivière Kisiskatchiwan pour prendre le lac du Foin.—A 7½ heures du soir nous étions à l'entrée du lac Cumberland; et à 9 heures le même soir nous étions au fort qui porte ce nom, et dont le bourgeois est M. Bélanger. Après un bon souper d'éturgeon, du bon pain, etc., nous avons eu encore l'avantage d'avoir de bons lits; ce qui nous a reposées considérablement de nos fatigues.

3 Juillet,—réveil à 5 heures. Ici nous avons eu et pris le temps de faire un peu notre toilette.—A 7 heures du matin, après un fameux déjeuner et avoir fait nos adieux à Madame Bélanger qui nous avait plus que bien reçues, nous continuons notre chemin.—A midi, pendant qu'on prépare le diner, un gros orage nous arrive avec tonnerre, vent, pluie, grêle, enfin rien ne manquait pour rendre la tempête effrayante; heureusement que nous étions arrivées dans une petite baie à l'abri du vent.—A 6½ heures du soir nous disions adieu au redoutable lac Cumberland pour entrer dans la Rivière Maligne; je vous assure, ma Chère Mère, que cette rivière porte bien son nom, elle est méchante au suprême degré. Ce soir nous avons campé à 9 heures par un temps froid et humide.

4 Juillet,—lever à 3½ heures, très beau temps nous aurions dû faire 4 à 5 portages, mais grâce à l'eau haute, les hommes n'ont fait qu'un demi portage; ils ont pu venir à bout de monter tous les autres rapides à la perche et à la cordelle. Nous sommes, à l'exception d'un seul homme, restées dans la barge pendant tout ce périlleux trajet. Vous pouvez penser si nous avons eu peur, et si nous avions le cœur serré.

5 Juillet,—lever à 3¾ heures et à 4 heures nous étions en face d'un gros et grand rapide, qu'on appelle portage des bois; ici portage complet du baggage; nous avons marché dans le bois

un mille à peu près, les hommes ont monté les barges par eau ; à 11 heures du matin nous avons rencontré le R. P. Dumoulin, Missionnaire du lac Caribou. Ce bon Père descendait pour aller donner des missions au Fort Cumberland, et au grand Rapide. Les barges qui le descendaient s'en allaient à la mer porter les fourrures, et devaient le prendre en remontant. A 2 heures après midi, nous disons de grand cœur, adieu à notre chère rivière Maligne, et nous traversons le lac Castor qui a 12 milles de long. A 8 heures nous campons sur une jolie petite Ile.

6 Juillet,—lever à 3 heures 20 minutes. Ce matin nous avons fini de passer le petit lac d'hier soir ; ensuite nous sommes entrées dans une petite rivière qui paraissait bien belle ; et voilà qu'à sept heures du matin nous apercevons un gros et long rapide qu'on appelle, le rapide de l'Epinette blanche. Ici encore portage complet, distance à peu près 6 arpents. Les hommes ont passé deux barges par eau, mais un homme de gouvernail ayant manqué périr, ils ont fait un chemin dans le bois, afin de haler les barges par terre.—A 2 heures moins quelques minutes nous fesions nos adieux à ce charmant rapide qui n'est aimé de personne. A 2¼ heures à peine avions nous laissé le rapide qu'un orage épouvantable nous arrive avec tonnerre, grêle, vent, pluie jusqu'à trois heures ; après l'orage pour notre consolation nous avons à monter deux rapides. Au premier nous avons marché dans la rosée jusqu'à mi jambes ; la barge est monté toute ronde par eau, 3 à 4 arpents. Le second nous sommes restées dans la barge ; pas de chemin par terre, c'était sérieux et effrayant de voir une si petite embarcation monter un si fort rapide rien qu'avec un câble. Ho ! si la corde cassait ! Que deviendrions-nous ! Impossible de vous dire, ma Chère Mère, les serrements de cœur qu'on éprouve en pareils dangers ! Il faut y passer pour en avoir une juste idée ! A 9 heures nous étions campées et nous nous remettions de nos craintes.

7 Juillet,—comme c'est dimanche, et que les hommes ont fait une fameuse journée hier, nous ne sommes parties qu'à huit heures, après avoir dit en famille le chapelet : nous nous étions aussi levées plus tard, à 5¼ h. seulement ce qui nous a grandement reposées de toutes nos peurs et fatigues du samedi. Vers

les deux heures après midi le tonnerre grondait fortement dans le lointain et à 2½ h. un gros orage qui a duré jusqu'à 4 heures, et nous a tenues tout le temps dans la barge avec un prélas sur la tête afin de nous garantir de l'épouvantable averse, mais en évitant un danger, nous étions exposées à un autre, car nous avons failli étouffer de chaleur sous cette pesante couverture.

8 Juillet,—fête de notre chère mère du nord-ouest, lever à 5 heures, mais pluie abondante et départ à 6 h.—A 7 h. nous étions en face d'un fameux rapide qu'on appelle le rapide de Lapluie. Nous nous étions proposé de prendre un bon congé en l'honneur de notre chère mère McMullen, et voilà que la pluie vient déranger tous nos plans, et peu s'en est fallu que nous jeûnions toute la journée, car nous n'avons pu réussir de faire à déjeûner qu'à 9 heures. A 1 h. après midi nous étions au rapide du Petit Bouleau qui a 3 à 4 arpents de long; ici nos hommes ont dû monter encore les barges à la cordelle, demi chargées de bagage. A 3½ h. un troisième rapide appelé Gros Bouleau long de 5 à 6 arpents; portage complet du bagage, traîner les barges par terre. Nous avons campé alors au bout de ce portage; de la pluie de temps en temps dans la journée. Comme vous voyez, ma chère mère, ce n'est pas facile de fêter par de pareilles aventures; tout de même nous n'avons pas manqué de prier pour notre chère mère McMullen, sans oublier non plus ma Sœur Dupuis, nos chères Sœurs Ward et Ste. Elizabeth.

9 Juillet,—lever à 3½ h. continuer la route, vent devant, mais beau temps, et pas trop chaud; le soleil se cache de temps en temps, ce qui soulage nos pauvres rameurs. A 11 heures nous traversons le petit lac du Chien; et à une heure, au bout de ce lac, un bien gros rapide qu'on appelle le rapide du *canot tournant*. Ça vous fait peur rien qu'à le voir; ici encore, portage complet, traîner les barges dans le bois l'espace de 2 à 3 arpents. A 8 heures nons plantons nos tentes.

10 Juillet,—lever à 3 h.; le temps est assez beau. Après avoir traversé un petit lac dont j'ignore le nom, vers les 9 h. du matin, nous apercevons un autre grand rapide appelé La Grenouille. Ici il faut haler les barges par terre, et faire portage complet.—A midi ¾ nous repartons, et à une heure nous arrivons à un second portage à demi charge, montant les barges à

la cordelle ; à une heure ¾ nous arrivons à un troisième ; ce n'est plus un rapide mais bien une chute effroyante à voir ; portage complet, traîner les barges dans le bois ; à 4 h. nous repartons pour aller camper à l'entrée d'un joli lac ; nos hommes n'en peuvent plus de fatigue après une pareille journée.

11 Juillet,—lever à 3¾ h., et à 7 heures nous voilà arrêtées par un gros vent devant, à 5 heures du soir le vent diminue et à 6 h. nous achevons de traverser le lac d'hier.

12 Juillet,—lever à 2½ h., à 3 h. nous quittons notre campement ; à 7 heures nous étions rendues au petit rapide de La Traite ; portage complet, hâler les barges dans le bois ; à 9 h. pluie battante jusqu'à 11 heures, à 11½ h. la pluie est cessé, et nous partons à la voile ; à 4 heures nous étions au grand rapide du Fort de la Traite. Ce portage compte bien pour deux, le premier à demi charge, le second qui est à 2 ou 3 arpents plus loin, est long et difficile ; le chemin par terre est affreusement mauvais, rien que des trous d'eau sous la mousse et pour un mille de long il faut hâler les barges dans le bois. A 8¾ h., nous sommes campés sur ce bourbier.

13 Juillet,—réveil à 2¾ h. et à 4½ h. nous étions au rapide du *Baril ;* portage complet, haler les barges dans le bois, temps humide, à 10¾ h. second portage, à une terrible chute dont personne n'a pu me dire le nom ; à midi ¾ nous partons après un diner à la hâte afin de profiter d'un bon vent de côté. A 4 h. troisième portage ; monter les barges dans les rapides, à la cordelle, à 9 heures nous dressons nos tentes ; un gros orage se prépare, le tonnerre gronde bien fort, les éclairs, le vent, la pluie, rien ne manque pour épouvanter les pauvres voyageuses ; à chaque instant nous croyons que le vent va emporter notre frêle maison de toile ; cet orage offreux a duré au moins trois heures. Il a plu si fort que l'eau, cette fois pénétrait à travers notre tente ; ce qui n'arrive presque jamais. Nous étions toutes considérablement effrayées, bien que nous n'eussions rien autre chose à faire que de nous confier en la Sainte Providence de Dieu.

14 Juillet,—lever à 6 h., le temps est froid et humide ; grand vent contraire qui nous arrête de marcher. Nous n'en sommes pas fâchées ; car nous sommes accablées de fatigues, et sentons un grand besoin de nous reposer, anssi en profitons-

nous à merveille pour payer au sommeil un peu de temps perdu.

15 Juillet,—lever à 3½ heures, temps couvert et froid, nous mettons en route et montons à la cordelle le rapide de l'Equerre ; c'est en descendant ce rapide l'année dernière que nous avions fait le plongeon. A 7 heures, nous arrivons au fort de l'Equerre avec un bon vent, mais par une pluie à verse. Le Bourgeois de ce fort est M. Christie, frère de M. William Christie de St. Albert, lequel vous avez dû voir à Montréal le printemps dernier. Ce bon M. et sa charmante Dame nous ont reçues avec toutes espèces de bontés. Ils nous font présents de bons biscuits, de viande sèche, de langues de caribou, etc. Cette fois enfin nous avons réussi à fêter St. Henri, patron de Mgr. Faraud, notre digne et excellent évêque de la Rivière McKenzie.

De ce poste à l'Ile à la Crosse, 10 jours de marche par les lacs et les rapides sans nombre comme aussi depuis la Rivière Kisiskatchiwan, trajet de deux semaines de marche comme nous venons de le voir, et au milieu des mêmes fatigues et des mêmes dangers. Mais arrivées à l'Ile à la Crosse, nous trouvons nos Chères Sœurs, avec lesquelles nous passons quelques jours, à nous entretenir de notre voyage, et surtout de notre cher Canada, de notre Maison Mère, de nos très-chères Sœurs, de toutes les bonnes âmes charitables de Montréal, etc., etc. Oh ! qu'il fait bon de parler, de s'entretenir de ces belles choses, quand on est dans les déserts, à des milliers de milles de sa religieuse et chère Patrie.....!

Sœur Lapointe.

(A Continuer.)

DE NOTRE MONASTERE DE LIMA (PÉROU,) CE 31 DÉCEMBRE 1872.

" Ne vous étonnez pas si vous êtes crucifiées ; le démon est enragé contre les religieuses du Bon Pasteur, parce qu'elles arrachent des âmes à l'enfer."

(Parole de notre digne Mère Marie de Sainte Euphrasie.)

(Suite et fin.)

Très honorée Mère Générale, bien-aimées Sœurs,

Nous recommandons, chères Sœurs, à vos ferventes prières et oraisons notre regretté Président, afin qu'il partage bientôt le bonheur des élus, si toutefois il ne le possède pas encore.

Nous avons des tremblements de terre qui nous causent de grandes frayeurs. Dans le courant du mois d'octobre dernier, de terribles secousses nous tirèrent de notre sommeil à trois heures du matin. Les effroyables craquements des murailles et les grondements souterrains qu'on entendait nous faisaient craindre à chaque minute que notre maison ne s'écroulât. Les enfants couraient hors des dortoirs en pleurant et criant de toutes leurs forces : " *Misericordia ! ! oh ! Senor ! ! Misericordia ! ! !* " Une demi-heure après, tout était fini, il ne nous restait qu'à rendre grâces à Dieu de nous avoir préservées d'accident. Une crainte salutaire s'était emparée de tous les cœurs. Le 28 octobre on sortit et on porta en procession une image miraculeuse, dite *Senor de los Milagros* (Seigneur des Miracles), pour conjurer le Tout-Puissant de pardonner à son peuple. Nous aussi, nous fîmes une procession, parcourant tout le monastère et priant sainte Rose pour que les crevasses faites à nos murs par le violent ébranlement ne se renouvelassent pas.

Nous sommes parfois fort incommodées par les insectes, dont la piqûre de quelques-uns est mortelle, telle que celle du scorpion. Nous en trouvons dans nos cellules, qui sont tombés du toit ; une de nos tourières passa la nuit en ayant un sous son oreiller, sans qu'elle s'en doutât ; heureusement il ne lui fit aucun mal.

Nous avons des épidémies qui font grand nombre de victimes en ce moment. La variole, les mauvaises fièvres et les maux

de gorge sont de puissants destructeurs dans nos villes péruviennes. Jusqu'au mois de novembre nous avions été épargnées, mais aujourd'hui quatre de nos sœurs sont atteintes. Le docteur ayant déclaré qu'il fallait les envoyer sur le bord de la mer si nous voulions leur sauver la vie, la Révérende Mère Supérieure des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (Picpus) s'est offerte, avec la cordialité qui caractérise ces saintes religieuses, à les recevoir dans la maison où ces dames vont chaque année prendre un peu de repos. Nos chères malades sont donc là, attendant leur guérison du céléste médecin et offrant leur souffrances pour la mission de Lima. Nous espérons que le bon Dieu nous les rendra: nous avons tant besoin de leur concours dévoué !

Vous voyez, nos très-honorées Sœurs, que nous avons une large part de la croix de Jésus· Oh ! priez pour que ce doux Sauveur nous donne la patience. Déjà nous sentons toute la force de ces paroles de notre vénérée Mère fondatrice: "*Ne vous étonnez pas si vous êtes crucifiées: le démon est enragé contre les religieuses du Bon-Pasteur parce qu'elles arrachent des âmes à l'enfer.*" Puissions-nous en arracher beaucoup: alors que nos peines nous sembleront légères !

Maintenant, chères et aimées Sœurs, voulez-vous connaître les richesses du Pérou ? Nous vous dirons que, outre l'or dont on parle tant, il y a la *plata pina* et le *guano* dont les Péruviens font leur trésor, ou plutôt leur dieu. La montagne qui renferme ce précieux métal est dans l'île Chincha, lieu où les oiseaux se reposent de leurs courses. En parlant d'êtres ailés, permettez-nous de vous apprendre que le volatille qu'on voit le plus souvent ici est le Gallinaso, espèce de dinde très-apprivoisé et surtout très-commode, puisque ce sont eux qui nettoient les rues de toutes les immondices, qui ne manquent pas à Lima. Le règne végétal est, dans son genre, aussi riche que le règne minéral; ce sont des moissons de fleurs. Nous avons dans nos jardins, qui sont très-vastes, un laurier de vingt pieds de hauteur, des rosiers, des fuschias et mille autres fleurs dont nous ne connaissons pas même les noms, toutes plus fraîches, plus magnifiques les unes que les autres. Nous avons aussi des cotonniers donnant le plus beau coton, des vignes d'où l'on extrait d'excellent vin. Les arbres fruitiers sont en très-grand

nombre, dont voici les principaux : le pêcher, le bananier, le grenadier, la palta, (à gros fruit vert, délicieux) ; le cognassier, le noyer, etc. Comme la taille des arbres n'a pas été faite dans nos enclos depuis longtemps, la récolte des fruits a été peu abondante ; nous espérons que l'année prochaine nous serons plus favorisées ; alors que ne pourrons-nous partager avec nos bien-aimées Sœurs de la Maison-Mère !

Nous croyons avoir donné à vos Charités un aperçu de tout ce qui s'est passé dans notre petite tribu de Lima depuis sa fondation ; il nous reste à vous dire que, sur cette terre lointaine de l'Amérique du Sud, nous avons non-seulement la consolation de conserver nos douces relations avec nos bien-aimées sœurs de Montréal, mais celle d'écrire fréquemment à ce cher Angers d'où nous vient la lumière ; c'est dans ce centre de l'Institut que nous allons puiser les conseils dont nous avons besoin, aussi sommes-nous heureuses de renouveler ici à notre Vénérée Mère Générale et notre reconnaissance et nos sentiments de soumission et de fidélité.

Daignez, nos bien chères Sœurs, ne pas oublier devant Dieu notre mission naissante ; croyez que, de notre côté, nous vous portons toutes à l'autel du Seigneur, et si nous ne vous envoyons pas l'or du Pérou, nous déposons à vos pieds celui de la charité, cette charité fraternelle qui réunit tous les cœurs dans un seul, celui de Jésus. C'est en union de ce Cœur sacré et de celui de Marie que nous nous disons avec un religieux respect,

Nos très-honorées et bien-aimées Sœurs,

Vos très-humbles et indignes Sœurs et Servantes,

En Notre-Seigneur,

Les Sœurs de la Communauté de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur.

DIEU SOIT BENI !

Copacabana del Cercado, Lima, (Pérou.)

(*Amérique méridionale.*)

RESUME DES PELERINAGES DE L'ETE 1873.
LOURDES, (France.)

(Suite et fin.)

II

Ces multitudes heureuses et impatientes de retrouver à cette même place des joies regrettées déjà quand elles n'étaient pas encore entièrement finies, qu'avaient-elles fait ? Revenant avec le bonheur des visites anciennes, ou arrivées pour la première fois, ces troupes de pèlerins, partis des plus nobles contrées de France, élite eux-mêmes de leur pays, femmes pieuses, hommes fortement chrétiens, bourgeois ou paysans, religieux, prêtres, évêques ; plusieurs si loin des Pyrénées, perdus à tous les horizons et réunis ici en foule prodigieuses, ils venaient faire un jour d'honneur à Notre-Dame de Lourdes.

Il faut revivre, en un instant de souvenir, ces jours de tant d'éclat, pour bien juger de la gloire de la sainte Vierge en son sanctuaire de la Grotte.

Le matin, tout d'uu coup, bien souvent à l'aurore, souvent aussi à une heure assez avancée, la large voie qui relie la gare à la ville apparaissait bordée de deux longues lignes de voyageurs ; leurs chants lointains s'entendaient vaguement, des étendards s'avançaient au milieu. Entrés en ville, les cloches sonnant à toute volée, le peuple accumulé sur leur passage, ils chantaient et priaient ; on se disait avec étonnement le pays d'où ils étaient partis. Mais de quelque terre qu'ils fussent venus, ils n'avaient tous qu'un nom à chanter : la Vierge Immaculée, Notre-Dame de Lourdes. Prières, cantiques, bannières, âmes en allégresse, tout marchait comme une vision du Paradis, ravissant les spectateurs, et eux-mêmes ravis bientôt quand se montraient la chapelle sainte et le Gave bleu et les environs verdoyants de la Grotte, ces lieux saints où ils allaient chercher de si loin les traces de la Reine du Ciel. Ils couvraient en montant la colline de magnificence et entraient enfin dans la chapelle. Devant la perspective radieuse des colonnades, des arcades, des voûtes aériennes, sous les pavois flottants, ils s'arrêtaient comme au seuil d'un sanctuaire céleste. Voilà donc la chapelle demandée par la Vierge à la Grotte ! Ils rendaient gloire dans le silence d'une admiration inatten-

rinages s'accumuler ; tout faisait place à un doux étonnement et devant ces encombrements de gloire et d'amour pour Marie, due. La prière recommençait, les chants redoublaient et devenaient ardents ; quelquefois un prêtre de sa parole animait encore les âmes. Le Saint-Sacrifice était offert à l'autel de marbre et d'or ; dans la majesté et la douceur de ce temple, on sentait Dieu descendre, et quand l'Hostie arrivait de l'autel pour la communion, les pèlerins savaient bien que Jésus était là et qu'ils le devaient à la Vierge sainte et que Notre-Dame aussi était là l'accompagnant jusqu'à leur cœur. Ils communiaient tous pour l'honneur et la joie de Marie, et les chants ne cessaient pas. Souvent ensuite ils descendaient ensemble, toujours chantant, à la Grotte. Et là, reconnaissant d'un œil avide les places consacrées, ils s'attendrissaient, ils bénissaient la Vierge Immaculée, ils priaient, ils s'éprenaient des charmes mystérieux de ce Rocher et de l'invisible beauté de l'Apparition.

Après le repas, tout le jour, les uns après les autres, par groupes ou tous ensemble, dans une liberté tranquille, les pèlerins sillonnaient les sentiers, promenaient la prière, l'admiration, l'allégresse, se fixaient agenouillés devant la Grotte, remontaient s'agenouiller à l'église, et attirés d'en bas redescendaient au sanctuaire incomparable du bord du Gave. Du milieu des chants et des prières, ils venaient ensemble à l'heure convenue à la chapelle, chanter plus solennellement et prier toujours. Les prêtres leur parlaient, répétaient à leurs âmes ce qu'elles avaient dit tout le jour : La Vierge Immaculée, et sa bonté et sa puissance ; leurs misères, leurs douleurs, leurs affections, leurs espérances. Ils vivaient de Marie, la puissante Mère de Dieu, la bénigne Mère des hommes. Tous leurs pas la cherchaient, tous leurs mots la racontaient, toutes leurs tristesses et toutes leurs joies l'appelaient, et les cœurs l'aimaient comme ils n'avaient jamais aimé, et comme on n'aime que là.

O gloire de Marie en un tel jour, dans la joie des hommes !

Ces honneurs étaient bien solennels avec un seul pèlerinage. Or, il n'y a point eu de semaine dans la grande saison, où plusieurs fois deux, trois, quatre, jusqu'à six convois ne se soient rencontrés le même jour. Il en naissait quelque confusion ; mais quelle compensation dans la magnificence des fêtes ! On ne pensait plus aux gênes mutuelles quand on voyait les pèle-

l'admiration devenait éperdue. Que de fois nous avons ouï dire: "Je n'aurais jamais imaginé que ces choses fussent si belles; si je ne les voyais de mes yeux, je croirais que ce sont des rêves du ciel."

D'heure en heure, les volées des cloches annonçaient à la ville une procession nouvelle. Elle arrivait quelquefois trop tôt aux portes de la Chapelle encore pleine et allaient attendre à la Grotte ou y faire sa cérémonie. Une troisième apparaissait au chemin incliné en-deça de la ville; on se hâtait à la Chapelle pour la recevoir. La messe et les communions recommençaient avec les chants. Et à peine ces chants finis et le temple évacué, d'autres chants, d'autres foules le remplissaient; les ciboires se vidaient de nouveau. Et cependant aux vingt et un autels, les prêtres incessamment offraient le Saint-Sacrifice et à la Grotte les pélerins se pressaient, se succédaient, pour prier de plus près et puiser quelques gouttes de l'eau miraculeuse. Les cantiques, les consécrations, les allocutions, les rosaires, les adieux quelquefois prenaient le temps jusque dans l'après-midi. Et alors, les pélerinages, se dégageant un à un de leur multitude confuse, montaient pour les grands chants et pour la bénédiction du Dieu-Hostie. C'est à cette réunion surtout que les orateurs sacrés, par une éloquence qui n'a peut-être nulle part été aussi habituellement inspirée ni aussi éclatante, saisissant tour-à-tour ces foules, les élevaient, les attendrissaient, et dans les exaltations souvent sublimes de l'Immaculée Conception, faisaient monter à Marie toutes les âmes par les élans de la plus douce espérance et les générosités du plus filial amour. Nous osons affirmer que dans aucune église du monde, la parole sacerdotale n'a produit d'aussi fréquents effets d'émotion, autant épanoui les âmes, fait jaillir de si bonnes larmes.

Non encore rassasiés de chants et de prières, mais pressés par les heures, les pélerins quittaient l'église. Au bas du perron, ils passaient entre deux haies de personnes impatientes, qui envahissaient aussitôt la chapelle libre pour y porter leur cantiques et entendre à leur tour les louanges de la Vierge et ses saintes leçons. Ainsi tout le soir.

C'était un tourbillon d'harmonie, de splendeurs, jusqu'à ce que, successivement, les processions repartaient et laissaient, avec le silence, l'étonnement des souvenirs.

Mais les pélerinages lointains ne s'en allaient pas, ils passaient au moins une soirée à Lourdes. Quand les étoiles avait allumé leurs feux et entonné leurs harmonies de la nuit nouvelle au firmament de Dieu, les pélerins étendaient un firmament aussi aux pieds de Marie ; les flambeaux scintillaient en leurs mains comme les astres et ils disaient les cantiques du soir. Et l'on faisait à la Grotte de grandes prières bruyantes comme les torrents et la voix des prêtres jetait des paroles ardentes et les yeux laissaient couler des larmes. Puis il s'entendait de vastes clameurs d'enthousiasme et d'espoir et l'on partait en procession de lumière et de chants. Si les saints du Paradis étaient venus en pélerinage à la Grotte, ils s'en seraient retournés ainsi.

O nuits qu'illuminèrent la Vendée, l'Anjou, la Bretagne ? . . . O nuits de Nimes, de Bourges, de Séez, de Tours ! !... O nuits qui dans le calendrier des anges de la Grotte restez marquées du nom et des feux d'autres peuples, que vous étiez belles !

Ces choses ne s'étaient pas faites encore sur la terre. Nul ne les avait vues, si ce n'est peut-être des saints, comme François Xavier par exemple, dans le délire d'une fièvre ardente après quelque grande fatigue d'apostolat.

Voilà les jours et les nuits de pélerinage à Notre-Dame de Lourdes, pendant une moitié d'année.

Rome a les églises, mais n'a pas ces fêtes. Et hors du ciel, et loin des Anges, la Vierge Marie a-t-elle nulle part et jamais reçu des ovations pareilles ?

III

Nous avons vu la marche splendide du pélerinage et supputé la richesse de ses éléments, notre oreille a entendu le bruit de ses grandes voix. Les anges qui s'y sont mêlés, la Vierge Marie, Dieu, peuvent seuls dire l'immensité de son action, la la puissance et la durée de son retentissement dans le monde des âmes et au ciel. Ces mystères cachent la vraie gloire du pèlerinage et de Notre-Dame de Lourdres. Quelques reflets éclairant des faits extérieurs peuvent nous la faire un peu pressentir.

Ce ne sont point des actes soudains et indépendants, ces

pieux voyages à Notre-Dame de la Grotte. Ils ont eu tous une génération lente et laborieuse. La pensée en a été portée silencieusement par quelques âmes zélées ; communiquée timidement, elle a gagné et puis elle est restée longtemps projet populaire, débattu, aimé, contrarié, et ce n'est qu'après avoir beaucoup occupé les esprits, que le pélerinage a pris enfin vie. Et qui peut dire les volées de pensées, de rêves, de désirs, d'impatiences, qui chaque jour partaient d'avance vers la Grotte. Le voyage était une question posé et discutée dans toutes les familles d'une ville, d'un canton, d'un diocèse, et suscitait de toutes parts des contestations peut-être, mais surtout des joies et aussi des regrets. Notre-Dame de Lourdes devenait une préocupation générale et commandait pour ainsi dire à la pensée publique ; combien entreprenaient des neuvaines de prières pour se préparer plus saintement. Quelquefois une prédication de quelques jours aidait le peuple entier et donnait plus d'empire à l'idée du pélerinage.

Le jour approchant, quelque chose de meilleur et de plus sanctifiant commençait. Il faut être pur pour aller fouler la terre de l'Immaculée Conception et cueillir ses sourires. Or, ils étaient rares dans un convoi entier; ceux qui ne sentaient pas ce besoin. On allait laver son âme, on renouvelait sa vie, on embellissait son avenir de volontés saintes. Tous ses actes s'accomplissaient avec une maturité plus grande et dans des efforts plus généreux ; bien et dûment confessés les pélerins pouvaient partir.

Qu'on ne dise point : les bons seuls se confessaient. Bien souvent le voyage a été pris comme la plus aimable des occasions pour réparer de longs abandons de la Sainte Table. Puis les bons ne le sont pas toujours tant, et avec une régularité de vie sincèrement chrétienne, il y a souvent de grandes conversions. Quoiqu'il en fût, on doit bien attribuer quelque importance à des centaines d'âmes assurées dans l'état de justice. Au moins, les centaines de mille qui dans toute la saison se sont établies ou raffermies dans la grâce sainte, n'est-ce pas là une bien notable révolution morale, dont l'honneur est doux à Celle qui le voyait s'accomplir pour l'amour d'Elle, dont l'effet ne peut être indifférent sur la société.

Le pélerinage, avant même de commencer, avait exercé

l'action la plus bienfaisante et la plus énergique qui atteigne la volonté humaine. Par lui, le mal était diminué et des vertus précieuses allaient augmenter les mérites dont la somme sauve la terre.

Ce n'est point sans fatigue que les pélerins arrivaient à la grotte. A travers la chaleur, pressés dans leurs voitures, un ou deux longs jours, une et jusqu'à deux nuits sans sommeil ou avec ce sommeil tourmenté qui ajoute à la lassitude, agacés par la poussière et la mordante fumée des locomotives, secoués au roulis si pénible du wagon, nourris au hasard, nous les voyions harassés, souvent presque malades ; et ici, la fatigue les saisissait encore par les longues cérémonies, la multiplicité des chants, les processions du jour, les stations debout, les marches du soir aux flambeaux, les nuits diminuées ou brisées. Tout cela voulu, accepté d'amour, soutenu en toute vaillance, c'est la grande et rare et redoutée vertu de pénitence. Les pélerins ont eu à souffrir beaucoup. Ils ont été pénitents publics, et la popularité des voyages aux sanctuaires célèbres a créé une vogue de pénitence.

Avec les membres, le cœur trouvait la mortification dans la séparation de la famille, le sacrifice des habitudes préférées, la libéralité qui a fait donner tant d'argent. Malgré la gêne universelle, des centaines de mille personnes se sont lourdement imposées pour le pélerinage. Des gens aisés eux-mêmes ont dû faire des retranchements pénibles. Or, immense a été le nombre des ouvriers et des paysans. Il était touchant de se dire en les voyant qu'ils sacrifiaient pour la vierge des épargnes bien petites et bien chères, les seules peut-être, et se condamnaient à des privations et à des labeurs. On entendait de temps en temps des histoires de domestiques, de jeunes personnes de métier, d'enfants, qui mettaient des larmes dans les yeux. A la chaleur de cet enthousiasme général, il est éclos des actes héroïques de générosité.

Notre-Dame de Lourdes a eu la puissance en ce siècle de soulever le peuple de France à ces vertus vigoureuses. Chaque acte du pélerinage montait à Dieu et cherchait sa miséricorde. Tous ces sacrifices étaient des prières, et en donnant ainsi de leur vie, de leur cœur, de leur or, que voulaient ces chrétiens ? Ils achetaient la prière, ils conquéraient un temps, un lieu, une

puissance pour la prière. C'est, au fond, tout le pélerinage et sa souveraine force. Que d'*Ave Maria* semés par les chemins de France! Que de rosaires effeuillés à tous les vents de la Patrie! Jetés aux échos, que de soupirs et de cris du cœur! que de notes suppliantes! De halte en halte, la prière recommençait, les cantiques de nouveau roulaient dans l'espace. Plutôt, la prière ne cessait pas. Elle durait cent lieues, deux cents lieues, trois cents lieues, la nuit, le jour, de Dunkerque à Lourdes, de St. Brieuc, de Brest, d'Amiens, de Nice, de tous les lointains, à Lourdes. On priait rien qu'en allant toujours, parce qu'on n'était parti que pour prier. Qui comptera, qui mesurera? Et ceux qui ont ainsi prié sont des centaines de mille!

On n'avait cependant encore que cherché le lieu de la prière. Qui dira les prières d'ici? Il y faudrait l'intuition et les lèvres des anges. Prières distraites du premier étonnement devant ces merveilles, prières plus profondes dans une admiration plus sereine, prières de la joie pénétrante de se sentir sur la terre de Marie, prières des attendrissements, prières de la communion, reçue de la main de l'Immaculée; prières du saisissement à la Grotte, quand on se disait: Elle était là!!!... prières du regard, des mains jointes, du cœur doucement atteint d'un sourire invisible, prières des larmes; prières de l'*Ave Maria*, prières dont les mots se perdent, prières silencieuses, les plus écoutées; prières enlevées par le *sursúm corda* de toute la foule, prières haletantes après le cri: "miracle!" pendant le tumulte d'un paralytique courant dans la multitude; prières des chants, des flambeaux; prières par les chemins, sur les pentes.....

Non, on ne saura jamais, jamais, les prières qui affluent à la Grotte de toutes parts, comme de toutes les sources, les eaux dans la mer. Jamais, jamais, on nè saura l'ardeur et la quantité de prières qui partent de la Grotte vers le trône de Dieu.

La prière est le tout de l'homme, sa souveraine force sur Dieu. L'effort de Dieu pour nous sauver va presque tout entier à nous faire prier. Quelle est donc la gloire de Marie d'avoir ainsi accumulé et avivé dans la Grotte la prière!

Si Dieu s'est déclaré impuissant contre la prière de deux ou trois réunis en un lieu quelconque, quelle a été sur sa justice la force de l'assaut des milliers et milliers de prières des pélerins

de 1873 ? Comment n'a-t-il pas fait descendre toute miséricorde, comment n'a-t-il pas sauvé tout ce qui périt ? Ce mystère est encore fermé de ce côté du ciel.

Mais il y a un phénomène inexpliqué. Le monde moral et social n'a plus de centre de gravité ni de point d'appui. Tout homme le voit. Or, malgré d'incessants bouleversements et des secousses effrayantes, le monde tient encore et il y a la religion, la famille, la propriété. Ce prodige d'équilibre, voilà le miracle de la prière publique. Elle s'est faite seule le centre de gravité et le point d'appui. Le monde vit sur la prière.

Une autre merveille est visible ; la création d'un peuple nouveau, " un peuple de conquête," qui s'établit dans la simplicité de la vérité, le courage, toutes les activités catholiques et sociales : le peuple qui porte sur sa poitrine la Croix, le Sacré-Cœur, qui prend pour écharpe le gros chapelet de bois de Notre-Dame de Lourdes ; qui n'admet plus la vile tyrannie ni de la peur, ni de la lâcheté ; dont les lèvres appartiennent à la prière, les mains à toutes les tendresses et à tous les combats. Notre-Dame de Lourdes en 1873, a fortifié sa conquête.

Deux puissances encore créées par le pélerinage et qui sont deux des beaux rayons de la couronne de 1873. En faisant prier, il a fait aimer ; et il laisse derrière lui deux grands amours : les deux patriotismes de la France et de l'Eglise.

Oui, la France est aimée par l'action de Notre-Dame de Lourdes. Il semblait que les pélerins vinssent ici pour se faire plus français. Sur 183 processions, toutes, toutes ont marché pour la France ; chacune d'elle a été une campagne patriotique ; les pélerins le voulaient et les prêtres l'avaient partout dit ainsi. Nous nous sommes croisés pour nous-mêmes. On a sans cesse, à tous les points, à toutes les heures, parlé à Marie de la chère et malheureuse France, et sans cesse de la France aux pèlerins. Les orateurs sacrés ont prêché la France avec l'Eucharistie et la Vierge, ils lui ont donné place dans l'Evangile, au pied du Tabernacle, sous le manteau de Marie Immaculée. Nul nom n'a été répété plus souvent et d'un accent plus chaud. L'on sait, venant de la Grotte de Lourdes, que sauver la France est un devoir catholique ; le patriotisme est devenu une vertu évangélique et n'est plus seulement l'ambition et la

gloire d'autrefois. La France est sacrée ; on a pleuré sur elle et on l'aime désormais avec l'Eucharistie et la Vierge. Il a plus aussi de charité de français à français. Ils se sont rencontrés du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident ; trouvant en eux de communs amours et d'identiques haines, leur fraternité s'est nouée plus étroitement.

La France est aimée avec l'Eglise et le Pape. Ce dévouement au Pape, levain des fortes âmes et des peuples qui doivent revivre dans la vérité et la justice, tout pélerinage l'a porté aussi, tout pélerinage est venu l'accroître. La prière a nommé le souverain Pontife à la Vierge Immaculée comme " le Père qui est en terre " comme le Roi nécessaire au monde des âmes. La prédication l'a fait connaître, en flétrissant les scélératesses du mensonge et du larcin. On l'a aimé à Lourdes comme le Cœur vivant du Sauveur, comme sa bouche infaillible et sainte et la France comme le bras du Roi des Rois.

En cette Grotte, Marie, semble accomplir cette double mission ; sauver l'Eglise, refaire la France. Elle a réussi dans les cœurs des pélerins de 1873. Ils sont pour Elle plus catholiques et plus français.

Notons une gloire encore de Marie à Lourdes, en cette année de tant de gloires, Celle-ci moindre, précieuse pourtant ; elle va des âmes à la Sainte Vierge et à Jésus. 1873 a enrichi les autels de calices, les voutes de lampes et promis des vitraux pour les murailles. Trois chapelles, Ste. Anne, St. Joachim, St. Pierre sont devenues le lot de la Bretagne, de la Vendée et du diocèse d'Arras, qui les orneront selon leur foi et leur cœur.

Après ce que Marie a inspiré aux peuples et ce que les peuples ont fait pour elle, nous réservions pour la dernière la gloire qu'elle s'est donnée à elle-même et dont elle a recompensé les peuples, sa gloire propre, où nous ne pouvons rien que supplier et bénir, ht qui la révèle avec un éclat toujours divin : le miracle.

Les foules ont cru le voir très souvent cette année à la Grotte, quelquefois à quatre reprises dans un même jour. Nous n'avons ni mission ni droit pour dire ce mot avec autorité ; c'est affaire à la Sainte Eglise éclairée directement et infailliblement de Dieu. Avec toutes les réserves commandées, mais aussi d'un cœur reconnaissant et joyeux, nous signalons des

guérisons soudaines accomplies à la Grotte même, qui ont paru s'écarter des procédes de la nature. En voici une liste certainement incomplète :

4 Mars, Marie Levivier, de Paris,—transports au cerveau et somnambulisme.

2 Mai, Merceron, de Boussay (dioc. de Nantes),—anémie de dix ans, aphonie de quatre ans.

23 Juin, Marie-Thérèse Rien, d'Auvillars, maladie incurable

23 Juin, Boyés d'Hyères,—paralysie du corps et de la langue, datant de l'enfance.

25 Juin, Mlle Grély, d'Aubignan,—mal au pied porté huit mois après une chute.

2 Juillet, Sœur St. Emilien,—mal d'estomac avec vomissesements persistant depuis neuf ans.

2 Juillet, Sœur Ste. Philomène, grandement soulagée.

2 Juillet, Caroline Esserteau, de Niort,—paralysie complète et ancienne.

23 Juillet, Lucie Fraiture, de Paris,—plaies cancéreuses et glandes.

14 Août, Baronne de La Rue, de St. Malo,—paralysie de onze ans et demi.

15 Août, M. l'abbé de Musy,—faiblesse extrême, ne pouvait marcher depuis onze ans.

17 Août, Célestine Bon, de Lacaune (Tarn),—poitrine et voix perdues.

17 Août, Marie Mialhe, de Roquecourbe (Tarn)—paralysie.

17 Août, Jeanne Farenc, de Roquecourbe (Tarn) vieilles plaies.

6 Septembre, Sœur Dorothée, de Rodez,—cuisse et jambe paralysées.

10 Septembre, Carissime Magnié, de Mirande,—névrose empêchant le mouvement.

11 Septembre, Anna Bouro, de Setzère,—attaques nerveuses terribles depuis quatre ans.

23 Septembre, Maria Marcus, de Mont-Labarthète, paralysie et plaies depuis quatre ans.

1er Octobré, Barbe Clanelet, de Cambrai,—mal au genou, depuis longtemps déclaré incurable.

1er Octobre, Jeanne Hillereau, de Nantes,—voix perdue.

1er Octobre, Irma Dubois, de Grandrieu, au lit depuis plusieurs années,—moële épinière atteinte.

2 Octobre, Anna Tourrette, d'Aubenas, — affaiblissement nerveux.

4 Octobre, Marie Gras, de Marseille,—danse St. Gui.

4 Octobre, Baptistine Alexis, de Marseille,—poitrine atteinte et symptômes épileptiques.

5 Octobre, Mlle Demarquis, de Marseille,—ne marchait pas depuis dix-huit mois.

8 Octobre, Mlle De Tinseau, de St-Ylie (Jura),—depuis deux ans dans son lit, depuis neuf ans atteinte de la moële épinière.

12 Octobre, Sœur Sophie, religieuse de la Charité, de Besançon,—violent hoquet, sorte d'aboiement depuis trois mois.

GUÉRISON DE MARGUERITE GÉHIER

(DE ROCHEFORT-SUR-LOIRE.)

Rochefort-sur-Loire (Maine-et-Loire), le 4 Février 1874.

Mon Révérend Père,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-inclus un rapport sur une maladie chronique soignée par moi depuis vingt-sept ans et sur sa guérison instantanée, dans la Grotte de Lourdes, dite de l'Apparition, le 27 août 1872.

Biens des fois déjà l'heureuse fille, qui a su apprécier les effets de l'intervention surnaturelle, m'a prié, dans sa reconnaissance, de vous envoyer l'historique de ses longues souffrances et de leur disparition si merveilleusement subite.

J'ai voulu attendre jusqu'à aujourd'hui pour me prononcer sur les résultats de ce fait vraiment miraculeux.

Veuillez, mon Révérend Père, m'accuser réception de mon rapport et agréer l'expression des sentiments bien respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur.

P. Galisson.

La fille Géhier (Marguerite), âgée de cinquante-neuf ans, native et habitante de Rochefort-sur-Loire, arrondissement d'Angers, département de Maine-et-Loire, d'une constitution

plus que lymphathique, je dirais mieux, scrofuleusé, fut atteinte dans sa jeunesse de diverses affections strumeuses, conséquence de son mauvais tempérament.

Etant domestique, audit Rochefort, chez ma sœur, seule et célibataire, elle fit, dans l'année 1846, une chute qui amena à la suite des douleurs vives dans la région coxo-fémorale droite, qui la forcèrent de garder un repos complet pendant quatorze mois.

Tous les signes d'une coxalgie du côté droit parurent alors; et des douleurs aiguës de l'articulation fémoro-tibiale, symptôme pathognomonique de la coxalgie, existèrent pendant longtemps. Un repos prolongé, des applications de nombreux et larges cautères avec la pâte de Vienne sur le membre malade, produisirent avec un traitement interne approprié à la maladie et au tempérament du sujet, un mieux qui lui permit de faire péniblement, pendant quinze ans, un service de domestique chez moi, exerçant la médecine dans la susdite commune de Rochefort-sur-Loire.

Pendant ces quinze années, quoique cette infirme fut déchargée de ce qu'il y avait de plus fatiguant dans le travail de ma maison par un domestique attaché à mon service, les douleurs reparurent assez souvent dans le membre inférieur droit, malade déjà depuis si longtemps.

Au mois de novembre 1868, le mal prit une plus grande intensité; gonflement considérable à la partie supérieure et externe de la cuisse droite, un peu d'allongement de ce membre inférieur, douleurs plus vives que jamais dans le genou, hydarthrose assez considérable; repos absolu, au lit, obligatoire pendant huit à neuf mois, traitement de nouveau par des révulsifs actifs et l'emoloi des préparations iodurées *intùs* et *extra*.

Depuis quatre ans alternatifs de mieux et de pire, sortie de chez moi depuis ce temps-là et retirée chez sa sœur, après un long séjour au lit d'abord, elle est restée dans l'impossibilité de marcher sans le secours de deux bâtons, et, malgré ce secours, marche bien lente et bien pénible.

A la suite d'engorgements du genou souvent revenus avec d'atroces douleurs dans cette partie, ankilose presque complète de l'articulation, impossibilité de se mettre à genoux de ce côté depuis quatre ans. Douleurs continuelles dans la région

illiaque droite, qui produisent une insomnie à peu près complète pendant des laps de temps plus ou moins longs, et rendent le sommeil bien pénible habituellement.

Au mois d'avril 1872, des douleurs très fortes reparaissent dans la hanche et une hydarthrose plus accentuée que jamais se manifeste avec des souffrances intolérables ; des vésicatoires et des badigeonnages d'iodure de potassium et d'opium calment les douleurs et diminuent l'épanchement. Mais le genou reste beaucoup plus volumineux ; l'ankilose est plus complète.

Ce triste état restant stationnaire, le 25 août 1872, la dite fille Géhier part pour Lourdes en compagnie de quelques parents et amis. Beaucoup de personnes lui conseillaient de ne pas entreprendre un voyage aussi pénible, qui pouvait être dangereux et aggraver sa triste position.

Cette pauvre fille, quoique ayant déjà fait plusieurs neuvaines à Rochefort pour obtenir sa guérison ou du moins une amélioration de son mal par l'intervention de Notre-Dame de Lourdes, en qui elle a mis toute sa confiance, se décide à faire le lointain pèlerinage.

Arrivée à la Grotte, dite de l'Apparition, le 27 août, elle se met de suite en prière et y reste pendant dix minutes sur les deux genoux sans la moindre difficulté; sans la moindre gêne, se relève, sent qu'elle peut marcher en s'appuyant sur ses deux jambes, sans le secours de ses béquilles. Elle portait depuis trois ans une genouillière en caoutchouc, pour comprimer l'articulation chroniquement affectée. Dans le trajet de la chapelle à la ville de Lourdes, cette genouillière, qui serrait habituellement le genou, ne tient plus et glisse au bas de la jambe. Elle la laisse à Lourdes ne pouvant plus s'en servir.

Elle repart pour Lourdes, le surlendemain 29 août, avec ses compagnons de voyage.

Le train arrivé à Pau, deux heures et demie d'arrêt dans la gare de cette ville, malgré la défense de ses parents, elle se sent si à l'aise pour marchér qu'elle fait avec eux, sans bâtons et sans le secours d'aucun bras, l'ascension fatigante du château d'Henri IV.

Pour rentrer chez elle, après être descendue du convoi à la gare de la Poissonière, elle fait trois kilomètres à pied sans fatigue.

Depuis ce retour à Rochefort, qui a eu lieu le 30 août, elle n'éprouve, affirme-t-elle, aucune douleur dans la hanche, ni dans le genou, ni dans la région iliaque droite qui, depuis fort longtemps offrait à l'examen une distension considérable et faisait craindre, à la palpation, des engorgements de ganglions de mauvaise nature.

Cette partie inférieure droite de l'abdomen est revenue tout-à-coup à son état normal. La souplesse et l'agilité de l'articulation fémoro-tibiale droit sont semblables à celles de la gauche. Le volume du genou droit est égal à celui du gauche; et le 30 août l'état général de la fille Géhier, à son arrivée de Lourdes était ce qu'il est aujourd'hui.

Pour moi, qui ai suivi, comme médecin, cette pauvre fille depuis quarante-trois ans, je la croyais incurable pour le reste de ses jours avec le seul secours des moyens naturels.

Je puis donc affirmer, avec connaissance de cause et dans la sincérité de ma conscience, que l'instantanéitéde l'amélioration complète du mal chronique et compliqué décrit ci-dessus, me met dans l'obligation de croire à une intervention surnaturelle.

Après avoir attendu cinq mois, pour voir si les heureux résultats de ce fait merveilleux se maintiendraient, je me suis décidé à faire ce rapport, ce qui m'a été demandé et que réclament de moi ma foi pleinement éclairée et l'intérêt de la vérité.

Rochefort-sur-Loire, Maine-et-Loire, le 30 janvier 1873.

P. GALISSON,

exerçant la médecine depuis 43 ans dans ladite commune.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Etablie dans le Diocèse de Montréal, par Monseigneur Lartigue, est la plus ancienne de toutes les œuvres du Diocèse.

Le 9 Octobre 1837, le premier Titulaire de l'Eglise de Montréal avait demandé au Souverain Pontife : Le *pouvoir* d'ériger une Association sous le titre : Œuvre de la Propagation de la Foi ; avec tous les *privilèges et indulgences* accordés à l'Association de Lyon pour le même but. Le 7 Janvier 1838, Grégoire XVI répondit par la S. C. de la Propagande : *Pro gratià juxta petitâ ; accordé tel que demandé.*

Enfin le Mandement d'érection fut publié le 18 Avril 1838.

Cette Association prit, en naissant, un accroissement qui fit voir tout d'abord et l'appel chaleureux de l'Evêque Titulaire, et la coopération ardente et fidèle des Diocésains. Pendant plusieurs années, elle subsista vivant de sa propre vie dans le Diocèse et faisant les œuvres qu'avaient en vue ses fondateurs. Elle venait en aide aux missions et paroisses pauvres, elle contribuait à l'érection ou à l'achèvement des Eglises ou Chapelles et fournissait une subvention convenable aux prêtres pour accomplir dignement les fonctions dont ils étaient revêtus. Plusieurs années après sa fondation, les Directeurs du conseil central de Lyon, apprenant les résultats de cette association modelée sur la leur, et jouissant des indulgences accordées alors par le Souverain Pontife, telles que mentionnées dans le Mandement de l'érection par Mgr. Lartigue *supplièrent* à plusieurs reprises Mgr. Bourget de s'unir à la direction du conseil central de Lyon. Sans vouloir prétendre que cette union donnerait à l'Association de Montréal de nouvelles faveurs ou indulgences, ils représentaient que les Associations particulières, réunies toutes en une seule, auraient davantage le cachet de catholicité qu'ont les œuvres générales de l'Eglise. Ils représentaient de plus que la publication des Annales de l'œuvre toute entière serait plus facile et d'un intérêt plus grand. Mgr. Bourget consentit à mettre son association sous la direction générale des conseils centraux de Lyon et de Paris.

Les aumônes recuillies dans ce Diocèse depuis longtemps et qui jusqu'alors avaient été reparties suivant les intentions de l'Ordinaire seul, furent pour la première fois transmises à Lyon, qui accordait une part de la caisse générale, devant être distribuée encore à la volonté du même Ordinaire. Quelquefois la destination des aumônes du Diocèse était faite avant même la perception du revenu de l'œuvre, par le conseil central.

Ainsi une année, l'argent collecté dans le Diocèse de Montréal fut envoyé à l'Evêque de Buffalo suivant l'ordre de Lyon. On comprend facilement que dans l'organisation générale, il peut se rencontrer des intérêts froissés mais qui sont oubliés, quand au lieu d'être en règle générale, ils ne sont qu'à de rares exceptions. C'est à chaque Evêque à voir ce qui serait le plus avantageux dans la perception et la distribution des aumônes, en soumettant cependant leurs vues aux conseils centraux de Paris et de Lyon. Généralement ces conseils s'empressent d'écouter les représentations des Evêques. C'est ainsi que la représentation de l'Archevêque de Québec fut favorablement accueillie, il demandait que l'argent ne fût pas envoyé à Lyon, mais restât pour les œuvres diocésaines, en union cependant pour les Annales et la direction générale de Lyon. Le tout fut accordé, moyennant une allocation par le bureau de Québec, pour quelques missions au nord dans notre Puissance. Comme cette faveur paraissait nécessaire pour le Diocèse de Montréal, elle fut instamment demandée. Ne recevant aucune réponse favorable, l'Evêque de Montréal, tout en regrettant cette séparation, remit l'œuvre de la Propagation de la Foi, sur son ancien pied d'existence dans son Diocèse, contribuant aux soins de ses propres missions. L'œuvre, comme autrefois, jouit des mêmes priviléges signalés par Mgr. Lartigue, aujourd'hui encore remplit également son but, en priant pour les missions en général, et en venant en aide à l'intention du culte et des pasteurs, qui sont dans ce Diocèse.

Cependant quoiqu'elle n'ait pas contribué comme avant son union avec Lyon au soutien des missions de Témiscamingue et d'Abitibi, elle n'a pas cessé de regarder comme siennes les missions de l'Orégon et l'établissement des Sœurs de Charité au Chili. Les nombreux enfants qu'elle a dans ces contrées savent tous ce qu'ils doivent à la généreuse sympathie de leurs frères de Montréal, ainsi que ceux du Nord-Ouest et ceux qui sont disséminés sur la frontière américaine.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCÈSE DE MONTRÉAL

TRENTIÈME NUMÉRO, SEPTEMBRE 1874.

SOMMAIRE.

COLOMBIE ANGLAISE—Lettre du R. P. Hein, O. M. I.......... 131
VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA ET McKENZIE—Itinéraire des Sœurs-Grises de Montréal à Providence.......... 137
MADAWASKA—Lettre de la Révérende Sœur Mailloux à la très-Honorée Sœur Assistante de l'Hôtel-Dieu de Montréal.......... 155
ORÉGON—Diocèse de Nesqually—Lettre des Sœurs de la Providence de Tulalip à leur Supérieure Générale à Montréal.......... 157
LETTRE DU R. P. LACOMBE.......... 156
NÉCROLOGIE—M. l'abbé Bélcourt.......... 158

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
30, RUE ST. GABRIEL.

1874

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

SEPTEMBRE 1874.

TRENTIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
30, RUE ST. GABRIEL.
1874

Permis d'imprimer,

✠ IG. EV. de Montréal.

COLOMBIE ANGLAISE.

LETTRE DU RÉV. PÈRE HÉTU, O. M. I.

New-Westminster, 20 Juillet.

Mon cher frère,

Comme je suis sous l'impression que des nouvelles de nos missions à la Colombie Anglaise peuvent t'intéresser, je crois devoir te faire rapport de celle que nous avons donnée aux Sauvages assemblés à Ste. Marie, depuis le 20 jusqu'au 30 Juin dernier.

Ste. Marie se trouve à 30 milles de New-Westminster, en remontant la rivière Fraser. Cet établissement a été fondé par nos Pères, il y a six ou sept ans. Nous y avons la plus grande église de tout le vicariat de la Colombie, une maison à notre usage, deux écoles, l'une pour les petites sauvagesses, tenue par les Révérendes Sœurs de Ste. Anne, et l'autre pour les Métis et les petits garçons sauvages, confiés à nos frères. Qu'on y ajoute deux moulins, l'un à farine et l'autre à scies, et l'on aura une idée de ce qui constitue notre plus bel établissement à la Colombie Britannique. Il ne faut pas oublier cependant que l'église et les autres édifices sont en bois, et que le tout ferait une piteuse mine dans les pays civilisés.

Dans ces missions, le nombre des missionnaires étant très restreint, nous ne pouvons que très rarement visiter les Sauvages dans leurs camps, c'est-à dire une ou deux fois dans l'année ; et encore dans ces courses, qui sont souvent fort pénibles, le missionnaire ne peut-il rester que très-peu de temps avec les Sauvages, et par conséquent, ne leur donner qu'une instruction imparfaite et facile à oublier par ces pauvres enfants des bois, qui, en général, n'ont pas la mémoire des plus fidèles. Les Sauvages comprirent eux-mêmes cet inconvénient.

Aussi, il y a 5 ou 6 ans, demandèrent ils aux Missionnaires de les assembler une ou deux fois par année, afin, dirent ils, de pouvoir s'approcher plus souvent des sacrements et aussi, en voyant le Prêtre plus souvent, d'être moins exposés à manquer à leurs bonnes résolutions. On acquiesça à leurs demandes, et l'on choisit pour lieu de réunion, Ste. Marie, centre de tout le district de St. Char-

les ou New-Westminster. On ne saurait dire tout le fruit que produisent ces réunions chez nos Sauvages.

Les bons deviennent meilleurs ; les tièdes deviennent bons, et les méchants excités par les exemples des premiers se convertissent et renoncent à leurs mauvaises habitudes.

Quoique pour plusieurs, par exemple, les Flagammes, il leur faille faire 300 milles en canots pour venir à Ste. Marie. et que pour d'autres, outre une centaine de milles en canots, il leur faille encore parcourir jusqu'à 50 milles à pied, avec bagages et provisions, etc., sur le dos, tous néanmoins arrivent chaque fois au rendez-vous, et prennent bien garde de désobéir au prêtre, en restant en arrière et en ne se rendant pas aux réunions au temps fixé par celui-ci.

Oh ! c'est que ces bons sauvages n'ont rien de plus à cœur que la connaissance de notre sainte religion. Aussi, malgré les suggestions des blancs, qui, pour la plupart dans ce pays, sont sans loi ni religion et cherchent toujours à les éloigner du prêtre, en essayant de leur persuader qu'ils sont des dupes en venant écouter sa parole ; malgré aussi tout le prosélytisme des ministres protestants, les sauvages, sans se laisser tromper, obéissent toujoure au missionnaire catholique et comprennent très bien qu'en écoutant sa parole, c'est la parole du grand chef d'*en haut* qu'ils écoutent.

D'ailleurs, le contraste qu'offrent les quelques sauvages qui ne veulent pas renoncer à leurs superstitions ou qui se sont laissé tromper par les ministres de l'erreur, le contraste, dis-je, qu'offrent tous les jours ces sauvages avec ceux de nos chrétiens ou de nos catéchumènes, ne contribue pas peu à affermir ces derniers dans leur foi et leurs bonnes résolutions.

La dernière réunion n'était fixée que pour le vingt Juin, lorsque le cinq, arrivèrent à Ste. Marie plusieurs familles appartenant à la tribu Thompson, dont le camp se trouve situé à 100 milles plus haut, en remontant la rivière Fraser.

Nous crûmes à une méprise et nous pensâmes que ces sauvages s'étaient trompés sur l'époque fixée pour la réunion. Le R. P. Carion était alors seul à la mission.

Les RR. PP. Durieu et Jozal qui résident ordinairement à Ste. Marie, étaient descendus la veille à New-Westminster pour y faire leur retraite annuelle. C'est une habitude, parmi les sauvages, de venir, hommes, femmes et enfants, toucher la main du mission-

naire, aussitôt qu'ils le voient, et la plus grande injure que celui-ci puisse leur faire, c'est de la leur refuser.

Lors donc que ces sauvages vinrent accomplir cette cérémonie d'usage, le chef expliqua au R. P. Carion pourquoi ils étaient venus aussi d'avance cette fois-ci.

" C'est le grand chef d'En Haut, dit-il, qui nous envoie vers toi, le prêtre. Les années dernières, nous venions en même temps que tous les autres sauvages, mais tu ne pouvais presque pas t'occuper de nous et tu employais tout ton temps à instruire ces autres sauvages plus nombreux que nous, et parlant une autre langue que nous; (il y a six langues différentes parmi les sauvages, rien que dans le district de New-Westminster) et ainsi, nous nous en retournions dans notre terre, sans avoir pu écouter ta parole, et sans avoir appris la prière. Cette année, nous nous sommes rendus avant la réunion de toutes les tribus sauvages, afin que tu aies le temps de nous expliquer la parole du Grand Chef d'En Haut, et de nous enseigner comment le prier. Nous voulons devenir bons et rendre forts nos cœurs, mais pour cela, il faut que tu nous dises ce que nous avons à faire."

Le R. Père les loua du grand désir qu'ils témoignaient de s'instruire de plus en plus dans notre sainte religion, et il leur dit qu'il s'empresserait de les satisfaire. Aussi dès le lendemain, ce bon Père commença-t-il à leur donner des instructions, et à leur faire le catéchisme. A l'aide d'un interprète, il traduisit quelques prières en leur langue, et vint à bout de les leur faire apprendre par cœur, ce qui n'était pas le moindre travail, car ces sauvages ont la mémoire peu facile; il continua ainsi à les instruire jusqu'au 20, et les autres tribus arrivèrent ce jour-là. Le spectacle qu'offrit l'arrivée de ces sauvages était vraiment grandiose. Figure-toi des centaines de canots, chacun surmonté d'un drapeau, arrivant tous ensemble avec ordre, pendant que les rameurs faisaient retentir les échos d'alentour de leur chant à Marie et du bruit cent fois répété d'une brillante fusillade. Sa Grandeur Mgr. d'Herbormez et le R. P. Durieu arrivèrent le même jour de New-Westminster.

Le lendemain, 21, tous les sauvages, [au moins ceux qui purent prendre place dans l'église, bien trop petite pour les contenir tous], ces sauvages, dis-je, assistaient à une cérémonie bien belle et bien touchante. Nous recevions, le R. P. Grégoire et moi, l'onction sacerdotale des mains de notre bien-aimé évêque. Le rite à la fois

si touchant et si sublime que la Sainte Eglise emploie dans la consécration de ses ministres, impressionna fort ces bons sauvages, dont le plus grand nombre voyait une ordination pour la première fois. Cependant une autre pensée les préoccupait davantage pendant la cérémonie: c'est qu'ils voyaient deux prêtres de plus destinés à exercer le saint ministère au milieu d'eux. Ils aiment tant leurs missionnaires, ces bons sauvages, qu'ils voudraient toujours les voir avec eux; or, ils comprennent très bien que plus il y aura de prêtres au milieu d'eux, dans leur pays, plus souvent ceux-ci les visiteront, et pour eux, plus vite ils apprendront à connaître et à servir Dieu. L'un des chefs m'exprima ainsi sa joie après la cérémonie qui, je crois, l'avait impressionné encore plus que les autres: "Mon cœur est content, dit-il, te voilà devenu prêtre; maintenant tu pourras venir dans nos terres, visiter nos gens, pour leur faire comprendre la parole du Grand-Chef d'En Haut, et achever de les baptiser tous."

"Si ton coeur est content, lui ai-je répondu, le mien aussi est heureux aujourd'hui; si au prochain hiver, mon chef m'envoie dans ta terre, ce sera avec un grand bonheur que je vous reverrai tous, toi et tes jeunes gens." Ce bon chef ne sut comment me remercier pour ces quelques paroles que je venais de lui dire.

Le jour même de notre prêtrise, on nous fit exercer quelques-unes de nos nouvelles fonctions; nous administrâmes le sacrement de baptême à 14 enfants, et dans l'après-midi, on me fit donner la bénédiction du Saint-Sacrement. Le soir, le Rév. Père Grégoire prêcha à tous les sauvages, avides d'entendre la parole du nouveau prêtre; le sermon dura plus de deux heures, avec trois interprètes. Ce bon père continua à prêcher trois fois par jour, jusqu'au mardi soir, où, bon gré, malgré, il fallut m'exécuter à mon tour.

Nous continuâmes ainsi à prêcher alternativement le reste de la semaine, c'est-à-dire, que durant tout le temps de la retraite, nous fîmes à nous deux les frais de la prédication.

Les RR. PP. Durieu et Carion firent le reste, ce qui n'était pas le moindre travail, je veux dire les catéchismes qui prenaient la plus grande partie de la journée, suivis des confessions, lesquelles, pendant les derniers jours, se prolongèrent bien avant la nuit. Rien de plus édifiant que de voir la fidélité avec laquelle les Sauvages suivirent les différents exercices de la retraite. On aurait dit une

communauté religieuse, en voyant la régularité avec laquelle ils obéissaient aux différents points du réglement qui leur avait été assigné. Au premier son de la cloche, qui les appelait soit à la prière ou à la messe, soit aux instructions, catéchismes, etc., on les voyait tout quitter, même leurs repas, et venir sans délai au lieu où les missionnaires voulaient les assembler.

Mais c'est surtout durant les Quaran.e-Heures, qui eurent lieu les trois jours avant la clôture de la mission, qu'ils donnèrent les plus grands témoignages de leur foi et de leur amour envers l'auguste Sacrement de nos autels. On en voyait se tenir, des heures entières, à genoux devant le Saint-Sacrement, priant avec une ferveur et une dévotion vraiment extraordinaires. C'était vraiment touchant de voir surtout ceux qui se préparaient à faire la communion ; avec quelle fidélité, ils venaient régulièrement à l'église visiter Notre Seigneur, surtout durant ces jours de grâces et de bénédictions, où il demeurait exposé sur l'autel, pour recevoir leurs hommages, et exaucer leurs supplications.

Il n'y a aucun doute que le Dimanche suivant, lorsque ce bon Sauveur descendit dans leurs cœurs, il les trouva tous bien préparés, et put s'y reposer à l'aise, comme un roi dans son propre palais. Ce même jour eut lieu la procession du Saint Sacrement, que l'on fit avec toute la pompe possible et qui termina ainsi les Quarante-Heures.

Un reposoir avait été dressé, et décoré avec goût à quelques arpents de l'église. A deux heures de l'après-midi, la procession s'organisa et se mit en marche entre deux rangées de sapins plantés tout le long du chemin, où le Saint-Sacrement devait passer. D'abord venait la croix de procession, suivie des élèves des Révérendes Sœurs de Ste. Anne, marchant de chaque côté du chemin, sur deux lignes ; puis venaient ensuite, dans le même ordre, chaque tribu séparément, les Sauvages de la rivière Fraser, les Forts Douglass, les Thompson, les Squanistes, les Hoyomines et les Leacheles.

Le corps de musique de l'école Ste. Marie, qui par intervalle, c'est-à-dire alternativement avec le chant des hymnes et des cantiques, fit entendre, pendant tout le cours de la procession, les morceaux les mieux choisis de son répertoire, précédait les enfants de chœur, dont les uns faisaient aller leurs encensoirs, tandis que les autres jetaient des fleurs sur le chemin où devait passer Notre-

Seigneur. Les chefs, au nombre de soixante, et portant chacun le drapeau de la tempérance, escortaient, de chaque côté, le Saint-Sacrement porté par Mgr. d'Herbomez, ayant pour diacre le Rév. Père Baudre et pour sous-diacre le Rév. P. Grégoire. Le dais était porté par quatre sauvages qui avaient été choisis parmi les meilleurs, comme étant les plus dignes de remplir cet office.

Enfin une compagnie de soldats, organisée tout exprès pour la procession, fermait la marche. De temps en temps, sur l'ordre du commandant une décharge de fusils se faisait entendre, ce qui ne contribuait pas peu à rendre la procession plus solennelle encore. Arrivé au reposoir, on chanta le "Salutaris et le "Tantum Ergo." Mgr. donna la bénédiction et la procession se remit en marche dans le même ordre, qu'elle était venue. On se rendit à l'église, où après une nouvelle bénédiction, tout le monde se retira pour se reposer un peu.

Le lendemain, fête de St. Pierre et de St. Paul, sur les six heures du matin, eut lieu la cérémonie de Confirmation à laquelle il y eut plus de cent confirmés. Vers les neuf heures, il y eut une messe solennelle célébrée par le Rév. Père Durieu, Mgr. d'Herbomez assistant au trône pontifical. La mission se termina ce jour-là. Il était temps, car plusieurs n'avaient plus de provisions ; quelques-uns même, pour ne pas partir avant la fin de la retraite, vendirent quelques effets, pour acheter un peu de nourriture.

Le 30, avant de se séparer, tous les sauvages, les chefs en tête, allèrent toucher la main de Monseigneur d'Herbomez et de tous les autres missionnaires ; le signal du départ fut donné et tous s'embarquèrent pour retourner dans leurs camps.

Bientôt après Ste. Marie redevenait solitaire et même plus solitaire qu'auparavant ; car les élèves des écoles des Sœurs et de notre école partaient avec leurs parents pour quelques mois de vacance.

Je termine maintenant. Cette lettre est bien longue ; mais j'espère qu'elle t'aura intéressé si tu as eu le courage de la lire en entier.

Ton frère dévoué,

M. Hetc, Ptre.,
O. M. I.

VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA ET McKENZIE.

ITINÉRAIRE DES SŒURS GRISES DE MONTRÉAL A PROVIDENCE, RIVIÈRE McKENZIE.

(*Suite et fin.*)

16 Juillet.—Il a plu toute la nuit comme s'il n'avait jamais plu. A midi la pluie cessa et nous partîmes; mais bientôt un vent contraire nous arrêta et nous eûmes encore trois grosses averses.

17 Juillet.—A quatre heures du matin nous étions au premier portage de la Montagne qui est terrible à voir. Après avoir traversé un petit lac nous arrivions au second dont l'aspect n'est guère plus agréable que celui du premier. A deux heures après-midi, portage de la Loutre, un mille de long. A sept heures, nous étions aux rapides des trois petits *diables;* on les appelle petits, mais moi, je les trouve gros et terribles; en montant l'un de ces rapides une barge s'est crevée et voilà les ballots et caisses à l'eau.

18 Juillet.—Lever à trois heures, nos pauvres hommes ont commencé de très-bonne heure à hâler les barges, ils réussirent à passer les deux premiers rapides et nous allâmes coucher le soir au pied du dernier petit diable.

19 Juillet.—Temps froid et humide. Les deux premiers petits diables nous avaient laissé passer sans trop de malheurs, mais le troisième ne devait pas nous épargner; la première barge fut hâlée sans accident, mais la deuxième fut emportée par la force du courant et peu s'en fallut que le bagage n'allât au fond de l'eau; deux hommes n'ayant pu se débarrasser de leurs colliers furent traînés un assez long bout dans le bois. L'un d'eux alla se frapper si violemment contre un arbre qu'on le crut mort. Il fut une heure sans connaissance. Les gens le saignèrent et nous lui administrâmes quelques remèdes. Il revint à lui, mais il resta plusieurs jours sans pouvoir se remuer. Il guérit cependant, et nous eûmes la consolation de le voir en parfaite santé lorsqu'il nous quitta pour retourner à la Rivière Rouge.

Le petit diable ne se contenta pas de ce malheur, il guettait la quatrième barge et manqua lui jouer un mauvais tour. Lorsqu'elle se trouva au plus fort du danger, les hommes ne purent tenir contre le courant. Ils lâchèrent le câble, et la pauvre barge fut emportée avec une rapidité incroyable, au milieu des roches et des

bouillons d'écume. Deux hommes seulement se trouvaient dedans, le guide et le *devant de barge.* Nous les crûmes perdus, et sans le secours du Ciel ils auraient infailliblement péri. A dix heures, nous disions de grand cœur adieu aux trois petits diables. mais c'était, hélas! pour aller en saluer un autre plus gros et plus redoutable, car le portage voisin porte le nom de gros diable et c'est à bon droit On pourait croire que le bon Dieu a permis au malin esprit de travailler à rendre ce lieu impraticable. Une partie du rapide, on est obligé de hâler les barges par terre, l'autre partie se fait par eau, non pas sans danger comme le prouvent plusieurs tombes qu'on rencontre sur le rivage. Tout le bagage doit être porté à dos, plus d'un mille de long. Et quel chemin! Vous y rencontrez à chaque pas des trous remplis d'eau, ou des bourbiers où l'on enfonce jusqu'aux genoux; puis des arbres renversés viennent créer de nouveaux embarras. Les hommes nous dirent que nous n'étions pas capables de nous rendre à l'autre bout du chemin. Il fallut pourtant bien nous risquer. Nous évitions autant que possible les plus mauvais pas en marchant comme des écureuils sur des arbres et des branches jetées à terre. Nous parvînmes à nous rendre, mais non pas sans avoir payé tribut au gros diable, car malgré nos précautions nos jupons étaient chargés de boue. Inutile de vous dire en quel état étaient nos pieds et nos chaussures.

20 Juillet.—Belle fête de Notre Très-Honorée Mère Youville; plus d'une fois nous sommes allées de cœur et d'esprit vénérer les restes précieux de Notre Très-Honorée Mère Fondatrice, et nous l'avons priée de nous animer de son esprit dans la mission où nous allions continuer son œuvre.

21 Juillet.—Lever à trois heures; temps chaud. A onze heures nous étions au portage des Epingles. Un gros orage vint nous surprendre pendant que nous préparions notre dîner. La pluie nous servit de sauce, mais nous en avions plus qu'il nous en fallait

22 Juillet —A cinq heures du matin nous faisions le portage du rapide Perçant; à huit heures un second portage

23 Juillet.—Bien beau temps. Nous avons rencontré un jeune Montagnais qui nous a vendu quelques livres de viande fraîche; nous l'avons payé avec la monnaie du pays: quelques bouts de rubans de différentes couleurs. Nous avons passé trois mauvais pas, c'est-à-dire que les rames ne suffisant pas, les hommes étaient obligés de s'atteler au câble et de hâler de toutes leurs forces.

24 Juillet.—Réveil à trois heures ; beau temps, bon vent. Nous avons traversé de petites rivières et de petits lacs toute la journée. Quatre orages avec pluie, grêle, tonnerre et éclairs, ce qui ne nous a cependant pas empêché de marcher.

25 Juillet.—Nous montions le rapide Croche ; il a bien trois arpents de long, les hommes ont mis trois heures à le monter en hâlant les barges par eau. Nous étions dans la barge, et cette fois il fallait voir encore les lamentations de ma Sœur Gauthier.

A peine sorties de ce vilain rapide nous voilà en face d'une foule de petits mauvais pas qu'on franchit tantôt au câble, tantôt à la perche ; puis trois rapides pour achever la journée. Nous aidions autant que nous pouvions, par nos prières, à surmonter ces obstacles. Je crois, Monseigneur, que nous avons fatigué la Ste. Vierge si toutefois une mère peut se fatiguer d'entendre crier ses enfants dans le danger. Bien des fois, quand nos hommes n'en pouvaient plus, nous lui disions : "Eh ! bonne Mère, aidez-nous donc, s'il vous plaît, sans vous nous allons périr, mettez votre main sur le câble et nous voilà sauvées."

26 Juillet.—Belle fête de Ste. Anne, pluie toute la journée ; malgré le mauvais temps, nous avons fait un long portage. Depuis onze heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, nous sommes restées dans la barge cachées sous la toile cirée à attendre le beau temps.

27 Juillet.—La chaleur est forte. Nos hommes manquent de forces pour ramer tant ils sont fatigués des portages ; aujourd'hui encore ils ont monté six rapides au câble après un grand portage et le soir nous sommes venues camper à l'entrée du lac La Crosse.

28 Juillet.—Dimanche. Si le Bon Dieu voulait nous donner un bon vent nous aurions le bonheur d'entendre la Ste. Messe et d'y faire la Ste. Communion ; mais malgré nos justes désirs pas un seul petit air de vent ; le soleil était ardent, et comme c'était dimanche, nos hommes ramaient un quart d'heure et se reposaient une heure. Que cette journée nous a paru longue. Nous avions les yeux fatigués de regarder au loin pour voir si nous n'apercevrions pas le cher petit clocher de l'église de l'Ile à La Crosse. Enfin à quatre heures, nous aperçûmes la croix, nous étions encore à une bonne distance ; ce ne fut qu'à neuf heures que nous arrivâmes à la Mission. Je n'ai pas d'expressions pour rendre la joie que j'ai éprouvée en revoyant nos bien-aimées Sœurs. La joie fut cependant mêlée

de tristesse : une d'elles, ma Sœur Riel, était assez sérieusement malade des fièvres. Comme nous devions partir le lendemain de grand matin, je ne pris pas le temps de me coucher : il fallait parler, comment faire pour garder le silence et ne pas parler de notre *cher chez-nous ;* il y avait tant de choses à dire de notre bien aimée Mère Générale, de nos chères Sœurs ; enfin dans une famille religieuse que de choses n'a-t-on pas à se dire ? A deux heures, étant fatiguée, je me jetai sur un lit pour me reposer un peu, quand tout-à-coup on entendit crier : " les barges ; " je me levai vite et mes compagnes aussi. Le Révérend Père Lesgéar eut la bonté de nous confesser, puis il dit la Sainte Messe et nous communia. A quatre heures, après avoir pris cette fois un bon déjeûner spirituel et corporel, nous disions adieu au Révérend Père et à nos bien-aimées Sœurs que nous ne reverrons qu'au Ciel, notre véritable patrie.

29 Juillet.—Vers huit heures du matin, nous quittions le lac La Crosse pour prendre celui du Bœuf, que nous avons dû traverser à la pluie. Le soir nous avons traversé le grand lac du Bœuf, ce qui nous obligea de coucher dans la barge. Nous y étions cette fois plus mal qu'à l'ordinaire, le pont de la barge était mouillé, le temps humide, et un gros vent nous traversait.

30 Juillet.—Nous avons fait deux grands portages, puis nous sommes entrées dans une mauvaise petite rivière qui est, je crois, proche parente de notre chère *Maligne*. Notre barge a manqué y rester et nous avec. Le soir nous sommes allées camper dans une espèce de marais couvert de mousse. Il fallait se tenir en respect pour ne pas enfoncer ; à chaque mouvement que nous faisions nous sentions l'eau clapoter sous nous.

31 Juillet.—Nous quittons notre campement et nous achevons de monter notre méchante rivière, quand un orage épouvantable vint retarder notre marche. Après l'orage nous traversons un joli lac qui nous conduit à l'entrée de la mauvaise petite rivière la Loche. Elle est si tortueuse et si étroite qu'on ne peut ni ramer ni aller à la voile. Il faut se servir de perches. A onze heures du soir par un temps humide et une noirceur à faire peur nous arrivions au fameux portage la Loche. Nous eûmes de la misère à trouver un campement tant il faisait noir. Enfin notre tente étant mâtée, nous étions si transies par l'humidité et le froid que nous préférâmes nous coucher de suite que de souper.

1er Août.—Nous allons nous installer sur une belle côte et Dieu

sait quand nous en partirons, les barges de McKenzie n'étant pas encore arrivées. Heureusement pour nous, le Révérend Père Legoff donnait la mission aux sauvages qui ont l'habitude de se rendre en assez grand nombre pour l'arrivée des barges. Nous eûmes le bonheur d'entendre la Ste. Messe tous les jours et d'y communier.

Le 5 Août, ma Sœur Gauthier se leva avec une assez forte fièvre qui me fit peur. Le 6 et le 7 pas de mieux, et il fallait se mettre en route pour traverser le grand portage la Loche qui a douze milles de long, dans une grosse charrette et à la pluie; les chemins étaient affreux, et pour achever, il restait plusieurs grandes côtes à descendre à pied; les voitures ne peuvent les descendre. Arrivées au bas du portage on mâte vite notre tente et ma chère compagne se couche: elle n'en pouvait plus de fatigue; le 8 et le 9 pas de mieux. Le Révérend Père Legoff étant inquiet de sa maladie vint à pied le soir. Comme je la trouvais plus mal, je la fis se confesser. Le 10 au soir je promis une neuvaine de messes si ma Sœur Gauthier revenait à la santé. Le Bon Dieu eut pitié de nous: le lendemain matin, elle se trouva parfaitement bien et en donna des preuves en prenant un bon déjeûner; depuis cinq jours, elle ne prenait qu'un peu de bouillie faite avec de l'eau, ce qui était plutôt de la vraie colle. Depuis le 31 Juillet jusqu'au 13 Août il ne s'est passé que deux jours sans pluie. Ce portage est très-malsain. Des vapeurs s'exhalent continuellement de la petite rivière qui coule au fond de la vallée.

Il vient chaque été du McKenzie 12 barges qui amènent au portage la *Loche* les fourrures du Nord et qui emportent les marchandises nécessaires au commerce. Ces 12 barges sont divisées en deux brigades qui partent à quelques jours d'intervalles. Nous espérions partir dans la première, mais il nous fallut faire un nouveau sacrifice, dont nos bons Anges tiendront sans doute compte.

Enfin le 13 Août, à trois heures après-midi, nous quittions sans regret cet ennuyeux portage; le temps est magnifique; nous allons vite, nous descendons le courant, nous aurons le plaisir de sauter quelques rapides qui nous causeront tout au plus une courte peur. A six heures nous sommes au portage de la Terre Blanche; ici la rivière n'est plus seulement un rapide mais une chute effrayante.

14 Août.—Pour terminer le portage d'hier au soir les hommes ont traîné les barges dans le bois. A huit heures du matin nous

étions au portage du Pin. A dix heures nous saluons la Roche Rouge. A midi nous arrivions au portage la *Bonne* qui a un mille de long.

15 Août.—Nous approchons d'Athabaskaw, où, il y a cinq ans à pareil jour, belle fête de l'Assomption de la Ste. Vierge, nous assistions au sacre de Monseigneur Clut. A huit heures du matin nous étions au dernier portage de la petite rivière Athabaskaw qu'on appelle les Cascades. Le temps était à la pluie, nous étions transies de froid, il tomba quelques averses qui ne nous empêchèrent cependant pas de marcher.

16 Août.—A huit heures du matin, nous étions à la fourche des rivières la Biche et Athabaskaw où se trouve un petit fort depuis trois ans ; c'est à ce fort que Monseigneur Faraud envoie du lac la Biche les marchandises et autres provisions pour les différentes missions de son vicariat.

17 Août.—Nous désirions un bon vent afin d'arriver à la mission ; le bon vent ne vint pas et nous campâmes à l'entrée du lac Athabaskaw.

18 Août.—Dimanche, quelques heures de voile nous suffiraient pour traverser et aborder à la charmante petite chapelle de la Nativité, où nous pourrions assister à la Sainte Messe, mais le vent est contraire. Faisons un nouveau sacrifice.

19 Août.—A neuf heures du matin, nous arrivons au fort d'Athabaskaw, et quelques instants plus tard à la mission où nous fûmes reçues par le Révérend Père Eynard et le Révérend Monsieur Ladet. Le Révérend Père Laity qui réside ordinairement à ce poste, en était parti depuis quelques jours pour aller donner une mission aux sauvages de la tribu des *Castors*. Nous eûmes le bonheur d'adorer Notre-Seigneur dans la jolie petite église de la Nativité. Elle a été bâtie il y a une quinzaine d'années par Monseigneur Faraud, elle est toute peinturée à l'intérieur, et ornée de deux statues, l'une de la Ste. Vierge et l'autre de St. Joseph qui est merveilleusement belle. Tous les catholiques en profitèrent ; eux aussi eurent la consolation de faire une petite visite au Bon Dieu. A trois heures nous disions adieu au Révérend Père Eynard, aux bons frères et nous avions le bonheur de recevoir pour compagnie le Révérend Monsieur Ladet qui avait reçu l'ordre de descendre à la Providence.

20 Août.—Temps magnifique ; vent on ne peut plus favorable,

nous allons à merveille. A cinq heures du soir nous approchons de nouveaux rapides, mais voilà qu'une barge va se briser sur un galet. Elle se crève à trois places, et en moins de cinq minutes l'eau la remplit jusqu'aux bords. Les rameurs n'ont ni le temps ni le moyen de la mener à terre, les autres barges s'empressent de venir au secours, et de prendre les ballots et les caisses qui sont déjà tout mouillés.

21 Août.—Fête de Sainte Jeanne, patronne de notre bien-aimée Mère générale : nous nous unissons de cœur à nos chères Sœurs pour célébrer cette fête, ne nous doutant pas, hélas ! que nous étions toutes orphelines. Nos gens raccommodèrent la barge et passèrent le reste de la journée à faire sécher les marchandises.

22 Août.—Nous avons passé trois portage complets, les hommes ont trainé les barges dans le bois. Le soir nous couchons au pied de la montagne ; portage complet ; c'est ici, il y a cinq ans, que nous fûmes obligées de nous atteler avec des colliers pour aider à nos hommes à traîner notre barge.

23 Août.—Nous laissons après le déjeûner le portage Lamontagne, nous sautons deux rapides et nous voilà au dernier portage qu'on appelle le Noyé parce qu'un homme s'y noya.

24 Août.—Nous arrivons à la belle Rivière-au-Sel où demeure le vieux Beaulieu avec une partie de sa famille, véritable patriarche des temps anciens. Si nous avions bon vent, nous arriverions pour dimanche au grand lac des Esclaves où se trouve le Révérend Père Gascon, mais le vent est contraire et si fort que nous sommes obligées de nous arrêter tout l'après-midi. Sur le soir le vent tombe et on laissa les barges descendre à la dérive.

25 Août.—Nous avons passé toute la journée dans notre tente ; que ce dimanche nous a paru long.

26 Août.—A quatre heures du soir nous arrivions au grand lac des Esclaves, mission de St. Joseph. Le Révérend Père Gascon nous accueillit avec une hospitalité parfaite. Comme nous avions vent contraire nous couchâmes à la mission, ce qui nous procura, le 27, le bonheur d'entendre la Sainte Messe et d'y faire la Sainte Communion. A onze heures, nous disions adieu au Révérend Père Gascon et nous prenions le grand lac des Esclaves qui nous conduira à l'entrée de notre chère et tant désirée Rivière McKenzie. Oui, sur ces bords dans un petit monastère nous attendent quatre petites Sœurs Grises, nos chères compagnes. La pensée de les revoir

bientôt me fait éprouver une joie bien douce. Encore quelques jours et nous pourrons nous embrasser et nous consoler d'une si longue séparation. Nous avons bon vent, nous allons vite, mais pas autant que mon cœur le désire.

Enfin le 29 Août,—à trois heures et dix minutes après-midi, je revoyais ma chère Providence. Comment vous dépeindre, Monseigneur, la joie et le bonheur que mon âme a éprouvés en revoyant mes bien-aimées compagnes que je retrouvai pleines de vie sur le rivage où elles nous attendaient. Quand je vous fis connaître mes inquiétudes au sujet de l'une d'elles que j'avais laissée souffrante, Votre Grandeur me consola en m'assurant qu'aucune ne mourrait pendant mon absence. Votre parole s'est réalisée.

Mes Sœurs Gauthier et Daigle étaient également heureuses d'arriver, après un si long voyage, au lieu de leur repos. Enfin vous dire la joie de nos pauvres Sœurs Missionnaires en me voyant avec mes nouvelles compagnes est une chose impossible. Aussi n'essayerai-je point de vous en parler plus longuement. Qu'il me suffise d'ajouter que Monseigneur Clut et les Révérends Pères et Frères de la Providence nous accueillirent aussi avec bonheur et que tous ensemble nous rendîmes grâces au Bon Dieu de nous avoir protégées durant notre voyage et de nous avoir amenées à bon port.

Daignez, Monseigneur, agréer avec indulgence ce pauvre récit, et me bénir avec mes chères compagnes.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

La respectueuse, reconnaissante et affectionnée enfant,

SŒUR A. LAPOINTE.

Missionnaire.

MADAWASKA.

UNE VISITE DE T. H. MÈRE SUPÉRIEURE DE L'HOTEL-DIEU DE MONTRÉAL A LA MISSION DE MADAWASKA.

Hôtel-Dieu de St. Basile de Madawaska, 14 *Juin* 1874.

MA TRÈS HONORÉE ET TRÈS CHÈRE SŒUR ASSISTANTE,

Supposant bien votre impatience de recevoir de nos nouvelles, je m'empresse, dès notre arrivée, de vous donner quelques détails de notre voyage, qui a été des plus heureux à l'exception de quelques petites épreuves que Notre Seigneur nous a fait essuyer pour nous prouver ensuite, d'une manière plus sensible, son amour et sa paternelle sollicitude.

Le trajet sur les chars jusqu'à la Rivière-du-Loup, n'a pas été fatiguant; Notre Mère s'est reposée et a pu même dormir très à l'aise, dans ces lits de camp des chars Pulman. Ma Sr. Healy et moi, dans une même cabine, avons fait de même. Le matin suivant il faisait un temps magnifique, nous nous réveillâmes de bonne heure et nous eûmes l'avantage de faire notre oraison et de pouvoir réciter notre office, vu que le peu de passagers qu'il y avait sur les chars avec nous dormaient tous encore. Après avoir satisfait à cette première obligation, nous primes sur les chars un excellent déjeûner, grâce à ma Sr. Ladauversière qui avait tout prévu et pourvu à tout. Notre Mère me dit : " Il me semble que vous ne deviez pas manger en voyage, et voilà que vous mangez comme des *loups*." En effet, chère Sœur, j'avais l'appétit bien affilé. A huit heures (mardi matin) nous arrivions à la Pointe-Lévis où il nous fallut changer de chars ; à neuf heures nous nous remettions en route pour la Rivière du-Loup. Je ne m'arrêterai pas à vous donner la description de tout ce qui se déroulait sous nos regards ; les chars s'élancent avec une si grande rapidité qu'à peine avons-nous le temps de saisir de vue les objets. Toutefois, il faut le dire, nous avons été à même d'admirer la Puissance du Créateur dans les beautés de la Nature en passant à travers ces forêts immenses, ces montagnes élevées, ces chutes d'eau et ces rapides qui font frémir d'admiration et d'horreur. Que de réflexions naissent naturellement de tant de merveilles qui, dans leur langage, parlent si éloquemment de la bonté de Dieu, qui a ménagé avec art et charme tant de variétés : ces rochers escarpés, ces arbres gigantesques, ces rivières

et ces ruisseaux si enchanteurs qui sont là tout exprès pour réjouir et charmer la vue de l'homme ou servir à ses intérêts. Que nous ne disent-ils pas de la toute-puissance de ce Dieu d'amour à qui il n'a fallu qu'une seule parole pour construire ce temple vaste et sublime de la nature, si varié et si admirable dans sa structure. Mais je m'arrête pour vous continuer mon récit. Après vingt ans de réclusion, on est expensive en voyage, veuillez donc me permettre ces réflexions que j'ai besoin de faire tout haut à une Sœur chérie, qui saura me comprendre, après les avoir tenues secrètes au fond de mon cœur pendant tout ce trajet.

Nous arrivâmes à la Rivière-du-Loup vers 5 heures du soir. Le bon M. Larcher, bourgeois de la place, nous attendait avec sa voiture et nous amena chez lui où tout était prêt pour nous recevoir Mme Larcher nous reçut avec une politesse esquise, en même temps prévenante et réservée : elle mit toute sa jolie maison à notre disposition. Notre chère Mère, qui désirait partir de grand matin, jugea à propos de coucher ici, où nous étions parfaitement seules et tranquilles. J'oubliais de vous dire que j'avais ma grosse migrainne, mais au bout d'une heure je me trouvai mieux.

Le lendemain matin, après avoir passé une assez bonne nuit, quel ne fut pas, en nous levant, notre chagrin d'apercevoir un temps noir, un brouillard d'une pluie fine et abondante. Notre Mère était toute découragée et s'en prenait à moi, disant que c'était de ma faute ; que je n'avais pas assez prié, et que nous serions obligées de rester à la Rivière-du-Loup tout ce temps-là inutilement.

Je répondis tranquillement, car j'étais bien en paix, que j'allais prier Notre Père St. Joseph, et je le fis ; étant d'ailleurs parfaitement résignée à la volonté du Bon Dieu qui voyait bien où nous en étions, je m'abandonnai alors à la protection de St. Archange Raphaël, à qui nous nous étions d'abord confiées. Nous nous rendîmes donc à l'Eglise, les parapluies sur tête. En entrant j'aperçus une statue de N. G. P. St. Joseph, ce qui me réjouit le cœur malgré le mauvais temps. Ah ! les intempéries de l'air ne sont plus rien quand nous nous retrouvons aux pieds de Notre Céleste Epoux présent dans le Très-Saint Sacrement, que le bon Curé exposa durant la sainte messe à laquelle nous eûmes le bonheur de communier. Cette insigne faveur nous a été renouvelée dans toutes les paroisses où nous avons été obligées de stationner pour passer la nuit.

Après la messe, la Révérende Mère Supérieure du Bon Pasteur, vint au-devant de notre Mère et lui offrit une gracieuse hospitalité, et notre Mère fut heureuse de l'accepter ; mais comme Madame Larcher nous attendait, ma Sr. Healy et moi allâmes chez elle où nous prîmes un excellent déjeûner, et bien gaiement. Pendant ce temps-là Notre bon Père St. Joseph avait fait agréer au ciel notre prière, et un soleil radieux nous promettait une journée magnifique. M. Larcher vint nous annoncer que nous partirions à neuf heures. Nous jubilions alors, et je priai ce bon Monsieur d'aller chercher notre Mère au couvent du Bon Pasteur ; nous fîmes nos adieux et nous partîmes toutes pleines de reconnaissance envers St. Joseph, nos bons Anges, et sans oublier Notre-Seigneur, la Très-Sainte Vierge, le Saint Cœur et tous les Saints du Paradis, qui veillaient ainsi sur nous.

Vers midi nous arrêtâmes pour nous régaler des bonnes choses qui se trouvaient encore dans notre porte-manteau ; nous appelions cela un *pic-nic*. Ma chère Sr. Assistante, pardonnez-moi, et ne soyez pas mal édifiée, si je vous parle autant *du manger*, c'est pour vous tirer d'inquiétude à ce sujet ; soyez assurée, d'ailleurs, qu'en prenant cette nourriture nous avions bien soin de pourvoir premièrement à notre âme. Notre chère Mère nous a fait réciter le Rosaire tous les jours en commun dans la voiture. Nous continuâmes ainsi notre route jusqu'à dix heures du soir. Nous étions heureuses d'être rendues au bout de notre journée et d'arriver à Notre-Dame du Lac où nous étions attendues.

M. le Curé Guay nous reçut avec une bienveillance toute hospitalière ; ce que nous trouvons bien confortant après avoir fait un si long trajet en diligence publique. Le lendemain matin (Jeudi) M. Guay nous dit la sainte messe, après l'exposition du Très-Saint Sacrement, et nous donna la Sainte Communion. Permettez-moi ici encore, ma chère Sœur, de vous faire part de quelques-unes de mes impressions. Nous goûtions un bonheur inexprimable dans ces modestes églises. Notre-Seigneur semblait nous attendre avec impatience et nous traiter avec une somptueuse charité. J'interprétais ainsi la dévotion sensible que nous éprouvions dans ces humbles églises. J'imaginais que Notre Bon Maître nous disait par là : " A mon tour de vous offrir un asile ; venez vous reposer un peu, asseyez-vous à ma table : je vous y attendais, pour vous fortifier et bénir à votre passage."

Mais nous ne pouvions pas toujours demeurer sur le Thabor, et ces pures joies avaient bientôt leur fin, pour faire place à de nouvelles épreuves et fatigues. Un mot cependant du lieu pittoresque où est située cette chère petite église, vous donnera quelqu'idée, ma chère Sœur, de ce que l'on peut éprouver au sortir de ce petit sanctuaire où la Très-Sainte Vierge est honorée sous le titre de Notre-Dame du Lac. Figurez-vous une vallée solitaire protégée par de hautes montagnes verdoyantes dont l'écho redit le murmure des eaux d'un lac majestueux, seul bruit qui trouble le silence d'un lieu qui semble fait tout exprès pour la prière. Les eaux limpides et azurées de ce lac baignent, pour ainsi dire, le portique du temple, qui lui doit son nom : Tel est l'heureux et charmant souvenir que nous gardons de Notre-Dame du Lac. Après le déjeûner nous nous remîmes en route ; le temps était frais et magnifique, les chemins très-beaux à quelques exceptions près. Notre chère Mère était très bien et ne paraissait pas trop fatiguée. Nous nous arrêtions de temps en temps pour changer de chevaux ; et nous profitions de ces instants pour visiter Notre-Seigneur dans les églises qui sont toutes de très humbles chapelles. Toutes ces contrées sont encore si nouvelles, qu'elles n'ont pas eu le temps de se pourvoir de temples somptueux.

Malgré la jouissance que nous éprouvions de voir la belle campagne se dérouler sous nos yeux, comme un magnifique panorama, nous étions désireuses d'arriver au terme de cette longue marche. Aussi je vous laisse à deviner la douce satisfaction qui s'empara de nous, lorsque nous pûmes apercevoir le beau petit dôme du monastère béni de nos bien aimées Sœurs de St. Basile. Il y avait cinq pavillons de hissés sur le couvent, et qui flottaient avec une gracieuse majesté. Nos chères Sœurs, qui nous attendaient avec impatience, nous virent venir de loin. Elles sortirent toutes sur leur spacieuse galerie ; et rangèrent en chœur toutes leurs pensionnaires. L'harmonium était dehors et le chant joyeux du Magnificat se faisait entendre ; mais quand la diligence s'arrêta devant le monastère, le chant cessa pour faire place aux douces émotions d'une affectueuse joie filiale et fraternelle. Si vous eussiez vu cette pauvre Sœur Guérin, elle était comme en extase devant notre Mère : ma Sœur Collette ne savait si elle devait danser ou pleurer ; ma Sr. Maillet, dans sa joie, pleurait comme une Madeleine ; ma Sr. Brissette, ainsi que ma Sr. Rachel, ma Sr. Philomène, faisaient de même

éclater leurs transports de joie, chacune à sa manière ; ma petite Sr. Perrin pleurait aussi abondamment.

Pour nous, nous nous sommes montrées assez fortes, ma chère petite Sr. Healy surtout a bien fait les choses ; elle a conservé son aimable gaité et s'est présentée à nos Sœurs avec la plus courageuse et cordiale affection.

Il était cinq heures du soir, sur le Jeudi, quand nous arrivâmes. Le bon Rév. M. Trudel vint souhaiter la bien-venue à notre Mère dès le soir même. Le lendemain c'était à Madawaska, comme partout ailleurs, la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Jamais ce cœur divin ne nous avait semblé plus digne d'être aimé, remercié, fêté. Aussi passâmes-nous ce jour le plus dévotement qu'il nous fut possible ; nous unissions nos faibles accents à ceux de tout l'univers chrétien qui se fait gloire de célébrer cette fête. Les humbles décorations de l'humble chapelle du petit monastère de St. Basile, auraient sans doute peu figuré à côté des splendeurs que l'on déploie en des pays plus fortunés ; cependant nous y avions mis tout ce que nous avions de plus beau. La foule n'était pas grande, mais les prières furent ferventes. La première messe fut dite par le Rév. M. Trudel ; et celle de 7½h. par le Père Dugal, à laquelle il y eut chant et musique ; le soir, Salut solennel et bénédiction du Très-Saint Sacrement. Le lendemain le Père Ethier vint nous dire la sainte messe : et le Dimanche ce fut le tour du Père Bossage ; tous ces bons Pères, comme vous voyez, ma chère Sœur, montraient autant d'empressement que de cordialité à venir nous souhaiter la bienvenue.

Vous ne pourriez jamais vous figurer la joie qu'éprouvent nos chères Sœurs de posséder pour quelque temps notre honorée Mère Pagé. Depuis la mort de la regrettée Mère Davignon, ces pauvres enfants étaient dans l'attente, et désiraient notre Mère comme le Messie. Elles avaient raison, car cette Mère dévouée a pu réaliser pleinement tout ce que ces chères Sœurs attendaient d'elle. Avec sa sage bienveillance et sa bonté ordinaire, elle règle tout, aplanit toutes leurs petites difficultés, console, encourage, rend enfin tout le monde heureux. D'une autre part notre Mère éprouve beaucoup de consolations que lui donnent nos chères fondatrices, par leur déférente soumission et leur plein dévouement. Surtout, notre Mère ayant vu cette maison avant l'arrivée de nos Sœurs elles-mêmes, est

tout étonnée de voir l'ouvrage qu'elles ont fait, pour donner à toutes choses une forme plus régulière.

Je ne dois pas oublier de vous dire l'agréable surprise que nos Sœurs ont fait, Vendredi, à notre Mère. Elles ont fait donner une jolie petite séance par leurs élèves qui étaient au nombre de trente. La salle présentait un coup-d'œil charmant ; les murs étaient tout ornés et couverts de blanc, sur lesquels on lisait les devises suivantes : *Salut à Notre Mère ! Elle passe en faisant le bien ! Reconnaissance ! Amour ! Souvenir ! Welcome, Mother !* Ma Sr. Collette fit exécuter un joli morceau de chant en chœur et avec solo, par les élèves qu'elle accompagna elle-même sur l'harmonium ; ensuite l'une des élèves fit une adresse des plus touchantes à notre très-honorée Mère, après quoi il y eut une jolie petite chanson demandant un congé : lequel fut accordé de grand cœur. Ces enfants étaient habillées de blanc ; ce qui est toujours d'un effet charmant.

Les Rév. MM. Trudel et Dugal honorèrent de leur présence cette petite séance vraiment belle et touchante.

Maintenant je vais parler un peu de la bâtisse du couvent, laquelle occupe le plus beau site qu'on puisse imaginer. L'entrée principale donne sur un joli corridor ; à droite est un petit parloir grillé, c'est la procure et le secrétariat des pauvres. A gauche se trouve la belle petite pharmacie, et moi qui suis *docteur*, j'ai été même surprise de voir cet office si bien monté, avec tant de goût, et cependant avec si peu de choses ; c'est un vrai petit bijou.

Le réfectoire est bien petit et bien pauvre. Ces chères Sœurs se donnent bien de la peine pour nous bien recevoir ; car ordinairement elles n'ont pour nourriture que du lard et des patates, à tous repas ; leur pain est bien indigeste ; il est sûr et pesant ; je me hâte cependant d'ajouter que nous n'avons jamais été si bien portantes que depuis que nous sommes ici. Mais les pauvres Sœurs de cette mission de Madawaska sont encore loin d'avoir le confort. Elles ont à souffrir beaucoup du froid pendant l'hiver ; et même à la saison où nous sommes, à la mi-juin, il fait encore bien froid.

Notre très-honorée Mère a une chambre improvisée dans la salle de communauté, et moi j'en ai une dans le dortoir commun.

Nos Sœurs paraissent être toutes heureuses et contentes. Inutile d'ajouter qu'elles nous entourent d'attentions les plus délicates. Notre Mère est très-occupée, et n'aura pas à regretter les sacrifices

qu'elle fait pour cette maison, laquelle promet beaucoup pour l'avenir, et même deviendra sous peu importante par le très-grand bien qu'elle fera.

La chapelle est belle et spacieuse, mais nos Sœurs sont pauvres en parures et ornements. Toute leur richesse consiste dans une exquise propreté qui reluit partout dans le petit monastère.

Maintenant, ma bien chère Sœur Assistante, laissez-moi vous dire que nous n'avons pas oublié notre cher *chez nous*. Notre Mère est peinée d'apprendre que ma Sr. Lacroix affaiblit beaucoup. Nous espérons au moins que toutes nos autres Sœurs sont sur pieds. Nous avons toujours hâte de recevoir de vos nouvelles, nous en attendons de jour en jour.

Agréez, s'il vous plaît, pour vous-même et pour toutes nos Sœurs, l'assurance de l'affection la plus cordiale et la plus sincère et croyez que je demeure avec un profond respect en J. M. J,

Ma très-honorée et chère Sœur,

Votre très-humble Sœur et servante,

SŒUR MAILLOUX,

R. H. de St. Joseph.

LETTRE DES SŒURS DE LA PROVIDENCE DE TULALIP A LA T. H. MÈRE CARON.

NOTR DAME DES SEPT DOULEURS, TULALIP, ORÉGON.

Février 1874.

TRÈS-HONORÉE MÈRE,

Maintenant les progrès de la civilisation nous obligent à tenir nos petites sauvagesses sur le même ton que les blancs; et je pourrais même dire que déjà nous les traitons sur le même pied que nos orphelines de Vancouver, tant pour la nourriture que pour l'habillement. Sans cela on ne satisferait pas aux exigences de la civilisation, ni à celle des parents qui pour la plupart ont maintenant les moyens de subvenir aux besoins de leur famille, par leur travail et par leur industrie, soit en cultivant la terre, soit en s'employant dans les divers chantiers établis sur la Réserve. Ils coupent chaque année des milliers de billots, qu'ils vendent aux Américains possesseurs de grands moulins à scie.

Dans nos écoles, aujourd'hui, le Catéchisme, la Lecture et l'Ecriture ne suffisent plus, il faut encore l'Arithmétique, la Grammaire, la Géographie, l'Histoire, etc., etc., afin de donner satisfaction aux employés du gouvernement Américain. Cependant notre école pour cela ne laisse pas d'être surtout une école industrielle. L'on forme nos enfants aux différents travaux manuels propres à en faire de bonnes ménagères; et c'est aussi à quoi elles ont le plus d'aptitude. Ceux qui viennent les visiter partent toujours tout étonnés des progrès que des petites Sauvagesses peuvent faire tant pour la classe que pour les ouvrages de couture et même de broderie. L'été dernier, après deux années passées à Vancouver, étant revenue dans cette mission, je fus témoin de l'examen public annuel des enfants, garçons et filles; lequel examen a toujours lieu à la fête de l'Assomption de la Ste. Vierge. époque de la grande réunion des Sauvages. Je fus donc toute émerveillée de voir paraître ces enfants avec autant d'avantages; non-seulement sur les différentes matières déjà mentionnées, mais encore par les adresses, le chant, les dialogues. Par l'expérience que j'en avais déjà, je comprenais mieux combien ces succès avaient dû coûter de labeurs. Si vouss aviez ce que ça coûte de travaux et de sueurs au pauvre missionnaire pour instruire les Sauvages de la Religion, et les maintenir dans

leurs devoirs. Il faut reconnaître qu'il s'en trouve un certain nombre qui ont d'excellentes qualités du cœur et de l'esprit Le Père Chirouse avait dit un jour à une jeune Métisse qui ne savait que l'Anglais, de ne jamais parler sauvage; mais comme elle n'était pas très-obéissante elle continua de l'apprendre de ses petites compagnes. Mais un jour l'une d'elles lui dit: " Je vais le dire au Père Chirouse;—mais non, répliqua la petite; on ne doit dire au Père que ses péchés.—Quoi donc, répartit l'autre, n'est-ce pas pécher que de désobéir ? "

Nos œuvres ici se réduisent à instruire les petites filles sauvagesses et à pourvoir à la décence du culte, consolation d'autant mieux sentie que nous avons été plusieurs fois les témoins affligées de la pauvreté des églises chez les Sauvages. Nous faisons quelquefois la visite des malades et nous donnons quelques veilles, mais cela arrive très rarement, (cette année trois ou quatre fois) Nous donnons aussi assez souvent des médecines que les Sauvages demandent, mais voilà tout. Il est à remarquer que la visite des malades devient moins nécessaire chez les Sauvages, vu le peu de secours qu'on peut leur donner: encore serait-il inutile de vouloir leur faire suivre une prescription, ou un régime, sans demeurer toujours auprès d'eux, pour leur faire éviter les mille imprudences qu'occasionnent leurs logements qui ne sont, sauf quelques exceptions, que de misérables loges ou maisonnettes dans lesquels ils sont exposés à tous les vents. Quant aux soins de l'âme, l'assistance du Prêtre leur suffit. Mais ce qui ferait un bien immense, ce serait un Hôpital où pourraient se réfugier tant de pauvres malheureux qui meurent sans aucuns secours. C'est là, dans un tel Hôpital, que la Sœur de Charité pourrait amplement satisfaire son besoin de soulager la souffrance. Faute de ressources, les pauvres missionnaires sont condamnés à gémir sur le triste sort d'un si grand nombre qui ont à finir leurs jours, dans la plus profonde misère corporelle. Mais nous ne pouvons pour le moment que former des vœux. Au reste, quand même, Très-honorée Mère, nous n'aurions que la jouissance d'aimer le bon Dieu dans un coin de la terre où il n'est pas servi, ce serait assez pour nous dédommager de toutes les jouissances que nous avons sacrifiées en nous éloignant de la Maison-Mère. Que la vivacité de notre amour n'est-elle assèz grande pour consoler Notre-Seigneur de tant d'indifférence et de froideur qu'il rencontre dans ce pays infidèle. Nous avons aussi le bonheur de le

faire aimer des enfants qui sont sous nos soins. Notre école, jeune encore, ne laisse pas que de montrer les fruits de l'éducation chrétienne que les jeunes filles y reçoivent. Plusieurs d'entre elles, ayant marié de bons jeunes gens sortis de l'école des Révérends Pères Oblats qui sont chargés des garçons, ces petites familles sont l'édification des Sauvages et des Blancs par leur bonne conduite et leur industrie. Puisse ce petit noyau jeté en terre produire une abondance de fruits. Je vous raconterai ici un trait entre plusieurs autres qui montre que les principes de foi que nous nous efforçons d'inculquer dans le cœur de ces pauvres enfants, ne restent pas toujours inactifs.

La mère d'une de nos enfants vint aux fêtes de Pâques. Cette Indienne, quoique chrétienne était devenue très-indifférente; elle ne s'était pas confessée depuis plusieurs années. La bonne petite la supplia tant de le faire, que la mère partit sur le champ et alla se présenter au Prêtre qui entendit de suite sa confession ; et elle eut le bonheur cette année de faire ses Pâques.

L'hiver dernier, nous avons été durement visitées par la maladie chez nos enfants ; toutes ont été plus ou moins malades ; quatre d'entre elles en sont mortes : une de pleurésie, une autre d'hydropisie et les autres de consomption. Une seule est morte avec nous. L'une des premières est allée passer ses derniers jours chez ses parents ; les deux autres furent transportées chez leurs frères qui demeurent tout près du couvent, et où nous leur prodiguâmes les mêmes soins que si elles avaient été avec nous. Ces pauvres petites nous montrèrent toutes beaucoup d'attachement. Elles moururent dans les dispositions les plus édifiantes ; et les consolations qu'elles nous donnèrent, nous firent bénir encore davantage le jour qui nous vit arriver au milieu d'elles. Deux avaient fait leur première communion ; l'une d'elles, la petite Joséphine, dont le caractère avait toujours été très-difficile, était devenue si bonne depuis quelques mois, qu'elle ne craignait rien tant que de nous faire de la peine. Quand il arrivait que ses compagnes contristaient les Sœurs, aussitôt ses yeux se remplissaient de larmes. L'autre, la petite Marie, s'était toujours fait remarquer par sa grande docilité et sa rare piété ; si bien que ses compagnes la regardaient toutes comme leur modèle. On ne l'avait jamais vue désobéir. Quelquefois, cependant, il paraissait lui en coûter quelque chose, mais après un instant d'hésitation, sa crainte d'offenser le bon Dieu triomphait ; et

alors, vite, elle allait de bonne grâce exécuter l'ordre qui lui était prescrit. Sentant qu'elle allait bientôt mourir, elle manifesta un ardent désir de communier; sa maladie malheureusement l'empêchait d'avaler aucune nourriture, pas même une goutte d'eau. En revanche elle demanda toutes les Sœurs pour leur faire ses derniers adieux. Durant tout le jour et la nuit qui étaient ses derniers, elle répétait des actes de Foi et d'Amour de Dieu ; le soir arrivé, elle demanda que la prière fût dite en commun, comme à l'ordinaire, et elle essayait encore de répondre avec une ferveur admirable ; elle expira dans les sentiments d'une vraie petite sainte.

C'est ainsi que la maladie de nos enfants en avait réduit le nombre à quatorze ; plusieurs étant allées se rétablir chez leurs parents qui ne voulaient plus les ramener, croyant qu'il suffisait, pour les faire mourir, qu'elles fussent à l'école. Mais ces craintes se sont dissipées avec le temps, et le nombre maintenant est de vingt-huit : ce qui est plus que jamais. Parmi celles qui sont nouvellement venues, six ne sont pas encore baptisées. Et c'est un vrai bonheur pour nous de préparer ces chères petites au Saint-Baptême.

En terminant, bien chère Mère, j'ajouterai, pour votre consolation, que vos petites Sœurs des Snohomishs, quoique dans un pays sauvage, ne laissent pas d'être des plus privilégiées sous le rapport spirituel ; puisqu'elles ont toujours N. S. avec elles dans leur petit monastère, et qu'elles ont le bonheur d'entendre la sainte messe tous les jours.

VOS DÉVOUÉES FILLES DE TULALIP,
Diocèse de Nesqualy.

LETTRE DU R. P. LACOMBE, O. M. I.

Le Rév. P. Lacombe, parti le 10 Août dernier pour ses Missions, a écrit en route la lettre suivante.

Le Rév. Père quitta Montréal en compagnie de M. G. Dugas, de l'Evêché de St. Boniface, et de quatre Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie, qui vont fonder un Pensionnat à Winnipeg.

Sur le Lac Supérieur, 14 Août 1874.

MON BIEN CHER AMI,

Il ne vous sera peut-être pas indifférent de recevoir un petit mot, qui vous dira que notre caravane est en bonne santé et remplie de courage. Le 11 au soir, nous laissions Sarnia, sur le *Ontario*, et le 12 nous étions sur le lac Huron, qui a paru bien mécontent de nous voir sur ses eaux, qu'il a soulevées en tous sens, contre nous. Coûte que coûte, il a fallu avoir le *mal de mer*, ou, plutôt le *mal de lac*, et puis *restituer ce que nous avions si honnêtement pris*. Mais enfin nous arrivons au Sault Ste. Marie et hier soir, par un temps magnifique, nous entrions dans le lac Supérieur, le *Grand père des lacs—Kitchi Gaman*. Ce matin, en nous éveillant, nous croyions être sur l'océan : rien que l'eau et le ciel. Mais c'est de l'eau douce, et par conséquent une mer douce. C'est le beau lac *Supérieur*, supérieur par sa grandeur extraordinaire, supérieur par sa profondeur et ses eaux si pures et si claires, supérieur par les beaux poissons qu'il renferme, enfin supérieur par ses bords déjà célèbres par le Sault Ste. Marie, par ses mines de cuivre et d'argent et par ses différents points pittoresques, qui, tous les étés, attirent tant de visiteurs curieux. Notre bateau à vapeur est rempli de voyageurs, qui, les uns voyagent pour la santé, les autres pour le plaisir, d'autres pour leurs *business* et enfin vos amis qui s'en vont vers leurs chères missions, vers lesquelles ils soupirent de tous leurs vœux. Je voudrais vous montrer nos bonnes Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie. Vous les verriez l'objet de l'attention et des respects de tous les passagers.

Par leurs manières affables et la langue anglaise qu'elles possèdent si bien, elles ont su s'attirer l'affection de tous, jusqu'à une dame protestante, qui, aux premiers abords, paraissait inabordable

par son ignorance et son fanatisme. Elle ne quitte plus les Sœurs, qu'elle trouve si aimables. Cette pauvre bigotte pensait que les Sœurs ne pouvaient jamais rire ni parler que de catholicisme !

Si le beau temps continue, demain nous serons à Duluth et probablement que nous passerons le dimanche dans cette place.

De là, 12 heures de chemins de fer nous rendront à Moorhead, sur la Rivière-Rouge. Alors je vous expédierai encore quelques lignes.

En attendant, je vous continue à vous et à tous nos bons amis du Canada mes sincères remerciments et meilleurs souvenirs. Pendant que chez vous, on prie pour notre heureuse expédition, de notre côté, nous allons demain, jour de l'Assomption, demander à l'Immaculée Vierge, au milieu de sa gloire de protéger nos bienfaiteurs et de les conserver comme ses enfants.

Votre tout dévoué missionnaire,

ALB. LACOMBE,
Ptre., O. M. I.

NÉCROLOGIE.

CHARLOTTETOWN (*Ile du Prince-Edouard.*)—M. Georges A. Belcourt, curé du Hâvre-aux-Maisons (îles de la Magdeleine, diocèse de Charlottetown), est mort le dimanche 31 mai 1874

Il n'était arrivé à Shédiac, lisons-nous dans le *Moniteur Acadien*, que depuis envi on trois semaines, atteint d'une maladie de cœur contractée sous le climat défavorable des îles de la Magdeleine ; et ses amis conservaient l'espoir que les belles journées du printemps, jointes à la salubrité du climat et à la grande vigueur qui lui était restée, malgré les souffrances de la traversée, auraient une influence bienfaisante sur cette constitution usée par la plus active des carrières.... Mais Dieu, dans sa sagesse infinie, a rappelé à lui ce fidèle apôtre qui a consacré sa vie à répandre la connaissance de sa parole et de ses œuvres jusque dans les plaines les plus reculées du nord de l'Amérique.

Il s'agissait d'établir, dans le Nord-Ouest, des missions qui pussent distribuer la parole de Dieu aux nombreux trappeurs canadiens qui, tous les ans, allaient se mettre au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et en même temps évangéliser les innombrables tribus sauvages et barbares qui habitent ces lointaines contrées.

M. Belcourt fut un des premiers à voler à l'évangélisation des populations du Nord Ouest. Il arriva à la Rivière-Rouge en 1831, et travailla pendant sept années consécutives à conquérir à l'Eglise les peuplades de ce vaste territoire.

Revenu au Canada en 1838, nous le trouvons alors curé de St. Joseph de Lévis ; mais les nombreux services qu'il avait rendus à la religion dans les missions de l'Ouest poussèrent Mgr. l'Archevêque de Québec à l'y renvoyer, et, en 1839, M. Belcourt reprenait le chemin de la Rivière-Rouge.

Il se livra à l'étude des langues sauvages du Nord Ouest avec une grande ardeur, se rendit maître des langues les plus usitées parmi les diverses tribus indiennes, et composa une grammaire et un dictionnaire sauteux français.

M. Belcourt eut beaucoup de difficultés avec les officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui croyaient avoir droit de vie et de mort sur les habitants du Territoire, et ne voyaient en eux

que des animaux dont ils devaient tirer le plus de services possible. Il protesta à maintes reprises contre la conduite de ces gens sans foi, et ne craignit pas d'informer le gouvernement de Sa Majesté des indignités qui se commettaient en son nom dans le Nord-Ouest. Il obtint ainsi plusieurs réformes importantes dans le gouvernement du Territoire.

De 1848 à 1850, M. Belcourt évangélisa les tribus indiennes des diocèses de Dubuque et de St. Paul de Minnesota (Etats-Unis). En 1859, il s'établit à Rustico (île du Prince Edouard).

Son passage en cette paroisse a laissé des traces ineffaçables ; son esprit d'entreprise, son activité, son énergie y ont élevé des monuments qui font la gloire de son nom. Il y a établi la *Banque des Cultivateurs*, qui rend à la classe rurale des services inappréciables. Le bien être de la classe agricole était incessamment l'objet de sa sollicitude, et nous l'avons vu se mettre à la tête de la colonisation, diriger, sur les terres neuves de Kent et de la Baie des Chaleurs, le trop plein des populations de Rustico. Des cantons entiers bénissent aujourd'hui sa mémoire pour les bienfaits qu'ils lui doivent.

En 1871, à la demande de Mgr. de Charlottetown, il alla prendre la cure du Hâvre-aux-Maisons où il déploya les nombreuses qualités dont la divine Providence l'avait doué.

M. Belcourt entreprit, il y a quelques années, la confection d'un dictionnaire complet de la langue sauteuse, qui est comme la source, la racine de toutes les langues sauvages. Il se mit à l'œuvre et consacra tout son temps à ce travail si peu rémunérateur, pécuniairement parlant. Cet ouvrage fut mené à bonne fin, et il en revisa les pages pour la dernière fois il y a deux ou trois ans."

Une lettre, que M. Belcourt écrivait de Rustico, le 8 mai 1860, nous permet d'ajouter quelques détails aux informations du *Moniteur Acadien*. En voici des extraits :

" Dans l'espace des vingt-huit meilleures années de ma vie, que j'ai eu le bonheur de consacrer à l'apostolat des sauvages, j'ai composé, après sept années d'études et de pratique de la langue, une grammaire qui m'a coûté de profondes méditations et des efforts d'une persévérance plus qu'ordinaire. Elle fut imprimée à Québec, aux frais de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. J'avais cru que trois cents exemplaires suffiraient pour longtemps. Je m'étais trompé. Une grande partie des exemplaires furent accordés aux

sociétés savantes, et le reste fut bientôt épuisé pour les besoins des missionnaires.

" Je suis pressé de faire une nouvelle édition de la grammaire, et de faire aussi imprimer le dictionnaire français-sauteux qui donnerait une facilité considérable pour l'étude, même générale, des langues sauvages, à cause des données communes à tous les dialectes des différentes tribus sauvages, à partir du golfe St. Laurent jusque près des Montagnes Rocheuses. Ce dictionnaire est trop coûteux à imprimer pour pouvoir être entrepris par l'Association qui a pu couvrir les frais d'impression de la grammaire.

" J'ai fait une demande à l'Institut smithonien de Washington. Le secrétaire de l'Institut, M. Henry, chargea le professeur Turner, linguiste distingué, d'examiner cet ouvrage. Celui-ci me dit qu'il n'avait encore rencontré rien d'aussi intéressant dans toutes leurs collections sur les langues sauvages, et il m'exhorta à composer le second volume, le dictionnaire sauteux-français, vu que les règles de l'Institut étaient de n'admettre que des ouvrages achevés."

La publication de l'ouvrage n'a donc pas encore été faite.

Ce dictionnaire couvre un peu plus de trente-deux rames de papier *foolscap*, en écriture. Nous croyons savoir que cet ouvrage sera confié au Bureau des Missions dont S. G. Mgr. Taché est le président.

Nous faisons des vœux pour que l'œuvre de M. Belcourt lui survive, et que le savant et pieux missionnaire continue, au moyen des livres, l'apostolat que la mort ne lui permet plus de faire au moyen de la parole.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Etablie dans le Diocèse de Montréal, par Monseigneur LARTIGUE, est la plus ancienne de toutes les œuvres du Diocèse.

Le 9 Octobre 1837, le premier Titulaire de l'Eglise de Montréal avait demandé au Souverain Pontife le *pouvoir* d'ériger une Association sous le titre : Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les *privilèges et Indulgences* accordés à l'Association de Lyon pour le même but. Le 7 Janvier 1838, Grégoire XVI répondit par la S. C. de la Propagande : *Pro gratiâ juxta petitâ ; accordé tel que demandé.*

Enfin, le Mandement d'érection fut publié le 18 Avril 1838.

Cette Association prit, en naissant, un accroissement qui fit voir tout d'abord et l'appel chaleureux de l'Evêque Titulaire, et la coopération ardente et fidèle des Diocésains. Pendant plusieurs années, elle subsista vivant de sa propre vie dans le Diocèse et faisant les œuvres qu'avaient en vue ses fondateurs. Elle venait en aide aux missions et paroisses pauvres, elle contribuait à l'érection ou à l'achèvement des Eglises ou Chapelles et fournissait une subvention convenable aux prêtres pour accomplir dignement les fonctions dont ils étaient revêtus. Plusieurs années après sa fondation, les Directeurs du conseil central de Lyon, apprenant les résultats de cette association modelée sur la leur, et jouissant des indulgences accordées alors par le Souverain Pontife, telles que mentionnées dans le Mandement de l'érection par Mgr. Lartigue, *supplièrent* à plusieurs reprises Mgr. Bourget de s'unir à la direction du conseil central de Lyon. Sans vouloir prétendre que cette union donnerait à l'Association de Montréal de nouvelles faveurs ou indulgences, ils représentaient que les Associations particulières, réunies toutes en une seule, auraient davantage le cachet de catholicité qu'ont les œuvres générales de l'Eglise. Ils représentaient de plus que la publication des Annales de l'œuvre toute entière serait plus facile et d'un intérêt plus grand. Mgr. Bourget consentit à mettre son association sous la direction générale des conseils centraux de Lyon et de Paris.

Les aumônes recueillies dans ce Diocèse depuis longtemps et qui jusqu'alors avaient été reparties suivant les intentions de l'Ordinaire seul, furent pour la première fois transmises à Lyon, qui accordait une part de la caisse générale, devant être distribuée encore à la volonté du même Ordinaire. Quelquefois la destination des aumônes du Diocèse était faite avant même la perception du revenu

de l'œuvre, par le conseil central. Ainsi une année, l'argent collecté dans le Diocèse de Montréal fut envoyé à l'Evêque de Buffalo suivant l'ordre de Lyon. On comprend facilement que dans l'organisation générale, il peut se rencontrer des intérêts froissés, mais qui sont oubliés, quand au lieu d'être en règle générale, ils ne sont qu'à de rares exceptions. C'est à chaque Evêque à voir ce qui serait le plus avantageux dans la perception et la distribution des aumônes, en soumettant cependant leurs vues aux conseils centraux de Paris et de Lyon. Généralement ces conseils s'empressent d'écouter les représentations des Evêques. C'est ainsi que la représentation de l'Archevêque de Québec fut favorablement accueillie, il demandait que l'argent ne fût pas envoyé à Lyon, mais restât pour les œuvres diocésaines, en union cependant pour les Annales et la direction générale de Lyon. Le tout fut accordé, moyennant une allocation par le bureau de Québec, pour quelques missions au nord dans notre Puissance. Comme cette faveur paraissait nécessaire pour le Diocèse de Montréal, elle fut instamment demandée. Ne recevant aucune réponse favorable, l'Evêque de Montréal, tout en regrettant cette séparation, remit l'œuvre de la Propagation de la Foi sur son ancien pied d'existence dans son Diocèse, contribuant aux soins de ses propres missions. L'œuvre, comme autrefois, jouit des mêmes privilèges signalés par Mgr. Lartigue, aujourd'hui encore remplit également son but, en priant pour les missions en général, et en venant en aide à l'intention du culte et des pasteurs, qui sont dans ce Diocèse.

Cependant quoiqu'elle n'ait pas contribué comme avant son union avec Lyon au soutien des missions de Témiscamingue et d'Abitibi, elle n'a pas cessé de regarder comme siennes les missions de l'Orégon et l'établissement des Sœurs de Charité au Chili. Les nombreux enfants qu'elle a dans ces contrées savent tous ce qu'ils doivent à la généreuse sympathie de leurs frères de Montréal, ainsi que ceux du Nord-Ouest et ceux qui sont disséminés sur la frontière américaine.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

TRENTE-UNIÈME NUMERO, NOVEMBRE 1874.

SOMMAIRE.

[illegible]—[illegible] des Sœurs à la Mission Sauvage du Grand Rond........................ 165
—Aperçu sur les Missions de l'Orégon........................ 171
[illegible]—[illegible] à Tong-King........................ 181
[illegible]—Les Pomotous........................ 189

MONTRÉAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
30, RUE ST. GABRIEL.

1874

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

NOVEMBRE 1874.

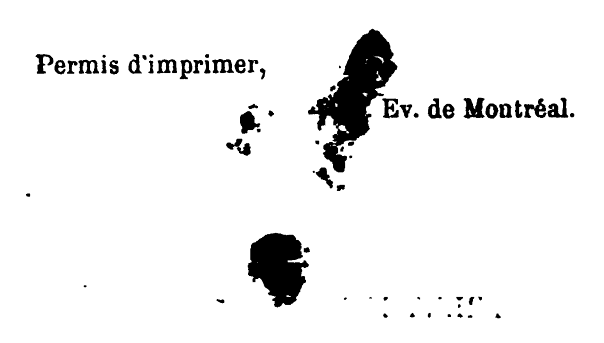


TRENTE-UNIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
30, RUE ST. GABRIEL.

1874

Permis d'imprimer,



Ev. de Montréal.

BELLE RECEPTION DES SŒURS A LA MISSION SAUVAGE DU GRAND ROND.

(De la *Sentinelle Catholique* de Portland, Orégon.)

Vendredi, 17 Avril dernier, quatre Sœurs des SS. Noms de Jésus-Marie faisaient leur première entrée à la Réserve Indienne du Grand Rond ; cette entrée fut célébrée pompeusement en la manière suivante : le drapeau américain flottait majestueusement au milieu des édifices de l'Agence, et un salut de treize coups de canon fit résonner tous les échos d'alentour. C'est le style le plus solennel en lequel on reçoit les envoyés de Washington. M. Sinnott, l'agent, qui était allé au-devant des Sœurs, ouvrait la marche. De leur côté, les Sauvages assemblés au nombre de plusieurs centaines, se précipitent en foule, les uns à cheval, les autres à pied, à la rencontre des voitures de la petite caravane, et leur font escorte d'honneur jusque devant la jolie résidence de l'agent ; et là, tous les Indiens réunis se rangent en cercle autour des Religieuses qu'ils admirent de toute la grandeur de leurs yeux. Alors, au milieu d'un silence solennel, le grand chef Louis Népissingue s'avance, et adresse en français les paroles suivantes : " Bonnes Sœurs. Ah ! comme je suis content ! et comme tout mon peuple est fier de vous voir aujourd'hui au milieu de nous ! Tous nos cœurs se réjouissent maintenant parce que nous avons les Sœurs que nous désirons de si longtemps. Depuis dix ans nous vous demandions, et aujourd'hui vous voilà arrivées. Le bon Dieu a été bien bon ; il nous a donné tout ce que nous lui avons demandé : un Prêtre, une Eglise, un Agent catholique, et aujourd'hui les Sœurs pour instruire nos enfants. Il ne nous manque plus rien maintenant, car nous avons tout ce que nous désirons." Ensuite, un autre chef, Joseph, s'avance et dit en anglais : " We feel proud now, we have the good Sisters to teach our children how to be good, and to do what is right. The old Indians won't give up their indian ways, but our children will know to do what is right, like the white people. Yes, we feel proud now."

Ensuite se présentèrent pour offrir leurs hommages, les

familles les plus marquantes des différentes tribus. Le Dimanche suivant la petite église ou chapelle était tellement remplie qu'un grand nombre de ces pauvres Indiens durent s'agenouiller sur le perron en dehors, ne pouvant trouver place au.dedans. Le Kyrie et le Gloria de la messe furent chantés en latin avec beauconp d'entrain, et le Credo en Chinouk ; le tout par les jeunes garçons et filles sauvages. Le sermon fut d'abord en anglais, et ensuite en Chinouk par notre saint missionnaire, le vénérable Père Croquet. M. l'agent et sa dame et un bon nombre d'employés de l'agence, assistaient.

Dès le lundi, les Sœurs acceptaient de l'agent, le bon et dévoué M. Sinnott, la charge des écoles des filles et des garçons. La lettre suivante de la Rév. Sœur M. Perpétue, Supérieure de cette Mission, à la Rév. Mère Véronique, ancienne Supérieure des Missions de l'Orégon, aujourd'hui à la Maison Mère d'Hochelaga, fait entrevoir tout le bien que l'on peut espérer de pareilles missions :

J. M. J.

Réserve du Grand Rond, 6 *Août* 1874.

A la Révérende Mère Véronique du Crucifix.

Bien chère Mère,

Connaissant l'intérêt que vous avez toujours porté aux missions de l'Orégon, je m'empresse de vous donner quelques détails sur celle qui nous est confiée au milieu des Indiens de la Réserve du Grand Rond. Le nombre des Sauvages compris dans la Reserve est de sept cents ; sur ce nombre, on compte 250 enfants ; les familles sont peu nombreuses ; et il est rare de voir plus que cinq à six enfants dans une famille. Plusieurs sont des orphelins adoptés par ceux qui veulent avoir droit à un plus grand morceau de terre ; car les Indiens ne cultivent plus un champ commun comme autrefois, mais chaque famille a reçu du gouvernement un morceau de terre plus ou moins grand, selon le nombre d'enfants au besoin desquels il doit pourvoir. Chacun clôture et cultive cette terre, qui leur rapporte d'as-

sez bonnes moissons. On croit que la récolte de cette année rapportera près de 15,000 minots de grains, blé et avoine.

Les enfants sont presque tous scrofuleux ; ce qui leur donne un extérieur assez repoussant. Lorsque nous avons commencé nos classes, le 20 Avril dernier, un bon nombre d'Indiens se sont empressés d'envoyer leurs enfants à notre école, mais peu consentaient à les laisser pensionner au couvent ; car ils croyaient qu'une fois leurs filles entrées chez les Sœurs elles ne pourraient plus en sortir. Ce ne fut qu'après quelques semaines, que nous parvînmes à leur faire comprendre que nous voulions élever leurs enfants comme ceux des blancs ; qu'à la vérité leurs filles ne seraient pas libres de sortir avant la vacance, laquelle serait accordée au mois de Juillet, mais qu'alors elles pourraient demeurer avec leurs parents pendant six semaines. Cette espérance les a satisfaits, à l'exception cependant d'une bonne vieille ; celle-ci, n'ayant qu'une fille unique, avait consenti à la laisser en pension avec nous ; mais cette pauvre mère si attachée à son enfant, venait la visiter tous les jours, et, assise à la porte, elle attendait assidûment les heures de récréation pour caresser sa chère enfant. Après quelque temps, voyant que ses visites continuaient à être trop fréquentes, je lui dis que nous ne permettions pas à nos élèves de voir leurs parents plus qu'une fois la semaine et qu'elle devait se conformer à cette règle, pour le bien être de son enfant. La bonne vieille me répondit naïvement : " J'ai le cœur toujours malade lorsque je ne suis pas avec ma fille, mais si tu veux me donner une piastre, tu me guériras le cœur et je te la laisserai ; " comme je n'ai pas cru devoir donner lieu à un tel précédent, elle a retiré sa petite fille de la pension, ne nous la laissant que comme externe, et ayant ainsi la satisfaction de la voir tous les jours chez elle.

Nous avons vingt-cinq filles en pension et autant de garçons, qui sont tous assez diligents pour se rendre à l'heure du déjeûner et qui ne nous quittent pas le soir sans un copieux souper ; nous ne logeons pas ces derniers, faute d'accommodements. Les garçons sont bons et dociles, et beaucoup plus désireux de s'instruire que les filles. Aussi leurs progrès sont plus remarquables. Ils ont des disposi-

tions peu ordinaires pour l'écriture, mais le calcul est la branche la plus difficile pour leur intelligence peu développée; ils n'ont pas autant de bonne volonté pour apprendre les travaux manuels; il faut les animer très-fréquemment par la récompense, autrement, leur zèle pour le travail serait bien vite ralenti. J'ai néanmoins réussi à leur faire cultiver un grand jardin de légumes. Les filles sont plus diligentes aux travaux manuels qu'aux classes; elles aiment à apprendre les ouvrages à l'aiguille; et déjà, plusieurs de nos petites sauvagesses sont très-habiles à la couture. Pour preuves cependant que nos enfants des bois ne manquent pas de bonne volonté, déjà la plupart ont appris par cœur la prière et les douze premières leçons du Catéchisme, ainsi que le chapelet, qu'ils récitent avec une dévotion admirable. Précédemment, le catéchisme et la prière leur étaient enseignés en *Chinouk*, mais nous ne leur apprenons que la langue anglaise et nous les obligeons à converser dans cette langue. C'est une tâche assez difficile de leur faire abandonner leur *Chinouk* entièrement. Nous espérons, néanmoins de pouvoir réussir avec le temps. Les enfants sauvages sont très-amateurs de la musique instrumentale et vocale, et ils sont presque tous gratifiés de voix vraiment harmonieuses. Ce sont nos élèves qui, les Dimanches, accompagnés d'un harmonium, chantent le Kyrie et le Gloria de la messe des Anges, et aussi plusieurs cantiques anglais.

Le 12 Mai, Sa Grâce, Monseigneur l'Archevêque Blanchet fit sa visite pastorale à la Réserve. Nos élèves, qui n'étaient alors avec nous que depuis quatre semaines, avaient déjà tellement amélioré leur apparence et leurs manières, que Sa Grâce en fut toute étonnée. Le plus capable de nos élèves présenta une petite adresse et des remerciements à Sa Grâce pour leur avoir procuré un Prêtre et des Sœurs qui leur apprennent à connaître et à aimer leur Créateur; et tous chantèrent ensuite avec bonheur une petite chanson de bienvenue et s'agenouillèrent en demandant une bénédiction. Notre Vénérable Archevêque les bénit à l'exemple de Notre-Seigneur, et appelant à lui l'un des petits garçons, dont l'extérieur n'était pas des plus attrayants, il le baisa avec affection; cet acte d'humilité de notre saint Ar-

chevêque est, je crois, digne de remarque. Pendant le court séjour de Sa Grâce à la Réserve, les vieux Indiens s'empressèrent de rendre visite à leur Père en la Foi, qu'ils connaissent depuis tant d'années. Le jour de l'Ascension, Sa Grâce administra le sacrement de la Confirmation à plusieurs Indiens, et ensuite prit congé de nous.

Le 4 Juin, la fête du Très-Saint Sacrement a été célébrée avec plus de pompes que jamais par les Indiens de cette Réserve. La veille ils s'étaient distingués par leur zèle à préparer les chemins où la procession devait passer ; deux rangées de balises de sapins odoriférants ornaient toute la voie. Un joli reposoir décoré de verdures et de fleurs devait recevoir le Très-Saint Sacrement. Vers 10 heures tous les Indiens arrivaient à l'église en grande toilette ; le temps était sombre et incertain. Nos pauvres Sauvages regardaient avec peine le firmament qui menaçait d'empêcher leur belle fête religieuse ; cette fête devait leur procurer tant de joie et de bonheur ! Cependant le signal est donné par le joyeux son de la cloche de l'église, et trente Indiens armés de carabines, entrent les premiers dans l'église qui fut bientôt encombrée ; l'agent et plusieurs employés assistaient aussi. Aussitôt la messe finie, le Missionnaire, sans faire attention à la pluie qui commençait à tomber, annonça l'ordre de la procession et immédiatement elle se mit en marche, ayant en tête une jolie bannière, qui excitait beaucoup l'admiration de nos gens. Au moment où le Saint Sacrement quittait l'église, se fit entendre une brillante fusillade. Nos petites élèves, toutes en costume d'indienne rose, présentaient pour la première fois un aspect charmant. Le chapelet fut d'abord récité à haute voix par nos élèves, puis elles chantèrent des cantiques en anglais et en *Chinouk*. La bénédiction du Très-Saint Sacrement étant donnée au reposoir et à l'église, on fit entendre de nouveau une fusillade solennelle pour clore cette fête si magnifique et si nouvelle pour eux, et tous se retirèrent le cœur content, et exprimaient le désir de voir une pareille fête se renouveler tous les ans.

Maintenant, ma Rév. Mère, vous serez peut-être surprise un peu d'apprendre que les Indiens fêtent le jour de l'Indé-

pendance avec autant de joie que les blancs. Oui, ce pauvre peuple, si humble qu'il soit, voit arriver le 4 Juillet avec une vraie joie ; mais il le célèbre un peu différemment des blancs ; voici, comment ce jour s'est passé à la Réserve cette année. De grand matin, plusieurs coups de canon retentirent dans tout le vallon de la Réserve et le drapeau américain était arboré comme aux jours de grands événements. Vers 10 heures, tous les Indiens arrivèrent en procession, le pavillon américain en tête, un bon nombre à cheval et les autres en voitures. Arrivés à l'Agence, les hommes et les femmes marchèrent avec ordre à l'église, qui fut bientôt plus que remplie. Plusieurs blancs des environs s'étaient aussi rendus pour la circonstance. La messe fut chantée avec solennité et le Rév. Père Croquette délivra un sermon superbe sur la vraie liberté opposée au faux libéralisme. Après le saint sacrifice, la procession défila dans le même ordre jusqu'à un certain endroit, où, sous l'ombrage de jolis arbres, un grand dîner était préparé sur des tables improvisées à la façon d'un pic-nic. Alors donc nos braves Indiens se gratifièrent d'un bon repas. Le soir il y eut une grande danse dans une grande salle toute ornée de verdure. Ce bal portait le nom de *Boston dance;* trois joueurs de violons étaient engagés par l'Agent ; les danses sont les mêmes que celles des blancs ; mais leur tenue est bien différente, les femmes se tiennent toutes d'un côté de la salle et es hommes de l'autre. On dit que dans ces danses permises par l'Agent, la modestie est respectée ; c'est ainsi que les Indiens du Grand Rond ont célébré le 4 Juillet de l'année 1874.

Bien que les Sauvages de cette Réserve soient considérés comme en pleine civilisation, ils conservent cependant encore les vieilles habitudes de leur nation, comme d'appeler les docteurs sauvages auprès des malades qui leur font la *Tamanoise*, ou danse superstitieuse. Tout récemment, nous entendîmes ces chants et ces danses autour d'une maison voisine de la nôtre, et qui abritait un enfant mourant ; le pauvre petit était venu à notre école et il ne voulait nullement des docteurs sauvages, mais ses vieux parents, sollicités par les Indiens de leur tribu, permirent la *Tama-*

noise, qui est une séance publique ; les cris, les gémissements se faisaient entendre à une grande distance. Le bon petit souffrant demandait, lui, des prières et se réjouissait d'en entendre auprès de son lit ; il expira en souriant et baisant amoureusement un petit crucifix que je lui avais donné. Leurs cimetières sont encore des preuves de leurs idées superstitieuses, nous y voyons sur les tombes des amas de goblets, de vaisselles cassées, etc., des guenilles blanches découpées à leurs manières et clouées sur une planche, remplaçant les pierres sépulchrales.

Bien chère Mère, je ne veux pas terminer cette lettre sans vous faire part d'une guérison miraculeuse, qui a eu lieu dans notre maison, le 11 Juillet dernier. Une petite Sauvagesse, âgée d'à peu près 5 ans, avait été confiée à nos soins lors de notre arrivée ici. La pauvre petite était toute couverte de lèpre ; c'est le nom que je crois le mieux convenir à cette maladie dégoûtante qui faisait horreur à voir.

Nous lui avions donné le nom de Rose, voulant la placer sous la protection de Notre Mère Fondatrice. Le médecin de l'Agence, l'ayant traitée assez longtemps sans la soulager, prononça sa maladie incurable, et il nous dit que l'enfant ne pouvait vivre que peu de jours. En effet, tout portait à croire que la pauvre petite nous laisserait bientôt pour une vie meilleure. Ses forces diminuaient tous les jours ; lorsque le 11 Juillet, elle tomba dans les convulsions d'une manière bien pénible, les yeux à l'envers et la bouche écumante. Les personnes présentes disaient toutes : " Elle se meurt, elle se meurt." Mais alors une Sœur s'empressa de lui faire avaler quelques gouttes de l'eau de Notre-Dame de Lourdes, et aussitôt la pauvre petite s'endormit doucement, et après quelques heures de repos, elle s'éveilla bien faible, mais calme, et la même Sœur lui ayant fait prendre de cette eau salutaire pour une seconde fois, l'enfant commença à parler avec pleine connaissance. Elle prit alors un peu de nourriture, puis s'endormit de nouveau, reposa toute la nuit, jusqu'à six heures le lendemain matin ; mais alors elle s'éveilla en chantant, sa petite figure toute rayonnante de joie et de bonheur. Depuis cette époque, la lèpre qui couvrait tout son corps de plaies hideuses sécha et disparut

entièrement, et la petite Rose jouit maintenant d'une santé parfaite. Nous remercions la Ste. Vierge de la guérison de cette enfant ; car plusieurs Indiens sont assez superstitieux pour croire que d'envoyer les enfants sauvages à l'école c'est leur causer la mort. De plus, quand la mort a passé dans une maison sauvage, tous les survivants l'abandonnent, et souvent y mettent le feu.

Comme j'étais à terminer ma lettre, un bon Sauvage vient me dire qu'il lui faut enterrer son enfant décédé depuis trois jours, et il me demande d'aller à l'église pour y faire des prières près du corps de son enfant. Le Prêtre étant absent depuis plusieurs jours, je ne puis refuser d'acquiescer à la demande du bon Sauvage affligé ; et pour la première fois, je fis les prières de l'enterrement. Les assistants s'unirent à moi avec beaucoup de dévotion.

Notre Maison est bien pauvre et misérable, mais l'essentiel y est, puisque Notre Divin Epoux ne dédaigne pas de demeurer sous notre pauvre toit.

Je termine en sollicitant un *memento* dans vos bonnes prières pour moi et pour la mission confiée à mes soins.

Un souvenir à toutes nos chères Sœurs.

Je demeure avec une respectueuse affection,

Ma Révérende Mère,

Votre très-humble Fille.

APERÇU SUR LES MISSIONS DE L'OREGON,

PAR UN ANCIEN MISSIONNAIRE.

A Sa Grandeur I. Bourget, Evêque de Montréal.

MONSEIGNEUR,

Dans une lettre précédente, j'avais l'honneur d'exposer à Votre Grandeur le chiffre déjà considérable de la population de la grande côte du Pacifique ; laquelle comprend la Colombie anglaise, au nord, l'Orégon, au milieu, la Californie, au sud, et les immenses territoires qui en dépendent. Cette population s'élève donc aujonrd'hui à environ un million et demi, dont 1,200,000 d'origine européenne, et 300,000 indigènes. Sur ce nombre l'on compte un cinquième ou 300,000 catholiques, répartis en deux provinces ecclésiastiques : celle d'Orégon City, et celle de San Francisco. Deux archevêques, huit évêques et 260 prêtres réguliers et séculiers sont les courageux apôtres de la Foi en ces nouveaux mais déja si florissants pays ; et mentionnons de suite l'assistance si admirable de 400 religieues, reparties en dix hôpitaux, quinze orphelinats et asiles de charités, et en plus de soixante maisons, qui donnent l'éducation chrétienne à près de dix mille enfants. Ajoutons aussi que plus de trente prêtres réguliers et seculiers, avec autant de Frères des Ecoles Chrétiennes et autres, sont occupés dans sept à huit villes différentes, à donner une éducation classique ou commerciale à près de deux mille jeunes garçons ; les écoles paroissiales sous les soins du clergé en contiennent aussi un nombre considérable. Cette consolante statistique nous est fournie par l'excellent directoire catholique de Baltimore pour l'année 1874 ; lequel est aussi un rapport fidèle de ces missions. Et nous aimons à redire de temps à autres ces importants détails, afin que les amis dévoués de la sainte œuvre des missions se rappellent toujours ce qu'il a dû en coûter, et ce qu'il en coûte encore de travaux et de sacrifices personnels aux missionnaires pour avoir établi en si peu d'années, et pour soutenir toujours,

de si nombreuses et si florissantes institutions. Et nous pouvons le constater avec bonheur, le diocèse de Montréal a contribué pour une très-généreuse part à l'établissement d'un grand nombre dans les deux Colombies anglaise et américaine.

Cependant, Monseigneur, Votre Grandeur a dû, comme bien d'autres, entendre bien des fois dire: Eh! comment se fait-il que des plages aussi lointaines, aux extrémités de la terre, et qui naguère encore n'étaient que des régions sauvages et inconnues, presque inaccessibles au reste du monde, aient été ainsi transformées en un si court espace de temps en des pays entièrement civilisés, et même devenus si florissants? Et que déjà leurs villes et leurs campagnes rivalisent en population, en industrie, en richesses et commerce, avec les contrées et villes si prospères des côtes de notre Atlantique? Ah! il nous faut bien le confesser et reconnaître: il y a là toute une merveille, et un mystère profond des choses humaines qui ne trouvent d'explication que dans les tristes effets de l'ambition effrénée des hommes à courir illusoirement après le fantôme de la fortune.

Les années 48-49 et suivantes qui forment l'époque fameuse de la grande émigration de toutes les parties du monde, jusque même de la Chine, vers les régions aux lingots d'or de la Californie, seront toujours célèbres dans les annales du monde entier. Le simple récit des aventures extraordinaires, et des entreprises gigantesques occasionnées par la recherche et l'exploitation des nombreuses mines d'or de la côte Pacifique, formerait à lui seul de nombreux volumes; lesquels seraient trop souvent gros et remplis d'un bien triste intérêt. Dans une prochaine lettre je tâcherai d'exposer à Votre Grandeur par quelques traits caractéristiques le genre de vie extraordinaire qu'ont mené et mènent encore des centaines de mille pauvres mineurs, dans les montagnes des parties est de la Californie, de l'Orégon, et de la Colombie anglaise; car c'est partout les mêmes travaux énormes, les mêmes dangers pour la vie, les mêmes fatigues et labeurs.

Aujourd'hui je me bornerai à indiquer quelques-unes

des nombreuses difficultés, souffrances et fatigues de voyage pour seulement arriver à cette terre *promise*.

Trois routes surtout étaient trop fameusement célèbres par leurs dangers sans nombre, leurs difficultés souvent insurmontables, et les pertes de vies qui y ont été si cruellement souffertes.

La première était la fameuse traversée de ce continent, par terre, à travers les immenses plaines ou déserts, les Montagnes Rocheuses, montagnes, au milieu des hordes sauvages et barbares qui les habitaient exclusivement alors : la distance était de 1,500 lieues ; le temps de voyage de 6 à 7 mois.

La seconde route était celle en navires a voiles, autour de l'Amérique du Sud, par les climats brûlants des tropiques, et ensuite à travers les bans et montagnes de glaces du Cap Horn : distance 4,000 lieues ; temps de voyage, cinq mois ou environ.

La troisième route était celle en steamers par l'Isthme de Panama : distance de 2,000 lieues : temps de voyage de 5 à 6 semaines.

Un mot de détails maintenant sur ces trois pénibles routes que tous les missionnaires, prêtres et religieuses, devaient alors parcourir, comme tous les chercheurs de fortune, pour arriver à leurs lointaines missions du Pacifique ou Mer d'Ouest.

La 1ère route était la traversée du continent directement vers l'ouest, à travers les plaines ou déserts, les Montagnes Rocheuses, et de nombreuses rivières. Plusieurs milliers d'émigrants avaient déjà à grand'peine franchi les vastes déserts, les nombreuses montagnes et rivières de notre Amérique, dans le courageux dessein d'aller s'établir avec leurs familles sur les magnifiques prairies des bords fertiles de l'Océan Pacifique ou Mer d'Ouest. Toute cette longue route de plus de mille lieues à partir des Etats de l'Ouest, à cause des pays sauvages qu'il fallait traverser, était pleine de risques et de dangers, vu alors la grande majorité des Indiens sur les blancs. Mais on estime à huit ou dix mille par an le nombre moyen de ceux qui ont traversé le continent, dans les vingt années qui ont suivi la découverte

des fameuses mines d'or de la Californie, c'est à-dire jusqu'à l'année 69, époque de la confection encore célèbre de la grande voie-ferrée américaine, reliant l'Atlantique au Pacifique.

Pendant toute cette période de vingt années, tous les printemps aux mois d'avril et de mai, de nombreuses caravanes d'émigrants et de chercheurs de fortunes s'organisaient dans toutes les grandes villes des Etats de l'Ouest, de Minnesota, Iowa, Missouri, Kansas, Arkansas, etc., etc. Le gouvernement américain souvent fournissait des capitaines ou guides de caravane; et l'on veillait même beaucoup à ce qu'aucune compagnie ne s'aventurât jamais sur ces immenses déserts sans être auparavant suffisamment organisée, sans qu'elle fut composée d'au moins cinquante voitures ou wagons, avec tant de livres de provisions pour chaque passager; avec au moins cinquante guerriers ou hommes bien fournis en armes et munitions, qui pussent être prêts à faire face aux dangereuses attaques des indiens barbares qui faisaient alors l'affreux métier d'assassiner et tuer les voyageurs, dans le seul but de les dépouiller de leurs habits, chevaux et provisions. C'est pourquoi avant le départ de chaque compagnie, un commandant ou capitaine était choisi; on élisait encore un conseil de douze ou vingt des plus habiles parmi les voyageurs, qui décidait sur le choix des routes à suivre, et qui commandait en temps d'attaques, ou de danger pour le salut de la caravane, etc.

En outre, le guide ou capitaine devait être muni des cartes nécessaires des différentes routes avec les distances à parcourir chaque jour pendant cinq à six mois; tous les postes ou campements où se trouve de l'herbe ou du foin sauvage pour la nourriture des chevaux et nombreuses bêtes à cornes que l'on emmenait avec soi pour élever des troupeaux. Il devait de même savoir toutes les rivières, les fontaines et les sources d'eau, avec les distances entre chacune, afin de faire toujours provisions d'eau suffisantes pour abrever bêtes et gens. Une erreur d'un jour ou deux en cette matière a été plus d'une fois l'occasion de souffrances bien atroces dans la saison brûlante de l'été; on a

vu-même des caravanes entières que la soif poussait à la révolte, et les fesait menacer de mort leurs chefs, si on ne les faisait bientôt arriver à quelque source ou rivière. Quelque fois aussi la chaleur excessive, la poussière étouffante des déserts, la longueur et les fatigues extrêmes de la route venaient à épuiser tellement la vigueur et les forces des voyageurs que soudain la fièvre typhoïde, ou même le choléra-morbus les frappait d'une manière terrible, et détruisait des caravanes entières. D'autres fois la peste ou autre fléau tombait sur les animaux eux-mêmes qui mouraient par centaines, et laissaient d'une fatale manière la plupart des gens à pieds ; lesquels ne pouvant porter sur leurs épaules assez de provisions pour terminer le voyage mouraient de faim et de misère sur la route, après, quelques fois, s'être mangés les uns les autres, comme on l'a découvert, notamment de la famille de l'infortuné Doner, dont le seul serviteur, un allemand, fut retrouvé vivant, dans les montagnes, s'étant nourri de chair humaine pendant plusieurs mois de l'hiver.

Enfin l'étonnant fait suivant, bien connu de tous les voyageurs, donnera peut-être quelqu'idée du nombre incroyable de mortalités et d'accidents de toute espèce arrivées sur cette formidable route à travers les plaines, dans l'espace de vingt ans; le voici: Quand, au milieu de ces immenses déserts, il fait temps couvert aussitôt après quelque tempête, ou après quelques grands vents qui transportent toujours cette terre de cendre et poussière des déserts, en des bancs sans nombre et assez semblables aux vagues de la mer, le voyageur, sans boussole, chercherait alors en vain de quel côté est le nord ou le sud ; il lui est également impossible de découvrir aucune trace, ni vestige de chemin battu ; mais voici le prodige qui tout d'abord frappe ses regards étonnés : assez d'ossements blanchis surnagent à la surface des sables pour lui donner l'assurance que ce sont là autant de balises ou jalons fidèles qui le conduiront sûrement jusqu'à la côte du Pacifique—C'est là aussi le rude chemin que bien des Missionnaires, et les trois premiers Evêques de la Colombie ont dû parcourir pour arriver aux champs de leurs vastes missions, s'étendant du Pacifique aux Montagnes Rocheuses.

La seconde route était celle en navires à voiles, si détournée et si longue, autour de l'Amérique du Sud, par le cap Horn; distance de quatre mille lieues: ce qui équivaut à la moitié du tour du monde. Cette ennuyeuse et pénible route par mer a été suivie pendant dix ans environ, à dater de 1848, par des navires de passagers qui partaient chaque semaine de New-York et de Boston. Cette même voie est encore suivie par les vaisseaux marchands des Etats-Unis et de l'Europe.

Cependant la manière atroce, dont étaient traités les nombreux voyageurs qui émigraient alors en foule vers le pays de la *Toison d'or*, la Californie, était une chose odieuse et révoltante. On entassait comme un vil bétail, dans la cale infecte de ces navires, ces pauvres gens jusqu'au nombre de sept à huit cents; on les tenait la plupart du temps enfermés sous clef; puis on ne leur donnait qu'une modique ration d'une nourriture misérable. Ah! c'est alors que ces pauvres aventuriers, dont un bon nombre étaient des jeunes gens sans expérience, mais de familles aisées, se trouvant ainsi soudain réduits à un état pire que l'exclavage, regrettaient bien amèrement le jour où ils avaient laissé pénétrer dons leur cœur la trompeuse illusion que, en quittant le toit paternel pour de tels pays lointains, ils feraient bientôt fortune. Car la seule pensée de devoir passer la moitié d'une année dans un tel réduit, hideux et rempli de vermine, pire que les cachots de nos pénitenciers et prisons, faisait alors comprendre au jeune voyageur chrétien que c'était là un premier châtiment pour avoir négligé les bons conseils et les avis pressants d'un père affectionné ou d'une tendre mère. Hélas! le pauvre jeune homme n'est encore qu'à la première épreuve d'une longue et bien incertaine entreprise. Heureux encore si, pendant une aussi rude et périlleuse traversée, il ne devient la victime de quelque triste naufrage, ou encore de quelque maladie contagieuse, et que son corps ne soit pas jeté à la mer pour devenir la pâture des monstres marins, spectacle lugubre et sinistre, dont au moins il ne pourra manquer d'être malheureusement témoin pour quelques-uns de ses infortunés compagnons de voyage.

Raconter toutes les adversités, les labeurs et tribulations de pareils voyages, tant de l'Amérique que de l'Europe, vers les côtes lointaines du Pacifique, durant l'espace de dix ans, fournirait matière à bien des volumes pleins d'intérêts, et tous plus sombres et mélancoliques les uns que les autres. Plusieurs de ces grands voyageurs ont écrit le journal de leurs principales aventures qui ont été reproduites dans le temps par les gazettes publiques.

Voici quelques impressions et souvenirs que se racontaient un jour sur les côtes du Pacifique quelques Canadiens qui étaient passés par cette route fameuse: "Hé! disait l'un, au milieu de cette triste misère, je me consolais encore quelque fois par la pensée que, si le Bon Dieu me fesait la grâce de sortir une fois de cette ornière profonde, le diable serait bien fin s'il m'y reprenait de sitôt."—"Te rappelles-tu, disait un autre, comme nous nous remontions le courage, et sentions l'espoir revivre dans notre poitrine, quand chaque dimanche et fête que nous passions au fond de cette cale infernale, nous chantions le matin un cantique de notre enfance, à la bonne Vierge, et l'après-midi quelques psaumes des vêpres et le Magnificat?" "Oui, disait un troisième, je me souviens bien encore de tous ces infidèles d'Anglais, d'Allemands et de Juifs qui venaient se presser autour de nous pour nous voir et nous entendre. Comme ils nous félicitaient sincèrement! et comme ils nous estimaient heureux d'avoir assez de courage, et d'élévation dans le cœur pour rendre des chants si harmonieux et si doux, fesant ainsi heureusement diversion à l'abattement général!"

En 1847 cette longue et pénible route fut également suivie par Mgr. F. N. Blanchet qui revenait d'Europe en Orégon, amenant avec lui une trentaine de Missionnaires, tant prêtres que religieuses.

La troisième route était une ligne de steamers magnifiques, établie par de riches compagnies New-Yorkaises qui expédiaient chaque semaine des milliers de passagers sur l'Atlantique vers le Sud jusqu'à l'Isthme de Panama, que l'on traversait comme l'on pouvait; et ensuite par d'autres steamers sur l'Océan Pacifique, qui longeaient la côte de

notre Amérique vers le Nord-Ouest jusqu'en Califorine, l'Orégon, l'Isle de Vancouver et la Colombie Anglaise, distance de bien au-delà de deux mille lieües ; et dont le trajet n'était cependant que de cinq à six semaines. C'était une grande amélioration sur les deux premières routes qui étaient de cinq à six mois de marche.

Néanmoins, il faut encore avouër que cette nouvelle voie avait bien aussi ses dangers. Pendant plusieurs années, il n'existait pas de chemin de fer sur l'Isthme de Panama. Il fallait alors le traverser à pied, ou à dos de mulet, à travers ses nombreux marais et ses montagnes—une distance de 18 à 20 lieues—et cela au grand risque de prendre ou le choléra, ou des fièvres malignes si communes en ces climats brûlants. Un missionnaire (1), et une jeune fille accompagnant les sœurs de la Providence à Vancouver, en tombèrent victimes en 1852.

De plus la spéculation des compagnies de bateaux à vapeur,exercée sur les pauvres passagers d'entrepont (et ce sont toujours les plus nombreux,) y était encore plus odieuse et plus révoltante, s'il est possible, que sur les navires à voiles. Les fonds-de-cale en étaient plus infects, la nourriture ou les rations plus misérables. On a vu des personnes, surtout de pauvres femmes avec de jeunes enfants s'en allant retrouver leurs maris, en Californie, passer des semaines sans pouvoir rien prendre, si ce n'est un peu de mauvaise eau *rouillée*, pour s'empêcher de mourir. La seule description, dont ces sortes de rations étaient apprêtées et servies, était souvent suffisante pour faire soulever le cœur aux plus robustes qui conservaient encore quelque sentiment de délicatesse.

Figurez-vous une bande de cinq à six cents loups affamés ou émigrants européens venant de traverser l'Atlantique, et se précipitant à qui mieux mieux au-devant d'une douzaine de matelots-cuisiniers sales et dégoutants, apportant en courant des plats de mine assez douteuse, qu'ils tiennent

(1) Le Rév. M. Ls. P. Rousseau, des Trois-Rivières, après avoir vaillamment travaillé pendant plusieurs années aux belles missions de l'Orégon, mourait du choléra, sur le navire non loin de Panama, le 24 juillet, 1852 ; lors qu'il venait visiter sa famille en Canada.

au bout des bras et au-dessus de leur tète, pour vite les déposer sur des planches suspendues à hauteur d'homme ; et dans lesquels plats, chacun pour se servir le premier, et avoir meilleure part, se donne la liberté de plonger la main, ainsi qu'était là la pratique quotidienne et inévitable. Peut-être même était-ce là un prétexte assez excusable pour ces pauvres convives et cuisiniers qui tous semble aient intérêt à ce que personne n'eut le temps de faire ni réflexion ni examen sur les matières très-odoriférantes dont chacun avait à apaiser sa faim.

Puis de son côté le mal de mer qui n'est pas chose inaccoutumée dans de pareils voyages, vient souvent achever l'œuvre si bien commencée des cuisiniers, en rendant rebelles à toute espèce de nourriture des estomacs déjà si mal disposés. Alors une insouciance profonde, et un abattement universel des forces morales et physiques s'empare des pauvres voyageurs. Ceux qui sont doués du don de la Foi chrétienne, se reposent ordinairement de tout sur le soin de la Providence divine. Mais pour les infidèles, ou impies, ils s'efforcent quelquefois de ranimer leur courage abattu par le stérile espoir d'une acquisition sure et prochaine de la *Toison d'or*, ou de leur fortune.

Une autre calamité pour un grand nombre d'infortunés voyageurs a été la suivante : on raconte dans le langage figuré des voyageurs, que le petit chemin de fer de vingt lieues à travers l'Isthme de Panama, a coûté un tel nombre de vies, que l'on pourrait couvrir ou paver avec les crânes desséchés des pauvres travailleurs, tout le terrassement de ce chemin d'une mer à l'autre. Les nègres et les métis espagnols du pays ne se souciant guère de se livrer à la rudesse de tels travaux, les compagnies des steamers qui voulaient à tout prix construire ce chemin, engagèrent alors à New-York des travailleurs par milliers, avec la promesse de les conduire ensuite en Californie, s'ils travaillaient seulement quelques mois au chemin de fer de Panama. Et c'est là que ces pauvres gens trouvaient tous presqu'une mort certaine, par les fièvres ou le choléra, inaccoutumés qu'ils étaient à ces climats de feu.

Mais on ne peut oublier, et on ne pardonnera jamais surtout à ces compagnies pour la négligence ou l'inhabileté

de certains capitaines, les tristes et lamentables naufrages, ou destructions par le feu des cinq à six steamers, le *Central America*, le *Golden Gate*, le *Northrener*, et les autres, où des milliers de personnes à la fois périrent si cruellement. Il est impossible de décrire le spectacle navrant d'un navire pèrissant sur mer, ou par naufrage, ou par le feu. Ceux-là seuls qui en ont été les tristes témoins peuvent en comprendre toutes les horreurs. Des descriptions de ce genre ont été quelques feis essayées dans les journaux, comme à l'occasion du naufrage si tristement célèbre du steamer *Atlantique*, et aussi de la destruction par le feu de plusieurs grands bateaux à vapeur sur le St. Laurent.

C'est pourtant par cette ligne de Panama qu'est passé le plus grand nombre d'émigrants dans les vingt années susmentionnées. L'on ne pourrait être certainement pas taxé d'exagération en estimant qu'il est passé à Panama, venant de New-York, d'Europe, et d'ailleurs pour la côte Pacifique, une moyenne de sept à huit cents personnes par semaine, durant tout cet espace de temps: ce qui donnerait déjà le nombre élevé de huit à neuf cent mille âmes.

Un grand nombre de Missionnaires, tant prêtres que religieuses, sont passés, chaque année, pour la côte Pacifique, la Californie, l'Orégon, l'Isle Vancouver et le reste de la Colombie anglaise, en suivant cette route des steamers, par Panama, qui était alors la moins dispendieuse et la plus expéditive.

Enfin, voilà que, comme suprême amélioration sur toutes les autres routes, une quatrième et dernière voie, la voie ferrée du Grand Pacifique Américain, cette huitième merveille du monde, est venue, en 1869, mettre les choses sur un principe tel, qu'aujourd'hui les six à sept mois de voyage si terrible et laborieux, ont été soudain changés en un trajet comfortable et court de six à sept jours, en une vraie promenade de touristes.

Voilà aussi comment Dieu, en ses insondables desseins, de justice et de miséricorde, veut bien se servir chaque jour de ce progrès matériel pour l'envoi de ses ouvriers évangiliques, et l'extention plus rapide et plus facile de son règne tout miséricordieux de la justice et de la paix.

(*A continuer.*)

TONG-KING.

Les nouvelles, venues du Tong-King en Juillet dernier, avaient un caractère alarmant : le massacre des chrétiens paraissait inévitable ; les lettrés, de concert avec les mandarins, prenaient leurs dernières mesures.

Convaincus que les Français avaient été battus et forcés de s'enfouir, qu'il n'y a pas de traité conclu ou au moins qu'il n'obligera à rien, les lettrés se flattaient d'empêcher à tout jamais les Français de revenir au Tong-King, en les privant du secours de ceux qu'ils regardent comme leurs auxiliaires, c'est-à-dire en exterminant les chrétiens jusqu'au dernier.

Les documents que nous publions aujourd'hui ne laissent aucun doute sur ce point. Ils établissent en outre la *connivence* manifeste de la cour de Hué avec les lettrés et ses intentions hostiles à l'égard et de la France et des chrétiens.

I

REQUÊTE DES LETTRÉS.

Nous regardons furtivement la face de Votre Majesté pleine de science et de lumière ; nous, petits et méprisables, nous demandons à vous proposer un moyen d'en finir avec les Européens. Nous levons les yeux vers vous ; que Votre Majesté daigne nous entendre et nous laisser, tout humbles que nous sommes, lui montrer notre fidélité. Nous sommes les lettrés et les chefs du peuple, et nous nous sommes permis de songer que, de tout temps, suivant les préceptes de la raison, on a suivi la voie droite pour abandonner la fausse ; et le cœur du peuple est toujours prêt à combattre pour la patrie. Si nous n'élevions pas la voix pour demander à battre les coupables, comment pourrions-nous nous dire braves ?

Il y a à peine quelques siècles que la perverse religion de Jésus s'est introduite dans ce royaume ; le peuple s'y est

laissé prendre et a pour elle une très-grande affection ; aussi y a-t-il longtemps qu'elle fait du mal, parce qu'ils débitent des mensonges pour tromper les hommes, disant qu'il y a un paradis et de l'eau bénite, enseignant à prononcer le nom du seigneur du ciel, Jésus, afin de donner une foi plus forte.

Un livre chinois dit : "La vraie religion est la nature qui nous vient du ciel." Qu'est-ce donc alors que la religion de Jésus, dans laquelle hommes et femmes cohabitent ensemble sans distinction d'époux, dans laquelle on vit comme des chiens et des porcs, sans savoir ce que c'est que la piété envers son père et sa mère ? Est-il vraiment possible d'appeler cela de la vertu ?

......Ils disent que les sacrifices sont inutiles, et ne savent pas qu'il existe des esprits et des saints. Ils se flattent d'avoir des prêtres et des catéchistes qui lavent leurs péchés, en sorte qu'ils peuvent faire le mal sans en éprouver de dommage. Vraiment la méchanceté de cette religion est tellement profonde, qu'il est aussi difficile de l'arrêter que les flots un jour de grande tempête. Ses sectateurs ont bu du poison et des philtres ; on perd son temps à leur donner de bons conseils, ils ne peuvent reprendre leurs sens. D'abord ils semblent vouloir prêcher la religion, mais on voit ensuite que leur seul but est d'exciter le peuple (à la révolte). Cette ivraie est devenue comme les rats et les chenilles qui dévorent le riz en herbe ; c'est vraiment une immense calamité. Leur ruse consiste à faire semblant de vouloir commercer afin de tromper le peuple. Si l'on n'y songe qu'en passant, on se dit : ce n'est rien ; mais si l'on examine à fond toutes ces ruses, on y voit clair.

Ils se sont d'abord emparés des six provinces de la Basse-Cochinchine, et ils y font du mal au peuple. Voilà que maintenant ils viennent s'établir dans nos provinces du nord, pour y bâtir des églises et des presbytères et attirer le peuple à eux. Ils disent qu'ils viennent prêcher la religion et instruire des catéchistes ; mais au fond, c'est une ruse cachée pour faire la révolte.

Depuis la signature de la *convention*, ils étudient le système français, et deviennent orgueilleux envers les manda-

rins du gouvernement, ils creusent des fossés et élèvent des remparts comme on le ferait pour une citadelle, et se fabriquent des armes comme le feraient des troupes régulières. Leur seul et unique but est, sous prétexte de prêcher la religion, de s'exercer au maniement des armes et de faire que les honnêtes gens deviennent rebelles. Qui pourrait sonder la profondeur du mal ? Quel espace pourrait contenir leurs crimes ? Le ciel et la terre, les démons, les esprits et les hommes les poursuivent tous de leur haine ; leurs crimes sont comme la flamme d'un immense foyer ; le peuple et la cour, tous le savent.

Si l'on ne cherche pas à démasquer promptement leur fourberie, si l'on ne se hâte de guérir cette plaie, plus tard on aura beau verser des larmes, il sera impossible d'y porter remède. Si l'on ne veut pas prendre maintenant une épine pour percer la tumeur, plus tard il faudra certainement employer la hache. Si l'on veut attendre, sur la foi de cette paix, les Français auront le temps de chercher un endroit de difficile accès et n'en seront que plus difficiles à battre. Le mieux est de s'armer de courage et de commencer par les battre, de leur couper les ailes et d'élaguer leurs branches ; ce n'est qu'alors que nous serons assez forts pour effacer toute trace des Français.

Nous nous prosternons aux pieds de Votre Majesté miséricordieuse et resplendissante, qui possède le pouvoir des rois d'autrefois, qui est habile dans les lettres et forte dans les armes, qui possède de grandes richesses et de nombreux soldats, qui a la largesse en partage, et qui, dans son ingénuité, traite avec honneur ces sauvages d'Europe. Eux, dans leur fatuïté, s'en prévalent comme une race mauvaise et inutile ; ils sont d'un orgueil et d'une férocité effroyables. Ce n'est pas la cour seule qui les hait, le peuple aussi est indigné.

On a abandonné les travaux des champs, et nous avons déjà trouvé 70,000 soldats d'élite et 2,000 commandants habiles ; nous avons de bonnes armes et des signaux de convention. Nous voudrions exposer au bout d'une pique la tête de ces gens-là et couper leurs corps en morceaux ; mais nous craignons, parce que nous n'avons pas encore

reçu l'édit royal. Aussi, c'est le cœur bouillant et le visage en feu, que nous faisons notre supplique à la capitale et que nous osons demander qu'on nous permette seulement d'agir pour le mieux, afin que nous puissions brûler leurs livres et leurs maisons et les empêcher d'habiter parmi nous dans ce royaume, décapiter tous les prêtres et tous les catéchistes et détruire entièrement cette race de sauvages d'Europe. Quant aux simples chrétiens, qui refuseront d'apostasier et à ceux de leurs chefs qui se sont joints aux Français pour faire la révolte, nous les tuerons tous sans en laisser échapper un seul. C'est seulement ainsi que le faible peuple peut espérer prouver à la cour quelque peu de son affection, et que les tombeaux royaux pourront obtenir un long repos.

Nous, les nombreux lettrés et chefs du peuple, vils et petits, qui habitons un coin du royaume d'Annam, qui sommes rustiques et grossiers, qui sommes faibles et débiles, qui nous sommes fait des armes de nos charrues et de nos herses, nous craignons que nos troupes ne soient pas bien disciplinées. Des cultivateurs deviennent généraux, nous craignons que cela ne jette la déconsidération sur le métier militaire ; mais le ciel et la terre ne pardonnent pas aux rebelles, peut les tuer qui veut. Tout le monde connaît le bien et le mal ; quiconque vent le bien et ne le fait pas ne mérite pas le nom de héros. C'est pourquoi nous osons exposer à Votre Majesté le fond de notre cœur et la prier de nous écouter. Si elle daigne y réfléchir, nous la prions de vouloir bien écouter nos paroles et nous laisser puiser l'eau, allumer l'incendie, herser ces êtres qui ne font pas partie du genre humain et les détruire tous. Si, par bonheur, la mer redevient calme et les fleuves tranquilles, le royaume n'aura plus à craindre ni la faim ni la soif. Nous poussons, en haut, des cris suppliants vers Votre Majesté ; en bas, nous tenons conseil avec les mandarins des provinces pour nous entendre ensemble et pour que notre requête soit promptement envoyée au ministère, afin qu'on sache que le peuple regarde cette affaire comme une chose très-importante. Nous prions la cour de prendre une résolution ferme et de nous accorder notre demande, afin que nous puissions éviter de résister aux ordres de Sa Majesté.

II

DÉCRET ROYAL ORDONNANT LE MASSACRE DES CHRÉTIENS.

Le ministère de la guerre, obéissant à un ordre du roi, a fait l'édit secret qui suit :

" De même que le manger et le boire ont été réglés par le ciel; de même aussi c'est le ciel qui a déterminé les confins des royaumes. Dès l'année Dinh Ti (1857), les sauvages d'Europe sont venus brigander en ce pays; les Cochinchinois les ont combattus vigoureusement, et beaucoup ont payé de leur vie leur fidélité au Roi. Ce que voyant, le Roi, qui est le père et la mère du peuple, ne sachant plus comment témoigner sa piété à ses sujets, a dû traiter de la paix, se réservant de chercher pour l'avenir quelque ruse qui pût satisfaire sa vengeance. Dans ces dernières années, ces sauvages ont exercé sur le peuple des atrocités sans nombre; aussi le Roi, touché de compassion, versait-il souvent des larmes de sang sans savoir à quoi se résoudre.

" Mais ces sauvages ne sont pas rassasiés : maîtres d'un lieu, ils en désirent un autre. Les sujets du Roi peuvent-ils donc encore rester dans l'inaction ? Quiconque a en partage ou la ruse ou la force doit montrer sa fidélité au Roi. Qu'on n'ouvre pas la porte à des rebelles. Qu'on ne nourrisse pas un tigre qu'il faudra redouter plus tard.

" Il paraît que les sectateurs de la perverse religion chrétienne se sont mis en sûreté à la suite des Français, espérant tirer profit du désordre. Aussi, bien qu'il y ait un édit royal qui, afin d'éloigner tout soupçon, traite les chrétiens comme les païens, il faut néanmoins que ceux qui reçoivent les bienfaits du Roi lui prouvent leur reconnaissance en détruisant (ces chrétiens) comme on coupe l'herbe et comme on en extirpe les racines, comme on coupe les plumes et les ailes. Après que la paix aura été reconquise, le Roi récompensera le mérite et n'oubliera point ses promesses, et alors on connaîtra les sujets dévoués. Si le soleil perdait un coin à l'Orient, ne serait-ce pas une bonne chose qu'il le recouvrât à l'Occident ? "

Les paroles ci-dessus sont un édit royal secret adressé aux lettrés et aux notables Tong-Kinois de terre et de mer.

Nous ferons remarquer que ce décret, réponse à la requête, est de date toute récente.

Vers la fin du mois de Mai, les lettrés se sont de nouveau mis en campagne.

Pendant plus de deux mois les lettrés, aidés des mandarins, firent la chasse aux chrétiens avec plus de cruauté et de barbarie qu'ils l'auraient faite à des bêtes fauves.

Dans le Tong-King et la Cochinchine française, plusieurs milliers de nos frères catholiques durant Juin, Juillet et Août derniers furent tués, massacrés pour l'honneur de la foi ; des centaines de mille furent pillés et forcés de prendre le chemin de l'exil; il sera difficile de connaître toute l'étendue du mal ; en attendant plus de détails, nous insérons une lettre de Mgr. Puginier, Vicaire Apostolique du Tong-King qui résume à peu près l'état des pertes subies par les deux Vicariats apostoliques du Tong-King occidental et du Tong-King méridional :

" Le massacre des chrétiens, le pillage et l'incendie de leurs villages ont commencé dans ma mission, et se sont étendus ensuite dans celle de Mgr. Gauthier.

" Comment décrire les horreurs dont nous avons été témoins sans qu'il nous fût possible de rien faire pour sauver nos néophytes ? Les lettrés, libres de tout frein, excités par le pillage, enivrés par le massacre, ne mettaient plus de bornes à la fureur de leur haine. Armés de lances, de fusils, souvent même de canons, ils se jetaient, suivis de bandes nombreuses, sur les villages chrétiens, presque tous trop faibles pour se défendre. Ils tuaient sans distinction hommes, femmes, enfants, aussi bien ceux qui leur demandaient à genoux grâce de la vie que ceux qui leur avaient résisté. Un maître d'école, voyant venir les lettrés, se réfugie dans l'église, et là, prosterné au pied de l'autel, se prépare à la mort par la prière. Les assassins arrivent. Pour se donner un plaisir nouveau, ils lui enlèvent la peau du crâne et du visage. Le patient, toujours à genoux, continuait sa prière et offrait sa vie à Dieu. Leur férocité satisfaite, les bourreaux lui tranchent la tête.

" Le nombre des chrétiens mis à mort s'élève à plusieurs milliers. La plupart ont été tués dans le sac des villages ; beaucoup cependant, emmenés captifs, ont reçu l'ordre d'apostasier, et sur leur refus formel, ont eu la tête tranchée. Parmi eux, il y a eu des vieillards, des femmes, des jeunes filles, même des enfants. Trois prêtres, plus de vingt catéchistes ou jeunes étudiants de ma mission, et une dizaine de catéchistes ou élèves de Mgr. Gauthier ont eu le même sort. Environ 70,000 chrétiens, dans les deux missions, ont été totalement ruinés et dispersés. Un grand nombre sont encore cachés dans les antres des montagnes, où ils se nourrissent d'herbes et de racines. D'autres ont trouvé un refuge chez des païens ; mais ils ne sont pas les moins à plaindre, à cause du danger que court leur foi. Plus de 30 presbytères ou maisons de paroisses, au moins 200 églises, plus de 300 chrétientés, comprenant environ 14,000 familles, 10 couvents de religieuses annamites ont été pillés et brûlés.

" Les pertes matérielles des deux missions, y compris les biens ecclésiastiques, dépassent 400,000 fr., et celles de nos chrétiens doivent être évaluées à environ 15,000,000 fr. Ce chiffre de quinze millions ne paraîtra pas exagéré si l'on sait que les chrétiens ont perdu, non seulement leurs maisons et tout ce qu'elles contenaient, mais encore leurs titres de propriété et de créances ; ce qui leur ôte tout moyen de faire valoir leurs droits. Ajontons que plusieurs villages, qui n'ont pas été incendiés, ont acheté cette faveur au prix de grosses sommes d'argent payées aux lettrés.

" Voilà le résumé de nos pertes. Que reste-t-il à faire ? Avant tout, ramener dans leurs anciens villages les chrétiens dispersés. Mais on les trouvera demi-nus, les mains vides ; il faudra les aider à construire une cabane, donner même une aumône aux plus nécessiteux. La dépense ira, en moyenne, à 20 fr. par famille. Quant à ceux qui ont été reçus par les païens et qui ont contracté des engagements envers eux, il faudra les aider à se libérer ; autrement, ce serait la perte de plusieurs milliers de chrétiens réduits à l'impossibilité d'observer leur religion. Il y aura à reconstruire les presbytères et les églises ; ce sont là des tra-

vaux de première nécessité; une chrétienté sans église ne peut manquer de dépérir promptement. Les couvents de religieuses sont aussi à rebâtir, afin de retirer du milieu du monde 200 personnes consacrées à Dieu. En un mot, tout est à refaire; et, même en se bornant au plus simple provisoire, 600,000 fr. ne suffiraient pas pour les deux missions. Or, où pourraient-elles trouver 300,000 fr. chacune.

" Aurons-nous la douleur de voir le découragement se joindre à toutes nos épreuves, et l'affliction de penser que deux missions, naguère si florissantes, sont condamnées à périr? Loin de nous ces désolantes perspectives! Les nombreux martyrs, que les derniers événements viennent de donner au Tong-King, ne peuvent nous abandonner, et les âmes généreuses viendront au secours de notre détresse."

LES PAUMOTOUS.

TRADITIONS ET COUTUMES.

L'étude suivante a pour auteur le R. P. Albert Montiton, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus), missionnaire aux îles Paumotous, dans l'Océanie. C'est une page à ajouter à tant d'autres écrites pour montrer que toutes les peuplades, même les plus sauvages, ont emprunté à une révélation primitive les parcelles de vérité que l'on retrouve dans leurs croyances, et faire voir d'un autre côté combien s'égarent et se fourvoient des intelligences lorsqu'elles ne se guident pas sur ce phare lumineux que Dieu a placé dans son Eglise.

I

COSMOGONIE.

Au commencement, le Ciel et la Terre se tenaient étroitement embrassés et unis l'un à l'autre. Cependant, au milieu d'eux et comme dans leur sein, vivait tout un peuple de géants. *Tahitofenua* (l'ancien de la terre) et *Ronamakaïtua*, son frère, après s'être exercés quelque temps à se servir de leurs lances, attaquèrent Maraukura, le tuèrent, le mangèrent et offrirent sa tête en sacrifice à Dieu. Ce sont les premiers meurtriers connus chez les Paumotous ; et leur histoire avec les circonstances de frère et de sacrifice, est évidemment une copie reconnaissable, bien qu'altérée, de l'histoire de Caïn, meurtrier de son frère Abel.

Oatea, frère de Maraukura, échappa à la mort, grâce à l'adresse de sa mère qui le cacha sous son aisselle. Devenu grand, il vengea la mort de son frère, en tuant son meurtrier dont il dévora les chairs et offrit à Dieu la tête en sacrifice. Il essaya vainement de tuer le jeune Tané, qui lui échappa par le trou mal gardé du soleil et alla se cacher au-dessus du firmament. Là, après avoir soigneusement compté les lunes et impatiemment attendu sa propre maturité et la décrépitude de son adversaire, Tané résolut de se frayer un passage à travers la capote du Ciel et d'aller combattre Oatea, meurtrier de sa race. Pour cette entreprise il requit le concours actif de tous ses gens.

Tamaru commença à entamer, à coups de pierres, la croûte du Ciel. Tagaroa l'amollit ensuite sous l'action puissante d'un feu ardent. Enfin, Tané lui-même, s'armant de grosses pierres, y fit une large trouée par laquelle, avec la rapidité de l'éclair et le fracas du tonnerre, il se précipita sur la terre à la recherche de son antagoniste. Afin de se créer une arène plus vaste, il déroula et souleva le firmament à une certaine hauteur et se mit avec rage à la poursuite d'Oatea. Celui-ci, après avoir couru longtemps, d'une extrémité du Ciel à l'autre, fut atteint et tué par Tané, qui, le précipitant hors du ciel, le jeta dans un grand feu.

Il n'est personne qui, à ces différents traits, ne reconnaisse facilement l'histoire de la révolte, de la chute et de la punition des mauvais anges, antérieure, dans la mythologie Paumotou comme dans le récit de Moïse, à l'histoire de la création dont voici maintenant l'ordonnance presque en tout conforme à celle qui nous est révélée par les Livres Saints.

Pendant la lutte gigantesque de Tané et de Oatea, les Atiru, esprits célestes et puissants, s'étaient, par peur, dispersés et cachés. Après son éclatante victoire, Tané, seul maître désormais au ciel et sur la terre, les rassembla et leur commanda de porter le firmament dans les airs. Les Atiru se réunirent pour ce grand œuvre, et chaque phalange fut chargée de s'acquitter fidèlement d'une part de travail en rapport avec son nom symbolique. C'est ainsi que les Petits (*Ruïti*), les grands (*Ranui*), les Courts, les Longs, les Crochus, les Bossus, etc., s'entr'aidèrent pour soulever le firmament ; et, montant les uns sur les autres, ils s'élevèrent progressivement et le portèrent enfin à la place qu'il occupe aujourd'hui dans les airs. Alors les Pigau le creusèrent, les Topé l'inondèrent, les Titi le clouèrent en place, les Pepé le varlopèrent, les Moho le balayèrent en laissant toutefois, sur l'ordre de Tané, une partie des copeaux que l'on voit encore aujourd'hui sous la forme de nuages. Les Pako l'inspectèrent en le parcourant en tous sens, les Tupa l'étendirent et l'agrandirent ; enfin Tané, leur maître à tous, montant au plus haut des cieux, le piétina avec un bruit effrayant qui réveilla et réjouit

tous ses ancêtres. Puis, ayant commandé à ses différents vassaux d'étayer solidement les demeures célestes dont il venait de prendre ainsi possession, il y établit son trône sur des bases éternelles et régna seul en souverain maître de toutes choses.

La terre, qui venait d'être si laborieusement séparée du ciel, se trouvait encore submergée lorsque Tefaafanau (le couveur) la retira des eaux. Un point seul apparaît d'abord à la surface : il s'agrandit progressivement et devint bientôt la terre actuelle qui se couvrit insensiblement d'herbes, de broussailles et de grands arbres.

Ce détail de la cosmogonie polynésienne nous reporte tout naturellement au récit biblique où l'Esprit de Dieu nous est représenté couvant et fécondant la masse inerte et informe de la terre qui sort alors du sein des eaux, le troisième jour de la création, et couvre bientôt d'une végétation luxuriante.

La terre (*Fakahotufenua*), source et mère de toutes choses, s'était également dégagée du ciel et de la mer. Elle donna naissance au jour, à la nuit, à la lune, à l'aurore, au soleil, en un mot, à tous les êtres animés ou inanimés, sans en excepter l'homme, appelé Magamaga selon quelques-uns.

Cependant, le premier homme connu dans toutes ces îles paraît avoir été Tiki, le véritable Adam polynésien qui, comme celui de la Bible, a été le premier et le grand coupable, le meurtrier de toute sa postérité, avant même d'en avoir été le père. Tiki, au dire des uns, est spontanément né du sable de la mer ; au dire des autres, il est sorti vivant d'un caillou.

Quoiqu'il en soit de son origine, c'est lui qui forma, d'un amas de sable, Vahuone, la première femme dont il fit sa compagne et son épouse (1). De leur union naquit une fille, Hina, dont Tiki, son père, s'éprit plus tard. Leurs rapports ayant été découverts par Vahuone, Hina, de honte, se sauva dans la lune où l'on voit encore sa figure, et Tiki,

(1) *Tiki* signifie *image*, et *Vahuone* signifie *amas de sable*. Ainsi, dans ces deux noms on retrouve et la matière dont Dieu forma le corps de l'homme, et la ressemblance divine qu'il imprima à son âme.

de dépit, se donna la mort qui est passée avec son péché à toute sa postérité. De Tiki et de Hina naquit Maïkuku, qui engendra Tiniafu, qui engendra Tehurikiatu, qui engendra Pagahuruhuru, qui engendra Riro, qui engendra Rii, lequel engendra successivement des hommes et des chiens, lorsqu'il eut été lui-même changé en chien par Mâuï, jaloux des préférences dont il paraissait être l'objet de la part de la femme qui leur était commune.

Ce Mâuï, génie puissant et malfaisant, avait aussi enlevé la femme de Tekina, qui la lui reprit à son tour. Pour s'en venger, Mâuï tua Tekina dont il coupa et planta en terre la tête, laquelle devint cocotier. Il tua encore Mauîke qui avait refusé de venir prier au moment de sa naissance. C'est lui aussi, qui, dit-on, pêcha, du fond de la mer, Tahiti, appelé encore Havaïki. Enfin, c'est le Josué polynésien. On raconte de lui que, sa mère, n'ayant pas le temps de cuire convenablement sa nourriture avant le coucher du soleil, il alla guetter celui-ci à l'orifice du trou par lequel il semble sortir chaque matin ; après bien des tentatives inutiles, il parvint enfin à le surprendre, et l'ayant attaché au bout d'une ficelle, il put, dès lors, modérer à son gré la rapidité de sa course.

(A continuer.)

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Etablie dans le Diocèse de Montréal, par Monseigneur LARTIGUE, est la plus ancienne de toutes les œuvres du Diocèse.

Le 9 Octobre 1837, le premier Titulaire de l'Eglise de Montréal avait demandé au Souverain Pontife le pouvoir d'ériger une Association sous le titre : Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les *privilèges et Indulgences* accordés à l'Association de Lyon pour le même but. Le 7 Janvier 1838, Grégoire XVI répondit par la S. C. de la Propagande : *Pro gratiâ juxta petitâ ; accordé tel que demandé.* Enfin, le Mandement d'érection fut publié le 18 Avril 1838.

Cette Association prit, en naissant, un accroissement qui fit voir tout d'abord et l'appel chaleureux de l'Evêque Titulaire, et la coopération ardente et fidèle des Diocésains. Pendant plusieurs années, elle subsista vivant de sa propre vie dans le Diocèse et faisant les œuvres qu'avaient en vue ses fondateurs. Elle venait en aide aux missions et paroisses pauvres, elle contribuait à l'érection ou à l'achèvement des Eglises ou Chapelles et fournissait une subvention convenable aux prêtres pour accomplir dignement les fonctions dont ils étaient revêtus. Plusieurs années après sa fondation, les Directeurs du conseil central de Lyon, apprenant les résultats de cette association modelée sur la leur, et jouissant des indulgences accordées alors par le Souverain Pontife, telles que mentionnées dans le Mandement de l'érection par Mgr. Lartigue, *supplièrent* à plusieurs reprises Mgr. Bourget de s'unir à la direction du conseil central de Lyon. Sans vouloir prétendre que cette union donnerait à l'Association de Montreal de nouvelles faveurs ou indulgences, ils représentaient que les Associations particulières, réunies toutes en une seule, auraient davantage le cachet de catholicité qu'ont les œuvres générales de l'Eglise. Ils représentaient de plus que la publication des Annales de l'œuvre toute entière serait plus facile et d'un intérêt plus grand. Mgr. Bourget consentit à mettre son association sous la direction générale des conseils centraux de Lyon et de Paris.

Les aumônes recueillies dans ce Diocèse depuis longtemps et qui jusqu'alors avaient été reparties suivant les intentions de l'Ordinaire seul, furent pour la première fois transmises à Lyon, qui accordait une part de la caisse générale, devant être distribuée encore à la volonté du même Ordinaire. Quelquefois la destination des aumônes du Diocèse était faite avant même la perception du revenu

de l'œuvre, par le conseil central. Ainsi une année, l'argent collecté dans le Diocèse de Montréal fut envoyé à l'Evêque de Buffalo suivant l'ordre de Lyon. On comprend facilement que dans l'organisation générale, il peut se rencontrer des intérêts froissés, mais qui sont oubliés, quand au lieu d'être en règle générale, ils ne sont qu'à de rares exceptions. C'est à chaque Evêque a voir ce qui serait le plus avantageux dans la perception et la distribution des aumônes, en soumettant cependant leurs vues aux conseils centraux de Paris et de Lyon. Généralement ces conseils s'empressent d'écouter les représentations des Evêques. C'est ainsi que la représentation de l'Archevêque de Québec fut favorablement accueillie. Il demandait que l'argent ne fût pas envoyé à Lyon, mais restât pour les œuvres diocésaines, en union cependant pour les Annales et la direction générale de Lyon. Le tout fut accordé, moyennant une allocation par le bureau de Québec, pour quelques missions au nord dans notre Puissance. Comme cette faveur paraissait nécessaire pour le Diocèse de Montréal, elle fut instamment demandée. Ne recevant aucune réponse favorable, l'Evêque de Montreal, tout en regrettant cette séparation, remit l'œuvre de la Propagation de la Foi sur son ancien pied d'existence dans son Diocèse, contribuant aux soins de ses propres missions. L'œuvre, comme autrefois, jouit des mêmes privilèges signalés par Mgr. Lartigue, aujourd'hui encore remplit également son but, en priant pour les missions en général, et en venant en aide à l'intention du culte et des pasteurs, qui sont dans ce Diocèse.

Cependant quoiqu'elle n'ait pas contribué comme avant son union avec Lyon au soutien des missions de Témiscamingue et d'Abitibi, elle n'a pas cessé de regarder comme siennes les missions de l'Orégon et l'établissement des Sœurs de Charité au Chili. Les nombreux enfants qu'elle a dans ces contrées savent tous ce qu'ils doivent à la généreuse sympathie de leurs frères de Montréal ainsi que ceux du Nord Ouest et ceux qui sont disséminés sur la frontière américaine

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTRÉAL

TRENTE-DEUXIEME NUMÉRO, JANVIER 1875.

SOMMAIRE.

AVANT-PROPOS. Lettre Circulaire de Monseigneur de Montréal.... 1
COMPTE-RENDU de 1874 7
[illegible]—Lettre de M. L. Bonin, sur la Mission du Lac au Diable.......... 12
ORÉGON—Lettre de Sr. Pierre Claver de la Providence.......... 1[illegible]
Mission du Grand Rond—Lettre de la Sr. Marie P.... à Sr. V[illegible]... des SS. Noms de Jésus et Marie.......... 22
VICARIAT APOSTOLIQUE D'IDAHO—Extrait de Lettres des Sœurs de la Providence de la Mission de Missoula..... 25
LES [illegible] (Suite) 26

MONTREAL:
DES PRESSES À VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
30, RUE ST. GABRIEL.

1875.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

JANVIER 1875.

TRENTE-DEUXIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :

DES PRESSES À VAPEUR DE J. A. PLINGUET,

30, RUE ST. GABRIEL.

1875

Permis d'imprimer,

✝ IG. Ev. de Montréal.

AVANT-PROPOS.

Notre digne et saint Evêque gravement malade depuis plusieurs mois, et même presque continuellement retenu sur son lit par la douleur, semble vouloir ramasser tout ce qu'il lui reste de forces et d'énergie pour élever la voix encore une fois en faveur de notre *Œuvre*.

Lorsque Monseigneur traça les lignes qu'on va lire, Sa Grandeur était dans une des phases les plus cruelles de sa maladie, ses souffrances étaient aigues, sa faiblesse très-grande.

Notre bien-aimé Pasteur crut un moment voir arriver son heure dernière, et c'est à cet instant, qu'il croit être le suprême, que se dressant sur sa couche de douleurs, il nous demande à nous ses ouailles de regarder comme son dernier désir que nous entrions tous dans les rangs de l'Association de la Propagation de la Foi.

Plusieurs fois déjà, le Chef actuel du Diocèse avait élevé la voix pour inviter et presser les fidèles à se faire membres de l'Œuvre de la Propagation de la Foi : plusieurs fois dans ses Mandements, Lettres Pastorales et Circulaires, il avait excité le zèle des Curés à agrandir de plus en plus dans leur paroisse respective, le cercle de l'Œuvre, plusieurs fois il avait répété que l'Œuvre de la Propagation de la Foi était une œuvre diocésaine, qu'aucune ne pouvait prendre le pas sur elle, et qu'aucune ne pouvait être entreprise au détriment de celle-ci.

Aujourd'hui, tout en rappelant les motifs qui doivent engager tout chrétien à s'aggréger à cette Association, notre affectionné et vénéré Pasteur semble vouloir nous presser au nom de l'amour qu'il nous a toujours porté et au nom de la reconnaissance que nous lui devons, à nous rendre à son invitation: " Vous réjouirez le cœur de votre vieil Evêque," dit Monseigneur.

Qui pourrait être sourd à ce cri du cœur de notre premier Pasteur? Rivalisons donc de zèle, et efforçons-nous tous de faire monter les souscriptions, comme nous y invite notre Evêque, " à des proportions qui domineront de haut le passé ! "

CIRCULAIRE

Au Clergé, aux Communautés Religieuses et aux pieux Fidèles du Diocèse de Montréal.

Nos Très Chers Frères,

Tout Nous avertit que Nos jours se dissipent comme une ombre fugitive, et que déjà Nous touchons à la tombe qui commence à s'ouvrir sous Nos pieds pour recevoir Nos dépouilles mortelles, et se fermer aussitôt pour ne s'ouvrir ensuite qu'au son de la trompette de l'Ange qui fera sortir tous les morts du tombeau.

En voyant ainsi approcher le jour où Nous aurons à rendre compte de toutes Nos œuvres, toutes les années de Notre vie et surtout celles de Notre administration se déroulent rapidement à Nos regards et Nous laissent apercevoir tous les vides qui s'y trouvent; et comme cet Evêque de l'Apocalypse, Nous entendons ces paroles du Souverain Juge : *Tu ne t'aperçois pas que tu es aveugle, pauvre et misérable.*

Vous comprenez, N. T. C. F., que pour un Pasteur qui est sur le point de rendre compte de tout ce qu'il a fait dans l'exercice de son divin Ministère, c'est un puissant motif de se rassurer quand il peut espérer que Dieu est fidèlement servi par le peuple confié à ses soins ; que ce peuple a le péché en horreur et qu'il s'attache à la pratique des vraies et solides vertus ; quand, pour tout dire en deux mots, il voit que la charité, cette reine des vertus, s'exerce avec un zèle infatigable, dans tous les rangs et dans toutes les conditions, par les pauvres comme par les riches, pour le salut des âmes et la propagation de notre sainte foi ; car c'est là l'œuvre des œuvres, l'œuvre pour laquelle le Fils de Dieu vivant est venu dans ce monde et y a accompli tant de mystères et opéré tant de prodiges.

Oh ! oui, N. T. C. F., ce serait pour Nous une bien douce consolation, s'il Nous était permis à cette heure où la gravité de la maladie Nous porte incessamment devant Notre Juge suprême, de voir la grande et belle œuvre de la Propagation de la Foi dans un état florissant ; si, comme un tronc bien nourri, elle répandait dans toutes les branches, qui doivent s'y rattacher, une sève vigoureuse et féconde ;

si, comme un étendard glorieux elle se faisait remarquer au-dessus de toutes nos villes et de toutes nos campagnes, pour les couvrir de son ombre salutaire.

Nous aimerions à jouir du spectacle des fruits de vertus, qu'elle produit dans tous les lieux où elle règne avec empire et dont vous avez pu jouir bien des fois, soit en lisant ce qu'elle opère de merveilleux dans les pays lointains, soit en fixant vos regards sur ce qu'elle fait habituellement parmi nous.

Et en effet, c'est la Propagation de la Foi qui a précédé et a accompagné nos infatigables colons dans nos épaisses et antiques forêts, pour les encourager et les aider à en exploiter les richesses. C'est elle qui a fait élever ces églises dévotes, ces édifices religieux qui peuvent seuls fixer ces flots de populations, qui cherchent à vivre hors du sol natal. C'est elle qui fait chanter les louanges de Dieu dans ces vastes déserts, sur ces hautes montagnes qui ne retentissaient ci devant que du chant des oiseaux et des cris de bêtes sauvages. Aujourd'hui, grâces aux salutaires influences de cette admirable Société, que de nombreuses familles vivent en paix sur les terres qu'elles arrosent de leurs sueurs, que d'enfants des deux sexes reçoivent une éducation chétienne, que de misères soulagées, que d'âmes encouragées !

Et n'allons pas croire qu'en grandissant et en prenant des proportions considérables dans les campagnes comme dans les villes, l'Œuvre de la P. de F. compromette les œuvres des paroisses ou du diocèse, c'est-à dire celles qui présentent un rapport plus direct avec les intérêts spirituels dont, prêtres et évêques, nous avons la garde et la sollicitude. Oh non ! au lieu d'être funeste à nos œuvres locales, l'Œuvre de la P. de F. leur sera salutaire. Ce n'est pas une de ces plantes meurtrières qui tuent celles dont elles sont entourées ; c'est au contraire un arbuste protecteur qui leur prêtera l'appui de sa tige et le bienfait de son ombre. L'Œuvre de la Propagation de la Foi est appelée à féconder oute nos institutions par les grâces dont elle nous ouvrira la source. Partout elle a produit ce résultat ; la charité n'est jamais sans retour ; mais celle surtout qui a pour but direct la conservation et la propagation de la foi, l'exten-

sion du règne de J. C, cette charité-là s'enrichit en s'épuisant; les aumônes pour l'Œuvre de la Propagation de la Fo-sont des semences jetées en terre féconde, chaque grain en rapporte cent.

Enrôlez-vous donc tous sans distinction, N. T. C. F., sous la bannière de cette association bénie; dans les plus pauvres paroisses comme dans les plus riches, dans les nouvelles paroisses où tout est encore à créer comme dans les anciennes dotées de leurs institutions, partout il est possible, partout il est facile de rentrer dans ses rangs; les sacrifices qu'elle demande sont à la portée de tous; bien plus, si on ne peut payer le modeste impôt qu'elle a fixé, elle se contente de ce qu'on voudra lui offrir; elle sait se résigner à peu lorsqu'on est dans la cruelle nécessité de lui donner peu. Faites donc pour elle ce que votre situation de fortune vous permet de faire, et faites-le sans fausse réserve de calcul et d'économie, allant jusqu'aux limites que vous pouvez réellement et consciencieusement atteindre.

Agissant ainsi vous serez solidaires des mérites de nos missionnaires et de leurs néophytes, vous obtiendrez une foule de grâces et de bénédictions par leurs prières, vous contribuerez surtout à la glorification de Dieu et de son Eglise, non-seulement au sein des chrétientés lointaines mais au sein même de notre diocèse, puis vous réjouirez et consolerez le cœur de votre vieil évêque.

C'est dans toute la sincérité de Notre âme et avec toute l'ardeur dont Nous sommes capable que Nous supplions le ciel d'étendre dans notre chère Eglise de Montréal le cercle de cette Association. Fasse le ciel que Nous ayons le bonheur de voir, avant que Nos yeux s'éteignent à cette vie, toutes les paroisses de Notre diocèse sans exception, tous les colléges, les couvents, les écoles, s'inscrire pour un chiffre sérieux dans les régistres de cette grande Œuvre, régistres qui sont à nos yeux comme un livre de vie, de voir les souscriptions atteindre des proportions qui domineront de haut le passé! Nous regarderions ce développement comme une bénédiction sur Notre épiscopat, et une récompense hautement appréciée pour Nos humbles efforts.

Je suis toujours, de vous tous, l'humble et dévoué serviteur,

† IG. EVEQUE DE MONTRÉAL.

Montréal, 3 Décembre, fête de St. François-Xavier, 1874.

COMPTE-RENDU DE 1874.

Détail des aumônes transmises par les Églises et Communautés de la ville de Montréal.

Eglise St. Pierre	$ 602 47
Eglise Notre-Dame	432 50
Cathédrale (1)	300 87
Eglise St. Jacques	194 00
Notre-Dame de Grâce	50 00
Hôtel-Dieu	30 00
Couvent d'Hochelaga	25 00
Ste. Brigide	25 00
Externat du Sacré-Cœur	4 16
	$1663 55

Détail des aumônes transmises par les Paroisses de la Campagne pour l'année 1874.

Ste. Rose	$ 190 00
Boucherville	180 00
L'Assomption	179 85
St. Barthélemy	156 25
Pointe-aux-Trembles	106 00
St. Cyprien	105 00
St. Rémi	101 00
Epiphanie	100 75
Laprairie	93 0
St. Roch	75 00
St. Lin	67 68
Verchères	67 48
Porté en l'autre part	$1522 11

(1) Y compris $24.00 de la succession McKay et $8 de la succession Beaudry.

Rapporté de l'autre part	$1522 11
St. Louis de Gonzague	64 50
St. Jacques l'Achigan	63 76
Ste. Généviève	63 00
Longueuil	62 85
Pointe-Claire	62 45
Lanoraie	60 00
St. Alexis	58 50
Joliette	56 75
Ile Dupas	56 00
St. Sulpice	55 00
Terrebonne	53 10
Ste. Anne des Plaines	49 77
Ste. Thérèse	48 00
Collége l'Assomption	47 00
Ste. Elizabeth	44 00
Contrecœur	42 00
St. Isidore	42 00
Lavaltrie	41 01
St. Bruno	39 65
Lachine	39 00
St. Jean Dorchester	32 11
Rigaud	32 00
St. Etienne	30 00
Berthier	29 10
St. Eustache	28 55
St. Hubert	28 00
St. Henri de Mascouche	26 65
Ste. Anne du Bout de l'Ile	25 90
St. Ambroise	24 90
Ste. Monique	24 00
St. Constant	22 00
St Philippe	22 00
St. Thomas	22 00
St. Jacques le Mineur	21 00
St. Timothée	21 00
St. Michel de la Pigeonnière	20 87
St. Sauveur	20 65
Les Cèdres	20 00
Couvent de Longueuil	16 65
Ile Perrot	16 00
St. Laurent	16 00
St. Paul de Joliette	16 00
St. François de Salles	15 00
St. Martin	14 28
Porté en l'autre part	$2896 01

Rapporté de l'autre part	$2896 01
Rivière des Prairies	14 16
Repentigny	13 10
Ste. Scholastique	11 84
St. Esprit	11 50
St. Hermas	11 36
St. Clet	11 00
Sherrington	10 50
St. Paul l'Ermite	10 00
Ile Bizard	9 90
Ste. Mélanie	9 00
St. Urbain	9 00
St. Norbert	7 59
Longue Pointe	6 03
Ste. Philomène	6 43
Ste. Sophie	5 10
Vaudreuil	5 00
St. Janvier	4 35
Ste. Martine	4 00
Ste. Dorothée	3 61
St. Théodore	2 00
Bienheureux Alphonse	1 76
Ste. Justine	00 46
Diverses personnes de la campagne	31 32
St. Basile	13 00
Total pour la campagne	$3107 02
Total pour la ville	1663 55
En caisse des années précédentes	1125 00
Grand total	$5895 57

Paroisses, Colléges et Couvents du Diocèse qui n'ont pas encore transmis leurs montants.

VILLE DE MONTRÉAL.

La Congrégation N.-D.
Collége de Montréal
Hôpital Général
St. Joseph
Gesu
St. Patrice
La Providence
La Miséricorde
Les Frères de la Charité
Les Frères des Ec. Chrétiennes
St. Vincent
La Nativité d'Hochelaga
Ste. Anne
St. Henri
St. Gabriel
St. Paul
Côteau St. Louis
Ste. Cunégonde
Le Grand Séminaire
St. Jean-Baptiste
Sacré Cœur (Eglise)

CAMPAGNE.

Ste. Agathe
Ste. Adèle
Ste. Agnès
St. André d'Argenteuil
St. Anicet
Ste. Anne de Varennes
Lac des Deux-Montagnes
St. Antoine Abbé
St. Augustin
Ste. Béatrix
St. Benoit
Lacolle
St. Calixte
Ste. Cécile
Beauharnois
St. Colomban
St. Côme
St. Cuthbert
St. Damien
St. Edouard
Ste. Emilie
Chambly
Huntingdon
Ste. Julie
Ste. Julienne
St. Liguori
St. Luc
L'Acadie
Ste. Marguerite du Lac Masson
Ormstown
Ste. Marthe
St. Michel Matawa
Rawdon
Hinchinbrooke
St. Joseph du Lac
St. Placide
St. Polycarpe
St. Régis
Hemmingford
St. Stanislas de Kostka
St. Valentin
St. Vincent-de-Paul (Ile Jésus)

St. Félix de Valois	**Sault-au-Récollet**
Sault St. Louis	**St. Zotique**
St. Gabriel Brandon	**Sacré-Cœur, Sault-au-Récollet**
St. Hypolite	**Les Sœurs de St. Laurent**
Côteau du Lac	**Collége de Ste. Thérèse**
St. Jean de Matha	**Collége de St. Laurent**
St. Jean Chrysostôme.	**Collége Joliette**
St. Jérôme	**Collége Bourget**
Châteauguay	**Les Sœurs de Ste. Anne**

DÉPENSES.

Aumônes réparties entre diverses Missions du Diocèse et à l'étranger durant l'année 1874.

$4434 00

RÉCAPITULATION.

Recettes	**$5895 57**
Dépenses	**4434 00**
Balance	**$1461 57**

DIOCÈSE DE ST. PAUL DE MINNESOTA.

MISSION DU LAC AU DIABLE.

(Lettre de M. L. Bonin Ptre. Miss. au Rév. M. Malo, ancien Miss., Montréal.)

Fort Totten, 11 *Nov.* 1874.

Mon cher Monsieur,

Notre petite caravane atteignait heureusement le Fort Totton, le 2 Novembre, vers les quatre heures de l'après-midi ; et quelques instants plus tard, on me remettait votre bonne lettre qui m'y avait précédé. Avant d'y répondre, je vous donnerai quelques détails sur les retards de notre voyage.

Partis de Montréal, le 24 Septembre, nous arrivions à St. Paul, Minn., le 29. L'agent des Sauvages nous y avait donné rendez-vous pour le 1er Octobre ; mais nous ne le rencontrions que dix jours après. Dans l'intervalle, il avait été retenu pour des affaires à Philadelphie. Ensuite sont venus les achats pour la mission des bonnes Sœurs, pour leurs futures élèves, etc., etc.

Ce n'est que le 27 Octobre que nous partions de St Paul. Puis nous avions calculé de nous rendre à Totton, au plus tard, la veille de la Toussaint ; mais nous avions compté sans une tempête de neige de trois jours, qui nous a retenus à Jamestown.—Enfin, le 31 Octobre, nous nous engagions à travers la prairie ; et trois jours après, après avoir passé deux nuits sous la tente, nous étions à l'ancien Fort Totton.

Les Révérendes Sœurs se sont rendues à leur école sans retard, et depuis elles sont à disposer toute chose pour ouvrir au plus tôt quelques classes aux enfants Sauvages.

Pour moi, je suis à l'ancien Fort à six milles plus loin ; et j'y serai jusqu'à ce qu'un logement me soit préparé dans le voisinage de l'école.

La chapelle du Couvent est ouverte au culte depuis huit jours, et une autre chapelle provisoire a été ouverte ces jours-ci dans une salle de l'ancien Fort, pour donner aux soldats catholiques l'opportunité d'entendre la sainte messe, au moins le Dimanche.

Je n'ai baptisé que quatre enfants : un blanc, deux métis et un sauvage.

Maintenant un mot de réponse.—Vous parlez de générosité, oh !

je compte pour bien peu d'être venu ici, sur l'invitation du vénérable Evêque de Montréal, tenter une mission au milieu de pauvres sauvages encore assis à l'ombre de la mort. Et, vous le dirai-je ? je suis déjà amplement récompensé par les sympathies qui me sont venues de toutes parts.

Je vous suis très-reconnaissant pour l'offre de vos services auprès de l'œuvre des Tabernacles. L'été prochain, une chapelle doit se bâtir pour les Sauvages ; et alors probablement je vous tendrai *une main suppliante.*

Quant à une lettre pour les Annales, je ne connais pas encore ma mission, ou du moins je la connais trop peu, pour pouvoir en dire rien de précis. D'ailleurs, je suis absorbé par une foule d'occupations, car tout est à faire et à organiser ici ; et, en sus, il me fau apprendre l'anglais et le sioux.

Toutes nos Sœurs sont bien, et elles se joignent à moi pour vous remercier de *vos bons souvenirs*, et vous présenter leurs saluts les plus respectueux.

Avec estime et haute considération,
Votre ancien élève reconnaissant,
L. Bonin, Ptre. Miss.

ORÉGON.

LETTRE DE SR. PIERRE CLAVER.

C'est le 10 Septembre dernier que quatre Sœurs de la Providence, savoir les SS. Pierre Claver, Marie Thérèse, François Régis et Marie Denise quittaient Montréal pour l'Orégon.

Le but de leur mission était d'aller fonder un hôpital à Portland, (Orégon).

La belle lettre qui suit, de la main de Sœur Pierre Claver, outre le récit intérressant et piquant du voyage, donne un aperçu de ce que ces dévouées filles auront à faire dans ce champ assigné à leur zèle ; l'ouvrage est immense, les ouvriers manquent. Les Sœurs qui sont rendues demandent avec instance des nouvelles compagnes.

VANCOUVER, 2 *Octobre* 1874.

> Adieu! maison sainte et bénie
> Où j'ai reçu tant de bienfaits !
> Beau Canada, terre chérie,
> Je ne vous oublierai jamais ! !....

REVERENDE MERE ET BIEN CHERES SŒURS,

Selon ma promesse, je m'empresse de vous écrire quoique je ne sois pas encore remise des fatigues du voyage. Nous sommes toutes bien, et moins fatiguées que nous nous y attendions. Rendons grâce à Dieu, car le trajet a été des plus heureux, je dirai même des plus amusants. Nous arrivions à San Francisco Dimanche, jour de Notre-Dame des Sept Douleurs, puis à Portland le jour de la St. Michel. Le Capitaine dit qu'il ne se rappelle pas d'avoir eu une traversée si douce ; ce qui ne m'a pas empêché d'avoir le mal de mer dans son plus fort. Je ne pouvais pas me lever la tête sans vomir. Sr. M. Denise a été malade aussi, mais ça ne l'a pas beaucoup dérangée. Les autres riaient de notre malheur tout en nous prodiguant mille bons soins.

De Montréal à San Francisco se déroule à chaque mille

un nouveau panorama. Que Dieu est bon d'avoir ainsi placé sur la route du pauvre voyageur tant de beautés diverses ! Eh ! quoi, est-il possible qu'en voyant les beautés de la Création, il y ait des êtres assez dépourvus d'intelligence et de cœur pour demeurer froids en présence d'aussi sublimes spectacles ? Pour nous, chères Sœurs, que de fois, émues jusqu'aux larmes, et ravies à l'extâse, nous avons adoré l'immensité du Créateur dans la contemplation des vastes plaines ; sa grandeur dans la hauteur des montagnes, sa puissance qui les tient suspendues au-dessus de précipices sans fonds ; sa providence dsns les différentes phases de notre pauvre vie et surtout sa grande bonté qui, au milieu des monts les plus sauvages, a dispersé les plus beaux points de vue, comme pour distraire l'homme des sombres chagrins qui l'accablent. Nous avions besoin de ces scènes pour nous distraire un peu des grandes émotions du départ ! ! !

Hélas ! est-il donc bien vrai que déjà trois longues semaines, et près de quatre mille milles nous séparent de notre chère Communauté !

Toujours, toujours nous nous rappellerons que le 10 Septembre à 8 heures A. M., nous franchissions, peut-être pour toujours, le seuil de notre *regrettée Providenee !* Son petit clocher est disparu de nos regards, mais le dernier son de la cloche vibre encore au fond de notre âme.........

Le jour du départ a été triste, *bien triste* pour nous toutes, malgré notre courage. Que voulez-vous, on ne laisse pas sans regrets ses parents, ses amis, etc., etc.. Pour nous le départ était un adieu suprême à un grand nombre de ceux que nous aimons ! car si jamais nous revenons au pays, que de changements le temps et la mort y auront faits ! ! !.....

A 9 heures précises, après une dernière poignée de main, et un dernier adieu, les chars, par un violent mouvement venaient briser les liens que nous n'avions pas le cœur de rompre. A ce brisement de toutes nos affections, il nous fallut donner libre cours aux larmes que nous ne pouvions plus retenir. Je laisse à vos bons cœurs de deviner ce qui se passa dans les nôtres à cette cruelle séparation !... Jusqu'à une heure après midi, nous ne pensâmes guè

templer les belles campagnes, nous emportions *assez de souvenirs ! ! !......*

Cependant, malgré les grandes émotions, il fallut songer à prendre des forces. Ce fut la petite ville de Prescott qui fut témoin de notre premier repas de missionnaires. Le croiriez-vous ? après avoir pleuré comme des Madeleines, on a ri jusqu'aux larmes pendant le diner. Les chars allaient tellement vite que ce ne fut qu'après avoir tout culbuté que l'on parvint à avoir le nécessaire et le dégat joint à l'air *démonté* de Sr. M. Denise nous donna une bonne récréation.

Nous avions besoin de nous remettre un peu de la tristesse, car le courage nous aurait fait défaut. Quand nous voyions quelques-unes un peu sombres, pour l'égayer, nous lui chantions (de manière à n'être pas entendues) la chanson des vieux voyageurs Canadiens : " *J'entreprends le voyage de la Californie.* "

Je ne vous dirai pas tout ce que nous avons vu, ce serait trop long. Mais franchement je ne crois pas qu'il y ait quelque part des lieux plus enchanteurs que ceux que nous avons passés daus les montagnes.

Vendredi, le 11 à midi, nous arrivions à Windsor, très-fatiguées. La Supérieure des Sœurs de Jésus-Marie nous a très-bien reçues. Mère Stanislas a été une vraie Mère pour nous. La chaleur était excessive, mais depuis ce temps, nous jouissons de la plus belle température.

Lundi, le 14, jour de l'Exaltation de la Ste. Croix, après avoir vénéré la Relique, et renouvelé les adieux, nous laissâmes Windsor à 3½ heures et Détroit à 6 heures. La ville de Détroit est remarquable par la largeur de ses rues, la hauteur de ses maisons de commerce, l'abondance des fruits. Le 15 au matin à 6½ heures nous arrivions à Chicago sans fatigue. Nous prîmes un bon déjeuner sur nos genoux. Nous eûmes juste le temps de visiter les dégats des deux grands feux et d'admirer la magnificence de la partie commerciale de la ville. Nous aurions aimé à faire visite aux frères des Sœurs Jérôme et Colomban, mais le temps nous a fait défaut. M. Archambault, curé d'Idaho, nous attendait depuis la veille. Il a été un vrai père pour

nous. Je vous assure qu'il n'a pas été avare de fruits, de bonbons, etc., etc., ni de son argent avec les domestiques, pour qu'ils eussent plus d'attention pour nous. J'espère que le bon Dieu lui rendra ce qu'il a fait pour nous.

Nous avons aussi fait la connaissance de plusieurs Dames et Messieurs qui nous ont été très-dévoués. J'ai donné mes soins à une jeune Dame de 20 ans qui était très-souffrante. Quoique protestante, elle m'a demandé mon *Agnus Dei*. Je ne le lui ai pas refusé, car j'espère qu'elle se fera catholique ou que du moins son enfant pourra être baptisé. Elle a pu se rendre à San Francisco sans accident.

De Chicago, nous avons traversé les magnifiques Etats Illinois, Iowa, Nebraska, Wyoming, Utah, Nevada, Californie. Les Illinois présentent les plus jolis points de vue. Cet état est remarquable par la richesse et la beauté des terres, l'abondance du blé, des fruits, et la grosseur des bêtes à cornes.

Mardi, à 8 heures du soir, nous arrivions à Burlington. Rien de plus enchanteur que cette petite ville toute illuminée. Nous étions sur le grand pont qui traverse la rivière qui lui fait face, ce qui nous donnait l'avantage de la voir dans toute sa beauté ; c'était vraiment quelque chose de feérique.—Mercredi, le 16, nous arrivions à Omaha à 11¼ heures du matin, et nous en partions à 1½h. après avoir passé tout le temps à voir au bagage. Ainsi, je ne vous dirai rien de la ville.

A trois ou quatre heures, nous prenions les vastes plaines de Nebraska ! Ah ! c'est ici que nous adorons l'immensité de Dieu ! Pendant 24 heures, nous ne voyons autre chose qu'une prairie sans fin, tellement unie que pas un brin d'herbe semble dépasser l'autre, et malgré l'étrangeté du spectacle, pour nous habituées à voir une nature variée, c'est cependant quelque chose de si pur et de si beau, que nous prions malgré nous.

Nous avons passé la cité des Chiens de nuit, cependant, nous en avons vu quelques-uns; ce sont de petits chiens qui vivent dans la terre ; il y en a des milliers.

Jeudi à 5½h. du soir, nous commençons les hautes montagnes du Wyoming, nous sommes à 6040 pieds au-dessus

du niveau de la mer, et nous montons toujours, jusqu'à 9265 pieds. Sur le sommet, je crois que c'est à Sherman, il faisait très-froid, les chars sont arrêtés une dizaine de minutes. Il n'y a qu'une seule maison, une petite fille vint pour nous vendre quelques petites pierres; nous lui donnions l'argent qu'elle demandait, quand tout-à-coup elle aperçoit à côté de nous quelques bonbons qui nous avaient été donnés; aussitôt de s'écrier: "*Voulez-vous me vendre vos candies?* on n'en a jamais chez nous." Vous pouvez croire qu'elle n'a pas été à la peine de les payer.

A chaque petit poste, nous rencontrions des bandes d'indiens dont la vue excitait notre compassion; quelques-uns étaient peinturés des pieds à la tête. Ils sont affreux à voir, et ils font pitié. Nous avions beaucoup de plaisir à leur donner à manger.

Je voudrais vous parler de la beauté des montagnes, mais il faudrait un cerveau mieux organisé que le mien pour cela. C'est si beau, si grand que l'imagination ne peut le concevoir. Vous admirez des montagnes dont les nombreux sommets s'élèvent au-dessus de vos têtes, puis quelques instants après vous les voyez à vos pieds comme des milliers de cônes de couleurs diverses; et en élevant les yeux vous êtes ravies par d'autres montagnes qui s'élèvent à perte de vue. Les unes que l'on appelle les *châteaux* sont d'une beauté qui surpasse tout ce que l'on peut dire. On se croit en présence d'une habitation royale. Les châteaux sont de trois couleurs, les fondements, brun, puis vient une couleur plus pâle, quelque fois mêlée de vert; au-dessus de ces édifices naturels s'élèvent des tours, des dômes de la plus belle architecture, que l'on croit être l'ouvrage des hommes.

Je pourrais vous en dire autant et plus des statues naturelles et des palissades. Ce sont les plus beaux rochers que l'on puisse voir; sur le sommet, on voit des groupes de statues tellement bien faites, qu'il est impossible de croire qu'elles ne sont pas l'ouvrage d'un statuaire habile.

Vendredi matin, nous étions au pied d'une grande montagne; le temps était magnifique où nous étions, et sur le sommet tombait une bordée de neige. A 5 heures du soir,

nous arrivions à Ogden, moins fatiguées que le jour du départ. De ce poste à San Francisco, les scènes changent. Les monts sont tous couverts de la plus riche verdure et des plus beaux arbres. Ils ont construit de nouvelles *snow-sheds* à cause de l'accumulation de la neige. Nous en avons passé une de 31 milles. Nous avons aussi passé 7 à 8 grands ponts, plusieurs ayant plus de 25 arpents.

Au Cap Horn, les chars sont arrêtés dix minutes pour donner aux passagers le temps de voir la profondeur du précipice. C'est peut-être le plus beau point de vue du monde. En regardant en bas, on voit à 2500 pieds une petite rivière et des centaines de montagnes, puis en levant la tête, on voit un énorme rocher coupé droit, et qui ne laisse entre les chars et l'abime que quelques pieds.

Dimanche le 20, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, nous arrivions à San Francisco à 8 heures du soir. Nous n'étions dans les chars que de corps ; car l'esprit et le cœur ont fait plus d'une station à la petite chapelle de la Providence. Le matin, à l'heure de la messe, nous n'avons pu retenir nos larmes, mais pour nous consoler, nous nous sommes unies d'intention à toutes nos bonnes et bien-aimées sœurs qui en ce moment devaient prier pour les absentes

Les Sœurs de Jésus-Marie à Okland et à San Francisco, nous ont reçues on ne peut mieux. La nièce de Sr. Léon Joseph s'est mise en quatre pour nous faire plaisir. Elle est bien, et très-heureuse dans sa mission. Sr. Rose du St. Sacrement et Sr. François Xavier, l'une nièce et l'autre sœur de Louise-Félicité, en ont fait autant. Je ne sus que faire pour leur en témoigner ma reconnaissance.

Nous avons quitté San Francisco samedi matin le 26 à 10 heures, et à midi, j'étais déjà si malade de la mer, que je ne pouvais pas me remuer. Sr. Denise a aussi été malade. Enfin le 29 à 3½ heures nous faisions notre entrée à Portland. Sr. Vicaire, Sr. Joseph et Sr. Joseph d'Arimathie étaient à notre rencontre, ainsi que le bon M. Murphy. Nous nous sommes rendues chez les Srs. de Jésus Marie qui, elles aussi, étaient venues nous recevoir au quai. Nous avons pris un bon et joyeux souper. Le lendemain à 6 heures du soir, fête de St. Jérôme, nous entrions à la chapelle de Vancouver au chant

du *Magnificat et du Te Deum*. J'oubliais de vous dire que dans la journée, nos Srs. Vicaire et Joseph nous ont conduites chez l'Archevêque qui nous a bénies. Il paraissait des plus heureux. Le Rév. M. Ferrens, ainsi que M. McCormick nous ont fait une amicale réception. La maison de Vancouver peut être comparée à nos meilleures maisons de la compagnie même à celle de Montréal. Je dois ajouter qu'elle est admirable de simplicité, on n'y trouve pas une moulure de luxe. Sr. Joseph a pensé à tout. Notre hôpital va être une très-jolie bâtisse ; enfin nous avons été surprises agréablement. Nous avons une petite maison en attendant la neuve ; nous y ferons notre demeure après demain. Je vous assure que nous avons de l'ouvrage pour 20 Sœurs. Je vous en prie, envoyez des Sœurs à Sr. Vicaire, car les Srs. de Vancouver vont succomber. Sr. Denise et Sr. Zéphirin partent samedi pour Tulalip. Sr. F. Régis est chargée des orphelines avec une postulante. Sr. Agnès va aller conduire les Srs. et en même temps faire la quête pour Vancouver pendant une quinzaine de jours.

Sr. Joseph d'Arimathie va venir avec nous à Portland. Nous nous rendrons demain pour commencer à monter notre ménage. Sr. Joseph du Sacré-Cœur se fait mourir pour nous rendre service. Les gens de Portland l'apprécient beaucoup. Demain j'irai chez les Sœurs de Jésus et Marie pour apprendre à mettre les fruits en cannes et faire la provision pour l'hiver.

Bonne Mère, si vous envoyez des Sœurs, laissez leur emporter tout ce qu'elles pourront, Il vaut mieux être un peu chargées en voyage que de manquer ici des choses nécessaires. Tous les objets que nous avons emportés nous sont de la plus grande utilité. Je vous assure que je remercie le bon Dieu de n'avoir pas écouté les Sœurs de Montréal qui trouvaient que l'on s'embarrassait trop. Vous ne sauriez croire comme Sr. Vicaire et Sr. Joseph étaient contentes de tout ce que nous avions emporté.

Enfin, bonne Mère, il nous faut terminer pour ne pas lasser votre patience. Cependant je ne puis finir sans inviter les Sœurs à venir à l'Orégon en aussi grand nombre que

possible, vous ne pouvez croire le besoin que nous avons de Sœurs.

Veuillez présenter nos respectueux hommages à notre vénéré Fondateur, Mgr. de Montréal, à Monsieur le Supérieur, à notre bon Père Kavanagh, aux Messieurs de l'Evêché, enfin à tous nos bons amis et bienfaiteurs du Canada. Pour vous, bonne Mère, et bien chères Sœurs l'assurance de notre amour le plus sincère.

Les Missionnaires de l'Orégon,

PAR SR. PIERRE CLAVER.

P. S.—Tous les jours, depuis que nous sommes parties, nous disons 7 invocations au Sacré-Cœur, à Notre-Dame des Sept-Douleurs, aux Saints Patrons, à notre *bon Père Truteau* et à notre *Mère Gamelin*. Nous avons certainement été grandement récomfortées à chaque fois que nous avons eu recours à notre regretté Père. Nous pouvons vous assurer que malgré les sacrifices dont nous sentons le poids malgré nous, nous éprouvons toutes un bonheur inexplicable. Au moment du départ, Sr. Michel Ange me remit une lettre du Révd. et bon M. Ménard. Cette lettre a été pour nous toutes une grande consolation.

S. P. C.

MISSION DU GRAND ROND.

Lettre de Sr. Marie P...., Supérieure de la Mission Sauvage du Grand Rond à une Religieuse des Très-Saints Noms de Jésus et de Marie.

GRAND ROUND RESERVATION, POLK CO.,
Orégon, 25 *Avril* 1874.

BIEN CHÈRE MÈRE V ....

Il y a déjà huit jours que nous sommes installées au Grand Rond. J'ai laissé ma chère Mission de St. Paul de la Willamette le 10 du courant. J'ai toujours cru posséder la *sainte indifférence*, mais je me suis aperçue, avant mon départ, que la nature avait des liens assez difficiles à briser. Oui, il m'en a coûté de laisser cette Mission où j'avais passé près de treize ans et où tant de sacrifices avaient été faits pour l'établir. Nos enfans m'avaient fait leurs adieux la veille du départ ainsi que plusieurs personnes de la Paroisse. Le lendemain, à ma grande surprise, toutes les élèves avec leurs bons parents m'accompagnèrent à Champoëg où le vapeur, pour Portland, nous attendait. Il était vraiment touchant de voir cette petite famille toute en pleurs, au moment où je devais prendre congé d'elle...... Je ne suis restée que quatre jours à Portland. Nous prîmes les chars de l'Ouest vers les trois heures P. M. et à 7 heures nous étions à St. Joseph, dernière station des chars. M. Sax ayant été prévenu que nous devions loger chez lui était à notre rencontre; il nous conduisit à McMinville où sa bonne petite Dame nous reçut avec toute l'affabilité possible; vous connaissez son bon cœur, je ne vous en dirai pas davantage. M. Sinnott, l'agent du Grand Rond, était aussi à notre arrivée à St. Joseph et le 16 il fut notre conducteur à la réserve.

A 5 heures du soir nous arrivâmes dans notre pauvre Mission. Nous fûmes saluées, à plusieurs reprises, au son du canon qui retentit dans toute la Réserve, démonstration qui n'a lieu que pour les visiteurs qui viennent de Washington. La Dame de l'agent nous accueillit avec une grande bonté. N'ayant pas notre bagage avec nous, il fallut nous rendre à sa gracieuse invitation. Comme la journée avait été bien fatiguante, vû le mauvais état des chemins

à la longueur de la route, nous fûmes bien aises de prendre le repos de la nuit.

Le lendemain de notre arrivée deux chefs nous firent visite. Tous deux nous témoignèrent le plaisir que notre arrivée au milieu d'eux leur causait. Un d'eux nous parla en français en ces termes : " Ah ! on est bien content à présent, on a les Sœurs pour élever nos enfants, on n'a plus rien à demander, on a le Prêtre l'Eglise et les Sœurs que l'on demande depuis dix ans. Oui, je suis bien content que vous soyiez avec nous."

Le second nous parla anglais, voici, mot pour mot, ce qu'il nous dit : " We feel big now, we have Sisters to teach our children how " to be good and to do all what is right. The old Indians won't " give up their indian ways, but our children will know how to do " what is right as the white people, yes, we feel big now."

Nous eûmes la visite de plusieurs Sauvages et *Sauvagesses* des différentes tribus. Les uns peinturés de bleu et de rouge, les autres marqués d'une seule couleur. Le vermillon est une de leurs couleurs favorites. Le Dimanche, un grand nombre vint s'asseoir à terre, autour de notre maison et nous donna un joyeux *klaoyam*, tous parlent le *chinook*. La modeste et pauvre église de l'humble Missionnaire le bon Père C... que vous connaissez fut plus que remplie. Un grand nombre demeura à la porte. Le sermon est donné en anglais et en *chinook*. Le *Credo* se chante en *chinook* par les filles et les garçons sauvages. Le chœur est conduit par un Métis. Ils ont tous une bonne voix et s'accordent très-bien à chanter d'une manière traînante, qui n'est pas désagréable à l'oreille. *Je vous le chanterai, lorsque j'irai en Canada.* Les autres parties de la Messe se chantent en latin. La tenue de ces bons Sauvages est parfaite dans l'église, et tous montrent leur respect par un profond silence pendant le Saint Sacrifice.

Mais en dehors de la Sainte Messe, ils ne paraissent pas comprendre la présence réelle au Très-Saint Sacrement. La première fois que nous conduisîmes nos enfants à l'église, elles parlaient haut et jouaient comme dans une salle de récréation. Vendredi dernier, nous fîmes le Chemin de la Croix avec tous nos enfants. Ces pauvres enfants des bois essayaient à répéter, avec moi, toutes les prières, ils chantaient, à la fin, le *Sancta Mater* assez bien. Sr. M. K. J. et moi avons été obligées de faire bonne contenance pour ne pas rire, car il fallait leur montrer du doigt chaque image des stations afin d'y porter leurs regards et leur attention......

Nous avons dix pensionnaires ; nous les avons reçues dépourvues de tout, excepté d'une nombreuse famille que chacune porte sur sa tête et dans ses habits. Ce n'est pas une petite tâche de détruire de pareils *habitants* si nombreux et si vigoureux.

Les premiers matins que ces chères enfants ont passé avec nous ont été fort remarquables. La première qui s'éveillait appelait les autres et les faisait lever dès la pointe du jour et en moins de cinq minutes, elles avaient laissé le dortoir et couraient se laver la figure dans un ruisseau situé à peu de distance de notre maison...... le plus grand trouble est de les garder réunies, elles nous échappent à tout instant et où les trouvons-nous ? Dans les branches errant comme des chevreuils. Nous avons usé de tous les moyens possibles pour les garder ensemble et grâces à Dieu nous avons pu réussir. Nous avons pu leur procurer des couchettes neuves. Oh ! si vous eussiez vu l'admiration, la joie de ces pauvres enfants en voyant ces lits ! ! Comme elles paraissaient heureuses de pouvoir se reposer ailleurs que sur le plancher qui leur avait servi de lit jusqu'alors...... Sr. M. A. voulant leur faire cirer leurs bottines leur dit : " donnez-moi toutes vos chaussures." Et chacune s'empressa de lui donner, non-seulement ses bottines, mais aussi ses bas.

Tout est nouveau pour ces pauvres enfants de la forêt. La semaine a été employée à leur *fabriquer des robes de nuit et des caplines*. Ce soir nous les avons revêtues des premières. Ce nouveau vêtement leur a causé un tel plaisir qu'elles dansaient dans le dortoir, et s'examinaient les unes et les autres avec beaucoup de complaisance. Demain, Dimanche, elles devront abandonner les mouchoirs qu'elles ont coutume de porter sur leurs têtes pour aller à l'église......

Le Rév. Père C. a maintenant trois chambres nouvelles attenantes à l'église. Voici son ameublement : deux chaises, une valise et un pauvre lit qui ressemble beaucoup à ceux des Sauvages et avec cela il vit content et heureux au milieu de ses pauvres enfants de la forêts qu'il aime plus que lui-même. Pour un Docteur en Théologie reçu à l'Université de Louvain, on ne lui reprochera pas d'avoir trop de luxe dans ses appartements...... Mais il faut vous dire adieu...... Croyez-moi bien affectueusement en Jésus et Marie,

Votre toute dévouée,

Sr. M. P., Supérieure.

VICARIAT APOSTOLIQUE D'IDAHO.

LETTRE D'UNE SŒUR DE LA PROVIDENCE, A MISSOULA, MONTAGNES ROCHEUSES CENTRE.

Il y a longtemps que je voulais vous écrire, mais attendant nos valises de jour en jour, je désirais en même temps accuser réception des différents objets que vous avez eu la bonté de nous envoyer. Je puis vous assurer que le tout a été bien accueilli ; car au 25 juin, nous couchions encore sur la dure, et dans nos couvertes de laine ; il n'y avait pour nous aucun danger de prendre du froid.

Au mois de Mai et de Juin toutes les provisions et marchandises des montagnes sont à peu près épuisées ; on nous vend même des allumettes à la douzaine ; et tout le reste à un très-haut prix, et cela jusqu'à ce que les chevaux puissent venir par les chemins d'été de Corine, bord du Lac Salé. Ces jours derniers nous avons acheté du coton bien mince qui n'est bon ni pour draps, ni pour paillasse, mais seulement pour tapisserie, et nous l'avons payé 25 cts. Encore n'avons-nous pu en avoir que quelques verges. Tout donc dans ce moment est à un prix exhorbitant. Jugez alors si nous étions contentes de recevoir du linge nouveau.

Pendant le mois du Sacré-Cœur, nous nous sommes placées sous sa puissante protection ; et il nous a accordé plusieurs faveurs signalées. Le 14 Juin nous recevions la visite du Révérend Père Palladino, S. J., Supérieur de la Mission St. Ignace, et de Sœur Julien, aussi de la même mission, et le 11, nous eûmes pour la première fois le Saint-Sacrement dans notre pauvre maison. Ce bon Père avait pensé nous le laisser seulement durant son séjour à Missoula, c'est-à-dire pendant 15 jours, et nous l'enlever avant son départ ; mais il nous a trouvées, je crois, si bonnes et si désireuses de posséder le bon Dieu continuellement au milieu de nous, qu'il s'est décidé à nous le laisser ; espérons que nous l'aurons toujours à l'avenir. Nous avons une jolie petite chapelle, tous les murs sont en coton jaune bien clair ; l'autel est couvert d'un drap, et les gradins de deux serviettes ; mais au-dessus du tabernacle est le beau crucifix

que vous nous avez envoyé ; nous n'avions auparavant que le petit crucifix qui appàrtient à la chapelle portative du Révérend Père, et pour chandeliers, deux marinets en ferblanc, qui sont les seuls qu'il y avait au magasin! Le confessional est une ancienne boîte à vitres, enrichie de trous de terrières.

Avant de recevoir nos dernières provisions de linge, c'était drôle parfois de nous voir le soir préparer les lits; dans le bas de la maison était celui du Père, qui n'était rien autre chose que les deux couvertes de selle, dont il se sert pour voyages, et la selle, elle-même, sert d'oreiller. Quant à nous, les Sœurs de la Mission St. Ignace nous ayant fait la charité d'une couverte à chacune, nous nous roulions bien précieusement dedans, et nous dormions ainsi dans le haut de la maison. Quelques planches, jointes ensemble, lesquelles avaient servies d'échafaud pour poser le plafond, et qu'on voulut bien nous vendre $4.00, nous servaient d'abord d'autel pour la sainte messe, et ensuite de table pour la cuisine et le réfectoire. C'était un joli et édifiant spectacle de nous voir prendre nos repas toutes à genoux autour de cette table garnie de pauvres plats qui allaient de pair avec le reste. Le bon Père, voulant nous donner un peu plus de confort, alla chercher les deux siéges de sa voiture, et nous les avons gardés pour nous servir de chaises jusqu'à son départ.

Depuis, nos Sœurs de St. Ignace nous ont prêté du coton jaune pour trois paillasses et quelques oreillers; et nous avons justement assez de paille pour les remplir. Comme vous le voyez, il n'y a pas de danger que le duvet nous donne la fièvre; c'est autant d'avantage, n'est-ce pas? Nous avons pourtant maintenant quatre chaises et deux tables, que nous avons fait faire à la Mission St. Ignace, chez les Révérends Pères, ainsi que six couchettes et un bassin en bois, mais nous n'en avons pas encore la possession, ça viendra avec le temps,

Le 29 Juin, nous avons réussi à faire venir l'eau à la maison par un petit fossé; auparavant il fallait l'aller chercher bien loin sur notre dos; notre aqueduc nous épargne fatigue et temps.

Le temps nous semble passer bien vite, nous ne sommes que Sr. Julien, une petite fille, et moi ; Sr. Marie Edouard et Sr. Rémi sont allées quêter dans les mines. Que Dieu bénisse leurs voyages et fatigues.

Nous n'aurons le contrat de l'hôpital qu'au mois de Décembre, et nous ne commencerons à avoir des malades que le 1er Février ; en attendant, nous visiterons les malades à domicile et la prison. Aussitôt que la messe se dira régulièrement le Dimanche pour les gens de la place, nous enseignerons le catéchisme aux enfants et à plusieurs grandes personnes aussi. Si le zèle de la petite congrégation se soutient, le Révérend Père Palladino espère bâtir une église à Missoula dans le mois d'Août prochain. Il est parti le 27, et il a envoyé, de 45 milles d'ici, un Père de la mission St. Ignace, qui nous a dit la messe Dimanche, lundi et mardi. Vous voyez que le Sacré-Cœur de Jésus nous a traitées en enfants gâtées ce mois ci.

LES PAUMOTOUS.

TRADITIONS ET COUTUMES.

(*Suite.*)

La sainte Bible nous dit que toute la postérité d'Adam étant devenue charnelle, fut engloutie dans les eaux du déluge dont Dieu se servit pour punir les crimes et purifier les souillures de la terre. La mythologie paumotou nous dit également que la race dépravée de Tiki s'étant transformée, à la longue, en chiens, fut en partie submergée dans un déluge plus ou moins général. Voici quelle fut l'occasion de ce cataclysme.

Temahaga, étant allé à Taïero, fut massacré par la population de cette île. Son esprit puissant, aidé surtout d'un aïeul, son démon familier, souleva des tempêtes violentes et produisit des pluies torrentielles. Puis, il renversa toutes les îles avoisinantes, les submergea, de sorte que tous les habitants, ou à peu près, périrent misérablement. C'est pour cela que Temahaga est aussi appelé Hurikaïga (renverseur de terre.) On attribue au même cataclysme les roches éparses sur les récifs de toutes ces îles. C'est le démon de Temahaga qui les souleva du fond de la mer.

Nous trouvons encore, dans les traditions païennes de nos îles d'autres histoires dont le thème et les types manifestes se retrouvent dans la Bible. Je ne mentionnerai ici que celles qui sont relatives à Jonas et à Goliath

Kaé, géant de huit brasses de hauteur, gourmand et sacrilége, était furtivement retourné au maraé, après un sacrifice, pour manger la part de l'idole. Etant ensuite allé en pleine mer pour rejoindre des Indiens pêcheurs, sa pirogue fut assaillie par un énorme requin où l'âme de l'idole était entrée. Le sacrilége Kaé fut avalé d'un trait par le monstre dans les entrailles duquel il resta plusieurs jours en vie. Le requin courut ses bordées accoutumées, allant d'une île à l'autre. Enfin, s'étant approché assez près d'une terre pour que son hôte pût entendre distinctement du fond de sa ténébreuse demeure, le brisement de la mer sur le récif, Kaé, s'armant d'une dent de requin qu'il avait dans

le trou de l'oreille, déchira résolument les entrailles de son puissant coursier qui, de rage et de douleur, sauta d'un bond sur le récif. Là, Kaé acheva d'éventrer le monstre et se sauva à terre. .

Le Goliath paumotou, Patira, était un autre géant qui, de son pas ordinaire, enjambait les îles. Etant arrivé à Makemo, il se disposait à séduire la femme de Mccava, lorsque celui-ci, averti par son démon, accourut à temps, embarrassa de lianes le pied levé du géant, et l'ayant ainsi fait tomber par terre, il sauta sur lui et lui coupa la tête.

II

TRADITIONS BIBLIQUES ET MESSIANIQUES.—IMMORTALITÉ DE L'AME.

Il est consolant de trouver, même au fond de ces îles, disséminées comme des grains de sable sur l'immensité de l'Océan, une figure frappante bien qu'incomplète de la maternité virginale de l'auguste Mère de Dieu. Tekurotoga nous la fournit.

Cette femme, éminemment sainte et privilégiée, conçut et enfanta, en toute virginité et par l'opération miraculeuse de Tané, un fils appelé Tukihakia. Elle était fille de Keha. Tané la trouva dans la maison de son père, au ciel, lorsqu'il y monta, poursuivi par Oatea. Cette Vierge-Mère était particulièrement connue et vénérée à Fangatau où, au dire de quelques-uns, on l'invoquait pour la guérison des maux de tête, ce qui ajouterait à la ressemblance de la copie en rappelant le *conteret caput* du type original et biblique.

Mais le caractère le plus fidèlement et le plus uniformément conservé, et le plus fortement accentué dans la mythologie de toutes ces îles, est celui du Messie, Tama (fils par excellence), ou Atua Fakaora (dieu sauveur) seul et unique refuge de la race coupable et malheureuse de Tiki.

Le puissant Mâuï que nous avons vu, nouveau Josué, arrêter le soleil au milieu de sa course, avait, mu encore par son dévouement pour sa mère, fait des efforts désespérés et inutiles afin d'arrêter la mort que le péché de Tiki avait introduite dans le monde. Un jour qu'il demandait

avec anxiété à sa mère ce que signifiaient les cheveux grisonnants qu'il apercevait sur son front, elle lui répondit que c'était les signes avant-coureurs de la vieillesse et d'une mort prochaine. Mâuï, qui n'entendait pas que sa mère mourût, courut à la recherche de Tiki dont il voulait, bon gré mal gré, éloigner des siens le funeste héritage. Il le trouva au fond de l'eau d'où il essaya de le retirer. N'en pouvant venir à bout, il se précipita sur lui, et, devidant pour ainsi dire ses propres entrailles, il s'efforça, mais vainement de les faire pénétrer dans le ventre de Tiki pour en retirer d'autres entrailles qui ne fussent pas mortelles et se les inoculer. Après une lueur de succès, le fil se rompit, et le frère aîné de Mâuï étant survenu, celui-ci fut reconduit de force au logis pour y reprendre, avec la perspective affreuse d'une mort certaine, la trame d'une vie caduque et misérable.

Cette fable, sous sa forme grotesque et sauvage, ne démontre-t-elle pas la croyance universelle à l'impuissance absolue du genre humain pour se relever lui-même de sa chute profonde ?

Plus heureux et plus puissant, Tama réalisa, mais d'une autre manière, les espérances de Mâuï. Nos insulaires semblent avoir, sous le double nom qu'ils donnent indifféremment à ce mystérieux personnage, conservé, peut-être plus religieusement qu'aucun autre peuple païen, la notion vraie et le caractère propre du Messie. Tama, le fils par excellence, c'est le nom propre du dieu, sa nature, sa personnalité ;—Atua Fakaora, le dieu sauveur, c'est son rôle, sa mission auprès des hommes. C'était lui, en effet, qui, pendant leur vie, les guérissait de leurs chutes quand ils tombaient du haut des pandanus et des cocotiers, qui les guérissait des cruelles morsures des requins. Double symbolisme dont il est facile de voir le rapport frappant avec l'instigateur et avec le résultat de la chute originelle. Après la mort du sauvage, c'était encore Tama qui sauvait son âme en la conduisant au ciel ou kororupo. Les âmes qui n'étaient pas sauvées par Tama étaient impitoyablement précipitées dans un étang fangeux d'où elles ne revenaient jamais plus.

Au dire des Indiens de Fangatau, Tama descendit un jour dans leur île pour chercher et pour instruire Tagata, l'homme. Revenu à Fangatau, Tagata instruisit ses compatriotes de la parole qui sauve; et il n'y avait que ceux qui pratiquaient cette parole et qui priaient Tama, le dieu sauveur, qui étaient guéris ici-bas de leurs chutes ou des morsures des requins, et conduits au ciel après leur mort. C'était encore Tama, et non point Tané, le maître de la vie, que l'on priait dans les autres cas de maladie ou d'infirmité. Souvent les âmes, avant même la séparation de leurs corps malades, faisaient une excursion aux enfers. A la porte, elles trouvaient Tama leur sauveur [*Ego sum via, vita, ostium*], qui essayait de les renvoyer dans leurs corps. Si elles s'obstinaient à aller en avant, elles se trouvaient alors définitivement séparées de leurs corps. Tama, au lieu de les abandonner, les accompagnait et les favorisait de ses sages conseils. Il leur recommandait, par-dessus tout, de ne point manger, coûte que coûte, du fruit empoisonné que Tamauï et Takatau, esprits malfaisants, apostés plus loin sur leur passage, ne manqueraient pas de leur faire avaler de force. Si, par malheur, et au mépris de sa recommandation, elles en mangeaient, abandonnées aussitôt par Tama, elles deviendraient la proie de Tepnamea et de Tukihiti qui les précipiteraient, à tout jamais, dans un étang affreux. Tukihiti qui, à lui seul, semble avoir réuni le double caractère et les fonctions diverses de Cerbère et de Pluton, avait quatre yeux, deux devant et deux derrière la tête, en sorte que personne ne pouvait lui échapper. Roi des enfers, il avait sous ses ordres une foule d'esprits malfaisants qui, montés comme lui sur de grandes pirogues, faisaient jour et nuit la chasse aux âmes.

Comme on le voit, nos sauvages océaniens croyaient à la survivance et à l'immortalité de l'âme, à laquelle ils assignaient, après la séparation du corps, trois demeures distinctes en rapport avec l'état social ou moral que chacun avait occupé sur la terre.

Il y avait d'abord le *paparagi*, le paradis, c'est-à-dire l'olympe des dieux et des demi-dieux, demeure supérieure, exclusivement réservée aux guerriers les plus braves et aux personnes de race noble et puissante ici-bas.

Venaient ensuite les enfers ou lieux souterrains appelés *kororupo*. C'était la demeure commune des bons plébéiens qui avaient appris et suivi la parole de Tama, dieu sauveur. Là, exempts de tout soin, de tout travail et de toute maladie, abondamment pourvus de toute sorte de nourriture, ils passaient, en des délices éternelles, une vie uniquement employée à la bombance et à la volupté, à la danse, au jeu du bâton kitoa et à mille et mille autres amusements. Ces deux demeures, le *paparagi* et le *kororupo*, n'étaient pas tellement séparées, que les âmes ne pussent facilement passer de l'une à l'autre, surtout lorsqu'une fête ou toute autre circonstance rendait utile ou nécessaire la réunion de toutes les âmes sur un même point. Quelquefois aussi elles revenaient sur la terre, et alors, bons génies ou démons malfaisants au service des prêtres et des sorciers, elles les instruisaient des choses célestes ou cachées, les protégeaient contre les embûches de leurs ennemis, ou bien torturaient et frappaient de mort subite et mystérieuse les personnes désignées à leur vengeance et à leurs maléfices.

(*A continuer.*)

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Etablie dans le Diocèse de Montréal, par Monseigneur LARTIGUE, est la plus ancienne de toutes les œuvres du Diocèse.

Le 9 Octobre, 1837, le premier Titulaire de l'Eglise de Montréal avait demandé au Souverain Pontife le *pouvoir* d'ériger une Association sous le titre : Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les *priviléges et Indulgences* accordés à l'Association de Lyon pour le même but. Le 7 Janvier 1838, Grégoire XVI répondit par la S. C. de la Propagande : *Pro gratiâ juxta petitâ ; accordé tel que demandé.*

Enfin, le Mandement d'érection fut publié le 18 Avril 1838.

Cette Association prit, en naissant, un accroissement qui fit voir tout d'abord et l'appel chaleureux de l'Evêque Titulaire, et la coopération ardente et fidèle des Diocésains. Pendant plusieurs années, elle subsista vivant de sa propre vie dans le Diocèse et faisant les œuvres qu'avaient en vue ses fondateurs. Elle venait en aide aux missions et paroisses pauvres, elle contribuait à l'érection ou à l'achèvement des Eglises ou Chapelles et fournissait une subvention convenable aux prêtres pour accomplir dignement les fonctions dont ils étaient revêtus. Plusieurs années après sa fondation, les Directeurs du conseil central de Lyon, apprenant les résultats de cette association modelée sur la leur, et jouissant des indulgences accordées alors par le Souverain Pontife, telles que mentionnées dans le Mandement de l'érection par Mgr. Lartigue, *supplièrent* à plusieurs reprises Mgr. Bourget de s'unir à la direction du conseil central de Lyon. Sans vouloir prétendre que cette union donnerait à l'Association de Montréal de nouvelles faveurs ou indulgences, ils représentaient que les Associations particulières, réunies toutes en une seule, auraient davantage le cachet de catholicité qu'ont les œuvres générales de l'Eglise. Ils représentaient de plus que la publication des Annales de l'œuvre toute entière serait plus facile et d'un intérêt plus grand. Mgr. Bourget consentit à mettre son association sous la direction générale des conseils centraux de Lyon et de Paris.

Les aumônes recueillies dans ce Diocèse depuis longtemps et qui jusqu'alors avaient été reparties suivant les intentions de l'Ordinaire seul, furent pour la première fois transmises à Lyon, qui accordait une part de la caisse générale, devant être distribuée encore à la volonté du même Ordinaire. Quelquefois la destination des aumônes du Diocèse était faite avant même la perception du revenu

de l'œuvre, par le conseil central. Ainsi une année, l'argent collecté dans le Diocèse de Montréal fut envoyé à l'Evêque de Buffalo suivant l'ordre de Lyon. On comprend facilement que dans l'organisation générale, il peut se rencontrer des intérêts froissés, mais qui sont oubliés, quand au lieu d'être en règle générale, ils ne sont qu'à de rares exceptions. C'est à chaque Evêque à voir ce qui serait le plus avantageux dans la perception et la distribution des aumônes, en soumettant cependant leurs vues aux conseils centraux de Paris et de Lyon. Généralement ces conseils s'empressent d'écouter les représentations des Evêques. C'est ainsi que la représentation de l'Archevêque de Québec fut favorablement accueillie, il demandait que l'argent ne fût pas envoyé à Lyon, mais restât pour les œuvres diocésaines, en union cependant pour les Annales et la direction générale de Lyon. Le tout fut accordé, moyennant une allocation par le bureau de Québec, pour quelques missions au nord dans notre Puissance. Comme cette faveur paraissait nécessaire pour le Diocèse de Montréal, elle fut instamment demandée. Ne recevant aucune réponse favorable, l'Evêque de Montréal, tout en regrettant cette séparation, remit l'œuvre de la Propagation de la Foi sur son ancien pied d'existence dans son Diocèse, contribuant aux soins de ses propres missions. L'œuvre, comme autrefois, jouit des mêmes privilèges signalés par Mgr. Lartigue, aujourd'hui encore remplit également son but, en priant pour les missions en général, et en venant en aide à l'intention du culte et des pasteurs, qui sont dans ce Diocèse.

Cependant quoiqu'elle n'ait pas contribué comme avant son union avec Lyon au soutien des missions de Témiscamingue et d'Abitibi, elle n'a pas cessé de regarder comme siennes les missions de l'Orégon et l'établissement des Sœurs de Charité au Chili. Les nombreux enfants qu'elle a dans ces contrées savent tous ce qu'ils doivent à la généreuse sympathie de leurs frères de Montréal, ainsi que ceux du Nord-Ouest et ceux qui sont disséminés sur la frontière américaine

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTRÉAL.

TRENTE-TROISIEME NUMERO, MARS 1875.

SOMMAIRE.

[illegible]OULT—Etablissant l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Montréal........ 35

MANITOBA—Lettres du R. P. Lacombe et de la Sœur Marguerite Marie........ 36

NORD-OUEST—Mort tragique d'un Missionnaire laïque........ 42

NESQUALY—Lettre de Sœur Jean de la Croix à la Supérieure de la Providence de Montréal........ 45

NOUVEAU-BRUNSWICK—Journal des Sœurs de l'Hôtel-Dieu de Montréal, allant fonder un hôpital à Madawaska........ 47

LES PAUMOTUS (Suite)........ 65

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,

10, RUE ST. GABRIEL.

1875

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

MARS 1875.

TRENTE-TROISIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :

LES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,

30, RUE ST. GABRIEL.

1875

Permis d'imprimer,

✠ Ig. Ev. de Montréal.

INDULT

ÉTABLISSANT L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI DANS LE DIOCÈSE DE MONTRÉAL ET INDULGENCES QUE PEUVENT GAGNER CEUX QUI EN FONT PARTIE.

Par un Indult en date du 7 Janvier 1838, Sa Sainteté le Pape Grégoire XVI, d'heureuse mémoire, accorda à Mgr. Lartigue, Évêque de Montréal, l'autorisation d'ériger dans *son* Diocèse l'Association dite l'Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les priviléges et indulgences accordés à l'Œuvre de la Propagation de la Foi de Lyon par un Bref de Pie VII en date du 15 Mars 1823 et par un Rescrit de Léon XII en date du 11 Mai 1824.

Or, voici quelles sont les Indulgences accordées par les documents ci-haut cités :

1o. Indulgence plénière, le 3 Mai, jour anniversaire de la fondation de l'œuvre, le 3 Décembre, fête patronale de l Association, ou un des jours de l'octave de ces deux fêtes; elle peut être gagnée une fois seulement à chacune de ces époques, par tout associé, qui, contrit, confessé et ayant communié, visite l'église ou l'oratoire public de l'œuvre ou son église paroissiale, et y prie aux intentions du Souverain Pontife.

2o. Indulgence plénière deux jours de chaque mois, au choix des associés et aux mêmes conditions.

3o. Indulgence plénière le jour de l'Annonciation et celui de l'Assomption ou un jour de leur octave, en remplissant dans une église quelconque les conditions énumérées plus haut.

4o. Indulgence de cent jours chaque fois qu'un associé, contrit de cœur, récite le *Pater* et l'*Ave* avec l'invocation à St. François Xavier, ou qu'il assiste à une assemblée en faveur des missions, ou qu'il donne outre l'obole hebdomadaire, quelque aumône pour la même fin, ou qu'il exerce toute autre œuvre de piété ou de charité.

MANITOBA.

Lettre du R. P. Alb. Lacombe, O. M. I., à M. Malo, Vicaire à Notre-Dame de Grâces.

Ste. Marie de Winnipeg,
13 *Janvier* 1875.

Bien cher Monsieur,

Peut-être qu'il ne vous sera pas indifférent de recevoir quelques lignes d'un confrère, missionnaire comme vous Vous avez paru tant vous intéresser à notre cause, pendant que j'étais en Canada, que je n'oublierai pas, d'ici à longtemps, l'intérêt que vous avez bien voulu me porter.

Je suis bien dans ma nouvelle position, mais combien elle est différente de celle que j'avais coutume d'occuper dans nos belles missions sauvages. Vous comprenez aussi bien que moi que malgré qu'il y ait des âmes à sauver partout là où l'obéissance nous place, cependant il est presque impossible de briser des liens, qui nous attachent aux chrétiens que nous avons faits parmi les peuplades sauvages.

Nos catholiques de Winnipeg sont bien bons pour nous et j'espère qu'avec le temps et la patience, on pourra avoir une congrégation, qui ne fera pas honte aux autres paroisses du Diocèse. Déjà une Association de St. Vincent de Paul commence à s'organiser ainsi qu'une Société de St. Patrick. Nous avons besoin de ces mouvements pour ne pas nous laisser éclipser par nos adversaires, qui emploient tous les moyens en leur pouvoir, pour faire disparaître notre influence.

Les Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie que j'ai amenées ici avec moi l'été dernier, sont établies à Winnipeg, et tiennent une école sur un très-bon pied. Ces bonnes Sœurs font très-bien et déjà elles ont su s'attirer les sympathies même des protestants qui leur confient leurs enfants. Si elles avaient une maison plus spacieuse, elles auraient plusieurs pensionnaires, surtout des demoiselles Anglaises et Américaines.

Mgr. notre Archevêque est beaucoup mieux. S. G. a pu faire l'ordination de trois prêtres, le jour de l'Epiphanie.

C'était une bien belle fête pour l'Eglise de St. Boniface en particulier et pour toutes nos Missions en général.

Tous les jours je visite Lépine et André Naud. Malgré sa résignation, puisée dans la religion, le premier attend avec grande anxiété la décision de votre gouvernement sur son sort. Il n'y a pas loin d'ici au 29 et les jours commencent à se compter avec angoisses. Je suis aussi et peut-être plus mal que mon pénitent par ce malaise et cette agonie prolongée qu'on nous fait endurer.

Je termine en vous priant de vous intéresser pour moi auprès de certains confrères qui pourraient détacher de leurs bibliothèques quelques volumes, afin de me procurer quelques livres, dont je vous serais *bien gros* reconnaissant.

Je vous envoie ci-jointe une lettre d'une Sœur de l'*Ile à la Crosse*, (la sœur de Riel.) Vous pouvez en prendre ce que vous voudrez pour les Annales de la Propagation de la Foi du Diocèse.

Je vous salue de tout mon cœur de sauvage et je vous souhaite une bonne et heureuse année.

Votre dévoué confrère,

ALB. LACOMBE, Ptre.,
O. M. I.

Lettre de Sœur Marguerite-Marie, au R. P. Lacombe.

Saint-Bruno, Ile à la Crosse,
12 *Juillet* 1874.

Mon Révérend et bon Père,

En m'envoyant l'image vénérée de ma chère bienfaitrice la bienheureuse Marguerite-Marie, vous m'avez procuré un bonheur inexprimable. Mon cœur battait d'une émotion bien douce et mes lèvres restaient muettes, en contemplant ces traits vénérables, que la souffrance et l'amour ont rendus si éloquents et que les faveurs d'un jour à jamais mémorable pour moi ont gravés dans mon âme !......

Veuillez donc, révérend et bon Père, accepter mes sincères remerciements et me permettre de vous assurer, que je m'en rappellerai toute ma vie. Vous avez d'autant plus de droit à ma reconnaissance que je n'avais aucun titre à votre bienveillant et paternel souvenir ! et que ce pieux et *précieux souvenir* m'est arrivé dans un moment où j'avais besoin de rencontrer les regards de ma chère bienheureuse et de sentir sa main me soutenir. Il y a des moments de si grandes faiblesses pour le pauvre cœur. Pour ma part, j'ai tant de peine de n'avoir pas été prête quand je pouvais quitter cette terre de misères et de dangers, et je m'ennuie tant, parfois, de ce Ciel si beau où je serais aujourd'hui, si j'avais mieux employé mon temps et si j'avais été plus généreuse au service du Bon Dieu.

Mon Père ! priez pour moi, s'il vous plaît, recommandez-moi en grâce à cette glorieuse et puissante amante du Divin Cœur pour que je ne déshonore pas son nom et que je sois toute ma vie fidèle à mes promesses.

Dans la chambre de notre Noviciat, il y avait une sentence, qui m'impressionnait beaucoup : " Le moment du plaisir est le signal du sacrifice." Assurément, l'instant où je reçus votre précieux souvenir, fut pour moi le moment du plaisir et par le fait, le signal du sacrifice ; après avoir bien considéré ma chère image, je la passai au Révérend Père Legeard, pour qu'il l'appliquât sur ses pauvres jambes malades, et qu'après avoir fait un petit Triduum à cette intention, il obtienne de la bienheureuse Marguerite-Marie

une guérison que les remèdes humains ne peuvent produire. Ce saint malade la vénèrera et l'honorera mieux que moi et il priera un peu la fidèle amante du Divin Cœur pour son indigne protégée qui n'avait d'autre droit à sa tendresse que son extrême misère...... Vous savez sans doute que ce bon Père Legeard est complètement arrêté depuis la Semaine Sainte. Ce sont des dartres vives sur les deux jambes depuis les genoux jusqu'à la plante des pieds. Vers Pâques, il s'est fait un écoulement qui cessa quelques jours, mais immédiatement après une enflure bleuâtre et douloureuse, gonfla les deux pauvres jambes que l'écoulement seul, qui a repris depuis, soulage. Ce bon Père est d'une faiblesse extrême, tourmenté par la migraine et les rhumatismes, etc. On ne peut croire à la quantité d'eau qui sort de ses jambes malades: nous renouvelons le pansement six fois par jour, et à chaque fois, les cinq ou six doubles de toile sont imbibés. Ma Sœur Supérieure pense que son sang tourne en eau et s'écoule ainsi tranquillement. Ce dévoué et saint Missionnaire peut à peine se traîner; c'est une vraie pitié et pourtant il faut se résigner; c'est Dieu qui le veut ainsi. Prières, neuvaines, sacrifices, messes, promesses, tout a été employé, mais il me semble que tout n'est pas fini,—la bienheureuse Marguerite Marie est puissante sur le Sacré Cœur de Jésus, nous obtiendrons, je l'espère, cette guérison que nous sollicitons pour la plus grande gloire de Dieu et pour nos chers sauvages.

Demain matin, le Révérend Père Doucet et le Frère Némoz partent pour Carlton, pour voir notre Vénéré Père, S. G. Mgr. Grandin, qui, dit-on, ne doit pas venir visiter cet été ses pauvres enfants de l'Ile à la Crosse. Depuis quelques jours, le Révérend Père Legeard, voyant ses jambes se désenfler, comptant sur un mieux qui n'a pas duré, espérait pouvoir entreprendre le voyage de Carlton et le désirait beaucoup. Ses jambes se remettant à couler un peu, et ayant pris un gros rhume qui le fatigue extrêmement, ce bon Père a dû se faire remplacer par le Révérend Père Doucet qui craint beaucoup et qui s'éloigne à regret de la mission, voyant le Révérend Père Legeard si mal; mais Dieu veille sur nous, ainsi que la Vierge Immaculée, et notre chère bienheureuse à nous autres!

Le Révd. Père Legoff est parti lundi dernier, 6 courant, pour aller donner une mission aux Montagnais du Portage la Loche ; son absence se prolongera au-delà d'un mois.

Tous les gens de l'Ile à la Crosse sont en ce moment malades de la grippe, les enfants surtout sont étranglés par cette vilaine toux, qui dure si longtemps aujourd'hui. Dimanche, c'était triste et en même temps drôle d'entendre le chant aux offices. Tous nos enfants en sont atteints. C'est ce qui nous a forcé, ainsi que le manque de poisson, de donner vacance le 5 de ce mois. Nous étions dans l'impossibilité de faire la classe, la toux continuelle des enfants couvrait nos voix qui ne sont pas de tonnerre et nous nous épuisions à pure perte. Nous en avons deux qui sont assez mal pour nous inquiéter.

Nous craignons beaucoup que la récolte manque complètement ; l'eau est plus haute cette année à l'époque où nous sommes qu'elle ne l'était à la prise des glaces l'automne dernier. On passe en canot dans les endroits où le Frère Némoz a fauché l'année dernière. Il pleut presque tous les deux jours ; un vent violent souffle presque continuellement.

Le 4 au soir, un vent impétueux, accompagné d'une pluie torrentielle, nous faisaient penser à la fin du monde ; il pleuvait dans notre communauté, dans la chapelle, le corridor, et même dans l'étage inférieur ; nous ne pûmes dormir de la nuit ; la maison craquait, nous croyions par moment que le vent soulevait la couverture de notre maison.

Le lendemain à notre lever, nous vîmes un bout de la clôture de notre jardin qui s'était écrasé ; nos cours étaient à blanc. Le lac avait tellement monté que deux cageux de bois de chauffage faits par le dévoué Frère Némoz au prix de bien des sueurs et de fatigues, que l'on avait rendus à la mission à grands frais et qui étaient tirés sur le rivage, baignaient dans l'eau et couraient de grands risques d'être emportés par le vent. Quatre hommes pendant quatre jours travaillèrent à transporter plus loin tout ce bois.

Notre maison neuve est à peu près finie ; le poêle de cuisine, les pentures et les clanches des portes ainsi que d'autres objets indispensables nous arriveront par Monseigneur.

En ce moment, nos Sœurs y sont occupées à y faire le mé_nage ; nous avons teint nos cloisons et nos portes avec de la terre rouge achetée des Sauvages et délayée dans de l'huile de chetek ; ceci n'a presque rien coûté, et nous épargnera beaucoup d'ouvrage et de lavage. Je pense que les charroyeurs d'eau nous en seront très-reconnaissants.

Pardonnez, mon Révérend et bon Père, la longueur de ma lettre, mais j'avais honte de vous envoyer du papier blanc, à vous, qui aimez tant nos missions et qui nous portez tant d'intérêt, et puis c'est un moyen de vous témoigner ma reconnaissance.

Ma Sœur Supérieure et mes chères Sœurs me prient de vous offrir l'hommage de leur respect et sollicitent un souvenir dans vos prières et saints sacrifices. Pour moi, m'agenouillant à vos pieds, je vous prie de me bénir et de prier pour moi, pour que je ne sois pas une missionnaire sans dessein, pour que ma vie soit *une* de sacrifice et de dévouement et que je ne sois pas un obstacle au bien à cause de mon indignité. Que vos prières et votre bénédiction me soutiennent dans le chemin du devoir et de l'*humilité !* Encore une fois, veuillez accepter mes sincères remerciements et me croire,

Mon Révérend et bon Père,

Votre très-respectueuse enfant,

Sœur Marguerite-Marie,

Sœur de la Charité.

NORD OUEST.

Une lettre, récemment arrivée de St. Albert, nous donne les détails suivants sur la fin tragique d'un de nos compatriotes, dans les Prairies du Nord Ouest. Nous nous empressons de reproduire cet émouvant récit, persuadés que nos lecteurs sentiront croître leur sympathie et leur intérêt pour les généreux pionniers de la foi et de la civilisation dans ces régions sauvages, à la vue des dangers auxquels ils s'exposent :

St. Albert, le 4 Janvier, 1875.

Depuis huit jours, nous sommes ici sous l'impression d'une vive et profonde tristesse, à la suite de la perte aussi douloureuse qu'imprévue d'un homme tout dévoué à nos Missions. Il est mort de la mort la plus cruelle, la plus affreuse que l'on puisse rencontrer dans ces régions : de faim et de froid ;... égaré, perdu dans un océan de neige. Voici en deux mots le récit de ce triste événement.

Louis Dazé (c'était son nom), bon et excellent chrétien, Canadien d'origine, avait depuis longtemps été témoin des immenses travaux des RR. PP. Oblats de Marie Immaculée dans ces vastes régions du Nord : son âme en avait compris la grandeur et le mérite. Aussi s'était-il depuis six ans entièrement dévoué au service des Missions, sans vouloir accepter, comme prix de ses travaux, autre chose que la nourriture et le vêtement. L'état de menuisier, qu'il connaissait parfaitement, le mettait tout particulièrement en mesure de nous rendre d'inappréciables services.

Cet automne, il fut, sur son désir, donné comme compagnon au R. P. Scollen, qui évangélise les Sauvages à 25 ou 30 journées de marche de St. Albert, et vers la mi-Novembre, les vivres commençant à manquer, il partit pour la chasse aux buffles avec quelques Sauvages. A 70 ou 80 milles de là, les buffles se montrèrent par bandes innombrables, et les Sauvages tout aussitôt de s'élancer à leur poursuite, après avoir toutefois indiqué à Louis Dazé, comme point de rendez-vous, un petit bois qu'il connaissait et qui était distant de 5 milles environ : " tu te rendras-là, ajoutèrent ils, car

le temps va devenir mauvais." Il s'y rendit, en effet, et le soir, les Sauvages y vinrent à leur tour avec leurs chevaux chargés de viandes. Mais, presqu'aussitôt, la neige commença à tomber, le vent souffla et sous son souffle violent la *poudrerie* (c'est le nom qu'on donne ici aux tempêtes de neige,) devint si dense et si forte qu'il n'était pas possible de voir le moindre objet, même à deux pas devant soi. Rien ne saurait donner une idée de ces tourmentes dans les Prairies du Nord.

Avant de se coucher, cependant, un Assiniboine sortit pour essayer de rassembler les chevaux : ce ne fut qu'à grande peine qu'il parvint à en réunir quelques-uns, et à ce moment la tempête était si furieuse qu'il se hâta de rentrer sous la tente. Le Canadien s'informa du succès de ses recherches, et sur la réponse du Sauvage, il sortit lui-même, espérant être plus heureux. "C'est inutile, lui dit l'Assiniboine, ne sors pas, tu ne les trouveras point, et tu es un homme mort si tu t'éloignes de la tente." Mais Louis Dazé était un homme qui ne connaissait pas la crainte. Depuis 20 ans qu'il était dans ces régions, il avait voyagé au milieu de difficultés, de dangers de toutes sortes, et toujours, son courage, son énergie, son esprit naturel l'avaient tiré des mauvais pas ; il crut donc cette fois encore, par dévouement pour la Mission à laquelle les chevaux appartenaient, pouvoir affronter le danger.

Le lendemain, quand les Sauvages s'éveillèrent à demi-morts de froid et ensevelis sous quatre pieds de neige, ils ne le trouvèrent pas près d'eux : ils partirent aussitôt à sa recherche, mais leurs peines furent vaines : aucun indice, aucune trace ne put leur apprendre ce qu'il était devenu. Après avoir, quatre jours durant, renouvelé leurs recherches et battu en tous sens la prairie, sans aucun succès, ils rentrèrent à la Mission. On ne saurait vous peindre la douleur du Père ; à cette triste nouvelle, il se jeta ou plutôt se laissa tomber sur son pauvre grabat, en proie à une agitation de nerfs ; mais il résolut dès-lors de retrouver mort ou vif son infortuné compagnon, dût il pour cela parcourir la prairie toute entière.

Il allait se livrer à ses actives recherches, quand le len-

demain il vit arriver un Sauvage qui lui dit sans plus de façon : " En allant chercher du bois, ma femme a trouvé *ton frère mort sur le bord de la rivière du Coude.*" Hélas ! il ne comprit que trop quel était ce frère ! Bientôt après, la femme du Sauvage amenait le traîneau sur lequel elle avait déposé le cadavre. Le pauvre Père embrassa en pleurant les restes inanimés de celui qui était, depuis si longtemps, nous écrit-il : " l'ami du Missionnaire et qui, le soir, égayait par des conversations vives et enjouées, son foyer solitaire." Il avait, avant de mourir, tiré son scapulaire pour le baiser une dernière fois, et sur ses joues, on voyait la trace des larmes qu'il avait versées avant de rendre le dernier soupir. Comme il avait dû souffrir, mon Dieu !...... se voir condamné à mourir seul, abandonné dans cet affreux désert.... à mourir de faim et de froid, aveuglé par des tourbillons de neige ! Mais, au milieu de ces indicibles tourments, une chose l'aura consolé, c'est le témoignage de sa conscience. Je l'avais vu en arrivant à St. Albert, et c'était bien le meilleur homme du monde : rond et franc et par-dessus tout, si fervent chrétien qu'il assistait à la Ste. Messe chaque matin et qu'il se confessait et communiait tous les quinze jours.

La place où l'on a retrouvé son corps prouve qu'il était parvenu à s'orienter et qu'il se dirigeait du côté de la Mission : il n'avait pas parcouru une distance moindre que de soixante milles, et cela, au grand étonnement des Sauvages eux-mêmes, sans manger, ayant de la neige jusqu'au-dessus des genoux. Il a dû tomber d'épuisement à cinq minutes d'un camp sauvage : encore quelques pas et il était sauvé. Mais Dieu le voulait au ciel, et là, nous l'espérons, il a déjà reçu la récompense de ses travaux et de sa mort ; là aussi, il voudra bien s'intéresser encore à nos pauvres Missions et obtenir de Dieu que, pour le remplacer, d'autres comprennent comme lui le bien qu'il y a à faire dans nos prairies si vastes mais encore si incultes du Nord-Ouest et s'empressent d'y apporter leur concours si nécessaire et si méritoire.

UN MISSIONNAIRE O. M. I.

DIOCESE DE NESQUALY.

Extraits d'une Lettre de Sœur Jean de la Croix à la T.-H. Mère Supérieure de la Providence, Montréal.

Colville, Washington Territory,
10 *Janvier* 1875.

Vous avez peut-être été forcée de croire par mon long silence, que j'étais ou morte, ou égarée dans les forêts qui avoisinent mon sauvage pays d'adoption. Oh ! non, rien de tout cela ; je vous dirai que j'ai été très occupée, et cela se comprend facilement au début d'une nouvelle mission comme celle-ci. Aussi, je crois que c'était l'ordre de la Divine Providence que nous fissions ce sacrifice.

Vous êtes sans doute désireuse de savoir quelque chose de notre *belle petite mission* nouvelle ; eh bien, voici : elle représente Nazareth en pauvreté, mais la joie et la paix y règnent.

Visitons un peu notre maison ; voyez ce passage, il traverse la maison d'un bout à l'autre ; à droite est la classe des petits garçons et à côté est le parloir ; à gauche est le dortoir des Sœurs, la Communauté, la salle de couture et de tout ce que vous voulez. Puis vient la chapelle. Nous n'y avons pas encore le St. Sacrement, mais nous avons le bonheur d'avoir la messe tous les jours. Montons maintenant l'escalier et voyez ; c'est une espèce de grenier, me direz-vous ; mais non, c'est ici le dortoir des enfants, la classe, la salle de recréation, enfin, c'est là qu'est mon trésor. Traversons le passage ; cette aile est le réfectoire des enfants, dans cette autre sont la cuisine et le réfectoire des Sœurs. Vous figurez-vous que nous y sommes chaudement ?—mais pas trop, puisque tout est gelé à deux pas du poële ; l'on peut y conserver les effets très longtemps, je vous assure.

N'avez-vous pas remarqué mes chères pensionnaires, au nombre de quinze, toutes habillées uniformément, robes brunes, châles carreautés noir et rouge, et mouchoirs rouges sur la tête en guise de chapeaux. Elles sont jolies, n'est-ce pas ? Et j'en suis toute fière. La seule chose que

je désirerais maintenant, ce serait de comprendre leur langage, mais il faut prendre *patience* : c'est bien difficile d'apprendre une langue sans livres ni maîtres.

Les Révérends Pères Jésuites viennent de donner à leurs Sauvages, une mission qui a duré douze jours : ils ont fait des instructions trois fois par jour. C'est admirable de voir tant de dévouement et de zèle. On aurait dit à les voir qu'ils étaient dans les grandes villes de Montréal ou de New-York. La gloire de Dieu et le salut des âmes, voilà leur unique mobile. Ni peines, ni sacrifices ne sont épargnés, lorsqu'il s'agit d'instruire de pauvres âmes.

Dimanche dernier a eu lieu une jolie et imposante cérémonie. Il s'agissait d'établir l'Archiconfrérie, ou dévotion au St. Cœur de Marie. Une image de la Ste. Vierge. très belle et très frappante, fut portée en procession. Un Père la soutenait, escorté de quatre servants portant des chandelles allumées ; venaient ensuite les Sœurs qui chantaient le "Tota pulchra est," puis les enfants en costumes suivaient aussi la procession : Aussi le jour de Noël, avons-nous eu la Messe de minuit ; jamais en cette place on avait vu tant de monde ; l'église était toute remplie. Et ce qui était plus beau encore, ce fut le grand nombre de communiants, qui a été de trois cents environ. N'est-ce pas que pour un pays sauvage c'était bien édifiant ?

La première communion de plusieurs de nos enfants a été comme le couronnement de cette belle retraite, qui a fait tant de bien à notre population voyageuse. Nous en remercierons longtemps le bon Dieu.

Adieu, très chère et honorée Mère. Mille souvenirs et amitiés à toutes nos chères sœurs de Montréal, etc.

Vos dévouées Filles de Colville,

Au pied des Montagnes Rocheuses, à l'ouest.

HISTOIRE DE LA FONDATION DE L'HOPITAL A MADAWASKA, N. B.,

Par la très regrettée Sœur Davignon, *Religieuse Hospitalière de l'Hôtel-Dieu de Montréal.*

Très-honorée et chère Mère et bien aimées Sœurs de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

La voix de la sainte obéissance, organe de la volonté divine, nous avait dit: " Allez à Madawaska." En la compagnie de la Sainte Famille, sous la garde des bons Anges, un Mercredi, le 1er Octobre, 1873, après avoir reçu le Pain du voyageur, nous quittions notre cher Bethléhem de l'Hôtel-Dieu de Montréal, lequel nout vit naître à la religion, fut le berceau de notre enfance spirituelle, reçut les vœux de notre consécration solennelle, fut notre paradis sur la terre, le séjour le plus chéri comme le plus aimé de nos cœurs.

A cette première séparation venait s'en joindre une autre non moins sensible ! Il nous fallait quitter une mère, pour laquelle l'action de grâces accompagne toujours le cher souvenir...... d'une mère que les derniers jours nous rendirent plus chère, par la tendresse, le dévouement et la sympathie dont elle fit preuve envers nous... il fallait dire adieu à celle qui possédait, à si juste titre, toute notre estime et toute notre confiance. A des Sœurs vénérées qui ont blanchi dans la pratique des vertus religieuses, dont le nombre des années commandait le respect, dont les bons exemples nous étaient si nécessaires et qui nous prêchaient si efficacement la force et le courage ; à ces mères, il fallut dire : Adieu !... En vous pressant dans nos bras, nous sentions nos cœurs se briser, à la pensée qu'il ne nous serait pas donné de vous revoir toutes ici-bas !!! Achevant votre course, lorsque viendra pour vous le grand jour des récompenses, vénérées et chères Sœurs anciennes qui fûtes toutes pour nous d'autres mères, veuillez, nous vous en prions, après avoir accordé, sur la terre, un souvenir à vos petites Sœurs exilées, leur obtenir de suivre la route que vous leur avez tracée et de vous rejoindre dans la Patrie. Et de

vous aussi, chères compagnes de noviciat, chères Sœurs, qui ne faites que de naître à la religion, il faut nous séparer !... Nous avons dit adieu à la famille mille fois chère ; mais en dehors de ce monastère chéri n'y a-t-il pas des personnes qui aient droit à toute notre vénération et notre amour ?

La veille du départ, après le baiser fraternel, en présence du Dieu de l'Eucharistie, nous allions nous agenouiller aux pieds de notre saint Evêque pour recevoir sa bénédiction. Les paroles pleines d'onction qui tombaient de ses lèvres, furent un baume salutaire à notre profonde douleur !... Après les plus paternels avis, nous reçûmes une deuxième bénédiction. C'est sans doute pour la dernière fois que nous voyons cette main bénie se lever sur nos têtes, pour y faire descendre les bénédictions du Seigneur.

Le Révérend M. Arraud, notre Supérieur, nos Révs. Pères Nercam et Bonnissant étaient venus, eux aussi, nous bénir et nous encourager, par l'exemple de nos Mères dont ils nous parlèrent si bien, à nous dévouer généreusement pour procurer la gloire de Dieu et propager notre saint Institut.

Nous appréciâmes plus que jamais leur bienveillance, et nous souhaiterions pouvoir leur offrir un juste retour.

Il nous restait encore la séparation d'avec nos chers parents, qui s'étaient montrés si chrétiens envers Dieu, et si généreux envers nous, à partager l'amertume du sacrifice.

Le bonheur d'être à Dieu ne ferme pas les cœurs aux nobles sentiments de l'affection filiale. Au contraire, à mesure qu'ils s'animent d'un plus tendre amour au doux cœur de Jésus, ils deviennent plus tendres et plus intimement occupés du bonheur de ceux qu'ils aiment. Bons parents, une première fois, vous nous immolâtes à l'amour du bon Dieu qui nous appelaient à sa suite ; mais en lui offrant cet holocauste il vous restait encore la consolation de n'être pas entièrement séparés de ces enfants si chéris de vous, et à qui vous étiez si chers !... Vous lui aviez été agréables ; et voilà pourquoi il vous demande la victime complète. Ce second sacrifice offert pour sa gloire et le salut des âmes ne lui plaira pas moins, puisqu'il est fait

avec la même générosité. Nous vous quittons, chers parents, mais votre souvenir vivra à jamais dans nos cœurs et dans nos prières. Séparés pour Dieu dans l'exil, nous serons réunis par Lui au ciel, où alors il n'y aura plus de séparation ni d'adieu !

Très-honorée et chère Mère, chères et bien-aimées Sœurs, notre impuissance à vous exprimer les grandes émotions d'une telle circonstance arrête notre plume ; car nous énoncerions mal ce que nous ressentîmes si bien. Il est des émotions qu'on ne peut rendre ; les nôtres sont de cette nature ; cependant, nous sommes certaines que nos cœurs furent soutenus et fortifiés par d'aussi généreuses et aussi chères sympathies.

La Ste. Famille fuyant en Egypte fut le tableau qui se présenta à notre esprit, lorsqu'il nous fallut franchir le seuil de ce Monastère béni qui nous abrita pendant tant d'années, nous mit à couvert dans ces murs sacrés de la contagion du monde, et nous favorisa des charmes de la solitude.

Nous avions besoin de sa protection et elle semblait nous en assurer, vu que le jour consacré à honorer son chef, notre bon Père St. Joseph, était celui de notre départ. Quelle heureuse coïncidence que celle qui nous donnait pour protecteur Jésus, Marie, Joseph, et pour gardiens, les Sts. Anges. Sous les regards de si beaux modèles, comment ne pas nous montrer généreuses dans l'accomplissement de la volonté divine, et toutes dévouées pour la gloire de Dieu ?

Nous empruntâmes à la Ste. Vierge les paroles qu'elle prononça, lorsque l'Ange lui manifesta la volonté divine ; et, à son exemple, à l'Ange qui nous avait décrété cette même volonté, en nous disant : "Allez à Madawaska," nous répondîmes, nous aussi : *Ecce ancilla Domini, fiat, fiat.*

Mercredi, 7 heures 10 minutes A. M., l'humble *fiat* était prononcé et nous étions en route. Nous avions dit les prières de l'itinéraire lorsque passant près du caveau, de nouvelles émotions nous saisissent et nous retiennent un instant ! Sanctuaire de la mort, dont le langage muet nous dit plus que toutes les paroles, toi qui renfermes les

dépouilles de personnes aimées à tant de titres, nous nous éloignons de tes murs! Mères vénérées; chères et bien-aimées Sœurs, vos restes précieux nous consolaient de votre absence, et nous aimions à venir ici épancher nos cœurs. Nous nous sentions attirées au bien par la considération de vos rares exemples, de vos vertus cachées aux regards des hommes, mais que vous n'avez pu dérober à l'œil fraternel. Dieu a voulu que le parfum de vos vertus se propageât jusqu'à nos jours, pour attirer à leur odeur toutes celles que la divine Providence appellerait à marcher sur vos traces. Le *De profundis* fut notre prière d'adieu! Reposez en paix, Mères et Sœurs bien-aimées, et priez pour nous. Vous n'êtes plus de la terre, mais vous vivez au ciel. De là accompagnez-nous dans l'exil, dirigez-nous obtenez-nous l'esprit qui vous anima. Vous avez connu nos peines, nos misères et nos sacrifices, obtenez nous votre confiance, votre générosité et votre persévérance. Que cette dernière faveur soit couronnée de la joie de nous réunir à vous dans la patrie des élus.

Durant le trajet, les litanies de la Ste. Vierge, des prières à St. Joseph, aux Sts. Anges, à nos saints fondateurs et à nos Mères, pour demander la protection du Ciel sur la Communauté et les personnes chères que nous laissions, sur l'œuvre que nous allions entreprendre et sur nous-mêmes, occupaient tous nos instants. Nous suivîmes cette règle chaque fois que nous quittâmes un lieu pour un autre.

7 heures 25. Nous sommes à la gare; on s'informe si le train est parti; on nous dit que les heures d'hiver sont adoptées et que le train ne partira qu'à onze heures P. M. Hélas nous ne sommes qu'à quelques pas de *chez nous*, et déjà des déceptions!

Nous ne savions encore à quoi nous arrêter, lorsqu'arrivèrent à nous, M. Labadie, M. et Mme Monty; et presque en même temps le frère de notre Sœur Brissette préparé à nous accompagner jusqu'à St. Hyacinthe.

Pas plus que nous, ces messieurs ne connaissaient le changement des heures de départ; nous étions à aviser sur le parti que nous allions prendre, lorsque survint M. Plamondon, Chanoine, qui s'étant assuré par lui-même qu'en

effet il n'y avait pas de train pour Québec avant la nuit, nous proposa de monter à l'Evêché pour y passer la journée; nous trouvions, nous, qu'il était plus *naturel* de retourner chez nous ; et avec cette perspective de passer encore une journée avec vous toutes, nous commencions presque à nous réjouir du malentendu sur l'heure du départ. Mais M. le Chanoine se montra tout-à fait opposé à l'idée de nous voir retourner sur nos pas: " Vous ne retournerez pas chez vous; qu'irez-vous y faire, sinon les embarrasser ? "—" Oh ! que dites-vous, lui répondit notre Mère d'Avignon, embarrasser chez nous ? Oh non ! Puis nous serions si heureuse de passer encore une journée avec toutes nos Sœurs."—" Vous avez fait vos adieux, répliqua M. Plamondon, il ne faut pas renouveler cette scène avec ses douleurs ; deux fois en une seule journée, ce sera trop fort pour vos Sœurs et pour vous."—" Où irons-nous ? "— "Avec moi, dit M. le Chanoine : l'Evêché peut donner l'hospitalité pendant quelques heures à quelques filles de cette Communauté qui a été son berceau, et qui a donné l'hospitalité au premier Evêque de Montréal lorsqu'il était sans asile."

Force nous fut de nous rendre à l'invitation de M. le Chanoine et de monter à l'Evêché. Là on nous installa dans les appartements occupés le jour par les Sœurs de la Providence chargées de la sacristie de la Cathédrale ; ces bonnes Sœurs furent pleines d'attention et de prévenance pour nous, et firent tout ce qu'on peut imaginer pour nous être agréables ; nous n'oublierons jamais leur bonté et leur franche amitié.

Dans le cours de la journée, nous eûmes le bonheur de recevoir deux fois la visite de Sa Grandeur Mgr. de Montréal, qui inonda nos âmes de joie et de bonheur par ses paroles si onctueuses et si pieuses, telle que son cœur seul peut en trouver.

Un des temps libres de cette journée fut aussi employé à la visite de la Cathédrale en construction ; MM. Plamondon et Dufresne sont nos *cicérones*.

Dans la soirée nous avons la visite dernière de notre saint Evêque ; cette fois, il nous entretint de nos Mères, de vous

toutes... nous encouragea à imiter le dévouement et le zèle des premières, et à faire la consolation des secondes en nous immolant généreusement pour procurer la gloire de Dieu, celle de l'Institut, et le salut des âmes. Il nous donna une dernière bénédiction après avoir reçu les témoignages de notre vive reconnaissance, que nous ne savions comment exprimer après avoir été les objets de tant de bienveillance de la part de Sa Grandeur.

Notre position fut la même auprès du Rév. Mr. Plamondon qui vint remplacer Monseigneur. Il nous fit mille vœux de bonheur, nous donna sa bénédiction, et ne nous quitta qu'après s'être assuré que tous les préparatifs étaient faits pour notre expédition.

Vers 9 heures, restées seules avec nos chères Sœurs de la Providence, nous jouîmes encore quelques instants de leur cordiale affabilité. La bonne Sœur Joséphine, qui connaît très-bien notre chère Sœur Trudeau et quelques-unes e nos Sœurs du Nouveau-Brunswick, dont elle nous a entretenues souvent aujourd'hui, nous a bien amusées, tant par ses plaisantes histoires que par les souvenirs des pays qu'elle a parcourus.

Voir, connaître et apprécier des personnes amies, voilà quelle avait été l'occupation de cette journée; nous en séparer devait être le dénouement!

Telle est la brièveté des jours ici-bas!

Vers 10 hrs., nous nous disposons à partir. Les soins, les délicates attentions, toutes les prévenances qui nous avaient été prodiguées avec tant d'affection, nous avaient attachées à ces bonnes Sœurs, auxquelles nous ne savions comment témoigner notre gratitude ni quels remerciments leur faire N'étant pas satisfaites de leur journée, leur charité voulait encore nous être utile durant le voyage, et, à cet effet, la chère Sr. M. des Anges, Supérieure, et la chère Sr. La Purification, amie intime de l'une de nous, avaient préparé un panier de bons fruits pour nous désaltérer durant le trajet.

A 10¼ heures, nous faisons de nouveau les derniers adieux. Cette scène du soir avait quelques similitudes avec celle du matin: c'est vous dire, notre très-honorée Mère et nos chères Sœurs, que tant d'affection, tant de tendresse et

tant de bonté, nous rappelaient votre cher souvenir, et nous faisaient redire l'humble *Fiat* prononcé à la première heure du jour.

Mr. Guimond, notre bon et dévoué Procureur, et Magloire viennent nous chercher.

A 10 hrs. 20 minutes, nous sommes à la gare. M. et Mme Monty, Mr. Brissette, le fidèle et dévoué Magloire, nous accompagnent et demeurent avec nous, jusqu'à l'heure du départ.

11 heures. Nous faisons nos derniers adieux!... Que de choses dans un jour!... Habituées aux charmes de la solitude, nous ne rencontrons que bruit et dissipation; au lieu des allées solitaires du cloître, nous traversions des rues et entendions mille bruits produits par tant de choses différentes. En nous retrouvant seules, nous commençâmes, sous ce nouvel atmosphère, à respirer un peu plus à notre aise. La prière fut notre premier besoin, le satisfaire fut notre premièie occupation. Nous ne voulûmes pas prendre de lits; chacune un châle sous la tête, on passa la nuit tant bien que mal.

Jeudi, 5 heures A.M. Oraison dans les chars.

5½ heures. Déjeuner sur nos genoux.

7 heures. Office et prières accoutumées.

8¼ heures. Lorsque notre Mère fit son voyage, en Août dernier, elle ne changea point de convoi. Pour nous, arrivées à la Pointe-Lévi, sans en rien savoir, nous fîmes tous nos préparatifs. C'était une bonne inspiration, car à peine avions-nous terminé, qu'on vînt nous chercher pour prendre un autre train.

9 heures. Bordée de neige. Installation dans les nouveaux chars. Nous perdîmes beaucoup à l'échange, car nous nous trouvâmes plus exposées aux regards des séculiers; la chaleur était si grande, car nous étions près d'un gros poële, que nous avions peine à la supporter. Ayant pû obtenir un coin plus retiré, nous en profitâmes pour faire nos exercices. Prises d'un violent mal de tête et le cœur sûr les lèvres, nous avions petite mine. Deux messieurs Prêtres prirent place non loin de nous, l'un d'eux nous adressa quelques mots; nous n'eûmes pas le plaisir de connaître son nom.

12 heures. Vingt minutes d'arrêt. Nous en profitâmes pour prendre notre dîner. Vous eussiez bien ri de nous voir toutes quatre la table mise sur nos genoux, et avec un grand sérieux, déguster un morceau de pâté au poulet que nous avait préparé notre chère Sœur Ladauversière. Nous vous eussions bien secondées à rire, nous en avions grande envie; mais nous ne pouvions pas nous dilater à notre aise, ce qui nous ôta un peu l'appétit. Pauvre Sœur Philomène, trop gênée pour faire une pareille excursion, fit abstinence tout le voyage; elle a tant souffert hors du cloître qu'elle nous en faisait pitié.

1 heure. Nous récitons Vêpres.

Depuis 9 heures ce matin, nous n'avons vu qu'un pays pierreux et montagneux, des bas fonds, des terres incultes en plusieurs endroits. Nos premières Sœurs, favorisées d'un beau temps, purent voir Québec et la Pointe-Lévi, mais pour nous, la neige et notre retard à laisser les premiers chars, ne nous permirent point de les voir. Les campagnes sont bien différentes sous tous rapports de celles de Montréal. Les villages sont très petits, si l'on en excepte St. Thomas. La vue des églises nous faisait toujours grand plaisir; elles sont en général bien pauvres à l'extérieur.

2 heures 40. A St. Paschal, notre Mère nous invite à sortir pour voir un bœuf attelé sur une charrette, et ayant le mors aux dents comme un cheval, ce qui nous récréa quelques instants, car c'était la première fois que nous en voyions attelés de la sorte.

3 heures. A St. André, un petit incident oblige nos Sœurs Guérin et Brissette de se rendre dans les chars aux bagages pour faire refoncer la valise qui contenait les provisions; elle avait été brisée; mais rien n'a été perdu.

3½ heures. Nous récitons Matines et nous nous préparons à laisser les chars.

4 heures 10. Nous sommes à la Rivière-du-Loup. Le bon Mr. Larcher vient au-devant de nous; sa voiture nous attendait ainsi que celle des chères Sœurs du Bon Pasteur. Nous rencontrons aussi à la station Mr. Charles Plourde tout joyeux de nous rappeler le souvenir de notre chère Sr.

Luce, en nous disant qu'il est son frère. Il fut très poli et tout dévoué. On amène un petit infirme à notre Mère pour en obtenir sa guérison ; elle le console par de bonnes paroles et l'engage à prier.

Après nous être assurées que tous nos bagages sont en sûreté, nous montons en voiture pour nous rendre au couvent du Bon Pasteur.

5 heures. A notre arrivée, la bonne Mère St. Joseph vient au-devant de nous, suivie de ses chères filles. Après un fraternel baiser, on nous conduisit dans une chambre qu'on nous avait préparée. Après nous être un peu remises, nous allâmes à la chapelle, et de là au réfectoire où un très bon souper nous fut servi. Nous trouvant cette fois plus à notre aise, nous nous acquittâmes bien de notre devoir. Le souper fini, nous retournâmes au chœur pour terminer nos prières.

6½ heures. La bonne Mère St. Joseph et notre Mère se retirent. Sœurs Guérin et Philomène vont se reposer. Votre petite Sœur Brissette (curieuse comme sa mère Eve,) accompagnée de la bonne Sr. St. Raphaël fit la visite d'une partie de l'établissement, vit les bibliothèques, les peintures, les livres de comptes, les livres d'études, etc. Arrivée à la salle de réception, votre petite Sœur (qui ne fait pas de mine) se vit entourée des chères Sœurs Gabriel, assistante, St. Jean, St. Raphaël, St. Edmond, Ste. Elizabeth et St. Henri, qui venaient passer le reste de la récréation auprès de leur hôte. Durant les quelques instants de conversation qu'elles eurent avec elle, elles la pressèrent d'une foule de questions sur nos pauvres malades, les divers genres de leurs maladies, les traitements qu'on leur faisait suivre, la manière dont on les pansait, etc., etc. Elles paraissaient témoigner tant de sympathie à ces chers malades, que la petite interlocutrice en était toute joyeuse. Elle tâcha de leur rendre le réciproque en se réjouissant avec elles du bien qui se fait à leur Maison Mère, parmi les pénitentes, dont quelques-unes, lui dirent elles, sont de grandes saintes.

8½ heures. Notre Mère accompagnée de la bonne Mère St. Joseph nous rejoint, et offre un petit souvenir aux Sœurs, en leur faisant faire le choix de quelques pauvres images

qui nous avaient été données; et l'on s'amuse encore quelques instants.

8½ heures. Avant de se séparer de nous, la bonne Mère nous exprima son regret de ne pouvoir avoir la messe chez elle; et comme nous désirions faire la sainte communion, elle nous propose d'aller à l'église, le lendemain, ce que nous agréâmes. Nous lui souhaitons le bonsoir et nous allons prendre notre repos.

Vendredi, 6 heures. Nous nous rendons à l'église où le bon Jésus nous préparait une grande consolation; celle d'assister à la sainte messe et d'y faire la très-sainte communion.

7 heures. Rentrées au couvent, on vint avertir qu'un autre Prêtre venait dire la sainte messe. Cette fois, nous ne pûmes l'entendre, obligées de nous préparer au départ. Nous prenons notre déjeûner à la hâte et revêtons nos habits de voyage; nous saluons et remercions nos chères hospitalières qui nous accompagnent à la voiture en ne cessant de nous témoigner leur affection. Lorsque nous fûmes prêtes à partir, l'une d'elles nous remit un billet où leurs noms étaient écrits à la suite desquels leurs vœux étaient exprimés.

" Nous vous promettons le secours de nos prières toutes
" impuissantes qu'elles sont; que le Seigneur bénisse votre
" généreux sacrifice; que le succès couronne votre entre-
" prise; c'est un vœu du cœur que nous vous exprimons
" ici."

Vingt-deux personnes atteintes de la picotte sont reléguées dans une pauvre petite maison de la Rivière-du-Loup. Nous regrettons de connaître trop tard leur triste position, car nous aurions été heureuses de les aller visiter.

7½ heures. Nous laissons la Rivière-du-Loup. Les prières ordinaires terminées, nous récitons l'Office et le Rosaire en commun.

8½ heures. Nous passons au Lac des Vases, ayant en longueur douze milles et en largeur deux milles. Toute cette étendue n'est qu'une terre molle et boueuse dans laquelle on plonge des perches sans en atteindre le fonds.

9½ heures. Nous faisons la lecture. Chère Mère Pagé, le

temps des framboises est passé, mais, en revanche, nous avons de la belle mousse. En avançant quelques pas, nous nous en faisons une petite provision. Nos chères Sœurs, qui n'ont jamais vu notre beau pays, nous permettront de les y conduire en esprit.

Depuis la Rivière-du-Loup jusqu'à *Madawaska*, comme disent quelques-uns, toujours du bois, des montagnes, des cailloux, des souches, des mascou et des framboisiers. (En été il y a de plus, dit-on, des ours.)

11 heures. Nous arrêtons à la Rivière St. François. Pendant que les chevaux prennent leur ration, Sœurs Guérin, Brissette et Philomène font un demi-mille à pied. La Sainte Famille fuyant en Egypte et nos Mères venant en Canada, étaient deux tableaux desquels il nous semblait que notre état présent nous rapprochait. Oh! que nous étions heureuses de ce bonheur qui devenait un puissant aiguillon pour exciter notre zèle à la gloire de Dieu.

Notre cocher en nous rejoignant nous dit que, si c'eût été au mois d'août, il nous aurait empêchées de faire ce trajet à cause des ours. Maintenant ils sont retirés dans les bois. Voici comment ces animaux bâtissent leurs gîtes l'hiver: une petite hutte en branches de cèdre de forme triangulaire, et converte de mousse, les met à couvert de la neige; une fois entrés dans leur retraite, ils ne paraissent plus dans les chemins pour l'espace de quatre à cinq mois. Aujourd'hui nous avons le plaisir de faire la rencontre de quelques-uns de nos nouveaux compatriotes. Quelle agréable surprise! Nous remarquons les *chevaux* de notre nouveau pays, qui sont des bœufs attelés comme à St. Paschal, ils ont de plus des clochettes.

12 heures. Nous arrêtons à St. Honoré, 28 milles de la la Rivière-du-Loup; nous sommes élevées de 1400 pieds au-dessus de la mer. La neige tombée ce matin, couvre encore le toit des maisons; ce qui vous donnera une idée de la température. Sept maisons composent le village; nous prenons le dîner chez une bonne vieille qui nous donne sa recette pour faire du bon pain; nous nous rendons à l'église où nous récitons notre Office en commun et faisons le Chemin de la Croix. Le dénûment de ce temple consacré à la gran-

deur de notre Dieu fut un crève-cœur pour nous, nous voulons vous en dire un mot. Ayant en longueur tout au plus 30 pieds et en largeur 15 pieds, nous n'apercevons que des pièces de bois dont les fentes sont bouchées avec des étoupes. Le sanctuaire est fait de planches à peine verlopées, une légère couche de chaux en couvre une partie. Une petite statue de la Sainte Vierge un peu élevée au-dessus du tabernacle et un petit Crucifix avec des chandeliers de bois peinturés en jaune, avec les tableaux du Chemin de la Croix, sont tout l'ornement du sanctuaire. La lampe du St. Sacrement est placée dans une boîte de bois brut. Les portes de l'Eglise sont faites absolument comme les portes d'écurie dans les campagnes, c'est-à-dire de bois brut avec des clous dont les têtes se laissent voir. Vous concevez mieux que nous ne le pourrions dire, ce que nous éprouvâmes de peine à cette vue. Oh! combien la bonté de Dieu brillait admirablement ici et combien nous nous sentions pressées de l'aimer plus ardemment! Nous regrettions vivement de n'avoir pas quelque chose à offrir à cette église, et nous aurions voulu avoir le superflu des riches, nous en aurions fait un digne usage. Ceci nous a fait apprécier le bonheur de contribuer à l'ornement des églises et nous nous sommes réjouies en pensant que notre chère Communauté de Madawaska y prenait une bonne part.

1 heure. Nous remontons en voiture et à peu de distance nous traversons la rivière des Saumons. Nous n'avions pas encore vu de moulin à vent pour battre le grain, c'est ici que le premier s'offre à notre curiosité.

2 heures. Nous apercevons le Lac Témiscouata, ayant en longueur 25 miles et dans le plus large 3 miles. Un peu plus loin, un moulin à farine mue par l'eau.

4 heures. Nous récitons le St. Office.

7 heures. Nous sommes au Détour du Lac. Nous nous rendons au presbytère qui est situé sur une côte élevée, ayant à ses pieds la rivière nommée : "Détour du Lac," à cause du détour qu'elle fait en ce lieu. Le Rév. M. Guay nous reçut avec la plus exquise politesse. Sa respectable mère et sa bonne ménagère le secondèrent très bien. On nous prépara le souper, auquel on servit un excellent pois-

son nommé le *Pointu*. A l'issue du souper, nous allâmes à l'église attenante au presbytère. Celle-ci est sur le même plan que celle de St. Honoré, dont nous avons parlé plus haut, mais un peu moins pauvre. Une belle lampe éclairait cette petite église, où il régnait à cette heure un silence absolu. Tout nous portait à Dieu, et nous y fussions demeurées longtemps si le froid ne nous eût bientôt obligées d'en sortir. Pendant que notre Mère converse avec le Rév. M. Guay, auprès d'un bon feu, la bonne mère du Curé fait avec nous les frais de la conversation, nous entretient de son cher fils unique, qui est bien digne d'elle, et nous parle du bon vieux temps passé. Nous en fûmes très-heureuses, car ces souvenirs se rattachaient à l'enfance de S. G. Mgr. Bourget, qu'elle a très bien connu, ayant été élevée dans le voisinage de la maison paternelle de Monseigneur. Elle s'en informa avec un vif intérêt. Ses souvenirs remontent à une date ancienne, car Mme. Guay est très âgée quoique bien portante.

9 heures. Nous nous rendons à nos chambres où nous trouvons des lits fort bons. Notre Mère fut honorée d'occuper la chambre de l'évêque qui se trouvait en bas.

Samedi, 7 heures. Nous assistons à la Sainte Messe à laquelle nous avons le bonheur de communier. Après l'action de grâces, on nous conduit à table, où le déjeuner fut présidé par le Rév. M. Guay. Ce matin, on nous fait connaître le *Couradi*, autre poisson très excellent.

8 heures. Nous songeons à partir. M. le curé nous témoigna beaucoup de bienveillance et d'intérêt. Il nous donna sa bénédiction qu'il accompagna de quelques encouragements et nos fit des vœux de prospérité. Nous le saluons et remercions ainsi que sa respectable mère, qui remit à notre Mère Davignon un petit panier pour souvenir de notre passage chez elle ; notre Mère lui offrit en retour celui que les bonnes Sœurs de la Providence nous avait donné rempli de fruits.

8 heures 10. Nous voilà de nouveau en marche. Le temps est beau, mais très froid. Nous pouvons réciter les prières ordinaires et l'office en commun ; pour la lecture, notre Mère nous y fait suppléer par des oraisons.

9 heures. St. Louis de Haha n'a de remarquable que son nom.

9½ heures. Nous passons près de la rivière Couradi, où l'on fait la pêche du bon poisson de ce matin.

10 heures. Nous voyons la petite église de Dégeli, qui est bien passable à l'extérieur; on y dit la messe tous les quinze jours.

11 heures 40. Nous arrêtons à Ste. Rose du Dégeli chez le bon père irlandais, que notre Mère Pagé a soigné lors de son voyage. Nous en avons reçu des "*God bless you.*" Il neige à plein temps. Nous prenons notre dîner à la faveur du bon sac de provisions, lequel tire au reste. Nous nous retirons dans une chambre pour réciter notre office.

12½ heures. Notre Mère et Sœur Brissette qui craignent le froid à cause d'une extinction de voix dont elles souffrent, remontent en voiture. Sœurs Guérin et Philomène font quelques arpents à pied; leur course ne fut pas longue, car la neige qui tombe à gros flocons blanchit bientôt leurs *belles* capuches. Elles reprennent leurs places et nous continuons notre route.

1 heure. A douze milles de Dégeli nous sommes à Edmunston, dans le Nouveau Brunswick. Ma Sœur Philomène, placée à la gauche du Rév. M. Guay pour le déjeûner de la veille, ne nous avait encore rien dit de la gêne qu'elle y avait éprouvée, et dont nous nous étions fort bien aperçues. Nous parlions de notre future Mission: "Ma Mère, dit-elle, j'ai bien hâte d'être rendue, et je serai contente, si vous vouliez me donner un office? Lequel" lui demanda alors notre Mère? "S'il y a des volailles par là, voudrez-vous que j'en aie le soin, je ne serai pas gênée avec *elles*."

2 heures. Sur un petit côteau, nous voyons l'église St. Jacques dont l'extérieur, quoique de bois blanchi seulement, est tout-à-fait gentile; comme à la précédente, un prêtre y vient tous les quinze jours dire la Sainte Messe. Nous avions beau regarder, nous ne voyions que des souches. Ma Sœur Philomène nous fit encore bien rire. "Pensez-vous, lui demandait-on, de vous ennuyer?" "Oh! non, répondit-elle, je ne m'ennuierai pas, car il y a par ici bien des *souches*, et je les préfère de beaucoup au grand monde,

où on est si gêné. " Ces badinages nous faisaient trouver le chemin moins long.

Chère Mère Pagé, nous voyions avec plaisir l'endroit de votre *pique nique* où vous perdîtes votre *capuche ;* celui où vous vîtes tant de *bêtes ;* nous y remarquâmes encore deux vaches.

3 heures. On nous montre la rivière à la Truite, qui a un demi-mille de largeur.

4 heures. Enfin, nous approchons tout doucement de la Terre promise. L'église du Sault, bâtie sur un côteau, se trouve située dans le centre d'un joli village. Depuis la Rivière-du-Loup nous n'avions pas encore vu avant-ici, de bâtisses comfortables. Ma Sœur Guérin nous a beaucoup amusées ; car tenant à acquérir des connaissances pour lui aider à exécuter le grand projet de bâtir la ville " de Madawaska," tout le trajet, elle nous invitait à regarder : tantôt une maison en cèdre ou en bouleau avec l'écorce ; tantôt des fours en terre, de pauvre mine, et autres choses de cette nature. Elle a commencé par visiter les travaux de la Cathédrale de Montréal, et jusqu'ici, elle a fait bien des expériences qui lui seront très utiles dans les circonstances que lui ménage l'avenir. Elle ne parle plus que de défrichement, de jardin, de bâtisse d'un hôpital, de cuisine à la française, etc.

4½ heures. Nous apercevons l'église St. Bruno et la rivière St. Jean, du côté des Américains. Nous passons tout près des fortifications faites autrefois par les Français. Nous traversons un pont et saluons " Madawaska."

5 heures 20. Nous arrivons au presbytère par une pluie battante. Le bon Père Dugal vient nous accueillir. Ayant dit à notre Mère que nous ne pourrions pas dormir, si nous ne voyions le soir même notre nouvelle maison, après avoir salué les bons Pères, elle demanda à M. Larcher, notre excellent conducteur, s'il voulait bien nous y conduire ; et sur son acquiescement, nous remontâmes en voiture, après avoir adoré le bon Jésus dans le secret de nos cœurs, car nous nous trouvions en face de l'église, que nous n'avons pas encore visitée faute de temps. Le changement fréquant de domiciles, depuis le départ, nous faisait éprouver le

besoin de retrouver un chez-nous. La visite du couvent fut chose promptement exécutée. Quelle agréable surprise lorsque nous aperçûmes quatre paillasses remplies ! Nous retournons en hâte en donner communication à notre Mère restée au presbytère. Celle-ci qui partageait nos sentiments, fut aussi heureuse que nous de la consolation ménagée par la Divine Providence. Elle prend place dans la voiture, et cette fois, c'était pour nous rendre chez nous, et tout de bon.

5½ heures. Installation dans notre couvent. Nous nous rendons au chœur pour rendre grâces à Dieu. On fait connaissance avec Mme Beaulieu, la femme de notre fermier qui est une bien bonne personne. Elle avait fait son petit ménage pour nous recevoir, et avec les effets qu'avaient donnés quelques personnes, elle nous prépara des lits. Nous n'avons jamais si bien reposé que sur notre paillasse de ce soir.

Dimanche matin, 5 heures. On se rend à l'église pour la sainte Communion par une pluie d'averse. Nos parapluies étaient restés dans la voiture du charretier, nos capuches en tinrent place et de même pour la grand'messe. Nous fûmes obligées de retourner à l'église dans l'après diner, ce qui nous fit beaucoup penser à notre Hôtel Dieu de Montréal. Notre chère Mère souffrit un peu de ce mauvais temps, car elle s'était assez mouillée pour devoir faire sécher ses habits.

12 heures. On nous envoie notre diner du presbytère.

4 heures. M. Martin, sa femme et ses enfants, viennent nous saluer comme voisins, ces bonnes gens nous ont bien assistées. Pour nous reposer, nous vous invitons à venir visiter notre nouveau monastère. Le site est magnifique ; il est bâti sur une éminence, décoré d'un joli petit parterre sur le devant, au bas duquel coule une charmante petite rivière. De l'autre côté de cette rivière (Paroisse de St David) est le pied de la superbe montagne qui s'offre délicieusement aux regards dans la belle saison, toute couverte d'un riche tapis de verdure, émaillé ci et là de magnifiques rangées d'arbres qui entourent et désignent les diverses propriétés. En face de notre établissement il n'y a aucune bâtisse, en sorte que nous pouvons contempler à loisir les

beautés de cette riante nature, qui nous porte si naturellement à en louer le créateur. En arrière du monastère est la terre qui nous a été donnée. C'est encore un terrain assez montagneux ; cette partie de la vallée est aussi cultivée, quoique le défrichement ne soit pas aussi avancé que sur le côté que nous venons de décrire. Une source abondante nous fournit une eau pure et délicieuse à boire.

Entrons maintenant à l'intérieur du monastère. Nous vous conduirons d'abord à la petite chapelle qui est bien charmante. Le sanctuaire néanmoins vous laissera désirer quelque chose, car il est dans un grand dénûment. Passons au chœur des Sœurs qui se trouve en face de l'autel, mais à l'extrémité de la chapelle. Plus loin à la droite, sont quatre petites chambres ; à la gauche est le réfectoire des enfants et une grande classe. Le rez de-chaussée renferme notre réfectoire, puis la cuisine et les caves en occupent le reste. Montons au second, et nous sommes dans le petit cloître : lequel occupe tout un côté du corridor, divisé en trois appartements, dont l'un est la chambre de notre Mère ; un autre la salle commune, et le troisième est le dortoir des Sœurs. En face de ce dernier est un autre chœur audessus du premier et un peu plus grand ; nous nous y réunissons pour faire nos exercices. Le jubé de l'orgue est tout voisin. Les deux dernières pièces sont la salle d'étude et le dortoir des enfants. Les bâtiments, granges et hangards sont spacieux et offrent beaucoup de commodités ; mais malheureusement ils s'en vont déjà en ruine. Les bâtisses ne sont pas aussi bien construites qu'à Montréal. Tout ici a été négligé ; ce qui nécessite beaucoup de réparations ; et les ouvriers ici sont très rares.

Lundi. La pluie continue et avec cela il fait bien froid. Trois malades se présentent ; mais n'ayant ni lit ni poêle, ni remèdes, on ne leur peut donner que des paroles de consolation et d'encouragement, en attendant que notre état nous permette de les assister. Nous fûmes affligées de ne pouvoir les recevoir ; et d'autant plus, qu'une pauvre femme qui se trouvait du nombre mourut le lendemain.

Mercredi, le Dr. Bernier vient nous visiter, accompagné de son aimable dame. Il nous rappelle beaucoup nos bons médecins de Montréal et se montre très-dévoué pour nous. D'après ce que nous avons pu voir, la communauté a été certainement inspirée du bon Dieu en acceptant cette fondation qui fait espérer déjà un si grand résultat.

Les gens ne sont pas riches en argent, mais ils le sont beaucoup en bonne volonté. La difficulté des communications leur permet peu de rapport avec les étrangers. Un seul voyage à la Rivière-du-Loup nécessite cinq jours d'absence. Comment vendre leur grain et transporter les effets

dont ils ont besoin ? Ils sont obligés de donner leur grain pour des marchandises qu'on leur vend à des prix exhorbitants.

Nous n'avons pas encore de four pour faire cuir du pain ; on fait de la galette (sur la plaque du poêle) ce qu'on nomme ici des *Plougues* (c'est un régal.)

Au mois d'Août de l'année dernière, ces pauvres gens ont été visités par des fièvres, dont plusieurs ressentent encore les suites ; cette maladie n'est pas entièrement disparue. En huit jours nous avons vu vingt malades ; depuis Dimanche ma Sœur Maillet tient compte de ceux qui sont venus visiter le bon "*Docteur*."

Tant d'âmes éloignées du bon Dieu ; tant de pauvres souffrants et malheureux ! Oh ! que cette vue est bien propre à exciter notre zèle et à stimuler notre courage. Nous voudrions de suite exercer l'hospitalité. Pour cet effet nous réclamons instamment le secours de vos ferventes prières, car la bâtisse étant trop petite pour les deux œuvres, nous voudrions faire transporter près du couvent une maison qui nous appartient ; ce qui nous permettrait de recevoir plusieurs malades. Mais il faut que St. Joseph fasse cela pour nous, car les hommes disent la chose très-difficile à effectuer. Si vous le demandez avec nous, nous obtiendrons sûrement cette grâce de notre bon Père qui nous a déjà fait sentir sa puissante protection et son crédit auprès de Dieu, par l'assistance toute spéciale que nous avons éprouvée depuis notre arrivée. Plus d'une fois, nous avons dit : " C'est notre bon Père St. Joseph qui nous envoie ce secours, cette protection ! Oh ! que nous serions heureuses, si un tel bonheur nous était accordé " les pauvres ne sont-ils pas tout notre bien et toute notre consolation ? Nous comptons donc beaucoup sur vos ferventes prières et sur celles de nos chers pauvres de Montréal.

Nous espérons que ces nouvelles vous consoleront comme elles nous consolent nous-mêmes des sacrifices que nous a imposés cette œuvre. La joie de faire aimer Dieu et d'être utile au salut de ses frères, fait déjà anticiper ici-bas, ce centuple promis à ceux qui auront tout quitté pour suivre Jésus-Christ et rend aussi légers les sacrifices et les peines.

Très-honorée et chère Mère, chères et bien-aimées Sœurs, puisse Notre Seigneur en retour de toutes vos bontés, de votre dévouement et de votre affection, vous départir mille bénédictions, mille grâces et mille faveurs, ce sont les vœux ardents et les sincères remerciements de celles qui sont heureuses de se dire de vous toutes en J. M. J.

Les très-humbles et reconnaissantes Sœurs et servantes,

LES RELIGIEUSES HOSPITALIÈRES DE ST. JOSEPH.

LES PAUMOTOUS.

TRADITIONS ET COUTUMES.

II

IMMORTALITÉ DE L'AME.

(*Suite.*)

Outre cette classe de revenants supérieurs, il y en avait encore d'autres qu'on croyait venir directement des cimetières. Nos Indiens supposaient, dans chaque homme, plusieurs âmes, dont une, au moins, restait avec le corps dans la tombe. Ces âmes, réunies, formaient une société ténébreuse et souterraine, qu'on appelait la nuit, *te rui*, et qui avait ses mœurs, ses fêtes et ses parties de pêche à part. On les redoutait plus encore que les autres revenants dont ils se distinguaient, au dire des voyants kanaks, par des formes spécialement hideuses. Cependant, quelques Indiens plus hardis que les autres les abordaient volontiers et finissaient même par se familiariser avec eux. On cite, surtout à Fangateau, un certain Téfarevanaga qui, chaque nuit, désertait furtivement la couche nuptiale et s'en allait, commensal ordinaire des morts, assister à leurs copieux festins. C'est cette croyance absurde qui seule peut expliquer l'usage général, chez les insulaires, de déposer sur la tombe de leurs parents défunts la nourriture dont on supposait qu'ils devaient avoir besoin, sans doute jusqu'à ce qu'ils fussent au courant des mœurs et de la manière de vivre en usage chez les morts. On les croyait volontiers méchants et vindicatifs. Les Indiens qui, pour des querelles de ménage ou tout autre petit mécontentement, désirant mettre fin à leurs jours, n'avaient pas le triste courage de se précipiter du haut d'un cocotier ou d'un pandanus, s'en allaient déterrer les ossements des morts ou profaner leurs tombes, dans l'espoir que le revenant irrité les ferait mystérieusement périr. Bien entendu, le revenant ne venait jamais satisfaire leur criminelle envie. Mais quelquefois le dépit de ces malheureux était tel, que, refusant de prendre aucune nourriture et sous l'influence d'une exaltation crois-

sante, ils finissaient par se donner réellement la mort. J'en ai vu moi-même quelques exemples à Anaa.

Pour ramener une épouse infidèle et pour se venger d'un voleur inconnu ou trop puissant, les Indiens ont encore recours aux morts ou aux divinités du maraé. On portait sur la tombe du défunt, ou sur le maraé choisi à cet effet, quelque chose ayant touché à l'objet volé ou appartenu à la personne dont on avait à se plaindre ; et, au moyen de sortiléges et d'imprécations, on s'efforçait d'attirer sur elle une vengeance prompte et terrible, qui, au dire de nos crédules Indiens, suivait toujours de près la demande.

Enfin, la troisième demeure des âmes, après leur séparation du corps, était le redoutable étang dont nous avons déjà parlé. C'est là qu'étaient précipités à tout jamais les âmes que Tama n'avait pas pu ou n'avait pas voulu sauver à cause de leur impiété. Car, dans l'opinion de nos insulaires, c'était là à peu près le seul crime qui pût attirer sur eux la colère de leurs dieux, qu'ils se figuraient plus méchants qu'eux-mêmes, c'est-à-dire tout à la fois voleurs, débauchés, assassins et anthropophages.

III

CULTE DES ANCÊTRES.—SACRIFICES DU RUAHINE ET DU MARAÉ.

Outre Tané, qui paraît avoir été le Jupiter océanien, et Tama, son verbe, le rédempteur des hommes, l'Olympe paumotou renfermait encore un grand nombre de divinités secondaires et locales, diversement appelées, connues et vénérées dans chaque île. Mais, généralement, le culte idolâtrique rendu à toutes ces divinités informes n'était inspiré que par la peur ou par le désir d'une pêche abondante. On associait toujours les ancêtres aux honneurs rendus aux dieux, car on supposait qu'ils pourraient, aussi bien que ceux-ci, attirer ou éloigner à leur gré le poisson des îles qu'ils avaient habitées.

Ce culte des ancêtres était public. Il consistait essentiellement dans le sacrifice, et était exclusivement réservé aux hommes faits qui, seuls, pouvaient assister aux cérémonies du maraé et participer aux victimes qui y étaient offertes.

Ce maraé ne présente pas les masses imposantes et grandioses des constructions en pierre sèches que l'on peut encore voir à Tahiti. Ce n'est qu'un long et étroit parallélogramme de madrépores, d'une élévation de cinquante centimètres, entourés d'une double rangée de coraux bien taillés, entremêlés çà et là de pierres plus élevées et simulant grossièrement la figure de leurs dieux. On les y voit aussi représentés par des morceaux de bois, où le sculpteur a surtout songé à faire un ventre énorme, tandis que des plumes figurent la tête. Sur l'arrière-plan, l'on élevait ordinairement cinq grandes idoles ou énormes pierres plates et verticales, ayant quelques petites échancrures pour représenter tant bien que mal la tête et les épaules. Enfin, au milieu de la plate-bande, on installait horizontalement, sur des pieux fourchus, de petits berceaux ou cercueils, ciselés et enjolivés où étaient gardés religieusement, pour leur rendre un culte idolâtrique, des mèches de cheveux et de barbe. même des ongles et des dents, pris sur les cadavres des hommes avant leur inhumation. Le tout, soigneusement lié en petits paquets, avec de la ficelle de cocotier, était recouvert de plumes d'oiseau. Chaque berceau ou cercueil renfermait plusieurs de ces petits paquets ; c'était, pour ainsi dire, le mausolée portatif de la famille, un palladium pour la parenté, l'arche de salut de la peuplade entière. Ils restaient ordinairement entassés dans une case construite à cet effet auprès du maraé. Mais, à l'occasion d'une cérémonie religieuse et patriotique, on les retirait du dépôt général, et, après les avoir époussetés et ornés, on les plaçait sur le maraé ou aux environs, afin que chaque guerrier pût vénérer ses ancêtres et qu'il ne manquât pas, en cette circonstance, d'offrir de la nourriture en sacrifice.

Comme les femmes et les enfants ne pouvaient, en tant que profanes, assister aux cérémonies du maraé, on organisait de temps en temps en leur faveur de grandes fêtes des morts. Au jour fixé, l'on transportait sur la lagune, où toute la population se trouvait rassemblée, les petits paquets appartenant à chaque famille. On les montrait solennellement à l'assistance qui fondait en larmes, s'exhalait en sanglots et récitait, avec un brounaha affreux et sauvage,

des chants monotones célébrant les hauts faits des défunts. Puis, chacun ayant baisé ces paquets de reliques, on les reportait sur le maraé, et le reste de la journée était consacré aux festins, aux danses, aux jeux et aux divertissements.

Il n'y avait que les hommes qui pussent recevoir ainsi les honneurs de l'apothéose. Les femmes, essentiellement maudites d'une malédiction originelle et universelle, n'étaient jamais admises aux pratiques du maraé. Cependant elles n'étaient pas absolument privées de tout honneur après leur mort; et, chose remarquable, l'espèce de culte domestique qu'on leur rendait avait un rapport visible avec le serpent. A Takoto, lorsque des femmes mourraient, on prenait quelques mèches de leurs cheveux qu'on liait au bout d'un long bâton orné de plumes d'oiseau. Ces bâtons étaient placés aux environs de la hutte du sauvage, au milieu d'un sentier, devant un tronc de pandanus fiché en terre en guise de petit autel. C'est là qu'on venait prier et offrir des sacrifices de nourriture, toutes les fois qu'on avait capturé quelque anguille de mer ou qu'on se disposait à en faire la pêche. Mais, comme il y avait une sorte d'inimitié entre la femme et ces serpents de mer, on se gardait bien de les mettre en présence. Quand on avait pris des anguilles, on les étendait à l'écart, on les entourait de feuillages verts avant et après la cuisson, puis chacun prenait un morceau du feuillage et allait le déposer, avec des cocos ou toute autre nourriture, sur l'autel dressé en regard de la relique féminine. Pour le distinguer du maraé, on appelait cet endroit *ruahine*.

Dans ce symbolisme étrange, dont évidemment nos Indiens ne pouvaient donner aucune explication, ne serait-il pas permis de voir une image défigurée du serpent d'airain prophétique élevé dans les airs par Moïse, comme si la femme, maudite à l'occasion du serpent, ne pouvait être réhabilitée que par l'application éloignée des mérites du divin Rédempteur étendu et immolé sur l'arbre de la croix?

(*A continuer.*)

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Etablie dans le Diocèse de Montréal, par Monseigneur LARTIGUE, est la plus ancienne de toutes les œuvres du Diocèse.

Le 9 Octobre 1837, le premier Titulaire de l'Eglise de Montréal avait demandé au Souverain Pontife le *pouvoir* d'ériger une Association sous le titre : Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les *privilèges et Indulgences* accordés à l'Association de Lyon pour le même but. Le 7 Janvier 1838, Grégoire XVI répondit par la S. C. de la Propagande : *Pro gratiâ juxta petitâ ; accordé tel que demandé.*

Enfin, le Mandement d'érection fut publié le 18 Avril 1838.

Cette Association prit, en naissant, un accroissement qui fit voir tout d'abord et l'appel chaleureux de l'Evêque Titulaire, et la coopération ardente et fidèle des Diocésains. Pendant plusieurs années, elle subsista vivant de sa propre vie dans le Diocèse et faisant les œuvres qu'avaient en vue ses fondateurs. Elle venait en aide aux missions et paroisses pauvres, elle contribuait à l'érection ou à l'achèvement des Eglises ou Chapelles et fournissait une subvention convenable aux prêtres pour accomplir dignement les fonctions dont ils étaient revêtus. Plusieurs années après sa fondation, les Directeurs du conseil central de Lyon, apprenant les résultats de cette association modelée sur la leur, et jouissant des indulgences accordées alors par le Souverain Pontife, telles que mentionnées dans le Mandement de l'érection par Mgr. Lartigue, *supplièrent* à plusieurs reprises Mgr. Bourget de s'unir à la direction du conseil central de Lyon. Sans vouloir prétendre que cette union donnerait à l'Association de Montréal de nouvelles faveurs ou indulgences, ils représentaient que les Associations particulières, réunies toutes en une seule, auraient davantage le cachet de catholicité qu'ont les œuvres générales de l'Eglise. Ils représentaient de plus que la publication des Annales de l'œuvre toute entière serait plus facile et d'un intérêt plus grand. Mgr. Bourget consentit à mettre son association sous la direction générale des conseils centraux de Lyon et de Paris.

Les aumônes recueillies dans ce Diocèse depuis longtemps et qui jusqu'alors avaient été reparties suivant les intentions de l'Ordinaire seul, furent pour la première fois transmises à Lyon, qui accordait une part de la caisse générale, devant être distribuée encore à la volonté du même Ordinaire. Quelquefois la destination des aumônes du Diocèse était faite avant même la perception du revenu

de l'œuvre, par le conseil central. Ainsi une année, l'argent collecté dans le Diocèse de Montréal fut envoyé à l'Evêque de Buffalo suivant l'ordre de Lyon. On comprend facilement que dans l'organisation générale, il peut se rencontrer des intérêts froissés, mais qui sont oubliés, quand au lieu d'être en règle générale, ils ne sont qu'à de rares exceptions. C'est à chaque Evêque à voir ce qui serait le plus avantageux dans la perception et la distribution des aumônes, en soumettant cependant leurs vues aux conseils centraux de Paris et de Lyon. Généralement ces conseils s'empressent d'écouter les représentations des Evêques. C'est ainsi que la représentation de l'Archevêque de Québec fut favorablement accueillie; il demandait que l'argent ne fût pas envoyé à Lyon, mais restât pour les œuvres diocésaines, en union cependant pour les Annales et la direction générale de Lyon. Le tout fut accordé, moyennant une allocation par le bureau de Québec, pour quelques missions au nord dans notre Puissance. Comme cette faveur paraissait [illegible] pour le Diocèse de Montréal, elle fut instamment demandée. Ne recevant aucune réponse favorable, l'Evêque de Montréal, tout en regrettant cette séparation, remit l'œuvre de la Propagation de la Foi sur son ancien pied d'existence dans son Diocèse, contribuant aux soins de ses propres missions. L'œuvre, comme autrefois, jouit des mêmes privilèges signalés par Mgr. Lartigue. Aujourd'hui encore remplit également son but, en priant pour les missions en général, et en venant en aide à l'intention du culte et des pasteurs, qui sont dans ce Diocèse.

Cependant quoiqu'elle n'ait pas contribué comme [illegible] avec Lyon au soutien des missions de Temiscamingue et d'[illegible] elle n'a pas cessé de regarder comme siennes les missions de l'Orégon et l'établissement des Sœurs de Charité au Chili. Les [illegible] enfants qu'elle a dans ces contrées savent tous ce qu'ils doivent à la généreuse sympathie de leurs frères de Montréal, ainsi que ceux du Nord-Ouest et ceux qui sont disséminés sur la frontière américaine.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

TRENTE-QUATRIÈME NUMÉRO, MAI 1875.

SOMMAIRE.

TERRITOIRE DE DAKOTA.—Notre-Dame des Sept Douleurs, Lac au Diable; Lettres de Sœur Allard.......... 71

TONG-KING (Annam).—Confesseurs et Martyrs.......... 88

JAPON.—La situation religieuse.......... 92

LES PAUMOTOUS, (Suite).......... 96

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,

30, RUE ST. GABRIEL.

1875

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

MAI 1875.

TRENTE-QUATRIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,

30, RUE ST. GABRIEL.

1875

Permis d'imprimer,

✠ Ig. Ev. de Montréal.

TERRITOIRE DE DAKOTA.

Mission du Lac-au-diable, aujourd'hui *Mission des Sept Douleurs.*

Dans notre numéro de Janvier dernier nous donnions une lettre de M. Bonin, Ptre., écrite aussitôt après son arrivée au Lac-au-diable ; aujourd'hui nos lecteurs auront l'avantage de lire tout ce qui a trait à la fondation de cette Mission toute canadienne.

C'est au mois de Septembre dernier que cinq Sœurs Grises partirent de Montréal, en compagnie de M. L. Bonin, Prêtre de ce diocèse, pour aller fonder une mission au nord du vaste territoire de Dakota.

Les lettres et extraits de lettres qui suivent feront voir d'une manière bien frappante toute la force civilisatrice que possède la religion. C'est au milieu des tribus de Sioux que nos Sœurs Grises viennent de planter leur tente ; or, que sont ces Sauvages? quelle idée s'en est-on toujours formé jusqu'à aujourd'hui? Les Sioux ont toujours été considérés comme les tribus les plus barbares et les plus cruelles du continent américain ; le gouvernement de la république américaine a perdu de nombreuses troupes et des sommes énormes dans ses efforts pour les réduire ; ces Sioux inspiraient la terreur chez toutes autres tribus sauvages, et même pendant un certain temps nos prêtres missionnaires de la Rivière Rouge n'osaient espérer qu'il fût possible de faire parvenir chez eux la *bonne nouvelle.*

Des femmes portant la croix sur leur poitrine, des *Sœurs* se présentent, et le farouche Sioux n'est plus reconnaissable. Non seulement il reçoit la *femme de la prière,* mais celle-ci prend de l'empire sur lui, le maîtrise et au lieu d'un loup ou d'un tigre elle ne trouve devant elle qu'un agneau.

Depuis longtemps nos voisins américains auraient adouci et même civilisé ces barbares habitants des forêts, s'ils avaient employé la croix au lieu de la carabine.

Notre-Dame des Sept Douleurs, 7 *Novembre* 1874.

Vous avez sans doute reçu la lettre que je vous adressais le 27 Octobre, au moment même de notre départ de St

Paul ; celle aussi datée du 2 courant, jour de notre arrivée au Fort Totton ; aujourd'hui, je vous écris cette première de notre Mission même des Sept Douleurs, qui porterait bien son nom, si nous n'avions pour adoucir nos moments d'amertume et d'ennui, l'intime et suave persuasion que notre bonne Mère du Ciel veille avec tendresse et amour à la garde de ses pauvres enfants volontairement exilées.

J'avais d'abord pensé vous donner le simple itinéraire de notre voyage sans aucun autre préambule ; mais nous avons besoin d'épancher le trop plein de nos cœurs et de vous assurer de notre vive affection tout en reclamant de votre part un peu de cette fraternelle sympathie que nous saurons d'autant mieux apprécier que nous sommes dans un plus complet isolement. Pour vous en donner une idée, qu'il me suffise de vous dire que nous sommes à six milles du Fort et que nous n'apercevons autour de nous, dispersées ça et là que quelques pauvres cabanes sauvages d'un aspect noir et misérable dont le coup d'œil ne peut que nous convaincre que nous sommes bien loin du centre de la civilisation. Telle était, il y a deux cents ans, notre terre du Canada. La maison plus que modeste du Rev. M. Bonin, prêtre missionnaire, est en construction à quatre arpents de la nôtre ; ce bon Monsieur résidera au Fort jusqu'à ce qu'elle soit prête à le recevoir ; en attendant nous serons privées de la Ste. Messe, c'est le plus dur sacrifice que nous ayons à faire dans le moment ; car éloignées comme nous le sommes de tout ce qui nous est légitimement cher, le pain du voyageur et le pain des anges est pour nos âmes un aliment nécessaire, seul capable de nous soutenir et de nous encourager ; aussi nous soupirons après le jour où nous aurons le bonheur de posséder sous notre humble toit le plus aimable des hôtes qui saura à lui seul dissiper nos ennuis et nous faire aimer notre pays d'adoption.

Maintenant, comptant vous faire plaisir j'entreprends volontiers le court récit de notre voyage à partir de St. Paul, que nous laissâmes sans regret, y ayant fait malgré nous un séjour de trois semaines ; la cordiale et toute affectueuse hospitalité que nous reçumes des bonnes Sœurs de St. Joseph

avait bien adouci le contretemps de notre halte forcément prolongée ; mais, après trois longues semaines d'attente il nous était bien permis de désirer de repartir, afin de nous rendre chez nous.

Aussi, inutile de vous dire avec quelle joie nous saluâmes le 27, jour fixé pour notre départ. A 7 heures précises nous disions adieu, à nos chères et bonnes hôtesses pour prendre place dans les voitures qui nous attendaient à la porte et nos rendre à la station du chemin de fer, où nous rencontrâmes M. et Mme Forbes, leurs deux démoiselles, avec leurs nièces, et un officier des troupes du Fort Totton. Après avoir fait connaissance, nous nous installâmes tous ensemble dans les wagons, le cœur joyeux de poursuivre enfin notre route ; cependant nous ne pouvions nous défendre d'un certain sentiment de tristesse au souvenir du pays et de cette chère maison-Mère, dont nous allions nous éloigner de plus en plus ; aussi, notre regard se porta du côté de notre beau Canada comme pour lui dire un dernier adieu, mais bientôt la pensée de la Foi avec ses immortelles espérances nous porta à remercier le bon Dieu de nous avoir choisies quoique bien indignes pour une aussi belle mission.

La journée se passa assez vite et sans aucun incident ; le soir nous descendîmes du train à Braner pour y prendre le souper, après lequel nous remontâmes de nouveau et faisant nos préparatifs de nuit qui furent vite faits, n'ayant qu'à prendre nos sacs de voyage en guise d'oreiller, nous nous disposâmes volontiers à accepter un bienfaisant sommeil qui ne se fit pas longtemps attendre, car nous étions fatiguées. Le lendemain nous étions à Moorhead ; nous traversâmes un pont et débarquâmes à Fagot pour y prendre notre déjeunér. Nous nous mettons de nouveau à la remorque de notre engin qui devait en trois ou quatre heures, nous rendre à Jamestown ; mais une tempête horrible de neige fut cause que nous n'arrivâmes que le soir. Des voitures nous attendaient à la station ; M. et Mme. Forbes ainsi que leur famille se rendirent chez Madame Patterson leur fille, tandis que nous nous dirigeâmes vers une petite maison d'une encore plus chétive apparence que celle du matin, où on nous servit notre diner ; et comme l'ap-

petit est la meilleure de toutes les sauces, nous le trouvâmes excellent. Mais nous ne fîmes pas un aussi chaud accueil aux lits qu'on nous avait préparés dans un espèce de hangar exposé à tous les vents et où le feu ne brillait que par son absence. Aussi, force nous fut de nous résigner à greloter toute la nuit longue, tout en nous promettant bien de trouver quelque expédient pour le lendemain au soir ; en effet, pour la nuit suivante nous installâmes des lits de camp dans l'unique petite chambre que nous avions à notre disposition et qui nous servait tout à la fois, de réfectoire, de parloir, de salle d'exercices et puis de dortoir. Après deux jours d'attente, nous étions bien aises de voir enfin arriver les wagons, que le mauvais temps avait mis en retard ; nous fûmes bientôt prêtes et sans nous faire attendre nous y prîmes vite nos places. A midi sonnant, notre petite caravane composée d'une vingtaine de personnes laissait Moorhead, par des chemins impraticables ; aussi fûmes-nous obligés de faire halte après n'avoir parcouru que 23 milles seulement : déjà il était tard et nos chevaux très fatigués. Nous campâmes donc ce soir-là tout près d'un joli petit lac ; les hommes se hatèrent de dresser les tentes, de nous faire un bon feu et puis nous prîmes notre souper, nous retirant ensuite sous notre tente respective pour nous reposer, tant bien que mal, de la lassitude du trajet.

Laissez-moi vous dire que nous n'oubliâmes pas en nous réveillant, (car c'était le premier jour de Novembre,) de saluer la belle Fête de la Toussaint. Privées de la Ste. Messe, nous nous joignîmes cependant à vous toutes, bien chères Sœurs, pour rendre nos hommages aux amis du bon Dieu, les nôtres aussi ; et comme nous devions continuer notre route toute la journée entière, ma Sœur Supérieure demanda à M. Forbes, si nous ne pouvions pas réciter le chapelet en commun ; ce bon Monsieur parut satisfait de cette religieuse pensée ; il réunit la petite caravane et ma Sœur Lajemmerais le commença en anglais (ce n'était rien moins qu'une congrégation anglaise.)

Le temps était magnifique et tout le monde en bonne santé. A 9 heures donc nous nous mîmes en marche et nous ne nous arrêtâmes que vers les quatre heures du soir, bien

transisises et bien fatiguées. Mais en arrivant au campement, nous aperçûmes des tentes et un bon feu qui pétillait et nous invitait à profiter de sa bienfaisante chaleur, aussi nous ne nous fîmes point prier et volontiers nous allâmes nous dégourdir les doigts en attendant le souper qui ne tarda pas. Après notre modeste refection, M. Forbes témoigna le désir d'entendre chanter quelques psaumes, mais faut-il vous le dire ? nous n'en avions guère envie. Car en un aussi beau jour et sur une terre étrangère, nous nous trouvions pour le moment, comme des enfants d'Israël sur les rives de Babylone, regrettant les douces symphonies de nos belles et joyeuses Fêtes du cher *chez nous*. Cependant, empruntant les sentiments de la Ste. Vierge, nous entonnâmes de notre mieux son beau cantique du *Magnificat* ; nos chants, parait-il, devenus harmonieux attirèrent le monde d'alentour qui se groupant autour de notre tente, écoutèrent avec une respectueuse attention ce chant de la prière dont le faible écho avait quelque chose d'inaccoutumé dans ce vaste désert. Aussi, il était touchant de les voir se découvrir et s'agenouiller les uns après les autres, ayant à leur tête le bon M. Forbes qui le premier leur avait donné l'exemple ; chacun ensuite se retira pour se disposer et se préparer à une nuit de repos ; nos lits semblables à ceux de la veille avaient cependant subi une petite amélioration, on nous avait gratifié chacune d'une botte de paille.

Cependant, cette pauvre Sr Lajemmerais peu habituée à ce genre de lit, me disait, longtemps avant le reveil, " Hélas, quand donc arrivera le jour ? je n'en puis plus, tant les os me font mal." Je la plaignais tout en me réjouissant de n'être pas seule à lutter avec l'insomnie. Tant qu'à ma Sr Supérieure et Sr Drapeau, toutes deux savaient bien employer leur temps et elles dormaient profondément ; enfin on nous annonça qu'il fallait se lever et faire diligence pour le déjeuner.

Après un bout d'oraison et quelques fervents *Requiem* en faveur des Trépassés, dont nous allions faire la Commémoration, nous prîmes un bon repas et après avoir levé le camp, nous nous installions dans notre wagon, joyeuses de dire adieu à la dernière halte et de cheminer notre route

vers le Fort Totton où on nous disait devoir arriver vers les quatre heures P. M.

Après quelques milles de marche, nous traversâmes une rivière ; déjà transises de froid, nous nous arrêtâmes à une petite habitation où avec reconnaissance, nous acceptâmes une bonne tasse de thé, et profitant de la chaleur du poêle nous en prenions une provision pour le reste du voyage.

Enfin, vers les quatre heures, nous foulions notre sol d'adoption, et nous descendions à la porte d'une humble et modeste maison, domicile de M. McLauglin, employé du Fort, brave et excellent homme qui avait conduit notre wagon tout le long du trajet. Ce bon Monsieur mérite toute notre reconnaissance, ayant été pour nous plein de prévenance et nous ayant entourées de délicates et respectueuses attentions. Nous reçumes chez lui une franche et toute cordiale hospitalité pendant les quelques jours que nous y séjournâmes avant de prendre possession de notre maison des Sept Douleurs. Contentes et heureuses d'être au terme de notre voyage, il nous tardait cependant de reprendre notre train de vie ordinaire. Accompagnées de Mr. et de Mad. Forbes, nous allâmes visiter notre cher *chez nous* dès le lendemain de notre arrivée ; le temps était magnifique et la route à suivre offre une vue vraiment belle ; nous fîmes donc un agréable trajet. Dans un certain endroit on nous fit remarquer ce qu'ils appellent ici *Dent du Diable*, c'est une grosse roche sur le sommet d'un petit monticule qui a tout à fait la forme d'une dent. Plus loin on aperçoit le Cœur du Diable, c'est le point le plus élevé de l'endroit qui dessine parfaitement un cœur portant le nom du lac qui fait la beauté de ce pays sauvage. De notre maison nous apercevons un peu dans le lointain ce monticule et nous saluons avec bonheur la croix qui domine sa hauteur dont l'ombre bienfaisant devra protéger et guider cette nation infidèle des pauvres Sioux que nous sommes appelées à évangeliser, tandis que son aspect nous encouragera nous-mêmes dans nos travaux journaliers de la civilisation de ces chers Sauvages que nous aimons déjà sans les connaître. Cette élévation à la distance d'où nous la voyons, ressemble à celle de Chateauguay, elle nous fera donc ressouvenir du Manoir et c'est

déjà quelque chose dans notre isolement, car tout ce qui rappelle le pays est cher au cœur de la pauvre missionnaire. Les appartements de notre maison sont vastes et bien éclairés, il y en a quatre au premier étage et quatre au second ; la chapelle occupe la gauche en entrant ; à droite sont les deux parloirs et la pharmacie. Les salles du haut sont pour les enfants ; les filles d'un côté et les garçons de l'autre seront entièrement séparés ; les corridors sont larges et bien aérés ; les murs glacés et bien blancs ; le tout, enfin, offrait un coup d'œil qui ne serait pas à dédaigner dans votre grand pays. Nous avons un vaste grenier d'où un escalier nous conduit à un belvedère qui nous donne une des plus belles vues du lac que nous ne pouvons contempler que de là seulement, notre maison se trouvant située comme dans une espèce de vallon. Il nous manque une cave et un hangar ; nous n'avons que le dessous d'un escalier pour placer tous nos bagages et provisions qui sont assez considérables, ayant affaire au *Gouvernement américain*, toujours si libéral et si généreux. Nous n'avons pas une seule armoire. Mais en revanche nous avons plusieurs douzaine de chaises passablement bonnes et un grand nombre de couchettes, toutes de six pieds, avec des matelas et des oreillers faits de ripes, nous avons hâte d'en faire l'essai ; nos lits pour le coup devront avoir quelque chose en rapport avec ceux des Carmélites. Nous possédons en outre quarante belles tables d'école de deux places chacune avec les pieds en fer et devant être fixées au plancher.

A présent que sans beaucoup de fatigue je vous ai fait parcourir notre splendide domicile, je vous laisse à vos réflexions pour retourner au Fort, car il fait froid ici, n'ayant point encore de poële de monté et rien de prêt ; nos valises et autres provisions nécessaires n'étant point arrivées, il nous faut nécessairement aller les attendre en patience chez le bon M. McLaughlin. Après donc une journée de repos et avoir joui d'une belle promenade sur les bords du lac dont les eaux sont fades et insipides, nous eûmes le plaisir de voir arriver notre bagage. Dès ce jour qui était le 5, nous songeâmes à aller mettre notre maison en ordre ;

il fallut tout d'abord commencer par nettoyer les planchers encore couverts de mortier et de taches de peintures. Nous eûmes à cet effet de bonnes grosses sauvagesses qui auraient été assez fortes pour nous aider ; mais bien peu habituées à ces sortes d'ouvrage, elles ne réussirent pas du premier coup ; nous espérons cependant pouvoir les faire réussir après un certain temps d'apprentissage. Nous nous hâtons de tout préparer afin d'ouvrir les classes le plus tôt possible.

Le 6 qui était un vendredi nous nous décidâmes à rester chez nous, malgré qu'il n'y eut pas grand'chose de prêt. Les Sioux apprenant que nous étions installées s'empressèrent de venir nous voir ; les chefs nous présentèrent la main en signe de bienvenue et ils nous dirent par un interprête qu'ils étaient contents de nous voir au milieu d'eux. De notre côté nous les assurâmes que nous les aimions et que nous essaierions à apprendre leur langue, ce qui parut leur faire plaisir. L'un d'eux surtout, nous examinant de la tête au pied se mit à nous dire : Washte ! Washte ! ce qui signifie, bon, joli ; c'est leur meilleur qualificatif. Les femmes aussi vinrent nous faire visite avec leur plus belle toilette, la figure peinte de rouge, de jaune et de noir, puis les doigts chargés de bagues et de joncs avec de longs pendants d'oreilles, robes à nombreux frisons et leurs couvertes par-dessus le tout ; les hommes sont à peu près habillés comme les blancs. Ces bons Sauvages paraissent bien disposés ; mais il est probable qu'il y aura bien des difficultés à rencontrer, car ils sont superstitieux et les parents sont singulièrement attachés à leurs enfants et il est à craindre quelques misères de ce côté ; mais vous voudrez bien continuer à prier pour le succès de cette œuvre qui doit être chère au cœur de Notre Seigneur.

Notre-Dame des Sept Douleurs, 25 *Décembre* 1874.

Nous aurions désiré, avant ce jour, aller à domicile visiter les pauvres malades ; malgré notre bonne volonté nous n'en avions pas eu le temps et, outre cette première raison, nous n'avions pas de voiture à notre disposition et la distance était beaucoup trop grande pour pouvoir s'y transporter à pieds.

Mais les chers Sauvages impatients de nous voir coururent se plaindre aux employés du Fort, disant dans leur langage: "La Robe noire et les femmes de la prière ont été envoyés ici pour nous. Nos enfants sont malades, ils meurent et personne ne vient." Ce reproche aurait été bien mérité sans les raisons précédentes. Ayant pu se procurer la voiture d'un des messieurs du Fort, ma Sr. Supérieure et ma Sr. Lajemmerais se mirent en route et furent très bien accueillies des quelques familles qu'elles visitèrent. Elles étaient accompagnées d'un interprête qui les fit entrer dans une loge où se faisait la *Danse de la Médecine*, pratique aussi absurde qu'immorale de leur prétendue religion, où ils disent offrir des sacrifices soit pour l'âme d'un des leurs qui vient de mourir, soit pour savoir quelque chose d'important. Depuis notre arrivée, ces sortes de danses ont été plus souvent répétées que de coutume; ils craignent, disent-ils, que notre médecine soit plus forte que la leur; quelques uns même de ceux qui sont les plus attachés à ces pratiques superstitieuses veulent empêcher les autres d'envoyer leurs enfants à l'école, leur donnant à croire que nous les ferons mourir de faim, et il est à craindre qu'ils pourront peut-être se laisser influencer d'autant plus que le démon va faire tous ses efforts pour continuer à régner en Dieu et en Souverain au milieu de cette nation barbare, qui, loin de suivre la loi naturelle, se laisse aller à tous les penchants de leur nature corrompue et n'ont tous ensemble aucune connaissance du vrai Dieu. A vous donc, bien chères Sœurs, de nous aider du secours de vos prières afin d'obtenir du cœur de Jésus, un regard d'amour et de miséricorde en faveur de ses pauvres Sioux qu'il a rachetés, comme nous, au prix de tout son sang.

....

Notre visite à domicile eut un bon effet. Car dès le lendemain matin une foule de Sauvages avec leurs femmes et leurs enfants, tous plus ou moins sales, malpropres et déguenillés, nous arrivait et remplissait les parloirs. Les uns voulaient à tout prix de la médecine, les autres nous amenaient leurs enfants pour nous les confier. J'eus les prémices de cette abondante moisson que nous étions venues récolter de

si loin. C'était un enfant pulmonaire de 12 à 13 ans à qui je me hâtai de préparer un lit, car il était dans un état de faiblesse à ne pouvoir se soutenir. Mais en constatant son excès de dégoûtante malpropreté, j'avais peine à me résoudre à le mettre dans d'aussi blanches couvertures sans lui donner auparavant un petit *aperçu* de toilette, mais je ne pus satisfaire mon légitime désir, l'enfant était pour le moment trop fatigué et trop épuisé faute de bons soins; je remis donc la partie à quelques jours plus tard, ce qui s'effectua à ma grande satisfaction.

Nous reçumes dans la même semaine un petit garçon de huit ans qui avait encore son père et sa mère et qui paraissaient vouloir nous le mettre entre les mains; le petit bonhomme se laissa *décrasser* et ensuite habiller bien volontiers. Fier comme un roi d'avoir de si beaux habits en échange de ses misérables haillons, il était tout joyeux et ne faisait que gambader; mais quand il vit son père et sa mère se disposer à partir, la scène changea, et alors il se mit à crier comme si on l'eût égorgé, et plus on se servait de belles paroles et de caresses pour l'apaiser, plus il s'opiniâtrait à crier. Son père trop mou pour l'encourager à rester, lui dit de se consoler, qu'il allait le ramener; alors je lui représentai qu'il ne pourrait pas retourner chez lui avec tout ce qu'on lui avait donné et qu'il fallait reprendre ses haillons et me redonner son habillement. Le père se fâcha, fronça les sourcils et me regarda d'un œil farouche qui me fit trembler de peur; mais je me donnai garde de ne lui rien laisser apercevoir; je lui ôtai les hardes et le pauvre petit Sauvageon nous laissa, content de s'en retourner avec ses parents. Quelques jours après, le père vint se reconcilier et nous dire qu'il était prêt à nous donner son enfant si nous voulions le reprendre. Cet exemple de fermeté de notre part aura un bon effet parmi les Sauvages, et nous avons pris pour règle invariable de toujours agir de la sorte, car autrement ils nous amèneraient les uns après les autres leurs enfants pour les faire habiller, sans se soucier de nous les laisser pour les faire instruire.

Les parents sont en général extraordinairement attachés à leurs enfants et ce leur est un grand sacrifice de s'en

séparer ; aussi, depuis le premier jour que nous en avons reçus, sont-ils continuellement ici pour s'en informer et pour les voir, ce qui fait que les enfants s'ennuient beaucoup. C'est une vraie comédie parfois. L'autre jour, si je n'avais pas eu la précaution de mettre sous clef une des petites filles dont j'ai la charge, la mère me l'enlevait, et j'avais pourtant passé trois longs quarts d'heure à raisonner avec elle, et elle m'avait paru tout-à-fait décidée à me laisser sa petite, mais c'était pour mieux jouer son rôle. En effet, à peine étais-je descendue au réfectoire et avais-je commencé mon repas, qu'on vint me dire qu'une femme était à la porte de la salle, qu'elle était même allée jusqu'au grenier et qu'elle paraissait furieuse. De suite, je monte avec l'interprète, je lui dis que je ne fais pas de mal à son enfant, qu'au contraire, je l'aime et que je ne veux que la rendre heureuse ; enfin je finis par lui faire entendre qu'elle a trop d'esprit pour vouloir ainsi me tromper. Elle s'apaise petit-à-petit, prend sa petite fille à part, lui signifie qu'il lui faut rester avec les Sœurs bon gré, mal gré, et s'arrache à la hâte laissant sa pauvre enfant tout en pleurs. On nous dit que cette Sauvagesse a fait un coup exceptionnel en n'ayant point cédé aux cris de sa petite fille. Ces enfants sont très intelligents, mais d'une apathie presque sans égale, il faut une dose de patience peu ordinaire pour entreprendre de les instruire et de leur montrer à travailler. Nous avons pour interprête une bonne et excellénte jeune fille métisse qui a commencé à faire la classe aux enfants qui sont déjà au nombre de vingt, en attendant que nous puissions nous-mêmes apprendre leur langue et les instruire ; il nous tarde de savoir leur idiome. Car tant que nous ne pourrons converser avec eux, nous ne leur serons pas d'une grande utilité. Nous chantons en Sioux tous les Dimanches ; quelques Sauvages assistent à la Messe, d'autres viennent au Salut dans l'après-diner. Plusieurs parmi la nation lisent leur langue et reçoivent un journal Sioux qui leur est envoyé régulièrement.

3 Février 1875.

Cette fois encore, je suis en retard, mais pardonnez-moi, je vous en prie, je me corrigerai certainement dès que j'aurai un peu plus de temps disponible. Ce n'est ni exagération ni excuse, nous avons toutes tant à faire que nous ne savons où donner de la tête; ce surcroit de besogne tout en laissant libre le vaste champ de la pensée chasse loin les ennuis et bien des soucis, les heures et tous les jours de la semaine sont le plus souvent employés à nettoyer nos chers enfants encore peu stylés à la propreté, le reste du temps il faut tailler et coudre afin de les habiller: ajoutons à cela les classes qu'il faut suivre, des *roderies* qu'on ne doit pas ometttre, enfin bien des *accidents* qu'on ne *saurait* et qu'on ne *pourrait prévenir*. Quoiqu'il en soit, il est certain que nous n'oublions pas nos chères Mères et nos chères Sœurs de Montréal; le souvenir affectueux que vous nous conservez et que nous trouvons exprimé dans chacune des circulaires trouve ici un écho: il est comme un lien qui nous unit encore plus étroitement.

Je vous écrivais ma dernière le 25 Décembre, par conséquent le beau jour de Noël. En vous parlant de notre Messe de minuit j'ai omis la note la plus intéressante, c'est la présence d'au moins quarante Sauvages et douze sauvagesses; ces premiers étaient habillés comme les blancs, pas un seul ne portait la couverte. Mr. Mme. et Dlle. Forbes ainsi que plusieurs des employés s'approchèrent de la s inte table; ces exemples seront suivis de bien d'autres il est probable.

La veille de Noël, vers les sept heures du soir, on nous avait amené une jolie petite fille âgée de six ans, je la reçus avec plaisir, la lavai bien *nette*, puis je l'habillai toute en *rouge;* c'était un présent de Noël, je l'acceptai comme tel. Ici comme ailleurs Noël est la fête par excellence; aussi nous n'entendîmes parler que de *Christmas gifts*.

Au jour de l'an, tout s'est passé tranquillement, mais pas très proprement, car il fallait donner la main à une cinquantaine de femmes et d'hommes qui venaient nous offrir leurs hommages. Ma Sœur Supérieure leur fit donner à chacun une baigne, ce qui leur fit grand plaisir. Dans l'après-midi les visiteurs et les visiteuses étaient à peu près tous retournés;

on m'amena une petite fille âgée de 10 ans, sale et bien laide ; c'était des étrennes sans doute. Je laissai à sa mère toutes les guenilles que je pus enlever à son trousseau, puis je la fis monter à la grande salle ; aujourd'hui elle est métamorphosée, elle est active et propre. Ce ne fut que quelques jours plus tard que nous reçumes la visite de l'aristocratie de Totton, le vent et le froid ayant empêché pendant plusieurs jours les gens civilisés de sortir. M. Forbes vint seul avec deux employés le lendemain du jour de l'an malgré le grand froid.

Ce bon Monsieur est enchanté de voir ses projets et ses désirs enfin réalisés. Il ne peut s'empêcher de pleurer lorsqu'il entend chanter les enfants, lesquels s'acquittent assez bien de ce qu'ils appellent leur devoir ; ils ont déjà reçu plusieurs visites de messieurs les Officiers et de quelques dames.

Le 6, la belle fête des Rois solennisée chez nous avec toute la pompe possible, passa ici inaperçue, elle n'est pas même d'obligation. Nous eûmes cependant le salut dans l'après-diner ; un des garçons de ma Sœur Lajemmerais âgé de six ans fut baptisé, un bon nombre de Sauvages assistaient, les enfants chantèrent deux cantiques sioux, ce qui fut bien touchant. Il fait vraiment bon d'entendre chanter les louanges de Dieu dans la bouche de ces pauvres enfants, malheureusement nés infidèles. Le Dimanche suivant le frère de celui qui venait d'être baptisé le fut à son tour, il est âgé de quatre ans.

A l'heure qu'il est nous comptons vingt-quatre enfants : douze garçons, douze filles.

Dernièrement notre chère Sœur Lajemmerais recevait le garçon d'un chef, grand orateur ; la veille de l'arrivée du fils le père vint nous parler des qualités et des perfections de son enfant : ce dernier était incomparable ; de plus il portait la *couette* à laquelle il tenait fortement, parait-il. On lui dit qu'il n'y avait aucune difficulté pour cela, que si l'enfant désirait garder ses cheveux nous les lui laisserions. Il partit content. Le lendemain nous arrive le jeune garçon de douze ans avec sa longue *couette* et ses

pendants d'oreilles. Ma Sœur Lajemmerais était bien décidée à le laisser en habits sauvages tant qu'il conserverait sa chevelure, sans avoir cependant l'intention de lui faire la *couette* tous les matins. M. Forbes vint quelques jours après et lui dit que s'il voulait être chef à son tour, il fallait se laisser couper les cheveux comme les autres ; la chose fut faite, et le lendemain il ôta lui-même ses pendants d'oreilles. Maintenant il est comme les autres et bon garçon. Son père et sa mère l'ont vu depuis, ils paraissent contents de le voir comme un blanc. Dernièrement le père est monté à la salle pour demander au jeune garçon s'il désirait aller à une danse qui avait lieu le soir même. Sur la réponse négative que Sœur Lajemmerais avait déjà donnée, le fils répondit au père que si la Sœur ne lui permettait il ne pouvait y aller ; il agissait déjà mieux que le père.

Les enfants ont la classe tous les jours, l'interprête les fait lire, leur fait le catéchisme ; ils écrivent assez bien pour le peu de temps qu'ils y ont employé ; ils aiment beaucoup à chanter et apprennent vite. Dans quelques semaines nous leur ferons subir un petit examen pour encourager et les parents et les enfants.

Le 16, un des petits fils d'un des chefs, notre voisin, mourait âgé de trois ans à peu près, c'était grand deuil. Cet enfant était Métis, la mère étant mariée à un blanc, bon Irlandais converti ; c'est justement le postillon pour Totton. Le 17 dans l'après-midi tous les enfants allèrent faire une visite. Mes Sœurs Lajemmerais et Drapeau étaient allées l'ensevelir dans l'avant-midi et l'avait mis autant que possibilité il y eut, comme un blanc, ce qui était du nouveau pour tous ; nous chantâmes un cantique en Sioux près du corps, nous récitâmes le Notre Père en Sioux à plusieurs reprises, puis nous partîmes. La mère était sur un grabat qui pleurait et appelait par son nom l'unique enfant qu'elle avait et qu'elle venait de perdre ; leurs lamentations sont vraiment pathétiques, et tirent presque les larmes sans même que nous les comprenions trop. Le lendemain quatre garçons en bandelières blanches se rendaient chez le chef pour y chercher le corps ; il fut transporté à la chapelle et entouré de fleurs et de chandeliers ; puis la Messe des an-

ges fut chantée ; les enfants chantèrent aussi, puis la sépulture se fit à quelques arpents de la maison, lieu désigné pour le cimetière. Cette cérémonie fit impression sur les Sauvages qui étaient en assez bon nombre. Espérons, prions et travaillons. Dieu leur ouvrira les yeux et ils verront. Jusqu'à présent ils se montrent à peu près indifférents. Mais il faut convenir que nous ne comprenons guère encore leur langage.

---

2 *Mars* 1875.

Le nombre des enfants augmente tous les jours, nous en comptons maintenant 29 ; quelques-uns des premiers que nous avions reçus sont partis, les uns pour cause de maladie, d'autres ont déserté, d'autres enfin étant partis pour aller se promener ne sont plus revenus. Si on demande à ces derniers pourquoi ils ne reviennent pas, ils ne savent que répondre ; quelques fois ils inventent des mensonges inimaginables pour qui a du sens commun ; en général ils aiment à rester à l'école. Ceux qui sont partis regrettent ensuite leur coup. Il y a deux semaines, une de mes petites Siouses agée de 9 ans désertait avec son père et sa mère qui étaient venus la voir ; elle fit un mensonge des plus abominables et ne se gêna nullement de le répéter à ceux qui ont voulu l'entendre ; nous étions peinées, mais non surprises ; les parents l'ont ainsi élevée et les premiers ils lui donnent de tels exemples. Nous avons appris qu'elle désirait revenir, mais la porte ne lui sera ouverte que sous de fortes conditions et d'amples réparations.

Nous avons eu le malheur de perdre notre institutrice en Sioux, qui a quitté notre classe pour prendre mari ; cependant la classe se continue ; nous avons confié l'enseignement de la langue Siouse à une jeune fille qui elle-même a été instruite chez un ministre protestant. C'est un vrai exercice de patience que d'avoir cela à mener. Ç'a ni ton, ni façon, ajoutez à cela une tête la plus dure possible et vous aurez une idée juste de ce qu'est notre sous-maîtresse. Dés demain les enfants commenceront à apprendre l'anglais, ce sera un jour en chaque langue alternativement.—

Le 5 Fev. M. Forbes et deux des employés MM. McLauglin et Baribeaut ainsi qu'un des chefs venaient nous surprendre en classe, les enfants étant à écrire. Après avoir examiné écritures et ratures, etc, etc...... ils en furent enchantés aussi bien que de l'air de civilisation qu'ils remarquèrent chez tous. Je les fis chanter en Sioux et en anglais, ce qui mit le comble à l'enthousiasme; en effet ils avaient bien fait toutes choses. Ces enfants sont tous intelligents, mais d'une apathie qu'on ne saurait concevoir et qui chez quelques-uns est indomptable. Il faut patienter, souffrir, endurer; longtemps après avoir parlé vous aurez peut être une réponse. C'est ce que me font quelques-unes de mes Sauvagesses agées de 16, 17 et 18 ans que j'ai au nombre de 8; le reste sont des enfants d'au-dessous de 11 ans. Si vous commandez les grandes en quelque chose qui ne leur va pas, elles posent comme un roc: menaces, carèsses, rién ne les fera bouger. C'est une dépense de patience extraordinaire, aussi nous craignons quelques fois en être à bout, mais Dieu nous aide et nous espérons qu'avec le temps nous ferons quelque chose de quelques-unes d'elles. Chez les Sauvages, l'enfant n'est jamais contrarié en rien, il est libre de ses actes; aussi le père et la mère consultent les goûts et les caprices des enfants; de là la source de tant de misères et de bouderies: avec nous cependant on peut les dire dociles.

Le 7, Dimanche, un soldat irlandais instruit par M. Bonin était baptisé, il faisait aussi sa première communion, en même temps que le petit garçon d'un des officiers. C'était une fête et une nouveauté pour Totton. Ma musique *fut un peu mieux* que les Dimanches ordinaires.

Tous les jours quelques Sauvages viennent faire baptiser leurs enfants; quelques grandes personnes se préparent. C'est un commencement; espérons que plus tard la plus grande partie fera de même, surtout si cette *furieuse* Médecine perd son prestige. Le 15, ma Sr Lajemmerais allait visiter un jeune homme pulmonaire. Avancé qu'il était, la maladie était incurable. Après plusieurs visites l'interprête lui parla d'être baptisé, il répondit qu'il y penserait et fit dire à M. Bonin de revenir le lendemain. M. Bonin

s'y rendit, mais inutilement ; les instructions de son père, homme de la danse de médecine, l'avaient décidé à ne pas être baptisé ; toutes les raisons et tous les moyens possibles ont été pris, mais en vain ; il ne voulait pas déplaire à son père. Il est probable qu'il avait aussi à craindre quelque chose de la part des gens de la Médecine : des coups sont réservés à ceux qui n'assistent pas régulièrement aux réunions, à ceux aussi qui veulent abandonner. Depuis le 16 une lampe a constamment brulé devant la Ste. Vierge ; nous espérions que voyant approcher la mort, il se déciderait. Les hommes de la Médecine se tenaient toujours à ses côtés, lui faisant mille magies plus ou moins insignifiantes : des sacs de cette *Médecine* suspendus entouraient sa couche. Il est mort le 27 Fév. sans que nous ayons eu la consolation de le savoir baptisé. Quelques heures après, le père et la mère en grand deuil, jambes nues et presque sans habit, passaient à notre porte pleurant et criant, ils se rendaient à une Danse. Là, paraît-il, les parents du défunt se taillent des lambeaux de chair, se coupent les cheveux ; tout cela, comme sacrifice pour l'âme de celui qui vient de mourir ; ils exposent le corps sur quatre poteaux de 8 à 10 pieds de hauteur ; c'est là leur sépulture. Tout le long du chemin, on aperçoit en plein champs des cercueils ainsi élevés.

Un des chefs, notre voisin, a laissé baptiser une de ses femmes et administrer un de ses enfants mourants tous les deux ; je dis une de ses femmes, car parmi nos Sauvages, la polygamie est en honneur ; plus un homme a de femmes mieux il est vu, les autres disent : " cet homme est riche, il fait vivre tant de femmes et beaucoup d'enfants."

Dernièrement ma Sr. Lajemmerais et moi sommes allées visiter ; en plusieurs maisons nous comptions deux, trois et même quatre femmes, puis un nombre infini d'enfants. Oh ! que c'est triste de voir une telle dégradation. Toutes ces cabanes sont à peu près dans le même état de malpropreté, à part quelques rares exceptions.

Je demeure avec respect et affection, ma Très Honorée Mère et mes bien chères Sœurs,

Votre toute dévouée Sœur en Notre Seigneur,

Sr. Allard

TONG-KING.—(Annam)

CONFESSEURS ET MARTYRS.

Dans le numéro 31ème de nos Annales du mois de Novembre dernier, nous avons donné quelques détails sur une persécution montée et exécutée au Tong-King par la classe dite les "Lettrés," l'été dernier. La diplomatie européenne s'est émue de la chose, surtout la France; la paix semble faite et liberté est accordée aux Européens de circuler et de vivre dans le Tong-King Occidental.

Les Missionnaires ont mis à profit la tranquillité du moment pour recueillir et enrégistrer les faits, glorieux aux yeux de la foi, qui se sont produits pendant cette dernière persécution.

Quoiqu'il soit hors de doute que le motif, qui a mis les armes aux mains des Lettrés pour massacrer les chrétiens, ait été la haine de la religion autant que le désir de se venger de la France, il ne serait peut-être pas exact de prétendre que tous les chrétiens mis à mort ont été martyrs. Néanmoins, d'après les informations prises jusqu'ici, spécialement par Mgr. Gauthier, beaucoup d'entre les victimes ont généreusement confessé leur foi, et librement préféré la mort à l'apostasie. Nous détachons des correspondances de Mgr. Gauthier plusieurs de ces faits mémorables.

Cinquante-sept chrétiens venaient d'être faits prisonniers. Avant de les mettre à mort, les lettrés leur firent cette sommation:

"—Que ceux qui veulent la vie sauve se lèvent pour témoigner qu'ils apostasient!"

Un homme et quatre femmes se levèrent, et furent aussitôt rendus à la liberté. Les autres, qui ne discontinuaient pas de prier, furent conduits sur les bords du fleuve, pour y être noyés. On leur lia les pieds et les mains, et, après les avoir attachés les uns avec les autres, on les précipita dans le fleuve.

Une mère, voyant qu'on s'apprêtait à lui enlever son enfant en bas âge, prévint les bourreaux, et se précipita dans

le fleuve avec son enfant, afin d'assurer le salut de l'âme de ce dernier.

Une autre femme, à qui les lettrés offraient sa grâce, à condition qu'elle leur céderait ses trois petits garçons, refusa énergiquement et fut aussitôt massacrée avec ses enfants qui tenaient ses genoux étroitement embrassés.

On pressait un jeune homme d'apostasier. Sa mère s'élance vers lui, et, le serrant contre son sein, s'écria avec force :

" — Non, mon fils, non tu n'abandonneras pas ta religion !

" — Non, ma mère, non jamais ! " répond le jeune homme fortifié par cette parole.

Et à l'instant la mère et le fils sont impitoyablement massacrés.

Il serait trop long d'énumérer tous les faits de ce genre. Des enfants de sept à dix ans, que l'on voulait épargner pourvu qu'ils renonçassent à leur religion, allèrent spontanément se placer à côté de leurs parents déjà liés pour le supplice, et demandèrent à mourir avec eux. On parle même d'enfants de quatre à cinq ans qui s'arrachèrent des mains de leurs prétendus libérateurs, pour suivre leurs parents à la mort. Ils comprenaient qu'on voulait les envoyer à leur perte éternelle, en les élevant comme des païens.

Des témoins oculaires citent des chrétientés qui allaient à la mort, hommes, femmes et enfants, en récitant leurs prières à haute voix.

" Une chrétienne, mère de quatre enfants en bas âge, écrit Mgr. Gauthier, vient de me parler de son mari décapité en récitant ses prières. Les bourreaux, voyant qu'il continuait de prier après avoir reçu un coup de sabre, entrèrent en fureur, et, le couchant sur le dos, lui tranchèrent la tête. Il avait, pour compagnons de supplice, deux hommes avec leurs jeunes femmes, tous les quatre nouvellement baptisés, et un enfant. Tous sont morts avec joie."

Dieu a daigné récompenser la foi de ses serviteurs, et a voulu montrer au monde qu'il agréait le sacrifice de ces

innocentes victimes, en permettant qu'il se produisît sur leur tombe un fait extraordinaire.

Les corps des chrétiens ainsi massacrés, même après avoir commencé à subir la loi de la décomposition, ne répandaient aucune mauvaise odeur, au grand étonnement de tous, surtout des païens.

" Je viens de recevoir, écrit encore Mgr. Gauthier, la déclaration verbale et écrite de deux prêtres, d'un diacre et de plusieurs catéchistes, attestant que, dans le courant de mai dernier, ils ont assisté ou travaillé de leurs mains à l'inhumation de trente corps de chrétiens noyés en haine de la foi, et que ces corps, malgré leur état de décomposition, n'exhalaient aucune odeur. Le jour, on les voyait flotter sur les eaux, par faisceaux de deux, quatre, cinq, six, et on allait en barque les chercher pour les ramener à terre et leur donner la sépulture. Mais, la nuit, comme ces corps n'exhalaient aucune odeur, on n'a pu en découvrir aucun. Quant aux cadavres des païens, tués et noyés à la même époque, par les rebelles ou les mandarins (la sous-préfecture de Huong-Son, d'où venaient tous ces cadavres, était alors le théâtre des massacres et de la guerre), ils infectaient tellement l'atmosphère, que le passage d'un seul suffisait pour faire fuir les abords du fleuve. Les corps de ceux-ci étaient faciles à reconnaître, car ils n'étaient point réunis en faisceaux, comme les corps des chrétiens. Le même fait s'est produit sur tous les points de la province de Nghé-An. J'ai, à ce sujet, des témoignages très-nombreux et irrécusables. "

Les chrétiens, obligés de se réfugier dans les montagnes, furent aussi l'objet de la vigilante sollicitude de Celui pour la cause duquel ils étaient poursuivis. Les bêtes sauvages, qui abondent en ces montagnes, se montrèrent envers eux plus clémentes que les lettrés. Les tigres, à leur vue, semblèrent avoir perdu leur férocité. Le fait devint si notoire, que des païens, voulant sauver des amis chrétiens, leur disaient : — " Comme vous n'avez rien à craindre des bêtes féroces, faites-vous un abri dans la forêt, où nous pourrons vous faire parvenir les choses nécessaires à la vie, sans nous compromettre vis-à-vis des lettrés. "

Vers la même époque, plusieurs centaines de rebelles, poursuivis par les troupes royales, cherchèrent, eux aussi, un refuge dans les montagnes. Malgré les armes dont ils étaient munis, ils furent, au bout de quelques jours, forcés par les tigres de quitter leur asile, car ils perdaient en moyenne quinze hommes par jour. Ils se réfugièrent dans les villages de la plaine, où ils ne tardèrent pas à tomber entre les mains des mandarins.

A côté de ces faits consolants, Mgr. Gauthier signale qu'il a auprès de lui plus de quinze mille chrétiens, réduits à la dernière misère, sans abri et sans ressources. Cé prélat a dû contracter un emprunt pour empêcher les plus nécessiteux de mourir de faim. Au commencement de novembre, il avait déjà dépensé 92,852 francs; et cependant chacun des chrétiens secourus ne recevait par jour qu'une poignée de riz et un peu de sel.

Nous apprenons, d'autre part, que Mgr. Puginier a quitté Saïgon sans avoir pu obtenir que le gouvernement français intervînt auprès de Tu-Duc pour faire concéder quelques indemnités aux victimes de l'expédition française. Il vient de rentrer dans sa mission.

JAPON.

LA SITUATION RELIGIEUSE.

Les dernières nouvelles reçues du Japon, à la date du 14 janvier, résument la situation religieuse et signalent les difficultés en présence desquelles se trouvent les Missionnaires.

« Des témoins oculaires, écrit M. Marin, ont dû vous parler, avant moi, de l'incendie qui a complètement détruit la résidence des Missionnaires à Yokohama ; l'église elle-même n'a échappé que par miracle. Nos pertes matérielles sont considérables. Ajoutez à cela la destruction de nos livres chrétiens, des correspondances et des archives, sans compter une foule d'objets qui ne se remplacent pas ; et vous aurez une idée du désastre. A moins que d'abondantes aumônes ne viennent combler ce surcroît de déficit, nos œuvres seront grandement en souffrance. Impossible de songer à construire des églises, des chapelles et des écoles, toutes choses si nécessaires cependant pour combattre l'influence des protestants et des Russes. Nos ateliers d'imprimerie ont été détruits, il faudra du temps pour les réorganiser.

« J'ai commencé, dans notre chapelle, des *sekkiyó* (conférences publiques sur la doctrine) ; elles ont lieu plusieurs fois par semaine. Les auditeurs deviennent plus nombreux, à mesure que le bruit s'en répand. Quel sera le résultat ? Je n'attache pas grande importance à ce genre de propagande. Une chose plus sûre, c'est l'introduction du christianisme dans les familles. Un certain nombre de familles sont venues récemment augmenter le nombre des chrétiens et des catéchumènes. De ce côté, Dieu semble nous promettre des consolations.

« L'Œuvre de la Sainte-Enfance nous permet quelquefois de gagner à Dieu les parents des enfants que nous baptisons. Ainsi, tout dernièrement, à la nouvelle qu'un enfant se mourait, à quelques centaines de mètres de notre résidence, je partis en toute hâte et lui administrai le saint baptême à la grande joie de ses parents païens. Le lendemain, j'appris que les bouddhas et les autres objets superstitieux

avaient été jetés dans les eaux bourbeuses du canal. L'enfant est allé prendre place parmi les anges ; le père et la mère sont de fervents catéchumènes.

“ Au mois de novembre dernier, une autre famille païenne fit baptiser un enfant en danger de mort. Le petit malade a guéri ; ses parents, sa grand'mère et ses oncles sont devenus, comme lui, des enfants de Dieu et de la sainte Église.

“ La question religieuse agite vivement les esprits. L'erreur profite de notre manque de ressources pour étendre ses conquêtes ou plutôt pour semer partout, contre l'Église catholique, les préjugés que l'on sait. Le schisme russe, un moment en défaveur, regagne du terrain, et il menace même d'envahir certaines chrétientés anciennes de l'intérieur où nous n'avons pu encore porter notre action .. ”

Le danger, que signale M. Marin, n'est que trop réel. C'est surtout par les catéchistes que pénètrent la vérité et l'erreur. Chez les protestants, comme chez les Russes, l'argent abonde et leur permet d'envoyer et d'entretenir partout de nombreux émissaires. Dans son dernier compte-rendu adressé à MM. les directeurs du séminaire des Missions Étrangères de Paris, M. Midon donne des détails sur cette invasion des sectes dissidentes, et indique les moyens d'action qu'elles emploient.

“ Le paganisme, écrit-il, n'est pas le seul ennemi du catholicisme. A côté des sectes païennes, il y a les sectes dissidentes, le protestantisme sous toutes ses formes et le schisme russe. Le nombre des ministres protestants s'accroît de jour en jour au Japon. L'annuaire européen de 1874 ne portait pas moins de cinquante noms pour les seuls ports de Yokohama et de Yeddo ; et, depuis lors, chaque paquebot américain amène quelque nouveau doctrinaire dont les malles sont remplies de bibles et autres livres de propagande. Parmi ces ministres, les uns tâchent d'obtenir quelque place lucrative de professeur qui leur fournit l'occasion de faire lire la bible sous forme d'exercices ; les autres répandent des ouvrages qu'ils ont traduits en japonais, et acquièrent ainsi le droit d'émarger au budget de la société qui les envoie.

"Grâce aux ressources dont ils disposent et aux positions qu'ils occupent, ils réussissent à grouper autour d'eux quelques disciples. Mais ce qui nuit le plus á la cause de la vérité, ce sont les objections de toutes sortes que les représentants du protestantisme jettent dans l'esprit des jeunes gens. Chaque jour, on rencontre des Japonais profondément imbus des accusations les plus ressassées contre le catholicisme, la papauté, etc... Je vous laisse à penser combien il est difficile à la religion d'avoir prise sur ces âmes, qui se seraient ouvertes sincèrement au catholicisme, si leur intelligence n'avait pas reçu cette empreinte de l'erreur.

" De plus, certains protestants n'ont pas honte de battre monnaie et de flatter les idées nationales japonaises, en mettant leur plume au service du paganisme. Dernièrement, on a vu paraître, à Yeddo, avec le visa du gouvernement, un ouvrage intitulé : " *Exposition des points erronés de la doctrine de Jésus.* " Ce factum d'un Japonais aidé évidemment d'un étranger, est assez pauvre dans sa revue de l'Ancien et du Nouveau Testament ; mais ce que je voulais faire observer, c'est la préface écrite par un membre de l'Église anglicane. On s'efforce d'y établir : 1° que l'Occident ne doit nullement sa civilisation au christianisme dont l'apparition a été précisément le signal de la décadence de l'ancienne civilisation ; 2° que la doctrine chrétienne ayant été la cause ou l'occasion d'une foule de guerres et de luttes fratricides, comme la Saint-Barthélemy, l'Inquisition, etc., le Japon n'a rien à gagner à devenir chrétien...

" A côté du protestantisme, il y a le schisme russe. Vous n'ignorez point les tendances envahissantes de la Russie et la tactique avec laquelle cette puissance sait pratiquer sourdement le système de l'annexion. Or, les vues ambitieuses de la Russie sur les îles septentrionales de l'archipel japonais, ne sont un mystère pour personne, pas même pour le gouvernement du mikado. Dans ces contrées, l'influence de la Russie prime celle des autres nations ; ses navires de guerre, toujours sur les côtes, sont un perpétuel *memento* de la force du géant, et tout ce qui est russe revêt, aux yeux des Japonais, un caractère spécial qui impose une sorte d'étonnement et de curiosité.

" Le czar-pontife n'a eu garde de négliger, au Japon, le point de vue religieux. Le popes font tous leurs efforts pour gagner des adhérents au schisme et, par là, aux idées russes. Le pope, à Hakodaté, dispose de ressources qui le mettent à même d'agir avec un certain éclat et d'attirer à lui, par des moyens peu apostoliques. L'argent est habilement distribué à des jeunes gens que l'on a eu soin d'enhardir, en leur répétant que le pavillon russe les protége. Ces catéchistes recueillent des prosélytes en faisant miroiter devant les yeux toutes sortes d'espérances ; chez le pope, la table est ouverte à tout venant, et les conditions exigées pour le baptême étant beaucoup plus larges que dans le catholicisme, il est tout naturel que le schisme fasse des recrues. "

Depuis trois ans, le schisme russe a établi son centre d'action à Yeddo, d'où il rayonne jusque dans les provinces les plus éloignées. Le pope, avec un zèle digne d'une meilleure cause, y forme de nombreux catéchistes qu'il envoie et entretient ensuite, à grands frais, dans l'intérieur.

" De tels convertis, ajoute M. Midon, n'ont évidemment rien de solide ni dans l'esprit, ni dans le cœur ; mais que de mal ne font point à notre sainte religion, ce voisinage du pope et la comparaison, matériellement défavorable pour nous, que les Japonais établissent entre les deux doctrines ! Le résultat le plus clair de cette propagande, c'est la haine du catholicisme."

Afin de contrebalancer le travail et le progrès des sectes dissidentes, il faudrait des églises à Yeddo, à Osaka, à Hakodaté ; il faudrait des écoles, de nombreux catéchistes et les moyens de leur assurer, durant leurs pérégrinations apostoliques, le riz de chaque jour.

" Nous n'avons plus rien, écrit M. Marin, pour faire face aux besoins du présent et aux éventualités de l'avenir. La tristesse m'accable ; je fais ce que je puis, j'offre mes peines à Notre-Seigneur, et, après, à la garde de Dieu ! "

Le 17 de ce mois (1) l'Église du Japon a solennisé, pour la seconde fois, sous le patronage de la T.-S. Vierge, la fête de l'Invention des chrétiens, et a célébré le dixième anniversaire de ce grand événement.

Le Souverain Pontife venait de placer sur les autels les premiers martyrs du Japon et de les proposer à la vénération et à l'admiration du monde catholique, lorsqu'il plut à Dieu de faire luire des jours de miséricorde sur cette Église illustre, mais longtemps désolée, et de la tirer de son tombeau.

Non loin du lieu qui fut le théâtre du martyre de ces héros de la foi, les Missionnaires avaient, sous leur vocable, élevé un temple au vrai Dieu. Un jour, le 17 mars 1865, parmi les nombreux visiteurs que la curiosité attirait dans cette église récemment ouverte, quelques pauvres femmes se présentent. Comme Madeleine, elles aussi cherchaient leur Seigneur et leur Dieu, et elles ne le trouvaient pas. Leur divin crucifié n'était ni dans le paganisme où son nom était méprisé et son culte proscrit, ni dans la société européenne indifférente à tout ce qui n'était pas plaisir ou argent. La persécution avait mis des siècles à leur enlever leur Dieu ; elles ne savaient où trouver à le connaître, à le servir et à l'aimer. Bien des fois elles avaient tourné les regards vers l'Occident, et, au seuil de ce temple où les attirait autre chose que la curiosité, elles semblaient lui dire : " — Si vous l'avez, si vous possédez notre religion, dites-le nous. "

Elles entrent. Le Missionnaire (Mgr. Petitjean), amené sans doute par son bon ange, était au pied de l'autel. L'image de Jésus dans les bras de sa mère frappe leurs regards et plus encore leur cœur. C'est une révélation, elles ne savent contenir leur joie, elles abordent le Missionnaire :

" — Votre cœur, lui disent-elles à voix basse, et notre cœur ne sont qu'un seul et même cœur. "

(1) Par un bref daté de la fin de 1873, S. S. Pie IX a daigné instituer une fête spéciale à célébrer au Japon le 17 mars, dans le rit de double-majeur pour remercier Dieu de l'heureuse découverte des anciens chrétiens du Japon.

Puis, désignant l'image de Marie :

" — Celle-là, c'est *santa Maria sama;* cet enfant, c'est *Deous sama*, c'est *Jesous sama*. Chez nous, ajoutent-elles, presque tout le monde nous ressemble ! "

" Soyez béni, ô mon Dieu, pour tout le bonheur dont mon âme fut alors inondée, écrivait Mgr. Petitjean, l'heureux témoin de cette scène touchante. Quelle compensation des cinq années d'un ministère stérile ! "

Ces humbles femmes quittent le sanctuaire et retournent au milieu des leurs annoncer " qu'elles aussi ont vu le Seigneur, " qu'elles ont retrouvé sa religion, son temple, son autel et ses ministres.

Depuis ce mémorable événement, en dépit de nouvelles persécutions, de désastres continuels et de mille obstacles, l'Église renaissante du Japon grandit chaque jour, et commence, jusqu'au milieu des populations païennes, ses pacifiques conquêtes. Puisse le souvenir du 17 mars consoler les chrétiens japonais et leurs missionnaires, intéresser à leurs épreuves leurs frères d'Europe, ranimer en tous la foi, l'espérance et la charité, et rappeler, en ce temps de persécution universelle, que le calvaire conduit toujours à la résurrection !

LES PAUMOTOUS.

TRADITIONS ET COUTUMES.

III.

CULTE DES ANCETRES.—SACRIFICES DU RUAHINE ET DU MARAÉ.

(*Suite.*)

Les sacrifices du maraé étaient bien autrement solennels que ceux du ruahine. Les victimes étaient ordinairement des tortues, des dorades, des bonites, etc.

La veille et le jour du sacrifice, tous ceux qui devaient y participer gardaient la continence. Ils couchaient ordinairement à côté de leurs pirogues, pour s'élancer, au point du jour, à la recherche d'une tortue, d'une bonite ou de tout autre grand poisson. Le pêcheur, qui l'avait pris, en détachait la plus brillante écaille et l'offrait au dieu dont l'image était sur la proue de la pirogue, désignant et consacrant la victime par ce chant :

Ka okiti mai te tai ; tupa ruga, tupa raro,
Le flot se soulève ; il fait dériver à l'est, il fait dériver à l'ouest,
tupa uta, tupa tai. E pana
il fait dériver vers la terre, il fait dériver vers la haute mer. Il pousse
i mua, e pana i roto, e pana i muri.
à gauche de l'île, il pousse vers son milieu, il pousse vers son côté droit.
Tagaroa kai ki ruga, kai ki raro, koi to
Tagaroa, tu es puissant à l'est, tu es puissant à l'ouest, nous hissons
pito, koi to uaua. Te pito ka moe,
ton pavillon, nous hissons tes insignes. Que ton pavillon calme les flots,
et pito no te vai ka moe.
ce pavillon par lequel le lieu de la tortue se calme.

La victime trouvée, tout le monde devait être à jeun pour procéder au sacrifice, sinon on le remettait au lendemain.

Mais, de même que les anciens Juifs accompagnaient l'offrande sanglante de quelques hosties pacifiques, de même nos Indiens ne manquaient pas d'adjoindre des cocos ou des taro aux poissons qu'ils offraient en sacrifice.

La victime trouvée, un messager se revêt de l'*oumé*, ceinture étroite d'où pendent de longs filaments de feuilles de paudanus, de la *tatoua*, ceinture noire, large de trois travers

de doigt, du *pouré*, collier de petites coquilles de nacre, du *katou*, chapeau de plumes, et de l'*omoré*, lance que le sauvage ne quitte jamais. A sa voix, tous les guerriers prennent le même costume et se réunissent en silence au maraé, devant lequel la victime repose sur une feuille de cocotier entourée de cocos et d'autres mets.

Le grand-prêtre appelé *pouré*, priant, ou *tahoura*, éclairé, ou *ariki*, roi, parce que, souvent, il réunit les deux pouvoirs, le grand-prêtre est adossé au maraé et entouré de ses officiers. A sa droite est le *houhouki*, à sa gauche le *fakataou* et le *hakari*. Derrière le maraé, en face du ariki, le *toutouri* est à genoux, tandis que les guerriers, assis à droite et à gauche, sur des tabourets, forment deux lignes parallèles.

Le houhouki coiffe d'abord l'ariki du *faou* ou perruque dont les cheveux crépus tombent sur le dos en longues tresses, et lui met dans la main droite un long bâton surmonté d'une petite idole. Il prend ensuite un bouquet de feuilles et en frappe le pavé pour réveiller et appeler la divinité.

L'ariki se tourne alors vers le marré, et, avec de grandes contorsions et de sourds hurlements, il invoque tous les dieux :

" — Taourouhoua, Kainoukou, Pouniava, Rouanoukou, Touteaotea, Toumakinokino, Tohoutika, Roua, Fatonga, Tou, Teati-Tou, Teati Rongo, Teati-Tané, Tama-tououhaou, Tama-arikitahi, Tavaka, Rouafatou, Mahinoui, Temoana, Taihia, Tamatea, Honga, Marerekonganga, Roua, Kaiatoua, Moutouaiou'a, Mapou, Mahanga, Koaroa, Okea ; Tahouka. "

Puis, viennent les noms des dieux de famille, nomenclature fort longue et qui n'a d'intérêt que pour la localité. Ces invocations se répètent plusieurs fois pendant le sacrifice.

L'ariki chante ensuite, d'une voix basse, lente et cadencée ;

U-u-u-uo (*uo* bruit) ; *te ika no Fauruka.*
Que le bruit en retentisse ; voici le poisson de Faurubua.

Tous les guerriers chantent après lui.

Ika te ahi a Taourouhua k i te ragi tatapatukua, te ragi
Au feu le poisson de Taouruhua qui réside au ciel, au ciel
ora ma tortu. E-i-i-i-ia ! aue ! u rokia ae, tukua
de la vie prodigieuse. Voilà ! Holà ! il est pris le poisson comme

te ragi ora ma toru ; i hia e haru-u-u-ă-a
venu du ciel de la vie prodigieuse ; il a été enlevé et saisi fortement.
(*haru* saisi, l'*u* et l'*a* répétés avec emphase).

L'ariki reprend :

Na Tentanga pure na Tourouhoua ora tei kona
Voici de Tentanga la prière à Tourouhoua le vivant qui demeure
i aha tahua.
à la bouche de la haute mer.

L'ariki fait une libation d'eau de coco à l'idole. L'hakari prend alors la pierre sacrée de forme ovale qui porte l'effigie d'une divinité, et la met sur le ventre de la victime.

Le toutouri psalmodie :

E niu, e niu, e niu maru, ia ai te ika o tai i te
Pierre, pierre, pierre sacrée pour qui sera le poisson de la mer
moana hohonu ? Ia topa i te aro o Tourouhoua, ia topa
profonde ? Qu'il tombe devant la face de Tourouhoua, qu'il tombe
i te aro o Kainoukou, i te aro o Pouniaoa.
en présence de Kainoukou, en présence de Pouniava.

(Ici, l'énumération des noms de tous les dieux.)

E tui te ika te nui fakahe, te ika i te kupega ;
Mettez sur le poisson la pierre sacrée, sur le poisson pris au filet ;
e haru te ika i te vanaga mai, haru tia te ika
saisissez le poisson à ma parole, saisissez hardiment ce poisson
nui nei, ia mate.
si grand, et qu'il meure.

L'hakari coupe la tête de la victime, et en recueille le sang dans de petits vases. Le toutouri poursuit :

Kaki taa a topa, a topa i te aro o
Que cette tête tranchée tombe, qu'elle tombe devant la face de
Tourouhoua.
Tourouhoua.

Atua i te i ku tira, o Kainoukou, ao kai mai.
Dieu des mâts polis, Kainoukou, viens et mange.
E atua hiva no Pouviava, ao kai mai.
Divinité lointaine de Pouniava, viens et mange.
Fakaagiagi no Rouanoukau, ao kai muir
Dieu des brises légères de Rouanoukou, viens et mange.
Te actua i te taura, o Touteatea, ao kai mair.
Dieu des cordages, Touteatea, viens et mange.
Tumanihini, no te Fatitiri, ao kai mai,
Dieu de l'hospitalité, Fatitiri, viens et mange.
E atua hau, o Touhoutika, ao hai mai.
O Dieu de la paix, Touhoutika, viens et mange.

[illegible] iku waka, o Tavaka, ao kai mai.
Dieu qui donnes le fini aux navires, Tavaka, viens et mange.

L'immolation (*tupena*) et la dernière offrande de la victime (*range*) sont finies. Il ne reste plus que la manducation ou communion.

L'hakari éventre la victime et en retire les entrailles. La tortue et les entrailles sont cuites à deux feux différents. Les entrailles sont retirées les premières. L'ariki en prend un morceau qu'il partage et mange avec ses officiers. Le reste, déposé aux pieds du capteur, est par lui distribué à toute l'assistance d'où les femmes et les enfants sont exclus,

La tortue, retirée du feu à son tour, rapportée au maraé, couchée sur le dos avec la pierre sacrée sur la poitrine, est dépecée, aux cris assourdissants des guerriers, et remise au four pour subir une dernière cuisson. Elle est ensuite, pour la troisième fois, rapportée au maraé, où l'ariki, après avoir appelé nominativement tous les dieux et les ancêtres à la manducation, prend lui-même la tête et la mange. Le capteur de la victime distribue les parts aux assistants qui, tout le reste de la journée, sont regardés comme sacrés.

Le sacrifice n'a pas duré moins de six heures. Pendant les intervalles où l'ariki et ses officiers n'ont rien à faire et que la victime cuit, les guerriers chantent des fangou (*fagu*) ou hymnes sacrés sur toute espèce de sujets, au son d'un long tambour (*rutu*) battu avec les doigts. Ces prières et ces chants en vieux langage sont, en beaucoup d'endroits, incompréhensibles pour la génération actuelle.

Voici un spécimen de fangou :

E ao, Tohoutika ariki ; fazinu to kava ; fakakoua to
Apparais, Tohoutika, en roi ; donne à boire de ton kava ; rassasie de ton
kava i to Maraugaitu ; a tuu re e kava.
kava les Marangaitous ; donne-leur la victoire et le kava.
Te kava a Tohoutika e tuu kia Vavao, kia Havaïki.
Le kava de Tohoutika il le donnera à Vavao, donnera à Havaïki

Nous voyons, dans ce fangou, une tribu perdue de l'est des Paumotous, où il n'y a que du sable de coraux, rappeler le kava, plante qui donne une liqueur enivrante et qui ne peut croître que sur les îles à bonne terre végétale. On y parle aussi de régions éloignées, de Havaïki surtout, d'où leurs pères sont venus sur des vaka (navires), il y a de cela

une vingtaine de générations. La filiation de ces générations, telle qu'ils la récitent, est si certaine, qu'elle est la seule base de la propriété des terres. Cette Havaïki n'est pas celle des Sandwich, ni la Savaï, son homonyme des Samoa où le *h* devient *s*. Ces deux dernières îles ont probablement reçu leur nom en mémoire de la première. Les Paumotous ont aussi leur Havaïki. " D'après nos ancêtres, disent les habitants de Taarava, notre terre était autrefois grande et élevée. Elle portait le nom de Havaïki. *Péré* l'a emportée et ne nous a laissé que cette île basse. " Or, Péré est le dieu des volcans. Cette tradition tendrait à indiquer que Havaïki est un continent disparu sous les flots.

IV

CONSECRATION DES PREMIERS-NÉS.—CIRCONCISION.—MARIAGE. FUNERAILLES.

Ce n'était pas seulement à l'occasion d'une pêche heureuse et des sacrifices qui la suivaient que nos Indiens adressaient à leurs dieux de longues et interminables prières ; c'était encore en plusieurs autres circonstances de la vie privée. On requérait alors le ministère du grand-prêtre, et, d'ordinaire, toute la population se réunissait pour prendre part à la fête.

Lorsqu'une femme était enceinte pour la première fois, on se rendait, après de longues prières sur le maraé, auprès de cette femme, placée sous une sorte de dais de feuillage, dressé devant sa case. Là, le prêtre faisait de nouvelles prières et consacrait, pour son usage personnel, une partie de la nourriture que la famille avait préparée. Il faisait ensuite une libation d'eau de coco, puis, la peuplade entière dévorait la nourriture qui lui était abandonnée.

C'était surtout à la naissance des premiers-nés, c'est-à-dire du premier garçon et de la première fille, qu'il y avait une grande fête.

Tous les habitants de l'île étant réunis, la famille commençait par choisir une troupe d'indiens qui, unis au grand-prêtre, devaient prier la nuit et le jour auprès du nouveau-né. L'enfant, à peine détaché du sein de sa

mère, était porté à quelque distance de la case, devant une pierre fichée en terre et consacrée à cette occasion. Là, le grand-prêtre priait Tané, roi du Ciel et maître de la vie, de conserver l'existence au jeune nourrisson. L'enfant était ensuite reporté à sa mère, le grand-prêtre faisait la libation accoutumée, et tout le monde prenait part à un festin.

Peu de jours après, toute la peuplade se rassemblait de nouveau sous la petite galerie qui se trouve habituellement devant la case de nos insulaires. On y récitait quelques prières, et l'on portait l'enfant devant la pierre consacrée le jour de sa naissance. Là, après de nouvelles prières, on lui imposait son nom. Lorsqu'il était assez fort pour se tourner de lui-même sur sa natte, on le portait une troisième fois devant la pierre de sa naissance pour y être recommandé et consacré aux dieux.

Arrivés à l'âge de puberté, les garçons étaient soumis à la circoncision, cérémonie essentiellement religieuse chez tous les Océaniens aussi bien que chez les anciens Juifs. La nourriture d'usage étant trouvée, l'île entière, ou, tout au moins, la parenté du jeune homme, se réunissait devant la case des parents qui, d'ordinaire, assistaient en pleurs à cette douloureuse opération. En cette circonstance, le grand-prêtre priait encore Tané de faire du patient un homme fort et robuste. Après la cérémonie et le repas qui suivait, on se livrait généralement à la danse et à la lutte.

Pour les jeunes filles, cet usage était remplacé par le percement des oreilles qui, à Faugatau, se faisait avec le même accompagnement de prières, de festins et de danse. A Takoto, le père se contentait de percer lui-même les oreilles de sa fille sans aucune solennité.

Le mariage était aussi complètement inconnu dans cette île. Mais il n'en était pas ainsi à Fangatau, dont la population paraît avoir été plus religieuse, moins corrompue et moins cruelle que celle de Takoto.

A Fangatau, dès qu'un jeune homme avait trouvé et fait agréer à sa famille l'épouse de son choix, on convoquait la population entière, et le grand-prêtre procédait à la célébration du mariage qu'on appelait *aro-piri* (union des

faces). Il commençait par oindre, avec de la teinture bleuâtre de *rega* (espèce particulière de corail), les joues de la jeune fille et le front du jeune homme, accompagnant la cérémonie de prières adressées à Tané, maître de la vie. Il ordonnait ensuite aux nouveaux mariés de s'embrasser; puis, la libation accoutumée faite, le repas commençait.

Chez nos sauvages, le mariage n'était pas un engagement sérieux; bien moins encore était-il irrévocable. La fécondité même de la femme n'était pas toujours un titre suffisant pour ne pas être renvoyée ou négligée par le mari, qui, assez souvent, lui préférait ou lui adjoignait d'autres compagnes, mais sans aucune cérémonie, car, chez eux, le mariage était essentiellement unique. Il ne se répétait jamais, même après la mort de la première épouse.

Un Indien venait-il à mourir, toute la population se réunissait, surtout si le défunt était un guerrier renommé, ou membre de quelque puissante famille. Les parents engageaient une troupe de pleureurs qui devaient présider et vaquer à toutes les cérémonies des obsèques. Ceux-ci prenaient d'abord au défunt, comme je l'ai dit précédemment, des mèches de cheveux et de barbe, et des ongles qu'ils réunissaient à ses anciennes dents, sur une petite planchette. Ils roulaient et enveloppaient le corps dans une natte de pandanus ou de feuilles de cocotier, et ensuite, par des chants monotones et lascifs, coupés de cris sauvages, l'on pleurait le défunt.

(*A continuer.*)

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Etablie dans le Diocèse de Montréal, par Monseigneur Lartigue, est la plus ancienne de toutes les œuvres du Diocèse.

Le 9 Octobre 1837, le premier Titulaire de l'Eglise de Montréal avait demandé au Souverain Pontife le *pouvoir* d'ériger une Association sous le titre : Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les *privilèges et Indulgences* accordés à l'Association de Lyon pour le même but. Le 7 Janvier 1838, Grégoire XVI répondit par la S. C. de la Propagande : *Pro gratiâ juxta petitâ ; accordé tel que demandé.*

Enfin, le Mandement d'érection fut publié le 18 Avril 1838.

Cette Association prit, en naissant, un accroissement qui fit voir tout d'abord et l'appel chaleureux de l'Evêque Titulaire, et la coopération ardente et fidèle des Diocésains. Pendant plusieurs années, elle subsista vivant de sa propre vie dans le Diocèse et faisant les œuvres qu'avaient en vue ses fondateurs. Elle venait en aide aux missions et paroisses pauvres, elle contribuait à l'érection ou à l'achèvement des Eglises ou Chapelles et fournissait une subvention convenable aux prêtres pour accomplir dignement les fonctions dont ils étaient revêtus. Plusieurs années après sa fondation, les Directeurs du conseil central de Lyon, apprenant les résultats de cette association modelée sur la leur, et jouissant des indulgences accordées alors par le Souverain Pontife, telles que mentionnées dans le Mandement de l'érection par Mgr. Lartigue, *supplièrent* à plusieurs reprises Mgr. Bourget de s'unir à la direction du conseil central de Lyon. Sans vouloir prétendre que cette union donnerait à l'Association de Montréal de nouvelles faveurs ou indulgences, ils représentaient que les Associations particulières, réunies toutes en une seule, auraient davantage le cachet de catholicité qu'ont les œuvres générales de l'Eglise. Ils représentaient de plus que la publication des Annales de l'œuvre toute entière serait plus facile et d'un intérêt plus grand. Mgr. Bourget consentit à mettre son association sous la direction générale des conseils centraux de Lyon et de Paris.

Les aumônes recueillies dans ce Diocèse depuis longtemps et qui jusqu'alors avaient été reparties suivant les intentions de l'Ordinaire seul, furent pour la première fois transmises à Lyon, qui accordait une part de la caisse générale, devant être distribuée encore à la volonté du même Ordinaire. Quelquefois la destination des aumônes du Diocèse était faite avant même la perception du revenu

de l'œuvre, par le conseil central. Ainsi une année, l'argent collecté dans le Diocèse de Montréal fut envoyé à l'Evêque de Buffalo suivant l'ordre de Lyon. On comprend facilement que dans l'organisation générale, il peut se rencontrer des intérêts froissés, mais qui sont oubliés, quand au lieu d'être en règle générale, ils ne sont qu'à de rares exceptions. C'est à chaque Evêque à voir ce qui serait le plus avantageux dans la perception et la distribution des aumônes, en soumettant cependant leurs vues aux conseils centraux de Paris et de Lyon. Généralement ces conseils s'empressent d'écouter les représentations des Evêques. C'est ainsi que la représentation de l'Archevêque de Québec fut favorablement accueillie. Il demandait que l'argent ne fut pas envoyé à Lyon, mais restât pour les œuvres diocésaines, en union cependant pour les Annales et la direction générale de Lyon. Le tout fut accordé, moyennant une allocation par le bureau de Québec, pour quelques missions [illegible] dans notre Puissance. Comme cette faveur paraissait nécessaire pour le Diocèse de Montréal, elle fut instamment demandée. Ne recevant aucune réponse favorable, l'Evêque de Montréal, tout en regrettant cette séparation, remit l'œuvre de la Propagation de la Foi sur son ancien pied d'existence dans son Diocèse, contribuant aux soins de ses propres missions. L'œuvre, comme autrefois, jouit des mêmes privilèges signalés par Mgr. Lartigue, aujourd'hui encore remplit également son but, en priant pour les missions en général, et en venant en aide à l'intention du culte et des pasteurs, qui sont dans ce Diocèse.

Cependant quoiqu'elle n'ait pas contribué comme avant en union avec Lyon au soutien des missions de Témiscamingue et d'Abitibi, elle n'a pas cessé de regarder comme siennes les missions de l'Orégon et l'établissement des Sœurs de Charité au Chili. Les nombreux enfants qu'elle a dans ces contrées savent tout ce qu'ils doivent à la généreuse sympathie de leurs frères de Montréal, ainsi que ceux du Nord-Ouest et ceux qui sont disséminés sur la frontière américaine.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTRÉAL

TRENTE-CINQUIÈME NUMÉRO, JUILLET 1875.

SOMMAIRE.

MANITOBA—Vingt-cinquième anniversaire de l'épiscopat de Sa Grâce Monseigneur Taché........................ 107
LES PAUMOTOUS, (Suite et fin)........................ 132
NÉCROLOGIE—Monseigneur Charles Larocque, Evêque de St. Hyacinthe........................ 136

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
30, RUE ST. GABRIEL.

1875

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

JUILLET 1875.

TRENTE-CINQUIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,

30, RUE ST. GABRIEL.

1875

Permis d'imprimer,

+ IG. Ev. de Montréal.

MANITOBA.

VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE DE L'ÉPISCOPAT DE SA GRACE MONSEIGNEUR TACHÉ.

On lit dans le *Métis* du 26 Juin dernier:

Les annales de la famille catholique et française de la Rivière-Rouge, viennent de s'enrichir d'une page glorieuse!

La journée du 24 Juin 1875 restera célèbre: elle éterni sera dans les cœurs ses touchants et pieux souvenirs.

Nos compatriotes n'étaient pas seulement conviés à se grouper autour du drapeau national, à célébrer les jours de la patrie, à évoquer la douce mémoire d'ancêtres intrépides, ou à cimenter une union plus étroite encore!

Non, il se mêlait à tous ces sentiments, pour les épurer davantage et les fortifier, une belle et noble pensée.

Empruntée à la religion, cette pensée nous sollicitait à la reconnaissance: elle nous demandait un témoignage solennel, une expression publique de notre admiration et de notre attachement pour un saint missionnaire, un éminent prélat et un grand citoyen.

Trente années d'un travail héroïque, d'un renoncement complet, d'une abnégation sublime, de labeurs incessants et de services signalés, rendus à la foi et à la nationalité: et vingt-cinq années d'un épiscopat remarquable—voilà ce que les enfants d'un père dévoué avaient aussi à chanter.

Amenés par ce double sentiment d'amour et de patriotisme, les catholiques et les français de Manitoba ont traduit leur allégresse d'une manière éclatante.

Ils ont prouvé à leur pasteur bien-aimé, celui dont l'existence toute entière n'a été qu'une longue immolation, leur attachement sincère et leur vénération.

Mais nous n'avons pas été seuls à offrir au vénérable Archevêque de cette province, le tribut de nos hommages et de notre dévouement.

Les nombreux amis et admirateurs de l'illustre prélat, dans le Bas-Canada, ont voulu s'associer à la démonstration, offrir à Sa Grâce, une marque non équivoque de leurs pro-

fondes sympathies, et déléguer des représentants pour la solennité.

Et nous avons vu, de plus, les catholiques anglais se rallier à nous, pour prendre leur part des joies de la journée.

Rien de plus éloquent que ce spectacle de l'union des esprits et des cœurs, dans une même pensée.

Avant d'entrer dans les détails de la fête, esquissons à longs traits les principales phases de la vie de notre digne Archevêque.

Monseigneur TACHÉ est né à la Rivière-du-Loup, en bas, le 23 Juillet 1823, du mariage de Charles Taché et de Henriette Boucher de la Broquerie. Il fit ses études au collége de St. Hyacinthe, d'où il sortit en 1841, et reçut la tonsure en 1842.

Deux ans plus tard, le jeune ecclésiastique entrait dans la communauté des RR. PP. Oblats, et le 24 Juin 1845, il quittait le Canada, pour venir se vouer ici à l'œuvre des missions. Le 12 Octobre de la même année, il fut promu au sacerdoce, par Mgr. Provencher. En 1846, le pieux lévite se rendait à l'Ile à la Crosse, où il demeura jusqu'en 1851, alors qu'il apprit son élection à l'épiscopat.

Mgr. Taché n'était alors âgé que de 26 ans : on le choisissait pour remplair le poste de coadjuteur auprès de Mgr. Provencher.

Le nouvel élu fut sacré évêque à Viviers, en France, par Mgr. de Mazenod, fondateur de l'Ordre des Oblats, le 23 Novembre 1851. De retour au pays en 1852, Mgr. Taché alla exercer de nouveau son zèle apostolique à l'Ile à la Crosse, et en 1854, il prenait possession du siége de St. Boniface, laissé vacant par Mgr. Provencher.

Nous savons tous ce que Mgr. Taché a fait pour le peuple confié à sa sollicitude depuis 21 ans, les sacrifices qu'il s'est imposés, les œuvres fécondes qu'il a accomplies.

Tout ici témoigne de son intelligence et de son activité pour le bien, de son énergie pour l'avancement moral et matériel de ses enfants, de l'intérêt qu'il porte aux nombreuses institutions qui lui doivent l'existence.

Mgr. Taché a donné, en plus d'une occasion, des preuves évidentes de son ardent amour pour notre population.

Le souvenir en est encore trop récent pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici.

Parlons maintenant de la démonstration, la plus belle du genre qui ait encore eût lieu dans le Nord-Ouest.

Il faisait un temps délicieux, le soleil avait percé le voile de nuages qui l'enveloppait depuis quelques jours, et nous versait à torrent sa chaude lumière.

Nos amis avaient rivalisé d'entrain pour décorer le temple saint, le palais épiscopal, et la résidence du Président, et ériger de jolis arcs de triomphe.

L'un de ces arcs tout tapissé de verdure et orné de drapeaux et de banderolles, s'élevait en face de la cathédrale.

L'autre se dressait en face de l'archevêché.

Sur le portail de la cathédrale, était suspendue une superbe couronne de verdure encadrant le chiffre significatif 25.

Et sur tout le parcours de la procession, on avait orné la voie de feuillage.

Nous féliciterons de suite les commissaires-ordonnateurs qui n'ont rien épargné pour s'acquitter avec honneur de leur tâche difficile. Ce sont MM. George Roy, N. D. Gagnier, C. Muloin, Ignace Lamarche et Jos. Lapointe.

Parmi ceux qui ont aidé ces messieurs, nous mentionnerons MM. A. Bérard, H. Granger, F. A. M. Foucher, J. Dubuc, A. A. LaRivière, A. Gauthier, P. Coderre, F. Trudel, D. Bibaud, J. B. Belleau, F. X. Gauthier, G. Désautels, J. E. Têtu, Elie Tassé, et MM. J. B. Lapointe et Morin de Ste. Anne.

Les membres de la St. Jean Baptiste, portant leurs insignes et précédés du drapeau national, se mirent en marche un peu avant la messe, pour aller au-devant du Président, l'Hon. M. Dubuc, à sa résidence.

De là, la procession dont le défilé était très-long, se rendit à l'Archevêché pour accompagner Sa Grâce et le clergé jusqu'à la Cathédrale.

Mgr. l'Archevêque, revêtu de la Cappa, précédé des membres de la Société St. Jean-Baptiste et suivi d'un grand

nombre de prêtres, se rendit à la Cathédrale à la porte de laquelle l'attendait M. le Curé.

L'intérieur de l'église était décoré de plusieurs peintures sur lesquelles se lisaient diverses inscriptions : *Constituit eum Dominus super familiam suam—In tempore iracundiæ factus est reconciliatio—Evangelizare pauperibus misit eum—Pinquescent speciosa desertti. Laudate Dominum in chordis et Organo.*

Au-dessus de l'autel, près de la voûte, on remarquait sur une draperie rouge un magnifique 25 en argent.

La Cathédrale était remplie et ne pouvait contenir toute la foule. Après que tout le monde eut pris place et que Sa Grâce eut été revêtue de la chape, M. le Curé de la Cathédrale s'approcha du trône et lut au nom du clergé l'adresse suivante :

Monseigneur,

En ce beau jour de fête, il semble que c'est surtout à nous, les Prêtres de votre Diocèse et vos collaborateurs, à acclamer cet élogieux anniversaire que l'Eglise de St. Boniface est si heureuse de fêter aujourd'hui. Depuis bien des années déjà, à vos côtés et sous vos ordres, nous avons combattu les bons combats.

Bien des fois, nous avons entendu l'ordre du jour : les pauvres sont évangélisés, proclamé par vos paroles ou par vos lettres paternelles. Pendant ces vingt-cinq ans de votre providentiel épiscopat, plus que personne nous avons pu voir et admirer vos combats et vos labeurs. Vous n'avez jamais craint de paraître au premier rang de la mêlée, soit pour ce qui regarde la vie de missionnaire, soit pour ce qui a rapport aux devoirs d'un grand Evêque.

Missions de la Saskatchiwan et de McKenzie, puissiez-vous apparaître en cette circonstance solennelle ? Vous nous diriez ce que ces vingt-cinq ans d'épiscopat vous ont valu.

Les paroisses et les missions de l'Archidiocèse de Saint-Boniface vous saluent, Monseigneur, en ce jour par ses pasteurs et ses missionnaires ; partout on vous dit que vous avez combattu et que vous combattrez encore les bons combats. Oui, Monseigneur, vous avez le droit de dire : *bonum certamen certavi*.

En voyant tout ce qui s'est fait pour l'avancement de la Religion dans ce pays de la Rivière-Rouge et du Nord-Ouest, et cela, depuis le commencement de votre épiscopat,

nous serions tentés de croire, Monseigneur, que nous nous trompons et qu'au lieu de célébrer des Noces d'Argent, nous devrions fêter des Noces d'Or. Mais tout nous dit que ce n'est que vingt-cinq ans, alors nous dirons qu'en peu de temps *explevit tempora multa.*

Oui, Monseigneur, en qualité de trop honoré interprête de votre clergé, et de concert avec lui, je vous souhaite encore vingt-cinq ans, priant le Ciel de vous conserver à notre affection.

Puissions-nous, un jour, célébrer vos noces d'Or et vous exprimer de nouveau nos sentiments d'admiration et de reconnaissance pour votre générosité religieuse, votre dévouement sacerdotal et votre courage épiscopal.

Afin de rappeler le bienfait de votre épiscopat, qui pendant ces vingt-cinq années a brillé comme une éclatante lumière sur cette terre lointaine, nous avons voulu suspendre, à la voûte de ce sanctuaire, le lustre qui vient d'y être fixé, et qui sera là, comme un perpétuel souvenir de notre reconnaissance envers le Ciel de vous avoir placé sur le chandelier de l'Eglise de St. Boniface.

Sa Grâce répondit à peu près en ces termes :

Vénérables Collaborateurs,

De toutes les choses qui peuvent m'être agréables en ce jour solennel, l'adresse de mon clergé occupe dans mon cœur le premier rang. Il m'est doux sans doute de me voir environné du respect et de l'affection de ceux qui sont confiés à ma sollicitude : mais il m'est encore plus doux de recevoir l'expression de ces sentiments de la part de ceux qui partagent cette sollicitude, et suppléent à tout ce qui me manque pour m'acquitter des devoirs de ma charge pastorale.

C'est à votre zèle et à la bonne entente qui règne parmi nous, qu'est dû ce que nous avons pu faire ensemble pour la sanctification des âmes et l'extension du règne de Jésus-Christ, dans cette portion de la vigne du Seigneur. Nous nous respectons, nous nous aimons mutuellement; aussi je n'ai pas de peine à croire à la touchante expression de vos sentiments à mon égard, lorsque je nourris ces mêmes sentiments envers vous.

J'accepte avec reconnaissance vos vœux et vos souhaits à l'exception pourtant de celui de vingt-cinq années de plus d'épiscopat. Je n'aspire pas à vivre toute cette période, et je comprends, Vénérables Collaborateurs, qu'il vaut mieux

qu'il en soit autrement, afin d'obtenir plus sûrement ce que nous désirons tous ensemble, pour l'Eglise de St. Boniface.

Je vous remercie, Vénérables Collaborateurs, du beau cadeau que vous me présentez. Ce lustre si élégant et si riche que vous avez suspendu à la voûte de l'Eglise Métropolitaine, est un bel emblème de ce que vous faites dans cette église et dans les autres églises et chapelles de l'Archidiocèse. Un clergé comme celui que j'ai l'avantage de posséder est vraiment le lustre du sanctuaire qu'il orne et qu'il éclaire par sa vertu et sa science.

Alors M. le Chanoine Hicks et M. l'abbé Poulin, qui étaient aux côtés de Mgr. l'Archevêque, descendirent du trône, et M. le Chanoine lut à Sa Grâce, au nom de Sa Grandeur Mgr. Bourget, évêque de Montréal, l'adresse suivante :

Monseigneur,

Il y a aujourd'ui trente ans que victime volontaire de l'amour filial et du zèle apostolique, vous quittiez les rives du St. Laurent, où fut votre berceau. Les joies de la patrie dans la célébration de la fête nationale étaient pour Votre Grâce, ce jour-là, remplacées par les déchirements d'un cœur qui s'immole et qui sent que le trait qui le blesse, perce en même temps le cœur de celle qu'il aime et pour laquelle il se dévoue. Le Ciel acceptait votre sacrifice se réservant de le récompenser ; mais il vous en laissait alors toutes les angoisses et les amertumes. Rappeler ce premier anniversaire, c'est rappeler la plus belle page de votre vie. Ce souvenir que nous évoquons en ce jour tout particulièrement, vous survivra dans tous les cœurs des mères et dans celui des enfants qui leur sont dévoués ; ce sera un impérissable témoignage du plus bel amour filial. Mais Dieu, Monseigneur, qui connaît tous les jours et les instants de ceux qui travaillent pour lui, avait aussi marqué ce jour qui vit éclore un grand sacrifice. Il comptait sur vos forces et sur votre dévouement. A peine cinq années s'étaient-elles écoulées dans les pénibles travaux des missions qu'il reclamait de Votre Grâce un nouveau sacrifice. Il choisit ce même jour—24 juin—pour faire plus large la part de vos souffrances et de vos labeurs. C'est en ce jour qu'il inscrivit votre nom pour vous associer aux princes de l'Eglise. Le premier sacrifice répondait du second, et ces deux époques mémorables de votre vie, réunies sous une même date font

assez voir que la Providence a voulu unir aussi, pour sa plus grande gloire et la vôtre, cette double oblation de votre vie. Ces deux souvenirs qui commandent l'admiration et la reconnaissance ont donné à ces deux anniversaires, célébrés en ce jour, un cachet tout particulier qui a porté vos amis de l'ancienne patrie et vos enfants de celle-ci à remercier publiquement le Ciel de la part qu'il vous fit, et Votre Grâce de celle qu'elle n'a jamais refusé d'accepter.

Parmi les vœux qui appelaient la manifestation dont nous sommes aujourd'hui les heureux témoins, ceux d'un vénérable pontife qui fut votre père, et plus tard votre ami, ne pouvaient manquer d'éclater d'une manière tout à fait remarquable. Aussi a-t-il souvent pressé et activé le mouvement qui préparait l'éclatant témoignage d'amour et de sympathie dont vous êtes aujourd'hui l'objet. Comme il eût été heureux de venir en personne vous exprimer en ce jour ce que son grand cœur ressent pour Votre Grâce pour laquelle il a toute l'admiration, la vénération et l'affection que l'on doit à ce qui est grand, noble et dévoué ! Mais se voyant dans l'impossibilité de le faire, il nous a députés vers vous pour le représenter dans cette circonstance. L'amitié dont nous honorait Votre Grâce a été le titre qui nous a désigné à son choix. Votre Grâce a déjà voulu nous dire publiquement le prix qu'elle attachait à cette délicate attention du vénérable évêque de Montréal, laissez-nous aujourd'hui vous dire combien nous vous sommes reconnaissants de cette nouvelle marque de sympathie. En vous adressant donc aujourd'hui, Monseigneur, les vœux les plus sincères de la part de notre évêque, permettez-nous aussi d'y joindre les nôtres, qui appellent sur Votre Grâce les secours et les bénédictions du ciel.

E. H. Hicks, Ptre. Chanoine.
P. Poulin, Ptre.

M. l'Abbé fit ensuite à Sa Grâce l'offrande de l'orgue :

Monseigneur,

Les deux anniversaires que nous célébrons en ce jour, dans l'allégresse de notre fête nationale, ont une voix et une expression que le cœur saisit et comprend parfaitement. Mais, Monseigneur, vos frères, vos amis et vos admirateurs du Canada ont voulu qu'en ce jour, ces sentiments fussent traduits par la voix puissante de l'orgue qui rend si bien le mouvement de l'âme et le langage du cœur.

Ils ont voulu, de plus, qu'il fût comme un monument qui, en rappelant la célébration de deux époques mémorables de votre vie, redirait toujours l'affection, le dévouement que Votre Grâce a su inspirer à vos frères du Canada. Veuillez bien, Monseigneur, accepter et bénir cet orgue que je vous présente en leur nom, afin qu'il puisse nous aider à chanter en ce jour et dans la suite, les louanges du Dieu qui, par les sacrifices, vous fit grand devant lui et devant les hommes, et le remercier de vous avoir donné la force du grand St. Jean-Baptiste pour dire aux grands qu'il n'est pas permis d'aller contre l'honneur, la justice et la vérité.

P. Poulin, Ptre.

Mgr. l'Archevêque se leva de nouveau et répondit comme suit aux deux délégués du saint Evêque de Montréal :

M. le Chanoine et M. l'Abbé,

Il me serait bien difficile d'exprimer convenablement combien je suis touché de la délicate attention du vénérable prélat au nom de qui vous voulez bien me parler.

Vous me dites, messieurs, que Mgr. de Montréal est devenu mon ami après avoir été mon père. Son amitié m'honore, sans doute ; mais mon respect et ma vénération pour sa personne sacrée disent bien haut que je n'ai pas cessé d'être son fils, et il m'a fait trop de bien pour que la reconnaissance ne grave pas en caractères ineffaçables dans mon cœur ce sentiment de piété et d'affection filial.

Ce dernier acte dont vous êtes vous-mêmes l'expression ajoute encore à ma vive gratitude. Ce saint vieillard a daigné se faire représenter ici et c'est vous, messieurs, qu'il a choisis, vous mes amis intimes et dévoués. Je ne m'étonne pas de vous voir apprécier à leur juste valeur les dispositions de mon cœur en parlant des époques de ma vie dont ce jour est l'anniversaire. L'amitié étroite qui nous a unis depuis notre adolescence, m'a permis de verser dans vos cœurs le trop plein du mien et vous savez ce qui se passa dans mon cœur le 24 Juin 1845, lorsque au milieu des apprets et de la joie de la fête nationale, je tournais le dos à la terre natale pour venir vers ma patrie d'adoption. Vous savez ce qu'il en a couté à mon cœur de renoncer aux joies de la famille, aux charmes de l'amitié et à tout ce que j'aimais pour venir vers une terre lointaine et étrangère, bien chère aujourd'hui à ce même cœur, mais alors terre inconnue.

Merci à vous, messieurs, et à celui qui vous a délégués du bonheur que me procure votre présence à St. Boniface, le 24 Juin 1875. Votre amitié unit ces deux époques, vous avez salué le départ de l'ami missionnaire dont vous ne vous sépariez qu'à regret et après trente années, vous êtes encore auprès de lui pour lui dire et lui entendre répéter que l'amitié approuvée de Dieu ne s'affaiblit ni par le temps ni par la distance.

Monsieur l'Abbé,

Vous me présentez au nom de mes compatriotes et amis de la Province de Québec ce magnifique orgue qui vient d'être placé dans ma Cathédrale. J'aurais bien des raisons de m'étonner de la valeur de ce cadeau, si ceux qui l'ont fait ne m'avaient pas comme accoutumé à recevoir d'eux plus qu'on ne peut naturellement attendre.

Dans maintes circonstances, quand des épreuves cruelles s'appesantissaient sur la population de ce pays, un appel fait à nos frères de Québec a toujours trouvé un écho sympathique. Après avoir entendu notre voix demandant ce qui nous était nécessaire, voilà que l'amitié prend aujourd'hui l'initiative et vient même au devant de ce qui peut nous être agréable.

Je n'aurais jamais eu la pensée de demander une chose dont on peut se passer, quelque agréable qu'elle puisse être ; cette pensée, M. l'abbé, non-seulement vous l'avez conçue, mais vous l'avez pleinement réalisée, grâce à votre zèle et à celui de notre ami commun, M. Malo.

Ce sera un vrai bonheur pour nous tous d'entendre désormais les graves et solennelles harmonies de l'orgue au milieu de nos fêtes religieuses ; mais je puis dire que ce sera une jouissance particulière pour monsieur le Curé de St. Boniface, qui a toujours montré tant de zèle et d'ardeur à rehausser par le chant et la musique nos solennités religieuses et qui soupirait depuis si longtemps après le moment où la Cathédrale serait dotée de ce noble instrument. Le dévouement de nos amis du Canada nous procure aujourd'hui ce bonheur et remplit nos désirs.

Je vous confie, M. l'Abbé, l'expression de ma profonde gratitude envers tous ceux qui ont concouru à nous procurer cet orgue magnifique, qui va ajouter tant d'éclat au culte divin, et être en même temps le signe de l'harmonie de nos cœurs comme le prélude des harmonies du ciel. Je vous remercie en mon nom, je vous remercie au nom de tous les

prêtres et des fidèles de cet Archidiocèse. Je vous remercie au nom de la province de Manitoba, puisque ce don généreux lui donne un nouveau trait de ressemblance avec les provinces-sœurs et lui procure une gloire réelle.

Plus que cela, c'est au nom de la religion que je vous remercie, M l'Abbé, et que je remercie tous ceux qui ont contribué à ce don magnifique, car votre acte généreux affirme une fois de plus que cette Religion sainte marche toujours à la tête de tout ce qui est beau et grand. Bien loin d'être, comme le disent nos ennemis, un obstacle au véritable progrès, c'est elle au contraire qui l'inspire. Les beaux arts, si supérieurs à l'indnstrie qui n'en est que la servante, sont eux-mêmes les serviteurs de la religion: elle conduit et les fait revivre partout où elle pénètre. Oui, je vais bénir cet orgue avec bonheur, afin que ses suaves harmonies élèvent plus fortement nos cœurs vers Dieu pour le disposer à répandre de plus abondantes bénédictions non-seulement sur le peuple de Manitoba, mais aussi sur notre pays natal dont le peuple nous devient encore plus cher aujourd'hui par ce nouvel et éclatant témoignage d'amitié à notre égard.

Sa Grâce procéda alors à la bénédiction de l'orgue, lequel incontinent éclata comme un tonnerre en répondant *amen* à la bénédiction.

La messe qui commença ensuite fut chantée par le Rév. Père Lacombe de Ste. Marie de Winnipeg, assisté du Rév. Monsieur Giroux, comme diacre, et du Rév. Père McArthy, du Lac Manitoba, comme sous-diacre.

Mgr. l'Archevêque qui assistait paré au trône, avait à ses côtés le Chanoine Hicks et M. l'Abbé Poulin, le Rév. Père Maisonneuve, de l'Archevêché, faisait les fonctions de Prêtre assistant.

On remarquait dans le Chœur, outre la plupart des prêtres du Diocèse, le Très-Rév. Père Antoine, Provincial des Oblats de Montréal, le Rév. M. Trudel, ancien curé de St. Isidore, P. Q., et le Rév. Père Lebret, de St. Paul.

Le Rév. M. Hughes, du Collége de St. Boniface, touchait l'orgue, et le Rév. M. Dugast dirigeait le chœur des chantres.

L'Hon. M. Dubuc conduisit Madame G. Roy à l'offrande

du pain béni, et MM. Elie Brisebois et Elie Tassé accompagnèrent, pour la quête, l'un Mlle Eugénie Payment, et l'autre Mlle Marie Monchamp.

Après l'Evangile, le Très Rév. Père Antoine monta en chaire et tint pendant près d'une heure tout l'auditoire sous le charme de sa parole. Nous nous faisons un devoir de publier ici ce magnifique discours, tel que nous avons pu le saisir.

Omnis Israël et Judas diligebat David ipse enim egrediebatur et ingrediebatur ante vos.

Tout Israël et Judas aimaient David, car c'était lui qui engageait le combat et qui marchait à la tête de l'armée.—Reg. 1, 18 16.

Monseigneur,

Mes Frères,

Nous avons dans les paroles que vous venez d'entendre le secret de l'amour ardent d'Israël et de Judas pour David ; c'est son courage, *ipse enim*, etc., il était toujours à la tête de son peuple.

Le courage, voilà ce que l'on ne cesse d'exalter, mais le courage chrétien, le courage basé sur l'amour de Dieu et des œuvres de Dieu, nous ne pouvons en être surpris. Ne savons-nous pas que c'est la vertu du disciple de J.-C. et le divin maître ne le réclame-t-il pas pour prix de la récompense éternelle ? *qui vicerit dabo ei sedere mecum in throno.*

Je viens, mes frères, répondre à l'invitation qu'a bien voulu me faire Sa Grâce Mgr. l'Archevêque, de vous adresser la parole dans cette circonstance solennelle ; je sens que je serai au-dessous de la tâche, mais je puis le dire avec hardiesse, personne n'apporte ici une part plus grande que moi de vénération, d'estime et d'amour pour le Missionnaire, l'Archevêque et le grand Citoyen que tous aiment à cause de son courage et de ses vertus apostoliques. *Omnis Israel et Judas diligebat David, ipse enim egrediebatur et ingrediebatur ante vos.*

Il y a 25 ans, mes frères, tout jeune religieux, n'ayant que quelques mois de profession, j'étais auprès de l'illustre fondateur et premier supérieur général de la Congrégation à laquelle Sa Grâce Mgr. l'Archevêque appartenait depuis

quelques années déjà ; une lettre venue de la Rivière-Rouge était remise à notre vénéré Père ; il la lut ; une émotion visible trahissait un secret important que son cœur de père ne put dissimuler même au plus humble de ses fils. " Le " Père Taché, dit il, choisi à l'âge de 27 ans, pour être mis " comme évêque à la tête des missions de la Rivière-Rouge ; " il est bien jeune, mais nous devons voir dans ce choix la " volonté de Dieu. Quelle belle carrière il pourra fournir " au service de l'Eglise et aux œuvres de la Congrégation."

Je n'ai jamais perdu le souvenir de cette circonstance de ma vie. Et aujourd'hui, mes frères, que 25 années d'épiscopat ont plus qu'assuré déjà la belle carrière devinée par l'illustre Mgr. de Mazenod pour son fils bien-aimé en J.-C. je me dis : vingt-cinq années d'Episcopat, c'est un quart de siècle employé à servir le Seigneur, à propager sa gloire, à acquérir un trésor immense de mérites, et en ce jour, Monseigneur, la Rivière Rouge et le Canada, et vos frères en religion vous saluent dans la gloire et la richesse de votre abondance moisson.

Mais cette belle moisson, mes frères, j'ai besoin de vous le dire, il faut que vous me le permettiez, Mgr., c'est la récompense du courage, et je dirai aussi succinctement que possible tout ce qu'il faut de courage à un missionnaire, à un évêque en pays de mission et au citoyen se dévouant aux intérêts de son pays.

I Il y a aujourd'hui trente ans, c'était le 24 Juin 1845, un prêtre Oblat accompagné d'un jeune novice n'ayant pas encore 22 ans, s'agenouillait au pied de l'autel d'une humble chapelle ; ils étaient en habit de voyage, un breviaire sous le bras ; leurs frères en religion les environnant priaient pour eux. Le Supérieur de la Communauté qui devait plus tard fonder et illustrer le siége d'Ottawa, donnait le signal du départ en disant : *ite, fratres, ad oves quæ perierunt domus Israël.*

Après avoir baisé la terre et reçu les adieux de leurs frères, les nouveaux missionnaires quittaient la maison religieuse et commençaient un voyage qui devait durer soixante jours. Deux mois après, Monseigneur Provencher, fondateur des missions des Oblats dans le Nord Ouest, accueillait ses nouveaux collaborateurs. Le 12 Octobre, Monseigneur, vous deveniez prêtre et missionnaire. Nous ne sommes qu'au point de départ, et déjà que de courage à déployer.

1. Courage pour correspondre à la grâce de sa vocation. Devenir apôtre c'est toujours le propre des élus du Seigneur ; mais quand, pour le devenir, il faut renoncer aux avantages qu'offre une famille qui compte parmi ses ancêtres des hommes de distiuction, plus tard un ministre du

Conseil Législatif du Bas-Canada, un chevalier de l'Ordre de St. Georges et premier-ministre du Canada, alors c'est l'héroïsme de l'abrégation de la part d'un jeune homme très avantageusement doué lui-même, de quitter le monde pour devenir membre d'une congrégation qui a pour devise et pour fin d'évangéliser les pauvres—*pauperes evangelizantur*.

2. Courage pour briser les liens légitimes et des plus chers. Voulant excuser les larmes d'Augustin, sur le tombeau de sa mère, un orateur disait si vous saviez quelle fut Monique, sa mère, et quel fils était son Augustin. Et vous aussi, mes frères, nous vous disons : si, comme nous, vous aviez connu quelle femme était la mère que quittait le jeune missionnaire, connaissant par expérience la sensibilité du cœur du fils vous comprendriez et vous comprenez l'héroïsme du sacrifice à l'heure de la séparation.

3. Courage pour quitter son pays. Beau fleuve St. Laurent, redis-nous l'émotion du jeune missionnaire, alors qu'agenouillé sur tes rives, il croyait boire pour la dernière fois de ton eau, y mêlait ses larmes, et te confiait ses pensées, ses sentiments les plus affectueux ; redisons plutôt ses propres paroles. Nous savons gré au jeune missionnaire de nous les avoir conservées. "Il me semblait que quelques "gouttes de cette eau lympide, après avoir traversé la "chaîne des grands lacs, iraient battre la plage près de la-"quelle une mère bien-aimée priait pour son fils, afin qu'il "fût un bon Oblat, un saint missionnaire."

L'heure du travail a sonné. On fit appel au dévouement du jeune missionnaire ; bien vite le voilà parti et je le trouve à l'Ile à la Crosse, à une distance de plus de trois cents lieues de St. Boniface. A-t-il fallu du courage, mes frères? Partir pour le missionnaire, c'est oublier son cœur, son bien-être, c'est oublier ses aises, pour n'écouter que la voix de la Religion. *Ite ad oves*, etc.

Partir jeune et sans expérience, n'est-ce pas aller accepter les incertitudes et les craintes qu'inspire la solitude à des centaines de lieues? n'est-ce pas aller lutter contre des dangers réels, au milieu des sauvages parmi lesquels il consent à ensevelir son existence, soit à l'Ile à la Crosse, soit à Athabaska, soit à d'autres postes plus éloignés, plus pénibles, plus dangereux encore.

Si je faisais appel à vos souvenirs, anciens habitants de la colonie, vous les reporteriez à trente ans en arrière, et mieux que personne, vous nous diriez le courage, l'abnégation du jeune missionnaire, que vous avez admiré vous-mêmes, vous nous diriez peut-être que par un sentiment de pitié plus d'une fois vous avez essayé d'intimider son zèle, en étalant à ses regards les dangers auxquels il va s'exposer.

Pourquoi tenter de prêcher l'Evangile à des peuplades qui n'avaient alors que la menace à la bouche, et toujours les armes aux mains?

Oui, mes frères, à n'écouter que la prudence humaine, le missionnaire se serait rendu à des raisons plausibles; mais il veut tenter l'essai que lui dicte sa soif ardente des âmes; il lui faut du courage, il ira le puiser à la source, dans le cœur de celui qui a dit: *Sitio*, j'ai soif, j'ai soif des âmes... et qui a dit à ceux qui viendraient continuer son œuvre: *confidite, ego vici mundum.* Fort de ces paroles, le missionnaire ajoute: *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* et le voilà à l'œuvre.

A l'époque dont nous parlons, être missionnaire, c'était créer des missions, tout faire de ses mains, tout arroser de ses sueurs, tout arracher à la rigueur du climat pour se procurer la plus pauvre habitation, la plus mauvaise nourriture. Mais le succès dépasse toutes les espérances, le missionnaire a paru au milieu de ces tribus redoutables et redoutées; sa voix s'est fait entendre, elle est comprise, aimée et goûtée; de ce moment il n'y a plus ni soulèvements, ni conspirations, ni menaces.

Il est un fait d'expérience, c'est que l'on s'attache aux lieux et aux personnes dont la culture et la société ont coûté plus de sacrifices, plus de souffrances. Quelle ne doit pas être l'affection du missionnaire pour son œuvre arrosée de ses sueurs, fécondée de ses larmes! Mais aussi quelle souffrance pour son cœur, si, après tant de labeurs et sur le point de récolter la moisson, il se voit condamné à tout perdre. Ce fut la situation de plus d'un missionnaire.

Je ne mentionnerai qu'un fait. A la suite de la révolution de 1848 en France, les recettes de la Propagation de la Foi avaient été considérablement diminuées. On avait déjà signifié aux apôtres du Nord-Ouest la possibilité d'avoir à quitter leurs missions. Ecoutons la réponse de deux missionnaires, tous deux premiers pasteurs des missions que leur esprit de sacrifice devait conserver:

"La nouvelle que contient votre lettre nous consterne, "mais ne nous décourage pas Nous ne pouvons supporter "la pensée d'abandonner nos chers néophytes; il vous sera "toujours possible de nous procurer des pains d'autel et un "peu de vin pour le saint sacrifice; à part cette chose nous "ne vous demandons que la permission de continuer nos "missions. Les poissons du lac suffiront à notre nourri- "ture, et la dépouille des bêtes de la forêt à notre vête- "ment; de grâce, ne nous rappelez pas."

Cette courageuse détermination obtint au Révd. P. Taché et au Révd. P. Faraud, la permission de continuer leurs missions.

La Providence a préparé les voies : l'éducation du missionnaire est faite, son courage a triomphé de tout, il a visité les postes les plus éloignés, il connaît les souffrances et les difficultés du voyage ; il peut mainteeant diriger les autres, se mettre à leur tête. Et nous arrivons à la seconde phase de la vie du missionnaire devenant évêque.

II. Le premier pasteur de ce diocèse, Mgr. Provencher, d'illustre mémoire, sentait ses forces décliner ; il demanda un coadjuteur avec future succession ; des bulles furent expédiées, nommant le Rév. Père P. Taché, évêque d'Arath, avec future succession ; c'est, mes frères, l'événement dont la brillante solennité de ce jour rappelle le mémorable souvenir. Mgr. Provencher commanda les bulles en main, et le supérieur régulier obligea à l'obéissance. Le nouvel Elu traverse les mers, et le 23 Novembre 1851, le fondateur de la Congrégation des Oblats, Mgr. Mazenod, assisté d'un autre Oblat, alors évêque de Vivier, et aujourd'hui Cardinal Archevêque de Paris, donnait la consécration épiscopale à l'apôtre des missions du Nord-Ouest.

L'Evêque d'Arath se transporta auprès du Vicaire de Jésus-Christ, et riche de sa bénédiction, s'arrachant à l'affection de ses frères en Religion, il retraversa bientôt la mer, ne s'arrêtant qu'en passant dans son pays natal, se dirigeant en toute hâte vers ses chères missions dont le souvenir seul l'occupait.

L'Evêque diocésain reçut avec bonheur son coadjuteur, les doux et religieux épanchements que l'on devine ne furent que de quelque durée. Le nouvel Evêque voulut reprendre aussitôt ses courses apostoliques.

Un Evêque, mes frères, ce nom réveille en nous des idées de grandeur ; nous nous figurons un Prince de l'Eglise, environné du prestige et du respect dus à la dignité, ayant, sinon le confortable, au moins l'abondance des choses nécessaires de la vie...... Qu'on ne s'y trompe pas, ici, entre l'Evêque missionnaire et le simple prêtre, il n'y a qu'une différence, c'est qu'aux mêmes travaux, aux mêmes souffrances, vient s'ajouter une plus grande responsabilité.

Que n'avons-nous le temps d'esquisser son existence ; son mode de voyage est des plus simples, souveut nous le voyons lui-même préparant le plus modeste des équipages, suivez-le à travers ces chemins difficiles, voyez-le se plonger dans la boue jusqu'à la ceinture ; c'est pour aider à en sortir chevaux et voitures, et cela, non pas une fois, mais souvent, très souvent dans le cours du voyage.

D'autrefois il voyage pendant les froids excessifs d'un hiver rigoureux. A la fin de la journée son lieu de repos est vite trouvé, une petite touffe de bois sera le lieu de cam-

pement; la neige est écartée, le feu s'allume et dans un instant le repas est préparé, mais quel repas! .... Pour le prendre avec son extrême frugalité, une buche de bois sera le siége du Prélat. Quelques instants après une couverture étendue sur la terre glacée sera le lit où il demandera à un sommeil réparateur les forces dont il a besoin pour continuer sa pénible course du lendemain.

Mes frères, ces détails peuvent ne faire que peu d'impression sur nous, mais, avec les idées que nous avons de la civilisation, du confortable, imaginons-nous un jeune homme élevé délicatement, voyageant dans l'immensité de la forêt, accablé de fatigue, dévoré par la faim, les membres engourdis par le froid, disons nous que c'est un évêque qui, au sortir de ces forêts, sera environné de gloire et d'honneur. Nous aussi, nous l'admirerons; nous ne nous étonnerons plus que tout Israël et Juda l'aiment. *Omnis Israël et Judas diligebat David.* Et nous dirons dans notre enthousiasme: *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem evangelizantium bona.* A ces privations, à ces fatigues viendront quelquefois s'ajouter les souffrances du cœur... c'est quand après avoir parcouru des centaines de lieues, supporté toutes sortes de privations, l'ennemi viendra détruire le fruit de ces labeurs; c'est quand l'infâme commerce des boissons démoralisera son peuple et l'éloignera de l'homme de la prière, ou bien quand la moisson devenue abondante manquera d'ouvriers, que la récolte menacera de se perdre..... ou bien enfin, quand Dieu le permettant, toujours pour le plus grand bien, un fléau de quelques heures anéantira complètement le fruit de plusieurs années de sacrifices. Mes frères, le souvenir du 14 Déc. 1860 ne s'effacera jamais de votre mémoire: Le cri "au feu" s'est fait entendre. Toute la population est bien vite sur le théâtre de l'incendie. Tous sont à l'œuvre, mais efforts inutiles; la cathédrale qui faisait l'étonnement des étrangers et l'orgueil des catholiques de St. Boniface ne fut plus bientôt qu'un monceau de ruines, le Palais épiscopal, une riche bibliothèque, un mobilier convenable... les flammes avaient tout consumé. Ce jour-là, Monseigneur, éloigné de trois cents lieues de votre Cathédrale, seul avec un compagnon de voyage, vous vous plaigniez de la rareté du bois, qui ne vous permettait pas d'allumer un bon feu, vous aviez froid, vous aviez faim, vous étiez fatigué, vous regrettiez votre palais; vous trouviez désagréable le sifflement du vent qui agitait la cime des arbres de la forêt; Ah! vous nous permettrez de le dire, vous l'avez dit avant nous, vous auriez dû plutôt bénir la Divine Providence, de vous épargner les déchirements de cœur que vous aurait causé la vue des désastres qui ve-

naient fondre sur vous. Mes frères, je le sens, je renouvelle vos douleurs, je rouvre la plaie encore saignante du cœur de votre Archevêque; mais il a besoin de votre amour, il me semble que je la ravive en ce moment, je continue donc. Il arrive d'un long et pénible voyage, cinquante-cinq jours de marche en hiver, quarante-quatre nuits passées à la belle étoile...... il arrive...... de sa belle église il ne reste plus que des pans de murs calcinés...... de sa maison il ne reste rien...... du mobilier pas une chaise...... de la garde-robe de l'Evêque, de ses prêtres, de ses domestiques, pas une épingle...... de la bibliothèque pas un volume.... des archives pas une feuille de papier......

Ah! suivez-le, mes frères, l'évêque si cruellement éprouvé!...... le voilà à genoux au milieu des ruines, il les arrose de ses larmes; mais qu'il est grand!...... qu'il est magnanime dans sa douleur! nouveau Job, il s'écrie: *Dominus dedit. Dominus abstulit*...... il ajoute: *Bonum mihi quia humiliasti me.* Merci, mon Dieu: et craignant que le péché ne fût la cause de son malheur, il crie vers le Seigneur: *Parce, Domine, parce populo tuo*......

Grande fut l'épreuve, mais grand aussi fut le courage qui l'accepta, et la résignation qui le supporta...... Je passe une série d'événements qui ont signalé la période que nous parcourons; il en est un qui les résume tous et qui en donne la plus juste appréciation; c'est la haute estime du Souverain Pontife pour l'Evêque; il en a donné au monde entier une preuve éclatante, en le créant Archevêque de la Province Ecclésiastique de St. Boniface.

III. Vous attendez maintenant de moi, mes frères, que je vous dise un mot de l'archevêque aimant son pays d'adoption, et s'efforçant de lui être fidèle. Les événements sont encore trop près de nous, mais quand le calme sera devenu parfait dans les esprits, les intelligences comprendront mieux que, dans cette période, peut-être la plus agitée de sa vie, l'Evêque a pris surtout pour règle de conduite les graves enseignements qui lui étaient donnés au jour de sa consécration épiscopale. Alors on lui disait: *Veritatem diligat neque eam deserat aut laudibus aut timore superatus.* On ajoutait encore: *Non ponat tenebras lucem neque lucem tenebras.*

L'Evêque donc, comme St. Ambroise, comme St. Athanase, prend pour devise dans les rapports avec l'Etat, qu'il ne lui est pas permis de conniver aux fautes des meilleurs gouvernements; et que toute faiblesse dans la cause de la vérité est à la fois un crime contre Dieu et contre la patrie elle-même.

Il sait par expérience, que tout ce qui affaiblit la Religion, par un contre-coup funeste, ne tarde pas à affaiblir la so-

ciété et l'ordre qui y règne. Il se souvient de cette parole d'un des plus illustres évêques de nos jours, celui qu'on appelle le nouveau St. Hilaire des Gaules, " que loin de " nous savoir gré de nos condescendances en matière de " religion, et de tout ce qui touche aux principes de la mo- " rale, les hommes éclairés devraient nous faire les plus " amers reproches de toute complaisance qui précipite la " ruine des états et la chûte des trônes."

Eh bien! mes frères, l'histoire de votre pays aura plus tard une page qui dira une fois de plus au monde ce que c'est qu'un évêque aimant Dieu, l'Eglise et son pays; l'histoire dira la sagesse du Prélat, qui, sans méconnaître le prix d'une sécurité acquise aux particuliers, s'effraie, s'alarme de l'impuissance d'une demi mesure pour le salut de la nation, mais ce que déjà vous savez tous, c'est son courage, dans le cours de ce martyre de cinq longues années, infligé à son cœur de père et de pasteur; puissiez-vous comprendre aussi bien la prière qu'il emprunte au Roi Prophète pour vous l'adresser: *Fili mi, Absalon, quis mihi tribuat ut ego pro te moriar.* Mes frères, celui dont vous célébrez aujourd'hui la vingt-cinquième année d'Episcopat, a donc été le parfait missionnaire, l'évêque modèle, le citoyen dévoué, puisque le caractère distinctif de sa vie a été la force d'âme: *Ipse enim egrediebatur et ingrediebatur ante eos.* Je la trouve belle, mes frères, la coïncidence de ce mémorable anniversaire avec la fête qui se célèbre aujourd'hui dans tout le Canada, avec les démonstrations éclatantes que vous connaissez.

La fête de St. Jean-Baptiste réveille dans tous les cœurs le religieux patriotisme, qui fait le bon canadien, le vrai citoyen. Vous, messieurs, qui avez fondé et qui composez la belle société de St. Jean-Baptiste de St. Boniface, vous avez voulu par là vous mettre à l'unisson avec vos frères du Canada; je vous en félicite, mais nous vous en avons dit assez, ce me semble, pour vous faire comprendre que vous trouvez au milieu de vous le type vivant du vrai patriotisme. Aimez votre pays, messieurs, comme l'aime votre Archevêque, écoutez les enseignements du premier pasteur, et vous joindrez à cet amour celui de la Religion. Religion et Patrie, ce sera le cri de votre cœur; oui, respect et amour à l'une et à l'autre et Manitoba sera vraiment le Canada, avec ses fervents chrétiens et ses bons citoyens.

Que me reste-t-il à ajouter? *omnis autem Israel et Judas diligebat David.*

Vos illustres Suffragants, Monseigneur, vos frères en religion vous aiment et vous révèrent; et s'ils marchent à pas de géants dans la voie des sacrifices, c'est que vous les y avez devancés.

Votre peuple, vos chers diocésains et toutes les tribus sauvages bénissent aujourd'hui votre nom en recueillant le fruit de vos labeurs.

Le Canada, votre pays, fiers de vos luttes et de vos triomphes s'unit de cœur à la fête de ce jour, et les sons harmonieux de ce splendide instrument, don généreux des admirateurs de votre courage, ne sont encore qu'une faible image de l'union des cœurs et de l'harmonie des sentiments pour apprécier une carrière si pleine d'héroïsme dans l'œuvre de Dieu et de l'Eglise.

Mais il est un cœur qui s'unit à nous en ce jour de fête par le sentiment de la foi vive qni l'anime, par l'ardente et sainte affection qu'il vous porte, Monseigneur, vous le savez déjà, et des paroles bien senties nous le disaient, il n'y a qu'un instant, c'est le cœur de l'illustre et saint évêque de Montréal, il est ici, le vénéré pontife, représenté par un des prêtres de sa confiance, par l'homme de son choix, et ce choix, pouvait-il hésiter à le faire dans la personne de celui qui fut toujours votre ami?

Le Clergé de Montréal, si attaché à Votre Grâce, est heureux d'avoir auprès d'Elle, deux de ses membres, ces deux autres dignes prêtres dont la joie la plus pure, vous le savez, Monseigneur, est de trouver l'occasion de vous témoigner un dévouement sans bornes.

Enfin, puisque je représente le chef de la famille dont vous êtes, Monseigneur, le fils très dévoué, laissez-moi vous dire qu'il se réjouit de votre bonheur, qu'il applaudit à ce triomphe récompense de vos vertus; et vos frères disséminés sur toute la surface de la terre, se souviendront toujours avec un saint et légitime orgueil qu'ils ont pour frère en religion l'illustre et courageux Archevêque de St. Boniface.

Mes Frères, je n'ai plus qu'un mot à ajouter, c'est celui qui termine le second livre des Rois : *Et œdificavit ibi David altare Domino, et obtulit holocausta et pacifica et propitiatus est Dominus terræ et cohibita est plaga ab Israël.* L'autel, vous l'avez reconstruit, Monseigneur; cette magnifique église, sortie comme par enchantement des ruines et des décombres de l'incendie, est encore le fruit de votre zèle et de vos labeurs.

Laissons maintenant continuer l'adorable sacrifice, et pendant que l'hostie sainte sera offerte, nous serons tous avec vous, Monseigneur, pour offrir au Dieu tout bon, vingt-cinq années de travaux, de fatigues, de larmes et d'épreuves, puisse ce double sacrifice être en ce jour la victime de l'holocauste et de la paix !

Oui, mon Dieu, bonheur au Prélat, paix à son peuple *ad*

multos annos, ajoutées aux vingt-cinq années qui nous font célébrer des noces d'argent. Et, Seigneur, ne lisez-vous pas dans tous les cœurs ce souhait et cette prière. Mon Dieu ! encore vingt-cinq ans et des noces d'or mettront le comble au bonheur. Ce bonheur, je vous le souhaite, mes frères, avec celui d'une éternité heureuse, mais aussi avec la bénédiction de Monseigneur.

Après la Messe Mgr. l'Archevêque fut reconduit de nouveau au palais en procession.

Tout le monde avait pris place autour de la galerie de l'Archevêché, l'Hon. M. J. Dubuc, président de la St. Jean-Baptiste, fit à Sa Grâce lecture de l'adresse suivante :

Monseigneur,

La solennelle et touchante démonstration de ce jour parle bien hautement au cœur de la population française et catholique de cette province. Elle nous dit que cette belle fête de vos noces d'argent est un jour de réjouissance, et nous nous réjouissons.

Elle nous dit que le Ciel nous a beaucoup aimés en nous accordant le bonheur de jouir pendant vingt-cinq ans du dévouement et de la sollicitude paternelle d'un si zélé et vénéré pasteur, et nous remercions le Ciel d'un aussi inappréciable bienfait.

Elle nous dit encore que l'Eglise, par ses chants d'allégresse, sait honorer, même pendant leur vie, les apôtres et les serviteurs que Dieu lui a envoyés, et nous, enfants de l'Eglise, nous nous joignons à notre mère pour entourer d'hommages celui qui est aujourd'hui l'objet de ces manifestations joyeuses.

Et nous désirons offrir à Votre Grâce l'expression des ssntiments qui nous animent.

Qu'il me soit donc permis, Monseigneur, au nom de la population d'origine française et de la Société St. Jean-Baptiste de Manitoba, à l'occasion de cette brillante solennité qui couronne vos vingt-cinq années d'épiscopat, de vous renouveler l'assurance de notre sincère attachement, de notre profonde gratitude et de notre affection filiale.

Ce jour nous est cher à plus d'un titre.

Nous fêtons celui qui représente au milieu de nous le Vicaire de Jésus-Christ, le Saint Vieillard du Vatican, et nous chômons en même temps le glorieux patron de notre

nationalité. Cette démonstration fait vibrer en nous, à la fois, la fibre religieuse et la fibre patriotique, double motif de nous réjouir.

Mais ce mouvement de réjouissance, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de votre élévation aux sublimes fonctions épiscopales, n'est pas restreint aux limites de Manitoba.

Il s'est aussi manifesté d'une manière bien marquante dans cette terre bénie qui vous donna le jour, la généreuse et sympathique Province de Québec.

Oui, Monseigneur, nos frères aînés de Québec veulent partager avec nous le privilége de célébrer vos noces d'argent. Et si la petite population de Manitoba est heureuse de fêter en vous un père bien-aimé, la Province de Québec vous réclame avec fierté comme un de ses enfants les plus distingués.

C'est un bonheur pour nous, Monseigneur, de voir cette Province éloignée si dignement représentée ici, aujourd'hui, par plusieurs membres éminents de son illustre clergé. Et pour marquer par un souvenir sensible et durable la part qu'ils prennent à cette fête, nos compatriotes de la Province-Sœur vous ont offert ce splendide et superbe instrument qui orne si magnifiqnement votre Cathédrale, et dont les graves et harmonieux accords vont rehausser d'une manière si admirable l'éclat de nos cérémonies religieuses Il sera l'emblême de l'harmonie qui ne cessera d'exister entre Votre Grâce, vos enfants d'ici et nos frères de là-bas.

Cette union nous est nécessaire. C'est grâce à elle, c'est grâce à votre bienfaisant intermédiaire qu'ont été créées, entre les deux populations, ces profondes sympathies qui nous ont été d'un si puissant secours dans les temps difficiles que nous venons de traverser.

Nous saluons également avec bonheur la présence des personnages distingués, qui représentent à cette fête d'autres clergés, d'autres populations, d'autres pays.

Il y a cinquante-sept ans, le Seigneur inspirait à un enfant du Bas-Canada, l'idée généreuse de traverser sept cents lieues de pays désert, et de venir planter un cep de sa vigne sur les rives sauvages de la Rivière-Rouge. Quelques années plus tard, ce cep de vigne prenait des développements, étendait au loin ses ramifications, et Monseigneur Provencher, votre illustre prédécesseur, était élevé à l'épiscopat.

Il y a trente ans, un autre enfant de cette terre canadienne-française, si féconde en missionnaires, recevait également d'en haut l'inspiration généreuse de voler à la conquête des âmes. Et le 24 Juin 1845, il disait adieu à son pays natal, quittait tout ce qui lui était cher, s'arrachait aux embrasse-

ments d'une mère chérie, et partait, plein d'un zèle apostolique, pour les vastes solitudes du Nord-Ouest.

Cinq ans plus tard, le 24 Juin 1850, l'immortel Pie IX, voulant donner un coadjuteur au digne Evêque de ces missions sauvages, nommait à cette haute fonction un des ouvriers qui avait le plus efficacement contribué à étendre au loin les rameaux de cette vigne plantée par Monseigneur Provencher.

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis. Pendant ces vingt-cinq années, la sollicitude de ce dévoué pasteur ne s'est pas ralentie un instant; elle s'est étendue, toujours empressée, à chacune et à la plus petite des brebis de son bien-aimé troupeau.

Cet heureux troupeau, c'est nous, Monseigneur.

Combien de fois n'avons-nous pas ressenti, dans les circonstances critiques, tant dans l'ordre spirituel que dans les choses temporelles, le bienfait de cette sollicitude et de cette protection salutaires.

Lorsque quelque calamité s'appesantissait sur nous, soit sous forme d'incendie ou d'inondation, soit par la destruction de nos moissons, et que la famine nous menaçait de ses horreurs, nous trouvions partout la main bienfaitrice de ce dévoué et infatigable pasteur, encourageant les uns, secourant les autres, donnant des consolations à tous, allant exposer notre détresse à nos frères du Bas-Canada, et demander leur assistance qui ne lui fut jamais refusée.

Sous le rapport de l'éducation, que ne lui devons nous pas? Quels sacrifices personnels n'a t-il pas fait au milieu de nous, quels efforts et quel zèle n'a-t-il pas déployés en allant dans d'autres pays solliciter et obtenir d'immenses secours pour répandre autant d'instructions que possible parmi ses enfants de la Rivière-Rouge !

Si aujourd'hui beaucoup de citoyens arrivés à l'âge mur, et presque toute la génération nouvelle, ont l'avantage de posséder une éducation qui leur est d'une si grande utilité, à qui en revient le mérite? N'est-ce pas à celui qui a tant fait pour établir des écoles, créer et entretenir des maisons d'éducation supérieure dans ce pays?

Je dirais volontiers ce qu'il a fait pour nous dans les différentes phases des événements qui se sont déroulés durant ces quatre ou cinq dernières années, mais il préfère que nous taisions ces choses, et je me tairai.

Quant à l'incalculable somme de bien opérée dans les âmes pendant les vingt cinq années d'apostolat de ce prélat dévoué, il ne nous appartient pas de le dire. Celui qui tient compte d'un verre d'eau donné en son nom est seul en état de l'apprécier.

Après ces vingt-cinq années de travail incessant, de marche continue sur le rude sentier du missionnaire, ce beau jour sera une étape importante dans votre long et laborieux pélérinage. Et il fait bon pour nous, qui avons vu vos labeurs, de contempler aussi ce jour de légitime délassement.

Mais ce n'est qu'une étape, dès demain, vous endosserez de nouveau la livrée de l'ouvrier du Seigneur, vous reprendrez votre houlette, et vous continuerez à consacrer chaque instant de votre existence au bien-être de votre troupeau.

En terminant, permettez-moi, Monseigneur, d'exprimer un vœu, le vœu que forment aujourd'hui tous ceux qui ont l'avantage de pouvoir vous appeler leur pasteur. Nous demandons au Tout-Puissant qu'il daigne, pour notre bonheur, vous faire parvenir jusqu'à la seconde étape.

Après vos noces d'argent, puissiez-vous voir un jour la population française et catholique de cette Province venir dans la Cathédrale de St. Boniface, célébrer, d'une manière aussi cordiale et aussi enthousiaste, et avec encore plus d'éclat s'il est possible, la glorieuse solennité de vos noces d'or.

Monseigneur répondit à peu près en ces termes:

M. le Président et Messieurs,

En entendant la lecture d'une adresse si élogieuse, je serais tenté de croire à une exagération ; ce qu'il y a de certain, c'est que l'éclatant témoignage que vous rendez au peu de bien que j'ai pu faire dans ce pays, me rend plus impérieuse l'obligation de lui consacrer ce qui me reste de force et d'énergie. Si j'avais besoin d'une récompense extérieure pour m'encourager, les démonstrations de ce jour, l'éclatante expression et de votre respect et de votre dévouement, m'offriraient une ample compensation aux sacrifices et aux peines qui s'attachent nécessairement aux pas du missionnaire et aux devoirs de la charge épiscopale.

Ces sacrifices et ces devoirs sont non-seulement adoucis, mais même rendus agréables par l'affection que l'on nourrit pour ceux au milieu de qui l'on vit. On m'a souvent fait un reproche, que dis-je? on m'a même fait un crime de trop aimer le peuple de Manitoba et du Nord-Ouest.

Si c'est là un péché, j'avoue, Messieurs, que je suis bien plus coupable qu'on ne l'a jamais dit ou même imaginé. Et

je ne vous étonnêrai pas, vous, Messieurs, en vous parlant de mon attachement si sincère et si vif pour vous tous.

Puissent nos amis de la Province de Québec qui ont tant fait pour nous être utiles et agréables, entendre la voix de la reconnaissance qui fait battre nos cœurs en ce moment; puissent les échos de nos immenses prairies et de nos grands lacs retentir jusque sur les bords du St. Laurent pour dire à la vieille province canadienne que ses enfants de Manitoba n'ont pas dégénéré, et que les splendeurs de cette fête nationale font naître dans leurs âmes les plus douces émotions que peut inspirer l'amour de la religion et de la patrie.

Je vous remercie, M. le Président, et vous tous, Messieurs, qui en avez si bien assuré le succès.

Les Catholiques Irlandais de Winnipeg qui se trouvaient représentés par les officiers de la Société de St. Patrice, complimentèrent Sa Grâce à leur tour par la bouche de leur président, M. Geo. B. Bemister et offrirent un magnifique cadeau.

La procession se reforma et alla reconduire jusque chez lui l'Hon. M. Dubuc qui remercia les membres de la St. Jean-Baptiste, et tous ceux qui avaient pris quelque part à la célébration de la fête.

Dans l'après-dînée Mgr. l'Archevêque reçut les deux télégrammes suivants.

Sa Grâce en fit part incontinent aux amis qui l'entouraient, et exprima le vif plaisir que lui causaient ces excellentes marques de sympathie.

MONTRÉAL, 24 Juin 1875.

A Monseigneur Taché, Archevêque de St. Boniface,

Bouquet de Noces d'Argent — Sympathies cordiales — douces symphonies de l'orgue—bonheur — joie — succès — paix—bonne santé—longues années—récolte abondante — prospérité.

IGNACE,
Evêque de Montréal.

Le chapitre, le clergé, le peuple de Montréal.

BOUCHERVILLE, 24 Juin 1875.

A Mgr. l'Archevêque Taché,

Le curé, le desservant, le vicaire et les amis vous demandent de les bénir. Veuillez accepter leurs meilleurs souhaits à l'occasion de vos noces d'argent.

THOMAS PEPIN.

Boucherville est la paroisse où Mgr. Taché a été élevé et le vénérable M. Pepin qui en est le curé est un ami intime de Sa Grâce.

LES PAUMOTOUS.

TRADITIONS ET COUTUMES.

IV

CONSECRATION DES PREMIERS-NÉS.—CIRCONCISION.—MARIAGE. FUNERAILLES.

(*Suite et fin.*)

Ici reparaît le ministère public du grand-prêtre qui, cette fois, ne prie plus Tané, le maître de la vie, ni Tama, le dieu Sauveur. Il n'a devant lui que des cadavres, peut-être déjà en putréfaction, qu'aucune puissance ne saurait rendre à la vie. Il s'adresse donc à Tiki, le père des hommes, le premier et le grand prévaricateur qui, par son péché, a introduit la mort dans le monde. Et, s'il s'adresse à lui, ce n'est pas tant pour le prier que pour lui rappeler son péché et les lamentables fruits de mort que ce péché ne cesse de produire dans sa malheureuse postérité. Aussi, lui fait-il, ironiquement, hommage du cadavre, comme s'il lui disait : " — Le corps que tu nous a transmis, tu l'as toi-même reçu de la terre ; mais, s'il nous faut le lui rendre inanimé, c'est parce que tu l'as tué par le péché que tu nous as fatalement transmis avec la vie. " Qui ne reconnaît ici la doctrine de saint Paul et l'enseignement de l'Église, aussi bien que la tradition constante et universelle de toute l'antiquité juive et païenne sur l'existence et les suites funestes d'une faute originelle ?

Quelquefois, cependant, on jetait le cadavre à la mer, surtout lorsque le défunt en avait exprimé le désir.

Après les obsèques, la famille du défunt s'empressait de se procurer tout ce qu'elle pouvait de nourriture pour défrayer l'appétit des nombreux invités qui, passant soudain d'un deuil de commande à une joie folle, se livraient aux danses les plus obscènes. Ces danses duraient au moins deux jours.

Le troisième jour, la scène changeait complètement. De comique et lascive, elle devenait tragique et cruelle. Armés,

qui d'une lance, qui d'une scie, qui d'une hache, ils se jetaient les uns sur les autres, se faisant réciproquement de larges incisions dans le dos. J'en ai vu les cicatrices sur bon nombre d'Indiens. C'était à qui souffrirait le plus pour le défunt, à qui aurait le plus de coups et de meurtrissures, à qui serait le plus horriblement couvert de plaies et de sang.

Cependant les pleureurs, occupés depuis l'enterrement à la confection du petit coffret destiné à recevoir les reliques du défunt, observaient de loin et avec attention tout ce qui se passait. Lorsqu'ils jugeaient qu'il y avait assez de sang répandu pour apaiser les mânes du défunt, satisfaire ses appétits sanguinaires, ou peut-être pour venger ses crimes et payer ses dettes envers la divinité, ils se précipitaient dans la mêlée, et, en vertu de l'autorité absolue dont ils étaient investis par le fait même de leurs fonctions, ils arrachaient les instruments de discipline des mains de ces nouveaux flagellants et mettaient ainsi fin au carnage.

Le coffret terminé, et le défunt purifié par le sang de ses amis, on procédait à la cérémonie de l'apothéose. On introduisait dans le coffret le paquet de reliques prises sur le cadavre, et ainsi que je l'ai raconté, on allait solennellement exposer le tout sur le maraé voisin, où le mort prenait rang parmi les dieux et les ancêtres vénérés du pays.

V

MOEURS. — ARMES DES PAUMOTOUS. — SCÈNES D'ANTHROPOPHAGIE. CONCLUSION.

Avec les idées grossières et cruelles que nos Paumotous se faisaient de la divinité, il est clair que, chez eux, la connaissance du bien et du mal était à peu près nulle, la conscience muette, et le sens moral complètement oblitéré. Aussi, se livraient-ils, sans scrupule et sans remords, à la rapine et au libertinage toutes les fois qu'ils croyaient pouvoir le faire impunément. Le mormonisme kanak, dont ils ont été pendant quelque temps infestés avant leur conversion au catholicisme, ne modifia en rien leurs idées et leurs mœurs. Ce n'est qu'à la lumière de la vraie foi que leur conscience s'est éveillée, éclairée et formée insensiblement et que leurs mœurs se sont peu à peu adoucies et épurées.

Autrefois, c'est-à-dire il y a cinq ans à peine, les Indiens de Fangatau et de Takoto n'avaient de l'homme que l'apparence extérieure. L'expression hébêtée du visage, le front ridé et recouvert d'une longue crinière, la cruauté du regard, tout révélait plutôt la bête fauve que l'être créé à l'image et à la ressemblance d'un Dieu infiniment bon. Les enfants, avant même d'arriver à l'âge de raison, étaient abandonnés et obligés de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Les vieillards et les infirmes, délaissés de tous, finissaient misérablement leur triste vie.

A l'état sauvage, nos Paumotous vivaient disséminés sur les bords de leurs îles, groupés cependant par famille. Le chef ou le membre le plus influent établissait ou consacrait son autorité par la construction d'un maraé, fait, qui en même temps, l'instituait prêtre unique. De temps immémorial, le droit de propriété s'était introduit chez eux par l'occupation et la culture du territoire. Chaque pied de cocotier avait pour maître celui qui l'avait planté ou hérité de ses ancêtres. Les landes et les bruyères de pandanus, ainsi que les portions limitrophes correspondantes de la langue intérieure, avaient pour propriétaires les indiens qui, les premiers, y avaient séjourné ou élevé une hutte.

Mais, bien que reconnu en principe, ce droit de propriété était, dans la pratique, loin d'être respecté. Semblables à une troupe de vautours qui s'abat sur une proie sans défense, les guerriers les plus puissants et les plus audacieux accouraient à la mort de leurs voisins, dépouillaient sans pitié leurs femmes et leurs enfants, enlevaient tout ce qu'ils pouvaient emporter, même la case du défunt, et s'emparaient de la terre, de laquelle ils chassaient les légitimes propriétaires.

D'autres fois, nos insulaires se tendaient des piéges et cherchaient mutuellement à se voler leurs biens et leurs femmes. La crainte d'une vigoureuse résistance, de cruelles représailles, ou des maléfices de quelque sorcier, pouvait seule les retenir. Aussi, leur vie s'écoulait-elle triste et inquiète entre la convoitise du mal et la crainte de la vengeance. Ils n'avaient jamais, comme bien souvent ils me l'ont répété, une nuit entière de tranquillité. Ils veillaient

sans cesse la lance au poing, et faisaient toujours bonne garde autour de leur hutte.

Leurs armes ordinaires étaient la lance et le kamia (demi-mâchoire d'une grosse anguille de mer attachée à un bâton en guise de scie), dont ils déchiraient le corps de leurs adversaires. Si quelqu'un des combattants venait à être grièvement blessé, la lutte se continuait plusieurs jours jusqu'à ce que la parenté du blessé en eût tiré vengeance. D'ordinaire, ils cherchaient moins à se faire mal, qu'à s'effrayer mutuellement par d'horribles grimaces et par des cris sauvages.

Quand ils attaquaient leurs voisins ou qu'ils étaient attaqués par eux, ils se servaient encore de la fronde et de flèches armées d'os de poisson. Dans ces combats, ils ne faisaient aucun quartier ; ils massacraient impitoyablement, n'épargnant ni l'âge ni le sexe ; et puis, des cadavres, décapités et cuits à la vapeur dans leurs fours, ils faisaient d'horribles festins.

Telles étaient les traditions et les coutumes des îles que j'évangélise depuis quatre ans, au fond de l'archipel Paumotous. Il est évident qu'elles ne leur étaient pas propres ; elle étaient générales et communes aux autres îles de l'ouest et de l'est. Selon tout probabilité, c'est même de l'ouest qu'elles furent importées dans les îles de l'est par les premiers aventuriers qui se fixèrent.

A Takoto, on ne compte que six générations depuis l'arrivée des premiers habitants connus de l'île. La population avait atteint en ces derniers temps le chiffre considérable de 500 au moins ; mais une épidémie, et plus encore la perte successive de plusieurs embarcations, l'ont réduità 200 et quelques habitants. C'est aussi le chiffre de la population actuelle de Fangatau. Celle de Fakahina est inférieure.

Ces trois îles, les dernières évangélisées des Paumoutous, sont, pour ainsi dire, devenues les premières par l'avantage immense qu'elles ont sur toutes les autres d'être catholiques, sans aucun mélange d'hérétiques. J'ai successivement passé, depuis deux ans et demi, de six à dix mois dans chacune de ces îles. Je me suis activement occupé de catéchiser la population, de créer des écoles, de former des instituteurs, des

catéchistes et des ouvriers ; enfin de bâtir des église, et des écoles.

Tous les indigènes sont baptisés ; mais, si la polygamie et le concubinage public n'existent pas au milieu d'eux, les mœurs d'un grand nombre laissent encore beaucoup à désirer. On ne se massacre plus, mais trop souvent encore les femmes se prennent aux cheveux, et les hommes se crochètent aux dents, du moins à Takoto. Quelquefois aussi, dans un premier mouvement de colère, ils saisissent encore leur lance et leur harpon de pêche qu'ils brandissent violemment en poussant des cris sauvages. Ce sont là les derniers restes de l'ancienne barbarie, qui ne tarderont pas, je l'espère, à disparaître sous l'action puissante de la grâce.

Je finis en rapportant une prophétie païenne qui annonça, en termes clairs et précis, l'arrivée du missionnaire catholique dans ces îles. Il y a six ou sept ans, lorsque le brick mangarévien toucha à Takoto, quelques catholiques mangaréviens ou paumotous descendirent à terre. Ils cherchèrent à apprivoiser les naturels et à leur donner quelque idée du grand Dieu des chrétiens et leur annoncèrent que, bientôt, des missionnaires de l'Europe viendraient les instruire de sa parole. Le grand prêtre, se levant alors, leur répondit qu'ils le savaient déjà ; car, un jour qu'il offrait le sacrifice sur le maraé, l'idole lui dit que, sous peu, tous les dieux et tous les ancêtres du maraé deviendraient muets, que le maraé lui-même serait abandonné, et que toute la population de Takoto servirait un dieu étranger, plus puissant qu'eux tous, qui leur serait annoncé par des prêtres vierges, vivant sans femmes, et portant de longues robes noires.

Aujourd'hui, la prophétie est réalisée. Non seulement les maraés ont été abandonnés, mais ils ont été détruits, et, de leurs pierres éparses, on a élevé un temple et un autel au vrai Dieu que nos Kanaks sont heureux de connaître, d'adorer et de servir.

NECROLOGIE.

Au moment de publier ce numéro des *Annales* nous regrettons d'apprendre la mort de Monseigneur CHARLES LAROCQUE, Evêque de St. Hyacinthe, arrivée Jeudi le 15 Juillet courant, à l'âge de 66 ans. Nous esquisserons la vie de ce pieux Prélat dans notre prochain numéro.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Etablie dans le Diocèse de Montréal, par Monseigneur LARTIGUE, est la plus ancienne de toutes les œuvres du Diocèse.

Le 9 Octobre 1837, le premier Titulaire de l'Eglise de Montréal avait demandé au Souverain Pontife le *pouvoir* d'ériger une Association sous le titre : Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les *privilèges et Indulgences* accordés à l'Association de Lyon pour le même but. Le 7 Janvier 1838, Grégoire XVI répondit par la S. C. de la Propagande : *Pro gratiâ juxta petitâ ; accordé tel que demandé.*

Enfin, le Mandement d'érection fut publié le 18 Avril 1838.

Cette Association prit, en naissant, un accroissement qui fit voir tout d'abord et l'appel chaleureux de l'Evêque Titulaire, et la coopération ardente et fidèle des Diocésains. Pendant plusieurs années, elle subsista vivant de sa propre vie dans le Diocèse et faisant les œuvres qu'avaient en vue ses fondateurs. Elle venait en aide aux missions et paroisses pauvres, elle contribuait à l'érection ou à l'achèvement des Eglises ou Chapelles et fournissait une subvention convenable aux prêtres pour accomplir dignement les fonctions dont ils étaient revêtus. Plusieurs années après sa fondation, les Directeurs du conseil central de Lyon, apprenant les résultats de cette association modelée sur la leur, et jouissant des indulgences accordées alors par le Souverain Pontife, telles que mentionnées dans le Mandement de l'érection par Mgr. Lartigue, *supplièrent* à plusieurs reprises Mgr. Bourget de s'unir à la direction du conseil central de Lyon. Sans vouloir prétendre que cette union donnerait à l'Association de Montréal de nouvelles faveurs ou indulgences, ils représentaient que les Associations particulières, réunies toutes en une seule, auraient davantage le cachet de catholicité qu'ont les œuvres générales de l'Eglise. Ils représentaient de plus que la publication des Annales de l'œuvre toute entière serait plus facile et d'un intérêt plus grand. Mgr. Bourget consentit à mettre son association sous la direction générale des conseils centraux de Lyon et de Paris.

Les aumônes recueillies dans ce Diocèse depuis longtemps et qui jusqu'alors avaient été reparties suivant les intentions de l'Ordinaire seul, furent pour la première fois transmises à Lyon, qui accordait une part de la caisse générale, devant être distribuée encore à la volonté du même Ordinaire. Quelquefois la destination des aumônes du Diocèse était faite avant même la perception du revenu

de l'œuvre, par le conseil central. Ainsi une année, l'argent collecté dans le Diocèse de Montréal fut envoyé à l'Évêque de [illegible] suivant l'ordre de Lyon. On comprend facilement que dans l'organisation générale, il peut se rencontrer des intérêts froissés, qui sont oubliés, quand au lieu d'être en règle générale, ils ne sont qu'à de rares exceptions. C'est à chaque Évêque à voir ce qui serait le plus avantageux dans la perception et la distribution des aumônes, en soumettant cependant leurs vues aux conseils centraux de Paris et de Lyon. Généralement ces conseils s'empressent d'écouter les représentations des Évêques. C'est ainsi que la représentation de l'Archevêque de Québec fut favorablement accueillie; il demandait que l'argent ne fût pas envoyé à Lyon, mais retenu pour les œuvres diocésaines, en union cependant pour les Annales et la direction générale de Lyon. Le tout fut accordé, moyennant une allocation par le bureau de Québec, pour quelques missions ou [illegible] dans notre Puissance. Comme cette faveur paraissait nécessaire pour le Diocèse de Montréal, elle fut instamment demandée. Ne recevant aucune réponse favorable, l'Évêque de Montréal, tout en regrettant cette séparation, remit l'œuvre de la Propagation de la Foi sur son ancien pied d'existence dans son Diocèse, contribuant aux soins de ses propres missions. L'œuvre, comme autrefois, jouit des mêmes privilèges signalés par Mgr. Lartigue. Aujourd'hui encore remplit également son but, en priant pour les missions en général, et en venant en aide à l'intention de celle et des pasteurs, qui sont dans ce Diocèse.

Cependant quoiqu'elle n'ait pas contribué comme avant son union avec Lyon au soutien des missions de Témiscamingue et d'Abitibi, elle n'a pas cessé de regarder comme siennes les missions de l'Orégon et l'établissement des Sœurs de Charité au Chili. Les nombreux enfants qu'elle a dans ces contrées savent tout ce qu'ils doivent à la généreuse sympathie de leurs frères de Montréal, ainsi que ceux du Nord-Ouest et ceux qui sont disséminés sur la frontière américaine.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTRÉAL.

TRENTE-SIXIÈME NUMÉRO, SEPTEMBRE 1875.

SOMMAIRE.

VANCOUVER, (Nouvelle Bretagne) 139
NORD-OUEST 144
BIOGRAPHIE DE MGR. CHS. LAROCQUE 146
TONG-KING OCCIDENTAL 153
MADAGASCAR 157
LE IEU-KOUANG, (Kiang-nan, Chine) 160
DÉPART DE MISSIONNAIRES 168

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
30, RUE ST. GABRIEL.

1875

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

SEPTEMBRE 1875.

TRENTE-SIXIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
30, RUE ST. GABRIEL.

1875

Permis d'imprimer,

+ IG. Ev. de Montréal.

VANCOUVER (Nouvelle Bretagne.)

Mgr. Seghers et M. l'abbé Auguste Brabant firent visite l'an dernier aux tribus sauvages répandues sur la côte occidentale de l'île de Vancouver. Ces Indiens, ayant bien accueilli la parole de Dieu, les deux missionnaires sont allés les visiter de nouveau au mois de septembre dernier.

La lettre suivante, écrite par Mgr. Seghers le 4 mars 1875, est la relation de ce second voyage.

I

Nous nous embarquâmes sur le même schooner qui nous avait si heureusement transportés au printemps (1) Partis de Victoria le 2 septembre 1874, nous arrivâmes, six jours après, à Iouclouliet, sans autre accident qu'un échouement de quelques heures sur un banc de sable dont la marée montante nous eut bientôt dégagés. Le 8 septembre, fête de la Nativité de la Saite-Vierge, nous quitâmes Iouclouliet, sur un petit canot monté par trois Indiens. Nous fîmes, en longeant la côte, 80 milles en trois jours. Arrivés à Nootka, emplacement autrefois occupé par les Espagnols, nous rencontrâmes un navire de guerre anglais. Aussitôt que le capitaine, qui est protestant, eut appris notre présence, il descendit à terre et nous proposa de nous conduire au camp des Kyouquots, terme de notre voyage. Comme notre plan était de nous rendre directement au cap Cook, pour revenir de là à Victoria en visitant chaque camp sauvage de la côte, nous acceptâmes avec reconnaissance l'offre du capitaine. Le lendemain, à 5 heures du matin, nous partîmes de Nootka sur le *Boxer* où nous reçûmes, de la part des officiers anglais, la plus respectueuse et la plus cordiale hospitalité.

---

(1) Depuis, ce petit schooner a fait naufrage. Quelques heures ont suffi pour le mettre en pièces. Pour nous, c'est une véritable perte.

Nous visitâmes chaque camp d'Indiens. Les sauvages que nous venions de visiter nous débarquaient au camp voisin. Chez les Clayoquots, nous fûmes forcés de renoncer à ce mode de transport. L'Océan était tellement agité, les vagues étaient soulevées avec une telle furie, que les Indiens n'osèrent mettre un canot à la mer. Pour ne pas perdre de temps, nous fîmes la route à pied jusqu'au camp des Iouclouliets. Nous mîmes à ce trajet trois jours et deux nuits. Il fallut marcher le jour et coucher la nuit sous une pluie battante ; il fallut nous frayer un chemin à travers les broussailles, grimper le long des côtes et sauter de rocher en rocher. Nos provisions étant épuisées, nous fûmes réduits à ramasser quelques moules et à les manger toutes crues. Vers la fin du troisième jour, nous arrivâmes à Iouclouliet. Il était temps. Nos chaussures et nos vêtements étaient en lambeaux, et nous tombions de faim et de fatigue. Nous visitâmes ensuite les Toquats, les Ohyots, les Sichats, les Opitchesats ; puis nous traversâmes à pied l'île de Vancouver, en passant près du sommet d'une montagne de 3,000 pieds d'altitude. Arrivé sur la côte orientale de l'île, un canot nous transporta à Naïmo, et, de là, nous parvînmes facilement à Victoria, après une absence de plus de deux mois.

Tel a été notre itinéraire. J'y ajouterai quelques détails sur la réception qui nous fut faite par les Machelats, tribu que nous considérons comme la meilleure de la côte occidentale de notre île.

II

Les Machelats savaient déjà que nous étions sur la côte. Comme la saison des pluies approchait, toute la tribu, selon un usage immémorial, s'était transportée au pied d'une haute montagne, pour y passer l'hiver. Un bras de mer, de plus de 40 milles de long, met cette montagne en communication avec l'Océan Pacifique. Dès notre arrivée, le chef, qui n'avait point quitté la côte, envoya deux des sau-

vages qui nous accompagnaient pour rappeler la tribu. C'était inutile. Toute la tribu revenait à force de rames. La veille, surpris par la nuit, nous avions dormi à la belle étoile sur les cailloux du rivage. Une famille de Machelats, ayant vu de loin le feu que nous avions allumé, avait, dès la pointe du jour, annoncé notre présence aux Machelats. Ceux ci, au lieu de se rendre directement au camp, descendirent sur l'autre bord du petit golfe; puis, après s'être lavés dans une rivière voisine, ils revêtirent ce qu'ils avaient de plus beau.

Vers deux heures de l'après-midi, nous vîmes une vingtaine de canots défiler, l'un après l'autre, vers la mer. Tout à coup, à un signal donné, tous mettent simultanément à la voile; et, poussée par une forte brise, la flottille s'avança lestement de notre côté. Les Indiens débarquèrent en observant un religieux silence. Leurs costumes étaient pittoresques. Nous remarquâmes un enfant affublé d'une chemise descendant jusqu'aux talons et qui portait au cou un long col de papier. Sur le dos d'un vieillard, qui s'était fait une veste d'un sac à farine, on lisait, en grosses lettres: "moulin impérial."

La *tribu* se rassembla dans la loge du chef, la seule qui fût debout, car en se rendant dans leurs quartiers d'hiver, les sauvages emportent les planches de leurs loges. Ils nous demandèrent la permission de dire les prières, qu'ils savaient déjà. Tous firent le signe de la croix, et d'une seule voix, récitèrent, sans en omettre un mot, l'oraison dominicale et la salutation angélique.

Aussitôt nous nous mîmes à l'œuvre, et, avant notre départ, toute la tribu savait par cœur le symbole des apôtres, les commandements de Dieu, les commandements de l'Eglise, ainsi que différentes explications sur chaque point de ces prières. Le soir, après les exercices, les sauvages quittèrent la loge du chef pour prendre du repos. Le temps était très-mauvais, et, pour s'abriter contre la pluie, ils dormirent sous les voiles de leurs canots convertis en tentes. J'exprimai au chef mon regret de voir les Indiens forcés d'endurer tant de privations, et je lui proposai de les ren-

voyer le lendemain et de nous transporter au camp voisin. A ma demande, ces bons Indiens répondirent en riant : " *Kaltach okouk lain*, cette pluie n'est qu'une bagatelle. "

Nous passâmes trois jours au milieu d'eux. A la fin du troisième jour, nous plantâmes, sur le sommet d'un rocher qui domine le bras de mer et que l'on aperçoit de fort loin, une croix de vingt-trois pieds de hauteur. Je n'essaierai pas de décrire l'empressement de nos sauvages à préparer le bois, à porter les lourdes pierres destinées à l'affermir dans le sol, ni le recueillement avec lequel ils transportèrent et accompagnèrent la croix jusqu'au sommet du rocher. Avant de la planter, je leur fis réciter leurs prières et chanter leurs cantiques. Lorsque je l'eus bénite, les jeunes gens l'érigèrent, la fixèrent dans le sol et déchargèrent leurs fusils pour annoncer au loin que l'arbre du salut allait désormais porter des fruits de vertu et de bonheur là où le démon avait exercé son empire.

Trente cinq enfants, nés depuis notre première visite, ont reçu les eaux salutaires du baptême. Une jeune fille, déjà mourante, a été préparée à paraître devant le tribunal de Dieu.

Ce qui nous a le plus consolés, c'est de voir combien les sauvages avaient profité de nos instructions. Ils aiment éperdument leurs enfants. A notre arrivée chez les Kyouquots, nous demandâmes à l'un d'eux, appelé Némekaus, comment se portait son petit garçon que nous avions baptisé au printemps. Il nous répondit qu'il était mort. Nous nous tûmes, nous attendant à de fortes plaintes contre Jésus-Christ dont le baptême n'avait pas conservé la vie à l'enfant. Il n'en fut rien.

" — Avez-vous éprouvé beaucoup de peine, lui demandai-je ?

" — Non, répondit-il, ni ma femme non plus. Si vous n'étiez pas venu, nous aurions été inconsolables. Maintenant que nous savons que notre enfant est au paradis, parce que le prêtre lui a lavé le cœur, nous ne sommes nullement affligés. "

En terminant je suis heureux de vous annoncer que,

grâce aux secours de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, j'aurai, vers la fin de l'année, un hôpital catholique à Victoria, un couvent, une école de filles et un missionnaire à Naïmo et une station définitive au milieu de nos chers sauvages des côtes occidentales.

NORD-OUEST.

NOTRE-DAME DE BONNE ESPÉRANCE.

(GOOD HOPE, RIVIÈRE MCKENZIE.)

Des lettres de Good Hope, à la date du 1er Février dernier, mandent que les Sauvages étaient visités par la famine et la coqueluche. Tout le monde avait été atteint de la maladie, les enfants surtout. Beaucoup de ces derniers étaient morts par suite de la violence de l'épidémie.

Il y avait eu des caribous sur les terres des sauvages; mais ils avaient disparu dès l'automne, de sorte que les pauvres sauvages étaient réduits à ne se nourrir que de lièvres: heureusement qu'il y en avait à foison. N'eût été cette Providence, beaucoup de sauvages seraient morts de faim. Comme il y avait alors beaucoup de neige, on espérait faire une chasse facile au caribou, dans le cas où il serait revenu.

Des lettres de Providence nous apprennent que presque tout le district de McKenzie était menacé d'une grande disette l'hiver dernier.

Des traiteurs venus là par la Rivière Fraser et la Rivière la Paix avaient fait monter beaucoup le prix des orignaux, de sorte que les pauvres qui ne font pas la chasse ne savaient guère comment ils allaient pouvoir vivre.

Athabaska on craignait beauconp la disette pour cet été. La chasse avait été peu abondante au Nord du lac et le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui avait coutume d'avoir beaucoup de viande et de graisse à vendre, n'en avait plus au printemps qu'une très-minime quantité.

ST. ALBERT.

Nos lettres de St. Albert sont du 18 Mai. Il régnait à cette date un grand découragement parmi la population de St. Albert. Par suite des pluies torrentielles survenues l'été

précédent, presque personne n'avait pu faire de foin. Et à raison de ce manque de foin et de la rigueur exceptionnelle de l'hiver, il est mort une grande quantité d'animaux. Il y a même des habitants du lieu qui ont perdu toutes leurs bêtes à cornes.

Pour essayer de sauver les animaux chacun a dépensé jusqu'au dernier grain d'orge et à la dernière patate, de sorte que arrivé le printemps il n'y avait presque plus de semence nulle part.

La présence d'un petit corps de police à Edmonton a grandement contribué à exciter l'émulation. Ne trouvant pas d'avoine dans le pays, les gens de la police ont dû acheter de l'orge pour leurs chevaux.

Dans le mois de Mars dernier, Monseigneur Grandin a fait commencer, en face de la Cathédrale, un pont sur pilotis de 360 pieds de long. Cette construction était indispensable. Il y a à la porte de la mission de St. Albert une rivière bourbeuse où les chevaux et les hommes risquaient leur vie. Ce pont doit être fini maintenant. Il coûte $1300 dont la moitié est payée par la mission et l'autre par M. Hardisty, en son nom privé.

Sa Grandeur, Mgr. Grandin, était partie de St. Albert en barque le 4 mai, pour aller visiter les missions de Carlton, du Lac Vert, de l'Ile à la Crosse, du Lac Caribou, etc., et ne devait être de retour qu'au mois de septembre.

NECROLOGIE.

Mgr: de St. HYACINTHE.

Le vénérable Evêque de St. Hyacinthe est mort à l'Hotel-Dieu de sa ville épiscopale, dans la soixante-sixième année de son âge, après quelques semaines de maladie.

Depuis l'érection du diocèse de St. Hyacinthe, en 1852, c'est le troisième évèque qui disparaît du trône épiscopal. Rien ne faisait présager, un mois auparavant, une fin aussi prochaine ; mais la constitut on de Sa Grandeur, en apparence assez bonne, s'était minée sourdement ; de sorte que la maladie a pris empire sur elle, et a fait des progrès tellement rapides que Monseigneur est descendu dans la tombe, alors que tout chez lui annonçait plusieurs années de vie.

Le Diocèse de St. Hyacinthe a appris cette triste nouvelle avec douleur, car il a perdu en Mgr. Chs. Larocque un Evêque dont le nom sera gravé dans l'histoire ecclésiastique comme un bienfaiteur insigne de l'Eglise et de la ville de St. Hyacinthe. Homme d'action, de sacrifice et de dévouement, il laissera une mémoire que ses successeurs conserveront avec reconnaissance, et plus les années s'écouleront, plus on sera à même d'apprécier ce qu'il a fait pour la prospérité de l'Evêché et le bien du diocèse.

Mgr. de St. Hyacinthe naquit à Chambly le 15 Novembre 1809 du mariage de M. Henri Larocque avec Dame Sophie Robert. Dès son bas âge il fit preuve de talents remarquables. Le curé de Chambly d'alors, M. Mignault, pour lequel Monseigneur professa toujours la plus grande vénération, remarqua au catéchisme l'intelligence vive et précoce de l'enfant, cousin d'un autre jeune homme de Chambly, aux talents non moins grands, qui, plus tard, devait fournir à l'Eglise une brillante carrière comme prêtre et comme Evêque. Nous voulons parler du prédécesseur de l'Evêque défunt, Mgr. Joseph Larocque, que tout le monde aime et admire.

Alors qu'on concevait de belles espérances sur les deux jeunes Larocque, le vénérable Messire Girouard venait de fonder, quelques années auparavant, le Collége de St. Hyacinthe. On comprenait ce que pouvait produire de bien une institution semblable, alors que l'éducation était si peu répandue dans nos campagnes et que l'on ne comptait encore que trois maisons de ce genre à Québec, Montréal et Nicolet. Aussi les personnes à l'aise qui peuplaient les bords de la rivière Chambly, animées du plus pur patriotisme et d'un désir ardent de répandre l'éducation, décidèrent de se cotiser entre elle pour que chaque paroisse fit instruire deux élèves à St. Hyacinthe. Dieu qui avait des desseins particuliers permit que les deux Larocque fussent choisis, et c'est ainsi que Mgr. Charles fit son entrée au Collége de cette ville. Pendant le cours de ses études, il se distingua par la grande régularité de sa conduite et l'ascendant particulier qu'il prit sur ses confrères. Il était respecté de tous et se montrait écolier modèle. Ses talents brillèrent, mais dans la lutte il eut quelque fois le desous, car il lui fallait compter avec l'intelligence vive et le travail constant de son cousin Joseph.

Il prit la soutane en 1828 et, pendant trois ans, professa la méthode, la versification et les belles-lettres. Ordonné prêtre le 29 Juillet 1832, il fut nommé vicaire à St. Roch de l'Achigan ; de là à Berthier, en 1833. En 1835 il fut appelé à Chambly comme directeur du Collége où il demeura un an. La paroisse de St. Pie le posséda comme curé pendant quatre ans, de 1836 à 1840. d'où il s'en alla résider à Blairfindie, puis en 1844 à St. Jean Dorchester qu'il ne devait quitter que pour prendre possession du siége épiscopal du diocèse de St. Hyacinthe

Dans les différentes paroisses où il exerça le ministère il se fit remarquer par son éloquence et son aptitude aux affaires, et les anciens habitants de St. Pie parlent encore de lui avec éloge.

A St. Jean, il trouva un champ plus vaste pour exercer son zèle. Il y avait là une population nombreuse, comptant un certain nombre de protestants. Comme prêtre, il sut capter la confiance de ses ouailles, et comme citoyen, il

mérita l'estime et le respect même de ceux qui ne partageaient point ses croyancee religieuses.

Car Mgr. Chs. Larocque n'était pas seulement un prêtre pieux et régulier, mais, doué d'un physique remarquable, grand de taille, à la mine imposante, il avait des manières qui le faisaient rechercher de la bonne société ; il aimait la conversation et il prit un grand ascendant dans la ville qu'il desservait. On le consultait dans toutes les entreprises importantes.

Il dota St. Jean d'un magnifique couvent qu'il plaça sous la surveillance des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, et construisit une église spacieuse qui fait aujourd'hui l'ornement de notre ville sœur. Il fonda aussi un collége, mais son départ presqu'immédiat pour St. Hyacinthe en prévint le développement.

En 1854, M. le Curé de St. Jean accompagnait son Evêque, Mgr. Bourget, à Rome, où il assista à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Lors de son passage en France, il fut présenté à l'Empereur Napoléon III.

Pendant les trente ans qu'il fut curé, il se distingua comme prédicateur, si bien qu'on le jugea digne de prononcer l'oraison funèbre de Mgr. Lartigue, premier Evêque de Montréal. Il fut invité aussi à prêcher la St. Jean Baptiste à l'Eglise Notre-Dame à Montréal, et fit un discours fort remarqué. Nous citerons également le sermon magnifique qu'il prononça à St. Hyacinthe lors de la bénédiction de la première pierre du collége actuel.

Mgr. Larocque a aussi publié pendant qu'il desservait St. Jean, un livre de controverse qui a été remarqué dans le temps et a produit du bien.

Telle fut la vie du prêtre : voyons maintenant celle de l'Evêque.

Le Pape Pie IX, par sa bulle en date du 20 mars 1866, ayant nommé Mgr. Larocque évêque de St. Hyacinthe, celui-ci voulut se faire consacrer dans l'Eglise, où pendant une si grande partie de sa vie, il avait exercé les fonctions curiales. Il aurait voulu ne pas accepter le fardeau de l'épiscopat ; il y avait répugnance chez lui, car il lui semblait ne point posséder toutes les qualités requises pour faire un

Evêque ; mais il fallut se soumettre, et le 29 juillet 1866, Mgr. l'Administrateur de l'Archidiocèse de Québec, assisté des évêques de Montréal et d'Ottawa, le consacra évêque de St. Hyacinthe, ce jour se trouvant le 34e anniversaire de son élévation au sacerdoce.

Ce qui occupa d'abord l'attention de Mgr. Larocque, ce fut l'état dans lequel se trouvaient les finances de l'Evêché de St. Hyacinthe. Une dette énorme pesait lourdement sur l'Evêque ; les intérêts à payer annuellement étaient considérables et les revenus insuffisants. D'année en année, cette dette, alors de $40 à $50,000, s'accroissait, et il fallait des moyens énergiques pour faire face aux difficultés. Mgr. Larocque, en financier habile, (il en avait la réputation) n'était pas homme à négliger ces moyens. Il vit ce qu'il avait à faire, et prit une de ces résolutions extrêmes qui sauvent du danger, mais font quelquefois au cœur de ceux qui en sont les auteurs une plaie qui ne se cicatrise pas. Il résolut de laisser sa ville épiscopale, de s'éloigner de ses conseillers et de ses amis, d'abandonner son séminaire pour aller vivre dans une paroisse retirée, à Belœil, où il pourrait économiser suffisamment pour éteindre les malheureuses dettes de l'Evêché. C'était un sacrifice immense ; il voulut le faire. Pénétré du sentiment de ses obligations, il s'immola sans bruit et prit le chemin de l'exil. Ce sera un de ses plus beaux titres de gloire. Pendant sept ans il vécut loin de St. Hyacinthe, centre de ses pensées et foyer naturel de ses occupations, se soumettant à tous les inconvénients d'une pareille absence, aux voyages, à la multiplicité des correspondances. Mais il avait à cœur de vaincre ces embarras financiers, et Dieu qui scrute les consciences et les intentions voulut récompenser une si grande abnégation, en lui permettant de venir à bout de ses desseins. Monseigneur est mort, mais avant de mourir, il eut la consolation de voir disparaître entièrement cette dette considérable et son habileté et son dévouement triomphèrent des obstacles.

Pendant son épiscopat, il eut le bonheur, avec les Evêques du monde entier, d'assister au concile œcuménique du Vatican et de donner sa voix en faveur du dogme de l'in-

faillibilité du Pape. On ne pouvait pas attendre moins de celui qui, dans ses mandements, a fait preuve de tant de sollicitude pour maintenir, dans sa pureté, la doctrine catholique. Ses circulaires dénotent également qu'il tenait aux règles de la discipline et qu'il y attachait une grande importance.

Il y a deux ans, il eut la satisfaction de voir se réaliser un plan conçu par le premier évêque de St. Hyacinthe et auquel Mgr. Joseph Larocque avait travaillé lui-même. Ce fut l'introduction dans son diocèse de l'ordre des Frères Prêcheurs. Depuis plusieurs années on cherchait à faire venir en Canada les enfants du grand St. Dominique, et le premier dimanche d'octobre de l'an 1873, Mgr. de St. Hyacinthe présida lui-même à l'installation des Dominicains dans l'Eglise de Notre-Dame du Rosaire. Il eut donc l'avantage de fonder lui-même la première maison de cet ordre dans le pays.

Quand, il y a quelque temps, il se sentit atteint de la maladie qui devait l'emporter, il eut comme un pressentiment de sa fin prochaine. Il crut qu'il allait mourir et mit ordre à ses affaires. Il manifesta une grande résignation, demandant de prier pour que la volonté de Dieu s'accomplisse et non la sienne. Quoique possédant un caractère vif, il endura patiemment ses souffrances. Lui qui avait été si régulier, il se prépara à la mort avec cet esprit de foi qu'il avait toujours possédé. Le jour de l'examen des élèves du Séminaire, comme les membres du Clergé du Diocèse étaient réunis en grand nombre, il chargea Mgr. Laflèche de leur demander en son nom pardon pour les fautes qu'il aurait pu commettre à leur égard, donnant ainsi un bel exemple d'humilité chrétienne. Pendant sa maladie, il exprima combien il regrettait que l'état de sa santé ne lui eût point permis de visiter plus souvent les citoyens de St. Hyacinthe. Il parla avec éloge de leur charité, de leur assistance régulière à l'Eglise, dit combien de fois il avait été édifié à leur égard et qu'il était content des habitants de sa ville épiscopale.

Monseigneur a rendu l'âme le quinze juillet dernier, vers

huit heures et demie du matin, après une longue et pénible agonie.

St. Hyacinthe a perdu en Mgr. Chs. Larocque un ami et un bienfaiteur. Bien des préjugés avaient été répandus contre lui par quelques personnes animées d'un esprit d'hostilité et de haine regrettables. Il est vrai qu'il était arrivé là sous des circonstances difficiles et exceptionnelles. Les passions politiques étaient alors très vives, et au milieu de l'effervescence générale, Mgr. de St. Hyacinthe, de concert du reste avec les autres Evêques de la Province, fut obligé de lancer un mandement à propos du projet de confédération, pour mettre en garde les électeurs et leur dicter leurs devoirs. C'est ce qui donna lieu de la part de quelques personnes, imbues d'idées hostiles au Clergé, de représenter l'Evêque sous un jonr défavorable, afin de l'empêcher d'avoir cet ascendant que tout homme de sa position doit posséder sur ceux qu'il est chargé de diriger dans la bonne voie. On le redoutait ; on le calomnia, et on lui fit une guerre qui n'avait pour mobile que l'intérêt particulier. Dans la construction même de sa cathédrale, on opposa ses plans par dépit et vengeance, contrairement au vœu de la grande majorité des citoyens et au risque de nuire à la prospérité de la ville.

Monseigneur n'était pas homme à céder devant l'orage, son devoir d'Evêque d'ailleurs le lui commandait, et on ne peut s'empêcher de reconnaître aujourd'hui que sa conduite énergique exerça une influence salutaire dans le domaine des idées à St. Hyacinthe.

Maintenant que la tombe est refermée sur ce grand évêque, on pourra apprécier mieux les actes qu'il a faits. Il a rétabli l'équilibre dans les finances de l'Evêché ; au prix d'un grand sacrifice, il s'est exilé pour éteindre l'énorme dette qui écrasait le diocèse ; il a acquis à même ses deniers, au centre de la ville. le plus beau terrain qu'il y eut pour y asseoir la cathédrale future ; il a fait don personnellement du terrain nécessaire à la construction de l'Eglise ; le collége de cette ville a reçu de lui une somme de $4000 pour l'instruction de la jeunesse ; il a légué ses biens pour former

un fonds qui mettra l'établissement épiscopal à l'abri des dettes qui jusqu'a présent l'ont obsédé. Il a donc fait beaucoup ; la ville lui doit de la reconnaissance, et il passera à bon droit, dans l'avenir, comme un des Evêques qui auront opéré la plus grande somme de bien dans le diocèse de St. Hyacinthe.

/

TONG-KING OCCIDENTAL (ANNAM.)

LA SITUATION.

Mgr. Puiginier, vicaire apostolique du Tong-King occidental, écrit d'Ha-Noï aux "Missions Catholiques" le 1er mai 1875 :

Connaissant votre dévouement pour les chrétiens du Tong-King, si éprouvés par les massacres et par les désastres que leur ont fait subir les lettrés, je vous adresse quelques renseignements sur leur situation actuelle. (1)

A mon retour de Saïgon au Tong-King occidental, le 6 janvier dernier, les missionnaires, les prêtres indigènes et les chrétiens accoururent de toutes parts à la rencontre de leur père absent depuis 8 mois. Je n'avais jamais vu pareil empressement, et la joie eût été égale de part et d'autre sans le souvenir de nos récents malheurs. Mais la misère de mes chrétiens et les blessures dont plusieurs portaient encore les traces me rendaient leur rencontre bien pénible. Ils venaient avec l'espoir d'apprendre que justice leur serait rendue ; malgré toutes mes démarches, je n'avais pu, hélas ! obtenir aucune promesse formelle à cet égard. J'ignore encore si le gouvernement français exigera du gouvernement annamite la punition des meurtriers de nos prêtres et de nos chrétiens, et la réparation des dommages immenses qui nous ont été faits.

Les chrétiens dispersés ont enfin pu rentrer dans leurs anciens villages, à l'exception d'une paroisse qui commence à peine de se constituer ; mais leur indigence est extrême. Les neuf-dixièmes n'ont point encore de maison ; ils habitent, par groupe de trois ou quatre familles, dans de mauvaises baraques de trois ou quatre mètres carrés. J'ai distribué de larges aumônes, sans parvenir à soulager tous

---

(1) Voir les Nos. 41 et 44 de nos *Annales*.

ces malheureux dont la plupart n'ont absolument que leurs mains pour gagner leur vie : buffles, instruments de labour, tout leur a été enlevé. La disette de riz est venue augmenter la misère : la récolte de la fin de l'année 1874 a été généralement mauvaise, et, sur plusieurs points, entièrement perdue. D'autre part, les contributions et les corvées publiques sont fort lourdes, de sorte que même les daïens riches ne font plus de travaux.

Il aurait été de toute justice de dispenser du tribut les villages chrétiens, pillés et incendiés par les lettrés. Il n'en est rien : on exige d'eux, comme des autres villages, le tribut et les corvées. Ils n'ont pas de quoi s'acquitter : n'importe : on les poursuit, on les persécute, on les emprisonne.

En ce moment, la famine afflige près de sept cents chrétientés de ma mission ; dans quelques-unes, elle est horrible. Des prêtres m'écrivent que leurs paroissiens sont tellement exténués, que beaucoup n'ont pas même la force de se tenir debout ; il en est qui, dans l'espace de dix jours, ne voient pas un grain de riz. Le nombre de ceux qui meurent de faim est considérable ; on les compte chaque jour par centaines. J'ai envoyé un prêtre rechercher, le long des routes, les chrétiens qui meurent sans secours religieux. En Europe, on ignore à peu près ce que c'est que la famine ; au Tong King, pays jusqu'à présent fermé au commerce et où la population surabonde, ce fléau est assez ordinaire.

A la famine, les mandarins ajoutent les vexations. Ces jours derniers, on m'a communiqué, de plusieurs provinces, les ordonnances de préfets et de sous-préfets qui, obéissant à un décret du ministère, prescrivent de faire le recensement des chrétiens. Toutes ces pièces, y compris celle du ministère, portent, comme de coutume, les termes injurieux contre la religion chrétienne. Le nouveau traité défend bien l'emploi de ces expressions, comme il défend les recensements particuliers et l'obligation imposée jusqu'ici aux chrétiens de déclarer, tous les trois mois, s'il y a, ou non, des missionnaires dans leur village ; mais le gouvernement annamite ne semble pas se préoccuper beaucoup de l'observation de ces clauses, même après l'échange des ratifications qui vient de se faire à Hué. A chaque instant,

ce sont de nouvelles vexations qui coûtent cher à nos chrétiens, car tout se termine par une somme d'argent donnée aux mandarins inférieurs et à leurs employés.

Nous ne sommes plus au temps des persécutions ouvertes et officielles où le prêtre avait l'espoir du martyre; mais nous avons encore un grand pas à faire pour arriver à la vraie liberté de religion. Nous aurions tort de nous plaindre de ces tracasseries au moment où le Saint-Père est abreuvé de tribulations; aussi n'ai-je pas tant l'intention d'exprimer une plainte que de vous faire connaître notre situation, afin que vous nous accordiez une part dans vos prières.

Je vous ai parlé, au commencement de ma lettre, de chrétiens qui portent encore les traces des blessures reçues à l'époque des massacres. J'ai rencontré un grand nombre de ces vaillants confesseurs de la foi, vieillards, hommes faits, enfants de dix à quinze ans. Aux uns, les lettrés ont coupé les oreilles, aux autres, le nez ; d'autres ont les mains et les pieds brisés ; plusieurs sont infirmes pour le reste de leur vie et dans l'impossibilité de travailler. Ils se présentaient par groupes, parce qu'ils savaient que je leur distribuerais des secours particuliers. Ils ont reçu chacun trois ligatures (3 fr.) Les femmes et les enfants dont le mari ou le père ont été massacrés ont reçu aussi une part plus forte dans la distribution des aumônes, J'ai vu cinq de nos élèves qui ont été pour ainsi dire hachés à coups de sabre par les lettrés. Je vous ai parlé d'eux dans une de mes précédentes lettres.

Tous les pillards et les assassins sont restés impunis. Bien plus, leurs principaux chefs ont été récompensés par le roi. Aucune restitution n'a été faite aux chrétiens, et même une partie de leurs biens sont au pouvoir des lettrés.

Si les hommes refusent de nous faire rendre justice, nous aurons Dieu pour nous, et c'est entre ses mains que nous remettons notre cause. Lui ne nous fera point défaut.

Nous tirons d'une lettre de Mgr. Puginier, en date du 2 mai, les passages suivants :

Une grande famine afflige une partie de ma mission : les chrétientés ravagées par les lettrés ou par les rebelles chi-

nois en souffrent d'une manière horrible. J'ai fait de larges distributions d'aumônes, mais il m'est impossible de donner suffisamment à tant de malheureux qui manquent de tout, même de cabanes pour s'abriter et d'habits pour se couvrir. J'ai, en outre, à assister les prêtres de quatorze paroisses dont les maisons ont été incendiées et qui ne peuvent nullement compter sur les secours de leurs chrétiens entièrement ruinés. Nous sommes fortement éprouvés, mais nous continuons quand même à travailler avec courage.

MADAGASCAR.

Nous extrayons le passage suivant d'une lettre adressée par le R. P. Brégère à sa famille. Cette lettre est datée de Naméhana, décembre 1874.

" A Madagascar, les lépreux abondent. Comme partout, ces pauvres déshérités sont rejetés loin des centres populeux, dans un ravin profond, ou sur un plateau isolé. Seulement, entre la nation civilisée et la nation sauvage il y a cette différence, que la première se croit devoir à elle-même de fournir aux premiers besoins de ces pauvres êtres, et d'avoir journellement pour eux quelques soins ; tandis que la seconde ne connait ni ces pudeurs ni cette philantropie. Elle rejette tout simplement de son sein le malheureux malade, et semble lui dire : " Débarrasse-nous de ta vue ; va où il te plaira, et là, vis ou meurs, c'est ton affaire. " Du moins, en est-il ainsi à Madagascar, à quelques exceptions près. Nos malades malgaches s'isolent donc et se contruisent une petite case sur un de leurs champs, ou se groupent sur un terrain commun. A trois quarts d'heure de Naméhana, se trouve un de ses groupes : c'est ma léproserie d'Ambouloutara.

" Venez faire avec moi une courte visite à mes lépreux.

" Nous marchons à peu près trois quarts d'heure.— Mais où donc est-elle votre léproserie, me dites-vous ?—Ici, même. — Quoi ! ces niches à chiens sont la demeure de vos lépreux ? — Hélas ! oui. — Et votre église où est-elle ? — Je n'en ai point. Vous voyez cet arbre unique au tronc rugueux et au rare feuillage ; c'est à ses pieds que je réunis mes chrétiens. Je m'appuie à l'arbre, et ils se rangent en demi cercle. Un jour, leur délicate attention me ménagea une surprise, je trouvai au pied de l'arbre une jolie pierre plate pour m'asseoir, Aujourd'hui le gazon l'a recouverte d'un tapis vert et moelleux. Avançons, et voyez d'abord ces cases. L'architecture en est plus que modeste ; il suffit d'une demi-journée pour les construire. Voici le procédé : à l'aide d'un *angady* (pelle lourde et longue), on

creuse dans la terre un trou de deux mètres carrés sur un demi-mètre environ de profondeur. La terre, rejetée sur les bords, est pétrie et forme les murs, qui s'élèvent à la hauteur d'un demi-mètre au-dessus du trou. Sur ces murs, on jette une sorte de toit en joncs plats, et la case est faite. Une ouverture d'un demi-mètre environ de hauteur y donne entrée. Chaque lépreux a sa case. Là est son lit, une simple natte sur la terre nue, son foyer, sa petite provision de riz et d'eau : c'est tout son avoir.

" Ma petite communauté compte de vingt à vingt-cinq personnes, hommes, femmes et enfants. Vous allez les voir. Nous avons été aperçus. Les voilà qui sortent en rampant de ces espèces de tombeaux pour se réunir sous l'arbre. Allons nous-mêmes nous y asseoir sur la pierre plate recouverte de gazon.

" — Bonjour, mon père !

" — Bonjour, mes enfants ! Comment allez-vous ?

" — Nous allons tous très-bien.

" — Ils vont tous très-bien, disent-ils ! et un sourire illumine ces figures noires et boursouflées par la lèpre hideuse. Voyez ces pieds et ces mains sans phalanges, ces corps décharnés et rongés que recouvrent à peine des lambeaux d'une toile grossière de rafia ou de chanvre.

" — Allons, mes enfants, chantez un cantique.

" — Entendez-vous ces voix, cette harmonie, ces accords ! Moi, je ne les attends jamais sans émotion et sans plaisir. Les passants s'arrêtent au bord du chemin et moins habitués que moi, plusieurs se sont surpris versant des larmes. C'est que la lèpre n'a pas tout rongé dans mes enfants ; et, avec la voix, Dieu leur a laissé un esprit pour le connaître, et un cœur pour l'aimer ; et ils le chantent avec cet esprit et ce cœur, et leurs voix sont facilement harmonieuses et touchantes.

" Repartons maintenant. Vous avez vu de vos yeux cette misère : des lépreux sans asile, sans biens, sans secours, sans soins, même sans cet asile, l'église, où toute misère a droit d'entrée, parce que le consolateur de toute misère est là qui l'attend. Ces pauvres délaissés sont cependant ma joie, ma consolation et mon espérance. Des sept postes qui

me sont confiés, aucun n'a pour la religion le zèle et la constance de mes lèpreux. Partout je pleure des défections; là je n'en compte pas une seule ; là, l'hérésie me laisse tranquille. Un jour, cependant, un loup s'introduisit dans ma pauvre bergerie. Un protestant malgache vint insidieusement offrir à mes lépreux, sous couleur de philanthropie, de l'argent et des étoffes. L'argument, fort pour tout le monde, est décisif pour tout malgache. Eh bien ! les offres de ce prédicant furent refusées. Le chef de la communauté, un esclave prenant la parole, harangua son petit peuple : Nous ne devons rien recevoir des protestants, dit-il c'est un " leurre pour nous faire perdre notre foi. Si nous avons " besoin de quelque chose, nous n'avons qu'à nous adresser " au *Père*, et il nous le donnera s'il le peut. " L'avis fut adopté à l'unanimité, et on laissa partir, comme il était venu, le prétendu philanthrope.

" Et, me direz-vous, où prenez-vous vos ressources pour fournir à leurs besoins ? Je vous avouerai d'abord qu'il m'est possible de subvenir à tous. Réduit à mes seules ressources, je n'ai pu songer à soulager que leurs plus pressantes nécessités. Mais voici que mon œuvre inspire déjà quelque intérêt, et j'ai reçu, il y a quelques mois, la somme relativement importante de cinquante francs. C'est juste ce qu'il faut pour couvrir momentanément les membres nus et malades de mes lépreux. Mais à l'avenir qui y pourvoira ? Qui me donnera les moyens de construire, non une église somptueuse et vaste, mais un simple hangar pour mettre un peu à l'abri des intempéries des saisons, ces membres souffrants de Jésus Christ, et me procurer à moi-même la faculté de leur dire parfois la sainte messe ? Dieu, le père des malheureux, me viendra en aide, je l'espère. S'il le faut, j'irai tendre la main pour eux, qui ne le peuvent faire. L'inépuisable charité des catholiques d'Europe ne laissera pas sans secours des chrétiens, leurs frères. Ils se souviendront que c'est à Jésus Christ lui-même, qu'ils feront l'aumône d'un peu de leur superflu. "

LE IEU-KOUANG.

Le R. P. Palatre, S. J., missionnaire au Kiang-nan, adresse au journal "Les Missions Catholiques," la notice suivante, datée de Ki-kang-tsen, 24 juin 1874 :

Vers la fin de l'année dernière, un marchand vint me trouver et me dit :

" — Père, on m'a volé, il y a huit jours, pendant que je me trouvais à Tsin-pou pour mon commerce, 100 piastres et deux caisses d'habits. Ne pourriez-vous pas me permettre, pour découvrir le voleur, de faire faire le Ieu-kouang ?

" — Non ; lui répondis-je. Il n'est jamais permis à un chrétien de consulter les sorciers."

Cette réponse attrista quelque peu le marchand ; mais il obéit, et il aima mieux subir une perte considérable que de commettre une faute grave.

Les païens n'ont pas la même délicatesse de conscience. Le Ieu-kouang est une opération magique fort usitée parmi eux pour retrouver les objets perdus. Les chrétiens savent qu'elle existe, mais il est extrêmement rare qu'ils puissent y assister, car elle ne se fait qu'au milieu des ténèbres et dans le plus grand secret.

Un lettré chrétien du Pou-tong était, il y a deux ans, précepteur dans une famille païenne qui appela un sorcier pour faire le Ieu-kouang ; il assista à cette scène diabolique, et c'est de sa propre bouche que je tiens le récit qui fait l'objet de cette lettre.

Près du village de Sin-zé-hou, situé à deux kilomètres de la rive gauche de Ouang-pou, en face de Shang-hai et du quartier américain, habite une famille nommée Kio, dont le chef Kio-zeu-iong, mort il y a trois ans, laissa un commerce considérable entre les mains de son épouse Kio-zao-ze.

Kio-zao-ze avait fait à son mari de splendides funérailles, et, le 18 de la douzième lune 1872, elle en avait célébré l'anniversaire avec un faste extraordinaire. Plusieurs milliers de piastres dépensés en ces deux cérémonies, autant par vanité que pour rendre service à l'âme du défunt, diminuè-

rent sensiblement le trésor de la famille, lorsqu'un nouveau malheur vint fondre sur elle : 250 piastres furent volées dans la maison, et les commis ne pouvaient, malgré leurs recherches, découvrir les voleurs.

" — Il ne nous reste plus qu'à faire le Ieu-kouang, " dit Kio-zao-ze. Elle donna ordre d'avertir secrètement un sorcier de venir chez elle vers neuf heures du soir.

Le sorcier arriva à l'heure indiquée ; mais, en homme habile, avant de procéder à l'opération, il imposa ses conditions.

" — Je ne ferai pas le Ieu-kouang, dit-il à la veuve, à moins que tu ne promettes de me donner la dixième partie de la somme volée, c'est-à-dire vingt-cinq piastres, si le Ieu-kouang réussit. Et, comme il arrive quelquefois qu'il ne réussit pas, pour des raisons indépendantes de ma volonté, je ne le commencerai que lorsque tu m'auras remis cinq piastres, que je garderai comme salaire de mon travail. "

Kio-zao-ze tenait trop à recouvrer la somme volée pour ne pas accepter ces conditions. Elle remit les cinq piastres entre les mains du sorcier.

Celui-ci demanda si dans les maisons environnantes les lumières étaient éteintes. On lui répondit que tous les voisins étaient couchés et que personne ne viendrait troubler l'opération. Il se mit en devoir d'y procéder.

Dans le salon de la famille entrèrent le sorcier, les deux premiers commis, Ha-mo, le fils de Kio-zao-ze, âgé de douze ans, et son précepteur. La coutume chinoise ne permettant pas aux femmes de se tenir dans le même appartement que les hommes, Kio-zao-ze assista à l'opération dans une chambre voisine, dont la porte, ouverte sur le salon, lui permettait de tout apercevoir.

Le sorcier prit une table, la plaça au fond du salon, en l'appuyant contre la muraille, et déposa dessus deux flambeaux rouges qu'il alluma. Sur cette table, près de laquelle il s'était assis, il étendit une bande de papier jaune, longue de trente centimètres et large de cinq ; et, saisissant son pinceau, il y écrivit quelques caractères à l'adresse du démon : il le priait de lui venir en aide pour saisir l'âme du voleur. Il colla ensuite cette invocation sur la muraille,

entre les deux flambeaux, et, pour la soustraire à tous les regards, il la recouvrit d'une large feuille de papier blanc, longue d'un mètre.

" — Maintenant, dit-il, j'ai besoin d'un coq vivant ; y en a-t-il un à la maison ?

" — Ha-mo, dit Kio-zao-ze à son fils, va au poulailler et apporte un coq. Ne fais pas de bruit. Saisis-le par le cou pour l'empêcher de crier et d'éveiller les voisins. "

Ha-mo sortit. Quelques minutes après, il rentrait et remettait au sorcier un coq qui fut attaché par une corde au pied de la table, avec ordre de se cacher dessous et de n'ouvrir le bec que lorsque l'on réclamerait ses services.

Le sorcier demanda quelques poignées de riz sec et sept petites tasses en porcelaine.

Le riz, déposé sur la table en sept endroits différents, et grain par grain, représenta bientôt sept caractères cabalistiques que personne ne pouvait déchiffrer. Ils étaient disposés de manière à former un triangle, dont la base était tournée vers le mur, et la pointe vers l'opérateur, qui, sur chacun d'eux, plaça une tasse en porcelaine.

" — Avez-vous de l'huile et sept mèches pour allumer des lampes ? Apportez. "

On lui remit aussitôt un vase d'huile et une abondante quantité de mèches en moelle de jonc. Il versa de l'huile dans les sept tasses de porcelaine et y plongea les mèches qu'il alluma ; et, s'adressant à Ha-mo :

" — Jeune chef de la famille, pourrais-tu m'apporter une tasse d'eau froide ? "

Ha-mo s'exécuta de bonne grâce. Le sorcier plaça la tasse d'eau en dehors du triangle formé par les caractères de riz et les sept lampes allumées. Il tira ensuite de sa boîte magique une cassolette à trois pieds, la déposa entre les deux flambeaux rouges et la remplit de petits morceaux de bois de sandal, auxquels il mit le feu. Une fumée odoriférante s'éleva en l'honneur de Satan.

" — Grande dame, dit le sorcier, j'ai un service à te demander. Nomme-moi toutes les personnes qui habitent ta maison. "

Kio-zao ze les nomma.

" — Avant le vol, il y avait peut être quelque étranger chez toi ?

" — Oui ; un homme de Tsang-zo a couché ici, la nuit qui a précédé la disparition des 250 piastres.

" — Si je ne craignais de t'offenser, je te prierais d'écrire tous ces noms et de me les remettre. "

Kio-zao-ze écrivit les noms et les lui donna.

" — Maintenant, grande dame, il est nécessaire d'apporter trente à quarante piastres et de les déposer sur la table. "

Cette demande froissa quelque peu Kio-zao-ze. Elle n'en comprenait pas la raison et craignait peut-être que le sorcier ne voulût, à l'avance, percevoir la dîme des 250 piastres, qui, n'étaient pas encore retrouvées.

" — Il n'y a plus de piastres à la maison.

" — Grande dame. s'il n'y a plus d'argent chez toi, je me vois dans l'impuissance de continuer mon opération, car elle ne réussira certainement pas. "

Nouvel embarras. Kio-zao-ze, ne pouvant rétracter sa parole, eut recours à un autre moyen.

" — Veux-tu des objets d'argent au lieu de piastres ?

" — La chose est indifférente ; piastres, argent en lingots, objets en argent, tout cela m'est également utile. "

Kio-zao-ze alla chercher un écrin et déposa sur la table des bracelets et d'autres bijoux pour une valeur de quarante piastres.

" — Cela suffit. "

Et, prenant le papier sur lequel étaient écrits les noms des personnes qui habitaient la maison et de l'étranger de Tsang zo, le sorcier le plaça sous la cassolette et le recouvrit avec les bijoux.

Le bois de sandal était alors en flammes. Le sorcier prit un pinceau, l'humecta dans l'encre, s'agita au-dessus de la cassolette et se mit à écrire des caractères dans le vide. Après avoir ainsi écrit trois caractères, il prononçait des paroles inintelligibles, plongeait rapidement son pinceau dans les flammes et l'en retirait aussitôt. Il répéta vingt fois cette opération. Il écrivit ensuite, sur une feuille de papier, des caractères que lui seul pouvait lire et comprendre, et les plaça sous la cassolette, au-dessus des bijoux.

« — Maître, dit-il au premier commis de la maison, veux-tu venir devant la table et faire cinq protestations en regardant la cassolette ? »

Le commis dut se prêter à cette cérémonie qui n'était probablement qu'un hommage rendu au démon.

« — Grande dame, peut-être vais-je t'offenser, en t'adressant cette demande. Voudrais-tu te prosterner cinq fois, avec ton fils, devant la cassolette ? »

Kio-zao ze et Hamo se soumirent, comme le premier commis, à l'invitation du sorcier, et firent les cinq prostrations requises par les rites diaboliques. Ils en auraient fait cinquante, si cela eût été nécessaire.

Lorsque Kio-zao-ze et son fils se furent relevés, le sorcier prit un fauteuil et le plaça à quatre pas de la table.

« — Jeune chef de la famille, je te prie de t'asseoir dans ce fauteuil et d'obéir à tous mes ordres ; nous touchons au cœur de l'opération. Fixe les yeux sur le papier blanc que j'ai collé au mur et qui recouvre l'inscription que tu m'as vu tracer, après avoir allumé les flambeaux rouges. Regarde-le sans discontinuer. »

Ha-mo s'installa dans le fauteuil et ouvrit de grands yeux.

Le sorcier reprit son pinceau, le trempa dans l'encre, écrivit des caractère dans le vide, puis, le plongeant rapidemant dans la flamme du bois de sandal, il prononça des paroles mystérieuses.

Il avait déposé, sur un coin de la table, une vingtaine de petites bandes de papier ; il les couvrit de caractères et les remit au même endroit. Il se plaça ensuite entre la table et l'enfant, à qui il recommanda de fermer les yeux ; puis, prenant son pinceau, il l'agita en face des yeux de Ha mo, écrivant dans le vide une foule de caractères intelligibles. Cela fait, il prit une des petites bandes de papier, l'alluma à la flamme de la cassolette, l'agita de haut en bas en face de la grande feuille collée sur le mur, et, lorsque la flamme l'eut presque entièrement consumée, il la dirigea, par un mouvement précipité, vers les yeux de l'enfant en prononçant des paroles qu'aucun des assistants ne pouvait comprendre. Il répéta cette manœuvre jusqu'à ce que la dernière bande de papier fut brulée.

"— Jeune chef de la famille, nous sommes arrivés à la fin de l'opération. Attention ! Toi seul pourras voir ce qui va se passer. Les yeux d'un enfant ont seuls la vertu de découvrir ces choses mystérieuses. Sur le grand papier collé au mur, des caractères vont s'écrire d'eux-mêmes. Regarde bien, tu pourra les lire. Tu verras ensuite, sur le même papier, se dessiner, avec tout son ameublement, la chambre où les 250 piastres ont été volées ; puis la porte s'ouvrira. Tu apercevras une personne entrer. Alors redouble d'attention. Tu me diras si c'est un homme ou une femme ; sa taille, son âge, ses habits te seront, faciles à reconnaître ; elle ouvrira le coffre, y prendra les piastres et sortira. Attention ! "

Ha-mo écarquilla les yeux avec plus de courage que jamais. Le sorcier, en attendant le résultat, se mit à fumer. Après avoir tiré de sa pipe à eau quelques bouffées de tabac, il interpella l'enfant.

" — Vois-tu quelque chose ?

" — Rien n'arrive, ni caractères ni chambre.

" — Patience ! attendons un peu. "

Au bout de cinq minutes, le fils de Kio-zao-ze rompit le silence.

" — Je suis fatigué de tenir ainsi les yeux ouverts devant toutes ces lampes et ces chandelles allumées.

" — Repose-toi un instant ; j'ai un moyen de hâter l'issue de l'opération. "

Il trempa alors son pinceau dans la tasse d'eau froide et en aspergea la grande feuille collée sur le mur. Puis, ouvrant sa boite magique, il en tira de nouvelles bandes de papier sur lesquelles il écrivit des caractères, les alluma à la flamme du bois de sandal, les agita comme précédemment de haut en bas, le long de la grande feuille, puis les dirigea avec précipitation vers les yeux de l'enfant.

" — Maintenant, ouvre les yeux et regarde ; caractères, chambre et voleur, tout va paraître sur le mur. "

" — Je ne vois rien, absolument rien, ni chambre, ni voleur ; à force d'écarquiller les yeux, tout me paraît trouble, et sur la table et sur le mur. "

Le sorcier était déconcerté.

" — Allons ! un peu de patience dit Kio-zao-ze à son fils. La chose en vaut la peine ; il faut absolument retrouver ces 250 piastres. Patience donc ! et demain je te donnerai des sapèques pour tes menus plaisirs. "

" — Quant à toi, ajouta-t-elle en s'adressant au sorcier, recommence ton opération, si cela est nécessaire. "

Le sorcier recommença jusqu'à dix fois. Ha-mo se retournait en tous sens sur le fauteuil qu'il trouvait moins moëlleux que son lit ; et ses yeux s'obstinaient à ne rien voir. Il était près de deux heures du matin ; les coqs du voisinage chantaient déjà, et celui qui était attaché sous la table se mit à leur répondre, en dépit de la consigne.

" — Retirons-nous, dit Kio-zao-ze mécontente. Le jour ne tardera pas à paraître ; il est inutile de rester ici plus longtemps. "

La réputation et l'honneur du sorcier étaient compromis. Il proposa à la maîtresse de la maison de revenir la nuit suivante et s'engagea à recommencer ses diableries, sans nouveau salaire.

" — Reviens aujourd'hui à la même heure qu'hier. " dit-elle au sorcier.

Chacun se retira.

Le soir, vers neuf heures, le salon de Kio-zao-ze s'ouvrait pour une nouvelle séance. Deux sorciers s'y trouvaient réunis, celui de la veille et un autre qui venait lui prêter son secours. Les mêmes personnages prenaient place autour d'eux. Kio-zao-ze se disait que deux sorciers réussiraient mieux qu'un ; elle se croyait déjà sûre de recouvrer ses piastres. Ha-mo espérait occuper moins longtemps le fauteuil de la présidence et comptait sur une nuit plus heureuse que la précédente. Chacun se berçait d'espérance.

Le sorcier de la veille commença l'opération. Ha-mo arriva au fauteuil à point nommé, ouvrit les yeux d'une manière irréprochable, et finit par dire qu'il ne voyait rien. Ce début déconcerta et l'opérateur et les assistants.

Le second sorcier se mit à l'œuvre, non sans quelque inquiétude. Finalement la grande feuille de papier collée

sur le mur resta aussi blanche pour les yeux de Ha-mo, que pour ceux des autres personnes : rien ne s'y dessinait.

" — Quelle étrange chose !" se disaient les sorciers. Et ils se mirent à recommencer leurs diableries. La troisième opération fut nulle, et la quatrième ne réussit pas davantage.

" — Grande dame, dit à Kio zao-ze le sorcier de la veille, il doit y avoir, dans la maison voisine de la tienne, ou un mort, ou une femme en travail d'enfant.

" — Il y a un homme enfermé depuis longtemps dans son cercueil.

" — Inutile de continuer, reprit notre homme. Avec une femme en travail d'enfant ou un mort pour voisins, le Ieu-kouang ne réussit jamais.

Kio-zao-ze dut se contenter de cette explication, et les sorciers quittèrent sa demeure pour n'y plus rentrer.

Laissons au démon ses caprices ou ses impuissances. Mais il est une explication plus péremptoire que celle de ses adeptes. Dans le salon de Kio-zao ze, il y avait un homme de trop : le lettré chrétien.

Quand un chrétien se trouve mêlé au groupe qui entoure la table d'un sorcier, la puissance de Satan subit ordinairement un échec. Il est arrivé plus d'une fois, sur le quai de Shang-hai, que des hommes, voués aux sciences occultes, ont vu leurs opérations échouer complètement et ont plié bagage pour aller s'installer ailleurs en disant : — " Il y a ici dans la foule quelque chrétien ; je ne puis agir en sa présence."

Des séminaristes se sont parfois fait un jeu de s'arrêter devant des sorciers, aux jours de promenade, dans les rues ou sur les quais de Shang-hai. Il leur suffisait de faire en secret le signe de la croix ou de prononcer quelque pieuse invocation, pour mettre le démon en fuite et réduire à néant la puissance qu'il prête aux siens.

Si le Ieu kouang n'a pas réussi dans le salon de Kio-zao-ze, comme il réussit ailleurs, la cause n'en doit pas être rejetée sur le cadavre du voisin. Par sa seule présence, ou grâce aux objets de piété qu'il portait, le lettré a sans doute fait échouer toutes les manœuvres diaboliques des soreicrs.

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Lundi, le 6 du courant, huit Sœurs de Ste. Anne quittaient leur Maison-Mère de Lachine, pour les missions lointaines de l'Isle Vancouver, Colombie Anglaise, diocèse de Victoria. Elles étaient accompagnées du Rvd. M. S. White, sous-diacre, se destinant aux missions du Diocèse d'Orégon-City.

Le but généreux de ces Religieuses dévouées est de porter secours à leurs florissantes maisons de Victoria, de New Westminster et à leurs belles missions sauvages de Coutchine, et de Ste. Marie, où elles sont attendues avec anxiété déjà depuis plusieurs mois.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Etablie dans le Diocèse de Montréal, par Monseigneur Lartigue, est la plus ancienne de toutes les œuvres du Diocèse.

Le 9 Octobre 1837, le premier Titulaire de l'Eglise de Montréal avait demandé au Souverain Pontife le *pouvoir* d'ériger une Association sous le titre : Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les *privilèges et Indulgences* accordés à l'Association de Lyon pour le même but. Le 7 Janvier 1838, Grégoire XVI répondit par la S. C. de la Propagande : *Pro gratiâ juxta petitâ ; accordé tel que demandé.* Enfin, le Mandement d'érection fut publié le 18 Avril 1838.

Cette Association prit, en naissant, un accroissement qui fit voir tout d'abord et l'appel chaleureux de l'Evêque Titulaire, et la coopération ardente et fidèle des Diocésains. Pendant plusieurs années, elle subsista vivant de sa propre vie dans le Diocèse et faisant les œuvres qu'avaient en vue ses fondateurs. Elle venait en aide aux missions et paroisses pauvres, elle contribuait à l'érection ou à l'achèvement des Eglises ou Chapelles et fournissait une subvention convenable aux prêtres pour accomplir dignement les fonctions dont ils étaient revêtus. Plusieurs années après sa fondation, les Directeurs du conseil central de Lyon, apprenant les résultats de cette association modelée sur la leur, et jouissant des indulgences accordées alors par le Souverain Pontife, telles que mentionnées dans le Mandement de l'érection par Mgr. Lartigue, *supplièrent* à plusieurs reprises Mgr. Bourget de s'unir à la direction du conseil central de Lyon. Sans vouloir prétendre que cette union donnerait à l'Association de Montréal de nouvelles faveurs ou indulgences, ils représentaient que les Associations particulières, réunies toutes en une seule, auraient davantage le cachet de catholicité qu'ont les œuvres générales de l'Eglise. Ils représentaient de plus que la publication des Annales de l'œuvre toute entière serait plus facile et d'un intérêt plus grand. Mgr. Bourget consentit à mettre son association sous la direction générale des conseils centraux de Lyon et de Paris.

Les aumônes recueillies dans ce Diocèse depuis longtemps et qui jusqu'alors avaient été reparties suivant les intentions de l'Ordinaire seul, furent pour la première fois transmises à Lyon, qui accordait une part de la caisse générale, devant être distribuée encore à la volonté du même Ordinaire. Quelquefois la destination des aumônes du Diocèse était faite avant même la perception du revenu

de l'œuvre, par le conseil central. Ainsi une année, l'argent collecté dans le Diocèse de Montréal fut envoyé à l'Evêque de Buffalo suivant l'ordre de Lyon. On comprend facilement que dans l'organisation générale, il peut se rencontrer des intérêts froissés, mais qui sont oubliés, quand au lieu d'être en règle générale, ils ne sont qu'à de rares exceptions. C'est à chaque Evêque à voir ce qui serait le plus avantageux dans la perception et la distribution des aumônes, en soumettant cependant leurs vues aux conseils centraux de Paris et de Lyon. Généralement ces conseils s'empressent d'écouter les représentations des Evêques. C'est ainsi que la représentation de l'Archevêque de Québec fut favorablement accueillie. Il demandait que l'argent ne fût pas envoyé à Lyon, mais restât pour les œuvres diocésaines, en union cependant pour les Annales et la direction générale de Lyon. Le tout fut accordé, moyennant une allocation par le bureau de Québec, pour quelques missions au nord dans notre Puissance. Comme cette faveur paraissait nécessaire pour le Diocèse de Montréal, elle fut instamment demandée. Ne recevant aucune réponse favorable, l'Evêque de Montréal, tout en regrettant cette séparation, remit l'œuvre de la Propagation de la Foi sur son ancien pied d'existence dans son Diocèse, contribuant aux soins de ses propres missions. L'œuvre, comme autrefois, jouit des mêmes privilèges signalés par Mgr. Lartigue, aujourd'hui encore remplit également son but, en priant pour les missions en général, et en venant en aide à l'intention du culte et des pasteurs, qui sont dans ce Diocèse.

Cependant quoiqu'elle n'ait pas contribué comme avant son union avec Lyon au soutien des missions de Témiscamingue et d'Abitibi elle n'a pas cessé de regarder comme siennes les missions de l'Orégon et l'établissement des Sœurs de Charité au Chili. Les nombreux enfants qu'elle a dans ces contrées savent tous ce qu'ils doivent à la généreuse sympathie de leurs frères de Montréal, ainsi que ceux du Nord-Ouest et ceux qui sont disséminés sur la frontière américaine.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTRÉAL.

TRENTE-SEPTIÈME NUMÉRO, NOVEMBRE 1875.

SOMMAIRE.

ORÉGON—Lettre de M. L. Gaudin, Prêtre Missionnaire, à M. Malo, ancien Missionnaire........ 171
NORD-OUEST—Lettre de Sr. Youville à la Révérende Mère Assistante-Générale de l'Hôpital-Général de Montréal 178
SASKATCHIWAN—Lettre d'un Missionnaire........ 185
MANITOBA—1o. Lettre du R. P. Lacombe à M. P. Poulin, ancien Curé........ 187
2o. Obituaire........ 189
ROME—Pie IX et le Roi de Perse 190
TONG-KING MÉRIDIONAL—Lettres de M. Tessier, Missionnaire au Tong-King, et de Mgr. Croc, Vicaire Apostolique au Tong-King Méridional 193
BIRMANIE ORIENTALE, (Indo-Chine)—Lettre de M. Biffi, Préfet Apostolique, à Mgr. Marinoni, Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères de Milan........ 198

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
30, RUE ST. GABRIEL.

1875

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

NOVEMBRE 1875.

TRENTE-SEPTIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
[illegible], RUE ST. GABRIEL.

1875

Permis d'imprimer,

+ Ig. Ev. de Montréal.

ORÉGON.

SAINT-MICHEL DU GRAND-ROND, 22 Août 1874.

Au Révérend Père Malo, Ancien Missionnaire.

Mon Révérend Père,

C'est bien hardi de ma part de vous écrire de nouveau, si peu de temps après une première missive, mais j'ai compté sur votre indulgence et sur le persévérant intérêt que vous portez aux missions d'Orégon. Mettons donc de côté pour cette fois notre chétive personne pour vous entretenir de la mission sauvage de St. Michel du Grand-Rond, laquelle j'habite en ce moment. Il vous sera agréable d'entendre parler du vénérable missionnaire, qui depuis plus de quinze ans évangélise tout ce pays, et des religieuses dévouées qui depuis près de deux ans partagent ses privations et ses travaux.

Ces travaux, qui consistent principalement dans l'instruction et l'évangélisation, sont rudes et épineux, mais les fruits recueillis sont déjà consolants, et promettent pour l'avenir des résultats plus importants, les bases que l'on pose étant plus solides.

Le Père Croquet qui par un séjour permanent de douze années au milieu de ces tribus les a sauvées de la griffe des protestants, mérite vraiment le titre qui lui a été donné : de *Patriache des Indiens.* Ces douze premières années ont été des années de labeur et de grandes épreuves. Combattu par les agents protestants, administrateurs de la réserve ; empêché par eux de construire une église ; demandant l'autorisation de faire venir des religieuses pour l'éducation des sauvages ; et recevant de l'un d'eux cette réponse *protestante et libérale* : "Tant que je serai ici, ces femmes (sic !) ne mettront pas le pied dans la réserve ;" passant par mille obstacles divers, il continua toujours son chemin et est enfin arrivé au terme.

M. R. Père, vous avez vu sur les bords de l'Yam-Hill la demeure primitive de notre Patriache, c'est une hutte si misérable que les maisons des sauvages comparées à elle

sont de véritables palais. Et, cependant, cette cabane en bois, basse, étroite, mal-jointe et mal-couverte, servait aussi d'église aux premiers néophytes ; c'est dans ce misérable réduit qu'ils venaient apprendre les mystères de la naissance du Sauveur dans l'étable, et de sa mort sur une croix pour le salut de tous les hommes et en particulier pour leur salut à eux, pauvres sauvages, si faibles et si méprisés.

Enumérer les autres genres de souffrances que le courageux missionnaire eut à endurer pendant ces douze premières années serait un travail de longue haleine et difficile, car le bon Père ne raconte pas facilement aux hommes ce qui fera un jour sa gloire devant Dieu. Disons seulement que pour se soutenir à ce poste, il lui a fallu une santé *de fer* et un dévouement à toute épreuve ; vous allez en juger par ce fait que je puise dans le journal des religieuses, installées en Avril 1874 : " A notre arrivée, écrit l'une d'elles, nous " nous chargeâmes de blanchir le linge de l'Eglise..........
" celui du Père missionnaire était dans un tel état qu'il nous " fut impossible de le blanchir. Son lit était plus misérable " que celui des sauvages, les souris lui en disputaient la pos-" session, à tel point qu'on trouva dans sa paillasse un nid de " ces audacieux rongeurs."

Lui-même m'a avoué que souvent au retour de ses missions lointaines, il lui était arrivé de se mettre au lit sans souper, les vêtements mouillés, mourant de faim et de fatigue. Un peu de farine apprêtée d'une façon *quelconque* était sa nourriture habituelle, et il appelait festins les repas dans lesquels il avait du lard salé.

Obligé de desservir plusieurs postes parmi les blancs, il recevait par fois de leur charité quelques cadeaux en argent, en vêtements ou autres objets; mais il ne gardait rien de tout cela ; c'était pour ses bons amis les sauvages. Pauvre prêtre ! les bords de l'Yam-Hill ont été les témoins muets de ses prières, de ses souffrances et de ses larmes ; mais Dieu s'est laissé toucher et a daigné accorder un commencement de récompense à tant d'efforts persévérants.

Au moment où le Rév. Père Croquet se voyait sur le point d'être chassé de sa mission bien-aimée, pour être remplacé par un ministre de l'erreur, il apprit tout à

coup que les affaires ont changé de face ; un agent catholique venait d'être nommé pour administrer la Réserve, un prêtre catholique allait être officiellement autorisé à demeurer au milieu d'eux, et pour compléter la transformation, des religieuses des SS. NN. de J. M. d'Hochelaga vénaient se charger de la direction des écoles.

C'est le 16 Avril 1874 que ces courageuses missionnaires vinrent en effet s'installer au Grand-Rond, et dès lors tout a changé de face dans la Mission. Le bon Père n'avait pu s'occuper que des âmes et encore avec des difficultés sans nombre. Maintenant on va s'occuper des âmes des intelligences et des corps. La pauvre église aura les premiers soins, et verra avec étonnement son linge blanchi avec soin, son autel orné avec goût et ses ornements réparés.

Le missionnaire à son tour a dû *subir* l'industrieuse charité des religieuses et renoncer à faire lui-même sa cuisine pour devenir leur pensionnaire ; son linge, véritable trésor de pauvreté pour ne pas dire plus, a dû disparaitre et céder la place à du linge neuf et propre.

Quant aux pauvres sauvages, les courageuses religieuses ont entrepris deux tâches qu'elles remplissent avec beaucoup de couragé et de succès.

1° Guérir leurs corps chétifs et malsains des maladies engendrées par la misère et le manque de propreté ;

2° Eclairer et fortifier l'intelligence de leurs enfants par l'instruction et une éducation chrétienne. Ajoutons qu'elles viennent souvent en aide au Rév. Père missionnaire pour travailler à la guérison des âmes. J'espère avoir le temps de vous citer des faits consolants sur ce sujet.

Commençons par ce qui apparait tout d'abord ; l'extérieur, la santé et la propreté. Voici ce qu'à son arrivée écrivait la chère sœur Marie Perpétue Supérieure des religieuses : " Nous avons une quarantaine d'enfants garçons et filles, tous entassés dans un seul appartement. Il faut crucifier la nature pour entreprendre cette œuvre que nous avons acceptée pour l'amour de notre divin Epoux. Se voir au milieu d'une classe d'enfants sauvages, presque tous scrofuleux, d'un extérieur des plus repoussants, et d'une mal-propreté extrême, comment envisager un pareil specta-

cle sans sentir son courage ébranlé ! Mais leurs âmes pour lesquelles Notre Divin Sauveur, a versé son sang ne valent-elles pas tout le dévouement d'une simple religieuse."

La femme forte qui écrivait ces lignes, il y a quinze mois, a bien montré depuis ce dont est capable l'âme qui n'attend sa récompense que de Dieu. Aidée de ses Sœurs elle s'est mise à l'œuvre ; et ces pauvres enfants sauvages, naguère sales, scrofuleux, *galeux* et mangés par la vermine, se sont transformés peu à peu en de petits écoliers proprets, lavés et peignés ; leurs petits minois s'illuminent peu à peu d'un éclair d'intelligence ; et l'on sent qu'ils deviennent plus chrétiens à mesure qu'ils se civilisent ; leurs habits sont raccommodés avec plus de soin par les mères qui craignent sans doute les admonitions de la Sœur Supérieure qu'elles aiment beaucoup.

En classe les progrès des jeunes garçons seraient très-rapides si un reste d'affection pour le vagabondage ne les détournait souvent de l'assistance à l'école. A part ce défaut, ils sont très-doux, ne se fâchant presque jamais entr'eux, très-modestes, et obéissent sans résistance à la Religieuse qui les enseigne. Ils font des progrès rapides dans la lecture et dans l'écriture, le calcul embarrasse davantage ces intelligences neuves et peu habituées à réfléchir. En commençant ils parlaient tout-bas, il fallut distribuer des récompenses aux plus hardis, maintenant ils parlent haut et poliment. Du reste, la respectable Religieuse qui est leur institutrice a vraiment reçu du ciel tout ce qu'il faut pour une tâche aussi pénible ; jamais un mot qui indique l'impatience, ni même le mécontentement ; sa voix douce et ferme est celle d'une mère chrétienne qui sait se faire aimer et veut être obéie. Les grands garçons de quinze à seize ans sont les plus empressés à faire ce qui leur est commandé, parce qu'ils comprennent mieux que l'on ne cherche que leurs intérêts.

Quant aux petites sauvagesses, à l'arrivée des Sœurs ici, elles avaient toutes les misères et les infirmités des garçons, plus une intelligence moins développée et par suite moins d'aptitude pour l'étude ; aussi leurs progrès sont-ils moins sensibles que ceux des garçons. La Sœur Marie de l'Enfant-Jésus prend ces pauvres enfants le matin et ne les quitte

que le soir ; devenues soumises et moins sauvages, elles ne songent plus à quitter le lieu de la récréation pour aller courir sur les chemins ou dans les bois ; elles ont, comme les garçons, des voix douces et harmonieuses, et chantent pendant les offices avec piété et entrain. Dans sa visite, l'inspecteur étonné d'une transformation si rapide n'a pu s'empêcher de témoigner aux Religieuses sa surprise et sa satisfaction.

Quant à nos bonnes Sœurs je voudrais bien, mon Révérend Père, vous dire aussi un petit mot sur leur situation présente. Elles sont au nombre de quatre : La Sœur Marie-Perpétue, supérieure, et la Sœur Marie de l'Enfant-Jésus, chargées, la première, de la classe des garçons, et la seconde de celle des filles ; la Sœur Françoise, qui s'occupe du jardin et de différents travaux d'intérieur, et la Sœur Marie-Adolphe, qui est la cuisinière-en-chef des Religieuses, des enfants qui prennent tous leurs repas à la maison, et des deux Missionnaires actuellement résidants dans la Réserve.

Pauvres Religieuses ! On ne peut se faire une juste idée de leur complet dénuement, et des privations qu'il leur faut s'imposer tous les jours ; leur seule consolation est dans cette parole de notre Vénérable Archevêque : "Courage, mes Sœurs, leur disait-il un jour, plus les privations sont grandes, plus la récompense sera riche." En effet, leur maison blanche à l'extérieur et belle en apparence, n'est en réalité qu'une mâsure prête à s'écrouler au premier coup de vent ; le plancher est défoncé ; les planches des murs sont tellement disjointes que l'hiver dernier ces bonnes Religieuses ont failli geler avec leurs pauvres petites pensionnaires ; pour comble de malheur, l'unique cheminée en brique s'est écroulée pendant une veillée du dernier hiver ; la toiture est tellement délabrée que la pluie a partout ses entrées libres à la cuisine aussi bien qu'au dortoir ; je ne parle pas du dortoir, où un grand nombre de ces pauvres enfants ont reçu des douches tellement considérables, qu'il a fallu mettre des cuvettes sur leurs lits pour les protéger. Les Religieuses ne sont pas plus épargnées que les enfants ; l'hiver dernier toutes leurs provisions ont gelé ; et les rats, autre fléau du

pays, sont tellement nombreux sous leurs planchers, qu'une seule Religieuse armée d'un couteau en a tué une *soixantaine* dans l'espace de quelques heures, se contentant de les frapper au sortir d'un de leurs trous.

Mais en voici assez sur leurs souffrances, ce sont des filles de la catholique Eglise du Canada et leurs bons parents doivent être fiers de leurs enfants qui savent ainsi souffrir pour l'amour de Dieu et le salut des pauvres sauvages.

Je vous dirai cependant, mon cher Père, que les Religieuses d'Oaklan, leurs sœurs en religion, leur ont envoyé à plusieurs reprises des témoignages de leur amitié et de leur charité ; si bien que la masure qu'on appelle monastère a pu avoir sa petite chapelle ; la chambre la moins endommagée a reçu les objets du culte envoyé d'Oaklan, et là tous les jours les quatre Religieuses ont le bonheur d'entendre la messe et d'adorer le saint sacrement résidant au milieu d'elles. Ayant tout quitté, et ne possédant rien au monde, j'imagine qu'elles doivent souvent dire comme St Thérèse : " Mon Dieu et mon tout !! "

On rapporte qu'une petite sauvagesse voyant les statues et autres ornements envoyés de Californie, s'écria : " Sister, is this Heaven ! " Mais Montréal, la grande mère nourricière des missions d'Orégon, ne devait pas rester en arrière ; c'est d'abord la bonne Mère Véronique, d'Hochelaga, qui a envoyé des fleurs, et beaucoup d'autres objets précieux, pour la chapelle des Sœurs ; c'est une bonne Dame de Montréal, Madame Marchand, qui a donné un bel ostensoir par le moyen duquel le bon Dieu bénit chaque dimanche et les Religieuses et les pauvres sauvages. Puis Madame Haudley des Dalles a fait cadeau d'un tapis pour la chapelle ; M. Thibaud, missionnaire à Portland, de son côté a envoyé deux ornements. Le Missionnaire était content, et les Religieuses pleuraient de joie en voyant tant de cœurs généreux secourir leur misère.

Mais les bonnes Religieuses ne se contentent pas de recevoir, elles donnent à leur tour, et leurs cadeaux en valent bien d'autres ; c'est ainsi que deux jeunes sauvages un garçon et une fille, convertis et instruits par elles ont pu recevoir le Baptême et faire leur première Communion ;

dernièrement la jeune convertie entendant des protestants lui dire que toutes les religions étaient bonnes excepté la religion catholique : " Et bien moi, je vous dis, répondit-elle, que toutes les religions sont mauvaises et que la religion catholique est la seule bonne ! " Ces petites victoires de eurs élèves sur le monde et l'esprit du monde consolent nos bonnes Religieuses, et fortifie leur courage pour supporter dun nouvel hiver dans leur vieille maison ; car l'incurie de certains hommes, et peut-être la malveillance des autres retarde de plus en plus la recontruction de cette maison, reconstruction si nécessaire pour ces pays de montagnes où les hivers sont fort rigoureux, et pour les jeunes garçons eux-mêmes qui n'ayant pas de dortoir sont obligés de retourner chaque soir chez leurs parents, souvent à de grandes distances.

L'hiver dernier cinq de ces petits sauvages, orphelins et sans appui, ont préféré coucher toutes les nuits dans une grange voisine de l'école et quand la paille fut mangée, ils couchèrent sur une planche, protégés seulement par une méchante couverture. Ces cinq jeunes gens qu'on m'a fait connaître, sont aussi édifiants dans leur conduite que les enfants des meilleures familles dans nos pays catholiques. Ce matin encore, deux d'entr'eux venaient s'agenouiller pieusement à la Sainte-Table. Disons en terminant que la nouvelle génération des Sauvages promet, si elle est fidèle à son Dieu et désireuse de s'instruire de plus en plus, promet, dis-je, de marcher à peu-près à l'égal des blancs Qu'il en soit ainsi, et que cessant d'être sous la tutelle du gouvernement, ces bons sauvages puissent gérer leurs affaires eux-mêmes et pratiquer leur religion avec une connaissance moins imparfaite de notre croyance et de nos mystères.

Je renvoie à une autre fois de vous parler du triomphe oratoire du Rév. Père Croquet sur un Metis venu pour prêcher la danse superstitieuse comme moyen de salut.

Votre confrère toujours reconnaissant.

L. GAUDIN,

Ptre. Mis.

NORD-OUEST.

Lettre à la Rvde. Sœur Charlebois, Assistante Générale,

Hôpital Général, Montréal.

HOSPICE ST. JOSEPH, LAC-LA-BICHE, 12 Avril 1875.

Très Chère Sœur Assistante-Générale,

A l'arrivée du courrier (2 Mars), je recevais votre petit billet du 16 Décembre. Je lus et relus ce consolant billet avec des sentiments de reconnaissance si vivement sentis que j'en pleurais à chaudes larmes. Mon cœur palpitait d'autant plus fort que c'est la première fois de ma vie que je me trouve dans une position qui reclame si impérieusement les secours que vous nous faites espérer.

Chère Bonne Mère, les paroles sont insuffisantes pour exprimer les sentiments que nous inspire votre dévouement maternel. Permettez moi de vous le dire, notre affection pour vous ne pouvait être augmentée, mais vous avez su multiplier des motifs de reconnaissance qui seront toujours présents à nos cœurs.

Vous désirez que je vous entretienne longuement de notre Chère Mission. Ce désir est un ordre auquel je dois obéir. Je crains cependant que vous n'ayez à regretter de me l'avoir exprimé : je raconte si mal.

Depuis que je suis au Lac-la-Biche, le Bon Dieu nous a fait passer par diverses épreuves. Des gelées précoces ont détruit nos moissons, la maladie nous a visitées à diverses reprises, puis des événements extraordinaires et imprévus n'ont pas peu contribué à nous réduire à un état voisin de la mendicité. Heureusement que Sa Grandeur Monseigneur Grandin a pu nous secourir à temps, car nous aurions horriblement souffert.

Vous connaissez ce Vénérable Prélat. Jamais nous ne pourrons assez publier ses bienfaits à notre égard. Les sacrifices que ce St. Evêque a dû s'imposer pour nous venir en aide, sont immenses.

Depuis votre visite au Lac-la-Biche, il y a eu de grands changements. Je vous les ai déjà mentionnés sur mes précédentes. Nous commençons donc une ère nouvelle. Le bien se fait, mais sur une petite échelle, à raison de notre extrême pauvreté. Nous avons présentement quatorze petites filles pauvres et un orphelin, de plus cinq pensionnaires et quelques externes de temps en temps. Tout l'hiver nous avons eu quelques jeunes filles pour les préparer à leur 1ère Communion; nous étions obligées de les garder dans la cuisine, et va s'en dire que c'était pour les pauvres cuisinières de grands embarras. Si nous avions les moyens d'avoir une salle pour recevoir pendant quelque temps ces pauvres enfants des bois, il y aurait moyen d'en faire de ferventes chrétiennes.

Il faut être témoin de l'état dégradant où grandissent un si grand nombre de jeune filles pour soupirer après la réalisation d'un désir si légitime. Hélàs! qu'on souffre de ne pouvoir secourir de si grandes misères.

Pour nous missionnaires, une de nos plus grandes croix, c'est de voir tant d'âmes rachetées au prix du sang de N. S. Jésus-Christ tomber dans l'abime, tandis qu'une légère aumône nous aiderait à empêcher cet irréparable malheur. Autant qu'il dépend de nous, nous employons toutes nos ressources à soulager les plus délaissées. D'abord, cet hiver, nous avons recueilli les trois plus vieilles sauvagesses du Lac et encore infidèles pour leur procurer la grâce du St. Baptême. Plusieurs fois par jour un des Rév. Pères venait leur faire le catéchisme en Cri. Le parloir ou l'entrée, leur servait de salle, de dortoir, de réfectoire, de lavoir, etc. Elles y tenaient toujours le petit poële rouge; puis lorsque le bois était tout embrasé elles en ouvraient la grande porte pour y voir pétiller le feu; la maison ne tardait pas à se remplir de fumée et nos chères vieilles étaient fort étonnées, lorsqu'on les priait de fermer la porte du poële, ne comprenant pas qu'on pût se trouver incommodées de ce qui les faisait jouir. Le neuf Mars, l'une d'elle qui s'ennuyait trop de sa loge, fut baptisée avant d'y retourner. Elle reçut au baptême le nom de Marie, son nom sauvage est Wiyasi Kiepehusk. Nos deux autres vieilles obtinrent par leur constance et leur bon-

nés dispositions, outre la grâce du baptême, l'ineffable bonheur de s'asseoir au banquet de l'eucharistie, le jour de la Quasimodo, elles étaient au comble de leurs vœux. Nous fûmes singulièrement édifiées de leur ferveur angélique, un rayon céleste illuminait leurs figures décrépites. Nous nous plaisions à les contempler.

Oh ! c'est alors que nous fûmes amplement récompensées de la gène qu'elles nous avaient fait involontairement souffrir. En nous racontant quelques épisodes de leurs vies, elles nous disaient : " Nous demandions toujours au Grand Esprit de nous faire connaître le bon chemin pour aller à lui. Il nous a donc écoutées, non jamais plus, nous ne ferons le mal." Le 6 Avril elles nous quittaient pour retourner à leurs pénates. Les adieux furent touchants, j'éprouvais de la peine à les voir s'éloigner de la mission, elles en éprouvaient tant elles-mêmes. Leur nom est Marie Rose Otenaskamikapiû et Marie Adèle, descendant des Gladu, dont elle conserve le nom. On ne put jamais savoir son nom sauvage.

Permettez que je revienne sur le sujet de nos chères enfants. C'est sur ce petit noyau que repose nos plus légitimes espérances pour l'avenir. Une canadienne, onze métisses canadiennes crises, trois métisses canadiennes porteurs, (Sauvages des Montagnes Rocheuses) une métisse américaine porteur et trois petites sauvagesses crises forment notre bande joyeuse et intéressante. Plusieurs de ces bonnes enfants lisent très bien en français et en anglais, calculent et écrivent passablement. Deux petites Crises surtout se distinguent par leurs talents remarquables.

Catherine Kakékamic n'est avec nous que depuis vingt mois ; lorsque nous la recueillîmes elle faisait pitié à voir ; âgée de 7 ans elle n'était ni plus grosse ni plus grande qu'une délicate enfant de trois ans, tant elle avait souffert de mauvais traitements ; elle ne comprenait pas alors un mot de français. Aujourd'hui, cette petite fait une bonne lecture en français, elle commence à compter et à écrire, puis elle sait toutes ses prières en français, quelques unes en latin. Sa petite sœur Angélique âgée de cinq ans n'est avec nous que depuis le mois d'Octobre dernier : elle épelle très bien dans son syllabaire, dit seule et

distinctement l'Oraison Dominicale, la Salutation angélique et le Symbole. Le Rév. Père Leduc en assistant, l'autre jour, à un examen des enfans, ne pouvait en croire ses yeux et ses oreilles. Vraiment ces pauvres enfants des bois ne manquent ni de talents, ni d'esprit, ni de cœur, il ne leur manque que la culture. Ah ! si nous avions des ressources, quel bien ne ferions-nous pas.

Le 4 Avril cinq de nos élèves firent leur première communion. C'était beau et touchant de les voir ; ce jour-là il y eut en tout 22 premières communions y compris nos deux chères vieilles Sauvagesses, et une protestante qui avait fait son abjuration quelques jours plus tôt. J'ai oublié de vous dire en son temps que cette pensionnaire protestante qui est ici depuis 18 mois, avait aussi fait son abjuration, elle a été baptisée le beau jour de Noël, et a eu le bonheur de faire sa première communion le Jeudi Saint. Elle dit vouloir mourir ici ; son frère, quoique protestant, l'y laissera tant qu'elle voudra.

Depuis le commencement de Mars plusieurs familles sont réduites à la mendicité. Le généreux Père Leduc nous autorise à donner à manger à ceux qui ont faim. Nous avons encore beaucoup de poissons heureusement, car nos pauvres affamés viennent sans gène demander leurs besoins : on dirait que le poisson est à eux et non à nous, ils boivent et mangent sans songer à nous rendre le plus petit service. L'autre jour ma Sr. St. Michel, en finissant de servir ces pauvres, dit à un jeune homme de 16 ans : " Alexis, entre donc quelques brassées de bois ;" il le fit, et deux jours après en venant encore manger il reclama son paiement. En les servant à mon tour, j'aperçois un jeune homme à moitié vêtu, il faisait froid ; j'en eus pitié, je lui fis dire que s'il voulait travailler, je lui donnerais des pantalons et ce n'était pas sans besoin ; je crus que ma proposition allait le réjouir. Pas du tout. Il devint pensif, réfléchit assez longtemps, puis en soupirant, il dit : " Que me donnera-t elle à faire ?" Il se trouvait assez bien vêtu ; je me détournai pour rire. Pauvres Sauvages ! ils ont plus peur du travail que de la misère. C'est le résultat d'une première éducation. Comme vous le voyez, l'éducation des enfants est ici la base de toute la civi-

lisation future; mais hélas! nos ressources sont si petites, si petites que nous serions même forcées d'abandonner le peu que nous avons entrepris dans ce but, si nous n'espérions être secourues par les âmes charitables et généreuses de notre Canada. Vous nous l'avez écrit, déjà quelques personnes se sont imposées de grands sacrifices en faveur de notre œuvre. Permettez-moi de me servir de votre entremise pour offrir à nos généreux bienfaiteurs nos sentimens de respect et de gratitude.

Je ne vous ai pas encore parlé de la grande faveur qui nous fut accordée durant les Jours gras. Pour la première fois, nous eûmes l'ineffable bonheur d'avoir les 40 Heures. Nos pauvres gens vinrent en grand nombre aux offices. A part ce temps, aux personnes de la Mission était réservée la délicieuse consolation de tenir fidèle compagnie à notre Bon-Jésus. Nos chères enfants venaient aussi tour à tour en sa sainte présence y prier pour leurs bienfaiteurs et bienfaitrices au nombre desquels vous n'êtes pas la dernière.

Durant la nuit du Jeudi Saint au Vendredi Saint, on s'organisa de manière à ce qu'il y eût toujours deux ou trois personnes de notre maison en présence du St. Sacrement. Nos enfants demandèrent et obtinrent la permission d'avoir leur heure de veille. Je voyais avec bonheur leur empressement à sortir du lit pour se rendre au reposoir. Les plus petites y dormaient bien un peu aux pieds du Divin Maître qui ne s'en offensa pas, j'en suis sûre. Durant la Semaine Sainte il y eut retraite générale pour la population; les tempêtes continuelles qu'il fit tout le temps empêcha nos gens d'y venir en grand nombre. Le jour de Pâques, le temps était un peu plus favorable, presque tous les catholiques vinrent à l'église, il y avait foule. Après la Sainte Messe une magnifique croix de 35 pieds de hauteur fut plantée vis-à vis de notre maison sur le bord du Lac. Ce pieux monument fait une profonde impression sur nos pauvres gens. Je vous assure que nos zélés Missionnaires ne s'épargnent pas pour l'avancement du règne de N. S. J.-C. dans cette partie de la vigne du Seigneur confiée à leur sollicitude.

Un mot de notre récolte : 150 minots d'orge et 138 minots de mauvais blé sont tout notre avoir. Depuis l'automne dernier nous avons déjà mangé près de 80 minots. On prejette de semer ce printemps 60 minots et le reste sera notre part de galette, etc., etc., d'ici à la prochaine moisson. Nos patates se sont bien conservées cet hiver ; notre jardinage a été très petit, et cette année nous recueillerons encore moins parce que nous n'avons que très-peu de graines à semer. Celles que nous espérons de votre charité nous arriveront trop tard, nos hommes ne pouvant être de retour de Carlton avec nos effets avant les premiers jours de Juin. Nos poules vivent encore, mais que de sollicitnde pour les hiverner, puis à présent, pour les préserver de la gueule des chiens.

Il me semble, Bonne Mère, que vous ne seriez pas satisfaite, si je terminais cette longue lettre sans vous dire un mot de nous toutes. Nos santés sont faibles ; cependant. chacune de nous soutient tant bien que mal à sa besogue, Le dévouement de nos chères filles mérite une juste louange. Souvent je me plais à considérer la belle couronne qu'elles se tressent pour l'éternité ; leur santé est bonne.

Bonne et compatissante Mère, j'insère avec la présente une petite liste des articles dont nous avons le plus pressant besoin dans l'espoir que vous trouverez encore des cœurs sensibles et généreux qui ne se refuseront pas à nous secourir.

Veuillez excuser cette narration faite sans suite. Nous sommes si occupées à préparer le linge, les vivres, etc., etc., des Missionnaires qui partent chacuu de leur côté qu'il m'est impossible d'y mettre plus d'ordre.

Mes chères compagnes vous écrivent.

Je serai prise de court si je n'écris pas à notre Bienfaiteur inconnu, l'ignorance de son nom ne mettant nul obstacle à notre gratitude envers lui. Je me ferais un devoir de lui exprimer nos sentiments et je suis certaine que vous vous ferez un plaisir de les lui présenter.

Depuis deux jours, le temps est au beau ; et si cette température continue nous saluerons bientôt le printemps que nous désirons vivement. Le foin est rare, nos animaux sont maigres. Je crains qu'il n'en meurt plusieurs. Aujourd'hui

douze Avril, nous apprenons que la chaussée du moulin est brisée, c'est nous annoncer la rareté du pain. Les voyageurs emportant le peu de farine qui nous resta. A la maison, on vit comme l'on peut. Le poisson ne s'emporte pas en voyage.

Si jamais il m'est donné, Chère Mère, de vous revoir, ce jour comptera au nombre des plus beaux de ma vie.

Veuillez offrir à notre Très-Honorée Mère mes sentiments respectueux et filials et vous, Très Chère Sœur Assistante, vous savez, n'est-ce pas, ce que vous porte de reconnaissance et d'affection

Votre toute dévouée en N. S.,

SŒUR YOUVILLE,

Sr. de la Charité.

SASKATCHIWAN.

Les lettres de Carlton et de St. Albert disent que les Métis s'éloignent en grand nombre des établissements et vont se fixer dans les prairies à proximité du buffle. C'est un grand malheur pour le présent et qui aura des suites très funestes, dans un avenir, qui n'est pas éloigné. La lettre suivante pourra nous en donner une idée:

SASKATCHIWAN, 15 Sept 1875.

Mon Rév. et bien cher Père,

J'arrive de la grande prairie, où j'ai fait un voyage à peu près comme ceux que nous faisions ensemble, lors de votre séjour au milieu de nos tribus sauvages. Après avoir passé les premiers mois de l'été à visiter les soldats du fort McLeod sur un des tributaires de la rivière du *Ventre*, les tribus des Piéganes et des Koutanais, je suis revenu à notre petit établissement de la rivière des *Arcs*. C'est de là que je suis parti avec un jeune Missionnaire, pour aller faire la Mission chez les Cris. Je ne puis assez vous dire combien les pauvres sauvages deviennent de plus en plus misérables, et cela surtout à cause de la diminution du buffalo! Les Métis habitent les prairies comme les sauvages, sans compter la *Police Montée* et tous les autres étrangers, qui ruinent le seul moyen de subsistance de l'*homme des prairies*.

Nous avons pu visiter tous les Cris, mais non sans avoir beaucoup marché, pour trouver les différents camps si dispersés dans plusieurs directions. Je puis vous assurer que ce n'est pas une petite tâche d'opérer le bien parmi ces peuplades nomades sans cesse préoccupées de l'idée de ne pas manquer telle bande de buffalos qu'un heureux hasard dirige de leur côté. Je dirai même qu'en hiver la chose serait presque impossible pour le Missionnaire à moins qu'il ne fût fourni de provisions pour tout le temps de son voyage, et que ne devra-t-il pas faire en face de sauvages, qui n'ont rien pour satisfaire leur faim!

Maintenant le point le plus proche où les Cris passent

l'hiver, est sur la rivière Labiche. Eux et les Métis repoussent les Pieds Noirs tout à fait au sud, de sorte que ces derniers ne se trouvent plus jamais au nord de cette rivière. Il est vraiment inquiétant de voir les buffalos diminuer à vue d'œil ! Encore quelques années et le Gouvernement aura sur les bras ces différentes tribus du nord-ouest, qui lui demanderont de quoi les empêcher de mourir de faim. Sans être prophète, nous pouvons dire que bientôt un courrier ira informer le Gouvernement d'Ottawa que des camps entiers de sauvages du nord-ouest sont morts de faim et de misères au milieu de l'hiver. Je suis forcé de le dire, les Métis sont la principale cause de tout cela. Autrefois, ils avaient des lois très sévères pour régler leur chasse au buffalo ; leurs nombreuses caravanes n'apparaissaient qu'à certaines époques dans la prairie, mais aujourd'hui ils y sont toute l'année, et divisés en différents petits camps, avec des armes bien plus puissantes que celles des sauvages, et balayent devant eux les troupeaux de buffalos. Mais entendez les plaintes du pauvre sauvage, qui, se voyant sur le point de périr, s'adresse à celui de qui il croit attendre quelque protection. "Où est ce traité si longtemps promis et qui doit nous assurer un équivalent pour tout ce qu'on ôte de nos seuls moyens pour vivre ?" Il crie maintenant à haute voix et dit que le Grand Chef des Blancs a envoyé ses soldats avant le traité, afin de leur imposer les conditions, qu'on veuille ou ne veuille pas les accepter.

Tout cela m'inquiète beaucoup et jette un grand malaise parmi les sauvages. Nos paroles pour les rassurer ne serviraient peut-être qu'à les irriter davantage.

Votre frère dévoué.

Miss. dans le nord-ouest.

[1] Vers le temps de la date de cette lettre, Mgr Grandin, Evêque de St. Albert et de la Saskatchiwan, était sur le point de partir, accompagné par le Rév. Père Scollen, pour visiter les sauvages des Prairies. Sa Grandeur devait se rendre à la rivière des Arcs, de là au fort McLeod, et puis revenir par les camps des Cris. La présence de l'Evêque au milieu de ces tribus ne manquera pas de produire de bons effets, ne serait-ce que pour les encourager dans leurs bonnes dispositions pour la Prière et à supporter avec patience leurs misères.

MANITOBA.

Ste. Marie de Winnipeg, 3 Oct. 1875.

M. P. Poulin, Ptre. ancien Curé.

Bien cher Ami,

Je vous trace ces lignes sous une impression bien pénible, puisque des lettres du nord viennent de nous annoncer qu'un de nos bons frères convers, le frère Alexis, vient probablement de périr de faim. Il parait que ce cher frère, envoyé par les Missionnaires, avait laissé la mission de la Nativité, en compagnie de quelques personnes, pour remonter la rivière Athabaskaw et de là à la mission du lac Labiche pour y rencontrer Mgr. Faraud. Parmi la bande il y avait un bon serviteur, nommé Louis Lafrance, et une orpheline, envoyée aux Sœurs du lac Labiche. Après avoir remonté la rivière pendant quelque temps, voyant que le trajet devenait de plus en plus difficile et les provisions commençant à baisser assez pour donner des inquiétudes, on parla de retourner d'où on était parti ; mais le frère avec Louis Lafrance et la petite fille débarquèrent et laissant leurs compagnons descendre le courant, ils se jettèrent dans la forêt et voulurent faire chemin droit au lac Labiche. Ils avaient probablement plus de cent milles à traverser, par un pays affreux, n'ayant que quelques bouchées de vivres et un fusil. Dès qu'on apprit à la mission de la Nativité cette tentative plus que hasardeuse, on envoya à la recherche et à la poursuite du frère et de ses associés. Malgré plusieurs jours de perquisitions, on ne trouva enfin sur le rivage que le fusil et quelques objets, qui n'indiquaient que trop que les possesseurs étaient dans le délire des personnes découragées par les privations. On vint à bout de se rendre au lac-La-Biche pour donner l'alarme. De suite plusieurs hommes partirent et commencèrent à parcourir pendant un grand nombre de jours ces forêts, dans la direction supposée. Quand on nous écrivit, il y avait déjà vingt jours qu'on cherchait ainsi, mais sans succès. Il est donc tout probable que ces trois infortunés ont péri de misères et

de faim, après avoir fait des efforts inouïs pour soutenir leur existence et arriver au but désiré. Je vous communique cette nouvelle afin que vous la passiez à nos amis et demandiez leurs prières pour ces missions si éprouvées.

Le frère Alexis (français), était un homme fort et courageux. Accoutumé et formé aux misères de ces pays sauvages, depuis bien des années il travaillait avec un dévouement admirable à l'œuvre de nos missions. S'il est mort, comme on peut le supposer, c'est une bien grande perte pour nos Pères du Nord. Louis Lafrance, Métis Iroquois, depuis plusieurs années était au service de nos Missions et s'est toujours montré un dévoué et fidèle serviteur. Il était comme un de nos frères.

Nous avons tous le cœur bien brisé par ce lamentable accident (si vraiment accident il y a) et vous devez supposer quelle grande part nous prenons à la juste douleur de nos Pères de là-bas—en face de ce nouveau malheur. Nous n'avons cependant qu'à baiser la main de cette Providence de nos pauvres Missions, qui nous frappe, mais nous traite toujours comme une tendre Mère.

Veuillez communiquer ces détails à notre vénérable ami et père, Mgr. de Montréal. Offrez-lui de nouveau mes hommages et ma filiale affection.......................................

....

Votre tout dévoué ami,

ALB. LACOMBE,
Ptre. O. M. I.

NOTE *de l'Editeur des Annales.*—Postérieurement à la lettre du Rév. Père Lacombe, nous sont parvenues d'autres lettres nous informant que le malheur qu'on appréhendait est réellement arrivé: le corps du bon frère Alexis a été trouvé recouvert de sable sur le bord d'une rivière ; mais on n'a pas de nouvelles des deux autres. Sont-ils tous morts de faim ou bien quelque accident a-t-il été la cause de ce malheur ?

Il est probable que les prochaines nouvelles jetteront de la lumière sur ce pénible événement qui frappe bien durement les Missions du Nord-Ouest.

OBITUAIRE.

Les missions et les Sœurs de la Charité (Sœurs Grises) viennent de faire une grande perte dans la personne de la regrettée Sœur Wittman qui est décédée, après quelques jours de maladie, dans la nuit du 21 du mois dernier, au Couvent de St. Boniface.

Marie Wittman était née le 30 Octobre 1807 à la Côté des Neiges, près Montréal. En 1845, elle quittait le monde où elle avait vécu jusque-là comme une religieuse, pour se dévouer à l'œuvre de la mission de la Rivière Rouge. Elle partit de Montréal n'étant encore que postulante avec une compagne, la Révérende Sœur Cusson, et arriva à sa destination au mois d'Août de la même année, en compagnie de Monseigneur Taché et du R. P. Aubert, O. M. I. après un pénible voyage de 60 jours, par la route des canots. Elle prononça ses vœux le 21 Novembre 1847. Ses trente ans passées à la Rivière Rouge furent trente années de travaux de toutes sortes et du plus beau dévouement. La mort de cette excellente religieuse est une perte non seulement pour sa Communauté dont elle faisait l'édification, mais encore pour tous les missionnaires de la Rivière-Rouge à qui elle rendait de si grands services.

L'enterrement a eu lieu le 23, au milieu d'un grand concours. Mgr. l'Archevêque fit la levée du corps, chanta la messe et fit l'absoute, ayant pour Prêtre Assistant le Révd. P. Maisonneuve de l'Archevêché, pour Diacre et sous-Diacre le R. P. Baudin, de St. Marie de Winnipeg, et le Révd. M. Sameisette, de St. Agathe. Assistaient au chœur le Revd. Mr. Dugast, curé de la Cathédrale, ainsi que les RR PP. Tissot, Lacombe et Dandurand, O. M. I. et dans la nef les Révérendes Sœurs des Très Saints Noms de Jésus et Marie de Winnipeg et plusieurs dames et citoyens de St. Boniface.

R. I. P.

PIE IX ET LE CHAH DE PERSE.

Le 7 octobre a eu lieu au Vatican une solennelle et touchante cérémonie : c'était une audience accordée au général Nazar-Aga, envoyé extraordinaire du Chah de Perse et ministre plénipotentiaire en France, qui était chargé de remettre au Saint-Père une lettre autographe du souverain persan, en réponse à une lettre que Sa Sainteté lui avait adressée, au mois de juillet dernier, pour lui recommander Mgr. Cluzel, premier vicaire apostolique en Perse, et les catholiques de son empire.

Arrivé devant le Saint-Père, qui était entouré de plusieurs cardinaux et de prélats de la cour pontificale, Son Excellence l'envoyé extraordinaire a adressé à Sa Sainteté les paroles suivantes en français :

Très-Saint Père,

C'est avec un véritable bonheur et avec un cœur plein de sentiments de joie et de félicité que je viens me présenter à Votre Sainteté pour remettre entre Ses mains *la lettre* que S. M. I. le Chahin-Chah de Perse, mon Auguste Souverain, Lui a adressée, et par laquelle Il Lui exprime les sentiments d'affection et de vénération, dont Il est pénétré pour Votre Sainte Personne.

Les termes de cette lettre sont si éloquents et si expressifs que je me trouve incapable d'ajouter quelques autres expressions, craignant d'atténuer la portée de chaque parole d'amitié et de nobles sentiments dont elle est empreinte.

Cependant je croirais ne point remplir ma mission tout entière, si je ne déclarais pas à Votre Sainteté que j'ai reçu des instructions formelles, qui m'enjoignent de Lui répéter de vive voix que S. M. I. le Chah est rempli pour Elle des sentiments de tendresse et d'affection et que par considération pour Votre Sainte Personne, Il est aujourd'hui plus que jamais disposé et plein de bienveillance envers ses sujets catholiques, et que, surtout après avoir reçu Votre affectueuse lettre, Il a bien voulu donner des ordres aux gouverneurs de toutes les provinces pour les recommander à leur protection spéciale.

Fier d'avoir rempli ma haute mission auprès de Votre Sainteté, je retournerai heureux à mon poste en remportant avec moi l'agréable souvenir d'avoir eu le bonheur de Vous voir avant ma mort, de Vous présenter mes respectueux hommages, et de Vous demander, en ma qualité

d'enfant de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, votre bénédiction pour moi et pour toute ma famille.

Le général Nazar-Aga a ensuite remis au Souverain-Pontife, très-ému et touché des paroles qu'il venait de prononcer, la lettre autographe du Chah de Perse, qui est ainsi conçue :

A Sa Sainteté très-vénérable et illustrissime le Pape, orné d'un caractère de Messie, élevé autant que les habitants du monde céleste. Puisse-t il être assisté de la grâce du Seigneur !

Elle est parvenu jusqu'à nous, qui sommes animés du sentiment de sincère amitié, la tendre et vénérable lettre de Votre Sainteté, aux qualités angéliques, par vous tracée dans l'abondance de votre amitié. Cette lettre. qui avait été confiée à S. Exc. le très-honorable Augustin, archevêque d'Héraclée, par vous envoyé vers nous avec des présents, chers et précieux gages, illustres souvenirs, destinés à accroître toujours notre affection.

Afin de faire connaître d'une façon plus particulière quelle valeur et quelle considération nous accordons à la lettre et aux présents de Votre Sainteté, nous les avons reçus de nos propres mains, de notre propre personne impériale ; nous avons parlé en présence de tous, ainsi qu'il était convenable, de l'amitié et de l'affection de Votre Sainteté pour nous.

En outre, nous avons cru nécessaire en vous adressant cette lettre, inspirée par l'amitié, de vous signifier notre joie cordiale et notre intime satisfaction pour cette marque d'amitié et de sincère affection que nous donne Votre Sainteté. Conformément à vos désirs, les délégués de la religion catholique, tous les individus de cette nation, ont été et seront objets de bienveillance, comblés de tous égards et de toute protection.

Pour augmenter ces égards, nous avons adressé des instructions aux gouverneurs des provinces et des ordres formels concernant les droits, la protection et la liberté des catholiques, relativement à leur religieuse croyance.

Et en fait, nous considérons les individus de la susdite nation catholique habitant l'empire persan comme un dépôt fait par Votre Sainteté à notre sauvegarde, et, comme il est naturel, nous nous chargeons du dépôt qui nous est confié. Car nous considérons votre personne comme la plus grande parmi les disciples du Messie (salut à lui !) et pour cela digne de vénération.

Nous désirons que grâce à la pureté de votre cœur, vous ne nous oubliiez pas dans vos prières et que nos relations avec Votre Sainteté continuent toujours.

Ecrit dans notre royal château de Téhéran le mois de Ribi-Oub Sami 1292 mai 1875.

(Suit l'empreinte du sceau et la signature de S. M. le Chah.)

Le Saint-Père ne fit pas de réponse directe à l'envoyé persan, mais il l'invita à s'asseoir près de lui, et du ton le plus affectueux il lui dit combien il était reconnaissant à son souverain de la bienveillance qu'il témoigne aux catholiques de son empire et du bel exemple qu'il donne ainsi aux autres souverains. " Nous rendons grâces au Seigneur, dit il, " des consolations qui nous viennent d'un pays si éloigné " et d'un monarque qui n'est pas chrétien, tandis qu'il ne " nous en vient pas d'autres pays d'où nous serions en droit " d'en attendre." Puis il s'entretint avec l'envoyé persan de la situation religieuse et sociale de cet antique empire qui remonte aux temps les plus reculés, et la conversation devint des plus intéressantes. Le général Nazar-Aga, interrogé par Sa Sainteté, lui apprit qu'il appartient à une ancienne famille persane qui s'est toujours maintenue dans la foi catholique, ce qui n'a pas empêché son souverain de l'honorer de sa haute bienveillance et de lui confier les missions les plus importantes, comme celle de le représenter à Paris depuis 1870, et de l'envoyer se prosterner aux pieds de Sa Sainteté.

L'audience du 7 octobre, on le voit, a une importance exceptionnelle : elle fait honneur au Chah de Perse et permet d'entrevoir de nouveaux progrès pour le catholicisme dans l'antique royaume d'Iran.

TONG-KING MÉRIDIONAL.

MASSACRE D'UN MISSIONNAIRE ET DE PLUSIEURS CHRÉTIENS PAR LES PIRATES.

M. Tessier, Missionnaire au Tong-King méridional, écrit, de Xà-Đoài, le 11 juin 1875, à son confrère M. Monrouziès, actuellement en France :

" ...J'ai eu le le cœur navré en traversant Dông-Thàng et Quinh-Luu, districts jadis peuplés de belles chrétientés, aujourd'hui couverts de ruines. Sur quelques points on a rebâti de misérables cabanes que le premier coup de vent renversera ; leurs habitants n'ont rien pour se nourrir ; ils sont contraints d'aller mendier, car la communauté ne peut plus se charger d'eux. La famine est toujours grande ; presque nulle part la moisson n'a été bonne. Les païens aussi ont beaucoup à souffrir de la famine.

" J'ai à vous annoncer une nouvelle bien douloureuse : notre cher M. Marie a été pris et tué par les pirates.

" Parti de Saïgon le 10 mai, avec quatre-vingts de ses chrétiens que la persécution avait chassés de leur pays et qu'il reconduisait au Tong-King, il fut arrêté, le 23, à Vùng-Dang, petite baie au sud de Tourante, où la barque avait relâché pour faire provision d'eau et de bois. Les pirates s'emparèrent de ce qui leur convenait, et laissèrent aller M. Marie avec tout son monde.

" Si le vent eût été favorable et fort, ceux-ci auraient pu se sauver. Mais il faisait presque calme plat, et la barque n'avançait pas. Au bout d'un instant, les forbans se ravisèrent, retournèrent à bord, prirent tout ce qui restait, tuèrent cinq hommes, arrêtèrent le missionnaire, l'élève Tri qui revenait de Pinang où il avait fini ses études, et beaucoup d'autres passagers ; puis ils mirent le feu à la barque. Bon nombre d'Annamites, une vingtaine peut-être, s'étaient jetés à l'eau pour échapper au fer de ces misérables. On espère qu'une partie au moins d'entre eux auront pu regagner leur barque, éteindre le feu et se sauver.

" Tout d'abord les pirates traitèrent bien M. Marie ; ils paraissaient vouloir le mener à Haïnan ou à Canton pour le

relâcher. Mais, deux jours après son arrestation, lui ayant servi à souper, ils se précipitèrent sur lui et le jetèrent à la mer avec l'élève Tri. Notre cher confrère ne fit entendre aucune plainte. Il avait exhorté les chrétiens à la patience; il leur donnait l'exemple. Les pirates stationnèrent près d'une heure pour voir si les corps ne reparaîtraient pas. Aucun ne reparut, et l'on continua la navigation. Ce doit être à peu-près en face de Bô-Chinh que M. Marie a été jeté à la mer.

"Arrivés à l'île de Hou-Mê, en face de Cua-Beng, les pirates firent provision d'eau et repartirent. Lorsqu'ils furent loin de Hou-Mê, ils jetèrent onze personnes à l'eau: deux enfants à la mamelle et neuf femmes âgées. Ils gardèrent à bord vingt-sept personnes: neuf jeunes garçons de seize, quinze, douze, dix, six et cinq ans; neuf femmes mariées ou jeunes filles de douze à vingt-cinq ans. Des onze personnes jetées à la mer, une seule a échappé à la mort, après avoir lutté près d'une demi-journée contre les flots. C'est une femme d'une quarantaine d'années. Elle invoquait avec confiance la sainte Vierge, lorsqu'une vague la poussa à Hou-Mé, où le lendemain elle fut recueillie par une barque de pêcheurs, puis conduite au village chrétien de Cua-Beng. Le P. Dào écrivit aussitôt à Mgr. Gauthier. Cette femme est arrivée avant-hier à la communauté, et je l'ai moi-même interrogée. Elle pleurait encore en racontant la mort de M. Marie. Elle a perdu son petit garçon de neuf ans; il est resté aux mains des pirates.

"M. Marie s'est sacrifié pour les chrétiens. Il n'ignorait pas qu'il exposait sa vie en partant avec eux. Il lui eût été bien facile de revenir au Tong-King à bord d'un vapeur français; mais il voulait épargner à ses chrétiens les vexations qui les attendaient de la part des mandarins à leur arrivée, s'ils revenaient seuls. Je n'ai point à vous faire son éloge; vous le connaissiez. Vous savez son zèle et sa charité; vous comprendrez la grandeur de notre perte. Prions pour lui; il priera bientôt pour nous, s'il ne le fait déjà."

Une lettre de Mgr. Croc, coadjuteur de Mgr. Gauthier, vicaire apostolique du Tong-King méridional, en date du 14

juillet dernier, donne de nouveaux détails sur la mort de M Marie et de ses chrétiens :

« Après avoir passé six mois dans la capitale pour plaider la cause de nos chrétiens de Nghê, je viens de rentrer dans mon cher dictrict du Bô Chinh. Ma tristesse, déjà grande du peu de succès de mes démarches à Hué, a été portée à son comble lorsque, à mon retour à Huong-Phuong, j'ai appris le nouveau malheur qui vient de frapper la mission.

« Vous savez que M. Marie, lors du pillage et du massacre de la chrétienté de Manh-Son par les païens du Phû-Nghiâ, avait échappé comme par miracle au glaive des assassins. Il put se jeter dans une barque, et, après mille dangers, arriver heureusement à Saïgon avec environ quatre-vingts personnes, hommes, femmes et enfants, tristes débris d'une chrétienté de mille âmes. Mgr Colombert et les Sœurs de Saint-Paul accueillirent ces malheureux avec une charité que Dieu récompensera et que nous n'oublierons jamais. Pendant les quatorze mois que nos Manhsonnais sont restés à Saïgon, ils ont trouvé abondamment la nourriture et le vêtement ; quelques-uns ont même pu, en prévision d'un prochain retour, amasser un assez gros pécule.

« Au Tong-King méridional, on soupirait après le retour de M. Marie et de ses compagnons, afin de relever les ruines de Manh-Son. Ce cher confrère, plein de confiance en la sainte Vierge, avait choisi le mois de mai pour se mettre en mer. Avant de s'embarquer, il célébra la sainte messe, et tous ses chrétiens communièrent de sa main. On mit à la voile, en invoquant l'Étoile de la mer ; les visages étaient rayonnants, les cœurs débordaient de joie à la pensée de revoir bientôt les rivages chéris du Tong-King.

« Je laisse parler une pauvre femme qui a été témoin et victime du massacre :

« Le 23 mai (fête de la Sainte Trinité), après avoir fait de « l'eau à Vûng-Dang, nous avons été pris par une jonque de « pirates montée par quinze hommes. N'ayant point d'armes, « toute résistance était impossible. Les brigands, après avoir « pris ce qui était à leur convenance, étaient repartis sans « nous faire d'autre mal. Ils étaient déjà assez loin pour « nous faire croire que nous étions hors de danger, lorsqu'ils

" revinrent sur nous. Dix hommes furent sabrés et jetés à
" la mer. Les autres furent dépouillés de tout insigne de
" religion, chapelets, scapulaires, médailles, etc., et conduits
" à bord de la jonque. Notre barque fut livrée aux flammes
" Pendant la route, les pirates firent le triage de leurs prison-
" niers ; les plus âgés furent jetés à la mer. Un soir, après
" trois jours de navigation, le P Marie qui prenait son repas
" à l'arrière de la jonque, fut sommé de se lever et immédia-
" tement précipité dans la mer ; ses deux élèves eurent le
" même sort. Les pirates s'arrêtèrent environ une heure
" pour constater la mort du P. Marie ; ne voyant pas surna-
" ger son corps, ils poursuivirent leur route jusqu'à l'île Hou-
" Mê, où ils mouillèrent pour faire de l'eau. Ils reprirent
" ensuite le large et me jetèrent à la mer avec dix autres
" personnes. Ils retinrent mon enfant âgé de neuf ans, qui
" voulait mourir avec moi. Ne sachant pas nager, j'aurais
" dû périr dix foix pour une. Les vagues m'ont poussée jus-
" qu'à Hou Mê, d'où une barque de pêche m'a ramenée au
" continent. Les pirates ont gardé neuf garçons et dix-huit
" jeunes filles ; ils ont tué ou noyé cinquante-quatre person-
" nes.

" Lorsque le P. Marie fut jeté à la mer, il ne poussa pas
" un cri ; au fond de la jonque, les chrétiens pleuraient et se
" lamentaient, les pirates leur imposèrent silence par de
" terribles menaces. La veille de sa mort, on avait vu ce bon
" Père cacher son visage dans ses mains ; il pleurait."

" Il pleurait, non sur son sort, mais sans doute sur le sort de ces pauvres enfants qu'il prévoyait devoir être emmenés en captivité avec grand danger pour leur salut.

" M. Marie écrivait toujours au commencement de ses lettres les initiales R. ✠ M. (*Regina Martyrum*). Nul doute qu'il n'ait été martyr de sa charité. Au lieu d'attendre à Saïgon l'occasion d'un vapeur, comme on le lui avait souvent conseillé, il voulut, jusqu'à la fin, partager le sort de ses chers chrétiens : *In finem dilexit eos.*

" *P. S.*—Pendant que nos chrétiens faisaient à Saïgon leurs préparatifs, des Chinois sont venus, à diverses reprises, les questionner adroitement sur l'époque du départ, sur

la cargaison, le personnel et la destination. On sait d'ailleurs que les pirates forment de puissantes compagnies qui ont leurs affiliés dans les principaux ports d'Annam.

" Deux jonques de pirates, actuellement mouillées à Vûng-Chim (Sough-Gianh) ont déjà capturé plusieurs barques de chrétiens. Les malheureux, retenus prisonniers à bord jusqu'à entier paiement de leur rançon, ont entendu les forbans raconter que la barque de M. Marie avait été prise par une jonque de Van-Ninh (province de Canton.) "

BIRMANIE ORIENTALE (Indo-Chine)

M. Biffi, préfet apostolique de la Birmanie orientale, écrit de Toungoo, le 1er juin 1875, à Mgr Marinoni, supérieur du séminaire des Missions-Étrangères de Milan :

La visite que j'ai faite, cette année, dans les montagnes des Carians, a été signalée par cinq cents baptêmes, la plupart d'adultes. Ce résultat est dû aux travaux de l'excellent M. Tornatore, aidé des deux catéchistes Nasuelli et Frangi. Je n'ai fait que récolter ce qu'ils avaient semé.

C'est pour moi une véritable consolation de me trouver au milieu des Carians ; ce peuple est bon, respectueux, docile, plein de foi. L'année dernière, un des principaux habitants de Mello baptisé depuis un an, étant tombé malade, demandait avec instance qu'on allât chercher un prêtre : " —Oh ! disait-il, que le prêtre vienne ; qu'il vienne, et qu'il prie pour moi ! " Un protestant de Puepoli, dangereusement malade, fit appeler le catéchiste Nasuelli et lui dit : " —Le baptême que j'ai reçu ne vaut rien. J'ai peu de temps à vivre ; rebaptise-moi, afin que je sois sûr d'aller au ciel. " Quand un païen est malade, on court chercher le prêtre, afin qu'il ne meure pas sans baptême.

En arrivant à Tamon, je rencontrai un vieillard qui me disait en plurant : "—Nous désirerions faire une bonne confession, parce que nous avons beaucoup péché, et le prêtre n'est pas encore venu cette année.—Mes enfants, leur répondis je, priez Dieu qu'il envoie ici beaucoup de prêtres ; un seul ne peut suffire à tout, vous le voyez ; le *pougi* (prêtre) n'a pas un moment de repos. "

M. Tornatore m'écrivait dernièrement : " Je suis allé, un de ces jours, visiter un *behui* (sorcier) gravement malade. Dès qu'il me vit : " —Père, s'écria-t-il, baptise-moi, baptise-
" moi.—Tu veux le baptême, toi qui prétends voir le démon
" et converser avec lui, toi qui sais faire sortir des crapauds
" de la poitrine des malades, toi qui...—Ah ! Père, ne parle
" pas ainsi. Je renonce à toutes les sorcelleries, à toutes
" les impostures. Je crois en Jésus Christ ; je ne veux pas
" aller en enfer ; baptise-moi." J'admirai ce changement subit dû à la miséricorde divine. J'examinai le malade ; à

ma grande surprise, je le trouvai suffisamment instruit, et, vu la gravité de son état, je crus convenable de le baptiser."

Aujourd'hui même, je reçois une lettre du catéchiste Nasuelli, qui me raconte la mort du chef de son village. "Le pauvre Pemi, dit-il, a fait une mort digne de lui. Vendredi soir, il me fit spontanément appeler : "—Maître, rebaptise-moi (ce chef et son village appartenaient d'abord à la secte des baptistes, mais, touchés de la grâce, ils se sont convertis au catholicisme). Rebaptise-moi, je me sens mourir. J'aurais bien désiré demeurer encore deux ou trois ans en ce monde avec mes enfants ; mais, si Dieu veut que je meure, que sa volonté soit faite !"

En perdant ce chef, nous perdons un chrétien très-fervent et un soutien de la religion. Nos Carians sont pauvres, réduits à la misère ; mais, je le répète avec consolation, ils ont de la droiture de cœur, de la docilité de la volonté, et une pureté de mœurs à faire honte aux pays civilisés. Dieu, qui se révèle aux humbles, leur a donné la foi qu'il refuse à l'orgueil et à l'indifférence des Birmans.

J'ai besoin, bien-aimé supérieur, que vous m'aidiez dans une affaire très importante. Il faut aviser à améliorer la condition des Carians ; et le moyen que je me propose d'employer, c'est la culture du ver à soie Quelle doit être la qualité de la graine ? Comment élever le ver ? Je l'ignore. Le cocon, quoique d'un jaune brillant, est mou et léger, et il donne peu de soie ; cette soie, d'un jaune pâle, se file difficilemeet, et elle est fort inégale. Il s'agit de perfectionner cette industrie. Comment faire ? Il nous faudrait trouver une ou deux personnes parfaitement instruites dans l'art d'élever les vers et d'en tirer une soie belle, fine et égale, qui voulussent bien servir de maîtres à nos Carians. Elles apporteraient tout ce qui est nécessaire au filage et quelques cartons de graines du Japon, ainsi que des mûriers d'Italie. Nous n'avons pas de mûriers en pied ; tous les ans, on en plante des tiges qui ne durent que deux ans au plus, puis, on les coupe, de sorte que la feuille est toujours rare. Il y a, chez les Carians, des terrains à discrétion, et il est facile d'élever des bestiaux. Le riz et le maïs croissent partout en abondance ; les pom-

mes de terre, d'après l'expérience que nous avons faite l'an dernier, viennent très-bien. Si donc une de nos excellentes familles lombardes venait ici, un peu par amour du gain, beaucoup par amour de Dieu, apprendre à ce peuple l'éducation des vers à soie, quel service elle lui rendrait! La mission en retirerait indirectement de grands profits. Dès que nos indigènes posséderont une industrie qui leur procurera une certaine aisance, ils se feront un devoir de soutenir eux-mêmes la mission. D'un autre côté, le gouvernement nous secondera, dans cette entreprise, pour peu qu'elle réussisse.

Tout cela est bien matériel, mais vous savez que Dieu se sert des moyens humains pour faire prospérer les œuvres spirituelles.

Nous avons le dessein de bâtir à Toungoo une petite maison qui servirait de procure aux religieuses de toute la mission. Deux d'entre elles s'occuperaient ici des petites filles des soldats malabares catholiques qu'on change tous les trois ans, et des petites filles birmanes chrétiennes. En outre, elles fourniraient le nécessaire aux religieuses de résidence dans les montagnes. Là, nous construirions un bâtiment assez vaste pour loger cinq religieuses consacrées à l'éducation des jeunes filles indigènes.

Nous avons besoin de prêtres. Il y a maintenant une église chez les Carians rouges ; un catéchiste indigène y a été envoyé. Mais sans prêtre on ne peut rien faire ; il nous en faudrait trois, et deux catéchistes.

L'état des Carians est toujours le même ; le gouvernement vient en aide à un grand nombre de villages, beaucoup d'autres sont à notre charge, parce que le gouvernement s'imagine que ces villages ont des ressources. Pour nous, qui sommes sur les lieux et qui touchons pour ainsi dire de la main leur effroyable misère, nous ne pouvons les laisser mourir de faim. Des derniers 10,000 francs que nous avons reçus, il ne nous en reste plus que 3,000.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Etablie dans le Diocèse de Montréal, par Monseigneur LARTIGUE, est la plus ancienne de toutes les œuvres du Diocèse.

Le 9 Octobre 1837, le premier Titulaire de l'Eglise de Montréal avait demandé au Souverain Pontife le *pouvoir* d'ériger une Association sous le titre : Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les *privilèges et Indulgences* accordés à l'Association de Lyon pour le même but. Le 7 Janvier 1838, Grégoire XVI répondit par la S. C. de la Propagande : *Pro gratiâ juxta petitâ ; accordé tel que demandé.*

Enfin, le Mandement d'érection fut publié le 18 Avril 1838.

Cette Association prit, en naissant, un accroissement qui fit voir tout d'abord et l'appel chaleureux de l'Evêque Titulaire, et la coopération ardente et fidèle des Diocésains. Pendant plusieurs années, elle subsista vivant de sa propre vie dans le Diocèse et faisant les œuvres qu'avaient en vue ses fondateurs. Elle venait en aide aux missions et paroisses pauvres, elle contribuait à l'érection ou à l'achèvement des Eglises ou Chapelles et fournissait une subvention convenable aux prêtres pour accomplir dignement les fonctions dont ils étaient revêtus. Plusieurs années après sa fondation, les Directeurs du conseil central de Lyon, apprenant les résultats de cette association modelée sur la leur, et jouissant des indulgences accordées alors par le Souverain Pontife, telles que mentionnées dans le Mandement de l'érection par Mgr. Lartigue, *supplièrent* à plusieurs reprises Mgr. Bourget de s'unir à la direction du conseil central de Lyon. Sans vouloir prétendre que cette union donnerait à l'Association de Montréal de nouvelles faveurs ou indulgences, ils représentaient que les Associations particulières, réunies toutes en une seule, auraient davantage le cachet de catholicité qu'ont les œuvres générales de l'Eglise. Ils représentaient de plus que la publication des Annales de l'œuvre toute entière serait plus facile et d'un intérêt plus grand. Mgr. Bourget consentit à mettre son association sous la direction générale des conseils centraux de Lyon et de Paris.

Les aumônes recueillies dans ce Diocèse depuis longtemps et qui jusqu'alors avaient été reparties suivant les intentions de l'Ordinaire seul, furent pour la première fois transmises à Lyon, qui accordait une part de la caisse générale, devant être distribuée encore à la volonté du même Ordinaire. Quelquefois la destination des aumônes du Diocèse était faite avant même la perception du revenu

de l'œuvre, par le conseil central. Ainsi une année, l'argent collecté dans le Diocèse de Montréal fut envoyé à l'Evêque de Buffalo suivant l'ordre de Lyon. On comprend facilement que dans l'organisation générale, il peut se rencontrer des intérêts froissés, mais qui sont oubliés, quand au lieu d'être en règle générale, ils ne sont qu'à de rares exceptions. C'est à chaque Evêque à voir ce qui serait le plus avantageux dans la perception et la distribution des aumônes, en soumettant cependant leurs vues aux conseils centraux de Paris et de Lyon. Généralement ces conseils s'empressent d'écouter les représentations des Evêques. C'est ainsi que la représentation de l'Archevêque de Québec fut favorablement accueillie, il demandait que l'argent ne fût pas envoyé à Lyon, mais restât pour les œuvres diocésaines, en union cependant pour les Annales et la direction générale de Lyon. Le tout fut accordé, moyennant une allocation par le bureau de Québec, pour quelques missions au nord dans notre Puissance. Comme cette faveur paraissait nécessaire pour le Diocèse de Montréal, elle fut instamment demandée. Ne recevant aucune réponse favorable, l'Evêque de Montréal, tout en regrettant cette séparation, remit l'œuvre de la Propagation de la Foi sur son ancien pied d'existence dans son Diocèse, contribuant aux soins de ses propres missions. L'œuvre, comme autrefois, jouit des mêmes privilèges signalés par *Mgr. Lartigue*, aujourd'hui encore remplit également son but, en priant pour les missions en général, et en venant en aide à l'intention du culte et des pasteurs, qui sont dans ce Diocèse.

Cependant quoiqu'elle n'ait pas contribué comme avant son union avec Lyon au soutien des missions de Témiscamingue et d'Abitibi, elle n'a pas cessé de regarder comme siennes les missions de l'Orégon et l'établissement des Sœurs de Charité au Chili. Les nombreux enfants qu'elle a dans ces contrées savent tous ce qu'ils doivent à la généreuse sympathie de leurs frères de Montréal, ainsi que ceux du Nord-Ouest et ceux qui sont disséminés sur la frontière américaine.

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI
POUR LE DIOCESE DE MONTRÉAL.

TRENTE-HUITIÈME NUMÉRO, FÉVRIER 1876.

SOMMAIRE.

PAGES.
COMPTE-RENDU POUR 1875 3
LES SOEURS DE CHARITÉ AU NORD-OUEST 8
LE PÈRE CASENAVE, O. M. I 24
—BIOGRAPHIE 24
—JOURNAL 26

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
30, RUE ST. GABRIEL.
1876

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

FEVRIER 1876.

TRENTE-HUITIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
30, RUE ST. GABRIEL.

1876

Permis d'imprimer,

✠ Ig. Ev. de Montréal.

COMPTE-RENDU DE 1875.

Détail des aumônes transmises par les Églises et Communautés de la ville de Montréal.

Eglise St. Pierre	$ 615 00
Notre-Dame	409 50
Cathédrale	281 87
Intérêt du legs de feu M. O. Berthelet	240 00
St. Jacques	180 00
Ecole des Frères des Ecoles Chrétiennes	168 00
Intérêt du legs de feue Dame Alfred LaRocque	120 00
Côteau St. Louis	74 66
Ste. Brigide	39 90
Hôtel-Dieu	30 87
Couvent d'Hochelaga	25 00
Grand Séminaire	18 10
Collége Ste. Marie	17 50
Nativité d'Hochelaga	15 00
Eglise du Sacré-Cœur	12 00
Hospice Nazareth	4 16
Ste. Anne	1 50
	$2253 06

Détail des aumônes transmises par les Paroisses et Communautés de la Campagne pour l'année 1875.

Ste. Rose	$ 192 43
Varennes (pour 1874 et 75)	190 60
L'Assomption	176 68
Ste. Anne des Plaines	148 00
Porté en l'autre part	$ 707 71

Rapporté de l'autre part	$ 707	71
Boucherville	142	27
Sault-au-Récollet (pour 1874 et 75)	108	61
St. Rémi	107	00
Berthier	105	00
St. Barthélemi	94	00
Longueuil	90	70
Laprairie	86	50
Lachenaie	80	33
Ste. Géneviève	77	00
St. Cuthbert (pour 1874 et 75)	74	00
St. Jacques de l'Achigan	73	00
Terrebonne	70	00
St. Cyprien	68	00
Epiphanie	67	80
St. Louis de Gonzague	67	35
St. Lin	65	49
Lanoraie	60	25
Legs de feue Dlle Marchand de Ste. Géneviève	60	00
St. Roch	55	64
St. Alexis	55	40
Legs de Dme Ve Jos. Normandin de Laprairie	50	00
Ile Dupas	50	00
St. Isidore	48	00
Longue Pointe	47	95
Collége Ste. Thérèse (pour 1874 et 75)	47	50
Collége de l'Assomption	47	00
Lavaltrie	46	78
Ste. Elizabeth	46	00
St. Paul de Joliette	45	55
St. Bruno	42	45
Couvent de Longueuil	40	00
Joliette	39	00
Couvent de Ste. Anne (Lachine)	36	00
St. Eustache	35	00
St. Sauveur	31	50
St. Michel	30	70
Porté en l'autre part	$2999	28

Rapporté de l'autre part	$2999 28
Repentigny	30 49
Ste. Mélanie	30 00
St. Henri de Mascouche	30 00
St. Etienne	30 00
St. Ignace, Côteau du Lac	29 55
Lachine	29 00
Beauharnais	29 00
Ile Perrot	25 00
St. Constant	25 00
Ste. Martine	25 00
St. Jacques le Mineur	22 27
St. Jean Dorchester	22 05
St. Sulpice	22 00
Ste. Monique	21 62
St. Laurent	21 50
St. Esprit	21 00
St. Thomas	18 95
St. Calixte	18 15
Les Cèdres	17 00
St. Timothée	16 00
Rivière des Prairies	16 00
St. Paul l'Ermite	15 00
Châteauguay	14 90
St. Hubert	14 00
St. Ambroise	13 59
Ste. Julienne	13 33
St. Clet	13 00
St. Hermas	12 54
Vaudreuil	10 00
St. Patrice de Rawdon	10 00
St. Urbain	9 00
Ste. Marguerite du Lac Masson	8 50
St. Janvier	8 10
Ste. Béatrice	6 06
Ste. Justine	6 04
Sherrington	5 28
Porté en l'autre part	$3658 11

Rapporté de l'autre part	$3658 11
Ste. Adèle	4 00
Pointe Claire	3 52
Ste. Scholastique	3 00
St. Norbert	1 75
St. Donat	1 50
St. Damien	1 15
Lac des Deux-Montagnes	0 87
Ste. Agnès	0 50
Total pour la campagne	$3674 70
Total pour la ville	2253 06
En caisse de l'année précédente	1461 57
Grand total	$7389 33

Paroisses et Eglises qui n'ont pas transmis leur montant.

Ste. Agathe
B. Alphonse
St. André d'Argenteuil
Ste. Anne du Bout de l'Ile
St. Benoit
Lacolle
Ste. Cécile
St. Colomban
St. Côme
Ste. Dorothée
St. Edouard
Ste. Emmilie
St. Félix de Valois
St. François de Sales
Sault St. Louis
Verchères
St. Gabriel de Brandon
St. Henri des Tanneries
St. Jean Chrysostôme
St. Jérôme
Chambly
Huntingdon
St. Joseph de Montréal
Ste. Julie
St. Liguori
St. Luc
Rigaud
L'Acadie
Ormstown
Ste. Marthe
St. Martin
St. Michel de Mantawa
Notre-Dame de Grâce
Hinchinbrooke
St. Patrice de Montréal
St. Joseph du Lac

St. Hippolyte
St. Jean de Matha
St. Philippe
Ste. Philomène
St. Placide
St. Polycarpe
Ile Bizard
St. Régis
Hemmingford
Ste. Sophie
St. Stanislas Kostka
St. Théodore de Chertsey
Contrecœur
St. Valentin
St. Vincent de Paul
St. Zotique
Chapelle de St. Gabriel.

DÉPENSES DE 1875.

Aumônes accordées aux Missions du Diocèse.......	$3193 00
" " " de l'étranger.....	2101 00
Impressions des Annales..........................	316 00
Total....................................	$5610 00

RÉCAPITULATION.

Avoir..	$7389 33
Dépenses....................................	5610 00
Balance en caisse.................	$1779 33

Il était réservé à notre siècle de fournir au monde le spectacle de femmes missionnaires. On était habitué à la générosité et au dévouement de la vierge catholique au chevet du moribond et du pestiféré, à sa charité toute maternelle déployée au berceau de centaines d'enfants adoptés dans ces institutions si poétiquement appelées crèches; on était habitué à la sublime abnégation de la religieuse cloîtrée, s'ensevelissant toute vivante derrière les grilles d'un cloître pour ne jouir de rien, ni posséder rien au monde.

Mais jusqu'aujourd'hui il avait paru qu'il était opposé à la faiblesse de la femme, à la timidité de son sexe et, pourrions-nous même dire, à la délicatesse de sa vertu de s'aventurer à travers mers et continents, d'affronter les périls des plus longs voyages, de s'exposer à la barbarie des farouches habitants des forêts ou à la brutale insolence des infidèles de l'Orient.

Aujourd'hui il n'y a pas à en douter, la femme aussi elle a reçu mission pour évangéliser, l'expérience d'une cinquantaine d'années a prouvé que l'apostolat est de son ressort.

Nos Sœurs sont de véritables missionnaires.

Et tout extraordinaire que ceci puisse paraître au point de vue humain et aux yeux de la nature, il semble cependant être dans l'ordre voulu par Dieu que la femme prît part à la grande œuvre apostolique.

La femme tirée par Jésus-Christ de l'abîme d'abaissement où l'avait plongée le paganisme, et remise à sa place, à côté de l'homme comme sa compagne, la femme devait avoir sa part de gloire et d'honneur que le Christianisme réservait aux enfants régénérés de la famille humaine.

Or, la gloire la plus grande à laquelle l'homme puisse prétendre ici-bas est de coopérer à l'œuvre d'un Dieu, de prendre part à un ministère qui est tout divin : *deifica professio;* (St. Amb.) l'œuvre du salut des âmes.

La femme ne pouvait être entièrement frustrée de cette gloire. C'est pourquoi nous verrons la vierge chrétienne se faire la compagne du prêtre missionnaire, comme Marie

l'était de St. Jean, comme Marthe l'était de Lazare; nous verrons ces timides vierges plus hardies que les pionniers, plus intrépides que les traqueurs de bêtes fauves, aller établir leur tente plus loin qu'aucun chasseur n'a pénétré, au-delà des comptoirs les plus reculés du commerce, au milieu de nations farouches et antropophages.

Nous les verrons sans autres armes que la croix qui brille sur leur poitrine et le chapelet suspendu à leur ceinture, nous les verrons aller sur tous les points du globe travailler à la civilisation de ce qu'il y a de plus barbare, à la sanctification de ce qu'il y a de plus perverti, se faire enfin, dans toute la rigueur de l'expression, Apôtres.

Le Catholicisme seul pouvait donner au monde ce spectacle sublime et merveilleux.

Nous offrons aujourd'hui aux lecteurs de nos *Annales*, une esquisse très-intéressantes des travaux de ces femmes apôtres dans l'extrême Nord-Ouest; ces lignes sont dues à un homme qui ayant vu de ses yeux toute l'abnégation et tout l'héroïsme des admirables Sœurs Grises envoyées par notre ville de Montréal sur les confins de l'Amérique Septentrionale, a voulu leur payer le tribut de son admiration.

Si une nation se glorifie de ses héros, de ses capitaines, à plus forte raison devons-nous être orgueilleux, comme peuple catholique, de nos héroïnes chrétiennes, qui ne se laissent surpasser par aucun dévouement ni aucun courage et attirent sur leur pays des bénédictions mille fois plus précieuses que tous les trésors de la terre, L'avenir prouvera qu'il aura été plus avantageux pour nous de conquérir des âmes que de conquérir des territoires.

LES SŒURS DE CHARITÉ, AU NORD-OUEST.

1° La petite colonie de St. Albert a le précieux avantage d'être dotée d'un établissement de Sœurs de la Charité dites Sœurs Grises de Montréal. Lors de la fondation de cet établissement, les premières Sœurs qui en furent chargées eurent la pensée de lui donner le titre d'Hôpital Youville en mémoire de leur Vénérée Fondatrice. Mgr. Taché,

dans le diocèse duquel se trouvait alors St. Albert, préféra que tout en conservant le nom de la Fondatrice, on donnât à l'établissement un titre plus en rapport avec ses destinations, il lui donna donc le titre d'Asile Youville. En effet, le titre d'hospice ou d'hôpital n'eût point désigné suffisamment la fin de cet établissement.

2° Les Sœurs étant les seules religieuses du pays, ne se bornent point à une bonne œuvre en particulier, mais elles font seules, autant qu'elles peuvent, ce que différentes congrégations religieuses font dans les pays civilisés. Leur œuvre principale est l'éducation des petits orphelins, des enfants sauvages surtout; elles font aussi la classe aux enfants des colons et même elles veulent bien consentir à faire des classes plus élevées suivant que les besoins de la population le demandent; suivant leurs moyens aussi, elles donnent leurs soins aux infirmes et aux vieillards; leur maison n'étant pas assez spacieuse pour donner asile aux hommes, quand il s'en trouve dans une absolue nécessité, ceux-ci restent chez les R. P. Oblats ainsi que les orphelins déjà grands et vont à l'asile prendre leurs repas *ou, s'ils* n'ont pas la force de s'y rendre, ils reçoivent chez les Pères, à heures fixes les soins de l'intelligente et patiente charité des Sœurs. L'asile Youville est ouvert aussi aux malades et comme il n'y a pas de docteur dans le pays, les Sœurs sont dans la nécessité de le remplacer; elles distribuent une quantité de remèdes pour les malades de St. Albert et des environs et vont visiter et soigner autant qu'elles le peuvent à domicile ceux qui sont à leur portée.

Les Sœurs de la Charité ont encore une autre mission fort importante à remplir à St. Albert et dans toutes les missions du Nord-Ouest. C'est de contribuer pour une large part aux progrès de la civilisation dans le pays, ce qu'elles font non seulement en donnant l'éducation aux enfants, mais encore par bien d'autres moyens. Généralement chez les sauvages du Nord-Ouest, la femme n'est pas la compagne de l'homme mais sa propriété, elle est traitée comme telle par l'époux et le père; cette pauvre femme, cette pauvre chose de l'homme ne peut que difficilement être bonne épouse et bonne mère surtout. Cet état d'esclavage et de

mépris dans lequel elle vit est un peu partagé par la femme métisse qui est généralement timide, même avec ses fils un peu grands. Si la religion en a fait une épouse fidèle, elle n'a encore pu lui faire comprendre sa mission de mère. La seule présence de la Sœur de Charité élève la femme dans le pays, on l'appelle la femme de la prière, on la respecte et on l'honore : c'est déjà un grand pas en faveur de la femme. Assez fréquemment ces bonnes Sœurs sont chargées par les Missionnaires de donner les premières notions de la religion à de pauvres sauvagesses que l'on prépare au baptême ou à la première communion ; elles sont à la tête d'une congrégation de jeunes filles, qu'elles réunissent chez elles à certains jours et leur font éprouver une heureuse influence dont la famille actuelle se ressent et dont les familles futures se ressentiront surtout. Enfin les Sœurs de la Charité ont encore un autre but, celui d'aider les Missionnaires. L'entretien et la propreté du linge, du linge d'Eglise surtout qui n'est pas une chose indifférente dans un pays sauvage ; que de dépenses on fait pour cela et sans résultats satisfaisants ! Pourtant, épargner est une chose capitale pour ceux surtout qui ne sont soutenus que par la charité ; les missionnaires qui ont l'avantage de se trouver à portée de ces vraies filles de la charité, surtout s'ils ont été dans des missions moins favorisées, peuvent comprendre combien le dévouement et la charité de ces *filles de la prière* est utile à l'œuvre générale des missions et aux progrès de la civilisation.

3o C'est le 17 Septembre 1858 qu'à la demande de Mgr. Taché, la Rde. Mère Deschamps, alors Supérieure Générale des Sœurs de la Charité de Montréal, envoya vers les missions du Nord-Ouest, trois de ses filles que le zèle, la prudence et le courage rendaient aptes à cette nouvelle mission. Ces pauvres enfants ne partaient point comme celles de leurs sœurs, qui les avaient précédées à St. Boniface, pour une mission déjà connue ; elles allaient dans la réalité *fonder* dans un pays inconnu où jamais religieuse n'avait encore paru, dans un pays sauvage en un mot. Elles n'ignoraient pas les difficultés du voyage, incomparablement plus grandes alors qu'aujourd'hui, elles savaient

aussi, elles s'exagéraient peut-être même, les misères qui les attendaient parmi les nations au salut desquelles elles se sacrifiaient. Combien ces connaissances ne devaient-elles pas augmenter les douleurs de la séparation ! Quitter sa famille religieuse, sa famille naturelle, sa patrie, pour aller vivre et mourir dans un pays inconnu au milieu de pauvres sauvages, est un sacrifice que le Missionnaire le plus intrépide ne peut faire sans un brisement de cœur ; on comprend donc quelle devait être l'émotion, l'accablement de ces jeunes et timides Religieuses.

Les voilà lancées à pleine vapeur à travers le Canada et les Etats-Unis, dans un milieu bien différent de celui auquel elles étaient habituées ; leur costume, leurs manières, leurs larmes tout les fait remarquer de ces nombreux voyageurs avec qui elles se trouvent ; on les montrait du doigt, on se moquait de leur costume, quelques fois aussi on les prenait en pitié : il parait même qu'un bon Américain protestant, supposant que ces pauvres filles avaient été d'abord sacrifiées par leurs parents, puis étaient de nouveau sacrifiées par leurs supérieures, ne pouvait supporter l'idée d'une pareille cruauté : il veut dans sa charité délivrer ces victimes du fanatisme et leur propose par l'intermédiaire de la supérieure de les retirer à tout jamais de l'esclavage dans lequel elles vivent, de leur éviter la mission pénible à laquelle elles sont sacrifiées et de leur trouver les moyens de se faire, dans le *pays de la liberté*, une position honorable et agréable. Ce charitable protestant leur rendit pourtant un vrai service dans la circonstance : celui de les amuser le reste du voyage et de leur faire un peu oublier les tristes moments du départ.

Le 29 Septembre, nos missionnaires avaient cessé de voyager à la vapeur ; elles quittaient St. Paul Minnesota avec une caravane se dirigeant vers la Rivière-Rouge ; leur véhicule n'était autre chose qu'une charrette grossière attelée d'un bœuf ; chacune d'elles perchée sur une de ces charrettes remplies de caisses et de ballots, dirigeait son bœuf le mieux possible, mais malgré toutes les précautions et la bonne volonté des hommes à leur service, elles ne purent éviter une foule d'accidents, plus ou moins fâcheux,

plus ou moins comiques, mais qui pourtant, grâce à la Providence des missionnaires, ne furent pas tragiques.

Ce fut le 29 Octobre seulement que nos voyageurs arrivèrent à St. Boniface. La joie qu'elles éprouvèrent en se retrouvant en famille leur fit bientôt oublier les misères du voyage, leurs nombreuses nuits passées en campement, l'acharnement des moustiques à les tourmenter, le froid piquant de la dernière partie du voyage, les bourbiers, les rivières, les côtes élevées d'où les bœufs se précipitant, renversaient *char et cocher ;* tout cela ne servit plus, pendant le temps qu'elles passèrent à St. Boniface, qu'à égayer les conversations.

Jusqu'au 4 Août de l'année suivante, la digne Sr. Emery, supérieure de la future mission, et ses courageuses compagnes Sr. Lamy et Sr. Jacques restèrent à St. Boniface pour s'initier un peu aux usages du pays. Elles durent alors faire de nouveaux adieux, verser de nouvelles larmes et reprendre leur vie de campements, leur vie de fatigues, d'accidents et d'ennuis, que ne peuvent leur éviter tous les soins et toutes les précautions de Mgr. Taché, Evêque de St. Boniface, et de la Rév. Sr. Valade, Supérieure des Sœurs de St. Boniface, ainsi que la charité des Rév. Pères Oblats., venus exprès des missions ds la Saskatchewan avec une caravane pour les chercher. Le 24 Septembre seulement, elles arrivèrent au terme de leur voyage, qui était non pas St. Albert, ce poste n'existait pas encore, mais le lac Ste. Anne, situé à 40 milles plus à l'Ouest que la place où se trouve aujourd'hui St. Albert. Le Rév. Père Lacombe, O. M. I., en charge alors de cette mission, reçut avec bonheur ces auxiliaires d'un nouveau genre ; tous les habitants, Métis et Sauvages, partagèrent la joie de leurs missionnaires, ils vinrent saluer les Sœurs dans lesquelles ils voyaient des Anges Gardiens pour leurs enfants, des Anges de Charité pour leurs malades ; aussi vinrent-ils avec joie prendre part aux prières d'actions de grâces qui se firent à leur arrivée.

La mission du lac Ste. Anne était assurément la plus avancée de nos missions de l'intérieur ; elle possédait une petite église convenable pour la population, un presbytère

vraiment bien logeable pour un ou deux missionnaires, mais qui était loin de suffire aux besoins des Sœurs et de leurs œuvres.

Les missionnaires ont beau faire, il y a certaines misères qu'ils ne pourront pas de sitôt épargner aux Sœurs ; dans l'espace de quinze ans, leur position s'est sans doute beaucoup améliorée, mais cependant qu'elle est encore précaire et quelles difficultés elles rencontrent encore pour faire leur œuvre.

Les Rév. Pères Oblats cédèrent donc aux Sœurs l'habitation confortable que leur avait laissée le premier missionnaire du pays, le digne M. Thibeault ; ils se retirèrent dans une petite maison à côté de l'église et les Sœurs installées au presbytère s'efforcèrent aussitôt de remplir leur mission. Elles s'adonnèrent à l'étude de la langue des Cris, firent l'école chaque jour à 30 ou 40 enfants, mirent en ordre le linge de la sacristie et celui des missionnaires, visitèrent les malades auxquels elles distribuèrent des remèdes et s'efforcèrent dès lors de faire tout le *bien qu'elles* ont continué de faire depuis avec courage et succès. Mais si elles venaient partager les travaux des missionnaires, elles durent avant tout partager leur pauvreté ; elles durent, comme eux, attendre du lac leur principale nourriture ; elles eurent de suite le précieux avantage de pouvoir y ajouter des patates et quand, à certaines saisons, le poisson fit défaut elles eurent pour le remplacer le *pémigan* ou la viande sèche, espèce d'aliment bien plus fortifiant que le poisson mais tellement dégoûtant qu'après plus de 20 ans passés dans le pays, certains missionnaires ne le peuvent manger qu'avec beaucoup de répugnance.

Au printemps qui suivit leur arrivée au lac Ste. Anne, les habitants suivant leur habitude abandonnèrent en grand nombre la colonie pour aller chasser dans la prairie ; quelques familles seulement restèrent, vivant comme les missionnaires, du poisson du lac, mais n'ayant pas comme eux dans leurs greniers de la viande sèche et du *pémigan*. Au mois de Juillet et d'Août la pêche faisant absolument défaut, les métis et sauvages affamés eurent recours aux missionnaires qui ne purent s'empêcher de partager avec eux. Cepen-

dant la pêche continuant à être précaire et les chasseurs n'arrivant pas, le garde-manger du Revd. P. Lacombe finit par s'épuiser et pendant plusieurs semaines les missionnaires, religieux et religieuses, furent réduits à se nourrir principalement d'orge broyée et boullie et de *lait caillé.*

Cela ne déconcerta point nos généreuses religieuses ; elles s'efforcèrent de créer des ressources à la mission en diminuant les dépenses ; elles partagèrent suivant leurs forces, le travail des champs, plus d'une fois elles durent se livrer à des travaux qui durent leur paraître bien étranges : sans cesser d'être institutrices, lingères, garde-malades, elles devenaient au besoin fermières et savaient ainsi se montrer dans la force du terme, vraiment missionnaires et parfaites sœurs de la charité.

En 1861, elles eurent la consolation de recevoir la visite de leur Père et premier Pasteur, Mgr. Taché. Sa Grandeur dut être bien consolée de voir ainsi ces missionnaires d'un nouveau genre répandre leur bienfaisante influence dans son immense diocèse ; mais son bon cœur ne put manquer d'être sensible aux privations et aux difficultés sans nombre que ces dignes filles de la Mère Youville avaient à surmonter. Ce fut lors de cette visite que l'établissement de St. Albert fut décidé, supposant qu'à cette nouvelle place les religieuses pourraient faire plus de bien qu'au lac Ste. Anne et y souffrir moins.

Le Rév. Père Lacombe, joignant son travail à celui de ses serviteurs, put en 1863 transporter les Sœurs au nouvel établissement catholique, élevé sur la rive gauche de la rivière Esturgeon à 9 milles d'Edmonton. La maison destinée à recevoir les Sœurs était loin de réunir l'espace et le confortable, elle n'avait que 30 pieds sur 26 ou 28, sans étage supérieur. Bien que destinée par les vues impénétrables de la Providence à devenir plus tard *palais épiscopal,* cette maison n'était point suffisante pour des religieuses qui instruisent les enfants, reçoivent chez elles les orphelins et au besoin les vieillards et les malades ; aussi quelque temps après, les Sœurs laissèrent elles aux Rév. Pères Oblats cette première maison pour en occuper une autre plus convenable qu'on leur avait fait construire : cette nouvelle

maison de 50 pieds sur 30 avec un étage supérieur était un vrai palais pour le pays.

Mgr. Taché, visitant St. Albert en Décembre 1864, rendait ainsi compte de ses impressions au sujet de cette mission ; il était arrivé pendant la nuit :

"Le retour de la lumière, écrivait-il, nous permit d'exa-" miner avec une sorte d'orgueilleuse complaisance la "belle mission de St. Albert si avancée quoique si nouvelle. "La beauté si naturelle du site, rehaussée par l'art nous "étonna quoique nous l'eussions choisi nous-même. Il n'y "avait pas encore quatre ans que ce choix avait été fait et "quel travail déjà ! de belles et vastes constructions s'é-"taient élevées comme par enchantement. Des champs "spacieux, défrichés, bien enclos et bien cultivés donnaient "déjà d'abondantes moissons. Quarante maisons construi-"tes autour du joli monticule, sur lequel la maison du Sei-"gneur, celle de ses ministres et de ses dévouées servantes "forment le groupe qui domine tout le paysage ; la petite "rivière qui serpente au pied des collines et que l'on tra-"verse sur un beau pont, puis à une faible distance le lac "dont les eaux peu profondes baignent le pied de la mon-"tagne qui fournit le bois de construction : voilà ce que "nous ne pouvions nous lasser de contempler ; notre éton-"nement était partagé par le bon Père Visiteur, qui ne "savait quoi de plus admirer ou la beauté du pays ou le "travail colossal de ses apôtres."

Bien que cette citation n'ait pas absolument rapport aux Sœurs, elle fait cependant en quelque sorte voir leur établissement, tel qu'il était du moins dans ses commencements. Les Sœurs, mieux logées, augmentèrent leurs œuvres, elles purent prendre des pensionnaires, donnèrent asile à un plus grand nombre d'orphelins, à des vieillards, à des malades. Les Sauvages et les Métis ne furent pas les seuls à profiter de leur charité, des étrangers venus pour chercher l'or de la Saskatchiwan furent victimes de différents accidents : dans un pays encore sauvage, où l'on ne pouvait que difficilement se procurer les provisions les plus communes, que seraient devenus ces pauvres mineurs si les missionnaires catholiques ne leur avaient donné l'hospitalité et les

sœurs de charité les soins intelligents et empressés ! ces bonnes sœurs ne pouvant suffire au travail, Mgr. Taché à son retour obtint qu'une sœur de l'Hôpital Général de St. Boniface fût envoyée à leur secours.

4° On voudra peut-être connaître les noms des fondateurs et l'état financier de l'établissement. Il est difficile de ré pondre d'une manière catégorique à ces questions : on peut dire que les fondateurs sont Mgr. l'Archevêque de St. Boniface qui a obtenu les religieuses et a pris sur les fonds alloués à ses missions ce qui était nécessaire pour leur voyage et leur entretien, et enfin les missionnaires Oblats qui ont dû, pour instaler les sœurs et leur fournir les moyens de faire leurs œuvres, s'imposer les plus grands sacrifices. Leurs ressources aussi bien que celles des missionnaires leur viennent toutes de la charité, de l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi. Le diocèse reçoit chaque année différentes aumônes de la Propagation de la Foi, de la Ste. Enfance, de simples particuliers. Parmi ces particuliers il faut citer M. W. Christie, en charge d'Edmonton, qui, voyant l'asile Youville encombré de pauvres petits enfants d'autant plus intéressants qu'on les avait soustraits à une plus grande misère, non-seulement voulut les soulager de ses deniers, mais encore eut l'heureuse idée de faire une collecte parmi ses amis ; sans ce secours arrivé à propos il eût été impossible aux pauvres Sœurs, de nourrir et de vêtir leur nombreuse famille, l'année qui a suivi la cruelle maladie qui a laissé après elle tant de morts et d'orphelins et la disette. M. Richard Hardisty, en charge maintenant à Edmonton, est aussi plein de charité et d'affection pour l'œuvre si éminemment civilisatrice des Sœurs. Et M. Louis Chatlain, en charge du comptoir de la compagnie à St. Albert, peut être lui aussi compté parmi les bienfaiteurs de l'asile Youville, qu'il s'efforce d'obliger en toute occasion.

Quand les besoins sont trop grands, l'Evêque de St. Albert ou quelqu'un de ses missionnaires s'en vont tendre la main en France ou en Canada et jusqu'à présent, grâce à la charité, les différentes œuvres des Sœurs ont pu soutenir et grandir peu à peu.

Une autre ressource commune aux Rvdes. Sœurs et aux Rvds. Pères Oblats, c'est le travail, l'économie et souvent beaucoup de privations. Les bâtisses, les charriages, la culture des terres, se font autant que possible par les missionnaires Oblats pères et frères convers; les Sœurs et leurs enfants aident aussi pour ces travaux autant que leurs forces et leurs occupations le leur permettent. Les produits de la ferme, de la pêche et de la chasse fournissent à tout le monde, aux missionnaires de différentes dénominations, aux vieillards et aux orphelins ce qui est nécessaire à la vie, ce n'est pas le confortable, il s'en manque. Peu à peu les privations diminuent, mais cependant les œuvres de charité ne peuvent se soutenir ici que par ce moyen. On aura une faible idée des privations auxquelles les religieuses sont parfois encore exposées, parce que l'une d'elle écrivait l'année dernière: "Il est difficile de comprendre combien " il est pénible de se passer de pain ou de *galette;* bien que " nous soyons depuis 14 ans dans ces pauvres missions, " chaque fois qu'il nous a fallu faire notre repas sans en " avoir, on peut dire que nous sommes *restés sur notre* " *appétit.*"

Pour les fins d'économie, les bonnes Sœurs sont chargées du garde-manger et de la cuisine pour tout le personnel de la mission, c'est pour elles un grand embarras, elles doivent chaque jour préparer les aliments pour 70 à 80 personnes, si encore elles avaient pour cela fourneau et ustensiles nécessaires elles s'estimeraient heureuses.

A part la charité, le travail et l'économie, les Sœurs se créent encore quelques petites ressources par leurs industries, elles se font payer quelquefois pour différents travaux à l'aiguille, et vendent de temps en temps certains produits de la ferme. Ainsi nous le répétons, *l'état financier* des Sœurs de St. Albert comme de toutes les missions de ce diocèse est absolument nul; ces dignes religieuses vivent de charité et d'épargnes. Pour supporter leurs nombreuses privations, leur Vénérée Fondatrice leur a laissé un puissant soutien, c'est *la croix;* le sceau de l'Asile Youville n'est autre que celui de la Maison-Mère, la croix avec cette magnifique devise: *In hoc signo vinces.* Cette croix, elles la

rencontrent partout, leur vie de missionnaires est un long chemin de croix, un long et dur martyre, mais elles grandiront par la croix et vaincqueront par ce signe.

Cet Asile Youville qu'on trouvait magnifique en 1864, ne peut plus suffire aujourd'hui; les œuvres des religieuses ont tellement augmenté que si les ressources le permettaient, l'établissement devrait être doublé. On a dû faire bâtir une maison d'école à quelques centaines de pas de l'asile; là, chaque jour, deux religieuses forment à la science et à la vertu au moins 70 enfants ; elles enseignent simultanément le français et l'anglais ; on sera sans doute tenté de croire que cette école de St. Albert comme les autres œuvres des Sœurs n'a été soutenue jusqu'à présent que par la charité.

En 1870, l'école de St. Albert dut être interrompue pendant cinq ou six mois, la petite vérole sévissant alors avec tant de force sur la population, que sur 700 personnes 300 disparurent ; tous les orphelins des Sœurs furent atteints ; plusieurs moururent, mais au moins ils eurent le précieux avantage d'être veillés par ces Mères que la Providence leur a fait venir du Canada ; le reste de la population fut moins favorisé que les orphelins; bien que les Sœurs se prodigassent et le jour et la nuit, elles ne pouvaient pourtant être partout à la fois, elles eurent la consolation de sauver la vie à un certain nombre de pestiférés et d'en soulager beaucoup d'autres. Cette épidémie fit encore plus de ravages chez les Sauvages que chez les Métis. Les orphelins étaient tellement nombreux que les pauvres Sœurs durent refuser tous ceux qui avaient quelque chance de pouvoir vivre sans elles. Elles durent recevoir une pauvre petite fille de dix ans que la maladie avait fait orpheline et aveugle ; elles ne purent non plus refuser l'entrée de leur asile à un pauvre petit Sauvage, qui, après avoir vu mourir tous ses parents se trouva en pleine prairie sans aucun secours. Ecoutons mot à mot le récit que le pauvre enfant a fait lui-même à un des missionnaires de St. Albert, après son arrivée. " Il y a de cela environ deux ans, disait-il, j'étais campé avec mes parents dans la prairie. Notre camp se composait de cinq ou six loges. Tout à coup la picote (la petite vérole) se déclara parmi nous, et bientôt tout le monde

fut pris de la maladie...... Excepté mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, tout le monde qui était là mourut; après cela ma mère fut malade aussi et mourut.

" Mes frères et mes sœurs furent malades et moururent. Je restai tout seul avec papa. Papa devint alors malade, lui aussi, et moi j'avais bien de la peine. Enfin, mon père étant bien malade m'appela près de lui et me dit : " Mon en-" fant, moi aussi je vais mourir : tu vas rester tout seul, tu " vas faire bien pitié. Mais courage, mon fils, prie bien le " grand Esprit. Il ne t'abandonnera point. Quand je serai " mort, tâche de te rendre à l'Eglise (à la mission) et tu seras " bien là-bas." Quand papa m'eut dit cela il mourut lui aussi : j'étais tout seul et j'avais bien peur. Pendant plusieurs jours je restai encore, me nourrissant avec du poisson sec et des patates crues ; mais à la fin les morts sentaient trop mauvais. Je fermai la porte de la loge, je mis des branches contre la porte pour empêcher les chiens et les loups d'aller manger papa, je pris quelques poissons secs avec moi et je partis. Je pris aussi un cheval, et pour monter dessus je me servis d'un tronc d'arbre pour me hausser un peu : mais j'avais grande peur, car les chiens me suivaient toujours et je craignais d'être dévoré. Je marchai ainsi plusieurs jours ; le soir j'attachais mon cheval et je me couchais par terre ; bientôt les chiens eurent trouvé mes poissons, et je n'eus plus rien à manger. Je perdis aussi mon cheval et je fus obligé de marcher à pied bien des jours et bien des nuits. J'avais bien froid et bien soif, parce que tout était déjà gelé et je n'avais rien pour faire du feu ni pour faire de l'eau. J'ai été ainsi je ne sais pas combien de jours et de nuits ; à la fin j'ai été trouvé par deux Sauvages qui m'ont conduit à leur camp, et bientôt après le Père qui était à la prairie (le Rév. P. Fourmond) me prit avec lui," et le donna plus tard aux bonnes Sœurs qui trouvèrent moyen de le vêtir, et par leurs soins maternels elles purent lui faire oublier qu'il était orphelin.

Une autre fois le Rév. Père Lacombe arrivait à St. Albert avec deux petits Cris devenus orphelins. Le Rév. Père après avoir soigné et enterré leurs parents avait pu soigner et guérir ces deux enfants ; il les renvoya ensuite pour qu'ils

fissent place à d'autres malades. Peu de jours après ils revinrent en pleurant trouver le missionnaire : " prends-nous en pitié, mon père, lui disaient-ils, tout le monde a peur de nous, ceux qui nous aimaient auparavant ne veulent pas nous recevoir aujourd'hui."

Le Père dut les recevoir et les bonnes Sœurs ne purent les refuser non plus. Une autre fois c'est un petit Pied noir de quatre ans qu'un missionnaire amène aux Sœurs ; ce pauvre enfant avait lui aussi perdu sa mère ; les parents ou amis qui lui restaient l'ensevelirent vivant avec elle, laissèrent ces deux victimes de la mort et de la barbarie sous un abri et s'éloignèrent en attendant que les loups vinssent leur donner une dernière sépulture ; heureusement pour le pauvre petit. quelqu'un passa près de là avant les loups ; entendant crier il pénètre sous la tente abandonnée, délivre le pauvre enfant de ses liens et le remet au missionnaire.

L'asile Youville est rempli ; les Sœurs ne peuvent fournir au travail que nécessite l'entretien de tant d'enfants, l'étoffe manque pour les habiller et on craint aussi que le pémigan manque pour les nourrir.

Cependant, chaque fois qu'un missionnaire revient de chez les sauvages à St. Albert, il est rare qu'il ne fasse pas quelque cadeau de ce genre aux Sœurs qui ne peuvent le refuser après que les missionnaires ont été forcés de l'accepter. Monseigneur de St. Albert lui-même se trouvant en voyage au mois d'Avril 1873, rencontre une pauvre enfant dont la mère était morte de faim ; les sauvages du camp souffrant tous de la disette, ne voulaient et ne pouvaient se charger de cette infortunée enfant ; un vieux sauvage infidèle dit alors qu'il s'en chargeait, mais que n'appartenant à personne, il la mangerait. Quelqu'un mieux disposé la cacha, la remit à Mgr. qui écrivait aux Sœurs en la leur envoyant : " je n'ignore pas que vous ne pouviez plus absolument recevoir d'enfants, vous manquez de logement, vous manquez de vêtements, vous craignez même de manquer de nourriture ; qu'importe, je vous envoie encore une orpheline, et j'en trouverais cent dans sa position, je vous les enverrais et vous les accepteriez ; vous trouverez bien encore un petit coin

pour mettre cette petite affamée, que je retire en quelque sorte de dessous la dent d'un misérable sauvage ; si pour la vêtir il vous faut couper une de mes soutanes faites-le sans crainte, etc."

D'autres fois les sauvages amènent directement les enfants aux Sœurs : ainsi pendant la petite vérole on apporta un petit bébé de quelques mois seulement ; comme la Sœur Supérieure le refusait, disant qu'il était trop petit, le sauvage le déposa *tout nu* sur le plancher " prends-le ou laisse-le, lui dit-il, moi je ne m'en charge pas ; " le sauvage s'enfuit et la pauvre Sœur fut obligé de lui trouver une nourrice.

Le jour de Noël dernier une vieille sauvagesse venant à la messe de minuit, amène aux Sœurs un petit garçon de cinq ans : son père, dit-elle, a *fait vœu de le donner à Mgr.* Craignant sans doute d'être délié de son vœu, le père se garde bien d'amener lui même son enfant et la vieille commissionnaire s'étant acquittée de sa mission s'en retourne en laissant aux Sœurs ce curieux cadeau de Noël.

Enfin, il y a quelques semaines, un *grand bébé de* 15 à 16 *ans* se présente à l'évêché, il arrive transi de froid, affamé et à peine vêtu. Cet enfant n'est pas un sauvage cependant, il est né aux Etats-Unis de parents civilisés, il s'est rendu à Winnipeg en suivant quelque caravane et de là il est venu à St. Albert, par le même moyen. Après s'être un peu chauffé il demande du travail à Mgr. On lui donne à manger, c'est surtout ce dont il avait besoin ; puis on va aux informations et on apprend qu'il n'a absolument aucune éducation, que malgré l'habitude d'hospitalité de nos métis personne ne peut le supporter, il est, dit-on, paresseux, sal, affligé d'une certaine infirmité qui le rend insupportable, on le croit même dangereux pour les autres enfants, si bien que personne ne peut le supporter. Si le diocèse de St. Albert était doué d'une maison de correction cet enfant y aurait sa place ; le chasser il va mourir de froid ou de faim, il faut bien le recevoir à l'évêché, mais les bonnes Sœurs devront faire ses vêtements, laver son linge, etc.

C'est ainsi qu'ici les deux maisons ou plutôt les deux familles celle des Oblats et celle des Sœurs de la Charité s'entendent pour faire le bien et grâce à cette entente, leurs ressources et leurs œuvres sont doublées.

Les Sœurs de la Charité sont aussi aidées dans leurs œuvres par de bonnes filles, ordinairement du tiers ordre de St. François, sous le titre de " filles données " ; elles travaillent elles aussi avec beaucoup de dévouement. Sous la direction des Sœurs, l'asile Youville a l'avantage d'en posséder quatre, ce nombre n'est pas plus suffisant que celui des Sœurs.

Les Sœurs de St. Albert sont aujourd'hui au nombre de huit et ne peuvent pas plus suffire à l'ouvrage que lorsqu'elles étaient trois ; c'est que leurs œuvres ont pris un plus grand accroissement que leur personnel. Une des premières venues a dû s'en aller en Canada refaire une santé ruinée dans ces trop pénibles missions ; une seconde est trop abattue par la maladie pour essayer ce voyage, elle attend sans s'effrayer, elle attend même avec joie la mort qui tôt ou tard viendra lui ouvrir le Ciel, qu'elle aura bien gagné par 15 ou 20 années de travaux et de sacrifices, supportés courageusement pour la gloire de Dieu et le soulagement des pauvres les plus abandonnés. Encore quelques mois et ces bonnes Sœurs étendront le champ de leur travail, iront fonder une école au fort Edmonton et sans doute aussi la Rvde. Mère Générale enverra au secours de ses filles qui ne peuvent ici suffire au travail, d'autres filles douées de l'esprit de dévouement et d'abnégation des anciennes ; c'est du reste un esprit de famille que ne peuvent manquer d'avoir des enfants de la Vénérée Mère Youville ; ainsi les œuvres de charité qu'elles ont entreprises ne tomberont point avec les Sœurs premières, ces œuvres s'étendront et grandiront dans la pauvreté et la souffrance, c'est le cachet des œuvres de Dieu.

Un Ami de l'Etablissement.

NÉCROLOGIE ET JOURNAL DU R. P. CASENAVE, O. M. I.

C'est un devoir de reconnaissance pour le diocèse de Montréal de consigner dans les présentes *Annales* la mort et quelque chose de la vie d'un missionnaire qui a laissé de si durables souvenirs par sa prédication toute apostolique au milieu de nous ; nous voulons parler du Père Casenave. Il y a déjà deux ans que bien loin d'ici est mort cet ardent et zélé missionnaire, et treize ans qu'il quitta le Canada ; quoiqu'il en soit, on n'a pas oublié sa parole pleine de force pour remuer les consciences et pleine de feu pour embraser les cœurs.

Le R. P. Casenave était un vrai missionnaire, un apôtre dans toute l'acception du mot.

Quoiqu'il eut beaucoup d'aptitude pour les sciences, les langues et les arts, sa grande passion fut celle des âmes et de la gloire de Dieu.

Nous empruntons la petite notice biographique qui suit aux *Missions Catholiques :*

Le 23 janvier 1874, est décédé, à Jaffna, Ceylan, le R. P. Pierre Casenave, de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée..

Il était né en 1815, à Lucq de Béarn (diocèse de Bayone). Ordonné prêtre le 19 décembre 1840, il fut nommé vicaire de Lacommande-Aubertin. Le 15 mai 1845, il entra dans la maison, récemment fondée, des prêtres auxiliaires de Ste.-Croix d'Oloron. On l'appliqua à la prédication ; il s'y distingua par des qualités brillantes qui firent de lui un orateur exceptionnellement populaire.

Libre enfin de suivre l'attrait qui, depuis vingt ans, ne cessait de l'appeler aux missions étrangères, l'abbé Casenave fut admis au noviciat des Oblats de Marie-Immaculée le 14 août 1854. Il avait trente neuf ans. Au commencement de septembre 1856, il était envoyé au Canada. Ses travaux apostoliques furent nombreux. Il était infatigable et toujours prêt. Mentionnons sa campagne d'hiver en 1858, dans les vastes contrées connues sous le nom de Gaspésie, Acadie et Nouveau-Brunswick, aux bouches du Saint Laurent. Il eut la consolation d'y rencontrer des sauvages qui n'avaient pas encore été évangélisés chez eux, et de planter de belles croix de missions dans la tribu des Mic-Macs, au bord de la mer, et dans celle des sauvages Manéchites, au bord du fleuve Tobique.

Rappelé en Europe en 1862, il fut, l'année suivante, envoyé à Nancy où il passa huit ans. Sur ses persévérantes instances, on le destina de nouveau aux missions étrangères. Le 21 janvier 1872, il s'embarquait à Marseille pour la mission de Jaffna (Ceylan).

Peu après son arrivée, il fut attaqué d'une éruption qui fit de son corps une plaie et le condamna à plusieurs mois d'inaction complète. Le R. P. Salaün, dont il était alors le compagnon à Saint-Joseph de Colombogan, parla avec admiration de la résignation qu'il montra constamment dans cette épreuve.

Il fut ensuite chargé de la mission de Point-Pedro, à vingt milles au nord de Jaffna.

Le 20 janvier 1874, pendant qu'il célébrait la messe dans la petite chrétienté de Valvattiturai, il fut attaqué d'un transport au cerveau. On l'emmena en palanquin à Jaffna. Il était en proie à un violent délire. Dans la matinée du 22, il eut un moment de lucidité dont Mgr. Bonjean profita pour le confesser et lui administrer l'extrême-onction.

" Le 23 au matin, écrit Mgr Bonjean, peu après notre retour du service solennel, que nous célébrons chaque année pour Mgr Semeria, notre cher malade rendit son âme à Dieu sans secousse, sans agonie ; il s'endormit dans la paix du Seigneur, nous laissant tout désolés de la perte que nous faisions en lui et tout embaumés des souvenirs de son affection pour nous, de ses vertus et surtout de son amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. "

Doué d'une prodigieuse activité d'esprit et apportant à ses travaux beaucoup d'ordre et de méthode, le R. P. Casenave n'avait rien perdu ni de ses immenses lectures ni de ce qu'il tenait de son propre fonds. Tout était venu se classer à son jour et à son rang dans une serie de volumes dont la seule énumération présente quelque chose d'étonnant. L'exégèse et la théologie, l'histoire et la controverse, la numismatique et les mathématiques, la musique et la poésie, la peinture et le dessin, le grec, l'hébreu, le chaldéen, des mélanges de toute sorte remplissent ces pages innombrables. Le plus important des manuscrits laissés par le R. P. Casenave, son œuvre de prédilection, est un traité sur la très-sainte Vierge ou *Parthénologie,* qui forme six volumes in-folio.

Pendant la traversée, de Marseille à l'île de Ceylan, il écrivit quelques mots de ses impressions de chaque jour, et les adressa à son supérieur général. " J'écris à mon père, dit-il, et je désire que mon papier lui porte l'écho fidèle des émotions, et comme des pulsations de mon cœur durant mon grand voyage."

Nous détachons de ce journal les pages suivantes, pages pleines de poésie où se révèlent particulièrement la tendresse de piété, la vivacité d'imagination et la délicatesse de cœur du R. P. Casenave.

A BORD DU " HOOGLY."

21 *janvier* 1872.—Je viens de célébrer ma dernière messe à Notre-Dame de la Garde. C'était la messe de la fuite en Égypte. Or je vais vers l'Égypte. C'est le passage vers une terre étrangère ; Jésus enfant, sa Mère immaculée et saint Joseph allèrent là. J'y vais. Je ne sais pourquoi je pleure d'attendrissement à l'autel. Ces larmes sont douces comme les dons de Dieu. Je les laisse couler.

Départ. — Je monte à bord du *Hoogly.* Un grand monsieur en cravate blanche me reçoit, regarde mon passe port, et me dit : " Entrez au no 103. " Je marche. Ciel ! quel brouhaha là dedans ! J'emporte mon petit bagage. D'autres, à mes côtés, sont escortés de grosses choses : celui-ci a d'énormes colis à placer, celui-là une famille, un troisième des serviteurs. On embarque, pour le roi du Cambodge, des oiseaux, des chiens, des chats, deux instruments de musique et deux charlatans qui, avec tout cela, s'en vont faire fortune chez Sa Majesté. On s'installe, on se salue. La journée passe.

22 *Janvier.* — Je fais connaissance avec Mgr Desflèches, qui a été, trente-cinq ans, missionnaire au Su-tchuen, et qui en est aujourd'hui l'évêque ; avec un de ses prêtres et deux Lazaristes qui vont en Chine. Je trouve aussi un Père Carme qui va à Mangalore, dans l'Inde. J'ai dit la messe ; le R. P. Carme a bien voulu m'assister ; je l'ai assisté ensuite. Nous avons tous célébré dans les cabines séparées que le commissaire du *Hoogly* nous a cédées. Dans la journée, j'ai eu à subir la conversation d'un quidam. Il m'a appris en long et en large tout ce qu'il a de science, d'art,

d'esprit propre, et aussi d'esprit faux. C'est dommage que la science rende certains hommes pédants à tuer ceux qui les écoutent. J'ai tâché de chercher d'autres auditeurs à ce sot personnage, et je m'en suis allé tout doucement me reposer un peu en écoutant le bon Dieu et le langage si éloquent des mers.

La nuit est arrivée. La lune était dans l'espace. Il me semblait voir Dieu penché vers l'abîme pour écouter ma prière. J'ai prié. Dieu tenait d'une main l'astre des nuits, de l'autre les astres du point cardinal opposé ; ses pieds adorables me semblaient posés à la surface des eaux. Il est grand le bon Dieu, et j'ai prié, et j'ai pleuré un peu ; ces larmes étaient très-douces encore, mais elles ne ressemblaient pas à celles de la veille. Ici, il y avait quelque chose qui agrandissait mes pensées, ; celles de l'autel enflammaient plus mon cœur.

. . . .

24 *janvier*. — Le temps est magnifique. Le soleil se mire dans la Méditerranée. Mon Dieu, soleil de justice et de sainteté, ainsi vous mirez-vous à la surface d'une âme pure. Puisse mon cœur, puisse mon âme réfléchir votre adorable lumière comme la mer réfléchit en ce beau jour le soleil du firmament !

... Nous sommes au coucher du soleil. L'astre du jôur paraît toucher le ciel et l'eau. Bientôt ce sont deux soleils qui semblent venir au-devant l'un de l'autre et se communiquer leurs rayons. Tels, à la sainte communion, le cœur fervent et Jésus vont l'un au-devant de l'autre : Jésus donne et se donne à l'âme ; l'âme donne et se donne à Jésus, et les deux soleils semblent n'en faire plus qu'un seul.

C'est la nuit. Le navire marche majestueux ou plutôt glisse et vole sur la plaine azurée. A ma gauche, est le pays poétique, la patrie des héros chantés par Homère. Chaque sommet a entendu la renommée porter jusqu'aux nues le nom d'un prince vainqueur, chaque golfe a vu passer les voiles d'une flotte ou d'une embarcation allant à quelque conquête, chaque plaine a servi de théâtre au plaisir, au crime ou au malheur. Salut, Athènes ! salut, Sparte ! salut, belles îles évangélisées par saint Paul ! Au firmament

vole derrière des nuages vaporeux, la silencieuse lune; devant elle, et comme précurseur, vole une brillante étoile dont j'ignore le nom. Autour des deux reines sont rangées d'innombrables étoiles; et je vois tout cela à travers les mâts et les cordages du navire, et je le vois sans être troublé par personne. Je puis savourer à longs traits le parfum du ciel. Bientôt cependant les Anglais et les Anglaises du navire, quelques Français et autres songent à autre chose qu'à admirer ces grandes choses: *Homo, cùm in honore esset, non intellexit.* Ils ont organisé un bal nocturne et ils ont dansé sur le pont du navire jusque vers une heure du matin.

25 *janvier.* — Depuis le matin jusqu'à midi, nous avons eu à gauche la fameuse île de Crète. Aujourd'hui, le chef mécanicien m'a fait l'honneur de me montrer le mont Ida, sur lequel nos poëtes ont fait mourir Hercule. Par delà les sommets couverts de neige des montagnes crétoises, se cache, comme honteuse de son ancienne histoire, l'île de Cythère; c'est par-dessus ses arbustes fleuris que les colombes de la mythologie emportaient le char de Vénus. Et le temps a fait un pas, et l'île a été rendue à son maître légitime, et la Reine des Vierges a pu arborer son blanc drapeau sur les ruines des temples usurpés trop longtemps par la Maïa des Grecs. Puisse le drapeau de Marie flotter bientôt sur l'univers entier!

A midi, conversation seul à seul avec Mgr Desflèches.

Le prélat, qui parle des plus grandes choses comme si elles étaient très-ordinaires, m'a dit que, pendant dix ans, il a parcouru en tous sens son vicariat, s'exposant plusieurs fois par semaine à la peine de mort décrétée contre lui. Il m'a indiqué comment il voyageait et les différentes péripéties de ses courses évangéliques: cet évêque est un héros; je n'oublierai jamais tant de courage et de vertu.

26 *janvier.* — Pendant ma messe j'ai été vivement ému. J'étais, il est vrai, suspendu entre deux abîmes: l'un, indéfini au-dessus de ma tête, l'autre, profond d'au moins 1,500 pieds. Lorsque je tenais dans mes mains le Maître du double abîme, il m'a dit avec une douceur ineffable, mais avec une autorité divine: « Que craindrais-tu? ne portes-tu pas

“ plus que César ?” Sorti de mon oratoire, je n'ai pu me contenir, je suis allé sur le pont. J'ai porté mes regards vers l'Orient ; le soleil faisait une allée immense de lumière, depuis le bout de l'horizon où il se levait, jusqu'à mes pieds. D'abord, l'allée ressemblait à une glace lumineuse, puis le zéphyr est venu, il a comme brisé cette glace et en a fait une suite comme infinie de petits soleils qui se mêlaient en tous sens.

Le soir du 29, spectacle grandiose au firmament. J'ai dit plus haut que Dieu tenait d'une main la lune, et de l'autre diverses étoiles situées au point cardinal opposé. Ici, je trouve ce que Chateaubriand a vu et décrit en termes si beaux : Dieu tenant, d'une main, la lune qui se lève à l'Orient, et de l'autre, le soleil qui se couche à l'Occident. Les deux astres sont à une distance égale de l'horizon ; de l'un à l'autre court, en rasant les ondes bleues, une rivière de diamants variés de nuances et de couleurs ; et ces perles précieuses changent à chaque moment de couleur et de nuance ; et cette guirlande qui tient par chacune de ses extrémités à chacune de vos mains, ô mon Dieu, me dit un de vos adorables attributs et un de mes grands devoirs.

Vers une heure du matin, je suis éveillé par un coup de canon. C'est un bonjour d'arrivée à Port-Saïd. Quelque temps après, le navire géant est entouré de plusieurs em barcations, qui à peine lui arrivent à la cheville du pied. *Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames ?* disait l'ancien poëte. Autour du navire j'ai vu autre chose que cette faim de l'or ; c'était de la fureur : sur ces embar cations, les commerçants, les agents, etc., dévoraient des yeux leurs colis, leurs caisses, leurs tonneaux. Une seule classe restait impassible, c'étaient les rameurs turcs, pro bablement esclaves à bord ; ceux-là venaient en ordre, marchaient, agissaient et prenaient les colis au cri de “ Allah ! Allah ! ” Daigne le grand “ Allah ”, *Dieu seul*, avoir pitié de ces malheureux. Plusieurs de nos matelots valaient certainement moins que ces esclaves ; les nôtres blasphémaient en travaillant ; les pauvres esclaves priaient : “ Allah ! Allah ! ”

Ce matin, je suis descendu sur la terre d'Égypte avec

Mgr Desflèches et son missionnaire. Je suis descendu, moins par curiosité que par dévotion ; je n'ai pu passer sur les côtes honorées par votre présence, ô Jésus, ô Marie, ô Joseph, sans y porter mes hommages de respect et d'amour à la Trinité de la terre.

Nous sommes allés chez les RR. PP. Franciscains de Terre-Sainte. Ils ont une jolie église à Port-Saïd. Elle est pauvre, sans voûte, et couverte en écorces de bambou. Elle est consacrée à sainte Eugénie. J'ai vu dans le couvent une belle fontaine. L'eau vient du Nil. Pour ne pas mourir de soif les religieux doivent payer 40 fr. par mois. Près de leur maison est la caserne des soldats égyptiens. J'ai vu ces derniers ; ils ont l'air martial. Nous sommes allés ensuite chez les Sœurs du Bon-Pasteur ; elles ont l'hôpital, l'orphelinat et les écoles. J'ai été, avec Mgr Desflèches, son missionnaire et le supérieur des Religieux Franciscains, au marché de Port-Saïd. On y vendait des volailles, des œufs, deux ou trois sortes de grains que je n'ai pas reconnus, des dattes, des grenades, mais pas de viande morte. Un silence singulier régnait dans le marché. Port-Saïd est presque tout bâti en bois. Les baraques venues de Crimée y servent encore de maisons bourgeoises.

Nous entrons vers dix heures dans le canal de Suez. Après trois heures de navigation calme, nous sommes tout à coup arrêtés par un navire anglais qui, s'étant trop approché du bord, s'est ensablé. Impossible de le faire avancer ni à droite ni à gauche ; nous resterons sur place le reste de la nuit. N'accusons pas le canal de Suez. Ce canal est une œuvre belle et réussie. Deux gros navires peuvent passer l'un à côté de l'autre sans s'embarrasser ; et, sur le chenal externe de droite et de gauche, il reste de la place pour les bateaux de petit tonnage. Toute la faute est au navire anglais qui a mal dirigé son gouvernail. Nous passons la nuit entre l'Asie et l'Afrique.

28 *janvier*. — Cette nuit les coqs du navire semblent avoir pris la lune pour le soleil. Ils chantent dès minuit comme des enragés. O dirait qu'ils se moquent de ce que nous sommes dans l'impossibilité d'avancer. Patience ! je les écoute chanter. Dieu est bon pour moi ; ne voilà-t-il

pas que, dans leur chant, il me fait trouver les pensées les plus douces : il me semble que je suis dans la maison de mon père, que leur voix vient du côté même qui jadis m'apportait leur voix. Ce chant villageois, ce chant, suivi d'un silence pour recommencer encore, fait naître dans mon âme les impressions que j'en recevais autrefois. Un grand écrivain a dit quelque part que le chant du coq, loin de la patrie absente, lui rappelait le foyer paternel.

Huit heures du matin. Le navire anglais s'est garé, nous passons. Mgr Desflèches dit la messe ; une partie des passagers y assiste ; peu d'officiers : ces grands messieurs sont trop grands pour cela.

Midi et demi. Nous arrivons au lac d'Ismaïla. Ce lac n'est pas assez profond pour notre navire, ou bien le pilote a manqué le chenal ; l'hélice racle la vase, l'eau se trouble. On stoppe. Deux *mouches* doivent venir au secours pour remettre à force de vapeur le navire sur la voie. Nous repartons.

Ismaïla est sur le bord du lac. A sa naissance cette ville sembla devoir prospérer ; mais le mouvement occasioné par la présence des ouvriers du canal ne s'est pas soutenu, et elle est menacée de rester vide. Le vice-roi, dont je viens de voir le palais, y a fait aboutir deux chemins de fer, dont l'un va au Caire, et l'autre je ne sais où.

Le canal traverse cinq lacs principaux. Ces lacs sont peuplés d'excellents poissons. Les flamants et les cormorans leur font une guerre continuelle. Nous passons la nuit du 28 dans le canal. Le *Hoogly* n'ose y naviguer qu'en plein jour, comme les autres navires ; on craint avec raison de se jeter dans le sable des rives et d'y échouer.

Vers neuf heures du matin nous arrivons à Suez. La rade a plusieurs bassins profonds, garnis de nombreux navires. Dans un coin du port, se trouvent les machines puissantes qui ont servi à creuser le canal et qui servent encore à empêcher l'envahissement du sable ; ces machines ressemblent un peu à celles qui servent à curer le port de Marseille ; mais elles ne se contentent pas de tirer le sable du fond, elles le portent à cinquante pas de la rive.

Suez est la ville la plus malpropre que je connaisse. Sa

triste population grouille dans des ruelles infectes. A chaque pas, surtout dans le quartier arabe, vous trouvez devant vous, pêle-mêle, des hommes enveloppés de burnous déchirés, des femmes honteusement déguenillées et le visage voilé, des enfants morveux et couverts de haillons, des ânes, des chiens, etc.; à droite et à gauche, s'ouvrent les maisons, sortes de huttes sans fenêtre, et ne recevant le jour que par la porte. Elles ne sont ni pavées, ni carrelées ; le sol est du sable où piétinent les femmes, les enfants et les cochons. Ces taudis sont les fameux bazars, où l'on vend tout, sauf ce que vous voudriez acheter ; et quand même vous trouveriez ce que vous cherchez, c'est si malpropre qu'on s'en va sans acheter rien du tout. Chemin faisant, vous rencontrez l'Académie du quartier arabe : là, des moutards sont assis sur le sable, regardant et écoutant, tout, excepté leurs tablettes et les leçons du magister. N'entrez pas. Si vous vous aventurez dans ce lycée, élèves et professeurs en guenilles se jettent sur vous pour vous demander l'aumône ou pour vous voler.

A midi, on se prépare à partir. A deux heures, nous entrons dans la mer Rouge. A droite, s'élèvent les côtes de l'Égypte, comme des témoins prêts à dire : " D'ici partit Pharaon avec ses armées ; dans ces ondes Dieu engloutit le persécuteur des Hébreux. " A gauche, s'étend le désert où le peuple de Dieu dut errer quarante ans, en punition de sa désobéissance. J'ai vu, vers quatre heures du soir, la fontaine appelée *Fontaine de Moïse.* Elle est dans une petite oasis que le sable entoure. C'est Mgr Desflèches qui me l'a montrée. Nous en étions seulement à une portée de fusil ; le *Hoogly* longeait encore la côte.

Nous passons devant le mont Sinaï, qui s'élève à notre gauche par dessus d'autres montagnes. Sur la cime de cette montagne, ô mon Dieu ! vous avez donné votre adorable loi. Ici, que de choses ont changé et ont passé depuis cette époque ! mais *iota unum aut unus apex non præteribit a lege donec omnia fiant.*

Vers midi, disparaît à l'horizon, sur le même côté, le dernier monticule de la chaîne que domine le Sinaï. Adieu, chaîne mystérieuse, tu sembles t'en aller vers l'Eu-

rope. Que n'y vas-tu tout entière avec les foudres qui tonnaient autrefois sur ta sublime tête ! O Jéhovah ! que n'allez-vous là-bas parler avec vos tonnerres, aux nations endormies de l'Occident ! Mais non ; allez vers elles avec vos miséricordes. Venez avec moi en Orient avec des miséricordes plus grandes encore.

Il est trois heures de l'après-midi. Je dois changer mes habits d'hiver contre des habits d'été : la chaleur commence à être très-forte.

31 *janvier.* -- Le thermomètre marque 27 degrés de chaleur. A table, nos Chinois secouent de vastes éventails pour nous donner de l'air. L'atmosphère est chargée d'électricité : nos Anglaises nerveuses ne se supportent pas ; elles ne savent que faire de leur personne. Je les plains. Je m'occupe à savoir le nombre de milles que nous avons parcourus et le nombre de ceux qui nous restent à parcourir. Un officier du bord me donne la note suivante :

De Marseille à Port-Saïd	1,503 milles.
De Port-Saïd à Suez	87 —
De Suez à Aden	1,308 —
D'Aden à Pointe-de-Galles	2,103 —
Total	5,001 milles.

Soit, entre Marseille et Pointe-de-Galles, 5,001 milles ou 1,667 lieues.

Nous sommes à 700 milles d'Aden, dernier poste que l'on rencontre à gauche, sur la mer Rouge, en allant à Ceylan.

1er *février.*—La nuit a été mauvaise. Quoiqu'il n'y eût que peu de vent, les courants de l'océan Indien refoulaient déjà devant eux la mer Rouge ; le *Hoogly* s'agitait comme un géant poussé hors de son chemin et qui veut s'y maintenir. En se secouant, il nous secouait ; cependant, je n'ai pas eu encore le mal de mer, pas plus cette nuit que les autres ; j'ai seulement souffert de la chaleur ; notre cabine était une vraie fournaise. Le soir, la mer est phosphorescente ; le *Hoogly* semble soutenu et porté par des ailes lumineuses ; le mouvement de sa puissante hélice ouvre et replie ces ailes : on peut presque lire sur le pont du navire à la lueur des flots.

2 *février*. — ...... Je descends aux grands appartements qu'occupe la machine à vapeur. Le mécanicien en chef m'a permis de la visiter à loisir. C'est une bien belle œuvre du génie humain que cette machine. Elle a coûté 1 million de francs ; elle a une force de 500 chevaux ; 20 foyers, ayant chacun un mètre carré, sont servis par vingt nègres. Je les ai vus là-bas, à travers les flammes et la fumée, à travers les barres de fer qui me séparaient d'eux : ils ressemblaient à des démons. Ils gagnent à peine 15 sous par jour et vivent de presque rien. Oh ! si j'avais pu leur apprendre à vous connaître, ô mon Dieu, si j'avais pu leur apprendre à se sanctifier dans ce tartare !

Il est deux heures de l'après-midi : nous rencontrons à notre gauche une montagne que les Arabes appellent *terre de pierre*. C'est en effet une roche désolée, seule au milieu des flots. C'est un volcan éteint ; on voit les cratères et les laves que le temps a couverts de sa marque. Rien ne me rappelle plus vivement que cette roche l'âme qui ne vous aime pas, Seigneur. Cette âme, sèche comme la roche, a dû produire des flammes volcaniques ; rien de vivant chez elle que la mort ; les flots viennent la battre sans qu'elle en ait souci ; elle serait engloutie par les vagues, qu'elle ne s'en chagrinerait pas davantage. Faites, Seigneur, que ces âmes deviennent bien rares, aussi rares que les montagnes de pierre dans la mer Rouge !

Treize îlots viennent de passer ; nous les laissons à notre gauche, ce sont des montagnes volcaniques ; je les vois au moyen d'un puissant binocle que me prête un magistrat hollandais. Je vois clairement que ces masses sont le détritus vomi par des fournaises sous-marines. De là viennent, sur notre navire, des oiseaux aquatiques que l'on ne rencontre presque pas sur d'autres mers ; on les appelle des "fous," et ils semblent mériter ce nom ; car nous n'aurions eu qu'à étendre la main pour en prendre plusieurs ; on a eu pitié d'eux. Ce soir, nous passerons devant l'île de Périm que les Anglais ont eu le soin d'occuper militairement, aussitôt que le canal de Suez a été achevé : c'est le moyen de se faire saluer comme rois de ces parages par les navires qui traversent le canal.

3 février.—Par suite du mauvais temps nous ne sommes arrivés à Périm que le 3, à huit heures du matin.

Nous voilà devant l'île de Périm qui fit, à certaine époque, jaser nos journaux d'Europe. Les articles de ces journaux n'empêchèrent point l'Angleterre de s'en emparer. Elle y a eu un fort et des baraques pour ses troupes. Le canon de Périm barre le passage du détroit, et, si le canon est rayé, le boulet ira bien avant sur le rivage opposé. Tout ce qu'a fait la France, c'est de s'emparer à son tour d'une roche située vis-à-vis Périm, dans l'Arabie Heureuse. Mais, comme il n'y a ni fort ni troupes, le poste de Périm conserve toute sa valeur stratégique.

Vers cinq heures du soir, le détroit de Bab-el-Mandeb est franchi ; nous entrons dans le grand océan Indien. Avant de nous engager sur ces vastes abîmes, nous nous arrêtons dans la baie d'Aden.

Nous sommes entourés de nègres. Les uns montent des pirogues, les autres sont à la nage ; tous crient en français la seule phrase qu'ils savent : " A la mer ! à la mer ! " Les passagers ont compris. On jetait des pièces de monnaie, et les nègres les poursuivaient avec fureur sous l'eau. A une profondeur de plusieurs mètres, ils se livraient, pour avoir la pièce, des combats acharnés. Le vainqueur se montrait à la surface des eaux. Les vaincus remontaient à leur tour, mais disposés à recommencer la lutte ; jamais je n'ai vu des nageurs intrépides comme ceux-là, car l'endroit que nous occupions avait peut-être 100 mètres de profondeur, et il est peuplé de voraces requins.

En voyant ces malheureux se disputer ainsi une pièce de monnaie, au danger d'être asphyxiés et noyés par leurs concurrents, ou dévorés par les requins, je priais intérieurement pour eux, et je disais à Dieu : " Faites, Seigneur, qu'ils aient soif de vous comme de l'or ! "

4 février.—Le navigateur un peu curieux ne s'arrête point dans la baie d'Aden sans prendre terre. Je suis descendu, au moyen d'une chaloupe conduite par des Arabes.

Ces hommes à l'air féroce, demi-nus, et que l'on prendrait de prime abord pour des cannibales, sont anglifiés au point d'être tout à fait traitables pour l'étranger ayant en main de quoi payer leurs services. Nous leur avons montré la pièce importante, et ils nous ont menés à terre, le P. Carme et moi. Nous n'allions pas à Aden par pure curiosité ; notre voyage avait un but religieux. A Aden, sont enterrées deux religieuses Carmélites mortes, l'une à bord d'un navire français qui la menait à Mangalore, l'autre après être descendue du même navire. L'une s'appelait S. Stéphanie, l'autre S. Euphrasie. Elles sont mortes l'an-

dernier comme asphyxiées par la chaleur brûlante de la mer Rouge. Le P. Carme allait voir leur tombe, parce que les deux religieuses étaient de son Ordre ; moi j'y suis allé, parce que toutes les deux étaient mes compatriotes béarnaises. Elles étaient parties de Pau, remplacer des religieuses Carmélites mortes à Mangalore. Toutes les deux sont enterrées sous la même pierre. J'ai prié un peu pour elles ; mais bientôt, laissant le rôle d'intercesseur, je me suis recommandé de mon mieux aux deux âmes si vierges et si belles que je croyais voir devant vous, ô Vierge immaculée, ô Marie, Vierge des vierges !

Revenons à la ville d'Aden. Ce poste est occupé par l'Angleterre. Aden est une ville arabe et anglaise. La partie arabe est misérable et redoutable ; c'est une réunion de baraques jetées çà et là sans ordre, couvertes de nattes, n'ayant jour et cheminée que par la porte. Dans ces huttes, vrais taudis, naissent, croissent et dorment ces hommes de Mahomet qui semblent ne s'éveiller que pour le plaisir, pour le vol et l'assassinat. Le sabre et le canon de l'Angleterre empêchent seuls le troisième acte de la pièce. De là aussi nous sont venus les nageurs, noirs tritons dont nous avons vu hier les luttes nautiques.

La partie anglaise d'Aden est composée de maisons en terrasse, de casernes nombreuses et de forts ; trois de ces forts sont superbes : l'un s'élève menaçant sur la crête d'une montagne qui domine la mer ; il est flanqué de deux autres forts placés aussi sur des montagnes De là quelques canonniers tiendraient en respect toutes les flottes du monde.

Par terre, Aden est imprenable. Entouré de rochers qui s'élèvent à pic jusqu'à des hauteurs considérables, l'abord en est extrêmement difficile. Après les montagnes, et en dehors de cette ceinture hérissée de canons, vous n'avez plus que les sables désespérants du désert. Une chose manque à Aden, c'est la pluie ; il ne pleut qu'à des époques très-rares. Les Anglais ont pourvu à ce qui manque de ce côté-là. Quand la pluie fait tant que d'arriver, elle tombe par torrents durant des semaines entières. Les Anglais, ayant trouvé des citernes commencées (peut-être par les Romains), les ont augmentées en nombre et en grandeur ; il y en a plus de vingt. L'une d'elles contiendrait l'eau par millions de gallons anglais. Elles reçoivent l'eau pluviale de toute la vallée. Voilà l'eau douce d'Aden. On a encore l'eau marine rendue douce par des moyens artificiels.

Aden est desservi par des Franciscains. Les Sœurs du Bon-Pasteur y font l'école et soignent les malades à domicile. Ces deux corps religieux rendent ces services pour

Dieu seul et aux prix de leurs sujets qui meurent en grand nombre.

6 *février*.—On m'avait dit et j'avais lu que la race juive est partout et que partout son front porte les traces de la foudre qui l'a frappée. Partout aussi cette race vend. Depuis qu'elle a été capable de vendre son Dieu et de l'acheter pour le crucifier, elle vend et achète sans repos. Je viens de rencontrer des Juifs à bord. Des côtes arabes qu'ils habitent, ils ont trouvé moyen d'arriver sur le pont de notre navire ; ils viennent vendre ou essayer de vendre.

Le sultan, moins patient à leur égard que nos princes chrétiens, les a condamnés à conserver trois signes qui les font bien distinguer dans l'empire : 1o tête portant à droite et à gauche une mèche de cheveux qui tombe comme une oreille de chien ; 2o ceinture de cuir ; 3o absence de noir au-dessous des yeux et de jaune sur les ongles.

Les Juifs venus à bord s'étaient, en fraude des lois, tatoués de noir. Le magistrat hollandais allant droit à l'un de ces Juifs : "—Eh bien ! Pourquoi ce noir au-dessous des yeux ?" Le Juif, sans se déconcerter : "—Il est là parce que le médecin me l'a ordonné." Depuis ce moment, il fuyait notre magistrat hollandais avec le plus grand soin.

Moi, il m'a cru probablement meilleur homme. Il est venu jusqu'à trois fois m'offrir, devinez quoi ? Des panaches blancs, gris et noirs, panaches de toute sorte. Un seul moyen m'a réussi pour l'éloigner : je lui ai montré ma croix d'Oblat. Il a jeté sur elle un regard effaré, et il s'en est allé comme s'il y eût vu encore l'adorable victime que ses pères y ont clouée un jour. Je n'ai plus revu mon vendeur de panaches.

Nous sommes au sud de l'île Socotora. Au nord de cette île est le golfe Arabique ; au sud, l'océan Indien mesure 5,000 pieds de profondeur. Mais ne mesurons pas l'abîme qui est sous nos pieds ; un regard vers le ciel. O grand saint François Xavier, vous avez abordé un jour dans l'île que je viens de voir. Les Arabes de cette île vous ont résisté. Secouant la poussière de vos pieds, vous êtes allé porter ailleurs et plus loin la lumière et la vie. Ne pouvant rien pour Socotora, je passe. Puissé-je comme vous porter la vie et la lumière à ma prochaine station ! Priez pour moi, pauvre pécheur, afin que j'y puisse faire aimer beaucoup Jésus et Marie immaculée !

7 *février*.—La mousson souffle du nord-est à pleins poumons et retarde la marche de notre navire. Elle continuera jusqu'au mois de mai. Alors, elle soufflera du sud-ouest. Entre le changement de direction dans ce vent singulier, propre à ces régions tropicales, se place la saison d'un duel

à mort entre les deux courants opposés : c'est la saison la plus dangereuse de ces parages ; saison de tourbillons, saison de vraies tempêtes. D'où vient ce double courant qui change ainsi de direction à des époques fixes ? C'est ce que je cherche aujourd'hui. Trois autres grands faits sont sous mes yeux : 1° la grande voix des eaux océaniques ; 2° le soulèvement régulier de l'horizon et son abaissement ; 3° la présence de nombreux Arabes à bord.

Ces nègres, je les avais pris pour nos nageurs d'Aden ; ils me paraissaient tous très-intelligents, et je me disais : " Voilà de pauvres âmes confiées par la Providence aux Pères Franciscains d'Aden. Comme je vais prier afin que cet Ordre, dont un religieux a été si bon pour nous au rivage, puisse faire un bien durable à ces enfants de Cham ! " Mais ces nègres sont des Cingalais ; ils vont à ceylan comme moi ; ils viennent de la Mecque, donc : *omnibus debitor sum*.

J'oublie les deux grandes choses que le monde physique offre à mon regard de touriste et d'observateur. Je ne demande plus aux voix de l'Océan d'où elles viennent, pas plus qu'à l'horizon qui lui donne, en s'élevant et en s'abaissant, tant de grandeur et tant de magnificence. Debout, en présence de mes Arabes, intelligences si vives et cependant presque abaissées au niveau de la brute, je reste muet de terreur et je suis tenté d'ajouter une parole qui vaut moins que le silence : *Putas ne vivent ossa ista ?*

Mais j'espère en vous, Seigneur ! Puisque vous le voulez, c'est dans cet océan creusé par Mahomet que je jetterai bientôt mon filet ; *in verbo tuo, laxabo rete*. Bien plus encore, j'espère que vous m'aiderez à sauver ces malheureux qui ne vous connaissent pas. Pendant que j'étais dans ces pensées, un de ces Arabes, jeune encore, m'a honoré d'un sourire. J'ai plus aimé ce sourire que les salutations protectrices d'un roi. Qui sait si un jour ce jeune Arabe ne sera pas à nous ? On aime à espérer ce que l'on désire : j'espère cela.

9 *février*.—Aujourd'hui, nous sommes sur un abîme qui mesure 15,000 pieds de profondeur, et à 500 lieues de la terre ; c'est le cas ou jamais de dire au Seigneur : *Tuus sum ego, salvum me fac.* Cependant, tel est l'homme, qu'il s'accoutume à tout, même à être ainsi entre la vie et la mort : Dieu est si bon, qu'il nous épargne toutes les angoisses que devrait produire une telle situation. O mystère ! je m'accoutume à ce danger et je ne m'accoutume pas à l'injure. Je viens d'en recevoir une. J'étais avec les Arabes dont j'ai parlé avant-hier. J'ai dit que l'un d'eux m'avait fait un sourire gracieux. Aujourd'hui, c'était mieux :

j'étais leur ami ; entouré de plusieurs Ismaélites, je leur enseignais l'alphabet européen. Le plus intelligent de la bande mettait sous mes lettres les lettres correspondantes de l'arabe. Tout marchait bien ; mais un Français m'observait (il est païen, je pense) ; il a dit d'une voix haute en s'adressant à moi : " Qu'est-ce qu'il fait celui-là ? il vend des indulgences." Je n'ai rien répondu. J'ai continué mon œuvre ; mais quelle envie j'avais de rendre à mon homme la monnaie de sa pièce ! Très-impassible devant l'abîme qui peut m'engloutir, je me fâchais presque devant une parole. Encore une fois, voilà l'homme.

11 *février*.—Hier au soir, j'ai remarqué pour la première fois, dans le firmament, la Croix-du-Sud ou du Salut. Cette constellation n'est pas visible à Paris, bien s'en faut. Vous avez beau regarder vers le midi, elle est au-dessous de votre horizon de je ne sais combien de degrés. Chateaubriand a dit de cette constellation les plus belles choses. Il nous parle d'un ange maudit qui, rapide comme la pensée, vole de la grande Ourse à la Croix-du-Sud et s'en va par delà cette constellation trouver la Renommée, démon qui écoute et grandit tout ce qui se dit sur le globe. L'historien-poëte a oublié une circonstance : c'est que, dans ces parages éclairés par la Croix-du-Sud, la chaleur est si forte qu'on ne peut plus dormir dans sa cabine. Cette nuit, j'ai dû monter sur le pont pour essayer d'y dormir. Mgr. Desflèches a pris le même parti que moi. Nous étions voisins, nous avons dormi aussi peu l'un que l'autre.

La région marine que nous traversons est peuplée de poissons volants. Ils se dérobent à la dent des monstres marins par des bonds merveilleux. On voit de ces poissons fugitifs faire leurs sauts si réguliers, que leur mouvement égale presque le vol horizontal des oiseaux.

Je continue à mes Arabes mes leçons d'alphabet. Aujourd'hui, je leur ai enseigné à écrire en leur langue le *Pater*. A demain, l'*Ave Maria* et le *Credo*. Ils ne comprennent pas ce qu'ils écrivent ; mais, curieux comme ils sont, ils se feront, à un moment donné, traduire ce que je leur fais écrire. Ce sera autant de pris sur l'ennemi, et mes signes et lettres leur fussent-ils inutiles pour l'avenir, dès maintenant ils servent assez, puisqu'ils me les ont apprivoisés au point qu'ils sont tout à fait à l'aise avec moi : ils m'ont montré leurs curiosités arabes, ce qu'ils ne font qu'à leurs amis.

....

12 *février*. — Pendant que j'écris, nous sommes vis-à-vis les côtes du Malabar ; je passe devant la tombe de la Sœur Elie, religieuse Carmélite de Bayonne, envoyée pour aller fonder ou soutenir la maison de Mangalore, et morte en

route comme les deux autres Sœurs dont j'ai visité la tomb à Aden. J'ai connu autrefois cette sainte religieuse, alo que j'étais chapelain de son monastère. Je salue avec re pect sa dépouille mortelle, ensevelie si loin des rives d l'Adour, et je me recommande aux mérites de son âme.

13 *février*. — Terre ! terre ! voilà Ceylan ! Une pirogu montée par cinq Indiens s'en vient conduire au port le *Hoogly*. C'était la mouche attelée au coche ; mais, au fait, la pirogue était ici le tout du navire ; le pilote du *Hoogly* ne touchait plus au gouvernail, la pirogue donnait la direction au colosse ; l'Indien, chef de la pirogue, le savait bien ; aussi, avec quelle dignité il posait sa main sur son gouvernail !

Nous voilà descendus. J'ai d'abord salué l'ange de l'Église ceylanaise. Après les embarras d'usage au port, à la douane et au bureau de la poste, après avoir mis mon bagage et mes commissions en lieu sûr, je suis allé présenter mes hommages et mes remercîments à M. Auber, consul de France à Pointe-de-Galles. Il s'était montré, à mon égard, d'une courtoisie vraiment française. Il était venu en chaloupe me chercher sur le navire, et m'avait offert tous les secours qui me seraient nécessaires pour arriver à destination. De plus, il m'avait prié d'aller dîner chez lui. Obligé d'attendre mon bagage, je n'avais pu me rendre à ses offres gracieuses. Rendu à terre, je me suis empressé de lui faire une visite et il m'a de nouveau comblé d'attentions. Il m'a donné de l'or anglais pour ma monnaie française, il s'est chargé de faire parvenir, sous son propre nom, les trois caisses envoyées par la Sainte-Famille. Mgr Bonjean avait eu la bonté de me ménager ce cordial accueil sur le sol indien en prévenant M. Auber de mon arrivée par le *Hoogly*.

Pendant la nuit du 13, voyage de Pointe-de-Galles à Colombo. Jamais plus beau voyage : la lune était au firmament, l'océan s'en venait tout doucement expirer au pied des canneliers en fleurs ; la route, comme un ruban blanc, passait large, horizontale, à la lisière de la forêt entre la mer et les arbres de l'Eden. J'appelle ainsi les arbres de cette forêt, tant ils étaient beaux ; j'y ai distingué des cocotiers à hauteur prodigieuse ; des palmiers dont les feuilles mesuraient au moins trois mètres de longueur ; des bananiers, des plantes qui sortaient de terre en faisceau pour former, à une grande élévation, quelque chose comme les jets d'eau de la place de la Concorde. Par dedans et à travers tous ces arbres et une infinité d'autres, descendaient du ciel les rayons argentés de la lune et volaient dans toutes les directions des mouches phosphorescentes ; au pied de ces arbres, de claires fontaines bondissaient et allaient se noyer à la mer. Cette fois j'ai dit de tout cœur : *Benedicite noctes Domino*.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Établie dans le Diocèse de Montréal, par Monseigneur Lartigue, est la plus ancienne de toutes les œuvres du Diocèse.

Le 9 Octobre 1837, le premier Titulaire de l'Eglise de Montréal avait demandé au Souverain Pontife *le pouvoir* d'ériger une Association sous le titre : Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les *priviléges et indulgences* accordés à l'Association de Lyon pour le même but. Le 7 Janvier 1838, Grégoire XVI répondit par la S. C. de la Propagande : *Pro gratiâ juxta petitâ ; accordé tel que demandé.* Enfin, le Mandement d'érection fut publié le 18 Avril 1838.

Cette Association prit, en naissant, un accroissement qui fit voir tout d'abord et l'appel chaleureux de l'Evêque Titulaire, et la coopération ardente et fidèle des Diocésains. Pendant plusieurs années, elle subsista vivant de sa propre vie dans le Diocèse et faisant les œuvres qu'avaient en vue ses fondateurs. Elle venait en aide aux missions et paroisses pauvres, elle contribuait à l'érection ou à l'achèvement des Eglises ou Chapelles et fournissait une subvention convenable aux prêtres pour accomplir dignement les fonctions dont ils étaient revêtus. Plusieurs années après sa fondation, les Directeurs du conseil central de Lyon, apprenant les résultats de cette association modelée sur la leur, et jouissant des indulgences accordées alors par le Souverain Pontife, telles que mentionnées dans le Mandement de l'érection par Mgr. Lartigue, *supplièrent* à plusieurs reprises Mgr. Bourget de s'unir à la direction du conseil central de Lyon. Sans vouloir prétendre que cette union donnerait à l'Association de Montréal de nouvelles faveurs ou indulgences, ils représentaient que les Associations particulières, réunies toutes en une seule, auraient davantage le cachet de catholicité qu'ont les œuvres générales de l'Eglise. Ils représentaient de plus que la publication des Annales de l'œuvre toute entière serait plus facile et d'un intérêt plus grand. Mgr. Bourget consentit à mettre son Association sous la direction générale des conseils centraux de Lyon et de Paris.

Les aumônes recueillies dans ce Diocèse depuis longtemps et qui jusqu'alors avaient été reparties suivant les intentions de l'Ordinaire seul, furent pour la première fois transmises à Lyon, qui accordait une part de la caisse générale, devant être distribuée encore à la volonté du même Ordinaire. Quelquefois la destination des aumônes du Diocèse était faite avant même la perception du revenu

de l'œuvre, par le conseil central. Ainsi une année, l'argent collecté dans le Diocèse de Montréal fut envoyé à l'Evêque de Buffalo suivant l'ordre de Lyon. On comprend facilement que dans l'organisation générale, il peut se rencontrer des intérêts froissés, mais qui sont oubliés, quand au lieu d'être en règle générale, ils ne sont qu'à de rares exceptions. C'est à chaque Evêque à voir ce qui serait le plus avantageux dans la perception et la distribution des aumônes, en soumettant cependant leurs vues aux conseils centraux de Paris et de Lyon. Généralement ces conseils s'empressent d'écouter les représentations des Evêques. C'est ainsi que la représentation de l'Archevêque de Québec fut favorablement accueillie, il demandait que l'argent ne fût pas envoyé à Lyon, mais resté pour les œuvres diocésaines, en union cependant pour les Annales et la direction générale de Lyon. Le tout fut accordé, moyennant une allocation par le bureau de Québec pour quelques missions au nord dans notre Puissance. Comme cette faveur paraissait nécessaire pour le Diocèse de Montréal, elle fut instamment demandée. Ne recevant aucune réponse favorable, l'Evêque de Montréal, tout en regrettant cette séparation, remit l'œuvre de la Propagation de la Foi sur son ancien pied d'existence dans son Diocèse, contribuant aux soins de ses propres missions. L'œuvre, comme autrefois, jouit des mêmes privilèges signalés par Mgr. Lartigue, aujourd'hui encore remplit également son but, en priant pour les missions en général, et en venant en aide à l'intention du culte et des pasteurs, qui sont dans ce Diocèse.

Cependant quoiqu'elle n'ait pas contribué comme avant son union avec Lyon au soutien des missions de Témiscamingue et d'Abitibi, elle n'a pas cessé de regarder comme siennes les missions de l'Orégon et l'établissement des Sœurs de Charité au Chili. Les nombreux enfants qu'elle a dans ces contrées savent tout ce qu'ils doivent à la généreuse sympathie de leurs frères de Montréal, ainsi que ceux du Nord-Ouest et ceux qui sont disséminés sur la frontière américaine.

[illegible]

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTRÉAL

TRENTE-NEUVIÈME NUMÉRO, AVRIL 1876.

SOMMAIRE.

PAGES.

RECTIFICATIONS ayant trait au dernier Compte-Rendu.......... 43
WASHINGTON TERRITORY.—1o. Lettre d'une Sœur de la Providence au R. P. Resther, S. J.................................... 43
2o.—Lettre d'une Sœur de la Providence au R. P. Resther, S. J... 45
3o.—Lettre d'une Sœur de la Providence à Mgr. de Montréal..... 46
OREGON.—Lettre des Sœurs de la Providence à leur Supérieure générale à Montréal.. 49
SENEGAMBIE.—Lettre d'un Missionnaire à Mgr. Duret, Vicaire Apostolique de la Sénégambie.................................. 51
JAPON.—Lettre adressée à Mgr. Petitjean, par son Pro-Vicaire.... 64

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1876

ANNALES

DE LA PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCÈSE DE MONTRÉAL

SOMMAIRE

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

AVRIL 1876.

TRENTE-NEUVIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1876

Permis d'imprimer,

✠ Ig. Ev. de Montréal.

Deux erreurs se sont glissées dans notre dernier compte-rendu général; pour rendre justice à qui de droit nous nous hâtons de faire les rectifications nécessaires:

La paroisse de la Pointe-Claire qui n'est portée que pour $3.52 a versé $53.30.

La paroisse Ste. Thérèse qui ne paraît pas au chapitre des recettes a cependant droit d'y figurer pour le montant de $64.

Le chiffre total des recettes devra être changé en conséquence de ces modifications.

WASHINGTON TERRITORY.

PROVIDENCE DES SAINTS ANGES,

FORT VANCOUVER, 12 JANVIER, 1875.

Au Très-Révérend Père Resther, S. J.

Mon Révérend Père,

Le magnifique tableau du Sacré-Cœur que vous avez envoyé à votre chère et bien aimée Sœur pour son Hopital de Portland, nous est arrivé à Vancouver la veille de l'Immaculée Conception, jour anniversaire de la fondation de notre mission. Je fais tout d'abord cette remarque parce que cette coïncidence me paraît avoir été ménagée par la divine Providence.

Permettez-moi, mon Rév. Père, de vous relater certains faits. Nous avons élevé, comme vous le savez, dans le cours de l'année dernière une maison pour nos œuvres ; les dépenses de cette bâtisse ont excédé de beaucoup nos moyens ; mais notre chère mission nous l'avons consacrée au Sacré-Cœur. A son début même, des promesses furent faites de l'y honorer d'une manière spéciale et d'y propager sa dévotion ; dans ce but, dès le commencement, un petit autel fut élevé dans l'église paroissiale, qui nous a jusqu'ici servi de chapelle. En dix-huit-cent-soixante-six, notre Révérende Mère Générale, lors de la visite dont elle nous favorisa, décida de la nécessité de bâtir ; mais le moyen......... Pour l'obtenir la pensée fut suggérée de promettre un tableau au Sacré-Cœur. Et voilà que par une prévenance toute paternelle de notre doux Jésus, le tableau nous arrive

pour célébrer notre premier anniversaire dans cette maison qui est la sienne à tant de titres. Je vous laisse à penser, mon Révérend Père, ce qui doit s'être passé dans nos cœurs. Qu'il me soit cependant permis de vous dire que la présence de ce tableau a ranimé la ferveur et la confiance dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons, et vraiment, nous ne pouvons penser à le voir s'éloigner de nous. De droit, il appartient à nos chères Sœurs de Portland...... et pourtant il est venu chez nous ! Ne nous épargnerez-vous pas la douleur de cette séparation ? Oui, j'en ai la douce confiance, vos Supérieurs dévoués, comme vous, à la cause du Sacré-Cœur, vous permettront de solliciter des ressources auprès de quelques bonnes âmes pour qu'à Vancouver comme à Portland le Sacré-Cœur soit honoré. Hélas ! nous avons tant et un si grand besoin de sa protection.

Vous me pardonnerez, je l'espère, mon Révérend Père, la liberté avec laquelle je fais cette supplique, qui, je le comprends, porte ses difficultés ; mais je croirais manquer à l'impulsion divine en ne le faisant pas.

L'Hopital de Portland ne sera prêt à s'ouvrir qu'au printemps ; en attendant nous allons jouir de la compagnie de notre divin Hôte, avec l'espérance que, s'il doit s'éloigner, ce ne sera que pour revenir sous les mêmes attraits de douceur et d'amabilité.

Vous le dirai-je, mon Révérend Père, les souhaits de prospérité que vous m'adressâtes en faveur de nos missions, lors de mon départ pour ces plages lointaines n'ont jamais été oubliés, et je ne doute pas que vos élans vers le Sacré-Cœur pour tout ce qui peut contribuer à sa gloire en aient augmenté le succès.

Maintenant les liens de la charité nous uniront encore plus étroitement, votre chère Sœur, partageant nos travaux, nos fatigues et nos anxiétés. Elle vous dira que notre sol d'adoption est jonché de ronces et d'épines, qu'il y a du bien à faire, mais qu'il se fait au milieu de bien des dangers et qu'il fait bon de trouver le repos sous la main et dans le Cœur du divin Pasteur. Elle vous demandera le concours de vos prières pour sa chère mission. Je vous

le demande aussi, mon Révérend Père, non seulement pour notre maison de Vancouver, mais pour tous les sujets de notre petite province, et en particulier pour celle qui en a un *pressant besoin* et qui se souscrit avec le plus profond respect dans le divin Cœur de Jésus,

Mon Très-Révérend Père,
Votre très humble et très obéissante Servante,
SR. J.

FORT VANCOUVER, 20 JANVIER, 1875.

Au Révérand Père Resther,

Cher petit Frère,

Comme tu le vois par la lettre de cette bonne Sœur J... le Cœur-Sacré a fait époque dans Vancouver. Monsieur le Grand-Vicaire Feirens veut qu'il ait le plus riche cadre. Depuis son arrivée parmi nous, il y a eu continuellement des neuvaines en son honneur. Ce matin nous en commençons une, avec tous nos enfants, pour demander du secours dans nos *pressants besoins*, car nous sommes menacées de misère. Le froid a été si grand depuis 10 jours que tout est gelé, patates, légumes, animaux etc ; deplus les tuyaux de pompe sont tous brisés, ce qui nous fait un dommage des plus grands. Il nous faudra plusieurs mille piastres pour réparer ces pertes. Mais bon courrage, le bon Dieu n'est pas mort ! Son Divin Cœur est plus tendre que jamais. Notre maison est pleine de pauvres, 40 orphelines, 42 orphelins, 18 ou 20 malades, à part du personnel de la maison. Tu ne peux te faire d'idée du bien qu'il y a à faire ici.

Comprends bien que la demande de cette chère Sœur n'est pas pour te mettre dans l'embarras. Ne fais rien que ce que tu pourrais faire facilement. Je n'osais pas la pousser à écrire, lui disant au contraire que tu ne pouvais rien ; mais je n'ai pu non plus l'arrêter, j'aurais craint d'empêcher la gloire du Sacré-Cœur. Il peut se faire que quelques bonnes âmes viennent à ton secours pour l'achat d'un autre tableau ; ce faisant elles auront part à une messe par mois, ce qui est bien quelque chose. Je suis très bien.

Ton affectionnée Sœur,
SR. P. C.

FORT VANCOUVER, 12 AVRIL 1875

A Sa Grandeur

Monseigneur I. Bourget, Évêque de Montréal.

Monseigneur et très vénéré Père,

Votre bienveillante lettre à Monseigneur de San Francisco nous arrivait au moment où notre chère Sœur Vicaire partait pour visiter nos missions ; en conséquence, elle me chargea d'offrir à Votre Grandeur nos plus vifs sentiments de gratitude pour ce procédé si paternel. Je communiquai votre lettre à Monseigneur notre Évêque, qui y fut aussi très sensible, et en témoigna sa très vive satisfaction. Une neuvaine au Sacré Cœur fut immédiatement commencée dans tout l'établissement pour le succès de cette quête. Je, dois vous le dire, Monseigneur, nous sommes très embarrassées pour rembourser les sommes qu'il nous a fallu emprunter pour bâtir, et la confiance s'ébranle en face de nos emprunts. Cependant je dois me hâter d'ajouter que la divine Providence nous entoure journellement d'une protection visible : toujours à bout de tout, et toujours donnant satisfaction à nos créanciers. Un jour, abattue, découragée, j'allai me plaindre au Sacré Cœur de m'avoir laissée venir ici, puisque je devais plonger la maison dans de si grands embarras, et frappant à la porte du tarbernacle, le cœur agonisant d'angoisses, je priai le Divin ami de venir à notre secours ; je m'en retournai reconfortée.

L'arrivée du magnifique tableau envoyé par le Rév. Père Resther, me parut comme une garantie de la protection de ce Divin Cœur. Ce tableau nous arriva juste à temps pour dissiper nos embarras ; la niche de Notre-Dame des Sept-Douleurs fut placée au-dessus du maitre-autel comme à la maison mère, et le tableau entre le tabernacle et la niche ; ce qui fait admirablement bien, au grand contentement de toute la communauté. Le bon et Révérend Père Resther est à faire faire une copie de ce touchant tableau que nous espérons recevoir avant l'ouverture de l'hopital de Portland. Nos Sœurs de Portland n'ont pas le courage de nous enlever le leur, disent-elles, avant qu'il nous soit remplacé.

Notre chapelle quoique inachevée a été bénie la veille de la fête de St. Joseph par Monseigneur de Nesqualy. Jamais le sentiment de l'action de grâces n'a été plus vivement senti ; plus de cent enfants attendaient avec nous que ces murs fussent sanctifiés avant d'entrer dans ce sanctuaire qui doit fertiliser le grain de senevé devenu un grand arbre. Mes *quatre compagnes de fondation étaient présentes.* Monseigneur pleurait en récitant les prières, et nous aussi. Sa Grandeur voulut bien nous donner la première messe le jour même de la fête, et recevoir l'émission des vœux de nos deux novices; sept prêtres rehaussaient par leur présence la beauté de la cérémonie qui avait attiré un grand nombre de protestants aussi bien que nos bons catholiques. La fête a été belle, et de celles qui font toucher du doigt l'accomplissement de la promesse du centuple dès ici-bas, tout en vivifiant l'espérance de la vie future. Oh ! qu'il fait bon, Monseigneur, de trouver quelque repos à travers le sentier des vicissitudes de cette misérable vie. Nos petits autels sont dédiés à St. Joseph et à St. Vincent de Paul; par une Providence toute spéciale nous avons pu nous procurer leur statue de grandeur naturelle, ce qui favorise beaucoup la piété des enfants et de tous ceux qui fréquentent la chapelle. Nous n'avons pas d'expression pour la jouissance et les avantages que nous ressentons d'avoir notre chapelle privée; quoiqu'elle soit pauvre et inachevée, le cœur y trouve ce calme et ce repos que l'âme religieuse ne peut goûter au milieu d'une grande église. Par le style, notre chapelle ressemble à celle de notre chère Maison-Mère, elle est de cinquante-huit pieds par trente-cinq sur lesquels sont pris le sanctuaire et la sacristie ; que ne puissions-nous la voir achevée !...... nous avons cependant résolu de payer notre dette avant d'aller plus loin.

Nos deux Sœurs quêteuses écrivaient du Pérou en date du 25 Fév. Elles étaient pleines de courage mais s'attendaient à bien peu de succès. Inutile, Monseigneur, de les recommander à vos saintes prières, sachant bien que vos vœux ardents nous accompagnent de loin comme de près.

Je ne saurais terminer la présente sans vous dire que nous avons la consolation de voir Monseigneur jouir d'une

bonne santé, malgré une petite incommodité qu'il dit ne le pas faire souffrir. Monseigneur l'Archevêque de Portland souffre d'une douleur dans la jambe, qui sans le priver de monter à l'autel l'empêche de pouvoir voyager comme il le désire. Monseigneur est d'ailleurs aussi frais et actif que s'il jouissait d'une santé parfaite.

Qu'il me soit permis de vous dire, Monseigneur, combien nous avons été inquiétées durant votre si grave maladie. Nous continuons nos humbles prières pour que votre rétablissement soit parfait.

Vous priant de nous bénir,

Je demeure, Monseigneur,

De votre Grandeur,

L'humble et obéissante fille,

Sr. N.

ORÉGON.

Lettre des Sœurs de la Providenee à leur Supérieure Génerale de Montréal.

HOPITAL SAINT VINCENT,

PORTLAND, ORÉGON, 16 DEC. 1875.

Révérende Mère et bien chères Sœurs,

En venant au nom des petites Sœurs de Portland, vous faire les souhaits de bonne année, je ne sais quel sentiment de tristesse s'empare de mon âme ! Ah ! il y a si longtemps que nous vous faisons des souhaits de bonheur. Eh ! cependant que de douleurs amères ! que de chagrins cuisants ! !...... Puisse du moins 1876 vous apporter santé, joie spirituelle et bonheur.

Ces vœux, bien chères Sœurs, sont montés jusqu'au cœur de Jésus pour le prier de répandre sur vous toutes ses faveurs de choix.—Comme je suis toujours soupçonneuse ! il me semble entendre : " Elle nous fait bien de beaux souhaits, mais elle ne nous écrit pas souvent." Eh ! bien, franchement, je suis trop coupable pour m'excuser ; cependant, je crois que lorsque je vous aurai donné les nouvelles de notre mission, vous serez portées à la miséricorde pour moi et mes compagnes. Depuis la dédicace de notre Hopital, c'est à-dire depuis quatre mois, nous avons eu 128 malades, 5 amputations, 8 fractures sérieuses, 16 opérations difficiles, 4 autopsies, 10 morts, 9 baptêmes, 2 premières communions, 3 confirmations, 1 mariage protestant ; c'était bien autant que nous pouvions supporter.

Puis nous venons de terminer un grand bazar qui nous a donné 3077 piastres, ce qui va nous aider à payer l'ameublement de la maison.

Tout ici ne se fait qu'à prix d'argent ; un ouvrier coûte quatre piastres par jour, une laveuse deux et trois piastres ; ainsi pour n'avoir rien à faire avec les femmes de journée, nous nous levons tous les lundis, à 3 ou 4 heures du matin pour commencer le lavage du linge de literie consistant, toutes les semaines, en une centaine de draps, autant de serviettes, etc. Puis après une bonne journée

comme cela, il nous faut veiller nos malades, et remarquez que notre tour vient souvent, car les veillées sont partagées entre quatre Sœurs, les autres ne pouvant pas le faire à cause de leurs occupations. De plus, notre parloir est comme celui de Montréal : lundi dernier, j'ai eu à répondre à 35 personnes.

Nous donnons à notre Docteur 50 piastres par mois, à Monsieur Helly 25 piastrs ; plus de $150 par mois d'intérêt, 100 piastres pour le boucher, etc. Ce serait décourageant, si nous ne savions pas que la divine Providence veille sur nous, car nous avons une grosse dette qui nous met dans l'impossibilité de nous tirer d'embarras d'ici à bien des années. Les gens sont portés pour nous dans les temps de bazar, mais en dehors de cela, on ne pense à nous que pour recevoir et non pour donner.

Les plus grandes salles communes sont de huit lits, les autres sont des chambres privées. Ainsi vous devez comprendre s'il en faut du monde pour soigner des malades ainsi dispersés dans des chambres séparées. Tous les matins nous avons 30 chambres à faire sans compter les passages à balayer. Quand on a fini les ménages on sent le besoin de se reposer, mais vient la visite du Docteur, deux fois par jour, alors on remet cela au soir. Notre Docteur est tout dévoué pour nous, on doit en remercier le bon Dieu. Priez beaucoup pour nous, car le bien ne se fait qu'au prix des plus grands sacrifices. Je dois vous dire que je ne m'ennuie plus du tout, malgré les épreuves qui ne me manquent pas, je vous assure ; ma santé est bonne, je suis plus alerte que jamais. Je vais souvent à Vancouver pour faire la musique les jours de fête. Encore une fois, bonne Mère, et bien chères Sœurs, croyez à la sincérité des souhaits de bonne année des Sœurs qui vous aiment,

LES SŒURS DE PORTLAND.

LE RIO-PONGO

(SÉNÉGAMBIE).

Nos lecteurs liront avec intérest la publication d'un voyage au Rio-Pongo, qui nous donnons ci-dessous, fait par un missionnaire, du 20 juin au 16 juillet 1875.

Cette exploration avait été provoquée par la lettre suivante que le frère d'un des rois de ce pays, Jean-Jacques Katty, ancien élève de la mission catholique, avait adressée à Mgr. Duret, vicaire apostolique de la Sénégambie.

" Thiâh (Rio-Pongo), 17 février 1875.

" Monseigneur et mon Père,

" Nous avons l'honneur de vous écrire pour vous informer de notre état, car, en ce moment, nous ne sommes pas marabouts, et nous ne sommes pas non plus chrétiens. Pourquoi? Parce que nous n'avons ni missionnaires ni église.

" Voilà la raison, mon Révérend Père, qui m'a déterminé à vous écrire ces quelques lignes.

" Depuis que notre bon Père, Mgr. Kobès, est parti pour l'autre monde et que nous avons appris sa mort, nous sommes demeurés sans espérance d'avoir des missionnaires. Mais, lorsque nous avons appris que le bon Dieu nous accordait la grâce que vous fussiez nommé notre père comme évêque, cela nous a fait un très grand plaisir.

" En ce moment, Monseigneur, comme les peuples de Rio-Pongo veulent me donner la couronne de roi, je m'empresse de vous le faire savoir, afin que vous ayez la bonté de m'aider et afin que nous puissions avoir bientôt des missionnaires catholiques ici, chez nous, au Rio-Pongo, car toutes les nations m'ont prié de vous en demander.

" Il y a longtemps, d'ailleurs, qu'il y a beaucoup de chrétiens ici. Et anglicans et autres, tous veulent des missionnaires catholiques.

" Adieu, mon cher Père, veuillez agréer le désir de votre cher fils,

" JEAN-JACQUES KATTY."

Laissons parler maintenant le R. P. Gommingenger.

I

Le Rio-Pongo et ses affluents.— Description du pays. — Population, mœurs, religion.—Missions protestantes. — Sectes des Simos. — Régime politique.

Le Rio-Pongo est un fleuve de la partie septentrionale du vicariat apostolique de Sierra-Léone. Il prend sa source dans les montagnes élevées du Foutah d'Hiallon, d'où s'échappent également le Niger, le Sénégal, la Gambie et d'autres rivières moins importantes ou moins connues, traverse une partie de l'empire Foutah, le royaume Souson de Thiâh, et se jette à la mer sous le 10° latitude nord, et le 16°, 30′ longitude ouest, méridien de Paris, à cinquante lieues environ au nord de la colonie anglaise de Sierra-Léone. Ce fleuve reçoit, dans la partie inférieure de son cours, outre une foule de petites rivières, des rivières qui à elles seules forment, par le volume d'eau qu'elles roulent, comme autant de fleuves séparés venant de l'intérieur.

L'embouchure du Rio-Pongo n'offre pas cet aspect grandiose qui frappe le voyageur, lorsque pour la première fois il pénètre dans l'un ou l'autre des autres fleuves de cette côte. La végétation est plus chétive, et les bords ne sont qu'une vase infecte où se cachent d'énormes crocodiles. Mais que ce spectacle change, lorsque, après avoir remonté le fleuve à huit ou dix lieues, on se trouve tout à coup engagé dans une série de magnifiques collines qui vont toujours s'élevant, et entre lesquelles le fleuve roule, au lieu d'une eau vaseuse, des ondes d'une fraîcheur et d'une limpidité irréprochables ! A chaque repli c'est un changement de tableau.

Les relations que les indigènes nous donnent sur la beauté et la richesse de leur pays ne sont donc point exagérées, pas plus que les lignes suivantes que nous lisons dans les *Voyages* par Caillié (1) : " Le Foutah d'Hiallon est un plateau alpin de gorges profondes et surmonté d'une chaîne

(1) Paul Caillié, célèbre voyageur, né à Manzé (deux Sèvres) en 1799, mort en 1838, avait exploré une partie de l'Afrique centrale et de l'Afrique occidentale. Ses voyages (3 vol. in-8) ont été publiés, en 1830, par M. Jomard.

de montagnes très-élevées, courant à perte de vue du sud-ouest au nord-ouest. De tous les replis de leurs flancs plantureux, du fond de toutes leurs ravines ombreuses, s'échappent avec de frais murmures, ou tombent en cascades écumantes, des sources, des ruisseaux, des torrents, dont les eaux entretiennent une humidité féconde et une verdure toujours nouvelle. Tout cet ensemble est rempli d'un charme pittoresque qui repose les yeux et l'âme du voyageur et peuple sa mémoire de souvenirs durables."

Ce que Caillié raconte, je l'ai pu admirer moi-même, en proportions moins grandioses, il est vrai, à Koreirah, le point le plus élevé que j'ai atteint, à quinze lieues environ dans l'intérieur.

Les populations du haut du fleuve sont Foulahs. Viennent ensuite les Sousous du royaume de Thiâh. Ces derniers se confondent, vers l'embouchure du fleuve et tout le long de la côte, depuis la Mellacorée jusqu'au Rio-Nunès, avec les Bagas, débris de ce peuple qui a été chassé du territoire de Porto-Loko par les Timnés, qui étaient venus de l'intérieur. Les Bagas sont indépendants du roi de Thiâh, parlent une langue particulière, mais ne diffèrent pas des Sousous par la religion et par les mœurs.

Les Foulahs sont stricts observateurs de la loi de Mahomet, tandis que les Sousous et les Bagas du bas du fleuve ont pour religion un mélange incohérent de mahométisme, de paganisme et de fétichisme. Un grand nombre n'ont pas de religion du tout, sinon une vague idée d'un être suprême dont ils ne se soucient pas, n'ayant d'autre souci en ce monde que de mener une vie tout animale. Tristes populations qui nous montrent à quel degré d'abrutissement l'homme peut tomber, lorsqu'il est abandonné à lui-même.

Depuis plusieurs années déjà, les protestants ont établi deux missions: l'une dans le Rio-Pongo proprement dit, à côté d'une factorerie anglaise, l'autre dans la rivière de Falandiah, à quelques heures de marche de la mission de Domnûah, dans le Rio-Pongo; ils ont chapelles et écoles, mais, malgré tous les moyens dont ils disposent, ils n'arrivent à aucun résultat sérieux. Les indigènes ne veulent plus leur confier leurs enfants; ils leur reprochent de les

laisser dans l'ignorance et de les corrompre. Mon arrivée au Rio-Pongo a jeté l'émoi dans tout le clan des ministres.

En parlant des populations du Rio Pongo au point de vue religieux, je ne puis me dispenser de mentionner la secte des Simos.

On appelle Simos, les membres d'une société secrète, qui étend ses rameaux dans les contrées environnantes. L'organisation, les statuts, les rites et les chefs de cette société sont inconnus à quiconque n'est pas initié à ses secrets; la moindre indiscrétion est punie de mort.

Son vrai fondateur, le vrai chef qui la dirige, c'est sans doute Satan, et, sous ce rapport, comme sous bien d'autres, elle ne diffère en rien de nos sociétés secrètes d'Europe. Honorer Satan par des abominations, des orgies et la perpétration de tout mal, maintenir et étendre sa domination au milieu de toutes les malheureuses nations de l'Afrique, voilà le but des Simos; but plus ou moins connu d'une certaine catégorie de membres, car les Simos ont aussi, sous d'autres dénominations, leurs compagnons, leurs maîtres, leurs chevaliers Kadosch, leur Grand Orient et le reste de toute cette hiérarchie maçonnique, ou plutôt diabolique, dont s'honorent les sociétés secrètes d'Europe. Un jour, traversant un village bagas, je voulus pénétrer dans le réduit infect où les Simos, à l'ombre d'énormes arbres, auxquels on rend un culte, tiennent ordinairement leurs réunions nocturnes. J'avais compté sans la population presque entièrement composée de Simos; les gestes et les cris me firent comprendre qu'il était prudent de me retirer.

" — Que font-ils là dedans? demandai-je à un musulman, que je connaissais.

" — N'y allez pas, me répondit-il; on vous ferait un mauvais parti; les Simos y invoquent le diable, il leur apparaît, ils le questionnent et il leur répond."

Il y avait, sans doute, de l'exagération dans les paroles de cet homme, mais je crois qu'on ne peut absolument nier des communications directes avec le démon. Le seul aveu qu'on puisse tirer d'un certain nombre de Simos, restés honnêtes gens, est celui-ci: " — Si j'avais su ce que sont les Simos, je ne me serais jamais fait Simos; je le suis maintenant, je ne puis plus en sortir."

On distingue les Simos à leurs dents limées en pointe, ce qui ne leur donne pas une physionomie des plus rassurantes, quand leurs grosses lèvres s'écartent pour laisser échapper un rire. Mais on reconnaît surtout un vrai Simos à son air insolent, méchant et sensuel ; on voit que cet homme possède le démon et que le démon le possède, qu'il est capable de toutes les turpitudes et de tous les crimes. Il m'est arrivé plusieurs fois de m'égarer dans nos villages. Un gros rire stupide et brutal éclatait-il derrière moi, mes yeux rencontraient toujours un Simos ; dans le pays timné, toute la population du village serait accourue pour me montrer le chemin.

Les Simos portent sur les épaules et sur le dos de larges et profondes cicatrices, marques distinctives des épreuves qu'ils ont été obligés de subir pour prouver aux initiateurs qu'ils seront capables de souffrir, même la mort, plutôt que de trahir leurs obligations et surtout l'obligation du secret. L'initiation dure une année et a lieu à l'âge de dix-huit à vingt ans. Pendant tout ce temps, le jeune homme se retire dans les forêts de l'intérieur, loin de tout commerce avec le monde, sous la seule direction des initiateurs simos, qui le soumettent, pour éprouver son courage, aux traitements les plus cruels. Ces retraites sont inconnues, sauf aux initiés ; et tout homme qui, volontairement ou involontairement, en foulerait le sol, serait impitoyablement mis à mort. Ces meurtres ne sont pas rares. Je tiens ces détails de plusieurs Européens et de quelques Simos même.

En un mot, cette association est la franc-maçonnerie africaine, fille de Satan tout aussi bien que les sociétés secrètes du monde civilisé. Un travail à faire un jour par les missionnaires serait de comparer les diverses sociétés secrètes du monde civilisé avec celles du monde non civilisé, de signaler l'analogie frappante qui existe entre elles, et par là de prouver qu'elles ont eu le même fondateur et qu'elles ont le même chef, Satan. S'il y a une différence, elle n'existe que dans la forme extérieure. En Europe, le démon prend des façons de gentilhomme ; en Afrique, où il peut aller sans belles manières, il se montre tel qu'il est, brutal et sauvage

Au point de vue politique, la population sousou de Rio-Pongo est gouvernée par un roi, dont la résidence est le village de Thiâh ; lui-même est placé sous le protectorat de la France, représentée dans le pays par un commandant civil et par deux douaniers. Le roi reçoit une rétribution annuelle du gouvernement français, qui, en retour, a le droit d'imposer le commerce du Rio-Pongo et de percevoir des droits d'ancrage de tous les navires qui entrent dans le fleuve. Pour tout ce qui est d'administration locale, le roi gouverne comme il l'entend ; sa domination, d'après les renseignements qui m'ont été donnés par le commandant français lui-même, s'étend sur un territoire de quatre cents lieues carrées environ.

II

Départ de Free-Town.—Iles de Loss.—Factorerie de Verminck.—Visite au roi, à Thiâh.—Koreirah.—Pays, habitants.—Les Bagas.—Chasse aux crocodiles.—Retour.

Le dimanche, 20 juin 1875, à neuf heures du matin, je montai à bord d'un petit vapeur qui fait le service entre les comptoirs de M. Verminck de Marseille, échelonnés le long de la côte de la Guinée septentrionale. Nous étions déjà en pleine saison des pluies. Le temps, très-mauvais à mon départ, s'éclaircit tout à coup et se maintint au beau toute la journée, de sorte que je pus à mon aise jouir du beau spectacle qu'offre la côte depuis Sierra-Leone jusqu'au Rio-Pongo. Après avoir passé successivement devant le Petit Scarcis, le Grand Scarcis, la rivière Mellacorée, nous aperçûmes les monts Benna, qu'on dit être à une distance de vingt lieues dans l'intérieur. Ces montagnes courent du sud au nord, parallèlement à la côte, entre la Mellacorée et le Rio-Pongo ; leur latitude est de 800 à 1,000 mètres. Leur structure, qui dénote une formation volcanique, a quelque chose de grandiose et de sauvage : ce sont comme d'immenses tables, échelonnées les une au dessus des autres, et de distance en distance, entrecoupées de crevasses qui descendent presqu'à pic, depuis le sommet jusqu'à la base Au nord, un pic, qu'on appelle le mont Kacoulima, se détache de la chaîne ; semblable à un cône, il s'élève en pente

douce jusqu'aux nuages où il cache sa tête; et sa forme régulière, où l'on ne remarque pas la moindre rugosité de terrain, fait encore ressortir davantage la nature abrupte des montagnes qui s'élèvent à ses côtés. La nation des Mandingues habite les contrées qui s'étendent à l'est de cette chaîne, tandis que les Sousous et les Bagas coupent le versant opposé jusqu'à la mer.

A neuf heures du soir, nous jetions l'ancre en face des îles de Loss, où le lendemain devait s'effectuer un débarquement de marchandises. Les îles de Loss forment un groupe de cinq petites îles montagneuses, dont la plus considérable n'a pas deux lieues de longueur. Elles sont à une lieue de la côte; le climat y est sain, autant qu'il peut l'être sous ces latitudes; mais elles sont infectées de serpents, à un tel point qu'un négociant a pu, il y a quelques années, y faire le commerce des boas. Les Wesleyens y ont une mission; aussi la population est presque toute entière wesleyenne. C'est aux îles de Loss, à la factorerie française de M. Gaillard, où je descendis moi-même, que furent recueillis les PP. Fritch et Baumgartner, après le naufrage qu'ils éprouvèrent en 1868, en se rendant à bord d'un voilier anglais de Gambie à Sierra-Leone.

Repartis des îles de Loss à neuf heures du matin, nous entrions dans le fleuve à quatre heures du soir; il fallut le remonter pendant une heure et demie, et vers six heures, je descendis à la factorerie de M. Verminck, bâtie sur la rive gauche, dans le village de Guéméiré, en face du poste français qui se trouve sur la rive opposée, au village de Boffa. La mission protestante est située à vingt milles plus haut, dans un autre village, à Dominiah. Durant quatre semaines, j'ai reçu à la factorerie de Guéméiré la plus généreuse hospitalité de la part des agents de M. Verminck, et je me fais une joie de leur rendre ce témoignage.

Dès le lendemain, je commençai à faire mes visites aux autorités du pays, au commandant français d'abord, et deux jours après, au roi de Thiâh.

Le commandant, M. Crespin, créole de Saint Louis, me reçut de la façon la plus cordiale et m'exprima toute sa satisfaction de voir enfin un prêtre catholique faire son

apparition dans une rivière française, où, me dit-il, les protestants ont déjà deux missions, pour y introduire, avec le protestantisme, l'esprit anti-français. Comme il avait déjà écrit plusieurs fois au commandant supérieur de Gorée pour obtenir des prêtres à résidence fixe dans le Rio-Pongo, M. Crespin supposa que j'arrivais pour m'occuper définitivement de la fondation d'une mission ; mais je fus obligé de lui avouer que j'étais venu en simple missionnaire, et dans l'unique but de visiter les catholiques.

Durant mon séjour au Rio-Pongo, M. le commandant Crespin ne cessa de me témoigner la plus grande bienveillance, se montrant prêt à me rendre tous les services dont je pourrais avoir besoin. Plusieurs fois il m'a exprimé le désir de m'avoir avec lui dans un voyage qu'il se propose de faire dans l'intérieur jusqu'à la capitale de Foutah. C'est un voyage d'un mois à cheval, aller et retour. "—Je tiens à ce que vous veniez avec moi, me dit-il ; il me faut un ou deux hommes de votre trempe ; j'ai déjà la parole d'un officier de marine du Sénégal, je n'attends plus que la vôtre maintenant."

Le surlendemain de mon arrivée, je traversai de nouveau la rivière pour me rendre de Boffa à Thiah, chez le roi du Rio-Pongo. Le frère du roi, Emmanuel Katty, m'attendait sur l'autre rive pour me servir de guide et d'introducteur. C'est un catholique qui a été élevé à la mission de Dakar, par les soins du gouvernement français, ainsi que deux autres de ses frères, Jean-Jacques et Benoit Katty. Ces trois jeunes gens ont sérieusement profité de l'éducation qu'ils ont reçue de nos Pères ; ils sont restés fermement attachés à la religion catholique, et demandent avec les plus vives instances qu'on leur envoie des missionnaires. Ils exercent une grande influence sur le roi et sur tout le peuple, et en réalité ce sont eux qui gouvernent, en attendant qu'ils montent sur le trône, car la succession se fait de frère en frère, jusqu'à ce que la série soit épuisée, et alors seulement le tour des fils arrive. Le gouvernement français avait voulu faire renoncer le roi actuel à son droit en faveur de Jean-Jacques, lui offrant, en compensation, une pension viagère ; mais le roi refusa, ainsi que tout son

peuple, pour ne pas déroger aux anciennes coutumes. Il a été solennellement intronisé, cette année, en présence de tous les chefs du royaume et des agents des diverses factoreries qu'on avait invités à la solennité.

De Boffa à Thiâh il y a une distance d'une heure et demie de marche. Sur tout le parcours entre ces deux villages on trouve une campagne parfaitement cultivée. Thiâh, quoique capitale d'un royaume assez vaste, ne diffère en rien des autres villages ; cases rondes en torchis et en paille, sentiers malpropres ; voilà le luxe qu'on y rencontre. J'évalue la population de Thiâh à mille âmes. Bien que bâti sur une petite éminence, ce village doit être très-malsain ; car, d'un côté, il est entouré d'un marais formé par les eaux d'une rivière qui se perd dans les hautes herbes, et, de l'autre, il reçoit les miasmes des amas de vase que dépose la rivière à la marée descendante.

A mon arrivée à Thiâh, il fallait attendre le roi qui était à la promenade. Pendant ce temps, je fis connaissance avec Benoit, son frère ; quant à Jean Jacques, je ne pus le voir ce jour là, il était en voyage. Enfin, le roi, qu'on était allé en toute hâte prévenir, se présenta, accompagné de toutes les notabilités du village. Je lui donnai une poignée de main, et nous allâmes nous installer sous le chaume de sa résidence.

Autant le souverain de Porto-Loko m'impressionna favorablement, il y a deux ans, autant la mine et les manières du roi de Thiâh me causèrent une impression défavorable. C'est un homme de trente-cinq à quarante ans, maigre, chétif, au regard timide et indécis, embarrassé dans ses manières et ne sachant dire deux mots. Aux questions qu'on lui pose, il ne répond que par des monosyllabes inintelligibles, ou par un rire niais ; il paraît qu'il se livre avec excès aux liqueurs alcooliques. Ce simulacre de roi règne sous le nom de John. Quoique élevé par les protestants, il n'a aucune conviction religieuse.

" — Et que deviendras-tu après cette vie ? lui demandai-je.

" — Je n'en sais rien," me répondit-il, avec un rire stupide.

Il me déclara néanmoins qu'il serait content de voir des missionnaires catholiques établis dans le Rio-Pongo.

Je visitai ensuite le village, et je pris congé du roi, qui m'accompagna jusqu'au delà de Thiâh.

Ces visites officielles faites, mon premier soin fut de voir nos catholiques, dispersés sur les rives du fleuve. Comme il m'eût été impossible de les visiter chez eux, je priai M. le commandant Crespin de leur faire parvenir une circulaire, annonçant l'arrivée d'un prêtre et son intention de célébrer la sainte messe, au poste français, le dimanche suivant. Dans cette circulaire, je les invitais à être fidèles au rendez-vous et à apporter leurs enfants non baptisés, ou baptisés par les missionnaires protestants. Cet appel fut entendu ; tous ceux qui avaient pu être prévenus s'empressèrent d'accourir. Plusieurs se confessèrent et reçurent la sainte communion. Après la messe, à laquelle assistèrent quarante personnes, je baptisai treize enfants. Plus tard, je baptisai, à différentes reprises, trois autres enfants, dont l'un en danger de mort. En outre, j'ai béni un mariage. Plusieurs infidèles me demandèrent le baptême ; je les ai confiés à des catholiques qui se chargent de les instruire et de les préparer. Toute la population catholique m'a supplié de lui procurer des prêtres et des écoles.

Je consacrai ensuite mon temps à des excursions dans les villages des environs de Guémeiré, pour étudier le caractère de la population. Elle me parut beaucoup moins bonne et moins avancée en civilisation que la population timné ; les villages timnés sont plus propres, et les habitants ont une certaine affabilité patriarchale qu'on ne rencontre point chez les Sousous du Rio-Pongo.

Outre ces excursions journalières aux environs de la factorerie, j'en ai fait deux plus considérables, l'une dans le haut du Rio-Pongo, jusqu'à la première cascade, à un endroit appelé Koreirah, l'autre dans le pays des Bagas. Je devais en faire une autre dans la rivière de Farindiâh ; mais, de crainte de voir arriver le vapeur pour Sierra-Leone pendant mon absence, j'y renonçai. J'y aurais reçu l'hospitalité chez une négresse, grande dame du pays, qui a à son service plus de six mille esclaves. C'est une femme

d'une énergie et d'une intelligence remarquables. Elle possède, sur plusieurs points de la rivière, des batteries de canons très-bien entretenues par un corps d'artilleurs indigènes qu'elle a formés elle-même. Il y a quinze années, lors d'une tournée que le général Faidherbe fit au Rio-Pongo, elle fut honorée de sa visite.

"— Qui vous a permis, lui dit le général, en plaisantant, d'établir des canons dans une rivière française ?

"— Cela ne te regarde pas, lui répondit-elle fièrement ; en tout cas, ils ne sont pas là contre vous autres Français.

"— Mais, si je les faisais enlever.

"— Essaie, si tu l'oses."

Cet incident ne l'empêcha point d'offrir au général une magnifique bague en or et d'autres présents.

Durant mon voyage à Koreirah, je fus accompagné de M. Provot, agent de M. Verminck, dans le Rio-Pongo. Sa connaissance de la langue des habitants de Koreirah me fut d'un grand secours. A l'une de nos haltes, en remontant le fleuve, il me présenta à un roi musulman, vassal du roi de Thiâh, mais dont il refuse depuis quelque temps de reconnaître la suzeraineté. Il est probable qu'on ne s'engagera pas dans une guerre contre lui, parce qu'il est intelligent, puissant et aimé de son peuple; en l'attàquant on s'exposerait au risque d'être battu. Ce roi se montra très-affable ; on me dit qu'il accepterait volontiers des missionnaires, pour instruire le peuple.

Les environs de Koreirah offrent un paysage des plus gracieux qu'on puisse imaginer. Après avoir navigué pendant une demi heure sur un canal aux eaux limpides, encaissé entre deux collines élevées, dont l'une est en partie cultivée, en partie couverte de bouquets de palmiers, l'autre boisée d'une grande forêt aux teintes sombres, on débouche tout à coup en face de Koreirah, comme dans un lac formé par les intersections de deux vallées, la vallée du fleuve et la vallée qui la traverse perpendiculairement du nord au sud. Celle-ci se termine au sud, par un ravin étroit, que tapisse, jusqu'au sommet des deux montagnes, une forêt épaisse ; du côté du nord, au contraire, elle s'élargit en forme de fer à cheval et revient, après avoir formé un im-

mense amphithéâtre, où s'étagent, de distance en distance, quelques hameaux, aboutir à un petit mamelon qui s'avance dans les eaux du fleuve. Devant soi, on admire la chute du fleuve qui se précipite en une belle nappe unie, entre deux énormes rochers aux formes bizarres. Plus loin, entre l'étroite ouverture qui sépare les deux collines du premier plan, on découvre une série de collines aux teintes bleues verdâtres, s'étageant les unes au-dessus des autres jusqu'à l'horizon. A l'entrée du lac, à droite, l'attention est attirée par le mugissement d'une rivière dont les eaux tombent en cascade dans le fleuve, à l'abri d'un immense rideau de lianes que soutiennent les branches de quelques grands arbres. Koreirah est bâti au centre de ce superbe panorama, sur les quatre mamelons qui dominent le fleuve.

Sans être méchants, les habitants de Koreirah ont dans la physionomie une expression de férocité que je n'avais encore remarquée nulle part. Si l'on ne savait d'avance qu'il n'y a pas de malice dans leur cœur, on serait véritablement effrayé du regard avec lequel ils vous toisent. Ils sont presque tous païens. Durant mon séjour, ils célébrèrent une fète. Ce fut, toute la nuit, des danses, des cris accompagnés d'une musique infernale.

Mon voyage, au pays des Bagas, n'offre aucune particularité à relater. La contrée est presque plate, et par conséquent fort peu pittoresque ; néanmoins, le sol est riche. Je me souviendrai toujours de la torture que j'ai endurée, pendant près d'une journée et d'une nuit, à bord de la pirogue qui me portait aux Bagas. Une pluie torrentielle me força de m'entasser dans un réduit infect de quelques mètres carrés, avec hommes, femmes et enfants, caisses, bagages, armes et calebasses.

Je restai quatre jours aux Bagas, très-bien traité par un petit commerçant mulâtre qui m'avait prié de faire ce voyage avec lui. Outre mes excursions dans les villages ou sur le bord de la rivière, en embarcation, je pris aussi des distractions moins sérieuses avec mes compagnons de voyage, en faisant la chasse aux crocodiles. C'est tout une affaire quand on a réussi à en prendre un. Il est défendu, sous les peines les plus sévères, de l'ouvrir; c'est au chef

du village le plus voisin qu'est réservée cette opération. Il doit, de ses propres mains, en présence de deux notables, arracher le fiel, le porter au milieu du fleuve, répandre la bile dans les eaux et y jeter la vésicule biliaire. Cette ordonnance a sa raison d'être: le fiel de crocodile est un poison violent qui donne la mort presque instantanément; ces précautions sont donc prises pour qu'il ne puisse tomber entre les mains du peuple. Le fiel enlevé, les noirs dépècent la viande et s'en font un régal des plus estimés; les os réduits en poudre sont employés contre les douleurs rhumatismales. Cette poudre agit avec une telle force, que j'ai entendu un homme pousser des cris de douleur, chaque fois qu'on l'en avait frictionné.

Faute d'occasions pour Sierra-Leone, je fus retenu quatre semaines au Rio-Pongo. Enfin, se présente un bateau appartenant à un musulman, qui m'accepta volontiers avec les deux enfants que j'emmenais. Il me traita avec les plus grands égards et ne consentit point à recevoir les frais de passage. Un jour, me voyant occupé à dessangler ma malle, en présence d'un jeune fashionable de Gorée, qui ne se souciait pas de m'offrir ses services, il l'apostropha en ces termes: " — Comment, toi, tu es chrétien, et tu n'as pas honte de laisser faire cela à ton marabout! Veux-tu bien vite lui aider. Père, laissez cela; il faut apprendre à ces jeunes gens à respecter leurs prêtres; il desserrera votre malle."

Cette occasion s'était présentée bien heureusement, car le premier bateau qui partit pour Sierra-Leone, sombra au milieu de la barre, et huit personnes furent noyées. J'aurais pu me sauver à la nage, comme quelques-uns ont eu la chance de le faire, mais aurais-je eu le courage d'abandonner les deux enfants que j'avais avec moi.

JAPON.

Mgr. Petitjean, vicaire apostolique du Japon, actuellement en France, au journal, *Mission Catholiques* donné communication de la lettre suivante, qu'il vient de recevoir de M. Midon, son pro-vicaire. Cette lettre est datée de Yokohama, 5 novembre 1875.

Ma dernière lettre annonçait à Votre Grandeur que deux cathéchistes de Yeddo, Sedzeki et Ima-Idzemi, étaient partis pour la province de Serouga, afin de prendre des informations relatives à un coup sourdement monté par le paganisme contre la religion chrétienne. Nos voyageurs sont de retour, et je m'empresse de vous adresser un compte-rendu rédigé d'après leurs dépositions orales et écrites. Puisse-t-il vous consoler de votre éloignement momentané, et vous aider à intéresser, en faveur du Japon, les âmes généreuses de France et d'Europe !

Vous connaissez, Monseigneur, au pied du Foudji-Yama, la chrétienté naissante de Mats'naga, où M. Marin est allé, dans le courant d'août dernier, administrer le baptême à une trentaine d'infidèles, instruits de notre sainte religion, grâce, après Dieu, au zèle de Sedzeki, originaire de la localité. Notre confrère était revenu de son excursion apostolique, heureux des excellentes dispositions de ces fervents néophytes et profondément convaincu de la sincérité de leur conversion. La Providence a permis que l'épreuve vînt visiter ce petit coin de terre à peine chrétien, et fournît tout ensemble aux nouveaux baptisés l'occasion d'affirmer leur croyance et aux païens la facilité de dissiper leurs vieux préjugés ou leurs sentiments de crainte servile.

Le village de Mats'naga est situé non loin de Noumadz, petit centre de 2,500 feux où se trouve un *yachiro* (temple shintoïste) dédié à Sen-ghen-kami, et, à certaines fêtes de l'année, but de pèlerinage pour les Japonais des environs. C'est de là qu'est parti le coup maladroit, disons-le tout de suite, organisé contre la religion chrétienne par les représentants locaux de l'autorité civile et religieuse. Lors de la célébration d'un des derniers *mats'ri* (sacrifice) à Sen-ghen-kami, le nombre des adorateurs et par suite le mon-

tant des recettes ayant été notablement inférieurs à ceux des années précédentes, les *kannouchi* (prêtres schintoïstes) s'émurent de cette double diminution, désastreuse au point de vue de leurs intérêts. Inspirés quelque peu, sans doute, par " l'ennemi du Père de famille, " ils demeurèrent convaincus que tout le mal venait du mouvement chrétien qui existe dans les environs, et qu'on devait par conséquent aviser au plus tôt à préserver la contrée de la contagion chrétienne. Il était essentiel de commencer par Noumadz'. Après donc entente secrète des kannouchi avec les autorités locales, le 15 octobre dernier, tous les chefs de familles reçurent de l'*Ats-kai-jo* (bureau de la mairie) du 7e quartier " l'ordre d'avoir à se présenter, à neuf heures du matin, " munis de leurs cachets. Ceux qui seraient alors empê-" chés enverraient un fondé de pouvoirs. " La pièce était signée du *kou-tcho* (chef de division) et des *ko-tcho* (chefs de quartiers). Tout le monde fut fidèle au rendez-vous.

La séance s'ouvrit par la lecture du texte suivant :

" Personne n'ignore que le Japon est l'empire des kamis et que 122 mikados, leurs descendants, s'y sont succédé depuis l'empereur Djen-mou-Tenno, remplissant ainsi une longue période de 2535 ans. Cependant, venues des pays de l'Inde et de la Chine, certaines doctrines étrangères (1) ont jadis envahi peu à peu notre patrie et causé un tort notable au culte de kamis. De nos jours, bien que ses adeptes soient encore peu nombreux, la religion de Jésus déploie tous ses efforts pour gagner du terrain ; et, c'est là un fait positivement regrettable au point de vue national, car il n'est point juste qu'on oublie son pays pour s'attacher à une croyance étrangère. Nous avons donc assemblé ce matin les habitants de Noumadz' afin de leur faire prêter un serment solennel, confirmé par la cérémonie de la coupe offerte aux kamis,—serment en vertu duquel ils s'engagent, pour eux et leurs descendants, à n'embrasser jamais la religion chrétienne. Et si quelqu'un osait fouler aux pieds cette promesse, que les kamis l'écrasent sous le poids de leurs malédictions ! "

---

(1) Le bouddhisme et la doctrine de Confucius.

Le *foukouko-tcho* (sous-chef de quartier) fit suivre cette lecture d'une explication verbale plus ou moins japonaise, c'est-à-dire ambiguë, où il disait en substance : " Vu l'état de ses relations avec les pays étrangers, notre gouvernement ne peut proscrire ouvertement le christianisme, mais sa pensée intime non douteuse est d'entraver les progrès de cette doctrine. Il a, pour ainsi dire, à cet égard, réclamé le concours des maîtres de la religion nationale. Bref, ce qu'on réclame aujourd'hui de vous, c'est de boire du *saké* (vint de riz japonais) offert aux kamis et d'appliquer votre sceau au bas de la pièce dont vous venez d'entendre la lecture. "

S'adressant à des paysans timides et accoutumés de vieille date à fléchir devant les ordres du moindre officier, les fonctionnaires de Noumadz' ne s'attendaient guère sans doute à voir quelqu'un décliner l'obéissance à leur acte illégal et arbitraire. Ils avaient compté sans un chrétien nommé Kondo, qui se trouvait au nombre des assistants La lecture et l'homélie ci-dessus à peine terminées, tandis que chacun s'inclinait en signe d'assentiment, cet homme, d'une foi simple et franche, s'avance et déclare que, en sa qualité de chrétien et de catholique, il ne peut ni boire le *saké* des kamis, ni apposer son cachet à la formule du serment. A ces mots, frappés de surprise et vivement désappointés, les fonctionnaires ne surent que faire pour contrebalancer l'effet produit par la déclaration si nette du chrétien : " — Quel fâcheux accident ! se dirent-ils. — Allons ! retire-toi pour le moment ; plus tard on règlera ton affaire. "

Après que tout le monde eut signé et que la séance eut été levée, les officiers tinrent conseil pour aviser au moyen de sortir avec honneur de ce mauvais pas. Sévir contre le chrétien, ils ne l'osaient de leur propre autorité ; ne point donner suite à l'affaire, c'était reculer et tout perdre. A quatre heures du soir, Kondo fut mandé.

" — Quand donc es-tu devenu chrétien ? lui demandèrent les officiers. Tu vas nous donner une pièce dûment rédigée qui certifie la chose, et nous désirons également entendre un peu ce qu'enseigne ta religion. "

Kondo n'était pas homme à reculer. Il prend un pin-

ceau et trace d'une main rapide et sûre l'attestation suivante :

" Je soussigné, déclare avoir reçu le baptême le 18e jour du 7e mois de l'année présente, VIIIe de Meïji (18 juillet 1875), à l'église catholique de Tokio, des mains de M. Marin, missionnaire. J'ai eu pour parrain le Japonais Sedzeki Tats'Rokou, gentilhomme du Ken de Chedz'oka. Cela est la pure vérité. "

Après avoir, d'un air triomphant, présenté cette pièce aux fonctionnaires ébahis de tant de courageuse assurance, Kondo leur demande d'aller à la maison chercher son catéchisme.

" — Comme vous le voyez, dit-il, je suis un chrétien de fraîche date, et, sans mon livre, j'aurais peur de laisser échapper, par mégarde, quelque mot inexact qui pût nuire à la religion. "

Bientôt de retour, cet homme, d'une instruction tout ordinaire, se met, sans aucune arrière-pensée de respect humain, à lire et à expliquer sommairement le décalogue, démontrant ainsi à ses interrogateurs qu'ils faisaient fausse route en voulant interdire le christianisme comme doctrine pernicieuse. Lorsque les officiers, de plus en plus surpris et embarrassés, eurent suffisamment entendu le catéchisme, ils congédièrent notre chétien et portèrent à la mairie le certificat de son propre baptême délivré par Kondo.

Le lendemain, celui-ci, voulant instruire les missionnaires de l'événement et leur demander conseil, prévint, selon la coutume japonaise, les autorités de son quartier qu'il désirait se rendre à Yeddo pour affaires personnelles. On lui défendit de quitter la ville : " — Ton billet d'hier est déposé à l'Ats-kai-jo ; tu ne peux t'absenter, lui dit-on, avant d'avoir reçu de réponse à cet égard. "

Cependant les chrétiens de Mats'naga apprirent vite ce qui venait de se passer à Noumadz'. Ils crurent tout d'abord à une persécution en forme organisée contre la religion, et, se rassemblant chez le père de Sedzeki, (ko-tcho de la localité), tous se promirent de ne point faiblir et de demeurer fidèles à Dieu, fallût-il aller au martyre. Ce sont leurs paroles textuelles. Tous étaient présents, sauf

une jeune femme qui, prise de panique au premier bruit, s'était enfuie chez ses parents, à quelques lieues de là. Ils écrivirent à la mission le récit succinct des faits de la veille, et nous envoyâmes immédiatement sur les lieux Sedzeki, impliqué dans l'affaire comme parrain de Kondo, et Ima-Idzemi qui devait le seconder dans l'enquête à faire, et, au besoin, lui servir de sténographe.

A peine eut-on appris à Noumadz' l'arrivée de Sedzeki, bien connu dans le pays, que la plupart des fonctionnaires de la ville disparurent ou devinrent invisibles. Pour ne point laisser à nos ennemis le temps de se reconnaître, Ima-Idzemi va directement chez le kou-tchp et lui demande sans détour s'il a ou non reçu du gouvernement des ordres relatifs à l'affaire du serment. Le fonctionnaire répond que le gouvernement n'est pour rien dans cette affaire, essaie de décliner toute participation personnelle et avoue même qu'on a commis une méprise en défendant à Kondo de quitter Noumadz'.

De son côté, Sedzeki allait interroger le ko-tcho le plus suspect et obtenait également de lui l'aveu que la scène du *tchikai* (serment) n'était en rien la conséquence d'ordres supérieurs. C'était le point essentiel ; mais Sedzeki eut beau presser son interlocuteur de questions, il ne put arriver à connaître le chef des menées :

"—C'est une mesure prise d'un accord général, lui dit-on, et d'ailleurs nous n'avons de compte à rendre qu'à la préfecture."

De retour chez Kondo, nos deux catéchistes tinrent conseil, et il fut décidé que Sedzeki irait avertir le *ken-rei* (préfet) des actes arbitraires de ses subordonnés, afin de ne point laisser à ceux-ci le temps de circonvenir et de tromper leur chef. Mais, pour aller à coup sûr, il fallait d'abord obtenir les pièces à conviction. Sedzeki et son compagnon se rendirent à l'Ats-kai-jo, et la première parole que leur adressa le kou-tcho :

"—Il y a eu, dit-il, en tout cela erreur de notre part ; veuillez ne nous susciter à ce propos aucune difficulté."

"— Quel texte avez-vous fait signer aux habitants de Noumadz' ? reprit Sedzeki. Je serais désireux d'en prendre connaissance.

"— Je ne sais trop où est cette pièce, balbutia le fonctionnaire.

"— Elle doit se trouver à la mairie, repartit le catéchiste ; et, si vous refusez de me la montrer, je vous ferai certainement une fâcheuse affaire."

Cet ultimatum décida l'officier à présenter l'acte signé par ses administrés, et Ima-Idzemi en prit immédiatement une copie authentique.

Muni de cette pièce et de divers autres documents, Sedzeki partait sans retard pour le chef-lieu du département, Chedz'oka, situé à 14 lieues de Noumadz', et obtenait une audience privée du ken-rei.

"— On vient, lui dit-il, de vexer les chrétiens de Noumadz'; les officiers que j'ai interrogés ont refusé de me dire la vérité toute entière; mais ils ont voulu tromper le peuple en agissant comme s'ils avaient reçu des ordres du gouvernement. Veuillez, je vous prie, prendre connaissance des pièces que j'ai l'honneur de vous présenter et les apprécier à leur juste valeur."

Lecture faite des textes transcrits plus haut, le préfet ne put s'empêcher de dire :

"— Tout cela est mauvais... Mais, vous-même, pourquoi donc être venu m'en parler ?

"— Une affaire de ce genre, répondit le catéchiste, est un déshonneur pour le pays ; et, comme elle s'est passée sur le territoire de votre juridiction, j'ai tenu à vous entendre avant de rendre compte des faits aux *kyo-chi* (missionnaires).

"— Comment ! N'êtes-vous pas Japonais ? Il ne vous convient pas de raconter à des étrangers des choses défavorables au pays.

"— Pardon ! Envoyé par les missionnaires pour savoir l'exacte vérité, je ne puis les tromper, une telle conduite ne servirait qu'à aggraver l'affaire.

"— En ce cas, je n'ai rien à objecter... Mais la religion chrétienne est en définitive une mauvaise doctrine."

Cette parole fut pour Sedzeki l'occasion de relever les faux préjugés répandus contre le christianisme. Le ken-rei, se reconnaissant incompétent à argumenter dans une question de ce genre, fit appeler un fonctionnaire de la préfecture, chargé des affaires religieuses. Ce dernier, entrant en scène avec hauteur, crut intimider son interlocuteur par des menaces d'arrestation s'il osait faire le *sekkyô* (confession religieuse publique).

"— Arrestation et autres mauvais traitements me sont choses parfaitement indifférentes, répondit le catéchiste.

Pensez-vous pouvoir par là me faire changer de religion ? Du reste, je n'ai rien à craindre à cet égard, je le sais."

Le ken-rei rappela son inférieur à la modération. Alors commença une longue conférence que je suis forcé d'abréger, ne citant à Votre Grandeur que quelques traits plus saillants.

" — Pourquoi portez-vous cette croix ?

" — Parce que c'est l'image de mon Dieu à qui je veux ressembler ; tous mes frères dans la foi agissent de même.

" — Le gouvernement ne permet pas ouvertement la doctrine chrétienne ; pourquoi donc ne pas adorer les kamis, et vous attacher à un culte étranger ?

" — Pardon ! le *Ten-chou* (Dieu), étant le créateur de l'univers, n'est nulle part un étranger ; et, le gouvernement proscrivît-il la religion chrétienne, comme il est lui-même sous la dépendance de Dieu, je passerais sur sa défense.

" — Fort bien ; mais le christianisme a toujours été une doctrine perverse."

Après un exposé rapide de la doctrine chrétienne, Sedzeki demanda à son antagoniste ce qu'il y voyait de répréhensible.

" — En effet, dit l'officier, cette doctrine est admirable, et je voudrais l'entendre plus en détail chez moi... Néanmoins, il y a certains points erronés nécessaires à rectifier ; nous étudierons la question.

" — Ce que je vous ai exposé, répliqua le catéchiste, est l'auguste parole de Dieu lui-même, et les preuves de cet enseignement sont inébranlables. Qui donc pensez-vous être, pour discuter avec le Créateur ? Si vous désirez entendre la doctrine avec humilité, j'irai volontiers chez vous ; sinon, il est parfaitement inutile de continuer, vous n'y comprendrez rien. Il faut mettre de côté l'orgueil pour avoir l'intelligence des choses de Dieu. "

La conférence avait duré trois heures au moins ; et peu à peu les employés des divers bureaux de la préfecture étaient venus aux écoutes derrière les *fous'ma* (portes en papier formant cloisons). Le ken-rei voyant son subalterne avoir le dessous, il fit cesser l'entretien : Sedzeki retourna chez lui, heureux d'avoir pris les devants pour éclairer le ken-rei et d'avoir recueilli de sa bouche la nouvelle assurance que les officiers de Noumadz' étaient bien décidément les seuls auteurs du coup.

Tranquillisés par ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, les deux catéchistes affichèrent leur *sekkyó* (catéchisme) pour une semaine entière, dans la maison de Kondo ; il fallait réagir et profiter de la circonstance pour ouvrir les yeux des âmes de bonne volonté. Le bruit courut dans la

ville qu'on les empêcherait de prêcher la religion, et les auditeurs ne furent qu'une vingtaine ; deux jours après, ils étaient plus de cinquante, et bientôt " ils vinrent si nombreux, dit Sedzeki, qu'on n'y voyait plus dans l'appartement " Les catéchistes expliquèrent surtout le symbole des apôtres et le décalogue, et prirent soin de rassurer les esprits en mettant leurs auditeurs au courant de la manière arbitraire dont avaient agi les officiers sans ordre supérieur. Trois cents personnes environ, parmi lesquelles bon nombre de mères de familles, sont allées aux sekkyô, et Sedzeki nous a parlé de vieillards qui auraient voulu le baptême immédiatement, " afin de ne point manquer ce paradis que procure seul le catholicisme. " Quand les catéchistes sortaient dans la ville, beaucoup les accompagnaient pour voir leur croix, et tout le monde ne les appelait déjà plus que les " maîtres de la doctrine catholique. "

Nos deux zélés catéchistes rayonnèrent dans les environs de Noumadz', entre autres, dans un village dont le ko-tcho les fit prier de venir faire le sekkyô dans sa propre maison. Les chrétiens de Mats'naga furent particulièrement consolés de les entendre et de voir que les menées des kannouchi n'aboutiraient qu'à faire connaître notre sainte religion. Vingt-cinq adultes, qui s'instruisent depuis plusieurs mois, sont prêts à recevoir le baptême ; et, Dieu aidant, nous aurons sous peu la consolation de répondre à leurs désirs.

Cependant, les sept jours de sekkyô écoulés, Sedzeki réunit tout le monde et fit publiquement ses adieux et ses recommandations ; mais il demeura deux jours encore incognito pour voir ce qui arriverait. Aucune manifestation hostile n'eut lieu de la part des autorités. On dit seulement que l'Ats-kai-jo défend par dessous main de louer des maisons aux chrétiens ; il faut espérer que cette petite vengeance n'aura point de graves conséquences.

Enfin, nos deux voyageurs sont rentrés à Yeddo, la veille de la Toussaint, fatigués mais heureux de leur excursion. J'oubliais de dire à Votre Grandeur, que, aussitôt après leur départ, les jeunes gens qui résident à la mission allèrent à la chapelle, de leur propre mouvement, réciter deux chapelets par jour pour le succès de l'affaire. Sedzeki et Ima-Idzemi ne sont point revenus seuls, ils ont ramené deux jeunes gens qui s'engagent à devenir catéchistes après le temps voulu pour leur formation.

Nous avons à Yeddo les pièces originales obtenues des ko-tcho de Noumadz', et où ils expliquent que, en défendant à leurs administrés d'embrasser la religion chrétienne, leur seule intention était de dire que le Japon, ayant jusqu'ici subsisté, grâce à la protection des kamis et des mikados, leurs descendants, il est naturel, pour les Japo-

nais, de ne point s'attacher à une religion étrangère. Les fonctionnaires ont également reconnu par écrit qu'ils avaient agi arbitrairement en exigeant de Kondo une attestation de baptême et en le mettant aux arrêts.

Kondo a pu, ces jours derniers, venir à Yeddo sans difficulté ; il est tout joyeux du résultat final de son aventure et se propose de faire bâtir un petit oratoire.

En résumé, la mesure imaginée par les ennemis du nom chrétien, pour arrêter le mouvement, à Noumadz' et dans les environs, tourne tout entière à l'avantage du bien. La crainte disparaît, grâce aux aveux des officiers. Ceux ci s'ingénueront bien sans doute à prendre leur revanche, mais, si la peur d'avoir des affaires à Tokio les a rendus souples une fois, espérons que la leçon leur servira. Ils comprennent sans doute, à l'heure qu'il est, qu'ils ont fait du zèle indiscret, et que nous ne sommes plus au temps où l'autorité supérieure sanctionnait des mesures du genre de leur tchikai.

On dit, dans le pays, que le catholicisme est " fort, " puisqu'il ne craint point de se défendre, de réfuter avec assurance ses ennemis, et l'on en conclut qu'il doit être la véritable religion. Ce jugement est corroboré par la comparaison faite entre la conduite loyale et ferme de Kondo et la pusillanimité des protestants de Noumadz'. Plusieurs Japonais, élèves de certains ministres protestants de Yokohama et baptisés par leurs maîtres, se trouvaient à la séance du 17 octobre : tous ont signé la formule présentée, pas un seul n'a ouvert la bouche pour professer sa foi, même avec l'exemple de Kondo sous les yeux. J'apprends que, après le départ de nos catéchistes, ces apostats ont demandé à l'Ats-kai-jo un local pour y faire leurs conférences religieuses ; on leur a répondu par un refus, et rien n'est plus logique, puisqu'ils ont renoncé à leur baptême.

Que n'étiez-vous ici, Monseigneur, pour jouir de la manière consolante dont se sont conduits ces néophytes de la nouvelle génération ! Grâce à Dieu, ils ne se montreront point inférieurs à leurs aînés ; daigne la divine Providence, multiplier là et ailleurs le *pusillus grex* du Bon Pasteur. Du reste, ce pays de Serouga a vu jadis des chrétiens ; il existe, tout près de Mats'naga, un bosquet sacré où se voient les restes d'un modeste édifice religieux depuis longtemps détruit par ordre du gouvernement. La tradition rapporte que là habitaient des chrétiens mis à mort en haine de la foi.

Permettez-moi, en terminant, de demander à Votre Grandeur ses meilleures bénédictions et le secours de ses prières pour les chrétiens et les catéchumènes de Serouga, sans préjudice de la part que réclame le reste de la mission.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Etablie dans le Diocèse de Montréal, par Monseigneur Lartigue, est la plus ancienne de toutes les œuvres du Diocèse.

Le 9 Octobre 1837, le premier Titulaire de l'Eglise de Montréal avait demandé au Souverain Pontife le *pouvoir* d'ériger une Association sous le titre : Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les *privilèges et Indulgences* accordés à l'Association de Lyon pour le même but. Le 7 Janvier 1838, Grégoire XVI répondit par la S. C. de la Propagande : *Pro gratiâ juxta petitâ ; accordé tel que demandé.*

Enfin, le Mandement d'érection fut publié le 18 Avril 1838.

Cette Association prit, en naissant, un accroissement qui fit voir tout d'abord et l'appel chaleureux de l'Evêque Titulaire, et la coopération ardente et fidèle des Diocésains. Pendant plusieurs années, elle subsista vivant de sa propre vie dans le Diocèse et faisant les œuvres qu'avaient en vue ses fondateurs. Elle venait en aide aux missions et paroisses pauvres, elle contribuait à l'érection ou à l'achèvement des Eglises ou Chapelles et fournissait une subvention convenable aux prêtres pour accomplir dignement les fonctions dont ils étaient revêtus. Plusieurs années après sa fondation, les Directeurs du conseil central de Lyon, apprenant les résultats de cette association modelée sur la leur, et jouissant des indulgences accordées alors par le Souverain Pontife, telles que mentionnées dans le Mandement de l'érection par Mgr. Lartigue, supplièrent à plusieurs reprises Mgr. Bourget de s'unir à la direction du conseil central de Lyon. Sans vouloir prétendre que cette union donnerait à l'Association de Montréal de nouvelles faveurs ou indulgences, ils représentaient que les Associations particulières, réunies toutes en une seule, auraient davantage le cachet de catholicité qu'ont les œuvres générales de l'Eglise. Ils représentaient de plus que la publication des Annales de l'œuvre toute entière serait plus facile et d'un intérêt plus grand. Mgr. Bourget consentit à mettre son association sous la direction générale des conseils centraux de Lyon et de Paris.

Les aumônes recueillies dans ce Diocèse depuis longtemps et qui jusqu'alors avaient été reparties suivant les intentions de l'Ordinaire seul, furent pour la première fois transmises à Lyon, qui accordait une part de la caisse générale, devant être distribuée encore à la volonté du même Ordinaire. Quelquefois la destination des aumônes du Diocèse était faite avant même la perception du revenu

de l'œuvre, par le conseil central. Ainsi une année, l'argent collecté dans le Diocèse de Montréal fut envoyé à l'Evêque de [illegible] suivant l'ordre de Lyon. On comprend facilement que dans l'organisation générale, il peut se rencontrer des intérêts froissés, ou qui sont oubliés, quand au lieu d'être en règle générale, ils ne sont qu'à de rares exceptions. C'est à chaque Evêque à voir ce qui serait le plus avantageux dans la perception et la distribution des aumônes, en soumettant cependant leurs vues aux conseils centraux de Paris et de Lyon. Généralement ces conseils s'empressent d'écouter les représentations des Evêques. C'est ainsi que la représentation de l'Archevêque de Québec fut favorablement accueillie. Il demandait que l'argent ne fût pas envoyé à Lyon, mais servît pour les œuvres diocésaines, en union cependant pour les Annales et la direction générale de Lyon. Le tout fut accordé, moyennant une allocation par le bureau de Québec, pour quelques missions du nord dans notre Puissance. Comme cette faveur paraissait nécessaire pour le Diocèse de Montréal, elle fut instamment demandée. Ne recevant aucune réponse favorable, l'Evêque de Montréal, tout en regrettant cette séparation, remit l'œuvre de la Propagation de la Foi sur son ancien pied d'existence dans son Diocèse, contribuant aux soins de ses propres missions. L'œuvre, comme autrefois, jouit des mêmes privilèges signalés par Mgr. Lartigue, aujourd'hui encore remplit également son but, en priant pour les missions en général, et en venant en aide à l'intention du culte et des pasteurs, qui sont dans ce Diocèse.

Cependant quoiqu'elle n'ait pas contribué comme avant son union avec Lyon au soutien des missions de Témiscamingue et d'Abitibi, elle n'a pas cessé de regarder comme siennes les missions de l'Orégon et l'établissement des Sœurs de Charité au Chili. Les nombreux enfants qu'elle a dans ces contrées savent tous ce qu'ils doivent à la généreuse sympathie de leurs frères de Montréal, ainsi que ceux du Nord-Ouest et ceux qui sont disséminés sur la frontière américaine.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTRÉAL.

TRENTE-NEUVIÈME NUMÉRO, JUIN 1876.

SOMMAIRE.

PAGES.

ROME ET PIE IX 75
TEXAS.—Lettre du R. P. Gladu O. M. I. 79
SAHARAH ET SOUDAN.—Martyre de trois Missionnaires....... 84
DEUX FÊTES AU CARMEL DE MONTRÉAL.................. 92
ÉCHOS DU NORD-OUEST.. 96
COLOMBIE ANGLAISE.—Nécrologie du R. P. Méd. Hétu, O. M. I. 103

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1876

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

JUIN 1876.

QUARANTIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1876

Permis d'imprimer,

✠ Ig. Év. de Montréal.

Dunning
Dealer
3-23-40
40444

ROME ET PIE IX.

Nous lisons dans le dernier No. du *Bulletin* de *l'Union Allet* :

Tandis que la Ville-Sainte, transformée en capitale vulgaire, souillée par la Révolution, n'est plus qu'un sujet de pleurs et de deuil, et semble avoir perdu ces puissants attraits qui en faisaient la Cité universelle, les catholiques y viennent encore protester et prier ; ils organisent d'incessants pèlerinages, et seuls, ils continuent d'y arriver en caravanes nombreuses. Leurs concours, leurs généreuses offrandes, leurs sentiments de filial amour rappellent ces paroles du Prophète : "*Filii tui de longe venient, aurum deferentes et laudem Domini annuntiantes* (1)."

A propos de l'état présent de Rome, on nous permettra une digression, qui, d'ailleurs, nous ramènera naturellement à notre sujet. Il s'agit d'un aveu très-important échappé au correspondant romain d'une feuille prussienne et protestante, la *Gazette de Cologne* : "Que voulez-vous ? écrit le correspondant, il faut bien avouer, bon gré mal gré, que Rome n'est plus Rome. Cette cité est dégradée, non pas pour l'homme politique, mais pour l'artiste, pour l'homme de cœur, pour les âmes poétiques. De ville universelle qu'elle était, elle a été ravalée au rang de capitale d'un petit royaume, qui en vérité prétendrait se donner des airs de grande puissance, mais qui n'arrivera jamais à l'être. Lorsque, autrefois, on quittait la Rome papale, on ressentait un grand poids sur le cœur, quand bien même on eût été certain de pouvoir y rentrer après quelques jours. A la Rome d'aujourd'hui, l'on dit adieu volontiers."

Aussi ce n'est point la Rome d'aujourd'hui que viennent visiter les catholiques ; c'est le Vatican qui les attire, et ce qui les y amène c'est le langage et l'attitude des oppresseurs du Saint-Siége. Ils veulent démasquer les hypocrisies de ce langage, et opposer à cette attitude le grand spectacle de leur dévouement et de leur constance.

Voilà ce qu'est allé accomplir, une fois encore, la dépu-

(1) Tes enfants viendront des contrées lointaines, apportant l'or et bénissant le Seigneur, (Is., ix, 6.)

tation internationale· Voilà les sentiments qu'elle a exprimés dans l'audience solennelle du 22 mars par l'organe d'un gentilhomme français, M. le duc Des Cars, président de la députation. L'audience a eu lieu dans la salle du Consistoire, où se trouvaient réunis près de deux cents personnes, représentant les principaux pays de l'Europe et les contrées du Nord et du Sud de l'Amérique.

Trois Prêtres Canadiens étaient, à cette mémorable audience, les représentants de notre catholique patrie.

Cette diversité de représentants des nations catholiques, dans l'unité de la foi et de l'amour, était, en quelque sorte, la vivante expression du monde chrétien. Et ce spectacle sublime était complété par la présence de nombreux cardinaux, évêques et prélats, par la couronne de gloire que formaient, autour du trône pontifical, les trois confesseurs de la foi dont le Saint-Père aime à s'entourer, et qu'il avait invités expressément à l'audience : le cardinal Ledochowski, Mgr. le patriarche Hassoun et Mgr. Mermillod, tous trois exilés de leurs diocèses.

C'est de ce spectacle même que s'est inspiré le Souverain-Pontife dans le magnifique discours qu'il a adressé à l'assistance. Il a parlé des ruines qu'accumule partout la Révolution, des maux que souffre l'Eglise, mais en même temps de ses espérances immortelles. Voici le passage principal de ce discours :

" J'aperçois des ruines partout. Je vois les droits de l'Eglise méconnus et foulés aux pieds, la hiérarchie de l'Eglise atteinte et condamnée à devenir inutile, parce que tous, à quelque degré qu'ils soient, tous sont frappés et obligés de payer le tribut le plus dur de tous, le tribut du sang sur le champ de bataille, et que l'Eglise aussi est empêchée de choisir ses ministres. Je vois la liberté d'enseignement, devenue un monopole, augmentant tous les jours ses exigences tyranniques, les accompagnant des plus graves erreurs et quelquefois aussi des plus révoltants blasphèmes. Je vois encore la tolérance accordée partout à tant de délits, à tant de crimes commis contre DIEU, contre la morale et contre l'ordre social, et souvent, très-souvent, je vois rendre des jugements inspirés non par la

justice, mais bien par les passions les plus mauvaises, celles qui dominent toujours dans les jours bouleversés par la Révolution. Ce sont toutes ces choses, et beaucoup d'autres encore, qui forment le grand amas des ruines de l'Eglise qui, répandues ici et là, occupent un espace immense.

Quand je considère ce lugubre tableau, je ne puis m'empêcher de me rappeler la vision du prophète Ezéchiel. Ce prophète fut transporté, en esprit, par Dieu, dans un vaste champ tout couvert d'os arides. Tandis que plein d'étonnement et d'horreur, il contemplait cet affreux spectacle, il entendit retentir à son oreille une voix venant d'en haut et qui disait : Crois-tu qu'il soit possible que tous ces os reprennent la vie ? Le prophète, courbant son front humilié, répondit : Vous seul, ô mon Dieu, vous seul pouvez le faire : *Domine* Deus, *tu nosti.* Eh bien ! reprit le Seigneur : *Vaticinare de ossibus istis.* Sache que ces os revivront. J'y introduirai de nouveau le souffle de vie, je les recouvrirai de nouveau de nerfs, de tendons, de veines et de sang ; la chair reprendra sa place sur eux, la peau revêtira de nouveau le corps tout entier, et ils revivront.

" Le prophète répéta les paroles du Seigneur, et voilà que, tout aussitôt, un léger bruit se fait entendre, puis un mouvement général ; c'étaient les os eux-mêmes qui cherchaient à se réunir et à se coordonner ensemble, pour former les corps tels qu'ils étaient autrefois : *Factus est sonitus......et ecce commotio.*

" La prophétie, fils bien-aimés, présageait la fin de la servitude d'Israël, et son retour dans les terres de la patrie.

" Or, je dirai maintenant : Dieu, en contemplant tout ce vaste champ d'amas et de ruines dont je parlais tout à l'heure, encombré des dépouilles de l'Eglise de Jésus-Christ, ne pourrait il pas demander aussi à chacun de nous : *Putas-ne vivent ossa ista ?...... Vaticinare de ossibus istis ?* Et nous, que lui répondrons-nous ? Avec l'accent de la conviction la plus profonde, nous lui crierons : Oui, oui, Seigneur, tous ces os ressusciteront, parce que l'Eglise de Jésus-Christ, à qui ils appartiennent, ne peut pas périr ; qu'elle doit exister et se perpétuer jusqu'à la consommation des siècles.

“ Oui, toutes ces ruines se relèveront. Mais, avant de se relever, elles auront, elles aussi, leur commotion. Et dès aujourd'hui, on voit apparaître cette commotion.

“ N'est-ce pas une vraie commotion que cette noble démarche que vous avez faite, en fils dévoués, pour venir honorer votre père ? N'est-ce pas une commotion que cet empressement des peuples catholiques à fréquenter tant de pieux pèlerinages ? N'est-ce pas une commotion que toutes ces ferventes prières qui, des temples sacrés, s'élèvent vers DIEU ? Et le tribunal de la Pénitence assiégé de toutes parts, et la sainte Table eucharistique fréquentée plus que jamais, et les bonnes œuvres se multipliant partout davantage, tout cela ne prouve-t-il pas que la commotion se fait réellement au sein des ruines de l'Eglise de JESUS-Christ ?

“ Si les os ne se rapprochent pas encore pour former les anciens corps, souvenez-vous, fils bien-aimés, que l'Eglise de JESUS-Christ est fondée sur la pierre et est figurée par le roc. Ce roc, aujourd'hui, est battu de tous les côtés par la furie des vents et la rage des flots. La commotion dans l'Eglise existe ; mais les os épars ne retournent pas reprendre leur premier poste, parce qu'ils sont empêchés par le tourbillon de la tempête, qu'ils reçoivent le mouvement d'en haut, et qu'ils ne cesseront de battre le roc jusqu'à ce qu'ils soient entièrement polis et dépouillés de toute tache.”

TEXAS.

CORPUS CHRISTI, TEXAS, 24 Mai 1876.

Je puis vous parler de la célèbre prairie texienne. Je viens de la traverser en diligence depuis Brownsville à Corpus Christi, faisant un trajet d'environ deux cents milles. J'ai fait mon voyage au mois d'avril qui est le plus beau de l'année, le mois de la verdure et des fleurs. On a bien de ces belles choses un peu tout le long de l'année, puisqu'ici la glace, la neige et les frimas sont inconnus ; mais pendant les mois de l'hiver, lorsque le terrible vent du nord vacarme à nos fenêtres, souffle sur la plaine son haleine moribonde, tout se flétrit ; et l'été, c'est bien pis : le soleil darde sur la terre des rayons ardents et les semaines et les mois se passent sans pluie, sans rosée ; alors l'herbe se dessèche, les feuilles tombent des arbres, la terre se crevasse, les *lagunas*, les puits et les citernes s'épuisent, hommes et bêtes se trouvent en face d'une aridité complète. Ce n'est pas gai. On se rappelle ici d'avoir été neuf mois sans pluie : c'était l'année de la guerre de sécession, une année de misère et de souffrance pour les malheureux sudistes.

Le mois d'avril au Texas, c'est le mois de juin au Canada, en laissant toutefois au Canada tout l'avantage de sa vigoureuse et riche nature.

Vous montez avec moi en diligence et nous laissons derrière nous Brownsville, avec sa belle église gothique, ses jolies résidences américaines, ses pauvres *jacals* mexicains, et ses rues ombragées de *rosez-quites* et d'ébéniers ; nous jetons un regard sur *Matamoras*, de l'autre côté du *Rio Grande*, en face de Brownsville, et nous entrons dans la prairie.

Deux petites mules traînent notre voiture. Elles ont l'air agiles et vigoureuses et promettent de fournir une bonne course. Il est à peine sept heures et déjà le soleil s'embrase là-haut sous un ciel pur de tout nuage. Heureusement que la bonne brise du golfe nous suit. En tout cas écoutons le conseil de notre conducteur, et garnissons de feuilles fraîches le fonds de notre couvre-chef. La poussière se soulève sous les roues de notre diligence, elle nous

poursuit, quelques fois nous enveloppe. Ce n'est pas bien agréable, surtout pour ceux qui ont les yeux malades. La fraîcheur d'un petit bois sourit à quelque distance. Est-ce un oasis dans le désert? Détrompez-vous, cher voyageur. Vous savez que dans le désert et sur l'eau, les objets grandissent quelques fois à distance, se soulèvent et prennent des proportions énormes; ce que vous prenez pour une forêt n'est qu'un buisson que vous traversez sans plaisir, pour retomber dans la vaste prairie. En passant, toutefois, vos regards se sont arrêtés sur une petite croix funèbre, au bord du chemin. Un pauvre mexicain a été frappé par la foudre et ses parents vous demandent pour son âme l'aumône d'un *padre nuestro* et d'un *Dios te salve Maria*. Le mexicain conserve les pratiques de la religion; mais il néglige ses devoirs de chrétien.

Tout en se disant *buen catolico*, il avouera quelquefois qu'il n'est pas assez *buen cristiano*. Pauvre peuple depuis longtemps en proie à la révolution, sollicité à l'apostasie, scandalisé peut-être par de tristes défections, que va-t il devenir?

L'aspect de la prairie vient me distraire de ces préoccupations sur l'avenir des Mexicains. Me voici en face de cette merveilleuse prairie si souvent décrite. Elle est bien immense comme la mer, elle ondule sous la brise comme les flots; ici et là des touffes de cactus gigantesques avec leurs fleurs de toutes les nuances, sont comme des petits îlots semés dans cet océan. Les fleurs aux couleurs variées, qui émaillent les prairies de nos poètes sont ici des réalités. Des milliers de bestiaux peuplent cette solitude; des chevaux, des ânes, des mulets, des vaches, des moutons et des chèvres sont éparpillés par troupeau de plusieurs centaines. Le gibier abonde dans cette prairie: les dindons et les oies sauvages, les tourterelles et les perdrix y vivent en compagnie des lapins; les canards, les bécassines et les sarcelles font bombance sur le bord des petites *lagunas*; des milliers d'oiseaux de toutes espèces voltigent sur le bord de la route. Mais les serpents! C'est vrai, nous avons d'innombrables serpents cachés sous les fleurs de notre pays. On dit même que la partie du Texas, entre le Rio-Grande et la rivière

Nueces, est la région du monde où il y en a le plus ; en première ligne vient le serpent noir qui est l'antagoniste du serpent à sonnette ; après celui-ci, l'adda, le serpent royal, le serpent à tête cuivrée, le serpent à fouet et des milliers d'autres. Je dois avouer à ma confusion que je n'en ai vu qu'un seul pacifiquement enroulé, qui nous laissa passer et ensuite s'allongea tranquillement sur toute la largeur du chemin, c'était un serpent royal, noir, luisant, avec des anneaux blancs et jaunes. On raconte de terribles histoires sur les serpents, et dire qu'après avoir bien médit sur ces terribles ennemis, il n'est pas impessible qu'on en trouve un sous son traversin lorsqu'on ira prendre son repos le soir ; car les serpents se glissent partout. Au risque de vous donner de mauvais rêves, je dois vous parler encore de la tarentule, vilaine araignée noire, au corps velu, de la grosseur environ d'un œuf, avec des tenailles envenimées. La tarentule vit dans la terre ; elle sort de son trou pour guetter sa proie, elle saute dessus, l'enserre et l'empoisonne, et le centipède, dont les pattes brûlent la chair, et le *peviceo blanco*, et les scorpions ; de ceux-ci, j'en ai assassiné qui se promenaient dans ma chambre.

Une curiosité du pays, c'est une espèce de grenouilles à cornes et à queue que les Mexicains appellent *camaleon* et les Américains, *horned frogs*.

Nous avons aussi dans la prairie quelques bêtes féroces, en premier lieu la panthère, qu'il ne fait pas bon de rencontrer le soir ; ses yeux brillants comme des lanternes et ses sinistres miaulements épouvantent le plus intrépide coursier ; ensuite le lion du Mexique qui n'a pas de crinière ; le lynx, le chacal, le loup et le coyotte qui est le fléau des troupeaux de moutons. Puisqu'il faut tout vous dire, je mentionnerai encore le brigand et les assassins qui sont assez nombreux et assez célèbres pour mériter au moins d'être signalés. Je ne veux pas vous parler de l'assassin américain, type trop vulgaire, mais du brigand mexicain, un *caballero* qui a des manières et du savoir-faire. Il n'est pas rare qu'il se mette sous la protection du ciel avant de se mettre en campagne. Il ira trouver un prêtre pour lui demander de dire une messe à son intention, afin qu'il

fasse un bon voyage ; il fera bénir une petite image d'un saint, un *santito*, qu'il portera à son cou et qu'il invoquera au moment du danger. Avec toutes ces précautions, il partira confiant et tranquille en pillant les Américains, il ne fait que leur reprendre en détail ce qu'eux lui ont volé en bloc, en annexant une partie des Tamaulipas à l'état du Texas. Et le voilà embusqué sur le bord de la route. Le voyageur arrive insouciant sur sa monture et tout-à-coup un homme se dresse à côté de lui, avec un pistolet au poing : *Caballero*, lui crie le brigand, les mains sur la tête. Il faut s'exécuter de bonne grâce, lever les bras au ciel, se joindre les mains sur la tête et se laisser dévaliser de sa montre, de son argent ; bien heureux encore si l'on vous laisse votre cheval, vous pourriez aller compter plus loin votre infortune.

Après cela, si vous trouvez que le désert texien est monotone, je vous invite à regarder ces fiers *caballeros* mexicains qui le sillonnent en tous sens, emportés sur leurs rapides *caballos*, à moitié sauvages. Si ce n'étaient ses bonnes manières, il aurait l'air terrible, ce cavalier de la prairie. Sa figure cuivrée, ornée d'une barbe noire comme l'ébène, est ombragée par le *sombrero ;* il a toujours son *cigarreto* de feuille de maïs à la bouche. Il porte un revolver à sa ceinture. Il a l'air déterminé, peut-être un peu sournois ; mais dès que vous le saluez en lui criant : *Cuanos dias, amigo*, il vous répond sur le même ton et porte respectueusement la main à son chapeau.

On rencontre sur la route, à de longs intervalles, quelques maisonnettes groupées sur la lisière de la prairie ou sur les bords d'un *royo.* On désigne ces petits établissements sous le nom de *ranchos*, et on appelle *Jacal* la petite case mexicaine. J'ai descendu plusieurs fois dans le *Jacal* mexicain. Il est construit en roseaux ou en branches et couvert en chaume. Il a pour tout ameublement un lit unique. Dès que vous entrez chez le mexicain, il vous offre à vous asseoir à sa table pour boire une tasse de café noir et manger une *tartilla* ou peut-être un plat de riz bouilli. C'est tout ce qu'il a en temps ordinaire. Le prêtre est reçu avec beaucoup de respect par tous les Mexicains. Dès qu'il

se présente dans une famille, chacun s'empresse d'aller le saluer en lui baisant la main. Vous savez que les Mexicains ont été instruits surtout par les Pères Franciscains. Ils ont conservé beaucoup de traces de l'excellente éducation qu'ils ont reçue. Ils ont quelque chose de distingué dans leurs manières et leur langage, qui est bien au-dessus de leur condition. Ils parlent l'espagnol très-correctement. Comme ils ont conscience de leur savoir-faire, ils en conçoivent quelque vanité et méprisent les *Gringos* (surnom des Américains) en qui ils ne trouvent pas les manières d'un vrai *caballero*.

Les Mexicains de la prairie sont des gardiens de troupeaux; quelques-uns cultivent de petits champs de maïs. Le maïs réussit parfaitement quand la sècheresse n'est pas trop grande; il était en fleurs à la mi-avril.

Vous voyez qu'il y aurait beaucoup à dire sur la prairie et ses habitants, mais je crois que c'est assez pour aujourd'hui.

Après deux jours et une nuit de marche, sans autres arrêts que celui qu'il fallait pour changer les attelages, je suis arrivé à Corpus Christi, bien fatigué vous pouvez le croire; et en cas que ma prose produise sur vous le même effet, je m'arrête ici, pour vous saluer cordialement.

Votre ami dévoué,

Ls. G. Gladu, O. M. I.

P. S.—Vous aurez sans doute appris que *Matamoros*, qui était au pouvoir des *pronunciados* depuis le 2 avril, vient de passer entre les mains des Lerdistes. Les marins d'une canonnière américaine ont fait une descente dans la ville et l'ont gardée pendant vingt-quatre heures, jusqu'à l'arrivée du général *Escobedo* à qui ils l'ont remise. Ceci n'a pu se faire sans des ordres de Washington. On sait que Grant est favorable au franc-maçon Lerdo.

Porfirio Diaz, laissant derrière lui son ennemi prendre des villes ouvertes, est en marche pour San Luis de Potosi. Il veut arriver à Mexico et il est en train de le faire. Vous savez que Diaz et Escobedo sont des généraux qui se sont distingués dans la guerre contre les Français.

Ls. G. G.

SAHARA ET SOUDAN.

MARTYRE DE TROIS MISSIONNAIRES.

Une dépêche adressée, au commencement de Mai dernier, de Laghouat au gouverneur-général de l'Algérie, annonçait la mort de trois Missionnaires d'Afrique, savoir : les RR. PP. Pierre Bouchand, Marie-Alfred Paulmier et Philippe Ménoret.

Le R. P. Charmetant, procureur-général de la Société des Missions d'Algérie a, quelques jours après, donné aux *Missions Catholiques* communication de la lettre écrite, le 4 Mai, au nom du Supérieur, aux familles des glorieuses victimes du fanatisme musulman. Cette lettre contient tous les détails recueillis jusqu'à cette époque sur le martyre des trois Missionnaires.

" Je viens vous confirmer la sainte et douloureuse nouvelle que Mgr. l'Archevêque vous avait annoncée d'une manière douteuse dans sa précédente lettre.

" Votre excellent fils, notre frère, a eu le bonheur suprême de verser son sang pour la cause de Dieu et pour l'amour de ses frères. Il se rendait à Tombouctou avec deux de ses confrères de la mission pour pénétrer de là, plus tard, dans le pays des nègres idolâtres, but ultérieur de leur voyage. Partis dans le commencement du mois de décembre dernier, ils ont fait d'abord sans encombre la première partie de leur voyage ; c'est seulement dans le pays des Thouaregs, à près de trente journées du littoral, qu'ils paraissent avoir été arrêtés dans leur route.

" Nous ne connaissons pas encore tous les détails qui ont accompagné leur mort ; nous savons seulement, par des témoins dignes de foi qui ont vu leurs restes sanglants, qu'ils ont tous les trois été décapités sur les confins sud du Sahara et en dehors de la route des caravanes. On suppose que ce sont des Thouaregs noirs ou des Isghers qui les ont mis à mort. Leurs corps ont été retrouvés à demi-couchés les uns sur les autres, comme s'ils s'étaient rapprochés et agenouillés pour recevoir les coups de leurs bourreaux, la tête complètement séparée du tronc.

" Leur guide, qui était un arabe musulman du Sahara, a

été tué avec eux, mais d'une manière différente. Son corps a été criblé de blessures, sans doute parce qu'il a voulu vendre chèrement sa vie. Quant à nos bienheureux Frères, ils ont, selon le conseil de l'Evangile, tendu comme des agneaux leur cou aux égorgeurs.

“ Nous ignorons sans doute encore le motif réel de leur mort, mais les têtes tranchées indiquent certainement, dans les habitudes musulmanes, la haine du nom et de la foi des chrétiens ; et le traitement différent infligé au guide confirme cette pensée.

“ Dans tous les cas, ces héroïques Missionnaires ne sont allés au-devant de tant de périls et d'une telle mort que dans le but unique de répandre la lumière et les bienfaits de la foi parmi tant de pauvres peuplades idolâtres du centre de l'Afrique, et, de leur côté, leur supplice est certainement un martyre. L'Eglise prononcera un jour sur ce point ; en attendant, rien ne nous empêche de leur donner, dans le sens où elle permet, ce nom sacré de martyr.

“ Vous savez que nos trois Pères étaient établis depuis plusieurs années dans le nord du Sahara. Ils y soignaient les malades et y exerçaient tous les offices de la charité ; ils étaient aimés et respectés des populations qui les environnaient. C'est même là ce qui avait déterminé leur départ pour Tombouctou. Des Thouaregs, qu'ils avaient soignés et guéris, les avaient invités avec instance à se rendre dans leur pays. Eux-mêmes avaient sollicité de Mgr. l'Archevêque, notre vénéré Père, la permission de se rendre à cette invitation depuis longtemps désirée. Ils ont trouvé la mort là où ils allaient exercer la charité. Mais quelle charité est plus grande que celle qui donne sa vie ?

“J'espère bientôt pouvoir vous transmettre d'autres détails. Le R. P. Deguerry, notre supérieur, à peine les dernières nouvelles reçues, a voulu partir, malgré les dangers du voyage, pour recueillir les reliques de nos martyrs, ne voulant laisser à personne autre l'accomplissement de ce devoir sacré.

“ Il ne sera guère de retour à Alger avant deux mois. Dès qu'il sera revenu, il vous écrira lui-même ; et en attendant

il m'a ordonné de le faire en son nom pour vous donner ces détails.

"Je le fais en m'unissant à votre douleur et à votre joie, pleurant mes frères et enviant leur bonheur, que je demande à Dieu de partager un jour."

LETTRE DE MONSEIGNEUR L'EVEQUE D'ALGER

Aux pères et aux mères des trois Missionnaires Philippe.Ménoret, Marie-Alfred Paulmier, Pierre Bouchand mis à mort au mois de Janvier 1875, *sur la route de Tombouctou, où ils allaient porter la foi.*

Vous avez enfin obtenu la certitude heureuse et cruelle que vous désiriez et que vous redoutiez également. Les lettres que vous écrit le supérieur de nos missionnaires ne peuvent plus vous laisser de doute : vos fils ont souffert la mort pour la cause de Dieu !

Vos cœurs, éclairés par la foi, ont tressailli, je le sais, d'une joie sainte, et vos yeux cependant ont versé des larmes. Ce n'est pas moi qui accuserai ces larmes de faiblesse : Marie a pleuré Jésus sur le Calvaire, et Jésus a pleuré Lazare parce qu'il l'aimait. Comment pourrais-je défendre à un père, à une mère de pleurer leur fils ? Le voudrais-je, d'ailleurs, je ne le pourrais pas sans me condamner moi-même. Ce premier déchirement de la nature, je l'ai ressenti comme vous, car ils étaient mes fils en même temps qu'ils étaient les vôtres ! Vous les aviez engendrés à la vie, je les avais engendrés au sacerdoce. Dieu s'était servi de vous pour les donner à la terre, il a daigné se servir de moi, pasteur sans amour, pour les donner au martyre et au ciel.

Oh ! qu'ils ont reçu avec plénitude la grâce dont Dieu m'a fait pour eux le dispensateur ! Je me rappelle les paroles que je leur adressais, ainsi qu'à leurs frères, il y a deux ans à peine, au jour de la consécration de leur église où leurs restes sacrés reposeront un jour. Vous les aurez lues peut-être alors, car les journaux les répétèrent, et vous aurez tremblé pour vos fils. Eux seuls ne tremblèrent pas. Ils entendaient au fond de leur cœur une voix puissante

dont la mienne n'était que le faible écho, et cette voix fai sait taire en eux toutes les terreurs.

" Ce qui vous a séduits dans cette mission, leur disais-je, " ce sont les périls mêmes qu'elle présente plus qu'aucune " autre mission de la terre. L'Afrique dans ses profon- " deurs encore mal connues est, on le sait néanmoins, le " dernier asile des barbaries sans nom, de l'abrutissement " en apparence incurable, de l'anthropophagie, du plus in- " fâme esclavage !

" Et cependant vous êtes venus, et vous vous êtes enga- " gés à vivre de cette vie et à mourir de cette mort ; et " vous attendez tous avec impatience le moment d'aborder " le champ de bataille, ce champ de bataille de la charité, " où vos armes seront vos bienfaits de chaque jour, votre " défense la patience et la douceur, votre prédication la " force de vos exemples, votre triomphe enfin l'héroïque " sacrifice de votre vie.

" Je vous regarde, mes chers enfants, je vois sur vos " fronts tout l'éclat de la force et de la jeunesse. Je songe " à tout ce que vous avez abandonné, famille, patrie, espé- " rances d'ici-bas, et je bénis Dieu qui garde encore à la " terre tant de cœurs qu'un dévouement héroïque et pur " peut enflammer."

Vos fils m'écoutaient ; et à ces paroles terribles pour la nature, l'éclat divin du sacrifice illuminait seul leurs regards !

Je me rappelle encore au jour de leur sacerdoce, alors qu'agenouillés au pied de l'autel ils écoutaient la demande que l'évêque adresse partout au nouveau prêtre, mais qui, dans une mission comme la leur, revêt un sens si plein de menaces et d'espérance ! " Me promettez-vous, et à mes successeurs, le respect et l'obéissance ? " Ils répondaient d'une voix ferme et modeste : " Nous promettons ! " et ils promettaient, selon le rite sacré, leurs mains entre les miennes, comme pour m'abandonner leur vie en même temps que leur volonté. Ils ont tenu leur sainte promesse. Leur obéissance a été celle du Maître divin dont ils prenaient le joug, l'obéissance jusqu'à la mort.

Quels souvenirs ! et de quel glaive ne percent-ils pas

mon âme en songeant qu'ils nous ont quittés, et que je leur survis, serviteur inutile : " Absalon, mon fils ! mon fils Absalon, disait David dans une pareille douleur, qui me donnera de mourir pour te rendre à la vie ? " Voilà ce que je sens sur leur tombe ; et vous qui avez veillé sur leur berceau, puis-je m'étonner que vous les pleuriez avec moi ? Pleurez donc, pleurez comme Jacob pleurait Joseph, comme Rachel pleurait ses fils ; mais souvenez-vous de la sainte parole, et que vos larmes soient adoucies par les espérances de la foi.

Et où ces espérances furent-elles plus grandes et plus présentes ? où la vie se montra-t-elle jamais plus certaine qu'au sein d'une telle mort ?

Ils vivent, vos trois fils martyrs ! Ils vivent en Dieu, pour l'amour duquel ils ont donné leur sang. Ils vivent à jamais dans le souvenir reconnaissant de l'Eglise, que leur sacrifice a tant honorée.

Et quels traits pleins de charmes ces apôtres, enlevés dès leurs premiers pas dans la carrière, ne garderont-ils pas dans son histoire ?

Fleurs sacrées où la blancheur du lis s'allie à la pourpre du martyre, et qui les premières sont venues fleurir et embaumer ces déserts ! Le matin, elles s'élevaient brillantes de tout l'éclat de leur beauté ; le soir, elles furent tranchées avant l'heure. Nées ensemble, unies entre elles par les liens sacrés de l'amour, elles ne furent pas séparées dans la mort !

C'est ainsi que nous les avons vus ! c'es ainsi que nous garderons éternellement leur aimable et douce mémoire, comme David gardait celle de Jonathas !

Oui, nous les avons vus partir pleins d'amour pour Dieu, pleins d'amour pour ces barbares qui allaient leur donner la mort, entonnant, au moment où ils quittaient un sol qui est encore celui de la France, le chant de triomphe de l'Eglise, dans l'espérance désormais assurée de se sacrifier à leur foi. Les premiers ils répandirent sur ces terres infidèles, dans le divin sacrifice, le sang mystique de l'Agneau, et ils se pressèrent d'y mêler leur sang innocent, semant ainsi dans la mort la résurrection et la vie !

Et pour s'associer à l'œuvre de la rédemption divine, que n'avaient-ils pas déjà souffert ! Ils avaient quitté le toit paternel, ils avaient vu couler les larmes maternelles, ils s'étaient arrachés à vos embrassements, ils avaient renoncé aux espérances de l'avenir, à la France, à tout ce qu'ils aimaient sur la terre. Ils étaient venus se préparer ici à pénétrer dans l'intérieur de cette Afrique où règnent tous les fléaux, et dont le mahométisme défend les abords, et déjà, en retour de leur dévouement, ils y avaient trouvé les contradictions et les outrages.

Des chrétiens, puis-je le dire sans rougir ? les avaient accusés de vouloir amasser des richesses, alors qu'ils mendiaient avec peine leur pain de chaque jour et celui des pauvres qu'ils nourrissaient. Lorsqu'ils sauvaient de la mort des enfants abandonnés de tous et qu'ils pansaient de leurs mains les plaies hideuses des indigènes, sans leur parler de leur Dieu autrement que par leur charité, on les représentait au monde entier, dans d'infâmes libelles, comme violentant les consciences et préparant les révoltes ! Ils ont entendu parmi nous les cris que poussaient déjà, au temps de Jérôme, contre les serviteurs de Dieu, les chrétiens indignes de Jérusalem : " Hors, hors de nos murs cette exécrable race d'hommes." Pour eux, ils se taisaient, sachant bien qu'ils répondraient un jour à ces calomnies et à ces cris de la haine par un miracle d'amour !

Ils n'ont pas vu sur la terre, il est vrai, le succès de leurs vœux, mais ils l'ont préparé et assuré par leur mort.

L'Eglise ne triomphe pas comme les puissances humaines. Celles-ci ne savent que tuer pour vaincre. L'Eglise a un secret qui triomphe de toutes les résistances et des fautes mêmes de ses enfants : c'est celui de savoir mourir. Vous l'auriez compris pour vos fils si vous aviez pu voir, comme moi, l'effet produit sur tous leurs frères, les missionnaires africains d'Alger, par la première annonce de leur fin bienheureuse, si vous aviez entendu leurs voix vibrantes d'enthousiasme et de foi chanter en chœur l'hymne d'Augustin et d'Ambroise, ce même hymne que vos fils chantaient en allant au-devant du martyre !

Et le *Te Deum* chanté, tous juraient de se sacrifier pour une terre qui avait bu le sang de leurs frères, tous demandaient à les suivre dans le combat. Si la porte leur en était fermée d'une part, ils la chercheraient de l'autre, et ils ne s'arrêteraient plus jusqu'à ce qu'ils eussent pénétré au cœur de cet empire de la mort. Ce n'était plus seulement la parole du grand docteur de Carthage : " Sang des martyrs, semence de chrétiens ! " Le sang de vos fils était visiblement la source désormais intarissable de l'apostolat africain !

Que ces grandes pensées vous consolent donc et vous fortifient ; que la foi, vous prenant sur ses ailes, vous élève au-dessus des sentiments et des défaillances de la nature.

Ils ont souffert sans doute et ils sont morts, mais ils ont lavé dans leur sang les fautes légères qui pouvaient encore ternir leurs âmes, et aujourd'hui ils obtiennent par leurs prières miséricorde pour nous. Et que vaut la vie qu'ils ont perdue ? Serait-elle la paix et le bonheur sans mélange, elle doit finir ; cela suffit pour en montrer la vaine apparence. Qui pouvait assurer un seul jour de plus à vos fils, s'ils eusssnt perdu l'honneur du martyre ? Et, eussent-ils vécu, que valent les temps où ils auraient dû vivre ? Les haines furieuses et stupides contre la vérité et contre Dieu même, les conspirations ardentes des méchants, les aveuglements, les universelles défaillances des bons, la boue qui monte et va tout étouffer, les abîmes qui s'annoncent, tout cela est-il pour faire estimer et regretter tant ce monde, et ne touchons-nons pas aux temps annoncés par le Maître où les vivants devront envier les morts ?

Mais c'est sur vous-mêmes que vous pleurez surtout, parce que vous ne les verrez plus, ces fils qui devaient consoler et soutenir votre vieillesse !

Il est vrai, nous ne les verrons plus ici-bas ; nous ne reverrons plus leurs yeux doux et fermes, leur calme sourire, nous n'entendrons plus leurs voix généreuses, nous ne sentirons plus battre ces cœurs forts et purs. Mais un jour, qui est proche, nous les retrouverons triomphants, brillant d'une éternelle lumière, portant dans leurs mains les palmes de la victoire. Déjà, lorsqu'ils tombaient sous les

coups de leurs bourreaux, avec la joie divine de leur pardonner et de mourir pour eux, la troupe glorieuse des martyrs, leurs devanciers et leurs modèles, préparait la couronne que maintenant ils ont reçue.

Associés aux troupes angéliques, ils chantent leur bonheur auprès du roi suprême pour lequel ils ont tout donné, près d'Etienne, le premier de tous les martyrs, comme ils sont eux-mêmes les premiers martyrs de cette mission nouvelle ; près de Paul, l'apôtre des infidèles, de ce grand Paul qui leur répète ce qu'ils ont si bien réalisé pour eux-mêmes : un court moment de souffrances est récompensé par une gloire et un bonheur sans fin.

C'est ainsi que nous les voyons, dès maintenant, des yeux du cœur et de la pensée, sans que rien désormais puisse nous les ravir.

Et vous, ô mères, dont le glaive a percé plus cruellement le cœur, parce que votre amour est plus profond et plus tendre, rappelez-vous la mère des Machabées exhortant ses fils au martyre, et leur promettant le triomphe. Dieu n'a pas voulu que vous exhortiez vos fils au combat ; il l'a fait invisiblement pour vous. Mais votre foi saura trouver pour vous-mêmes ces accents touchants et sublimes que nos saints Livres nous ont conservés. Elle vous fera comprendre et goûter le bonheur de vos fils et le vôtre, mères sacrées de ces martyrs !

Il faut finir, et cependant je voudrais vous parler encore, car je sens que ces lignes qui vous viendront de la terre où ils sont morts pour Dieu et d'un cœur qui les a aimés, seront douces à votre tendresse. Mais Dieu suppléera à mon impuissance et vous donnera dans sa bonté les seules consolations qui ne finissent point.

† CHARLES,

Archevêque d'Alger, délégué apostolique pour la mission du Sahara, etc.

Alger, 4 Mai 1876.

DEUX FÊTES AU CARMEL DE MONTRÉAL.

Le 14 et le 16 Mai avait lieu, au Carmel, de Montréal, la cérémonie si intéressante de la prise d'habit par quatre postulantes qui soupiraient depuis 6 mois après l'honneur de revêtir la livrée de Sainte Thérèse. Le monastère provisoire, se trouvant trop petit pour l'affluence des personnes qui désiraient assister à cette cérémonie, il avait été résolu de diviser cette prise de voile en deux séances particulières. Deux des postulantes prirent donc le saint habit, le dimanche (14) et les deux autres, le mardi (16). Mademoiselle Legris, de la Rivière du Loup, diocèse des Trois-Rivières, et Mademoiselle Desmarchais, de la Côte-des-Neiges, avaient été choisies pour le dimanche; Mademoiselle Hubert, des Trois-Rivières, et Mademoiselle Crevier, de Montréal, avaient été assignées pour le mardi.

En conséquence, dimanche le 14, la modeste chapelle du Carmel ne pouvait contenir la foule des parents et des amis de l'œuvre. À deux heures et demie P. M. Monseigneur de Gratianopolis arrivait, suivi de plusieurs membres du Clergé. Après avoir pris les ornements prescrits pour la circonstance, Sa Grandeur se rendit à la chapelle, prenant place sur un fauteuil en face de l'autel. A sa droite, à quelques pas de distance, on remarquait les deux postulantes, qui allaient bientôt prendre le saint habit. Elles étaient vêtues avec toute la pompe et l'éclat que le monde sait accorder à ses jeunes fiancées. Deux riches prie-Dieu ornés de coussins se trouvaient devant elles. Deux cierges ornés de fleurs étaient à leurs côtés et allumés, comme pour l'alliance que l'Eglise bénit. Après la récitation du *Veni Sancte*, le Révérend Monsieur Legris, prêtre du diocèse des Trois-Rivières et frère de la postulante Mademoiselle Legris, prononça le discours de circonstance. Ayant pris pour texte: "Quid retribuam Domino, pro-omnibus quæ retribuit mihi, etc.," il rappela les motifs puissants qui devaient engager celles qui avaient été choisies par le Seigneur à lui témoigner en ce jour, dans l'effusion de leur cœur, la plus vive reconnaissance. Il leur fit entrevoir que si elles devaient prendre

le calice et ses amertumes, elles y trouveraient aussi leur salut et leur véritable bonheur ici-bas. L'orateur parla successivement du but et de l'utilité des communautés contemplatives. Il s'attacha à prouver qu'elles étaient une grande consolation pour les âmes, et un secours puissant pour l'Eglise. La mission de la Carmélite fut expliquée, appréciée par des raisonnements et des faits bien propres à la placer dans son véritable jour. Le sacrifice de la séparation, de la mort au monde, fut mis en parallèle avec les oies et les avantages recueillis au service de Dieu dans le cloître. Dans la peinture de ces deux situations, le prédicateur sut établir les plus beaux contrastes et arriver à des conclusions des plus favorables en faveur de la vie pénitente dans la solitude.

Après le sermon, que nous regrettons de ne pouvoir donner en entier, le clergé se mit en marche, précédant l'Evêque. Les postulantes suivaient le Pontife.

Les parents et la nombreuse assistance suivaient les victimes. La procession quittant la chapelle sortit dehors et se rendit à la porte toujours fermée du monastère.

L'Evêque étant arrivé s'arrêta sur le seuil et livra passage aux deux postulantes. Avant d'entrer dans le cloître qui venait de s'ouvrir, les deux jeunes filles saluèrent leurs familles et l'assistance et se précipitèrent à genoux pour baiser le crucifix, qu'une carmélite voilée leur présentait sur le seuil de la porte. S'étant relevées, elles entrèrent et le monastère fut de nouveau fermé.

Il y a dans cette cérémonie de la conduite au cloître quelque chose qui remue vivement l'âme et qui impressionne fortement le cœur. On dirait un convoi funèbre qui va conduire à leur dernière demeure, un parent ou une amie que l'on ne verra plus. Quand la porte du cloître se ferme et que la foule revient silencieuse, les parents ne sont pas seuls à pleurer. Les larmes que l'on répand alors sont de celles que l'on répand le plus souvent dans les jours de bonheur et d'allégresse.

Elles ont un charme qui plait et console. On admire le courage d'une grande résolution, on se rappelle la séparation inévitable qu'il faut faire tôt ou tard en face de la

mort, on songe que les personnes chéries que l'on ne verra plus seront cependant vivantes dans leur tombeau. On pleure mais on aime, mais on espère, on pleure et l'on revient plus courageux pour accorder à Dieu les sacrifices moins grands qu'il nous demandera.

Nous renonçons à peindre les cérémonies qui eurent lieu dans le cloître, et qui nous sont connues par le cérémonial de l'Institut. Car, ainsi que nous allons le voir, le prédicateur choisi pour le mardi expliqua et commenta les cérémonies de la vêture du Carmel et en fit le thême de son instruction. Ce serait donc une répétition inutile, et qui du reste déparerait la belle interprétation qui en fut faite alors.

Mardi, le 16 courant, avait donc lieu la seconde fête du Carmel. Cette fois encore Monseigneur le Coadjuteur, toujours prêt à seconder les œuvres de bien, s'était rendu chez les Carmélites et présidait la cérémonie, qui commença comme le dimanche à 2½ heures P. M.

Un nombreux clergé était venu de nouveau entourer Sa Grandeur et être les témoins du touchant spectacle de cette nouvelle prise d'habit. C'était le tour de Demoiselles Hubert et Crevier. La chapelle était de nouveau remplie par une foule pieuse et recueillie.

Le Rév. Père Bournigal, O. M. I. avait été prié de porter la parole dans cette circonstance. Il cita le passage du livre des Rois où David reçoit les malédictions de Saméi qui le poursuit en lui lançant des pierres. Comparant Notre-Seigneur dans son Eglise à David persécuté, il fit voir que Notre Seigneur, au milieu des persécutions qu'il souffre par l'ingratitude de ses enfants, est en droit d'attendre au moins la sympatie que le serviteur de Saül accordait à David. On doit s'efforcer de réparer les outrages faits à Jésus-Christ par les mauvais chrétiens. Qui mieux que la Carmélite pourra s'acquitter de cet important devoir? Après avoir ainsi démontré que la Carmélite se plaçait en victime réparatrice, il fait ces deux réflexions ; on s'instruit ici par ce que l'on voit et par ce que l'on ne voit pas. Les cérémonies de cette vêture ont un langage bien éloquent, mais le sacrifice du cœur que l'on doit comprendre sans le voir l'est bien davantage.

Puis l'orateur, ayant parlé des cérémonies que nous avons rappelées à l'occasion de celle du dimanche précédent, expliqua le cérémonial qui doit avoir lieu à l'intérieur dn cloitre.

" A l'entrée de ces jeunes filles du monde dans le cloitre " caché à tous les regards, les religieuses vont chanter " l'hymne de reconnaissance à Marie, *O Gloriosa Domina !* " comme pour remercier Marie de la naissance de ces élues " du Seigneur. En même temps que les novices se dépouil- " leront de l'habit du siècle, le clergé et le peuple, de retour " à la chapelle, chanteront le Psaume commémoratif de la " sortie des Hébreux—*In exitu Israel.* En effet, les nou- " velles aspirantes viennent de sortir de l'Egypte, pour " entrer dans le désert du noviciat, d'où elles iront à la " terre promise de la profession. L'Evêque leur remettra " l'humble ceinture de cuir, qui leur rappellera l'obéissance " et la pauvreté, il leur donnera aussi le chapelet, ce tribut " d'amour de reconnaissance envers Marie. Il va les " revêtir du manteau blanc qui leur rappellera la pureté, " la chasteté. Il placera sur leurs cœurs le crucifix, qui " fera leur force et leur consolation. On peut maintenant " immoler la victime. L'esprit du monde ne doit plus " pénétrer dans le cœur de la Carmélite. Elle aura pour " divise : " Par Jésus le monde m'est crucifié, et je suis " crucifiée au monde."

" L'holocaute est donc commencé, il n'y a plus mainte- " nant qu'à le terminer. Il ne reste qu'a immoler son corps, " cette victime frappée par le glaive du Divin Sacrificateur " qui l'a frappée au cœur. Alors elle se prosterne par terre. " Elle étend les bras, afin de saisir la croix qui sera son " partage. Les fleurs qui l'entourent lui rappellent les " fleurs de toutes les vertus qui naîtront de sa mortification. " Si sa couronne est placée à quelque distance, c'est pour " lui dire qu'elle devra travailler, pour y arriver, etc., etc."

Nous regrettons de ne pouvoir donner tout au long le discours du Révérend Père Bournigal, ce serait donner à ce compte-rendu une proportion qu'il ne peut avoir.

Voici les noms de religion qui furent donnés aux quatre novices :

Melle. Desmarchais, Marie de St. Joseph.
Melle. Legris, Victoire de Jésus.
Melle. Crevier, Thérèse de Jésus.
Melle. Hubert, Marie de la Trinité.

Tout le monde a admiré l'air de santé des jeunes Carmélites. Tant il est vrai que la frugalité est le plus sûr garant de la santé, et que la mortification en nourrissant l'esprit est loin de laisser tomber le corps en défaillance.

L'ÉCHO DU NORD-OUEST.

AVENIR DES SAUVAGES DU NORD-OUEST.

I

Celui qui s'intéresse au pauvre enfant de la nature et qui a à cœur son avenir, ne peut s'empêcher d'offrir sa faible part de coopération pour améliorer le sort du sauvage du Nord-Ouest. Dans ce temps où le gouvernement canadien s'occupe à régler la question des traités avec les habitants de ces larges territoires, il ne sera pas sans importance de présenter à nos hommes d'état, les remarques suivantes inspirées par un long séjour au milieu de ces sauvages, et qui pourraient peut-être aider à sauver l'avenir moral et physique des différentes tribus du Nord-Ouest. Après avoir vécu avec eux, les avoir suivis au milieu de leurs joies et de leur abondance, ou de leurs misères et de leurs privations, après avoir étudié leurs langues, leurs mœurs et leurs habitudes, on voudra bien me permettre de dire un mot sur ces sauvages et d'émettre mes suggestions sur la meilleure conduite à tenir envers eux. En voyant la grande obligation que le gouvernement canadien a contractée avec la famille sauvage quand il est devenu possesseur de cette immense contrée, qui s'étend depuis le 49ème degré de latitude jusqu'à la mer glaciale, il semble que tous les amis de ce gouvernement doivent s'empresser d'offrir leurs concours pour rendre plus faciles les transactions déjà faites ou à faire encore avec les différentes tribus.

Avant d'aller plus loin sur ce sujet, on me permettra de remarquer dans mon humble opinion, que le contacte des blancs avec les sauvages a toujours été pour le plus grand malheur de ces derniers. L'histoire est là pour nous dire que les tribus sauvages se sont démoralisées et ont commencé à s'éteindre du moment que les blancs se sont approchés d'elles, en leur apportant la civilisation. A part l'œuvre bienfaitrice du Messager de l'Evangile parmi les sauvages, on conviendra que tout ce que les gouvernements, malgré leurs bonnes intentions, ont jamais fait pour civiliser les

sauvages, n'a servi qu'à les rendre plus malheureux et à les faire disparaître du sol de leur naissance. On n'a qu'à considérer ce qui s'est passé dans l'Amérique du Sud, et parmi les sauvages des Etats-Unis, et aussi parmi les tribus du Canada.

Les tristes conséquences qui découlent du contrat du sauvage avec son frère, l'homme-blanc, paraissent néanmoins inévitables, et il est inutile de vouloir plaider les droits de l'homme de la nature, puisque le flot civilisateur et l'esprit d'agrandissement ne croient pas devoir s'arrêter devant ces considérations. Il ne reste plus aux amis du sauvage qu'à adoucir sa position (autant que possible) et à devenir ses tuteurs jusqu'à ce qu'ils disparaissent de la face du globe.

Pour ceux qui s'intéressent aux sauvages du Nord-Ouest, je diviserai la courte étude suivante en trois paragraphes :

1° Ce que sont les sauvages de la Saskatchiwan, d'après leurs divisions, leur genre de vie, leur degré de connaissance religieuse, leur sympathie pour les blancs ;

2° Causes de leur démoralisation future ;

3° Ce qu'il faudrait faire pour empêcher (autant que faire ce peut) ces causes malheureuses.

En parlant sur ces trois sujets, je suis loin d'avoir l'intention de dire tout ce qu'il y aurait à dire. De grands philantropes ont plaidé bien des fois, avant moi, avec un grand courage, la cause du pauvre enfant de la sauvagerie, qui se voit spolié par son frère, l'*homme blanc*, et exposé de plus en plus aux cupidités envahissantes d'une soi-disant civilisation, qui ne veut voir dans le sauvage autre chose qu'un déshérité.

On peut diviser les sauvages de la Saskatchiwan en trois familles, comme suit :

1° Les Cris et les Sauteux, qui occupent la branche nord de la Saskatchiwan et le bas de la branche sud. Ils forment les bandes des Cris et des Sauteux de la montagne de *Tondre*, les *Cris du Bois* et ceux de la *Prairie* et les Sauteux du lac du *Brochet* et des environs. Les langues des Cris et des Sauteux ont beaucoup d'analogie et sont sœurs de même que se regardent comme frères ces deux peuples. Les Cris

s'appellent en leur langue *Nehiyawok*, et les Sauteux, *Otjibwek*.

2° La famille des Assiniboines (hommes des prairies) formant la bande des Assiniboines de la Prairie, et qui se tient ordinairement entre la branche sud et la branche nord de la Saskatchiwan; et la bande des Assiniboines du Bois, qui occupe le pays longeant les Montagnes Rocheuses, depuis la source de la branche nord de la Saskatchiwan, jusqu'aux sources de la rivière des *Arcs*: aussi, les Assiniboines qui se tiennent aux environs du lac Ste. Anne et du fort Assiniboine sur la rivière Athabaskaw. Les Assiniboines ont une langue tout-à-fait différente de celles des Cris et des Sauteux, mais qui est à peu près la même que celle des Sioux. Depuis plusieurs années, les Assiniboines vivent en paix avec les Cris et les Sauteux. Les mariages entre ces tribus sont fréquents: c'est pourquoi il n'est pas rare de rencontrer des Assiniboines parlant bien le Cris ou le Sauteux.

3° La famille des *hommes de la prairie* (*Sakitapix*) qui forme trois bandes: 1° La bande des Pieds-Noirs (*Sikxika-kowanah*) qui se tient ordinairement dans la vallée de la rivière Labiche; 2° La bande des *Gens de Sang* (Blood Indians) *Kena*, se tenant entre la rivière Labiche et la rivière des *Arcs*; 3° La bande des Piéganes (*Pieganiw*) occupant l'espace entre la rivière du Ventre et le Missouri. Ces tribus ont la même langue, qui leur est propre et qui passe pour être un des plus beaux idiomes du Nord-Ouest. De temps immémorial, cette troisième famille a presque toujours été en guerre avec ses voisines et s'est acquise une grande renommée pour sa barbarie et ses vols. Il ne faut pas oublier de joindre à ces tribus la petite bande des Sarcis, qui depuis plusieurs années, à cause de querelles intestines, a laissé les bords de la Rivière La Prairie pour venir s'unir aux Pieds-Noirs.

Il serait assez difficile de donner une idée juste du nombre de ces sauvages, puisqu'il n'y a pas encore eu de recensement régulier. On peut tout au plus indiquer un nombre approximatif, comme je vais tâcher de le faire par le tableau suivant:

Cris du Bois	200 loges,	moyenne	6 par loge		1,200
Cris de la Prairie	400	"	"	"	2,400
Assiniboines	70	"	"	"	420
" du Bois.	60	"	"	"	360
Sauteux	100	"	"	"	600
Pieds-Noirs	150	"	"	"	900
Gens du Sang	200	"	"	"	1,200
Piéganes	200	"	"	"	1,200
Sarcis	40	"	"	"	240
				Total	8,520

Pour ce qui est de la manière de vivre de ces sauvages, on peut dire que tous, excepté pourtant ceux du Bois, ne vivent exclusivement que par la chasse du buffle, dont ils font une grande destruction en été et en hiver. Ils sont sans cesse à la poursuite de ces troupeaux, qui diminuent beaucoup et menacent de s'éteindre. D'un côté, gardés par la population de Manitoba, de l'autre, exposés à une guerre acharnée par les sauvages du Missouri, barrés par les Montagnes Rocheuses, et enfin, d'un autre côté, continuellement menacés par les Métis et les Sauvages de Saskatchiwan, les buffles ne font plus que tourner en tous sens dans un cercle dont le diamètre est de quelques centaines de milles et dont la circonférence et les rayons sont occupés par des hommes qui ne vivent que pour les tuer. Sans l'arrivée des blancs et *traiteurs* en ce pays, il est probable que ces animaux auraient toujours été nombreux ; et je dis avec une ferme conviction, que les sauvages auraient été moins malheureux pour ce qui regarde en tous cas les besoins de la vie. Il va sans dire que je n'entends pas comprendre ici l'arrivée des Missionnaires au milieu de ces pauvres infidèles pour leur apporter la civilisation chrétienne nécessaire à tout homme venant en ce monde.

L'instruction religieuse est encore peu avancée parmi ces sauvages, il n'y a à proprement parler que les Cris et les Assiniboines du Bois, dont le plus grand nombre sont chrétiens, au moins se disent tels. Les Missionnaires suivent souvent les camps et les accompagnent dans les grandes Prairies. D'ordinaire, ces sauvages n'ont pas de répu-

gnance pour la religion chrétienne et sont heureux de l'embrasser, quand l'occasion s'offre à eux, mais leur vie nômade est un grand obstacle pour leur inculquer les enseignements de la foi.

Bien que les sauvages n'ignorent pas que l'arrivée des blancs au milieu d'eux soit la principale cause de leur misère et de la pauvreté de leur chasse, cependant ils aiment ces nouveaux venus, et ne leur font pas de mal, quand ils ne sont pas provoqués par eux. En apportant aux sauvages une foule d'objets dont ils ne connaissaient pas le besoin auparavant, on pique leur curiosité et on excite leur envie. Comme de grands enfants, ils font main basse sur les fourrures, détruisent leurs animaux pour satisfaire leur convoitise et l'insatiable cupidité des *traiteurs*. Combien *d'hommes blancs* perdus dans les forêts ou mourant de faim dans le grand désert des prairies ont eu la vie sauvée par le dévouement et l'énergie de quelque sauvage, que souvent on est loin de supposer capable d'une semblable générosité. On n'aurait qu'à être témoin de la grande hospitalité du sauvage recevant l'homme blanc sous son pauvre toit, et mettant devant lui la seule bouchée qu'il destinait à sa famille affamée, pour se convaincre que les sauvages dont je parle sont les amis des blancs.

II

Le second paragraphe de cette étude qui a trait aux causes de la démoralisation des sauvages, ne fera que redire ce qui déjà a été dit bien des fois sur ce sujet. Abstraction faite de l'introduction de la Religion Chrétienne chez les tribus sauvages par les Missionnaires, je ne craindrai pas de répéter ce que j'ai affirmé plus haut, c'est-à-dire que l'arrivée des blancs parmi les sauvages avec tout ce qu'ils leur ont apporté des douceurs de la civilisation, a été toujours un grand malheur pour ces derniers: et ce moment a été le début de leur démoralisation. Combien de fois les Missionnaires, seuls et tranquilles contrôleurs de la conduite du sauvage, domptant par la douceur sa nature féroce et le civilisant autant que possible, n'ont-ils pas versé des

larmes de découragement à l'arrivée des blancs, dans leurs Réductions naissantes? Ces vrais civilisateurs des différentes familles de l'humanité ont bien le droit gémir, en voyant les ravages désastreux et les maux que l'émigration des blancs cause parmi ces jeunes chrétiens ou ceux qui sont sur le point de le devenir. Interrogeons les Annales des Jésuites du Paraguay, relisons les rapports des Missionnaires de la Californie, des Montagnes Rocheuses et de l'Orégon, et demandons à tous les *Hommes de la Prière* du nord de l'Amérique, ce qu'ils en pensent : et l'on verra que partout, il n'y aura qu'une voix pour reconnaitre ce que j'avance. Au risque de passer pour un anti-civilisateur, je soutiens que les sauvages, n'ayant jamais eu de commerce avec les blancs sont moins malheureux, au point de vue des nécessités de l'existence, que ceux qui éprouvent, à la suite de ce rapprochement, des besoins qu'ils ignoraient auparavant.

Mon hypothèse, tout impossible qu'elle semble devant l'envahissement de la civilisation, n'en est pas moins vraie pour l'homme de la nature, qui disparait et est anéanti devant ce flot absorbant.

* *
*

Il me parait que la première cause de la démoralisation des sauvages est le mauvais exemple donné par les blancs qui les scandalisent par leurs vices et leurs débauches, et très souvent en leur apprenant des péchés qu'ils ne soupçonnaient même pas. Qu'on me permette un exemple. Tous les sauvages sont dans le plus grand étonnement et sont effrayés quand ils entendent les blasphèmes des blancs contre la Divinité. Aucune tribu n'a d'expressions dans sa langue pour insulter le *Maître de la vie*. On peut aller se convaincre de cette assertion auprès de certaines bandes de sauvages, ayant vécu avec les blancs, qui n'ont appris en fait d'Anglais ou de Français que les mots pour *jurer*.

La seconde cause est l'introduction des liqueurs spiritueuses qui, comme il est clair pour tous, font les plus tristes ravages parmi ces hommes que l'*eau de feu* abrutit

tant. Si l'on veut en peu de temps détruire les sauvages, on n'a qu'à leur donner des boissons enivrantes. Sans compter les morts subites, les meurtres, les maladies chroniques, on est sûr que les naissances diminueront et enfin la nation s'éteindra, engloutie dans l'*eau de feu*.

La troisième cause de cette démoralisation, et qui n'est pas peut-être la moindre, parait être, dans certaines contrées, le peu d'honnêteté de la part des employés des gouvernements dans leurs transactions avec les sauvages. On profite de leur ignorance et de leur manque d'habileté pour les jouer et les tromper, soit dans les traités, soit dans les autres choses qui ont rapport aux Bureaux d'Agences. Bientôt les sauvages s'aperçoivent qu'ils ont été dupés, et leurs mécontentements ne connaissent plus de bornes. Ils se livrent aux déprédations, aux vols et à tous les autres moyens de vengeauce en leur pouvoir. De là les guerres avec les blancs, et c'est alors que sonne l'heure de leur extermination. On a un faible exemple de ce que j'affirme dans les difficultés sans fin qu'ont les Américains avec leurs sauvages du Missouri.

(*A suivre.*)

COLOMBIE ANGLAISE.

MORT D'UN MISSIONNAIRE CANADIEN.

Le 23 Avril dernier, le Révd. P. Hétu, Oblat de Marie Immaculée, et Vicaire-Général au Vicariat apostolique de la Colombie Anglaise, terminait sa trop courte existence à Tulalip, territoire de Washington, dans la 27me année de son âge. Il a succombé à une consomption pulmonaire, qui l'a conduit au tombeau dans l'espace de trois ans. La Communauté des Révérends Pères Oblats perd en lui un membre dont le zèle promettait beaucoup pour le salut des âmes.

Le Rév. P. Hétu est né à Lavaltrie, le 26 Novembre 1848; il fit son cours d'études au collége de l'Assomption, qui a déjà l'honneur de compter parmi ses élèves plusieurs missionnaires. Le jeune Médéric fit valoir les talents que le Ciel lui avait donnés. Il sut mériter, par la gaieté de son caractère, sa piété sincère et ses autres bonnes qualités, l'estime de ses supérieurs et de ses condisciples. En avançant dans ses études, il se distingua par une plus grande régularité dans l'observation de ses devoirs, s'appliquant à former son cœur à la vertu, en même temps qu'il initiait son esprit à la science. La retraite annuelle de 1867 lui inspira la pensée d'embrasser la vie religieuse ; dès lors, il ne chercha plus qu'à exécuter sa résolution d'entrer dans une communauté spécialement consacrée à la Ste. Vierge. Aussi devança-t-il la fin de ses études, et dans la dernière année de son cours de philosophie, 9 Novembre 1868, sans dire adieu à sa famille, il partit pour le noviciat des Révds. Pères Oblats, à Lachine. Dieu sait quels sacrifices son cœur a dû faire pour se séparer de ses parents qu'il affectionnait tant. Au comble de ses vœux, le jeune novice s'efforça d'acquérir le plus haut degré de perfection. Son désir le plus ardent était de se rendre capable de travailler un jour au salut des âmes, dans les missions lointaines, et ce qu'il craignait, c'était de ne pouvoir être admis dans la communauté, à cause de sa santé débile. Enfin, après deux années passées dans cette pieuse retraite, il prononça ses vœux vers la fin de Novembre 1870, dans le noviciat de Notre-Dame des Anges, à Lachine. Le Révd. Père Hétu fut envoyé immédiatement au collége St. Joseph d'Ottawa, pour se livrer au professorat et à l'étude de la théologie. La maladie le força de discontinuer l'enseignement, et dans l'été de 1871, il dut aller se reposer à Notre-Dame du Désert, sur la rivière Gatineau, où il passa deux ans. Dans

cette retraite, il trouvait moyen d'exercer son zèle, en instruisant les enfants sauvages des vérités de la religion. Comme on ne remarquait aucun changement dans sa santé, ses supérieurs jugèrent qu'un climat plus doux lui serait favorable.

Le Révd. P. Hétu, après avoir reçu l'ordre sacré du diaconat, partit pour la Colombie Anglaise, le 5 Novembre 1873. Arrivé à New-Westminster, le 25 du même mois, il employa quelque temps pour se préparer à l'ordre de la prêtrise, qu'il reçut des mains de Mgr. d'Herbomez, le 21 Juin 1874. Il put alors travailler à la conversion des sauvages. Il fit quelques missions sur lesquelles nous n'avons pas de renseignements. Mais bientôt il lui fallut abandonner ses travaux apostoliques pour se condamner à un repos absolu. La santé du Révd. P. Hétu s'affaiblit de jour en jour. Les lettres qu'il a écrites à ces parents nous montrent combien il était heureux de mourir missionnaire sur une terre étrangère.

En mourant, le Révd. P. Hétu n'a pas oublié ses parents. Comme dernier souvenir, il leur a légué trois petites gravures. L'une représentant le portrait de Mgr. de Mazenod, fondateur de la communauté des Pères Oblats, est destinée à son père ; une autre, Notre-Dame des Sept Douleurs, est dédiée à sa mère ; la troisième, sur laquelle nous lisons ces paroles : " Courage sur la terre, espérance au ciel," a été envoyée à toute la famille.

On peut appliquer au défunt ces paroles de la Sainte Ecriture : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*, sa carrière a été courte mais bien remplie, non par des actions d'éclat, mais par l'esprit de zè'e et de sacrifice dont il a été animé. S'il ne nous est pas permis de nous agenouiller sur la tombe de ce bon missionnaire, offrons-lui du moins le tribut de nos prières.

Nous présentons nos condoléances aux parents qui ont fait une si grande perte ; et qu'ils se consolent dans l'espoir que leur fils recueille déjà dans la gloire ce qu'il a semé dans les larmes : *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.*

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Etablie dans le Diocèse de Montréal, par Monseigneur LARTIGUE, est la plus ancienne de toutes les œuvres du Diocèse.

Le 9 Octobre 1837, le premier Titulaire de l'Eglise de Montréal avait demandé au Souverain Pontife le *pouvoir* d'ériger une Association sous le titre : Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les *priviléges et Indulgences* accordés à l'Association de Lyon pour le même but. Le 7 Janvier 1838, Grégoire XVI répondit par la S. C. de la Propagande : *Pro gratiâ juxta petitâ ; accordé tel que demandé.* Enfin, le Mandement d'érection fut publié le 18 Avril 1838.

Cette Association prit, en naissant, un accroissement qui fit voir tout d'abord et l'appel chaleureux de l'Evêque Titulaire, et la coopération ardente et fidèle des Diocésains. Pendant plusieurs années, elle subsista vivant de sa propre vie dans le Diocèse et faisant les œuvres qu'avaient en vue ses fondateurs. Elle venait en aide aux missions et paroisses pauvres, elle contribuait à l'érection ou à l'achèvement des Eglises ou Chapelles et fournissait une subvention convenable aux prêtres pour accomplir dignement les fonctions dont ils étaient revêtus. Plusieurs années après sa fondation, les Directeurs du conseil central de Lyon, apprenant les résultats de cette association modelée sur la leur, et jouissant des indulgences accordées alors par le Souverain Pontife, telles que mentionnées dans le Mandement de l'érection par Mgr. Lartigue, *supplièrent* à plusieurs reprises Mgr. Bourget de s'unir à la direction du conseil central de Lyon. Sans vouloir prétendre que cette union donnerait à l'Association de Montréal de nouvelles faveurs ou indulgences, ils représentaient que les Associations particulières, réunies toutes en une seule, auraient davantage le cachet de catholicité qu'ont les œuvres générales de l'Eglise. Ils représentaient de plus que la publication des Annales de l'œuvre toute entière serait plus facile et d'un intérêt plus grand. Mgr. Bourget consentit à mettre son association sous la direction générale des conseils centraux de Lyon et de Paris.

Les aumônes recueillies dans ce Diocèse depuis longtemps et qui jusqu'alors avaient été reparties suivant les intentions de l'Ordinaire seul, furent pour la première fois transmises à Lyon, qui accordait une part de la caisse générale, devant être distribuée encore à la volonté du même Ordinaire. Quelquefois la destination des aumônes du Diocèse était faite avant même la perception du revenu

de l'œuvre, par le conseil central. Ainsi une année, l'argent collecté dans le Diocèse de Montréal fut envoyé à l'Evêque de [illegible] suivant l'ordre de Lyon. On comprend facilement que dans l'organisation générale, il peut se rencontrer des intérêts froissés, mais qui sont oubliés, quand au lieu d'être en règle générale, ils ne sont qu'à de rares exceptions. C'est à chaque Evêque à voir ce qui serait le plus avantageux dans la perception et la distribution des aumônes, en soumettant cependant leurs vues aux conseils centraux de Paris et de Lyon. Généralement ces conseils s'empressent d'écouter les représentations des Evêques. C'est ainsi que la représentation de l'Archevêque de Québec fut favorablement accueillie. Il demandait que l'argent ne fût pas envoyé à Lyon, mais réservé pour les œuvres diocésaines, en union cependant pour les Annales et la direction générale de Lyon. Le tout fut accordé, moyennant une allocation par le bureau de Québec, pour quelques missions au nord dans notre Puissance. Comme cette faveur paraissait nécessaire pour le Diocèse de Montréal, elle fut instamment demandée. Ne recevant aucune réponse favorable, l'Evêque de Montréal, tout en regrettant cette séparation, remit l'œuvre de la Propagation de la Foi sur son ancien pied d'existence dans son Diocèse, contribuant aux soins de ses propres missions. L'œuvre, comme autrefois, jouit des mêmes privilèges signalés par Mgr Lartigue, aujourd'hui encore remplit également son but, en priant pour les missions en général, et en venant en aide à l'extension du culte et des pasteurs, qui sont dans ce Diocèse.

Cependant quoiqu'elle n'ait pas contribué comme avant son union avec Lyon au soutien des missions de Témiscamingue et d'Abitibi, elle n'a pas cessé de regarder comme siennes les missions de l'Orégon et l'établissement des Sœurs de Charité au Chili. Les nombreux enfants qu'elle a dans ces contrées savent tous ce qu'ils doivent à la généreuse sympathie de leurs frères de Montréal, ainsi que ceux du Nord-Ouest et ceux qui sont disséminés sur la frontière américaine.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTRÉAL.

QUARANTE-ET-UNIÈME NUMÉRO, AOUT 1876.

SOMMAIRE.

PAGES.

ÉCHOS DU NORD-OUEST 107
LE DOYEN DES MISSIONNAIRES 120
MÉSOPOTAMIE.—Persécution des Catholiques Syriens 124
CONSTANTINOPLE.—Retour de Mgr. Hassoun 133

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1876

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

AOUT 1876.

QUARANTE-ET-UNIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,

39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1876

Permis d'imprimer,

+ IG. EV. de Montréal.

L'ÉCHO DU NORD-OUEST.

AVENIR DES SAUVAGES DU NORD-OUEST.

(*Suite.*)

CARACTÈRES.—IDÉE RELIGIEUSE.—SUPERSTITIONS.

Après tout ce qu'on a déjà écrit sur le Nord-Ouest, les mœurs, le caractère, le genre de vie, etc., des Indigènes de ce pays, il parait superflu pour moi de vouloir ajouter quelque chose aux nombreux volumes des hardis touristes, qui ont parcouru les plaines et les forêts, arrosées par les deux rivières sœurs Saskatchiwan et leurs nombreux tributaires. Mais si l'on considère que ces auteurs voyageurs, quoique possédés par la fureur de faire des livres, n'ont écrit qu'en courant, n'ayant dans l'esprit que le désir d'avoir des trophées de leurs chassses, et n'ont donné le plus souvent que des notions et des appréciations sur les peuplades qu'ils ne voyaient qu'en passant, et dont ils ne comprenaient pas la langue, on ne sera pas étonné que quelqu'un plus en état et plus en droit de parler des Sauvages, rectifie de semblables erreurs. Je connais quelques-uns de ces Messieurs, qui, après avoir fait *un livre* sur leurs voyages dans le Nord-Ouest, de retour dans leur pays, avaient la chance d'être crus par des gens qui ont la manie de croire tout ce qui est dans les livres.

CARACTÈRES.

Pour montrer le caractère d'une nation, il faut avoir vécu avec elle, l'avoir étudiée et ne pas être dominé par des préjugés. Avec tout cela et malgré un esprit d'impartialité, on peut se tromper beaucoup en voulant apprécier une tribu, un peuple chez qui notre position et nos rapports avec lui, peuvent nous faire trouver des défauts là où il n'y en a pas, et souvent nous faire trouver des qualités, qui ne sont pas réelles. Je veux tout simplement donner ici une appréciation personnelle sans vouloir prétendre que ceux qui pensent autrement se trompent.

Les sauvages ont été et sont encore le sujet de grande curiosité. De partout on vient les examiner. Le Phrénologiste, le Métaphysicien, et le touriste viennent remplir les pages de leurs cahiers de notes avec leurs conjectures sur l'homme à l'état de nature. Le Philanthropiste chrétien et le Pionnier-Missionnaire, tout en cultivant les âmes de ceux qu'ils adoptent pour frères, sont heureux, eux aussi, d'envoyer à des amis du pays natal, leurs notes et leurs appréciations, sur l'être étrange, qu'on appelle sauvage. Je pense qu'on peut avancer, sans crainte de froisser personne, que le Missionnaire des sauvages est l'homme le plus en état de donner les vraies couleurs caractéristiques des tribus au milieu desquelles il vit depuis plusieurs années. Car qui autre que lui a vu et touché de plus près l'état, la condition et la position de l'enfant du désert ? Qui plus que lui a suivi les peuplades nomades dans leurs pérégrinations de chasse ? Qui plus que lui a demeuré dans leurs loges et leurs misérables cabanes ? Qui plus que lui a assisté aux *Grands Conseils* de la Paix et à toutes les cérémonies du Calumet ? Qui nous racontera avec plus de connaissance, les souffrances, les *peines* et les autres misères du sauvage, si ce n'est le Missionnaire qui a partagé tout cela avec ses néophytes ? Et si vous voulez avoir le secret des *jongleries*, du fétichisme et de toute la Mithologie Indienne, qui pourra mieux vous en parler que le Missionnaire, directeur des consciences, lui qui a étudié toutes les objections pour les résoudre et les réfuter, devant les assemblées de la Nation ou au sein d'un famille isolée ? Voilà sans doute pourquoi l'on porte partout tant d'intérêt aux récits des Missionnaires, parce qu'on sait qu'ils sont moins exposés à induire en erreur leurs lecteurs.

Chaque peuple a són caractère particulier, plus ou moins marquant, qui le distingue de la nation qui l'avoisine. Telles sont aussi les tribus sauvages, qui, bien que se ressemblant par un certain caractère commun et générique, diffèrent cependant entr'elles sur d'autres points caractéristiques comme on pourra s'en convaincre par la suite de cette *étude*. Les passions du sauvage, sans être nombreuses, sont fortes et vigoureuses. Il n'a pas la vivacité ni l'éner-

gie de l'homme blanc, il est plus lent et moins courageux pour entreprendre. Il aime, mais il oublie bientôt ce qui n'est plus devant ses yeux. Incapable de se soumettre volontairement à aucune souffrance morale, il prendra tous les moyens de faire disparaître le souvenir d'un objet aimé qu'un accident lui a enlevé. Sans être capable de grands sacrifices volontaires, cependant dans un moment critique, il montrera le plus grand dévouement. Vivant sous les soins de la nature, il ne s'occupe pas du lendemain et il est fier de partager avec son hôte la seule bouchée qui reste à sa famille pour le jour suivant. Aimant à passer pour *charitable* et compatissant envers ses semblables, il distribuera tout son petit avoir, pour satisfaire son vain orgueil de passer pour *un cœur bon*. A cause de leur flegme et de leur indifférentisme apparent, les sauvages n'ont pas de mouvement prompt et sont lents à se fâcher, mais une fois emportés par la colère, leur fureur fomente comme en secret, s'agite, déborde enfin ; alors, ils sont difficiles à calmer. Ils sont patients et semblent supporter avec une sorte d'indifférence les plus grandes contrariétés et les maux les plus sensibles. Jamais il ne s'attaqueront à la Providence pour les malheurs qui leur arrivent. En face du moment le plus critique et d'un embarras le plus inquiétant, ils sembleront ne pas s'en occuper ostensiblement. Si quelques minutes doivent être mises à l'instant à profit pour sortir d'une difficulté, le sauvage imperturbable prend son calumet, et après s'être assis et avoir tiré quelques bouffés de fumée, il s'occupera vigoureusement à sortir de l'impasse. Il se courbe facilement sous le poids d'un tort qu'on lui fait, endure une injure avec une sorte d'apathie, mais son indifférence flegmatique ne fait que cacher les préparations de sa vengeance, qui, à un moment donné, sera froide et prompte.

Les sauvages des grandes prairies, les Sauteux, les Cris, les Assiniboines et les Pieds Noirs, à l'exemple de leurs voisins les Sioux, aiment la guerre, c'est-à-dire à massacrer leurs ennemis. Passionnés pour une *chevelure enlevée* et le sang répandu, ils ne reculent devant aucune action la plus lâche pour surprendre un ennemi désarmé ou qui n'est

pas sur ses gardes. Ils n'ont de pitié ni pour l'âge ni pour l'enfance. En revenant d'une expédition nocturne, on croit avoir fait un acte de bravoure, quand on apporte triomphalement la chevelure dégoutante de sang d'une vieille femme surprise à l'écart. Bien souvent pour venger un parent ou un ami tué, on assouvira sa vengeance sur le corps d'un prisonnier ou d'un guerrier blessé, par les actes les plus révoltants pour la nature. Quand nous parlerons de leurs guerres, alors on donnera des détails pour corroborer ce que nous disons ici. Les Missionnaires qui sont au milieu des paisibles Montagnais de McKenzie, etc. peuvent nous dire combien ces peuples sont différents sous ce rapport des guerriers des prairies. Hâtons-nous cependant de dire, pour la gloire du Christianisme, combien ces caractères farouches et cruels ont changé depuis que le Messager de la paix évangélique est venu frapper auprès de ces cœurs durs, et leur dire que le *seul Maître* de la vie ordonnait même d'aimer ses ennemis. Aujourd'hui, bien que nombre de tribus guerrières soient loin d'être chrétiennes, cependant on ne voit plus d'actes de cruauté, ce qui est dû à l'heureux contact de la religion chrétienne, dont elles ont déjà ressenti la douce influence.

Les sauvages possèdent une grande sagacité naturelle et une présence d'esprit qu'on serait loin de leur supposer. Ils le prouvent souvent par leurs réponses fines et très à propos. Certains hommes civilisés qui, quelquefois, ont voulu abuser de leur simplicité apparente, ont payé cher leur insolence par les remarques du pauvre enfant de la nature, qui, lui aussi, a un esprit pour comprendre et un cœur pour être blessé quand on cherche à le mépriser.

Aimant leurs coutumes et leurs usages, il est très difficile de les leur faire abandonner pour quelque chose de plus avantageux pour leur bien-être matériel. " C'est ainsi que faisaient nos pères, et si ce n'est pas péché, pourquoi changer." On peut dire qu'ils sont conservateurs, aiment leur genre de vie et leurs vieilles façons. Pourtant, ils adoptent facilement les habits des Blancs, quand ils peuvent s'en procurer. A mesure que la Religion s'emparent de leurs

esprits, ils changent leurs vues et petit à petit consentent à se soumettre à un commencement de vie civilisée.

Le sauvage, à l'instar des animaux qui l'entourent, ne peut supporter que sa liberté soit gênée. Elevé selon ses goûts et ses caprices, du moment que vous voulez le controler et mettre un frein à sa liberté, vous l'abattez et vous lui enlevez le peu d'énergie qu'il conservait. Il n'y a que les préceptes de la Religion qui le contraignent et qu'il accepte volontiers à cause du grand respect qu'il a pour le *Maître de la vie*. Accoutumé à camper et *décamper* sur le bord des lacs et des rivières, dans la forêt ou dans le grand désert de la plaine, il est heureux et fier d'être libre de planter sa loge là où bon lui semble. Toute la terre lui appartient. Il ne peut comprendre que l'animal qu'il aura atteint le premier par la balle de son fusil ou la flèche de son arc, puisse être la propriété d'un autre. Demeurer longtemps *campés* à la même place est un tourment pour sa nature vagabonde ; il jouit quand il plie sa tente le matin pour aller le soir la fixer sur un nouveau site. Un jour, un des fiers Pieds-Noirs me faisait cette remarque: " Comme les Blancs sont étranges, combien de peine ne se " donnent-ils pas pour se bâtir des maisons de pierre ou de " bois, s'y renfermer comme dans un tombeau, et cela " seulement pour quelques hivers, puisqu'on meurt sitôt. " Pour nous, nous n'aimons pas cette façon et je préfère la " liberté d'aller où il me plaît avec ma femme et mes en- " fants: bientôt ma maison de peau est prête à me recevoir."

Les sauvages, sans autre instruction que celle que leur donnent la nature et la nécessité, savent faire bien des ouvrages qui ont de quoi étonner les gens civilisés. Pour ne parler que de leurs canots, raquettes, calumets, cuirs préparés, travaux à l'aiguille, on se demande comment ils ont si bien réussi, n'ayant pour outils que le *couteau croche*, la lime et quelques misérables bouts de bois qu'ils façonnent en instruments. Leur sang-froid et leur présence d'esprit sont remarquables dans les dangers et les positions embarrassantes. Combien de fois dans nos voyages difficiles et aventureux, l'imperturbabilité, la patience et la persévérance de nos guides ou de nos compagnons de voyage, nous

ont fait évider de grands dangers ou des pertes considérables !

Bien que l'art médical soit à l'état d'enfance chez eux et que plusieurs de leurs docteurs ne soient que de vrais charlatans, cependant on ne peut nier qu'ils n'aient la connaissance de certaines herbes et remèdes très utiles. Plus loin, nous reviendrons sur ce sujet quand nous parlerons de leurs superstitions et de leurs différents sortiléges pour guérir les malades. Il faut dire pourtant ici que souvent nous avons été très surpris de les voir revenir de certaines maladies, blessures où plaies, qui paraissaient mortelles, sans autres remèdes que leur forte constitution, leur habitude de souffrir et leur patience. Au milieu de ses plus grandes douleurs, il est très rare d'entendre un sauvage se plaindre. Jamais il ne dira qu'il souffre beaucoup. Ayant une grande confiance dans les remèdes des Blancs, c'est un excellent moyen d'acquérir sa confiance et son amitié, que de réussir à calmer ses douleurs par les drogues que vous lui donnerez. Nous ne pouvons pas dire que les Sauvages sont braves. Ils sont plutôt poltrons devant une résistance certaine et hardie. Quand on parlera de leurs guerres, on pourra démontrer leurs ruses, leurs tours et tous les moyens de lâcheté mis en jeu, pour tuer un ennemi, qui n'est pas sur ses gardes. Sans cesse sur le *qui vive* à cause des tribus ennemies, qui les avoisinent, ils ont contracté l'habitude d'être toujours en éveil : ajoutons à cela les fausses alarmes, qui très souvent mettent tout un camp en émoi.

Nous ne devons pas oublier de mentionner leur habileté pour reconnaître les lieux, où ils ont passé il y a plusieurs années, leur adresse pour se conduire à travers les bois ou les grandes mers de prairies, la nuit comme le jour, et où ils ne s'égarent presque jamais ; c'est quelque chose de prodigieux. Par un simple coup-d'œil, ils savent se guider avec autant d'assurance que l'homme civilisé avec sa boussole. C'est un talent comme inné que tous les sauvages savent exercer dans le besoin.

Leur mémoire est ordinairement bien fidèle. Ils se rappellent les plus petits détails d'un fait, d'un évènement. Leur raisonnement est plein de sel et d'à-propos. Ils savent

très-bien se servir de l'ironie contre ceux qui veulent les prendre pour des imbéciles. Ils racontent admirablement bien et savent mêler dans leurs discours une phraséologie qui offre le plus grand intérêt et pique la curiosité de l'auditeur. Il est reconnu que leur talent oratoire est remarquable. Leurs harangues sont des plus persuasives. Elles perdent une partie de leur beauté, en passant dans une autre langue qui ne peut rendre toute l'énergie qu'elles avaient dans la leur.

En terminant cet aperçu sur le caractère des sauvages, nous disons que l'enfant de la nature, au milieu des grandes qualités, a certainement bien des défauts. Cependant ces défauts ne sont pas un obstacle insurmontable à l'introduction de la vraie Religion parmi les sauvages infidèles, témoins les nombreuses chrétientés du Nord Ouest, comprenant des néophytes doués d'une grande ferveur. Tant il est vrai de dire: si le sauvage n'a pas été doué par la Providence d'un esprit capable de jouir de toute la civilisation de l'homme blanc, le *Maître de la vie* ne lui a pas refusé l'intelligence nécessaire pour connaître et apprendre la Religion chrétienne. Un jour, un missionnaire baptisait un adulte de la nation des Cris, sur le point de mourir. Après que l'eau sainte eut coulé sur son front, il baisait la croix du prêtre et il répétait dans son émotion : " Que n'ai-je " connu Jésus plus tôt ! Combien je l'aurais aimé ! "

DE L'IDÉE RELIGIEUSE.

Les sauvages, bien qu'ils n'aient reçu aucune culture et que l'on ne trouve chez eux que la nature dans son état de dégradation, sont bien loin, cependant, d'avoir les sentiments que leur prêtent certains philosophes des pays civilisés, qui n'ont étudié le sauvage que dans leurs livres d'athéisme.

L'existence d'une religion chez tous les peuples est un fait qu'on ne peut révoquer en doute. Dans tous les lieux, sous tous les climats, à toutes les époques, et à tous les degrés de la civilisation, nous voyens l'homme avec ce pres-

sentiment qu'il y a quelque chose de plus que ce qu'il voit dans la nature. La créature, même à l'état le plus sauvage et sans autre instruction que celle de la nature, sent le besoin d'adorer. Dans son esprit tout grossier naît l'idée d'un être supérieur à elle, qui l'a faite, qui lui continue la vie et qu'elle se sent naturellement portée à prier, pour en obtenir ses besoins. Une voix intérieure lui crie: " Ipse fecit nos et non ipsi nos." (*C'est lui-même qui nous a faits et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes.*) Il n'y a pas un coin de l'univers où cette idée d'un Etre Supérieur n'existe pas. Ce génie supérieur portera différents noms, mais partout il apparait comme le principe fondamental des croyances religieuses. Parmi certaines peuplades très-dégradées, on le découvrira à peine, mais tout de même il existe comme dominant au-dessus d'autres divinités ou génies bons et mauvais. Personne ne devra donc s'étonner de retrouver au milieu des sauvages du Nord-Ouest cette idée générale du *Grand Esprit.* Leurs invocations, leurs prières et leurs supplications savent distinguer ce Grand Maître des génies fantastiques inventés dans leurs rêves. Car, comme l'a si bien dit quelqu'un : " C'est la prière qui prouve en faveur de la religion." Partout où vivent des hommes, dans certaines circonstances......les yeux s'élèvent, les mains se joignent, les genoux fléchissent, pour implorer ou pour rendre grâces, pour adorer ou pour apaiser...... C'est dans la prière qu'il cherche quand tout lui manque, de l'appui pour sa faiblesse, de la consolation dans ses douleurs."... (Traité du Saint Esprit, par Mgr. Gaume.)

Les sauvages croient à l'immortalité de l'âme et à l'existence d'une autre vie après la mort, comme le prouvent leurs cérémonies funèbres et comme nous le démontrerons quand nous parlerons de *la fête des morts* et du culte qu'on leur rend. Il est vrai que la croyance à cette existence future est mêlée de mille fables semblables à celles des anciens païens. Mais on reconnaît de suite ce penchant inné dans l'homme de croire naturellement que quand il meurt, son existence ne s'éteint pas tout-à-fait. Ils croient à une vie meilleure, c'est-à-dire, à un état d'être perfectionné pour récompenser les bons. Ils s'imaginent un pa-

radis en rapport avec leurs habitudes. On ne peut douter également qu'ils ne croient à un châtiment dans l'autre monde pour celui qui meurt étant méchant, comme leurs contes et leurs fables nous en convainquent.

Ils croient aussi à deux grands génies, celui du ciel et celui de la terre, et c'est pour cela qu'en allumant le calumet, on le dirige d'abord vers le ciel et ensuite on l'abaisse vers la terre, comme marque d'hommage et de respect.

En faisant cette cérémonie, on les entend quelquefois répéter: " Mon père, là-haut, prends moi en pitié, et toi aussi, ma mère," en appuyant la main sur la terre. Certaines tribus adorent le soleil, lui font des sacrifices, lui adressent des supplications et font une grande fête en son honneur.

Partout où la lumière de l'Evangile n'a pas lui, on doit s'attendre à rencontrer l'idolâtrie et une grossière superstition sous différentes formes. Si les sauvages du Nord-Ouest n'ont ni temples, ni autels, ni rit public, on ne peut soutenir, d'après ce que nous avons déjà dit, qu'ils soient athées, puisque dans toutes les tribus, on constate un culte plus ou moins organisé, une espèce de sacerdoce dont sont revêtus les jongleurs et les conjurateurs. Leurs loges de *médecines*, leurs manches de calumet, leurs différentes amulettes, leurs sacrifices, etc., tout cela est suffisant pour faire comprendre que le paganisme, quoique plus pauvrement habillé chez les sauvages du Nord-Ouest, n'en est pas moins le même, qui trônait dans les temples et dominait au moyen des oracles de l'antiquité païenne. La raison en est " que les choses se font et se feront comme elles se sont faites," selon que l'a dit l'Ecclésiastique.

En examinant ce qui se passe chez les peuplades païennes d'aujourd'hui, on se convaincra de plus en plus que ce que faisait le démon chez les païens d'autrefois, il le fait encore à présent, mais plus en petit; cependant, son but n'en est pas moins atteint, puisqu'il parvient à se faire adorer en se cachant sous différentes figures, capables de tromper les sauvages, si enclins d'ailleurs à toutes sortes de superstitions.

SUPERSTITIONS.

Parmi les sauvages du Nord-Ouest, les Sauteux, les Cris et les Pieds Noirs sont peut-être les plus superstitieux. Il semble qu'on pourrait leur adresser a bon droit le reproche que St. Paul faisait aux Athéniens : " per omnes quasi superstitiosiores. " Il va sans dire que c'est un grand obstacle pour l'introduction de la religion chrétienne parmi ces tribus. Les missionnaires sont donc obligés d'étudier et de connaître à fond ces superstitions pour les combattre et convaincre les sauvages de leurs faussetés, de savoir faire la différence entre celles-ci et de vaines observances, entre ce qu'on doit abandonner avant d'être chrétien, et ce que l'on peut tolérer. A mesure que les sauvages deviennent chrétiens, certaines coutumes et pratiques, étranges bien que non superstitieuses, disparaissent peu à peu et finissent par s'éteindre.

Les sauvages du Nord-Ouest, surtout ceux de la Saskatchiwan et de Manitoba sont grands amateurs de cérémonies superstitieuses. Une foule d'êtres et d'objets, qui frappent leur imagination par des actions ou formes extraordinaires, deviennent de suite des sujets de culte, d'hommages et de sacrifices. Une pierre, un arbre, etc., avec des proportions autres que celles ordinaires, sont sacrés et vénérés. Un animal apparait dans un rève ; l'heureux mortel favorisé par ce songe, reconnait son génie tutélaire dans cette bête, dont il portera sur lui l'image. Il ne se servira ni de son fusil ni de sa flèche contre ce *Pawâgan*, de la chair duquel il ne se nourrira plus. Dans ses guerres, ses médecines, ses vengeances, ses amours, etc., c'est encore à ce *Pawâgan*, (rêve) qu'il a recours.

" Dis-mois ce que tu crois et je te dirai ce que tu fais." La vérité de cet axiome se réalise chez nos sauvages. Après les avoir vus agir, examiné leurs cérémonies religieuses et considéré les moyens employés pour exercer leur culte, après avoir appris de leurs bouches ce qu'ils pensent et croient de tout cela, nous pouvons à peu près juger leurs actions, apprécier leurs faits et gestes. Les rêves jouent un grand rôle chez les sauvages et exercent une grande in-

fluence sur leurs voyages, leurs chasses et leurs médecines. Le sauvage encore païen, se gardera bien de faire telle action, de se livrer à telles occupations, etc., si un songe subit vient les lui interdire. Jamais il ne croira être heureux, en agissant contre ce qu'il croit lui avoir été révèlé pendant son sommeil. Il est assez probable que le démon se sert de la crédulité des sauvages aux rêves, pour leur en procurer de propres à favoriser ses desseins. De même qu'il s'est présenté à la première femme sous la figure d'un serpent, encore à présent, il trompe le pauvre sauvage, en se servant de son sommeil, pour lui apparaître sous différentes formes d'animaux.

DIVISIONS DES SUPERSTITIONS.

Leurs superstitions peuvent se diviser en ce qu'on pourrait appeler quatre catégories, qui sont comme suit : 1o. *Nipákwesimowin* (action de souffrir la soif, en dansant) qui est la grande fête des sacrifices et des oblations. 2o. *Nipískewin*, l'acte de soigner les malades par des insufflations. 3o. *Mitewiwin*, cérémonies d'initiations. 4o. *Kosabatchikewin*, la jonglerie ou la manière de connaître l'avenir. Les noms de ces quatre classes de superstitions sont donnés en Cris, étant presque la même chose en Sauteux. Les Pieds-noirs et les Assiniboines ont les mêmes divisions, quoique sous des noms différents.

Avant d'expliquer et de faire connaître tous les secrets des sortilèges des sauvages, peut-être qu'il ne sera pas inutile de dire un mot sur la coopération diabolique ou l'intervention du démon, dans ce que les sauvages essaient de faire pour favoriser leurs propensions pour le merveilleux. Il y en a qui disent que toutes les devinations, les guérisons, les maladies et les autres choses extraordinaires que les sauvages semblent opérer, ne sont que des tours de *passe-passe*, et que le diable n'intervient pas d'une manière directe, comme chez les anciens païens, et cela parce que nos sauvages n'étant pas sous l'influence de la civilisation, sont trop ignorants et trop peu instruits pour communi-

quer avec le démon. D'après cette assertion, tous les enchantements et magies des sauvages ne seraient que des grimaces, plus dignes de risées que d'autre chose. D'autres, en plus petit nombre peut-être, attribuent au concours du démon ces actes des sauvages et regardent comme de vraies possessions l'état extraordinaire de certaines personnes v.g. celui ou celle qui est sous l'influence de telle médecine ou enchantement et ceux qu'on appelle les *Windigos*, ou mangeurs de chair humaine. Sans vouloir adopter l'une de ces deux opinions, qui me paraissent exagérées, qu'on me permette de prendre une route mitoyenne et dire que les sauvages, bien que ne connaissant pas les sciences occultes des païens civilisés, cependant, dans leur culte et leurs magies ou jongleries, ont certainement, au moins quelquefois, un commerce direct avec le *Mauvais Esprit*. Quoique le plus souvent ces grands jongleurs sauvages et ces *fameux hommes de Médecines*, ne soient que de vrais charlatants, abusant de la simplicité de leurs compatriotes pour se faire craindre et se faire rétribuer largement leurs prétendus pouvoirs, toutefois, on ne peut complètement révoquer en doute que quelques fois l'action du démon se manifeste, en aidant ostensiblement ses ministres, soit en leur donnant les moyens d'opérer quelque chose d'extraordinaire, soit même en leur procurant une capacité au-dessus des forces de la nature. Cela a été reconnu par les anciens missionnaires qui vivent au milieu des tribus les plus grossières du paganisme. Cet avancé ne doit pas paraître étrange à ceux qui ont étudié l'œuvre de l'Esprit trompeur. Dès la première page de l'Ancien Testament, nous voyons l'Esprit du mal se rendre sensible sous la forme du serpent et ce séducteur surnaturel exerce sur l'homme et sur le monde une domination qu'il n'a jamais perdue.

Dans nos rapports avec les sauvages, bien des fois nous avons découvert les supercheries de ces prétendues *grandes médecines ou merveilles*, qui trompaient les simples. Très souvent les sauvages, après leurs conversions, nous avouent la futilité de leurs métiers, en soutenant qu'ils n'ont jamais invoqué le Mauvais-Esprit. Ils nous déclarent les moyens

vains dont ils se servaient pour tromper leurs concitoyens en faisant semblant de produire des effets, auxquels ils ne croyaient pas. Mais, d'un autre côté, en voyant certaines choses et en étudiant de près le résultat de certaines cérémonies superstitieuses, nous ne pouvions expliquer cela que par une intervention directe du diable.

Revenons à présent à l'explication des différents degrés de superstitions, telles que pratiquées parmi les sauvages, surtout ceux de la Province de Manitoba et de la Saskatchiwan.

(A Suivre.)

LE DOYEN DES MISSIONNAIRES.

Le *Pilot*, journal catholique de Boston, a publié dernièrement (20 mai 1876) le récit de l'entretien d'un de ses reporters avec le doyen des missionnaires, le R. P. Jean Mac-Elroy, de la Compagnie de Jésus, résidant à Frédérick (Maryland). Ce récit nous ayant paru avoir de l'intérêt, nous en avons fait la traduction. Nous laissons donc parler le vénérable missionnaire.

" Je suis né en 1782, dans le comté de Fermagh, province d'Ulster, au nord de l'Irlande. Je suis le plus ancien prêtre des Etats-Unis et, depuis cinq ans, le plus ancien membre de la Compagnie de Jésus.

" A l'époque de ma naissance, les catholiques de l'Irlande n'avaient pas encore conquis leur émancipation ; je ne pus, par conséquent, recevoir que le degré d'instruction alors commun à tous les catholiques. J'arrivai en Amérique en 1803. J'avais vingt-un ans. O'Connell en était à son début et n'avait pas encore donné les preuves de cette énergie et de cette éloquence qui devaient bientôt le mettre à la tête du mouvement catholique de l'Irlande et lui acquérir une si grande célébrité.

" De Baltimore, où j'avais abordé, je me rendis à Georgetown. Jefferson était alors président des Etats-Unis. Je lui fus plusieurs fois présenté, et j'eus ainsi l'occasion d'admirer la simplicité et la bonté de son accueil. On se rendait alors de Baltimore à Washington dans un misérable char à bancs sans ressorts et découvert. L'on n'était protégé que par quelques lambeaux de cuir flottant au gré des vents. Pour aller de Washington à Baltimore, il fallait se rendre à Georgetown, à l' " Union Tavern ", d'où le départ avait lieu à cinq heures du matin. On passait par Roxburg et Waterloo, et l'on arrivait à Baltimore vers les neuf heures du soir. Souvent pendant l'hiver, les voyageurs devaient descendre de voiture, escalader les barrières e faire à pied une partie du trajet. Les chevaux avaient assez de traîner leurs carrioles.

" Washington n'était qu'un village. Près de la colline où se trouve maintenant la capitale, l'on voyait quelques pauvres maisons autour desquelles de nombreux troupeaux venaient paître. La demeure du président seule récréait la vue. Le bureau de la poste, très-modeste alors, se trouvait sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le " Patent Office ". La colline était habitée par une colonie d'Irlandais et l'on n'y entendait pas un mot d'anglais. Georgetown, Alexandrie surtout, étaient beaucoup plus prospères que Washington.

" A cette époque, je fis la connaissance de l'architecte de la Maison Blanche, le capitaine Hobart. Il me dit, entre autres choses, qu'il avait désiré ajouter un autre étage à la résidence présidentielle, mais que Washington s'y était opposé.

" A mon arrivée aux Etats-Unis, Mgr Carroll, évêque de Baltimore, était le seul dignitaire de l'Eglise catholique. Je l'ai beaucoup connu. Il était plein de dignité, de distinction et d'amabilité. Carroll de Carrolton n'était point son frère, comme on le croit communément, il était son cousin. La famille Carroll est originaire du comté de Cork, en Irlande.

" A cette époque, et longtemps après, il n'y avait qu'une église catholique à New-York. En 1818, j'ai célébré la messe dans cette église unique encore, l'église Saint-Pierre, située rue Barkley, et il n'y avait que deux prêtres pour toute la ville. En 1803, l'église Saint-Joseph à Philadelphie était aussi la seule église catholique. C'est dans cette église que, après la bataille de Trenton (1776), Washington et son état-major firent célébrer une messe d'actions de grâces.

" J'allai, ainsi que je vous l'ai dit, m'établir à Georgetown, où je m'occupai de commerce. En 1809, je dis adieu aux affaires et j'entrai dans la vie religieuse. En 1817, après huit années d'études ecclésiastiques, je reçus les saints ordres. En 1822, je fus envoyé à Frédérick. Il y avait alors, dans cette ville, une église qui, aujourd'hui, fait partie de notre noviciat. Elle avait été érigée par le R. P. Dubois, qui, dans la suite, fut élevé à l'épiscopat (1). A

(1) Mgr Dubois, troisième évêque de New-York, (1825-1842).

Frédérick, je fis bâtir le couvent actuel de la Visitation, destiné primitivement aux Sœurs de la Charité, et l'église placée sous le patronage de saint Jean. J'avais dépensé pour les deux édifices 38,000 dollars.

" En 1845, je fus envoyé à Georgetown pour y remplir les fonctions de curé.

" Lorsque la guerre avec le Mexique eut éclaté (1845-1849,) James Pölk, alors président des Etats-Unis, demanda aux évêques catholiques des aumôniers militaires. Le sort tomba sur le P. Roy et sur moi. Nous nous trouvâmes être les seuls aumôniers pour toute l'armée. Les dissidents murmurèrent, mais le président tint bon en alléguant que les Irlandais, étant tous catholiques, ils avaient droit à cet égard. Je me trouvai sous le commandement du général Taylor. Quant au P. Roy, qui devait prendre soin des soldats du général Scott, je n'en eus plus de nouvelles ; il aura probablement été assassiné par les Mexicains dans les environs de Matamoros. Le général Taylor préparait alors à Brazos-Santiago sa flotte et ses batteries marines. Je ne fus aumônier qu'un an.

" A mon retour, je dus me rendre à Boston. Mgr. Fitzpatrick me confia la paroisse Sainte-Marie, qui comptait trente mille âmes. J'eus beaucoup à souffrir dans ce poste où je demeurai néanmoins dix-sept ans, et Dieu bénit mes travaux. Désireux de multiplier les écoles, je réussis à acquérir l'emplacement de l'ancienne prison et de l'hôtel-de-ville pour y élever un collége. Mais les protestants firent tant d'opposition que, pour éviter un conflit entre eux et les catholiques, je jugeai prudent de bâtir dans un autre endroit le collége qui devint aussitôt très-florissant.

" Depuis que j'ai quitté Boston, la perte de la vue ne me permet plus que d'offrir la sainte messe et d'adresser quelques exhortations à nos novices. Je ne saurais sortir sans guide."

Le correspondant du *Pilot* ayant demandé au R. P. Mac-Elroy ce qu'il pensait du mouvement anti-catholique :

" —Toute opposition, répondit-il, tourne invariablement au profit de l'Eglise catholique. Le mouvement des *Know-nothiny* n'a été qu'un effort futile. Les principes de la

constitution sont trop enracinés pour qu'on puisse en arriver à proscrire la religion. Bismark s'en prend à un rocher contre lequel il se brisera. Sans doute, il peut persécuter l'Eglise et ses ministres, mais c'est un aveuglement pour un homme d'Etat que de croire qu'il peut renverser une puissance qui lutte depuis dix-huit siècles sans jamais avoir été vaincue.

"Lorsque j'arrivai aux Etats-Unis, les Jésuites n'y étaient pas établis. Ils y possèdent maintenant les deux provinces du Missouri et du Maryland. Dans la première, ils ont trois grands collèges, à Saint-Louis, à Cincinnati et à Chicago ; dans la seconde, ils en ont à Worcester, à Georgetown, à Boston et à Baltimore. Tous sont prospères.

"Les plus grandes calamités sont souvent pour l'Eglise une cause de progrès. La guerre civile elle-même, avec toutes ses horreurs, n'a pas été sans quelques bons résultats. Les Prêtres et les Sœurs de la Charité ont rempli leur devoir au milieu des malades et des blessés. La voix du Prêtre et de la Sœur de la Charité est écoutée du malheureux qui expire sur la terre étrangère, loin de ses parents et de ses amis. Beaucoup ont été ainsi sauvés, et beaucoup ont été ainsi convertis."

Interrogé sur le centenaire de l'indépendance, le R. P. Mac-Elroy répondit :

"—Dans mon enfance l'Irlande était bien bas et je n'avais guère d'espoir. Les Irlandais virent alors surgir une nation qui leur promettait la liberté, les droits naturels. Leur sympathie lui fut aussitôt acquise, et ils ne l'ont pas retirée. Ils ont aimé l'Amérique, parce qu'ils ont aimé la liberté, et, jusqu'à présent, leurs espérances ont été couronnées de succès. Nous, catholiques, nous sommes reconnaissants envers le gouvernement pour ce privilége. Il .... L'on peut donc fêter l'anniversaire de l'Indépendance américaine."

MÉSOPOTAMIE.

PERSÉCUTION DES CATHOLIQUES SYRIENS.

Pour que les deux lettres qui suivent et que nous empruntons au *Monde* du 28 Juin dernier, soient mieux comprises de nos lecteurs, nous les ferons précéder de quelques informations.

On sait que le Concile de Chalcédoine a condamné l'erreur d'Eutychès qui consiste à attribuer à Notre-Seigneur Jésus-Christ une seule nature. Cette hérésie, malgré l'arrêt prononcé contre l'hérésiarque, persista en Syrie, en Mésopotamie et en Afrique. Au milieu du VIe siècle, Jacques, évêque d'Ur, fut le principal propagateur de l'hérésie, d'où est venu aux Eutychiens de Syrie le nom de *Jacobites*, ou, comme on disait en vieux français, de *Jacobins*. Le patriarche jacobite réside au monastère de Zagfaran, près Mardyn. Il est venu à Londres, en 1874, afin d'y faire reconnaître officiellement par le gouvernement des Indes sa juridiction sur les Jacobites du Malabar.

Il y eut de nombreuses tentatives de retour à l'unité catholique ; mais c'est seulement de 1650 que date la restauration d'une véritable Eglise catholique parmi les sectateurs de l'erreur d'Eutychès. Cette Eglise est appelée *syrienne*, en opposition avec la jacobite. Il ne faut pas la confondre avec les autres Eglises orientales-unies qui existent dans la même contrée, à savoir : la melchite, la maronite, la chaldéenne et l'arménienne.

Cette petite chrétienté, qui a été toujours en progressant, a subi bien des tribulations. En 1850, notamment, les musulmans d'Alep se ruèrent sur les chrétiens, massacrèrent et pillèrent tant qu'ils purent. Arraché de sa maison, couvert de blessures, le patriarche syrien trouva un asile chez le consul de France, M. Edmond de Lesseps.

La *nation* syrienne (comme on dit en Turquie) a pris un grand développement sous le patriarcat de Mgr. Samhiri,

qui vint en France pour plaider la cause de son pauvre troupeau et y trouva l'accueil le plus sympathique. Il transporta son siége à Mardyn, où il se trouve encore. Le patriarche actuel est Sa Béatitude Mgr. Denis Georges Scelbot, né à Alep, le 15 octobre 1818. confirmé et promu le 21 Décembre 1874. Il porte le titre d'Antioche ; il est le véritable successeur de saint Pierre sur ce siége vénérable. On compte environ 60,000 Syriens catholiques. Ils ont huit évêchés, parmi lesquels se trouve celui dont le siége est à Mossoul, avec le titre de Ninive. C'est dans ce diocèse qu'ont été accomplis les actes de sauvagerie que le *Monde* a racontés dans son numéro du 28 Juin dernier.

Ecole Albert-le-Grand, à Arcueil, le 25 juin.

Monsieur le Rédacteur,

Je reçois de mon frère, sous-diacre syrien catholique, professeur à l'école des Pères Dominicains missionnaires à *Mossoul*, une lettre arabe où sont racontés les événements douloureux qui viennent de se produire dans cette ville. Je m'empresse de la traduire en français pour vous en faire part ; car les fidèles de France ne peuvent manquer de s'émouvoir des souffrances de leurs frères de l'Orient. Tout ce qu'on a pu empêcher de mal a encore été empêché au nom de la France, et les Syriens catholiques qu'elle a toujours et puissamment protégés ne cessent pas de tourner les yeux vers elle avec reconnaissance pour le passé, et espoir pour l'avenir.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, l'hommage de mon respect.

Votre humble serviteur,
D. Suleiman Faris (de Mossoul),
A l'école Albert-le-Grand, à Arcueil.

Mossoul (Turquie d'Asie), 14 mai 1876.

Mon bien cher frère,

Une grande douleur vient de nous frapper. A l'heure où je t'écris, nos églises sont fermées et les jacobites triomphants à Mossoul. Quelle épreuve pour nous, pauvres Syriens catholiques, en butte aux violences des hérétiques !

Depuis quelques temps déjà on racontait dans le pays que les jacobites avaient obtenu de la Sublime-Porte, au poids de l'or, un firman qui leur permettait de s'emparer de nos anciennes églises, sous prétexte qu'elles leur appartenaient. Bien que rien ne permît de croire à un fait aussi étrange, le bruit qui s'en répandait ne laissa pas de soulever de vives inquiétudes. Notre archevêque (1), et plusieurs catholiques des deux paroisses où se trouvaient les églises en question, démentaient ces rumeurs. Le firman existait cependant, et venait de recevoir le visa du muchir de Bagdad, chef-lieu du vilayet. Une dépêche en apporte la nouvelle à Mgr. Benni, ajoutant que toute réclamatior était inutile, et que les deux églises allaient tomber entre les mains des jacobites.

Avant l'arrivée du message impérial, Monseigneur se hâta de recourir au consul de France, M. Perretié, dont le dévouement pour les catholiques est bien connu. Immédiatement, le consul, Mgr. Lion (2), les Pères (3) et Mgr. l'archevêque se concertèrent. Il fut décidé que le consul télégraphierait à l'ambassade de France à Constantinople, pour lui demander de s'interposer auprès de la Porte, et d'obtenir un délai à l'exécution de l'ordre impérial. M. Perretié télégraphia en exposant à l'ambassadeur la situation malheureuse des Syriens, et les violences dont ils étaient l'objet de la part des jacobites et du gouvernement turc.

Le samedi, 6 Mai, l'ambassade répondit au consul que des ordres formels venaient d'être expédiés télégraphiquement au muchir de Bagdad et au gouverneur de Mossoul pour suspendre l'exécution du firman jusqu'à ce que les catholiques aient pu porter leurs réclamations devant la Porte. Cependant les jacobites avait offert de l'argent au courrier de Bagdad pour hâter son retour et arriver le

(1) Mgr. Cyrille Behnam Benni, archevêque syrien de Mossoul et des environs.

(2) Mgr. Lion, archevêque de Damiette, et délégué apostolique du Saint-Siége pour la Mésopotamie, le Kurdistan, l'Arménie et l'Asie-Mineure, résidant à Mossoul.

(3) Les Pères Dominicains français, missionnaires à Mossoul.

dimanche 7 Mai, afin de pouvoir donner de l'appareil à leur triomphe. Le courrier part de Bagdad, arrive au jour fixé, c'est à-dire vingt-quatre heures plus tôt qu'à l'ordinaire, et remet au gouverneur de Mossoul le document désiré. Les catholiques en sont dans la consternation. Les jacobites, ne se sentant plus de joie, se mettent en devoir de célébrer pompeusement leur triste victoire.

Leur évêque, ancien fabricant de bâts d'âne, devenu moine par hazard, puis prêtre, puis évêque, un beau matin, malgré son caractère ignoble et son incomparable nullité, se place à la tête des siens pour aller demander au gouverneur de mettre immédiatement le firman à exécution. Celui ci répondit qu'il était indisposé pour le moment, mais que le lendemain il viendrait en personne avec eux pour faire démolir le mur qui, élevé dans l'intérieur de l'église, la séparait en deux et en laissait ainsi une partie aux orthodoxes et une partie aux hérètiques.

Sur ces entrefaites, le consul français avait envoyé son interprète demander au Pacha s'il n'avait pas reçu de Constantinople l'ordre de différer l'exécution du firman. La réponse fut systématiquement négative. Le Pacha était résolu, malgré tout, à livrer aux jacobites les églises des catholiques. Il avait reçu pour cela des hérétiques une grosse somme d'argent, ainsi que son fils, quelques membres de son conseil et les soldats de son escorte.

Vers le soir, un envoyé des catholiques alla trouver le gouverneur, et le supplia d'ajourner de vingt-quatre heures au moins, c'est-à-dire jusqu'au lundi soir, la prise de possession. Vaine démarche ! L'envoyé revint désespéré. Alors le consul fit parvenir à l'ambassade française un nouveau télégramme ainsi conçu : " Que la Porte sache que si le firman a son cours le lendemain, selon l'intention du gouverneur, le sang coulera ; car les catholiques sont décidés à résister à la force par la force jusqu'au bout." Aucune réponse ne vint de Constantinople, et ce silence nous fit peur. La pensée du sacrilége qui allait s'accomplir sur nos autels profanés, de nos temples souillés et livrés aux hérétiques, nous mit au désespoir pendant toute la nuit. Ce n'étaient que gémissements et lamentations.

Les femmes et les enfants pleuraient. Tous nous levions les mains au ciel en poussant de profonds soupirs.

Le lundi 8 mai, de grand matin, les jacobites se rassemblent. et, leur évêque en tête, vont trouver le Pacha et lui demandent l'exécution du firman. Le Pacha convoque son conseil, aussi pervers que lui, appelle les notables catholiques, donne officiellement lecture de l'ordre injuste qui nous frappait, puis en ordonne l'exécution immédiate.

Les catholiques s'appuyant sur la loi musulmane qui ne refuse jamais un sursis de trois jours demandé en son nom, sollicitent cette faveur. Tout leur est refusé ; ni prières, ni larmes ne peuvent fléchir le Pacha. Il fait garder à vue les notables catholiques, monte à cheval et se rend au bureau du télégraphe pour correspondre avec le muchir de Bagdad. Pendant leur pourparler une affreuse tempête s'élève et interrompt la correspondance. En ce moment M. le consul envoie son interprète pour prévenir officiellement le Pacha de la responsabilité qu'il encourait et des dangers qui résulteraient de l'accomplissement de son dessein. Le Pacha répond qu'il n'a le temps ni d'entendre, ni de répondre, et que l'ordre impérial sera exécuté. Aussitôt le consul télégraphie à l'ambassade pour l'informer de la conduite du gouverneur et des graves événements qui allaient se produire.

A une heure de l'après-midi, les jacobites, escortés de gendarmes, de soldats et d'une troupe de musulmans qu'ils avaient gagnés à prix d'argent et excités contre les catholiques, vont s'emparer d'une église. Sur leur parcours, une foule immense se précipite. Les Syriens sont debout et prêts à se défendre. Les femmes jacobites montent sur les toits en poussant des cris de joie, tandis que les fidèles fondent en larmes. Deux prêtres, avec une centaine de catholiques, étaient dans l'église, n'ayant d'autres armes que la prière et demandant un miracle à la Sainte-Vierge, patronne de cette église.

Les hérétiques et les soldats essaient, mais vainement, d'enfoncer la porte. Alors l'officier qui les commande, devenu furieux, ordonne de faire feu sur l'église et sur l'archevêché.

Le tumulte est affreux. De toutes parts les hérétiques poussent les musulmans à l'émeute ; ils leur disent : Les catholiques trahissent notre Sultan en s'appuyant sur les Francs parce qu'ils sont de leur religion. Ils sont des apostats, ils adorent le Pape ; ils ont supprimé de leur Evangile (1) le nom du Prophète. Des cris de fureur retentissent et, comme autrefois du temps des persécutions romaines, on crie : "Les chrétiens à la mort !" Les jacobites, heureux du concours que les musulmans leur prêtent, poussent des hourras en l'honneur du Sultan : Vive le Sultan ! Puis l'assaut commence : les murs sont escaladés, les portes enfin ouvertes, et la foule se rue dans l'intérieur de l'église.

Les catholiques, malgré une résistance héroïque, cèdent à la violence. On les chasse à coups de crosses, de poignards et de bâtons. Les deux prêtres tombent entre les mains des musulmans et sont renversés. L'un d'eux, M. l'abbé Louis, accablé de coups, et la moitié de la barbe arrachée, tombe évanoui. Alors un misérable prêtre jacobite se tourne vers les musulmans et leur crie : Tuez-le ! tuez-le ! (Ainsi les juifs criaient : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.*) Puis, brandissant son bâton, il redoublait ses coups en frappant les catholiques au hasard. Un Syrien s'étant arrêté pour pleurer à côté du malheureux prêtre, le jacobite, furieux, fit signe aux gendarmes, qui l'assommèrent à coups de bâton. Pendant ce temps les femmes du haut des toits demandent la tête du prêtre étendu par terre et râlant. L'une d'elles tire un bijou de valeur et le promet à un gendarme s'il achève de le tuer. Grâce à un brave musulman qui se trouvait au milieu des bandits, les deux prêtres sont arrachés aux mains de ces barbares et emportés chez eux avant de rendre le dernier soupir. Quant aux autres catholiques, ils sont, poùr la plupart, renversés au milieu de la rue, blessés et baignant dans leur sang. Triste spectacle ! Les moins atteints demandent grâce pour l'amour de Dieu ; mais rien n'arrête la brutalité sauvage de leurs

(1) L'Evangile des jacobites est exactement le même que celui des catholiques ; mais ils emploient cette calomnie honteuse pour exciter le fanatisme musulman.

ennemis. qui s'écriaient: C'est notre jour! c'est notre jour!

Quelques forcenés s'avisent de tirer sur les fenêtres de l'archevêché. Monseigneur, malgré le sifflement des balles et les sollicitations de ses amis, ne pouvait s'empêcher de jeter au moins ses regards inquiets sur son pauvre troupeau, voulant ainsi partager ses épreuves, ses périls et ses douleurs. Sa Grandeur, dans une indicible anxiété, allait d'une croisée à une autre, fondant en larmes, et répétant cette prière du psalmiste: *Salvum fac populum tuum, Domine!*"

Dans leur haine pour les catholiques, les émeutiers vont plus loin, ils essaient de forcer la porte de l'archevêché et de monter jusqu'à l'appartement de Mgr. Benni, et de mettre ainsi le comble aux épreuves de tout genre que ce prélat n'a cessé d'endurer pendant les quinze années de son épiscopat. Fort heureusement, Monseigneur eut le temps d'envoyer annoncer au Pacha tout ce qui était arrivé et de l'avertir que sa vie était en danger.

Celui-ci, voyant l'émeute devenir de plus en plus grave, envoya une troupe de soldats pour rétablir l'ordre, mais les jacobites avaient déjà démoli le mur qui séparait l'église en deux parties, et pris possession de tout l'édifice.

Vers le soir, le Pacha se rendit à la seconde église, érigée sous le vocable de l'apôtre saint Thomas, pour la livrer aux jacobites.

Les catholiques de la paroisse, effrayés des violences exercées sur leurs frères quelques heures auparavant, s'étaient retirés, à l'exception d'un prêtre, M. l'abbé Mikhaël, et du sacristain, qui avait les clefs de l'église. Ils résistèrent d'abord; mais ayant été roués de coups, ils durent céder à la force brutale. Les images furent profanées et souillées par les jacobites et les soldats, qui foulèrent aux pieds le chemin de la Croix, en disant qu'il fallait anéantir ces idoles adorées par les chrétiens.

Le mur de séparation fut démoli, comme on l'avait déjà fait dans l'autre église; le double sacrilége était consommé.

Le consul fit aussitôt parvenir la nouvelle de la scène affligeante de cette journée à l'ambassade française à Constantinople, et demanda la destitution du Pacha, la recons-

truction des murs démolis, la restauration des églises et la punition des jacobites. La dépêche se terminait ainsi: " Ni le consulat, ni le délégué du Pape, ni les Dominicains, ni les Sœurs françaises, pas plus que les autres catholiques du pays, ne sont désormais en sûreté. "

Le lendemain mardi, 9 mai, le consul envoya son interprète rappeler au gouverneur les ordres qu'ils avaient dû recevoir, lui et le muchir de Bagdad, pour l'ajournement du firman. Le Pacha se borna à recevoir l'interprète avec une courtoisie simulée et ridicule. Sur ce, le consul vint lui-même lui faire des représentations sur le rôle qu'il avait joué dans cette affaire, et lui dire qu'il ne s'agissait, en cette occasion, non de paroles et d'amabilités, mais de justice à rendre; qu'étant responsable de tous les événements, il devait envoyer une garde au consulat, aux archevêques Lion et Bonni, aux Dominicains et au couvent des Sœurs. Le Pacha se confondit en excuses et accorda les troupes qui lui étaient demandées. Puis, montant à cheval, il vint renouveler ses hypocrites excuses chez le consul, les Evêques et les Pères, qui ne voulurent pas le recevoir. Alors il fit fermer les églises en question et emporter les clefs chez lui.

Lorsque l'émeute fut un peu calmée, le Gouvernement ordonna une enquête sur le nombre et l'état des victimes de la journée précédente. Les médecins constatèrent 48 blessés et contusionnés gardant le lit. Mais le nombre des catholiques maltraités est bien plus considérable. Cinq des victimes sont dans un état désespéré : une femme est morte de frayeur. Les émeutiers, dit-on, ont soustrait et pillé, pendant l'attentat, pour une valeur de 20,000 piastres (100,000 fr.)

Le mercredi 10 mai, au soir, un décret arriva de Constantinople destituant le Pacha et lui ordonnant de quitter Mossoul sur-le-champ. Il partit à cheval, et alla trouver le muchir de Bagdad. Le gouverneur de Kerkouk, nommé à sa place, se rendit à Moussoul, avant-hier au soir, pour y rétablir l'ordre et restituer, dit-on, aux orthodoxes leurs églises. Nous craignons bien que notre espérance ne soit déçue. Quoiqu'il en soit, depuis lors, de nombreux télé-

grammes sont échangés tous les jours entre Bagdad, Moussoul et Constantinople.

Le consul de France s'enquit des causes qui avaient retardé l'arrivée des ordres attendus de Constantinople, concernant l'ajournement de l'exécution du firman.

Il découvrit qu'ils avaient été retenus à Diarbékir par les employés turcs du télégraphe, qui avaient, dit-on, reçu d'un collègue jacobite, employé au bureau de Moussoul, de l'argent pour ne pas les expédier avant que leur triomphe ne fût accompli.

Puisse bientôt la paix nous être rendue avec nos églises! Puissent les jacobites recevoir, comme le Pacha, le châtiment qu'ils ont mérité! Leur procès s'instruit, et les plus coupables seront sévèrement punis. Pour nous, nous attendons de la protection de Dieu les secours dont nous avons besoin et des jours meilleurs que ceux que nous venons de traverser.

Ton frère,

MIKHAEL FARIS.

Je ne veux pas omettre de te parler de deux faits étranges qui se sont passés dans cette circonstance.

Un bloc se détacha pendant qu'on démolissait le mur de l'église de Satnt-Thomas et écrasa deux jacobites.

Un mauvais catholique qui avait embrassé l'hérésie des jacobites pour de tristes raisons, et qui alors habitait dans une maison de campagne, disait publiquement qu'il ne rentrerait à Mossoul que lorsque les jacobites seraient maîtres des églises. Or, pendant qu'on exécutait l'ordre impérial, il y eut une grande tempête, un coup de tonnerre éclata, et la foudre incendia une grande partie de la maison qu'il possédait dans la ville. De mémoire d'homme la foudre n'était pas tombée à Moussoul, c'est ce qui rend le fait plus surprenant.

CONSTANTINOPLE.

ENTRÉE DE MGR. HASSOUN.

Le règne du Sultan Abdul-Aziz-Khan, détrôné le 29 mai dernier et mort le 3 juin suivant, fut une époque malheureuse pour les catholiques d'Orient et en particulier pour les Arméniens Catholiques.

Parmi les actes de la persécution dirigée contre ces derniers, un des plus pénibles fut l'expulsion du territoire Turc de leur Patriarche Mgr Hassoun.

Depuis quatre ans, Sa Béatitude, chassée sans procès ni jugement, vivait dans l'exil, pleurée par ses fidèles Arméniens.

L'avènement du nouveau sultan Mourad leur a ménagé l'occasion de solliciter de nouveau ce rappel. Mais la Sublime Porte, sous un prétexte ou sous un autre, avait cherché à décliner leur requête.

On se demanda alors si Mgr. Hassoun ne pouvait et ne devait pas profiter de l'amnistie générale accordée par le nouveau sultan. Des ministres et des fonctionnaires, consultés indirectement sur ce point, répondirent que Mgr Hassoun devait être compris dans l'amnistie ou que, du moins, il n'en pouvait être exclu sans une déclaration formelle d'exclusion. D'autre part, on savait que des notables laïques et ecclésiastiques du parti néo-schismatique, lassés par des déceptions et peut-être pressés par le remords, ne cachaient pas, surtout depuis l'intronisation de Mourad, le désir de voir revenir Mgr Hassoun, en vue de la solution arménienne, pour eux de plus en plus embarrassante. En outre, il y avait à considérer que la mort de Hussein-Avni pacha enlevait aux ennemis des Arméniens catholiques l'homme le plus fougueux et le plus vindicatif.

Toutes ces considérations ont fini par décider Mgr. Hassoun à ne pas attendre de la Sublime Porte une permission explicite de rentrer dans sa patrie, mais à profiter simplement de l'amnistie générale accordée par le nouveau

sultan. D'ailleurs, Mgr Azarian, vicaire patriarcal arménien, n'avait pas manqué de faire remarquer à S. Exc. Safvet pacha, ministre des affaires étrangères, que S. B. Mgr Hassoun était en droit, par suite de l'amnistie, et sans autorisation particulière, de rentrer à Constantinople. Safvet pacha, loin de formuler une objection, avait témoigné, au contraire, son désir personnel de voir applanir la question arménienne, et il dit que la présence de Mgr Hassoun contribuerait beaucoup à atteindre ce résultat. Il convint aussi que, en présence de la fidelité sans pareille que les catholiques de la Bosnie, de l'Herzégovine et de l'Albanie montraient envers S. M. le sultan, la Sublime Porte devait en savoir gré au Saint-Siége, à la France, qui représente en Orient le catholicisme, et par conséquent faire cesser un état de choses si contraire aux intérêts des pays catholiques de l'empire.

L'ensemble de ces renseignements, qui implique, de la part du gouvernement turc, un consentement tacite, décida Mgr Hassoun à rentrer à Constantinople. Il en fit part au Saint-Père, au cardinal Franchi, préfet de la Propagande, et, muni de la bénédiction apostolique, il quitta Rome le 29 juin, et se dirigea sur Constantinople, par la voie de Vienne et de Varna.

Jeudi, 6 juillet dernier, à deux heures de l'après-midi, le bateau autrichien venant de Varna traversait le Bosphore pour se rendre au port de Galata. Il avait à son bord Mgr Hassoun. Mgr Azarian, qui connaissait le jour et l'heure de l'arrivée du bateau, était allé, en compagnie de deux prêtres, à la rencontre du vénéré patriarche. Il est impossible de décrire la joie et les consolations éprouvées de part et d'autre.

Mgr Hassoun se rendit, en embarcation, à l'agence des messageries maritimes françaises, où les préposés de la douane ottomane ne lui firent aucune difficulté dans la visite de ses bagages. De là, il se rendit, en compagnie de Mgr Azarian, à Buyuk-déré, pour loger provisoirement chez son frère.

Il avait été convenu d'éviter toute espèce de démonstration, et dans ce but, aucun avis préalable n'avait été

donné au clergé ni à la communauté arménienne. Mais, lorsque Mgr. Hassoun fut arrivé chez son frère, il ne fut plus possible de cacher la nouvelle. On vit aussitôt accourir chez le patriarche tout le clergé, les notables et les pauvres. Les larmes coulaient de tous les yeux.

Plusieurs ambassadeurs ont envoyé leurs félicitations ou se sont rendus personnellement chez Sa Béatitude. Quelques-uns des notables schismatiques lui ont aussi adressé leurs compliments, et l'un d'eux même a voulu lui baiser la main. Parmi les néo-schismatiques, il y a des bruits, très-vagues encore, relativement à un projet de retour d'une partie d'entre eux à l'Eglise catholique. Un grand nombre de personnes appartenant à la colonie catholique de Constantinople sont allés féliciter Mgr. Hassoun. Le délégué apostolique, Mgr Grasselli, et S. Exc. M. le comte de Zichy, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, ont été les premiers.

Le lendemain de l'arrivée du patriarche, Mgr. Azarian s'est rendu auprès de S. Exc. Safvet pacha pour lui annoncer l'heureuse arrivée de Sa Béatitude. Le ministre des affaires étrangères a accueilli la nouvelle avec bienveillance et s'est chargé d'en faire part à S. A. le grand vizir.

Il faut espérer qu'aucun incident fâcheux ne se produira et que la présence de Mgr Hassoun contribuera éminemment à la solution de la question arménienne. Il dépend beaucoup de l'attitude du gouvernement impérial de faciliter cette solution. Avec un peu de bonne volonté, les relations entre le Saint Siége et la Sublime Porte seraient rétablies, et le Saint-Siége pourrait alors envoyer à Constantinople quelque prélat pour féliciter le nouveau sultan, comme cela s'est fait dans le passé. Sa Sainteté Pie IX a manifesté ce désir à Mgr Hassoun ; mais c'est au gouvernement impérial de régler la condition des catholiques, de faire cesser l'état de persécution et de rendre ainsi possible la réalisation du désir du Saint-Père. Le gouvernement turc y gagnerait immensément. Mais les ministres ottomans comprendront-ils la valeur de cette politique?

Il va sans dire que, malgré le retour de Mgr Hassoun, l'état de persécution de l'Eglise et de la communauté armé-

nienne est maintenu. Tant que l'une et l'autre seront, aux yeux du gouvernement turc, en état de suppression, la persécution restera telle quelle. Le cabinet ottoman se trouve aujourd'hui délivré de l'embarras que l'exil du patriarche avait créé ; il pourrait donc facilement remettre les choses dans leur état premier. Mais les dispositions du grand vizir ne permettent pas, malgré le courant actuel de la poltique, d'espérer quelque chose de régulier et de définitif.

En attendant, Mgr Azarian a prévenu, par télégraphe, tous les vénérables évêques et vicaires du patriarcat arméno-catholique de l'heureux retour de Mgr Hassoun, et les réponses exprimant leur joie n'ont pas tardé à arriver.

Il y avait quatre ans que Mgr. Hassoun avait dû quitter Constantinople à la suite d'une inique sentence. Espérons maintenant que le gouvernement turc mettra fin à une persécution qui a fait plus de mal à la Sublime Porte qu'à la communauté arméno-catholique. Celle-ci, par son union, sa constance et son courage, est parvenue à surmonter toutes les difficultés, à briser toute opposition et à confirmer le triomphe du catholicisme sur le nouveau schisme et sur la fausse politique qui a voulu le couvrir de sa protection.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Etablie dans le Diocèse de Montréal, par Monseigneur LARTIGUE, est la plus ancienne de toutes les œuvres du Diocèse.

Le 9 Octobre 1837, le premier Titulaire de l'Eglise de Montréal avait demandé au Souverain Pontife le *pouvoir* d'ériger une Association sous le titre : Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les *privilèges et Indulgences* accordés à l'Association de Lyon pour le même but. Le 7 Janvier 1838, Grégoire XVI répondit par la S. C. de la Propagande : *Pro gratiâ juxta petitâ ; accordé tel que demandé.*

Enfin, le Mandement d'érection fut publié le 18 Avril 1838.

Cette Association prit, en naissant, un accroissement qui fit voir tout d'abord et l'appel chaleureux de l'Evêque Titulaire, et la coopération ardente et fidèle des Diocésains. Pendant plusieurs années, elle subsista vivant de sa propre vie dans le Diocèse et faisant les œuvres qu'avaient en vue ses fondateurs. Elle venait en aide aux missions et paroisses pauvres, elle contribuait à l'érection ou à l'achèvement des Eglises ou Chapelles et fournissait une subvention convenable aux prêtres pour accomplir dignement les fonctions dont ils étaient revêtus. Plusieurs années après sa fondation, les Directeurs du conseil central de Lyon, apprenant les résultats de cette association modelée sur la leur, et jouissant des indulgences accordées alors par le Souverain Pontife, telles que mentionnées dans le Mandement de l'érection par Mgr. Lartigue, *supplièrent* à plusieurs reprises Mgr. Bourget de s'unir à la direction du conseil central de Lyon. Sans vouloir prétendre que cette union donnerait à l'Association de Montréal de nouvelles faveurs ou indulgences, ils représentaient que les Associations particulières, réunies toutes en une seule, auraient davantage le cachet de catholicité qu'ont les œuvres générales de l'Eglise. Ils représentaient de plus que la publication des Annales de l'œuvre toute entière serait plus facile et d'un intérêt plus grand. Mgr. Bourget consentit à mettre son association sous la direction générale des conseils centraux de Lyon et de Paris.

Les aumônes recueillies dans ce Diocèse depuis longtemps et qui jusqu'alors avaient été reparties suivant les intentions de l'Ordinaire seul, furent pour la première fois transmises à Lyon, qui accordait une part de la caisse générale, devant être distribuée encore à la volonté du même Ordinaire. Quelquefois la destination des aumônes du Diocèse était faite avant même la perception du revenu

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

OCTOBRE 1876.

QUARANTE-DEUXIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1876

Permis d'imprimer

✝ EDOUARD CH. Év. de Montréal

Dunning
Decker
3-23-40
40444

L'ÉCHO DU NORD-OUEST.

SUPERSTITIONS DES SAUVAGES DU NORD-OUEST.

DIVISIONS DES SUPERSTITIONS.

(*Suite.*)

1. *Kipakwesimowin.*—C'est la grande fête des sauvages de *la prairie* et des tribus qui ont l'habitude de se tenir en grands camps. Cette grande solennité a lieu ordinairement entre le mois de juin et de juillet. Cette fête est religieuse, civile et militaire en même temps. Elle est comme un lien d'union et de rapprochement de toute la nation. Elle excite l'émulation des jeunes gens en poussant leur esprit à la guerre et en remplissant leur imagination de résolutions plus hasardeuses, afin de se faire un nom. D'avance les différents camps de la même tribu sont avertis et informés quand et où la fête doit avoir lieu. On se précautionne pour la circonstance, en faisant des provisions et en prenant des moyens de se trouver à temps pour le Grand Rendez-vous national. Ordinairement on choisit les bords d'une rivière ou d'un lac et on se mettra à l'abri des surprises de l'ennemi. Les Pieds Noirs n'appellent pas cette fête comme les Cris, mais ils la nomment *Okan* (rêve, songe.) Il paraît que les Sauteux et les Assiniboines lui donnent la même signification que les Cris. Les *Canadiens* et les *Métis* ont cru devoir l'appeler la fête du Soleil, à cause, sans doute, des sacrifices qu'ils voient faire par les sauvages à l'astre du jour.

La police du camp est surveillée par un certain nombre de soldats, qui ont le pouvoir de disposer la position des tentes, à mesure que les différentes bandes arrivent, d'empêcher la chasse et tout ce qui pourrait troubler la solennité et les rites de la fête. Il y a un certain grand prêtre, qui pendant ce temps préside à toutes les cérémonies et aux actes du culte. C'est ordinairement un vieillard auquel est dévolu cet honneur et qu'on sait être un vrai connaisseur de toutes les rubriques à observer, pendant ce temps de

publiques supplications. Aussitôt le campement terminé, tous, hommes et femmes, armés de leurs haches et couteaux, vont au bois le plus voisin, pour couper des arbres en grand nombre. On transporte ces arbres avec leurs feuillages au milieu du camp où on construit une grande cabane ou temple, avec des branches enlacées de feuilles. Ce nouveau tabernacle peut avoir de 100 pieds sur 40, avec de grandes ouvertures tout à l'entour. On suspend dans l'intérieur des peaux peintes de buffalo et d'autres animaux, auxquels ont attribue une grande vertu, à cause des *rêves* dont ils ont été l'objet. Les *Sacs* de *Médecine* sont apportés avec respect et disposés par ordre. Au milieu du temple une place est réservée et mieux ornementée que tout le reste. Sur une espèce d'autel, la veille, le grand-prêtre vient déposer la pierre sacrée, le vase des holocaustes sanglantes, (un plat de bois) le couteau du sacrifice, le calumet du soleil et les cordes de la souffrance. De grandes chaudières, remplies de la meilleure viande préparée, d'énormes plats comblés de fruits sauvages, sont apportées pour la circonstance. On place en face un petit foyer, auprès duquel se trouve du foin ou herbe odoriférante. Telles sont les préparations pendant la vigile de la fête. Vers le coucher du soleil, le grand-Prêtre ou le grand Mitow, se revêt d'une peau de buffle, peinte avec toutes sortes de couleurs et figures superstitieuses, il met sur sa tête une espèce de bonnet, façonné et ornementé avec des plumes d'aigles, et ayant un bâton à la main, à cheval, il fait le tour du camp, pour annoncer la fête du lendemain. Après avoir harangué pendant quelques temps, il termine son discours à peu près de cette manière : " Allons, jeunes gens, c'est demain que vous allez faire preuve de votre courage. Vous allez nous montrer que vous n'aimez pas (que vous n'êtes pas avares de) votre corps. Pour nous vieillards, notre temps est passé; mais c'est à vous qu'est réservé de parler pour nous par votre sang."

Il est important de dire ici que depuis plus de quinze jours, certains, qui ont fait des promesses et des vœux, qui doivent s'accomplir lors de la fête, se préparent par des jeûnes très rigoureux, ne mangeant ni ne buvant depuis le lever

du soleil jusqu'à son coucher. Que ceux qui liront ces lignes se rappellent que l'idée de pénitence et de se faire souffrir, est naturelle à l'homme, toutes les fois qu'il veut apaiser la Divinité offensée ou lui demander quelque faveur. D'autres se préparent quelques jours d'avance par des bains de vapeur ou *suerie*, dont nous parlerons plus au long dans un autre article. C'est une purification, à laquelle on attache beaucoup d'importance.

Après la déclaration du grand-Prêtre à l'entour du camp, tous les *hommes du calumet* se rassemblent dans une *loge de Médecine*. C'est alors que vient se présenter une fille ayant au moins vingt hivers. Elle vient devant les Anciens déclarer sa virginité, en jurant qu'elle ne s'est jamais souillée. On accepte son témoignage, parce qu'on ne peut penser qu'elle aurait l'audace de mentir au Grand-Esprit. De suite on la reconnaît comme telle, et on la choisit pour représenter la nation dans la fête et être l'emblème de leur culte. Après de grandes cérémonies opérées par l'entremise du calumet, on revêt cette nouvelle Vestale d'une robe de cuir blanc. On lui peint en blanc les cheveux, le visage, les mains et les pieds. Elle est l'image du jour, temps où ordinairement le cœur se réjouit, en opposition avec la nuit, où on est triste, perdu, ou souffrant, ou attaqué par les ennemis. C'est bien étonnant qu'on accorde un tel honneur à la femme, dans la principale fête de la nation, vû qu'elle occupe le dernier rang dans toutes les autres circonstances. On ne doit pas non plus passer sans remarquer cette condition de virginité exigée de cette singulière prêtresse. Le reste de la nuit se passe en chants superstitieux et en cérémonies préparatoires pour le lendemain.

Quand l'aurore commence à paraître, le camp est déjà en mouvement et offre la plus grande animation. Les vieillards amènent en procession la Vestale au temple ou *loge de Médecine*; les jeunes guerriers parés et peints de toutes couleurs suivent, et puis le reste du peuple. Le tambour se fait entendre au milieu des chants propres à la circonstance, ainsi que plusieurs détonations de fusil. On introduit la *femme blanche* dans le temple et on la place au milieu, entourée de tous les *hommes de Médecine*, en face

des objets sacrés. Le soleil est sur le point de poindre à l'horizon. Tout le monde est dans l'attente : le feu sacré est allumé et alimenté par l'herbe odoriférante, le calumet du soleil est prêt, on l'allume et on le présente aux premiers rayons du jour. On crie et on acclame de tous côtés. Après qu'on a déposé la *pipe de Médecine*, on offre au soleil les plats remplis de viandes et de fruits; les parties les plus recherchées de la viande de bison sont présentées avec de grandes cérémonies et longues invocations. C'est alors qu'on est témoin d'une scène bien émouvante et bien digne du caractère sauvage. Une bande de jeunes gens et de jeunes filles s'avancent en chantant la chanson du sacrifice. Ils sont ornés de toutes leurs parures : leur visage est peint une partie en noir et l'autre en rouge. Vous pourriez deviner dans leurs yeux et par leurs figures ce qu'ils viennent faire. Voyez-les se présenter devant le grand-prêtre, mettre solennellement la main sur la pierre sacrée indiquant à haute voix combien de phalanges des doigts doivent tomber sous le couteau. On se relève après cette cruelle opération avec le sourire sur les lèvres et on présente au soleil sa main mutilée et toute sanglante. D'autres forcenés saisissent des flèches et se transpercent la peau sur la poitrine ou la partie charnue des bras. Pendant que ces flèches sont ainsi pendantes et que le sang ruissèle et couvre leur corps, ils s'offrent au soleil. D'autres trouvant ces sacrifices de trop peu de valeur, se font faire deux incisions sur le dos, y attachent des cordes, retenues dans les traverses de la couverture du temple, et, ainsi suspendus, se balancent jusqu'à ce que les parties percées se déchirent et laissent tomber sur le sol le pauvre infortuné presque sans vie. Quelques-uns, après s'être fait attacher des lanières dans les chairs du dos, prennent le crâne d'un bison, le fixent à l'autre bout de la corde et commencent à traîner ce fardeau, à l'entour du camp, en pleurant, se lamentant et demandant l'assistance du soleil, afin qu'ils soient heureux dans leurs guerres ou autres entreprises. Après l'exécution de ces sacrifices sanglants, le grand-prêtre prend l'horrible plat, qui renferme les doigts coupés, et le présentant au soleil, il fait l'offrande la plus solennelle

et la plus précieuse aux yeux de toute la tribu. Voici le commencement de la supplication : " Allons, mon Père, prends-nous en compassion. Nous t'offrons ce que nous avons de plus cher, nos corps. Donne-nous la victoire sur nos ennemis. Eloigne de nous les maladies...Conserve-nous les bisons... Epargne nos chevaux, nos femmes, nos enfants." C'est alors que commencent les grandes dances. Un certain nombre ont juré de danser (sauter) pendant les trois jours ainsi que les nuits de fête sans boire ni manger et cela dans les plus grandes chaleurs de l'été. Le plus grand nombre, avant l'expiration de la fête, tombent d'inanition et sont emportés hors du temple. Pendant que les malheureux danseurs sont à se tourmenter, le reste de la multitude fait festin et se réjouit. Les guerriers racontent leurs hauts faits d'armes, ils étalent avec orgueil devant leurs compatriotes les chevelures et les autres dépouilles enlevées à l'ennemi. Pendant tout ce temps, la Vestale demeure immobile. Elle est censée dormir et ne pas manger ni boire tout le temps. Cependant les vieux sorciers lui apportent en secret de quoi se nourrir. Le troisième jour elle se réveille et raconte son rêve (qui a été préparé d'avance) à toute la multitude. Ce songe mystérieux est interprêté par les anciens et sert de règle de conduite, soit pour la guerre soit pour la chasse, pendant le reste de l'année. Alors la fête est finie et le camp a la permission de se séparer. Telle est la grande fête du soleil parmi les sauvages des prairies. On aurait pu raconter cette solennité sauvage avec beaucoup plus de détails, mais on a craint de fatiguer le lecteur. En voilà cependant assez pour faire comprendre combien l'esprit du mal sait s'emparer du pauvre infidèle pour se faire adorer par lui. On a dû remarquer avec étonnement le choix de la femme vierge, les jeûnes et les terribles macérations, et tout cela en l'honneur du soleil, objet d'un si grand culte. Ceux qui connaissent les superstitions et le culte des anciens payens reconnaîtront plus d'une ressemblance avec les rites et les cérémonies du culte sauvage de ce pays.

2o. *Nipiskewin.*—C'est une superstition qui a beaucoup de vogue parmi les sauvages. Elle a pour objet de guérir les

malades par des enchantements et cérémonies plus ou moins burlesques. Se croyant la plupart du temps sous l'influence d'un génie bon ou mauvais, les indispositions et les maladies sont, aux yeux des sauvages payens, causées par des sortilèges que leur jettent ceux qui leur veulent du mal. Sans vouloir ici discuter la valeur de ses sorts et l'intervention que le démon peut y mettre, nous dirons que le *Nipiskewin* est un tour de charlatanisme habilement joué par les prétendus médecins pour duper leurs compatriotes et se faire payer largement leurs ridicules opérations. Comme nous venons de le dire, les sauvages attribuent leurs maladies à deux causes, l'une naturelle et l'autre surnaturelle. Presque toujours la dernière prévaut. On s'empresse de demander le *Nipiskeiwyiniw* (le Médecin) et on lui promet une récompense considérable s'il veut médeciner le malade. Ne refusant jamais une si bonne occasion, il donne de suite des prescriptions qu'on se hâte d'accomplir à la lettre. On doit faire sortir de la loge les enfants et les femmes qui ont leurs mois, et on doit transporter dehors tous les objets qui sont capables d'arrêter les charmes de la médecine. Au son du tambour et avec les accents d'une chanson propre à tel genre de médecine, les sacs mystérieux sont ouverts et on expose à la vue des mortels les fameuses *racines*. Le *Nipiskewiyiniw* les fait bouillir dans une telle quantité d'eau. Pendant cela, il s'approche du patient et conjure la maladie de sortir. Il chante, il crie et il fait toutes sortes de gesticulations. Il fait avaler une potion du breuvage préparé et commence à palper les malades avec anxiété. Enfin il s'écrie qu'il a trouvé le siége du mal. Il se débat comme un énergumène, encourage l'assemblée à chanter et à frapper le tambour plus fort. Il souffle à pleins poumons sur son patient; tout-à-coup il s'élance sur la partie malade, y applique sa bouche, et après avoir aspiré longtemps, se relève, en crachant avec du sang, tantôt un os aigu ou un morceau de fer, tantôt le bout d'une flèche. "Voilà, dit-il, ce qui devait faire mourir notre parent, mais il vivra à présent." Il ne faut pas oublier de dire que le *conjurant* a eu la précaution et l'adresse de mettre dans sa bouche l'objet qu'il doit tirer

du corps du malade et c'est ainsi qu'il dupe ses admirateurs. Ces hommes, après leur conversion, nous racontent les supercheries dont ils ont usé pour en imposer aux ignorants. Si, malgré tous ces prodigieux efforts du Médecin, le malade meurt, alors on trouve toujours quelque raison pour plaider en faveur de la *Médecine*. On n'aura pas purifié la loge, comme il avait prescrit, une personne impure aura assisté à la cérémonie, le malade n'aura pas eu la confiance voulue, etc... et puis l'objet malfaisant est rentré de nouveau dans le corps du malade et l'a tué. Ces *Nipiskewiyiniwok* ou *conjureurs* jouissent de beaucoup de considération parmi leurs gens et occupent les premières places dans les assemblées. On les consulte pour l'explication des songes, et ce sont eux qui sont appelés pour nommer les nouveaux-nés. Non-seulement on les respecte, mais on les craint beaucoup à cause du grand pouvoir qu'on leur suppose et dont ils peuvent se servir pour se venger de ceux qui les mépriseraient. Ces *Conjureurs* sont les plus difficiles à amener à la foi à cause du gain qu'ils perdent en abandonnant leur métier, et aussi à cause de la grande répugnance qu'ils éprouvent à être regardés après comme le commun des mortels. Plusieurs ne croient pas à leurs propres conjurations et ne les conservent que pour le profit qu'ils en retirent. D'autres plus aveugles et plus simples y croient et invoquent leurs génies quand ils sont sur le point de tenter quelque guérison.

3o. *Mitewiwin*.—C'est tout le systène d'initier les nouveaux adeptes pour devenir *hommes de Médecine*. Ceux qui sont à la tête de cette confrérie sont ordinairement quelques vieillards, qui ont déjà passé par tous les dégrés de différentes superstitions. On les appelle les *Kitchi Mitewok*. C'est à eux qu'appartient le droit de faire de nouvelles admissions. Voici comme la chose se passe. Les *Kitchi-Mitewok* font préparer une vaste loge. On y apporte tous les objets de superstitions propres à ce genre de cérémonie. Les principaux sont les sacs de Médecine. Ces sacs sont faits avec la peau de différentes bêtes, auxquelles sont attachés de puissants enchantements. La loutre occupe une des premières places. Tous ces sacs sont apportés avec

honneur, chacun des *Mitewok* tenant le sien. La foule entoure la tente et regarde par toutes les ouvertures. Toutes les chansons selon le rite de chaque Médecin, sont entonnées au bruit du tambour. En même temps on fait danser au bout des bras *les sacs*. C'est alors qu'on introduit les nouveaux initiés, accompagnés de leurs parents, qui apportent les présents, *Mitewok* offerts aux *Kitchi-Mitewok*. Aussitôt les nouveaux initiés introduits, on leur donne leur place et tous les Grands *Mite*, avec *leurs sacs*, dansent en cercle à l'entour des nouveaux venus, tantôt les frappant de leurs sacs et tantôt soufflant sur eux. Ceux-ci font semblant de tomber sans connaissance et ne se relèvent qu'à un nouveau toucher du sac. Après cette première cérémonie, on éloigne les profanes et on se renferme avec les nouveaux *Mitewok*. C'est alors qu'on leur dévoile tous les secrets des différentes médecines et des traitements. On les instruit des airs des chansons propres aux différentes médecines, chants qui doivent être entonnés quand on doit faire boire une potion médecinale ou appliquer une emplâtre, sans quoi le remède ne produira pas son effet. On leur fait promettre de ne jamais revêler ces secrets. En leur faisant part des racines, on ne manque pas de leur enjoindre de se faire payer largement quand ils devront s'en servir auprès de quelqu'un. On leur donne des amulettes, qui seront leurs sauvegardes contre les maladies et c'est souvent à cette occasion que les nouveaux *Mitewok* adoptent un nouveau génie et en son honneur, s'attacheront les cheveux de telle et telle façon. Messieurs les Francs-Maçons des pays civilisés seront sans doute heureux d'apprendre qu'ils ont des frères parmi les sauvages du Nord-Ouest, qui, eux aussi, ont leurs *loges* et leurs signes particuliers. Il est vrai qu'ils n'ont pas les loges du Grand Orient et du roi Salomon, mais ils ont celles de l'*Ours Blanc et du Bœuf-Rouge*. On appelle une loge maçonnique *Mitèwiwi-hamik*. Les frères *Mitewok* s'entr'aident, se consultent, s'invitent à des festins mystérieux, se font des présents de chevaux, etc., etc. Telle est la grande superstition du *Mitèwiwin*, qui exerce une grande influence sur tout le reste des coutumes et usages des sauvages. Les Missionnaires

en arrivant au milieu d'une tribu, doivent s'attendre à rencontrer une forte opposition de la part des *Mitewok*, qui par toutes sortes de mensonges s'efforcent de détourner leurs parents de la vraie Religion.

4o. *Bosabatchikéwin* ou Jonglerie proprement dite.—Cette quatrième catégorie superstitieuse n'est ordinairement que la part de quelques rares particuliers, qui, par leurs heureux rêves et leurs fréquentes communications avec les génies, deviennent, (comme on dit) des hommes *forts de Médecine*, *Manitowiwok*. Ces prétendus prophètes ou devins se vantent de prédire l'avenir ou de faire trouver ce qui a été perdu, aussi de dire ce qui se passe au loin. Quand un de ces *jongleurs* est engagé pour découvrir ainsi ce qui est caché, il commande qu'on lui dresse une jonglerie, *Kosabatchikewkamik*. En voici le plan : On fixe en terre un certain nombre de petites perches, longues de 6 à 7 pieds, de manière à former un cercle dont le diamètre peut avoir 3 pieds. On entoure et on enveloppe cette charpente avec une grande peau de cuir, en laissant le haut ouvert. Pendant qu'on dresse la tente, le jongleur se fait attacher et enlacer par des cordes de manière à être lié par tout son corps de telle sorte qu'il n'est pas capable de se mouvoir. Ainsi garotté, il se fait jeter dans la jonglerie et on jette avec lui son *chichikwan*, espèce de boule creuse, dans laquelle sont introduites des petites pierres. En fixant un manche à cet instrument, on s'en sert pour battre la mesure, pendant qu'on chante. Le jongleur seul dans la jonglerie et n'étant vu de personne, commence à chanter. Bientôt il lance en dehors de la loge les cordes qui le liaient. Il saisit son *chichikwan*, entonne ses chansons appelle ses génies, des fois l'ours, d'autres fois le loup, etc., etc. Il les fait parler, s'entretient avec eux. Ils lui racontent ce qu'il désire savoir. Par fois il évoquera l'âme de quelque défunt et se fera raconter des nouvelles de l'autre monde. C'est alors surtout qu'il attire l'attention. On lui fait des questions et il tâche d'y répondre de son mieux. Un jour un grand jongleur du fond de sa jonglerie appelait ses *Manitos* de toutes ses forces, mais aucun n'apparaissait. Exaspéré, il s'écrie : " Il doit y avoir ici un *priant* ou quel-

qu'un qui porte un objet de la Religion des Blancs, c'est pour cela que je m'efforce en vain. " En effet, un sauvage, ayant un chapelet, était parmi la foule. On commande de l'éloigner et les génies s'empressent d'arriver. Il est certain que le plus souvent les faits et gestes du jongleur ne sont que des ruses de ventriloquie et de charlatanisme ; mais aussi on ne peut nier que par fois il y a certains faits qu'on ne peut expliquer qu'en y reconnaissant un secours diabolique.

(*A suivre.*)

MADAWASKA.

La lettre que nous sommes si heureux de reproduire ci-dessous, a été évidemment inspirée par une si belle flamme de charité qu'il sera impossible de la lire sans se sentir profondément ému, et sans rougir de sa lâcheté, à la pensée que c'est une jeune religieuse qui l'a écrite, dans son ardent amour pour les membres souffrants de Jésus-Christ.

A la lecture de cette touchante lettre qui ne respire que la plus tendre compassion, l'on sera frappé du dévouement qui l'a inspirée, puisque cette héroïne de la charité, au lieu de se réjouir de voir arriver le jour où elle sera déchargée des soins pénibles qui l'assiégent et la bouleversent, déploie toute l'éloquence de son cœur maternel pour prouver qu'il n'y a pas de justes raisons d'abandonner à leur malheur les tristes victimes de la misère à qui elle prodigue toutes ses affections.

On croit entendre, en lisant cette belle lettre, la voix plaintive et gémissante de la tourterelle dont le lugubre écho retentit sur notre terre, pour inviter les âmes charitables à prêter une oreille attentive à ces accents douloureux, et à ouvrir leurs mains bienfaisantes pour faire couler dans l'hôpital de Madawaska des fleuves de charité.

Cette avocate des pauvres enfants et des infortunés malades est bien obligée de convenir que son Hôtel-Dieu a à lutter contre de grands et nombreux obstacles, mais elle ne les croit pas insurmontables; elle donne d'excellentes raisons qui convaincront tous ceux qui, comme elle, jugent des choses selon les règles que trace la divine Providence, pour le soin des pauvres. Il y a donc, pour les associés de la Propagation de la Foi, les plus solides raisons de prendre part à l'œuvre qui se fait à l'Hôtel-Dieu de Madawaska; et il n'y a pas à douter qu'aucun de ceux qui liront ces Annales ne reculera devant les légers sacrifices qu'il y aurait à faire pour assurer l'existence d'un aussi précieux établissement.

Car il s'agit ici de porter secours à d'infortunés catholiques qui en ont grand besoin, ces catholiques sont de

braves Acadiens dont la foi est proverbiale ; puis les Religieuses qui se sacrifient pour soulager leurs misères spirituelles et corporelles, sont nos bonnes et ferventes Sœurs de l'Hôtel-Dieu de Montréal qui, pour satisfaire à leur besoin d'exercer une plus grande charité, cherchent à l'étranger des misères à secourir, des souffrances à adoucir. Montréal qui tend la main à tant d'étrangers qui viennent implorer son secours, ne saurait montrer de l'indifférence à ces Religieuses sorties de son sein, pour aller publier au loin les œuvres de sa charité et recueillir les bénédictions qui en découlent.

Dans le ferme espoir que cet appel sera entendu et bien compris, nous invitons tous ceux à qui Dieu inspirera le désir de porter secours à l'Hôpital de Madawaska, de vouloir bien déposer leurs dons et offrandes à l'Evêché entre les mains de M. le Chanoine Edm. Moreau.

Puisse ce petit appel être entendu et assurer l'existence de l'Hôtel-Dieu de Madawaska !

Lettre de la Révérende Sœur Maillet R. H. à Monseigneur Bourget.

St. Basile de Madawaska, 18 Septembre 1876.

Monseigneur,

Permettez à la plus indigne de vos enfants, pour qui vous avez toujours été si bon, de venir encore aujourd'hui vous faire part de ses inquiétudes et de ses espérances, de ses joies et de ses douleurs, au sujet de notre chère mission de Madawaska.

Votre Grandeur qui s'est tant intéressée à cette fondation et qui lui porte encore un si vif intérêt me pardonnera la longueur des détails dans lesquels je me permettrai de rentrer ; j'espère d'abord que ces détails ne seront pas inutiles pour éclairer Votre Grandeur sur la position vraie de notre établissement, et ensuite je serai plus tranquille et plus heureuse lorsque j'aurai fait connaître à V. G. tout ce que je pense sur l'avenir de notre mission de Madawaska.

Vous ne sauriez croire, Monseigneur, les chagrins et les angoisses de mon cœur, depuis qu'il est question de décider définitivement, si notre maison de Madawaska sera main-

tenue ou non; la pensée que tous les sacrifices faits par la communauté-mère, les épreuves des sœurs fondatrices de cette mission vont être perdus, qu'il faudra abandonner ces chères enfants que nous instruisons, et ces pauvres malades qui ne peuvent avoir d'autre secours sur la terre que nous, me saigne le cœur, me bouleverse.

Sans les paroles d'encouragement de Votre Grandeur, et sans votre appui moral, je crois que j'aurais défailli.

Quoique pour le moment nous soyons un peu plus calmes, je ne laisse pas que d'apercevoir de loin d'épais nuages annonçant encore quelques tempêtes; mais la pensée que, si Dieu est pour nous, rien au monde ne pourra nous renverser, me ranime, et avec cela, mon courage s'accroît à proportion des difficultés.

J'entends sans cesse répéter par des personnes sages et bien plus prudentes que moi, qu'il y a ici des obstacles insurmontables, et que par conséquent nous ne pourrons jamais subsister.

A ne considérer les choses que sous le point de vue purement humain, je vois aussi beaucoup de difficultés, mais je les envisage autrement.

On dit que le lieu est trop pauvre; à cela je répondrai: c'est vrai, puisque notre chère communauté-mère a été obligée de nous aider beaucoup, et avait même pris la résolution de nous continuer son secours encore quelque temps. Cependant je trouve pour ma part qu'il n'y a pas de mal à souffrir un peu les effets de notre cher vœu de pauvreté que Notre-Seigneur a tant aimé; d'ailleurs je crois que si notre communauté de Montréal nous aide encore quelque temps comme elle l'avait résolu, nous pourrons dans trois ou quatre ans nous soutenir seules, vu les améliorations qui se sont faites depuis trois ans.

Nous serons pauvres longtemps, mais nous imiterons en cela notre Divin Maître, et aussi nos premières Mères qui, pendant si longtemps, eurent à vivre dans la plus grande pauvreté.

On cite aussi l'ingratitude des gens et le peu d'importance que l'on attache à une éducation chrétienne et au bonheur de posséder une maison religieuse; je vois bien cela dans

un grand nombre, mais c'est pour moi un motif encore plus pressant de les aimer davantage et de leur faire du bien. D'ailleurs je les excuse, l'ignorance est en grande partie la cause de tout cela ; je crois, qu'avec la prière, du temps et de la patience, nous parviendrons à obtenir un changement. Il est vrai qu'ils ne mettent pas beaucoup d'émulation à mettre leurs enfants au Couvent ; mais l'ignorance et leur pauvreté qui est grande pour la plupart, font qu'ils craignent de manquer du nécessaire en faisant quelques sacrifices pour nous envoyer leurs enfants ; ils ne comprennent pas assez le danger où ils exposent le salut de ces chers enfants en les envoyant à ces écoles sans Dieu, où le démon déploie toutes ses ruses, pour infiltrer son venin infernal dans ces jeunes cœurs. Etant taxés sans raison pour ces écoles dans lesquelles on s'étudie à éteindre le flambeau de la foi, en défendant de prier et de faire aucun acte de religion ; ces pauvres gens, trop ignorants pour comprendre le danger qui les menace, trouvent pénible de payer pour ces écoles et de ne pas s'en servir ; c'est la raison qu'ils me donnent. Cependant je trouve qu'ils commencent à comprendre un peu plus leurs vrais intérêts et je ne perds nullement confiance qu'un jour et avant longtemps, ils apprécieront le service qu'on leur rend en inculquant dans le cœur de leurs enfants les principes de la vie chrétienne.

Ce second obstable ne m'effraie pas parce qu'il me semble qu'il n'est pas insurmontable, d'ailleurs je serais prête à tous les sacrifices pour procurer à ces pauvres âmes le bonheur d'une vie chrétienne. Si nous n'étions pas si pauvres et si j'étais libre de faire ce que je voudrais pour empêcher le mal que produisent ces écoles diaboliques, je demanderais à ce que l'enseignement des externes fût donné gratuitement. Par ce moyen peut-être parviendrions-nous à faire honte à nos ennemis ; au moins, leur prouverions-nous que c'est moins pour un gain sordide que nous travaillons, que pour gagner des âmes à Notre-Seigneur. Les enfants sont susceptibles du bien, et déjà nous goûtons des consolations en voyant leurs bonnes dispositions.

Un troisième obstacle, Monseigneur, est la difficulté de

nous procurer des sujets. Je vois aussi cela, surtout depuis que notre chère communauté de Montréal paraît disposée à se retirer sous ce rapport. Mais je trouve encore un remède ; de plus, j'ai la ferme persuasion que si Dieu veut la fin, il donnera aussi les moyens. Il y a à peine trois ans que nous sommes ici ; il n'y a rien d'étonnant que nous n'ayions pas encore assez de sujets pour subvenir à nos besoins. A cela je réponds encore qu'il y a lieu d'espérer pour l'avenir ; je puis me tromper, mais je crois apercevoir parmi nos enfants des germes de vocation religieuse, et la pensée que si nous partions, elles seraient exposées à perdre leur vocation faute de moyens et d'éducation, me touche sensiblement.

Si le bon Dieu permet que nous puissions continuer, j'ai la ferme confiance qu'avant longtemps nous pourrons nous pourvoir de sujets.

Un quatrième et bien grand embarras se présente encore, Monseigneur ; ce serait dans le cas, où, n'y ayant qu'un seul prêtre à la paroisse, nous dussions être privées souvent du St. Sacrifice de la Messe et de la Sainte Communion, secours qui nous sont nécessaires pour nous soutenir dans la vie de sacrifices que nous devons mener ici. Nous avons besoin de nous nourrir souvent du Pain des forts, afin de demeurer constamment fidèles à tous nos devoirs. Je conçois que ce point est d'une grande importance, et s'il devait toujours en être ainsi, je dirais comme nos Sœurs, que, comme religieuses nous ne pourrons vivre ainsi. Cependant si nous ne devions, comme je le désire bien, être soumises à ces privations que pendant un certain temps, je ne voudrais pas pour cette raison quitter l'entreprise, car le bon Dieu peut bien permettre ces épreuves et privations, pour nous rendre plus ferventes et nous faire apprécier davantage tous les secours spirituels que nous donnent nos saintes règles. J'attendrais donc en patience le moment voulu par la Divine Providence, qui, comme une bonne Mère, veille sur nous avec tant de soin.

A présent, vous ayant dit tout ce que j'avais sur le cœur, que Votre Grandeur daigne me pardonner de venir ainsi occuper vos précieux moments ; mais, dans la circonstance

présente, je me permettrai de vous adresser les paroles des Apôtres au Divin Maître. "A qui irai-je, si ce n'est à vous," Monseigneur, puisque partout l'on ne voit que des obstacles insurmontables, pour une œuvre à laquelle je tiens tant. Je vous avoue franchement que bien souvent je demande à Notre Seigneur de me rendre plus indifférente sous ce rapport, ce que je n'obtiens pas, puisque plus que jamais je voudrais faire l'impossible pour la soutenir. Si j'avais plusieurs vies, je serais heureuse de les offrir pour obtenir le salut de tant de pauvres âmes. Je vous dirai ici un marché que je fais avec Notre Seigneur, mais, je crains fort de ne pas être exaucé; je demande souvent à ce bon Maître que, dans le cas où notre fondation ne se soutiendrait pas, de me faire, au moins. la grâce de mourir au lieu du sacrifice, lui offrant, malgré mon indignité, ma vie en compensation du bien que je désirerais que nous fissions ici. Malgré tout ce que je ressens par rapport à notre chère fondation, je suis dans une paix parfaite, sachant que les décisions de Votre Grandeur, quelles qu'elles puissent être, seront l'expression de la Volonté Divine, Je ne veux pas demeurer ici une seule minute contre cette même volonté; mais avant que rien ne fût décidé j'éprouvais un besoin irrésistible de vous écrire encore une fois.

Le nombre des enfants n'est pas encore bien grand, mais j'en attends encore un bon nombre.

Les pauvres malades continuent toujours à venir chercher des remèdes; nous en avons toujours quelques-uns habituellement dans notre petite salle, de sorte que chaque jour je vois la réalisation des paroles que vous m'adressâtes avant mon départ en voyant combien il m'en coûtait de quitter mes chers malades que j'aimais tant. Vous me disiez: "Allez, ma sœur, vous aurez toujours des pauvres avec vous." En effet nous en avons continuellement. En vous exprimant une fois de plus ma sincère gratitude pour le vif intérêt que vous nous portez ainsi qu'à nos pauvres Acadiens, veuillez accepter les vœux que nous adressons au Ciel pour votre conservation.

Que Votre Grandeur me permette de solliciter encore une bénédiction toute particulière sur le petit Noviciat, que je désire voir bien fervent; je n'oublie pas non plus toute notre chère petite communauté, nos pauvres malades et nos chères petites enfants.

Me recommandant instamment à vos saintes prières, j'ose me souscrire, Monseigneur,

De Votre Grandeur,

La très humble et obéissante fille,

SR MAILLET, R. H., de St. Joseph.

CONSTANTINOPLE.

LA PERSÉCUTION DES ARMÉNIENS CATHOLIQUES.

Dans notre dernier numéro, nous apprenions à nos lecteurs que Mgr. Hassoun, Patriarche de Constantinople, exilé depuis quatre ans, venait de rentrer dans son diocèse.

C'était à l'occasion de l'avènement d'un nouveau Sultan, Mourad, que sa Béatitude avait cru pouvoir, sans autorisation officielle, revenir au milieu de son troupeau, et nous disions les chances qu'avait Mrg. Hassoun, sous le nouveau gouvernement, d'être toléré sur le sol de sa patrie.

Mais depuis la publication de notre dernier numéro, le Sultan Mourad, après un règne éphémère de trois mois, a été déposé et remplacé par un de ses frères qui a été proclamé sous le nom d'Abd ul-Hamid II.

La lettre suivante de Constantinople, en date du 12 Septembre 1876, nous montre ce que les catholiques peuvent attendre de ce nouveau gouvernement, et quelle est la disposition des esprits, dans l'empire, à l'égard des catholiques.

I

A l'occasion de l'avénement d'Abd-ul-Hamid II, la communauté arméno catholique a fait de nouvelles démarches auprès du ministre des affaires étrangères, Safvef pacha, dans le but d'obtenir que S. B. Mgr Hassoun et les notables puissent, comme les chefs religieux et les notables des autres communautés, se présenter au nouveau sultan.

Le grand vizir Mehmed-Ruchdi pacha, consulté par Safvef pacha, n'a pas donné son consentement. En vain le ministre des affaires étrangères lui fit-il observer qu'il serait temps de mettre fin au scandale répété depuis plusieurs années de présenter au sultan, comme le patriarche catholique, un pseudo-évêque excommunié, le néo-schismatique Kupélian ; que d'ailleurs la secte des Kupélianistes pouvait être considérée comme éteinte et dissoute ; et que la réception du vrai clergé catholique par le nouveau sultan produirait un excellent effet sur les populations catholiques de la Bosnie et de l'Herzégovine qui, au milieu de la confla-

gration générale, montrent à l'autorité du sultan une soumission et un dévoûment exemplaires. Pour toute réponse, le grand vizir a enjoint au ministre des affaires étrangères d'appliquer aux Arméniens le *bouyroultou* (rescrit viziriel) de feu Hussein-Avni pacha, qui reconnaît les Kupélianistes seuls pour vrais catholiques.

En conséquence, Kupélian fut officiellement invité, ainsi que les autres patriarches, à se rendre, avec ses prêtres et ses notables, au palais impérial, le lundi 4 septembre, pour offrir à Sa Majesté les félicitations d'usage, au nom de tous les rites catholiques de la Turquie. Mais, comme la secte néo-schismatique est divisée en deux groupes irréconciliables, Kupélian ne put se faire accompagner que de trois ecclésiastiques de son parti ; l'un des trois était le fameux Enfiedjian. Le 7 septembre, jour de l'investiture militaire du sultan, Kupélian se trouvait, sur invitation officielle, avec les autres patriarches qui, au passage d'Abd-ul-Hamid, ont fait réciter par les élèves de leurs écoles des hymnes en son honneur. Ainsi, une fois de plus, le gouvernement turc a manqué au respect dû à la catholicité et a méconnu ses propres intérêts en s'aliénant, par un déni de justice, les catholiques de l'empire.

Conformément à la teneur du bouyroultou de Hussein-Avni pacha, les bureaux de la Sublime Porte obligent les Arméniens catholiques à se présenter au pseudo-patriarcat de Kupélian pour les affaires mixtes. Les catholiques demandent à être renvoyés à leurs propres chancelleries ; mais on leur répond que les " Hassounistes " ne constituent point une communauté légale. Les catholiques préfèrent laisser en souffrance leurs affaires plutôt que de reconnaître la juridiction du pseudo-patriarche.

II

Dans les provinces, les Arméniens catholiques sont partout victimes du même système d'oppression. Il est douloureux de voir certains journaux catholiques continuer encore, dans le but de combattre le panslavisme, à faire l'apologie du gouvernement turc. On ne saurait rendre un plus mauvais service à la cause du catholicisme en

Turquie. S'il est juste de combattre l'envahissement du panslavisme, il n'est point permis, pour cela, de justifier les crimes du gouvernement turc.

L'église arménienne catholique de Gorzoul (diocèse d'Artvin) a été dévalisée par les bachi-bouzouks. Le ciboire contenant les saintes hosties a disparu. Un des bandits vient d'être arrêté et traduit devant le gouverneur d'Olti, chef-lieu du district. Le vicaire patriarcal et les notables d'Artvin ont été invités à se présenter à Olti ; mais, en même temps, ils étaient secrètement prévenus qu'ils n'arriveraient pas sains et saufs. Ce n'étaient point de vaines menaces. Au même moment, les bachi-bouzouks tuaient, à peu de distance d'Artvin, quatre ou cinq négociants arméniens catholiques pour leur enlever quelques milliers de francs. On a compris que les autorités étaient de connivence avec les bachi-bouzouks, et l'on s'est abstenu de toute réclamation.

A Kars (Arménie), les *redifs* ou réservistes musulmans ont envahi, le 16 août dernier, au milieu de la nuit, la maison de M. Paul Bendighian, curé arménien catholique. Ils étaient au nombre de vingt. Les uns ont roulé le curé dans la couverture de son lit afin d'étouffer ses cris, tandis que les autres pillaient la maison : calice, ciboire, ostensoir, encensoir, tout a été emporté. Le pillage accompli, les brigands se sont retirés. M. Bendighian s'est traîné à demi-mort vers la corde de la cloche pour appeler du secours. L'autorité fit d'abord semblant de s'émouvoir de cet attentat ; mais on ne tarda pas à comprendre que le mudir (sous-gouverneur) y avait mis la main ; et, là encore il a fallu renoncer à toute réclamation.

Le mudir de Zeytoun, près de Marasch, a égorgé son domestique, un Arménien catholique, après lui avoir fait subir toutes sortes de tortures. C'est ainsi qu'il lui a introduit de longues aiguilles entre les chairs et les ongles des doigts pour le forcer de dire s'il connaissait l'auteur d'un vol commis dans la maison. Il l'a ensuite suspendu par les pieds, dans l'écurie, de façon que la tête effleurât le sol. Puis, à l'aide d'une corde, il donnait au corps du patient un mouvement oscillatoire qui déchirait horrible-

ment le visage et la tête. Tous ces faits ont été constatés par les dépositions des domestiques et des voisins musulmans du mudir et par l'inspection médicale. La population arménienne de Zeytoun s'est justement indignée de ces actes d'atrocité et de l'incurie du gouverneur de Marasch. Cependant l'argent a joué son rôle, et, au lieu de faire justice du mudir, le gouverneur a dénoncé à la Sublime Porte la population de Zeytoun comme ayant pris une attitude semblable à celle des Bulgares. Sur l'ordre du grand vizir, un certain nombre de notables de Zeytoun ont été envoyés mains et pieds liés à Constantinople et incarcérés.

A Biredjik, près d'Alep, les réservistes avaient commis des actes d'indiscipline : ils avaient pillé le bazar, frappé les chrétiens, insulté les femmes, et proféré des menaces de mort. Les vicaires des trois patriarcats, grec, grégorien et arménien catholique, avaient télégraphié au grand vizir en le priant d'aviser aux moyens de protéger la population chrétienne. Le grand vizir ordonna au gouverneur d'Alep de se rendre sur les lieux. Le gouverneur de Biredjik, irrité du recours des chefs des communautés chrétiennes à Stamboul, réussit à gagner le gouverneur d'Alep, lequel, arrivé à Biredjik, trouva qu'il n'y avait pas matière à enquête : les menaces n'avaient existé que dans l'imagination des trois vicaires, et les réservistes n'avaient commis aucun acte d'indiscipline.

Il obligea, en conséquence, les trois vicaires de se rétracter. Ils durent signer une formule longuement rédigée, qui fut transmise télégraphiquement au grand vizir. Celui-ci l'a fait immédiatement publier dans les journaux turcs sous le titre " officiel ". Les Turcs de Biredjik avaient déclaré nettement aux chrétiens qu'ils paieraient de leur vie un refus de rétractation. C'est donc sous la menace d'un massacre semblable à celui de la Bulgarie, que les vicaires des trois patriarcats ont signé et expédié le télégramme adressé au grand vizir.

Les deux derniers courriers d'Alep, de Mardin, de Diarbekir, de Marasch, etc., annoncent que les Turcs déclarent dans les bazars que, si le gouvernement appelle le troisième ban des réservistes, ils partiront ; mais, avant de quitter

leurs foyers, ils mettront à mort tous les chrétiens de l'Anatolie pour ne point leur livrer leur pays et leurs familles. Un langage identique, tenu en même temps par les Turcs de contrées distantes, les unes des autres, de cinq, six, dix journées, peut donner la mesure du fanatisme dont la population musulmane est animée sur toute l'étendue de l'empire.

Les lettres arrivées par le dernier courrier d'Anatolie relatent des actes de barbarie commis par les réservistes du deuxième ban. Le 21 août dernier, des soldats turcs de la réserve de Kaysery, au nombre de 250, étaient de passage à Sari-Hamza, village situé près de Gosgath et habité par des Turcs et des Arméniens grégoriens. Ils furent logés dans les maisons arméniennes où on leur donna tout ce qu'ils demandèrent, volaille, fruits, eau-de-vie, miel, etc. Ils se répandirent ensuite dans les rues, et, guidés par des femmes musulmanes, ils s'emparèrent des filles et des garçons arméniens et les outragèrent. Plusieurs des victimes en sont mortes. Le recours des pères de famille auprès du gouverneur est resté sans aucun effet. Ils durent même, devant les soldats turcs qui menaçaient de les massacrer, abandonner leurs familles et fuir dans les montagnes.

Près de Kaysery, les réservistes turcs ont pillé un village. Quelques-uns d'entre eux pénétrèrent dans une maison arménienne, et après avoir garrotté le mari, ils enlevèrent la femme, nouvelle mariée, âgée de quatorze ans. Le lendemain matin, le cadavre de la jeune épouse a été trouvé par son mari, au bas de la rivière qui traverse le village. La tête était fendue en deux.

Le récit des atrocités commises par les soldats turcs dans les villages chrétiens de l'Anatolie serait interminable. Les faits barbares que j'ai exposés plus haut ont été publiés, avec tous leurs détails horribles, dans les journaux arméniens de Constantinople. La Sublime Porte ne s'en est pas émue.

Si de telles choses se passent en Anatolie, parmi des populations paisibles et inoffensives, que ne se fait-il pas en Bulgarie ? Récemment encore, les bachi-bouzouks ont commis des atrocités inouïes à Sélir, à Bela, à Yenikeny, à

Kravenik et à Batoscero, du côté du district de Widin ; les gendarmes ont pris part au pillage, au viol, etc. Le gouverneur de Selir, Deli-Nedjib, a été élevé en dignité pour ces faits. De même, les mudirs et les moutassarifs, qui se sont signalés dans les horreurs commises en Bulgarie, ont été décorés ou promus en grade. Il ne faut pas se faire d'illusion, c'est la destruction de l'élément chrétien, surtout en Roumélie, qu'on a en vue. Le gouvernement central a excité avec préméditation le fanatisme des masses musulmanes, et le résultat de ces manœuvres ne pouvait être autre.

III

Il est donc regrettable de voir les journaux catholiques atténuer et presque justifier ces atrocités. Est-il nécessaire de justifier le brigand pour condamner l'assassin ? Est-il juste de défendre Mahomet pour combattre Photius ? Est-il permis, pour parer aux progrès de l'influence russe, de soutenir ou de disculper le fanatisme islamique ? Les conséquences d'un pareil langage, d'une pareille conduite, seront funestes au catholicisme ; mais on ne sera plus en état de les réparer.

Si l'on veut arriver à une solution pratique et acceptable de la question d'Orient, il faut que toute la presse catholique réclame, non seulement pour les provinces de la Roumélie, mais encore pour celles de l'Anatolie, l'application du Règlement du Liban. Le gouvernement turc ne peut pas dire que ce système est contraire au Coran, car il l'a déjà adopté. L'expérience aussi a montré qu'il est le meilleur qu'on doive adopter en Turquie.

Avant l'application de ce Règlement, lorsque le Liban était gouverné par des kayevrostams turcs, il ne se passait pas deux ans sans que des troubles et même des massacres n'eussent lieu. Depuis que le Règlement du Liban est en vigueur, tout s'est calmé, et des races, en lutte depuis des années, vivent en parfait accord. Le Liban compte plus de races et de religions qu'aucune autre province de l'empire ottoman.

Sous le Règlement du Liban, la Sublime Porte ne pourrait plus fomenter, suivant son habitude séculaire, les rancunes entre les différentes populations chrétiennes, comme elle l'a fait entre les Grecs et les Bulgares, entre les Grégoriens et entre les Arméniens catholiques eux-mêmes. C'est le fort de la politique ottomane de semer la discorde parmi les communautés chrétiennes, afin de les affaiblir les unes par les autres. Comme tout est centralisé à la Sublime Porte, cette tactique est suivie avec une habileté qu'on chercherait vainement dans les cabinets européens. Les troubles et les massacres du Liban étaient dus exclusivement aux menées des gouverneurs de Beyrouth et de Damas, qui exécutaient les instructions de la Sublime Porte. Une fois émancipé, en vertu de son Règlement, de cette influence pernicieuse, le Liban retrouva la concorde, autant qu'elle est possible dans la Montagne.

Un résultat semblable et même meilleur serait obtenu dans toutes lès provinces de l'empire turc où le Règlement du Liban, *mutatis mutandis*, serait sincèrement appliqué Les influences étrangères ne trouveraient également plus de prétexte pour exciter les populations à la révolte. Mais si, cette fois encore, le sort des chrétiens n'est pas amélioré de fait, les insurrections seront renouvelées systématiquement. Si l'Anatolie avait, comme la Bosnie et l'Herzégovine, un Monténégro ou une Serbie pour voisin, elle se serait déjà plusieurs fois révoltée contre l'abominable administration des gouverneurs turcs, sans avoir besoin d'une excitation étrangère.

OCÉANIE CENTRALE.

UN ATTENTAT CONTRE LES MISSIONNAIRES.

Le R. P. A. Ollivaux, missionnaire à Wallis, écrit d'Uvea, le 12 mai 1876, au T.-R. P. Supérieur général de la Société de Marie :

Dans la dernière lettre que j'avais le bonheur de vous écrire, je vous annonçais que Mgr Bataillon venait de profiter du navire *La Reconnaissance* pour se rendre à Futuna, accompagné du R. P. Padel. Sa Grandeur était impatiente d'aller présider, dans cette île, les exercices du Jubilé. Permettez-moi de vous donner aujourd'hui quelques détails sur un triste événement qui a jeté Futuna dans la consternation.

Mgr Bataillon résidait depuis deux mois et demi dans cette île, et les exercices du Jubilé de la paroisse de Saint-Joseph touchaient à leur fin, lorsqu'un blanc, nommé Proctor, résolut de mettre à exécution un odieux dessein.

Cet homme, originaire de la Louisiane, aurait servi comme officier sous les ordres du général Beauregard. Blessé pendant la guerre de Sécession, il était venu essayer du commerce dans nos îles. Après avoir acquis quelques propriétés aux Fidji, il avait établi, depuis quelques mois, une maison de commerce à Uvea, et une autre à Futuna. Dans cette dernière île, Proctor avait été admirablement reçu par les missionnaires. Sur la présentation d'une lettre jadis délivrée par Mgr Odin, alors archevêque de la Nouvelle-Orléans, le P. Quiblier lui avait témoigné une grande sympathie, et lui avait même donné l'hospitalité.

Malheureusement, son commerce ne réussit pas, surtout à Uvea, où il avait à lutter contre des concurrents plus habiles. Il attribua cet insuccès à l'indifférence des missionnaires, et conçut, contre eux et Mgr Bataillon, une haine implacable.

Il arriva, dans ces dispositions, à Uvea pendant la semaine sainte. Il eut plusieurs entretiens avec un nommé Smith, autre Américain, résidant dans cette île depuis dix-huit ans comme agent de commerce d'une maison allemande. Ce Smith était aigri lui-même par la prospérité de la maison fondée par M. Wattson, qui, persuadé que des agents

naturels attiraient plus de confiance que des étrangers, avait pour employés des indigènes choisis dans les écoles.

Smith ne manqua pas de débiter à Proctor les propos les plus odieux contre Mgr Bataillon et les missionnaires ; et la calomnie ne tarda pas à produire ses fruits.

Un jour, Proctor se rend comme un furieux au presbytère de Mataotu, où il insulte le P. Bouzigue, puis il s'embarque pour Futuna, proférant des menaces de mort contre l'évêque et les missionnaires. Arrivé à Futuna, il tient les discours les plus étranges. Il appelle Mgr Bataillon et les missionnaires les balayures de la France, se dit l'homme le plus illustre et le plus recommandable du monde, exhorte les gens à le choisir pour roi, leur promettant monts et merveilles s'ils s'attachent à lui et les menaçant de la mort s'ils osent lui faire la moindre résistance. Il leur annonce qu'un navire, monté par trois cents hommes et muni de toute espèce d'armes, va bientôt arriver à Futuna pour se mettre à ses ordres.

Ces propos et ces actes sont portés à la connaissance de Mgr Bataillon qui exhorte la population à ne pas se laisser émouvoir, mais à continuer paisiblement les pieux exercices du jubilé.

Les choses en étaient là, lorsque, le vendredi 21 avril, vers cinq heures et demie du soir, Proctor se rend au presbytère de Saint-Joseph. Il était vêtu de ses plus beaux habits, portait fièrement sur sa poitrine et pour la première fois depuis son arrivée dans l'île une médaille de sauvetage, qu'il avait autrefois reçue du gouvernement anglais. Il prétendait sans doute, par là, en imposer à la population. Il était armé de deux revolvers chargés, à six coups chacun, et d'une canne à épée cachée sous ses vêtements. Il regarde d'abord dans la chambre de Mgr Bataillon, puis dans celle du P. Quiblier ; les voyant désertes l'une et l'autre, il attend dans la cour la fin de l'exercice.

Le P. Quiblier se présente le premier. Aussitôt Proctor s'élance sur lui et le frappe d'un coup de poing. Saisi à l'instant même par un vigoureux Futunien, Proctor tire avec beaucoup de difficultés de sa poche un revolver et cherche à mettre le missionnaire en joue : deux fois il

presse la détente, et les amorces seules éclatent sans que la poudre prenne feu. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les quatre cartouches qui restaient intactes ont toutes donné leur balle lorsqu'on a voulu décharger l'arme.

Aussitôt, une troupe de Futuniens se jettent sur Proctor et le frappent à coups de poings et à coups de pieds avec une telle vigueur qu'ils allaient le tuer si Mgr Bataillon et les Pères ne leur eussent imposé l'ordre de s'arrêter.

Comme le délit était flagrant, le roi et les chefs de Futuna condamnèrent Proctor à être fusillé. Mgr le vicaire apostolique dut employer toute son influence pour empêcher l'exécution de la sentence. On se contenta de mettre le coupable aux fers jusqu'à l'arrivée d'un navire de guerre.

Ce malheureux a déclaré qu'il avait surtout été poussé à commettre ce crime par les rapports que les blancs d'Uvea lui avaient faits contre Mgr Bataillon et ses missionnaires.

A quelques jours de là, le *Johe Cesar*, navire de commerce allemand, ramenait sain et sauf à Uvea notre pasteur vénéré. Inutile de vous dépeindre la consternation causée par l'attentat commis à Futuna. Aussi, depuis le retour de leur évêque, les Wallisiens redoublent de témoignages d'amour et de dévouement envers lui.

Deux jours après l'entrée du *Johe Cesar*, la reine et tous les principaux chefs de l'île d'Uvea se réunissaient en conseil, et, après une longue délibération, prononçaient à l'unanimité une sentence d'exil contre Smith, sous l'inculpation d'avoir :

1o. Coopéré, au moins par ses calomnies à l'attentat commis à Futuna ;

2o. Fait des actes nombreux d'insubordination contre le gouvernement d'Uvea et nui à son autorité en maintes circonstances, par ses propos dénigrants ;

3o. Tenu habituellement, avec certains indigènes, les conversations les plus affreuses, et s'être permis certains actes immoraux très-dangereux pour la population, tels que l'exhibition de gravures obscènes ;

4o. Proféré habituellement les propos les plus infâmes contre l'autorité religieuse du pays.

Les preuves à l'appui de ces inculpations étaient on ne peut plus notoires. La sentence a été communiquée à Smith en bonne et due forme, et, dans deux jours, le *Johe Cesar* doit l'emmener à Apia.

MADURE.

LA STATION DE VELLOUR.

On nous communique la lettre suivante, adressée par le R. P. Trincal, de la Compagnie de Jésus, au R. P. Barbier, supérieur de la mission du Maduré. Elle est datée de Vellour, 31 juillet 1876.

Avant 1865, il n'y avait pas un seul chrétien à Vellour et dans toute la contrée environnante. A cette époque, un jeune homme de ce village, ayant eu quelque désagrément avec sa famille, s'en alla chercher fortune à Maduré. Il se présenta à mon catéchuménat et s'y montra fort assidu et plein de zèle pour apprendre les prières. Je l'engageai comme jardinier, et, un mois après, je le baptisai sous le nom de *Saverimoudou* (Xavier).

Au bout d'une année passée à mon service, il voulut retourner dans son village. Je le vis partir à regret, car je craignais que, au milieu d'une atmosphère toute païenne, il ne redevînt païen. Sans nouvelles de lui pendant quatre ans, je le croyais tout à fait perdu. Mais un soir, tandis que je cheminais de Maduré à Virdupatty, je le vis tout à coup se jeter à mes pieds. Il m'annonça qu'il avait déterminé un grand nombre de familles de son village et de sa caste à recevoir le baptême. Je l'invitai à m'amener les chefs de famille à Virdupatty. Ils y vinrent tous, et, comme je les trouvais dans de bonnes dispositions, il fut arrêté que, pendant que j'irais visiter une chrétienté située à 40 kilomètres de Vellour, ils me construiraient un abri dans leur village.

Mes nouveaux catéchumènes étaient tous de pauvres parias, cultivateurs des champs d'autrui, n'ayant pas en propriété un pouce de terrain. De retour dans leur village, ils se hâtèrent de se procurer quelques bambous et quelques feuilles de palmier, et de me construire le logement convenu au milieu de l'unique place de leur quartier. Mais, à peine la besogne était elle terminée que tous les propriétaires de Vellour, le maire en tête, se portent sur la place, démolissent la construction de fond en comble et en dispersent les débris. De plus, ils signifient à mes gens qu'ils ne souffriront jamais qu'ils se fassent chrétiens,

et que, s'ils osent persister dans leur intention, ils devront tous quitter le village.

Sous le gouvernement anglais, nous n'avions pas à tenir compte de ces menaces. A ma réquisition, la police se porta quatre fois sur les lieux pour constater l'existence d'un fait qui, cependant, s'était passé en plein midi, et quatre fois, bien payée par les coupables, elle rapporta qu'il n'y avait pas lieu à poursuites. Je fus donc obligé d'aller moi-même à Maduré plaider ma cause devant le premier magistrat. En dépit de l'argent répandu à profusion par les accusés, ils furent, au nombre de quarante-huit, condamnés à une forte amende. Néanmoins, *tout en* nous rendant justice, le magistrat nous défendit de rien construire sur la dite place publique.

Que faire ? J'aurais donné alors cent fois la valeur d'un local quelconque que je ne l'aurais pas obtenu. Je me rendis au village, sans y avoir un endroit où poser le pied. Mes pauvres catéchumènes me montrèrent leurs demeures. Rien que je puisse accepter. Enfin, derrière leurs chaumières, je découvre un petit espace de terrain où ils jetaient leurs balayures. N'ayant pas à choisir, je leur dis : "—Nettoyez cela et construisez-y un petit oratoire." En partant, je leur laissai deux catéchistes. C'était le 15 juillet 1870.

Le 30 du même mois, dans la soirée, je revins à Vellour. Le terrain était déblayé, et une foule d'hommes, de femmes et d'enfants s'y pressaient, plus joyeux que s'ils eussent été sous les lambris dorés d'un palais. Le lendemain, au point du jour, je célébrai le sacrifice de la messe, en plein air, devant cette foule ravie d'un spectacle si nouveau pour elle. J'administrai ensuite le baptême à 221 catéchumènes.

Ces bons néophytes n'étaient pas au bout de leurs épreuves. Tous les propriétaires se coalisèrent pour leur refuser du travail, de sorte que, pendant plus d'une année, ils furent obligés, hommes et femmes, d'en aller demander dans les villages voisins. Loin de s'attrister de ce contre-temps, ils rentraient tous les soirs joyeux dans leur village, portant sur la tête le grain reçu en salaire et répétant les chants religieux composés par l'un d'entre eux. Quelquefois, tous ne trouvaient pas du travail, et ceux qui revenaient

les mains vides chantaient comme les autres; pour ne pas laisser paraître leur désappointement, ils portaient du sable en guise de grain.

Dieu ne pouvait manquer de bénir une si longue épreuve supportée avec tant de courage. Les propriétaires se relâchèrent peu à peu de leur animosité et redonnèrent du travail à nos parias, qui, depuis lors, n'en ont plus manqué.

C'est dans l'humble réduit où elle reçut le baptême que, pendant quatre ans, cette nouvelle chrétienté se réunit; c'est là qu'elle s'accrut jusqu'au nombre de quatre cents âmes. Enfin, la Providence me mit en mains les fonds nécessaires pour acheter un emplacement convenable et bâtir une église. Elle a été terminée le 29 août 1874, et, le lendemain, le R. P. Labarthère, venu tout exprès de Maduré, y célébrait la première messe. Elle est la plus belle des églises de mon district, comme Vellour en est la plus florissante chrétienté.

Laissez-moi vous raconter deux traits caractéristiques de la foi de ces néophytes :

Il y a quelques jours, un petit berger de douze ans conduisit ses brebis plus loin que de coutume, jusqu'à un bois d'épines où il n'était jamais allé. En y arrivant, il vit un groupe de païens qui se préparaient à faire un sacrifice à une idole érigée dans le plus sombre endroit de la forêt, au milieu d'une enceinte fermée par un petit mur de terre. Attiré par la curiosité, l'enfant s'approche du mur et cherche à voir ce qui se passe dans l'intérieur de l'enceinte. Aussitôt les gens du groupe lui crient :

" — Prends garde, malheureux ; n'approche pas davantage ou tu es mort. "

Les païens hindous croient que personne, à l'exception des *poussari* (prêtres), ne peut, sous peine de tomber raide mort, mettre le pied dans l'enceinte réservée à certaines idoles. Cette croyance date, je pense, de la mort d'Osa, car, plus j'étudie les rites, observances et superstitions païennes de l'Inde, plus je me confirme dans l'opinion qu'ils y ont été apportés par les Juifs, lors de la captivité de Babylone.

" — Oh ! oh ! répondit l'enfant, votre *sâmi* est-il donc si terrible ? Pour vous prouver que je n'en ai pas peur, voyez."

Et il saute dans l'enceinte, gambade trois ou quatre fois

autour de l'idole, puis vient se placer avec fierté devant le groupe stupéfait.

"— Que vous êtes fous, leur dit-il, de croire que cette pierre peut donner la mort! Si vous me dites que ce n'est pas la pierre, mais le sâmi qui l'habite qui est à craindre, sachez que le sâmi n'est qu'un *passâstou* (démon); je ne redoute pas plus l'un que l'autre. Me le permettez-vous? j'emporterai moi-même toutes les pièces de monnaie que j'ai vues aux pieds de ce sâmi.

"— Pour le coup, dit le chef, nous te le permettons; mais, tant pis pour toi s'il t'arrive malheur."

L'enfant fait le signe de la croix, franchit de nouveau le mur, ramasse, sans en laisser une seule, les pièces de monnaie et se sauve à toutes jambes. On peut s'imaginer avec quelle joie il raconta son aventure au village.

L'année dernière, un nommé Aroulapen labourait à la journée, avec plusieurs autres cultivateurs, un vaste champ que le propriétaire lui-même ensemençait. Au milieu du champ s'élevait une pierre qui paraissait se trouver là de temps immémorial. Tout autour, un espace considérable de terrain, de très-bon fonds, était laissé sans culture.

"— Pourquoi cet espace inculte? dit Aroulapen au maître du champ.

"— Garde-toi d'y toucher, et n'approche pas de la pierre; il y a là un très-méchant sâmi qui pourrait te faire quelque mauvais coup.

"— Cependant, cela gâte votre belle propriété. Est ce que cette pierre ne serait pas aussi bien là-bas, sur ce tertre, où elle ne gênerait personne? Si vous me donnez une roupie, je me charge de la transporter. Quant au malheur que vous appréhendez, vous pouvez être tranquille.

"— Je te donne la roupie bien volontiers; mais je ne réponds pas de ce qui pourra t'arriver."

Le lendemain, Aroulapen revint au champ accompagné de son beau-fils. Ils se mirent aussitôt en devoir de renverser la pierre et de la faire rouler au lieu convenu. Les autres ouvriers furent si épouvantés qu'ils prirent tous la fuite et se tinrent à distance tout le temps de l'opération. Après que le champ eut été débarrassé de la pierre magique, personne même n'osa ni le labourer, ni l'ensemencer. Ce fut Aroulapen qui s'en chargea, à condition de garder pour lui toute la récolte de la première année. "— Dieu veuille, dit-il en racontant son histoire, que, cette année encore, ces bons païens aient peur d'ensemencer eux-mêmes ce terrain!"

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Etablie dans le Diocèse de Montréal, par Monseigneur Lartigue, est la plus ancienne de toutes les œuvres du Diocèse.

Le 9 Octobre 1835, le premier Titulaire de l'Eglise de Montréal avait demandé au Souverain Pontife le *pouvoir* d'ériger une association sous le titre d'Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les *privilèges et Indulgences* accordés à l'Association de Lyon pour le même but. Le 7 Janvier 1836, Grégoire XVI l'accorda par la S. C. de la Propagande : *Pro gratiâ juxta petita* ; [illegible].

Enfin, le Mandement d'érection fut publié le 18 Avril 1836.

Cette Association prit, en naissant, un accroissement qui fit voir tout d'abord et l'appel chaleureux de l'Evêque Titulaire, et la coopération ardente et fidèle des Diocésains. Pendant plusieurs années, elle subsista vivant de sa propre vie dans le Diocèse et faisant les œuvres qu'avaient en vue ses fondateurs. Elle venait en aide aux missions et paroisses pauvres, elle contribuait à l'érection ou à l'achèvement des Eglises ou Chapelles et fournissait une subvention convenable aux prêtres pour accomplir dignement les fonctions dont ils étaient revêtus. Plusieurs années après sa fondation, les Directeurs du conseil central de Lyon, appréciant les résultats de cette Association modelée sur la leur, et jouissant des indulgences accordées alors par le Souverain Pontife, telles que mentionnées dans le Mandement de l'érection par Mgr. Lartigue, supplièrent à plusieurs reprises Mgr. Bourget de s'unir à la direction du conseil central de Lyon. Sans vouloir prétendre que cette union donnerait à l'Association de Montréal de nouvelles faveurs ou indulgences, ils représentaient que les Associations particulières, réunies toutes en une seule, auraient davantage le cachet de catholicité qu'ont les œuvres générales de l'Eglise. Ils représentaient de plus que la publication des Annales de l'œuvre toute entière serait plus facile et d'un intérêt plus grand. Mgr. Bourget consentit à mettre son association sous la direction générale des conseils centraux de Lyon et de Paris.

Les aumônes recueillies dans ce Diocèse depuis longtemps et qui jusqu'alors avaient été reparties suivant les intentions de l'Ordinaire seul, furent pour la première fois transmises à Lyon, qui accordait une part de la caisse générale, devant être distribuée encore à la volonté du même Ordinaire. Quelquefois la destination des aumônes du Diocèse était faite avant même la perception du revenu

de l'œuvre, par le conseil central. Ainsi une année, l'argent collecté dans le Diocèse de Montréal fut envoyé à l'Évêque de Buffalo suivant l'ordre de Lyon. On comprend facilement que dans l'organisation générale, il peut se rencontrer des intérêts [illegible] qui sont oubliés, quand au lieu d'être en règle générale, ils ne sont qu'à de rares exceptions. C'est à chaque Évêque à voir ce qui serait le plus avantageux dans la perception et la distribution des aumônes, en soumettant cependant leurs vues aux conseils centraux de Paris et de Lyon. Généralement ces conseils s'empressent d'accueillir les représentations des Évêques. C'est ainsi que la représentation de l'Archevêque de Québec fut favorablement accueillie; il demandait que l'argent ne fût pas envoyé à Lyon, mais réservé pour les œuvres diocésaines, en union cependant pour les Annales et la direction générale de Lyon. Le tout fut accordé, moyennant une allocation par le bureau de Québec, pour quelques missionnaires dans notre Puissance. Comme cette faveur paraissait désirable pour le Diocèse de Montréal, elle fut instamment demandée. Ne recevant aucune réponse favorable, l'Évêque de Montréal, tout en regrettant cette séparation, remit l'œuvre de la Propagation de la Foi sur son ancien pied d'existence dans son Diocèse, en laissant aux soins de ses propres missions. L'œuvre, cependant, toutefois, jouit des mêmes privilèges signalés par Mgr. Lartigue, [illegible] d'hui encore remplit également son but, en priant pour les missions en général, et en venant en aide à l'intention du [illegible] teurs, qui sont dans ce Diocèse.

Cependant quoiqu'elle n'ait pas contribué [illegible] avec Lyon au soutien des missions du Témiscamingue et [illegible], elle n'a pas cessé de regarder comme siennes les missions de l'Orégon et l'établissement des Sœurs de Charité au Chili. Les nombreux enfants qu'elle a dans ces contrées savent tout ce qu'ils doivent à la généreuse sympathie de leurs frères de Montréal, ainsi que ceux du Nord-Ouest et ceux qui sont disséminés sur la frontière américaine.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTRÉAL.

QUARANTE-TROISIÈME NUMÉRO, DÉCEMBRE 1876.

SOMMAIRE.

PAGES.

L'ÉCHO DU NORD-OUEST (suite et fin.) 171
ŒUVRE DE BETHLÉEM 182
UNIVERSITÉ DE ST. JOSEPH à Beyrouth 193
MÉMORIAL NÉCROLOGIQUE.—Sœur Gosselin.—M. J. B. Langlois. 197

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1876

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

DÉCEMBRE 1876.

QUARANTE-TROISIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1876

Permis d'imprimer

+ EDOUARD CH. EV. de Montréal

L'ÉCHO DU NORD-OUEST.

(*Suite et fin.*)

FÊTE DES MORTS.

Pendant l'été, profitant de rencontres et circonstances favorables, tous les jongleurs, les devins et les *Mitemok* se donnent rendez-vous à telle place, pour y célébrer la fête des *Nagatchiganak* ou des *restes* des défunts. Après avoir fixé une grande loge, on y apporte force chaudières, remplies de viandes cuites, les calumets de tous les rites sont exhibés, et puis surtout tous les *Nagatchiganak* du camp. On danse, on chante et on mange. On invite les morts à prendre part à tout, mais comme ils ne peuvent venir manger visiblement, les vivants, après avoir mangé leur propre part, mangent la part de leurs parents défunts. C'est ce qu'on appelle en style sauvage, " manger pour soi et manger pour les autres." Comme les sauvages ont un grand amour pour leurs parents morts, il va sans dire que cette fête possède toutes les sympathies.

Avant de quitter cette question du respect des sauvages pour leurs morts, on me permettra de dire quelque chose sur leur deuil et la manière dont ils les ensevelissent. Les sauvages païens voient arriver la mort avec effroi et horreur. Mais surtout les parents, qui entourent le mourant, s'abandonnent à la désolation et au désespoir. Aussitôt que la mort est entrée dans la tente, le grand deuil commence, surtout si le mort est une personne de quelque considération, ou un enfant chéri. On crie, on pleure et on se lamente pendant une heure ou deux. Après cela, le père de famille ou la femme si c'est son mari qui est mort, s'écrient : " Rendez-moi encore plus misérable ! " Vous voyez accourir toute la parenté et s'emparer de tout ce qui tombe sous leurs mains, dans cette loge malheureuse : c'est un vrai pillage. Cette coutume a lieu surtout chez les Pieds Noirs. Ensuite on se coupe les cheveux. C'est une pratique commune à tous les sauvages du Nord-Ouest. C'est la plus grande marque de deuil. Quand les hommes s'imposent ce sacrifice, on peut dire que le deuil est à son comble. Après s'être dépouillé de ses cheveux, on aban-

donne ses habits et on ne se couvre qu'avec des haillons. On ne se pare plus. On ne se peint plus le visage, excepté pourtant quelques fois en noir. Comme disent les sauvages : " On jette son corps et on ne fait plus attention à sa propre existence. " On ne pense plus à aller à la chasse et à faire quelque chose pour l'entretien de la loge. Les étrangers viennent apporter à manger à ces pauvres *pleureurs*, les couvrent d'habits et essuient leurs larmes. Ils tâchent de les consoler. En agissant ainsi, ils s'acquerrent leur amour et leur affection pour toujours. Au bout de quelques mois de deuil, les *pleureurs* co[illegible]ent à se laver le visage et à déposer un peu de leur tristesse. Si c'est un chef, qui meurt (surtout chez les sauvages entre la Sasketchewan et le Missouri) aussitôt après sa mort, on amène quelques-uns des plus beaux chevaux à la porte de la loge et on les tue afin que ces animaux soient au service du défunt dans l'autre vie. On pend dans les arbres ou on jette dans les rivières de grandes quantités d'étoffes et d'objets précieux en sacrifice aux génies du défunt. Sa femme ou ses femmes, les cheveux coupés et la figure couverte de terre noire s'éloignent de la loge, à quelques arpents du camp, et là, sur une élévation, ayant les bras, l'estomac et les jambes nues, se font de cruelles incisions sur la chair avec des pierres aigues. Après avoir pleuré pendant quelques heures, en cet état, elles reviennent au camp se montrer et prouver ainsi qu'elles [illegible]-coup leur mari. Elles renouvellent cette scène pendant plusieurs jours. Cette loi du deuil est obligatoire et on ne pardonnerait pas à une femme qui ne voudrait pas l'observer. On doit bien s'imaginer que très souvent ces femmes *pleurent* pour la forme et ne se torturent le corps que par respect humain et non par respect pour l'homme. Assez souvent dans leur cœur, elles sont heureuses d'être délivrées d'un maître barbare et d'un tyran cruel, et bien vite elles sèchent leurs larmes quand les prescriptions du deuil sont accomplies.

MANIÈRE D'ENSEVELIR ET DE DÉPOSER LES MORTS.

1° Après la mort, on revêt le défunt de ses plus beaux habits, on lui peinture le visage, on le couche dans sa loge, sur un

lit de parade, on place auprès de lui son fusil, son calumet et différents objets dont il aura besoin dans l'autre vie. Après cette opération, on fait les derniers adieux au défunt et on ferme la tente sur lui, et on s'empresse de lever le camp, pour s'éloigner du champ de la mort. Bientôt les loups et les autres bêtes carnassières des prairies arrivent et le pauvre mort devient la pature de ces animaux affamés. Si celui qui est mort appartient à la basse classe on ne lui fait pas tant d'honneur : on dépose son corps sur une espèce d'échafaudage, où les corbeaux viennent satisfaire leur voracité. Si le mort est un jeune enfant, on le place ordinairement dans la fourche des arbres. Depuis l'arrivée des *blancs* et des Missionnaires parmi les sauvages, ces derniers presque partout enterrent leurs morts, mais en hiver, quand ils sont loin des établissements, ils sont obligés de suivre leur ancienne coutume, parce qu'ils n'ont pas d'instruments pour creuser la terre gelée.

Un grand moyen d'acquérir l'affection des sauvages, est de leur aider à rendre les derniers devoirs à leurs morts. Ils n'oublieront jamais ce service et vous ne pouvez employer de plus puissant levier pour vous les attacher.

Une coutume bien singulière de certaines tribus est de ne plus nommer le défunt, après sa mort. Si par mégarde, on le nomme devant les parents et les amis, aussitôt ils manifestent leurs regrets comme si on les frappait au cœur. Il y a pourtant une exception pour les grands chefs, qu'on continue à nommer avec honneur.

LES CHEVEUX.

2o Les sauvages sont très amateurs de leurs cheveux, les hommes surtout. Ces derniers en ont un grand soin et les font croitre avec beaucoup de précaution. J'ai vu des guerriers dont l'épaisse chevelure descendait jusqu'aux genoux. C'est un grand sacrifice pour un sauvage de se priver de ses cheveux : c'est, comme on l'a dit, la plus grande marque de deuil qu'il puisse donner que de couper une partie de ses cheveux. Les hommes les tiennent toujours attachés en une longue queue qui tombe sur le dos. Les femmes ne soignent pas autant leurs cheveux. Elles les laissent ordinairement flotter sur le cou, cependant

plusieurs les nattent en deux tresses, qui descendent sur leurs épaules. Les cheveux quelques fois sont employés comme objets de superstitions. Les parents promettent pour obtenir une faveur de leurs génies, que leur fils ou fille portera ses cheveux attachés de telle façon pendant tant d'années. On fait venir le *Mitew*, devin. C'est lui, qui, après force conjurations et cérémonies. attache, sur le haut du front, les cheveux enlacés par un morceau d'étoffe. Ce singulier *chignon* renferme plusieurs médecines magiques et ne sera défait qu'après le temps marqué, ce qui alors exigera une nouvelle cérémonie. Une autre occasion où les cheveux deviennent un instrument de superstition, c'est quand un jeune homme, ne pouvant gagner l'affection d'une fille, tâche, en secret, de se procurer un bouquet de ses cheveux. Alors au moyen de prétendus sortilèges, il s'en sert comme d'un *charme* pour changer le cœur de cette personne. De la répugnance qu'elle avait pour lui, elle passe à une passion qui la fait courir après ce jeune homme, qui l'a charmée.

LE CALUMET.

3o On a entendu parler bien des fois du fameux *calumet* des sauvages. Fumer ensemble le *calumet* veut dire, faire la paix et lier amitié. *Envoyer du tabac* à une autre tribu, c'est envoyer un message pour traiter de la paix ou de quelqu'autre affaire importante.

Le calumet ou mieux le manche du calumet est un grand objet de superstition. Ces sortes de manches de calumet de grande médecine sont ordinairement longs de 3 pieds. Ils sont ornés de tout ce qu'on a de plus précieux, fils de fer, cuivre, anneaux, clochettes, peintures, rubans, etc. etc. Après leur consécration par ceux qu'on appelle *les hommes du manche*, on les enveloppe dans des morceaux de drap avec des herbes odoriférantes. Ce manche ainsi préparé est ordinairement la propriété de quelque grand chef ou d'hommes forts en médecine ou sortilèges. On le porte avec respect, jamais on ne doit le déposer à terre, mais il y a toujours une place réservée pour lui auprès du *Nagatchigan*. Dans de grandes circonstances. v. g. nommer un enfant, envoyer un message avec le tabac, recevoir les

envoyés d'une autre nation, etc., on découvre le manche sacré du calumet, mais cela ne doit se faire qu'avec beaucoup de cérémonies et un rite particulier. Avec une grande vénération, on y ajoute une grosse pipe de pierre et c'est alors que commence la fumerie solennelle. Après que le feu a été déposé sur le tabac, le président du conseil prend d'une manière particulière, et passe sa main dessus le calumet, le porte à sa bouche, en hume deux ou trois bouffées de fumée, le dirige vers les quatre points cardinaux, ensuite vers le ciel et enfin vers la terre, puis hume encore un peu de fumée, et passe le calumet à ses compagnons qui forment toujours un cercle. On doit se passer le calumet en prenant bien garde de suivre la direction du soleil. Pendant qu'on fume ainsi, passer devant le calumet, serait considéré comme une grande irrévérence. S'il faut absolument passer devant quelqu'un occupé à remplir la mystérieuse cérémonie de la fumerie, on doit déposer pour un instant le calumet et l'éloigner, pour qu'il ne soit pas profané. Dans ces assemblées où on fume avec ce calumet, on prend bien garde qu'il ne s'y trouve pas de femmes, surtout celles indisposées, ni aucun autre objet, réputé devoir profaner le manche vénéré. Si, dans la loge, où se tient le conseil il y a quelque *Nayatehigan*, on n'oublie pas de lui offrir la première fumée sortie du calumet. Après que le tabac contenu dans la pipe a été consumé, par les différentes aspirations des assistants, la cérémonie de déposer le calumet se termine par un mot de reconnaissance. Après cela, le propriétaire et les plus anciens se mettent à l'œuvre et dérobent à la vue des mortels le *Manche* si vénéré.

WEBINASUWINA OU SACRIFICES.

4o. Nous avons déjà parlé dans la fête du soleil de certains sacrifices des sauvages, mais nous n'avons pas mentionné ceux dont je veux dire un mot à présent. Le mot *Webinásuwin*, traduit en français par sacrifice, n'a pas tout à fait cette acception, puisque cette expression sauvage veut dire : "rejeter quelque chose, l'abandonner." Les sauvages, dans un moment d'embarras, prendront quelques verges de drap ou d'indienne, du tabac ou un fusil, et iront déposer ces objets dans un bois, en l'offrant à quelque génie

tutélaire. Ces objets sont ainsi abandonnés en pure perte, si quelques sauvages moins scrupuleux ne viennent en secret s'en emparer et en user à l'insu du sacrificateur.

WINDIGO OU ANTROPOPHAGE.

5o L'antropophagie ou l'acte de manger de la chair humaine n'est connue chez les sauvages du Nord-Ouest que dans une circonstance, et comme on va le raconter. On appelle Windigo, celui qui poussé par la faim tue son semblable pour se rassasier de sa chair. Les sauvages des bois sont bien plus exposés au grand jeûne que les autres. Plusieurs fois on a entendu parler de familles tuées et mangées par quelqu'un que la faim a poussé à commettre cette action affreuse. Aux yeux de tous les sauvages, celui qui mange de la chair humaine devient Windigo, c'est-à-dire que sa nature d'hommes se change en une autre, et quoique conservant la forme humaine, il n'est plus qu'un mauvais génie. Il n'a plus droit à la vie et le premier homme armé qui le rencontrera, tachera de le tuer. Ces Windigo vivent cachés dans les bois et fuient les autres hommes, jusqu'à ce qu'on leur ôte la vie. On dit que le Windigo ne soupire qu'après la chair humaine. Il n'épargne personne pour satisfaire ses goûts barbares. Si bientôt on ne se défait pas de lui, sa femme et ses enfants lui serviraient de mets.

Un jour, j'arrivais dans un petit camp d'une trentaine de familles composées de chrétiens et d'infidèles. Une jeune femme accompagnée de deux petits enfants se présente dans ma tente et me raconte ce qui vient de lui arriver. " Hier, me dit-elle en sanglotant, j'ai tué ma vieille mère !—" Et pourquoi, malheureuse, as-tu commis un semblable crime, lui dis je dans mon émotion ? Elle me répondit :—" Il paraît qu'anciennement, ma mère avait mangé de la chair humaine, dans un grand jeûne. J'en avais peur. Elle était toujours sombre et pensive. L'autre jour, je m'aperçus qu'elle aiguisait un couteau. Je lui demandai ce qu'elle voulait faire. Elle me dit qu'elle voulait découper de la chair humaine, en regardant mes enfants. J'avais peur et je pleurais. Je ne voulais pas faire de mal à ma mère. Enfin, jetant de côté son couteau, elle me supplia

de la tuer, parce qu'elle va finir par manger mes enfants. Je m'y refuse en pleurant : elle me demande de l'eau chaude, elle en prend une grande quantité toute bouillante et l'avale en disant que c'était comme de la glace dans son estomac. Hier, de nouveau, elle m'a suppliée de la tuer, en me présentant une hache et se mettant le cou sur un morceau de bois. J'avais horreur, elle persiste et me dit que si je ne lui coupe pas le cou, elle mangera un de mes enfants avant le coucher du soleil. Dans mon désespoir, ne sachant que faire, je laissai tomber la hache sur ma mère et je l'ai tuée : Que pouvait-elle devenir quand même ? Elle était Windigo."

Telles sont les principales superstitions des Sauvages. Il y a encore bien d'autres vaines observances plus ou moins ridicules, à la pratique desquelles s'attache une grande importance. Je terminerai ce chapitre des superstitions par le récit d'une aventure arrivée à l'un de nos missionnaires. Cette narration plus que toute chose donnera une idée des objections que ces sauvages invoquent pour ne pas se faire chrétiens et en même temps fournira un aperçu de leur croyance sur l'autre vie.

Il y a quelques années un missionnaire accoutumé aux mœurs et à la langue des sauvages de la prairie, accompagnait les camps de ces peuplades, pendant l'été. Après avoir passé quelque temps dans ces différents camps, occupé à instruire et à baptiser les petits enfants, ayant fait une moisson assez fructueuse, il se dirigeait, accompagné de deux bons sauvages chrétiens, vers un camp dont la renommée de grands *jongleurs*, que possédaient les principaux, était répandue au loin. Jamais encore la foi n'avait été annoncée directement à cette bande, qui avait toujours montré une grande antipathie pour la *Religion des Blancs.* Après trois jours de marche à cheval, ce Missionnaire arrivait au milieu de ce nouveau village, qu'il désirait tant évangéliser. En arrivant vers le camp, il eut une bien autre réception que celle qu'il avait coutume de recevoir dans les autres camps. Personne ne s'approcha de lui pour lui toucher la main, ni même pour lui offrir un peu d'eau pour étancher sa soif. Malgré cette faible réception,

le pauvre Père, après avoir planté sa tente, alla faire le tour du camp, et offrit ses services à cette population indifférente. A toutes les loges, il ne reçut qu'une réponse évasive ou un silence négatif. Un mot d'ordre avait été lancé par les *hommes de Médecines* de ne pas faire cas du prêtre. Mais ce dernier, qui n'était pas à bout de ressources et qui connaissait bien l'idiome de ces sauvages, vers le soleil couchant, monta sur un de ses chevaux et fit de nouveau le tour du camp en débitant une harangue à la façon indienne. En termes pleins de bienveillance, il les invita tous à vouloir bien venir fumer le calumet avec lui auprès de sa tente, et dit qu'il avait d'intéressantes nouvelles à leur raconter, lui qui venait de passer une partie de l'été au milieu de plusieurs camps sauvages des prairies. Attirés par la curiosité, tous, hommes, femmes et enfants, accourent et viennent s'asseoir, entourant le Missionnaire. L'occasion était favorable. Il prend deux énormes calumets, tout bourrés de tabac et les présente avec les cérémonies d'usage aux anciens, qui les passaient aux autres tour à tour. Pendant ce temps *l'Homme de la Prière* élevait son cœur à Dieu et lui demandait de mettre dans sa bouche les paroles capables de convaincre et gagner ces âmes grossières et incrédules. Il fit un grand discours, commençant par des narrations capables de captiver l'attention de ses auditeurs, enfin il trouva moyen de terminer en leur montrant la nécessité de la Religion chrétienne pour tout le monde, les sauvages comme les autres. " Pour vous, leur dit-il, le soleil se lève, si vous vous fermez les yeux pour ne pas voir la lumière, vous êtes bien plus coupables que vos pères, qui étaient dans les ténèbres." Le père congédiait son auditoire, quand un vieux jongleur, la colère sur la figure, se lève et d'une voix impérieuse dit à l'assemblée d'attendre, qu'il veut parler. Alors s'adressant au Missionnaire, il l'interpelle ainsi : " Est-ce que tu parleras seul et qu'on ne pourra pas te répondre ? Et pourquoi changer les coutumes de nos ancêtres et prendre la Religion que tu nous apportes ? N'avons-nous pas notre manière de servir le Grand-Maître ? Pourquoi changer aujourd'hui, rien que sur ta parole ? Et qui nous prouve que

tu dis vrai? et qui nous assure que tu ne viens pas nous tromper? Ce que tu nous racontes du fils de Dieu, venu sur la terre et de ses Apôtres, cela est-il arrivé en ton pays et s'est-il passé sous tes yeux? Tu nous parles d'un livre, qui ne ment pas, et pourquoi n'aurait-on pas autant de droit de croire nos anciens comme te croire sur ta seule parole? S'adressant ensuite à sa tribu, il dit: Et vous, insensés qui êtes toujours prêts à croire le premier venu, ne savez-vous pas que ces hommes viennent pour nous tromper et nous rendre misérables! Je vais vous le prouver par la narration suivante. Ecoutez-moi. Vous avez entendu parler de *l'Aigle Blanc* (Wâbi kiyiw) chef de la nation des Koutanais. (*)

Nous avons entendu dire que depuis longtemps ses gens ont embrassé la Religion des Blancs. Eh bien, l'été dernier, dans une excursion de l'autre côté des Montagnes Rocheuses, j'ai rencontré *l'Aigle blanc* et voici ce qu'il m'a raconté. C'est lui qui parle:

" Le printemps dernier, je suis tombé bien malade. Le prêtre de suite arrive, fait ses prières sur moi, et m'oint les yeux, les oreilles, la bouche, etc., etc. Depuis longtemps j'appartenais à la religion des Blancs. J'allais à confesse, j'avais fait la grande promesse, enfin j'avais passé par tous les degrés de cette Religion. J'étais bien malade et en peu de temps, je meurs. Le prêtre vient m'enterrer et dire ses prières sur moi. Après ma mort et avoir laissé mon corps, j'arrive à deux fourches de chemins. Par une impulsion surnaturelle, je suis poussé dans le sentier qui est à droite. En un instant, je suis transporté au paradis des Blancs. (Ici, il fait une description en détail de ce paradis, d'après ses idées.) Je ne savais de quel côté me diriger, personne ne faisait attention à moi, j'étais humilié de me trouver là. Enfin j'aperçois le Grand-Esprit à l'extrémité, tout brillant de lumière. Tout tremblant, je me dirige vers lui. Je n'étais pas encore près de lui qu'il m'interpelle en courroux: d'où viens-tu, toi? Pouvant à peine parler, je lui réponds: Mon Dieu, vous m'avez ôté la vie sur la terre, je viens vers vous. *Awas*, me dit-il, va-t-en: tu n'as pas de place ici. Regarde ta peau, tu vois bien que tu n'appartiens pas à ceux qui sont ici. Repoussé par Dieu, je m'en retourne sur mes pas. Arrivé à la jonction des chemins, je prends celui de la gauche et j'arrive enfin au paradis. Là je vois tous nos ancêtres, dans de belles prairies, jouant,

---

* Les Koutanais sont une tribu résidant sur le versant ouest des Montagnes Rocheuses, convertis à la foi et très bons catholiques. Ce sont de très bons sauvages d'après les rapports de tous les voyageurs.

s'amusant, auprès de nombreux troupeaux de buffles, qu'ils tirent avec des arcs flamboyants. La viande céleste leur fondait dans la bouche. J'étais là à regarder, triste et abattu. Personne ne me regardait. Enfin, j'élève la voix et je dis : Mes parents, ne me reconnaissez-vous ? a[illegible]rive au milieu de vous. Mais tous de me regarder tout surpris et de me dire, en se moquant : voyez. voyez l'*Aigle blanc*, comme les Blancs l'ont arrangé !!! voyez-vous ce chapelet dans son cou, cette croix et puis toutes ces prières que le prêtre a faites sur lui ? Il a appris la prière des Blancs !!! Tu nous a rejetés, va-t-en vers ceux que tu as adoptés pour tes parents. Rebuté aussi par les miens, je pris le parti de retourner vers le Grand Esprit. Arrivé de nouveau auprès de lui, je me prosterne à ses pieds et lui dis : J'ai toujours entendu dire que tu étais charitable et que tu ne punissais pas celui qui ne fait pas bien sans le savoir. Si j'ai pris la Religion des blancs c'est que ces hommes, appelés *hommes de la Prière*, sont venus en ton nom et m'ont assuré qu'il fallait être chrétien si je voulais être heureux après ma mort. Pauvre ignorant que j'étais, je l'ai cru sur sa parole. Aie pitié de moi.

" Alors le Grand-Esprit me répondit avec assez de bonté : Retourne sur la terre, je te donne la vie.—Va dire aux tiens d'abandonner cette Religion. Dis là-bas le trouble que tu as éprouvé après la mort. Les Blancs ont leur manière de s'en servir, qu'ils la gardent, vous, vous avez la vôtre, gardez-la aussi. Je reviens sur la terre, je raconte à mes gens mon aventure et depuis ce temps nous ne prions plus :— Telle est la narration de *l'Aigle-blanc*, dit le vieux jongleur, en montrant du doigt le Missionnaire et répétant à plusieurs reprises : allez croire ces hommes qui viennent nous tromper et nous rendre malheureux ici-bas et après notre mort."

Le vieux *Tête blanche*, après avoir ainsi parlé avec beaucoup d'éloquence, s'assied enfin et tout le monde de regarder le prêtre pour entendre sa réponse. Le pauvre prêtre était assez embarrassé et ne savait que dire, car, qu'aurait servi pour le moment à nier cette histoire forgée à plaisir ? C'était des preuves qu'il fallait. Les paroles de ce vieillard, toutes mensongères qu'elles étaient, n'en étaient pas moins très-précieuses auprès des esprits de ces sauvages, si portés à croire de semblables fables.

Cependant Dieu prit en mains sa cause et vint au secours de son ministre en lui inspirant ce qu'il devait faire. Le père congédia l'assemblée et dit qu'il donnerait une réponse au vieillard dans quelques jours. Mais pour le moment, aux yeux de tout le monde, le missionnaire passait pour confondu. Rentré dans sa tente, le cœur bien brisé

par cette pénible contrariété, il pleurait. Il prévoyait le mauvais effet que cette discussion allait produire parmi les autres sauvages, qui disaient que le prêtre n'avait pu répondre au vieux Manito. Un des compagnons et guides du Père était un homme de ressources, de courage et possédant un grand esprit de foi. Il connaissait les Koutanais et connaissait un peu leur langue. Le prêtre lui demande quelle distance à peu près les sépare de cette tribu. Au moins cinq jours de marche à cheval, lui est répondu. Il le conjure de vouloir bien aller auprès de cette nation, pour porter un message au chef. En un instant tout est décidé. Le sauvage selle, pendant le secret de la nuit, le meilleur courrier, se munit de provisions et de munitions que lui donne le Père, saisit son fusil et se dirige vers le pays des Koutanais, en traversant les Montagnes Rocheuses. Le message dont il était porteur, consistait à inviter le chef de cette tribu à venir rencontrer le Père ou au moins à son défaut d'envoyer quelqu'un de ses proches. Après onze jours d'une impatiente attente, pendant le silence de la nuit, la tente du missionnaire s'ouvre et trois sauvages dont deux étrangers entrent et serrent la main du Missionnaire. C'était son ambassadeur et deux Koutanais, dont l'un était le fils du chef et l'autre son frère.

Le Père leur donne des explications, leur fait quelques petits présents, et leur dit la raison pour laquelle il les a appelés avec tant d'instance. Il leur communique la fable infernale du vieux *Tête blanche* et qu'il s'agissait le lendemain de le confondre devant tout le monde. De grand matin, le Père éveille et convoque vers sa tente tous les sauvages et leur dit qu'il est prêt à répondre *au vieux*. En un instant, tout le camp accourt et attend avec anxiété le dénouement. A un signal donné, les deux sauvages étrangers sortent de la tente à la grande stupéfaction de toute l'assemblée. C'est bien le fils et le frère de l'*Aigle blanc*. On n'en croit pas ses yeux. Ils paraissent comme sortir du sein de la terre. Comment sont-ils arrivés dans le camp, sans qu'on s'en soit aperçu? C'est plus que fabuleux!!! Le Père interroge les nouveaux venus sur la prétendue résurrection du chef Koutanais et sur l'histoire qu'on dit qu'il a apportée de l'autre monde. Les deux Koutanais, par interprète, disent ne rien connaître de ce ridicule événement, reprochent aux Cris leur folle croyance aux paroles *du vieux* et leur donnent une verte leçon.

La religion chrétienne était vengée et son ministre aussi. Tout le camp demanda à se faire instruire et ces sauvages persévérèrent dans leurs bonnes résolutions.

ŒUVRE DE BETHLÉEM EN TERRE SAINTE

SOUS LA PROTECTION DE LA SAINTE-FAMILLE.

ORPHELINAT DE BETHLÉEM.—ÉCOLE DE SAINT JOSEPH A BETGEMAL.

L'*Univers* a publié un article remarquable sur cette œuvre, dû à la plume de M. Léon Aubineau. Nous le reproduisons ici.

" *Les origines de l'œuvre de Bethléem en Terre-Sainte.*—Les œuvres catholiques de Terre-Sainte souffrent depuis longtemps de l'impuissance ou de l'insouciance de nos divers gouvernements français à exercer et à soutenir notre antique patronat. Les empiétements des grecs, des protestants, des schismatiques de toutes sortes dénoncent chaque jour l'abaissement où la France est réduite et dont la République ne la relèvera que difficilement. Néanmoins, les anciennes œuvres subsistent au milieu des obstacles et elles se développent, malgré la pénurie des ressources et l'état précaire où elles vivent. La sève catholique est toujours féconde. Les RR. PP. Franciscains, établis déjà depuis des siècles en Terre-Sainte, ont travaillé avec zèle et travaillent encore sans cesse au bien-être moral et matériel du pays. Le patriarcat de Mgr. Valerga a laissé à Jérusalem des traces consolantes et vigoureuses. Ce prélat a, pour ainsi dire, fait sortir l'Eglise catholique des catacombes, et l'a montrée au grand jour; il a promené la croix dans les rues de la Ville Sainte, faisant des processions et accompagnant les morts plus librement et plus glorieusement qu'on ne fait à Paris; il a organisé un beau séminaire pour la formation du clergé indigène qui se multiplie de plus en plus; il a ouvert, à Jérusalem, un hôpital et fondé plus de six missions avec une maison pour le missionnaire, une chapelle ou une église et des écoles élémentaires pour les garçons et pour les filles. Les Sœurs de Saint Joseph, de Sion et de Nazareth ne dé-

ploient pas moins de zèle pour l'éducation des jeunes filles. Le R. P. Alphonse Ratisbonne commence, lui aussi, à travailler à l'éducation des garçons, en ouvrant à Jérusalem une école.

" Mais à mesure que ce grand patriarche et son digne successeur ont poursuivi les œuvres de leur zèle, les protestants ont aussi multiplié leurs efforts et leurs entreprises. Outre les influences politiques dont ils disposaient auprès des musulmans, ils répandaient des sommes considérables en Terre-Sainte. Leur but, comme partout, est de s'emparer de l'instruction de la jeunesse. Ils y travaillent en Palestine depuis plus de vingt ans avec une activité infatigable. Dans tous les villages chrétiens, ils ont organisé des écoles élémentaires, et ils y attirent les enfants par l'argent et par toutes sortes de moyens plus ou moins loyaux. A Nazareth, par exemple, leur école est fréquentée par un grand nombre d'élèves qui assistent, les dimanches, à leurs prières et à leurs prêches. Ils viennent d'y terminer la construction d'un temple splendide et d'y organiser une espèce de séminaire pour former les évangélistes et les propagateurs d'erreurs et de doctrines fausses. De plus, ils possèdent én Terre-Sainte un établissement agricole, un collége et cinq ou six orphelinats, pour les garçons seulement. Ces orphelinats sont fréquentés par plus de 250 élèves. Dans ce moment même, ils font construire à Jérusalem un immense établissement capable de loger plus de 180 jeunes gens. A Bethléem, ils ont aussi un orphelinat et une école d'externes pour les garçons et pour les filles, et dernièrement ils ont jeté les fondements d'un beau temple.

" Les catholiques peuvent-ils rester inactifs devant de tels ravages, et ne doivent-ils pas redoubler et réunir leurs efforts pour ne pas laisser s'épanouir sans contradiction cet enseignement de l'erreur aux lieux où Jésus-Christ a enseigné et dans la ville où il est né ? L'œuvre est déjà commencée, il s'agit de la développer et de la soutenir. Elle compte plusieurs années d'existence, et les premières difficultés semblent vaincues.

" L'Œuvre de la Sainte-Famille en Terre-Sainte est un fruit du dévouement sacerdotal : un prêtre originaire du

diocèse d'Albenga, en Italie, l'abbé Belloni, chargé de professer l'Ecriture Sainte au séminaire de Beitgiallah, près de Bethléem, s'intéressa à un petit garçon d'une douzaine d'années, fils unique d'un pauvre aveugle : au moyen de 20 francs d'épargnes, il lui fit faire de nouveaux habits et le plaça dans un atelier d'objets de piété, afin que cet enfant pût gagner sa vie et aider son pauvre père. Le soir, il lui faisait une petite classe après les travaux du séminaire. L'enfant était intelligent, docile, d'un caractère doux et il s'estimait heureux des soins qu'on prenait de lui, et le pauvre aveugle était plein de reconnaissance. Un autre habitant du village, tout aussi pauvre, envia bientôt ce bonheur. Il avait deux fils : il les présenta tous les deux au missionnaire, en lui demandant d'étendre sur eux les soins et la sollicitude qu'il prodiguait déjà au fils de l'aveugle. Le missionnaire hésitait. L'envie ne lui manquait pas ; mais où trouver des ressources ? Il confia ses perplexités à l'un de ses collègues, l'abbé Bracco, aujourd'hui successeur de Mgr. Valerga, sur le siége patriarcal de Jérusalem.

" L'abbé Bracco n'avait peut-être pas beaucoup plus d'argent que l'abbé Belloni. Ils se cotisèrent néanmoins et parvinrent à réunir de quoi procurer des vêtements aux nouveaux postulants. L'abbé Belloni eut dès lors trois élèves. Il était content d'eux et ne songeait pas d'ailleurs à étendre plus loin sa charité. L'impossibilité d'ailleurs était manifeste, les deux missionnaires ne pouvaient faire davantage. Les enfants mangeaient et logeaient chez leurs parents. L'abbé Belloni faisait la classe, donnait tout son loisir, et on pourvoyait à l'habillement sans trop savoir par quels moyens. On était en 1863.

" Sur ces entrefaites, M. le curé de Ramallah, village voisin de Jérusalem, vint recommander à M. Belloni un jeune garçon de seize ans, qui avait déjà passé quatre ans dans un orphelinat protestant. Le père était mort, la mère était grecque schismatique, le frère aîné avait un emploi chez les protestants. Le cadet que M. le curé recommandait, savait le catéchisme, voulait être catholique et demandait en outre à apprendre un métier ; son but était de se créer des moyens d'existence et ainsi de se rendre indé-

pendant de sa famille engagée dans le schisme. Le métier et l'instruction catholique n'étaient pas absolument faciles à procurer, mais il était évidemment impossible de loger et de nourrir ce garçon à Beitgiallah ? Le curé insistait cependant : il offrait une obole et des prières. Plusieurs professeurs du séminaire tinrent conseil sur la proposition ; ils votèrent pour l'acceptation du nouveau postulant. C'était hardi, téméraire même, au point de vue humain, d'entreprendre une œuvre sans avoir de ressources ; mais enfin on déplorait depuis longtemps le malheur des enfants pauvres placés dans l'alternative d'aller frapper à la porte des établissements protestants ou de s'exposer à mourir de faim : Il n'y avait pas en Terre-Sainte un seul établissement de ce genre. Les professeurs firent donc entre eux une collecte et réunirent de quoi acheter un matelas, une couverture, une marmite et quelques provisions de bouche. On se confia à la Providence pour le surplus et on loua une chambre à crédit, à Beitgiallah, pour y installer le nouvel élève. Bientôt il sut parfaitement son catéchisme et il eut le bonheur d'être admis à faire sa première communion. Durant la journée, il allait en apprentissage au dehors avec les trois autres protégés de M. Belloni qui continuèrent à manger et loger chez eux. Les choses en étaient là depuis un mois, lorsqu'un jeune orphelin de père et de mère, plongé dans le plus grand dénuement, vint frapper à la porte du nouvel institut, si modeste encore ; il était à peine en la présence de l'abbé Belloni que celui-ci sentit son cœur le trahir et il l'admit. Dès lors, comme le bon abbé devait s'y attendre, les postulants lui arrivèrent de tous côtés et, dix mois après l'ouverture de cet asile de charité, il était littéralement plein ; impossible d'y admettre un nouvel aspirant. Que faire ? L'abbé Belloni n'avait aucune ressource : il vivait au jour le jour, se trouvant même parfois dans de grands embarras pécuniaires. D'un autre côté, on voyait les protestants à l'œuvre ; ils possédaient déjà alors quatre orphelinats, un grand nombre d'écoles dans divers villages de la Terre-Sainte. Les enfants catholiques pressés par la misère ou poussés par le désir de quelque instruction, frappaient d'eux-mêmes à la porte de ces établissements, tou-

jours empressés à les accueillir et souvent à les solliciter ou même à les acheter. Une maison de refuge et d'éducation catholique n'eût donc pas été superflue ; tout le monde en sentait le besoin. La conférence de Saint Vincent de Paul de Jérusalem s'était préoccupée de ce projet et avait essayé diverses démarches qui n'avaient pu aboutir.

" Il ne s'agissait pas uniquement d'une maison, en effet, et de ressources matérielles. Cette difficulté était déjà considérable. Les familles catholiques de Palestine ne disposent pas de grandes sommes ; les aumônes venues d'Europe ont leur destination fixe et pressante ; mais c'était surtout le personnel d'une maison de refuge et d'éducation qui faisait défaut. Les missionnaires chargés du séminaire pouvaient-ils annexer des élèves des écoles professionnelles ? Où trouver parmi les pauvres habitants sans culture de la Terre-Sainte, des personnes capables de surveiller et de diriger les élèves ?

" Les enfants en Palestine ne sont habitués à aucune discipline, ils passent la journée à courir les rues et les places publiques, à y dormir et à ne rien faire. Les tenir enfermés dans une maison, les plier à un travail quelconque était déjà une délicate et rude entreprise. L'abbé Belloni le savait mieux que personne, et tous ceux qu'il entretenait d'un projet qu'il avait tant à cœur, en voyaient bien la nécessité, mais du premier coup d'œil en voyaient aussi la parfaite impossibilité. L'Œuvre cependant était urgente ; comment pouvait-on y renoncer ? On eut recours à la prière, on essaya d'organiser un comité. Il se réunit pour la première fois, le 3 septembre 1863, au séminaire patriarcal de Beltgiallah, près de Bethléem. En le convoquant, l'abbé Belloni avait un double projet : développer ou plutôt constituer l'œuvre nécessaire à la jeunesse, et se démettre de la direction du petit essai dont il avait grande peine à conduire les travaux en même temps que ceux de ses fonctions au séminaire. Il voulait bien toujours donner son concours, l'Œuvre étant de celles qu'on n'abandonne pas une fois qu'on les a entreprises ; il eût désiré dégager sa responsabilité. Il n'en alla pas tout à fait selon ses désirs, et le comité, après s'être constitué, remit au fondateur

toute la charge, sous le poids de laquelle il se voyait succomber. Le patriarche, à peu de temps de là, approuva la décision du comité, et ratifia son choix. Quelques ressources en même temps furent réunies.

“ On s'assura d'une maison plus grande ; et comme la constitution du comité ainsi que la location de la maison avait fait connaître l'entreprise, les élèves se présentèrent en grand nombre. Avant la fin de l'année, on en avait 20 ; la maison était pleine. On y vivait de la plus stricte économie ; et les ressources dont on disposait suffisaient à peine à fournir le pain quotidien. On n'en manqua pas cependant : on ne sait par quels moyens on pourvoyait aux autres besoins. Chaque jour suffisait à sa peine, et les élèves étaient heureux de leur pauvreté. Beaucoup enviaient leur sort et frappaient à la porte. Il était impossible d'agrandir les bâtiments et impossible d'en trouver d'autres à Beitgiallah ; impossible surtout, dans ce petit village, d'augmenter les ressources de l'orphelinat. Devant toutes ces impossibilités, on ne faiblit point. L'Œuvre avait besoin de développement. On résolut d'en transporter le siége à Bethléem. On espérait que les ressources seraient plus abondantes, surtout on comptait sur la protection de l'Enfant Jésus, et on se rapprochait avec confiance de la grotte de la Nativité. Mais ce n'était là qu'un projet loin encore de l'exécution : selon toute probabilité, il fallait d'abord trouver une maison plus ou moins propre à l'usage qu'on en voulait faire ; et puis, l'argent manquait pour payer les frais de déménagement et le loyer de la maison ; pas la moindre avance ; on avait peine même à se rendre compte comment on pourvoyait aux besoins journaliers. La divine providence allait intervenir : une lettre d'Egypte arrive ; elle met 800 francs à la disposition de l'Œuvre. Cette somme était le don d'une humble servante d'Alexandrie, allemande d'origine ; elle avait entendu parler, je ne sais comment, de l'orphelinat de Beitgiallah, et était heureuse d'offrir à l'Enfant Jésus le fruit des économies de toute sa vie. Nous citons ce fait. C'est par des moyens analogues que l'Orphelinat a vécu. Grâce à la générosité de cette servante d'Alexandrie, l'Orphelinat put

donc se transporter à Bethléem. Il y trouva bien des épreuves et eut à traverser bien des angoisses. L'abbé Belloni eut, au commencement, à supporter les injures, les vexations des ouvriers de la localité en objets de piété. Le motif de leur animosité était la crainte de voir les ateliers de l'orphelinat leur faire plus tard une rude concurrence. Ces gens grossiers s'amusaient à tirer des coups de fusil, durant la nuit, tout autour de l'établissement, afin de troubler le repos de ses paisibles habitants et d'effrayer les enfants. Le gouverneur de Bethléem dut intervenir pour faire cesser ce tapage nocturne. Au milieu de ces contradictions et de bien d'autres, le directeur avait admis quelques nouveaux élèves dans son orphelinat de Bethléem, mis tout en ordre et organisé un atelier. Ne pouvant demeurer continuellement à Bethléem, à cause de ses fonctions de professeur qui le retenaient au séminaire patriarcal de Beitgiallah, l'abbé Belloni avait confié le soin des enfants à un maître d'école, et il visitait son orphelinat aussi souvent qu'il le pouvait. Or, il arriva qu'un jour, venant visiter sa maison, il la trouva complètement vide. Nos jeunes espiègles, habitués à la vie errante et vagabonde, avaient pris la clef des champs. M. Belloni ne dut pas les attendre longtemps ; car les fugitifs avaient à peine appris son arrivée à Bethléem qu'ils s'empressèrent de venir se jeter à ses pieds pour implorer leur pardon. Ils l'obtinrent après avoir reçu une réprimande paternelle.

" Cependant, à force de soins, les fruits étaient venus en abondance. L'âme des enfants, dont plusieurs étaient recueillis dans l'ignorance absolue de toute religion, l'âme des enfants s'ouvrait et s'attachait aux vérités divines. D'après ce que nous avons dit du caractère et des habitudes des enfants en Orient, il était difficile de les plier à la discipline et au travail. On y parvint toutefois ; le grand mobile était l'affection qu'ils portaient au directeur. Celui-ci était tout dans la maison ; il faisait la classe, surveillait les récréations, soignait les malades et sollicitait les ressources dont tous avaient besoin pour vivre.

" Ces ressources, avons-nous dit, venaient et suffisaient, mais elle venaient lentement, difficilement ; et par moment,

quand elles semblaient suspendues et se faisaient attendre, l'existence de l'établissement paraissait en péril. Pouvait-on même affirmer qu'il se développât? Les fruits dont se consolait et se nourrissait le zèle du directeur n'étaient pas apparents à tous les yeux. La maison était petite : elle était toute pleine et ne pouvait suffire aux demandes de ceux qui auraient voulu y entrer. Le produit du travail ne pouvait couvrir les dépenses ; les souscriptions, les aumônes providentielles ne parvenaient pas à combler le déficit. On s'endettait, on paraissait aller à l'abîme. Les protecteurs eux-mêmes se décourageaient. Leurs démarches, leurs efforts pour venir en aide à l'entreprise n'aboutissaient pas. On s'était adressé aux œuvres de bienfaisance étrangères, on n'avait pas eu de réponse.

" Le découragement gagnait de proche en proche. Les bienfaiteurs désespéraient de l'entreprise. Les conseils de prudence ne manquaient pas à l'abbé Belloni. Il se vit bientôt abandonné et comme isolé. On commençait à le railler, à le taxer d'imprudence ; on le plaignait, on le blâmait. Les circonstances devenaient des plus rudes. Le choléra morbus sévissait en Palestine. Les vivres étaient chers. Les provisions de bouche de l'orphelinat étaient épuisées. Il n'y avait plus de crédit. Tout le monde était gêné, et au milieu de la misère publique on ne pouvait songer à se rien procurer sans argent comptant. Il y avait donc toutes sortes de raisons pour renoncer à l'entreprise et congédier les enfants. L'abbé Belloni ne pouvait s'y résoudre. Ne devait-il pas compter toujours sur la Providence? Elle ne lui fit pas défaut : bientôt il apprend que 600 francs viennent d'arriver au patriarcat latin pour son orphelinat ; d'où viennent-ils? Ils sont envoyés par un catholique de Pologne, inconnu jusque-là.

" Ce bienfaiteur avait joint à l'argent une lettre très sympathique et invitait M. le directeur à lui donner quelques détails sur l'œuvre. L'abbé n'attendit pas un second courrier pour les lui envoyer. Il fit bien ; car son bienfaiteur répondit à sa lettre par un envoi de 800 francs.

" Par une protection providentielle non moindre, tandis que le choléra sévissait dans la ville, l'Orphelinat, où les

enfants étaient entassés dans des locaux trop petits, se vit épargné. . .

" L'abbé Belloni, au milieu de ses peines, sentait son cœur bien consolé par ces marques si visibles de la protection divine; mais il comprit en même temps que le moment de sortir du provisoire était arrivé et qu'il fallait agrandir et assurer son œuvre. Inutile de songer à trouver en Palestine les ressources nécessaires pour y parvenir: déjà nous l'avons dit, ce pays est pauvre; les catholiques n'y sont pas en très grand nombre, les œuvres locales n'y recueillent que des aumônes insignifiantes; les dissidents et les infidèles sont en majorité. Un seul parti se présentait donc: s'embarquer pour l'Europe pour y solliciter des secours en faveur de son œuvre de régénération religieuse et sociale. Ce voyage fut décidé, en 1867, et approuvé par Mgr. Valerga, d'heureuse mémoire, alors patriarche de Jérusalem.

" L'abbé Belloni avait donc tout disposé pour son voyage et trouvé des collaborateurs intelligents et dévoués pour le remplacer. Toutefois, ces messieurs n'aimaient pas trop de vivre, au jour le jour comme l'abbé, et ils demandaient les fonds nécessaires pour administrer la maison durant l'absence de son fondateur. L'abbé Belloni mit, comme de coutume, sa confiance en Dieu, leva 2,000 francs à l'intérêt de douze pour cent, taux du prêt en Palestine, à cause de la rareté de l'argent, et il partit pour l'Europe. Le pieux habitant de Cologne lui avait payé ses frais de voyage. Notre vieille Europe ne lui sourit pas d'abord; les cœurs et les bourses se fermèrent à son approche; un peu morfondu d'un accueil si froid, notre pauvre missionnaire s'était rendu dans sa ville natale pour passer quelques jours au sein de sa famille, qu'il n'avait pas revue depuis huit ans. Là, deux lettres lui arrivent à l'improviste: elles lui apprennent que 2,000 francs viennent d'être envoyés à Jérusalem, pour son cher orphelinat. Qui n'admire ici la sollicitude de la divine Providence? C'était justement la somme nécessaire pour rembourser l'emprunt si onéreux que M. Belloni avait dû contracter à son départ de la Terre-Sainte. Cette fois-ci, le courage lui était revenu: il part sans tarder pour la France, où il recueille des aumônes

et des marques de sympathie, va ensuite en Belgique, y forme des comités dans plusieurs villes et y rencontre des hommes dévoués qui l'écoutent avec intérêt et qui plus tard feront partie de son œuvre. Le devoir accompli, l'abbé retourne au plus vite, où son cœur l'appelle, sur son champ de bataille, à son poste d'honneur. L'été de 1868 le retrouve en effet, en Palestine. Les aumônes qu'il a reçues lui permettent d'acheter la maison qu'il tenait jusque-là en location. Dès ce moment, les progrès de l'entreprise devinrent sensibles. L'instruction à l'orphelinat comprit l'arabe, le français, l'italien et le dessin, nonobstant un métier nécessaire aux orphelins, pour parvenir à gagner leur vie. L'orphelinat put se développer. L'œuvre restait petite, mais elle se soutenait et marchait. Une année s'était écoulée, lorsqu'une large aumône d'un catholique anglais, lord de Bute, est venue permettre de compléter l'entreprise et de former un établissement agricole. On l'a fondé sur la route de Gaza, non loin du tombeau de Samson.

" Le domaine, qui a douze kilomètres de tour, est très-joli : il contient des oliviers, des bosquets, des collines très-propres à la culture de la vigne, des vallées avec des sources pour les jardins potagers, un terrain très-convenable pour le tabac, et des plaines assez étendues pour cultiver toutes sortes de céréales. On y loge et on y occupe déjà quinze jeunes gens ; il faudrait rapidement pouvoir augmenter les bâtiments, de manière à en recueillir cinquante ; l'on procurerait du même coup du travail et du pain aux nombreux enfants des pauvres villages catholiques. Les travaux à faire ne manquent pas : on voudrait creuser des canaux, construire des murs, faire des routes ; il serait utile, en outre, de se procurer les moyens d'acheter des animaux, des instruments aratoires et des semences. Avec le temps, c'est à-dire lorsque le terrain sera planté d'arbres et en bon état de culture, il y a tout lieu d'espérer que l'on pourra entretenir plus de cent jeunes gens, avec le seul produit du terrain et sans qu'il soit nécessaire de recourir aux aumônes. En attendant, comment se procurer les ressources pour organiser le tout d'une manière convenable ? et d'où les attendre sinon de la divine Providence ?

" L'orphelinat de Bethléem aurait encore besoin de développement. Il contient aujourd'hui soixante élèves : de nouvelles constructions permettront d'élever leur nombre à cent. Les aspirants ne manquent pas ; il s'en présente de toutes les parties de la Palestine. Si les ressources arrivaient, on pourrait compléter les constructions nécessaires, puis former ailleurs quelques nouveaux asiles de ce genre. Combien ne recueillerait-on pas de fruits et ne pourrait-on pas entrevoir la réalisation du but que l'Œuvre de la Ste.

Famille se propose : de propager la foi catholique en Terre-Sainte par l'education de l'enfance et de la jeunesse ?

" Les nations catholiques peuvent-elles rester indifférentes à ce but ? L'abbé Belloni ne l'a pas pensé. Les catholiques ne tirent plus l'épée pour protéger le Saint-Sépulcre et les lieux-saints, consentiront-ils à concourir à cette délivrance par leurs prières et leurs aumônes ?

" L'œuvre que nous leur signalons existe ; elle est fondée ; si le but qu'elle propose est considérable, et si la réalisation demande du temps, les résultats qu'elle donne sont déjà vivants. Commencée, il y a quatorze ans, dans la pauvreté la plus extrême, sans autre ressource que le dévouement de deux prêtres, elle a devant elle aujourd'hui les plus vastes et les plus réalisables espérances. Elle a attiré l'attention et la bénédiction du Souverain-Pontife ; la Sacrée-Congrégation de la Propagande l'a recommandée dans les termes les plus élégants ; plusieurs cardinaux, plusieurs évêques d'Europe l'ont approuvée.

" Nous avons dit comment Mgr. Bracco, aujourd'hui patriarche de Jérusalem, avait participé, dès les premiers jours, à la fondation du premier essai de l'Œuvre, on devine de quelles approbations il encourage les développements de cette entreprise susceptible de procurer l'extension de la religion catholique et le salut des âmes, et quelles recommandations le prélat adresse dans le Seigneur à tous ceux qui peuvent y venir en aide.

" L'abbé Belloni demande la charité et il offre aussi de la faire. Les orphelins et les enfants de la Terre-Sainte ont besoin d'aumônes, ils peuvent donner des prières. L'échange se fait déjà : il faut le redoubler et le compliquer. Les prières pour les bienfaiteurs des établissements de Terre-Sainte ne partent pas seulement de Bethléem où se disent des messes, se font des prières, les sanctuaires de l'Europe y participent et divers monastères veulent bien, par des neuvaines mensuelles, concourir à payer les dettes des enfants de la Palestine envers leurs bienfaiteurs et solliciter en même temps les grâces de régénération pour la Terre-Sainte. Il y a là un réseau de prières où tout chrétien doit être heureux de s'emmêler, et qui fait espérer d'abondantes bénédictions sur la Palestine et sur toutes les familles qui concourent à sa régénération. Prenons place dans leurs rangs, si jusqu'ici nous nous sommes tenus à l'écart ; faisons mieux encore : exerçons auprès de nos amis, de notre entourage, un apostolat, recueillons des aumônes et tenons pour " *certain* " que nous ' ferons *une chose agréable à Dieu.* " (Lettre de la Sacrée-Congrégation de la Propagande)."

L'UNIVERSITÉ ST. JOSEPH A BEYROUTH (Syrie.)

On nous saura gré de la reproduction des lignes suivantes tirées des *Missions Catholiques :* l'Université dont il s'agit ici est celle dont le R. P. Pailloux entretint presque toutes les paroisses de ce diocèse il y a quatre ans ; les ressources dont il est ici question, les aumônes avec lesquelles a été fondée cette importante institution ne sont rien autre chose que les piastres recueillies par ce Père et son compagnon le R. P. Monnot, de paroisse en paroisse.

Quoique nous n'ayons jamais à avoir d'inquiétude à entretenir sur l'emploi des aumônes faites en faveur de la Propagation de la Foi, c'est une consolation et une douce joie de pouvoir constater que ces aumônes ont obtenu de grands résultats, surtout quand ces résultats sont tout à la gloire de l'Eglise et de notre sainte foi.

I

Dans les provinces ottomanes que la Méditerranée met en relation directe avec l'Europe, et notamment dans les Echelles de Levant, se manifestaient depuis un demi-siècle, parmi la jeunesse surtout, des aspirations très-vives vers ce qu'on appelle la civilisation européenne. Ce mouvement a poussé les enfants et les jeunes gens des familles aisées à l'étude des langues étrangères et spécialement du français, qui est la langue la plus usitée dans les relations commerciales. C'est grâce à la connaissance d'une ou de plusieurs de ces langues, que beaucoup de chrétiens indigènes, d'abord simples commis de négociants européens ou américains, ont fini par devenir eux-mêmes négociants et possesseurs d'une belle fortune. Cette perspective était, dans le principe, la seule qui s'offrît à la jeunesse désireuse de se faire une position. Mais, depuis, d'autres horizons se sont ouverts devant elle. On se propose maintenant de devenir ingénieur du gouvernement, docteur en médecine, interprète attitré d'un waly, d'un grand-vizir, d'un consul, employé d'une agence de messageries maritimes, d'un bureau de poste ou d'une station de télégraphe.

La création d'une université catholique à Beyrouth est donc tout à fait opportune.

La fondation du collége de Ghazir avait été accueillie avec faveur par les familles européennes et par les indigènes instruits. Mais, établi au milieu des montagnes du Kesroan

ce collége se trouvait trop éloigné pour répondre au désir des familles, chaque jour plus nombreuses, qui ambitionnent de donner à leurs enfants une éducation à la hauteur de celle que l'on reçoit en Europe. Pour ces motifs, le collége de Ghazir, en vertu d'un décret de la Congrégation de la Propagande, a été transféré à Beyrouth et converti en université. La Propagande était tellement convaincue de la nécessité de cette création, que, si les PP. Jésuites ne l'avaient pas acceptée, elles l'aurait confiée à d'autres missionnaires.

Les missionnaires protestants d'Amérique ont fondé, *il y a* quelques années, à Beyrouth, qui est leur quartier général, une soi-disant université dont ils fond grand bruit, mais où l'enseignement se borne à un cours peu sérieux de sciences physiques et à un cours moins sérieux encore de médecine. C'était assez cependant pour faire croire aux gens simples que la science se concilie mieux avec le protestantisme qu'avec le catholicisme, ennemi juré du libre examen et des " élans du génie." L'existence d'une université protestante réclamait impérieusement la création d'une université catholique.

Telle est la raison capitale d'une entreprise dont la Compagnie de Jésus n'aurait pas osé affronter les énormes difficultés, si l'obéissance qu'elle doit au Saint-Siége ne lui en avait fait une étroite obligation.

II

Les PP. Jésuites ne pouvaient installer une œuvre aussi importante dans leur modeste résidence, ni même dans le quartier qu'ils habitaient. Il fallait un quartier plus central et plus aéré. Après six mois de recherches, l'emplacement fut trouvé, et au bout d'un an et demi, les RR. PP. Jésuites prenaient possession d'un édifice immense. Dans son ensemble, cet établissement offre un caractère de grandeur imposante. Sous le rapport de l'architecture, c'est le plus beau monument de Beyrouth. Les missionnaires avaient, parmi leurs confrères de France, un excellent architecte, qui, non content d'avoir dressé les plans de l'édifice, en a dirigé jusqu'à la fin la difficile exécution.

Chose digne de remarque, ce sont les catholiques américains, surtout du Canada, qui ont fourni la majeure partie des ressources nécessaires à la réalisation de cette noble entreprise. C'est donc à cette même Amérique, qui a fait les frais de l'université protestante de Beyrouth, qu'est due la fondation de l'université catholique Saint-Joseph.

Les chiffres suivants permettront de se former une idée assez exacte de l'établissement.

La façade mesure 310 pieds de long, sur 54 de large.

Les deux bras latéraux ont 225 pieds de longueur.

Les pavillons ont 63 pieds de hauteur.

L'église, qui s'appuie sur le milieu du bâtiment et divise régulièrement l'espace compris entre les deux bras latéraux, mesure 150 pieds de longueur, sur 60 de largeur et 50 de hauteur.

III

Voici, d'après un programme que nous avons sous les yeux, le cours des études suivi dans la nouvelle université de Beyrouth.

L'enseignement embrasse toutes les connaissances qui peuvent ouvrir à un jeune homme intelligent les carrières libérales et lui faciliter l'accès des plus hautes positions, en lui permettant de se présenter avec honneur aux épreuves des baccalauréats, qui sont en France la consécration des bonnes et fortes études.

I. *Enseignement littéraire.*—Le cours complet des Lettres comprend l'étude approfondie des langues arabe, française, latine et grecque. L'expérience des siècles a démontré la nécessité de ces dernières langues pour la formation des esprits élevés. Les trésors de poésie et d'éloquence qu'elles renferment, les ressources qu'elles offrent pour l'étude des sciences en général et en particulier de la médecine et du droit, enfin leurs liaisons intimes avec les langues modernes les rendent absolument indispensables pour le développement intellectuel de la jeunesse tel qu'il est compris dans les meilleurs colléges d'Europe.

On sait d'ailleurs que l'étude du latin est la voie la plus facile et la plus abrégée pour arriver à la connaissance complète de la langue française.

En outre, il y a des cours de turc, de gros moderne, d'anglais, d'allemand, d'italien, etc.

La calligraphie arabe, vu son importance, est l'objet d'une attention toute particulière.

Les arts d'agréments, musique, dessin, etc., sont aux frais des parents.

Le cours abrégé des Lettres comprend la langue arabe et la langue française, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'algèbre, la comptabilité commerciale, la tenue des livres, les langues étrangères et généralement tout ce qui s'enseigne dans les établissements d'instruction secondaire.

II. *Enseignement scientifique et supérieur.*—Le cours com

plet des Sciences comprend la philosophie, les mathématiques, les sciences naturelles, la physique, la chimie, etc.

C'est après la philosophie que les élèves, qui ont suivi le cours complet d'études, sont admis au cours de droit civil et commercial, qui est ouvert dès cette année, et à celui de médecine, qui s'ouvrira plus tard.

Un cours abrégé, comprenant le droit civil et commercial, sera donné à ceux qui ont suivi le cours abrégé des Lettres.

Le cours de théologie, qui est de quatre années, embrasse le dogme et la morale, l'Ecriture Sainte, le droit canon, l'histoire ecclésiastique, l'étude de l'hébreu, du syriaque et des autres langues liturgiques de l'Orient.

L'enseignement des Lettres, du droit civil et commercial, de la médecine et très-probablement aussi des sciences physiques, de la philosophie et de la théologie, formeront, plus tard des facultés distinctes qui prépareront les élèves aux examens et aux grades ordinaires.

Restera à résoudre la grave difficulté de la collation des grades. En ce qui concerne la faculté de théologie, les missionnaires pensent qu'il sera possible d'en obtenir de Rome l'institution canonique ; mais, pour les autres facultés, la question semble devoir rester en suspens jusqu'au dénouement de la question ottomane.

MÉMORIAL NÉCROLOGIQUE.

SŒUR GOSSELIN *de l'Hôpital Général de Montréal.*

Dans les premiers jours d'Octobre s'éteignait à St. Boniface de la Rivière-Rouge, une de ces femmes apôtres qui font l'admiration de notre siècle, Sœur Gosselin de l'Hôpital Général de Montréal.

Cette généreuse fille de la charité était née à la Ste. Famille, Ile d'Orléans, P.Q., le 22 Juin 1806. Elle était entrée au Noviciat des Sœurs Grises, à Montréal en 1826, et avait été envoyée à la Rivière-Rouge en 1846. Elle est morte à l'âge de 70, 2 mois et 26 jours, après plus de cinquante années de vie religieuse dont trente ont été employées à l'œuvre des missions du Nord-Ouest.

La Sœur Gosselin est la première religieuse qui soit passée par les Etats-Unis pour se rendre à la Rivière-Rouge. On sait combien cette route était pénible alors.

La mort de cette courageuse Sœur de charité fut un deuil pour St. Boniface. C'était la doyenne de la communauté

L'enterrement a eu lieu samedi, 7 Octobre. Mgr. l'Archevêque a voulu chanter lui-même le service de cette ancienne et précieuse missionnaire.

Les élèves du Pensionnat de St. Boniface, et les RR. SS. des T. SS. Noms de Jésus et Marie de Winnipeg avec leurs élèves assistaient aux obsèques, ainsi que les RR. Pères de Ste. Marie et plusieurs citoyens de St. Boniface.

M. J. B. LANGLOIS, *ancien curé du diocèse de Montréal.*

Nos *Annales* doivent enregistrer la mort du regretté J. B. Langlois, Prêtre, décédé le 16 Septembre dernier à Savannah, Etats-Unis.

Quoique ce prêtre si bien connu dans tout le diocèse de Montréal par ses vertus sacerdotales et son zèle infatigable, ne fut pas à proprement parler un *missionnaire*, il doit être

considéré comme tel, vu le désir qu'il eut de tout temps de se consacrer aux missions, vu son âme vraiment apostolique, et vu surtout sa mort qui a été celle d'un apôtre, d'un vrai missionnaire.

Il est mort victime de son zèle, martyr de sa charité ; il est tombé des atteintes de la fièvre jaune contractée auprès des pestiférés de Savannah en leur prodiguant les secours et les consolations de la religion. " Il eut pu faire beau- " coup moins, disait un témoin de sa sollicitude auprès des " fiévreux, et, tout en accomplissant son devoir pastoral, " s'exposer moins au danger de contracter la maladie et " même l'éviter ; mais son zèle et sa charité l'emportaient " sur la prudence humaine, et il ne semblait tenir aucune- " ment à la vie."

Il est mort sur une terre étrangère où il était allé après une permission de son Evêque longuement sollicitée, dans l'espoir d'y faire plus de bien ; il est mort victime d'une maladie épidémique contractée dans l'exercice de son zèle pastoral ; il est mort victime de son zèle pour les âmes ; il est mort, comme il l'avait tant désiré, pour son Dieu.

Le *Southern Cross*, journal catholique de Savannah, consacre à la mémire du regretté M. J. B. Langlois les lignes qui suivent :

" Savannah, Ga., 30 Sept., 1876.

" La semaine dernière ce fut pour nous un triste devoir d'annoncer la mort du Rév. J. B. Langlois. recteur de la cathédrale de Savannah. Il a été une des nombreuses victimes de la fièvre jaune, qui a fait de si terribles ravages dans notre ville. Le 16 du courant à 9 hrs, du matin, il remit sa belle âme entre les mains de son Créateur, et à 4 hrs. p. m. ses dépouilles mortelles furent déposées dans le cimetière de la Cathédrale.

" La mort de ce prêtre estimable et de ce pasteur zélé fut l'écho fidèle de sa vie. Dévoué, s'oubliant lui-même, il mérita la grâce de faire une sainte et heureuse mort, en faisant paraître le calme et la résignation caractéristiques du véritable chrétien. A la première menace de l'épidémie, il invita ses paroissiens à commencer une Neuvaine en l'honneur de la Bienheureuse Vierge-Marie, afin d'obtenir la cessation du fléau ; et, en même temps, il s'offrit à Dieu

comme victime. Le Seigneur agréa son sacrifice et aujourd'hui. nous pleurons un véritable chrétien, un savant et un prêtre zélé et dévoué. Celui que nous aimons tant, notre père, notre bienfaiteur, notre bon et fidèle ami, n'est plus.

" Le Père Langlois était né à la Pointe aux Trembles, près de Montréal, Canada. Il entra au collége encore jeune; touché par la grâce, il se décida à embrasser l'état ecclésiastique, et aussitôt qu'il fut ordonné prêtre il accepta un professorat dans le collége de l'Assomption. Cependant, ayant un grand désir de continuer ses études théologiques à Rome, il obtint la permission de son Evêque de se diriger vers la Ville Eternelle, où, pendant trois ans il poursuivit ses études avec un succès marqué. Rappelé en Canada, il fut nommé curé d'une des paroisses de la ville de Montréal, St. Vincent de Paul. Là, dans l'exercice du Saint Ministère, son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, prirent un nouvel essor. Ayant une fois mis la main à la charrue, il ne regarda jamais en arrière. Toute l'énergie de son esprit, de son cœur, de son âme et de tout son être, fut consacrée à la grande œuvre qu'il avait entreprise. Il voulait se dépenser et se consumer pour l'amour de Jésus-Christ. Il ne s'occupa jamais de lui-même; il n'avait de pensée que pour l'Eglise, dont il était le ministre, et pour la religion, dont les intérêts lui étaient confiés; et, grâce à Dieu, jamais il ne faillit, ni ne manqua à la garde de ce dépôt sacré.

" Après avoir travaillé quelque temps dans la ville de Montréal, il fut transféré à la paroisse de St. Hubert, où il demeura plusieurs années. Là, comme ailleurs, il sut se faire aimer de tous. Il entreprit et accomplit de grandes œuvres. Un couvent, établi pour l'éducation des jeunes personnes, est un des monuments qui attestent l'ardeur de son zèle pour la cause de Dieu et de son Eglise. Doué d'un caractère noble et élevé, il sut inspirer ces mêmes sentiments à tous ceux sur lesquels il avait quelqu'influence.

" Atteint d'une maladie grave et se voyant aux portes de la mort, il fit vœu de se dévouer aux missions pour le reste de ses jours. s'il recouvrait la santé; ce qui arriva. Vers ce temps. l'Evêque de Savannah désirait avoir un professeur de Théologie Morale pour son séminaire. M. Langlois, sollicité par le président du collége de Pio Nono, accepta le professorat, dont il remplit les fonctions avec habileté pendant sept mois. Il fut en même temps directeur spirituel, office dont il s'acquitta avec zèle et succès. Il fit naître dans le séminaire un esprit nouveau, un esprit d'émulation, de piété et de charité. Il recommandait à

tous la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Sa vie édifiante, sa bonté, sa candeur et sa simplicité lui gagnaient tous les cœurs. Il avait une fois vive, et sa dévotion était douce et sans ostentation. Sa faible santé l'obliga, dans le mois de Février dernier, à échanger sa vie sédentaire pour les occupations plus actives des missions. Il fut nommé Recteur de Milledgeville. Il demeura là quelque temps et y fit beaucoup de bien. Dans le mois de Mai, Mgr. l'Evêque, avant de partir pour Rome, lui confia la charge de la cathédrale, où il demeura jusqu'à sa mort, remplissant avec un zèle infatigable les devoirs de son office, justifiant ainsi la grande confiance que son Evêque lui témoignait. La mort de ce prêtre savant et pieux est une véritable perte pour tout le diocèse et spécialement pour le collége de Pio Nono.

"Un des traits les plus saillants du caractère de ce prêtre vertueux était son énergie singulière jointe à une grande pénétration d'esprit et à une volonté forte et déterminée. Etranger à la crainte, son cœur était rempli d'un courage intrépide. Il ne se laissait jamais abattre dans la difficulté ou l'épreuve. Il ne se confia jamais en lui-même, mais dans celui à qui il s'était voué sans retour. Aux dons rares de l'esprit, il joignait les aimables qualités du cœur. Il était un père tendre et un ami fidèle. Son cœur était rempli de tendresse pour les pauvres et les affligés. Ne connaissant pas l'égoïsme, il méprisait la bassesse. Il se montra toujours désintéressé dans tout ce qu'il entreprenait pour la gloire de Dieu, pour la religion et pour l'humanité.

"Pour conclure, disons que si jamais homme a laissé l'impression et la conviction qu'il était appelé de Dieu, pour travailler à son œuvre, et qu'il en reçut pour cela la grâce, la force et la sagesse nécessaires, nous affirmons que cet homme était bien Mr. Langlois, qui couronné dans la gloire, comme nous l'espérons, jouit aujourd'hui de la félicité des bienheureux."